

BYZANTINOSLAVICA

МЕЖДУНАРОДНЫЙ ЖУРНАЛ ПО ВИЗАНТИНОВЕДЕНИЮ
INTERNATIONAL JOURNAL OF BYZANTINE STUDIES
REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

*Avec la collaboration
des spécialistes de principaux centres byzantinologiques
rédigée par les professeurs de l'Université Charles*

BOHUSLAV HAVRÁNEK ET MILADA PAULOVÁ

Secrétaire de la rédaction
BOHUMILA ZÁSTĚROVÁ

X.

PRAGUE 1949

BYZANTINOSLAVICA

Международный журнал по византиноведению
International Journal of Byzantine Studies
Revue internationale des études byzantines

*Publiée par la Commission d'Études byzantines de l'Institut Slave de Prague
(Prague I, Národní třída 5)*

NUMÉRO 1

PRAGUE 1949

X^e ANNÉE

Avec la collaboration des spécialistes de principaux centres byzantinologiques rédigée
par les professeurs de l'Université Charles

Bohuslav Havránek, Nikolaj Okunev et Milada Paulová

Paraît deux fois par an en volumes de 10 à 12 feuilles de tirage

SOMMAIRE

Gy. Moravcsik / Budapest, <i>Les tâches actuelles de la byzantinologie</i>	1
A. Vaillant / Versailles, <i>Une source grecque de Vladimir Monomaque</i>	11
R. Guillard / Paris, <i>Constantinople byzantine. Le Boucoléon. La Plage du Boucoléon</i>	16
H. Evert-Kappesová / Łódź, <i>La société byzantine et l'Union de Lyon</i>	28
B. A. Николаев / София, Памятник Ахеменидского (персидского) владычества в Европе: Мадарский всадник — царь Дарий I Гистасп	42

Comptes - Rendus:

N. H. Baynes, <i>The Hellenistic Civilization and East Rome</i> (J. Hussey / London); N. H. Baynes, <i>The Thought-World of East Rome</i> (J. Hussey / London); H. В. Пигулевская, <i>Византия и Иран на рубеже VI и VII веков</i> (Д. Ангелов / София); L. Bréhier, <i>Vie et Mort de Byzance</i> (Г. Острогорский / Белград); <i>Византийский Сборник</i> (М. Paulová / Prague); J. Eisner, <i>Diě přílby typu hallenheimského z Poipli</i> (B. Svoboda / Prague); J. Eisner, <i>K dějinám našeho hradištního šperku</i> (R. Turek / Prague); Sp. A. Pagoulatos, <i>Οἱ Τσάζονες καὶ τὸ περὶ τῆς Κτίσεως τῆς Μονεμβασίας Χρονικόν</i> (P. Charanis / New Brunswick); D. Zakythinos, <i>Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι</i> (P. Charanis / New Brunswick); S. Runciman, <i>The Medieval Manichee</i> (A. V. Solovjev / Sarajevo); <i>Three Byzantine Saints</i> . Contemporary Biographies Translated from the Greek, by E. Dawes and N. H. Baynes (J. Hussey / London); P. Lemerle, <i>Actes de Kutlumis</i> (Th. Saturnik / Prague); Gy. Moravcsik, <i>Byzantinoturcica</i> (J. Kabrda / Brno); M. Małowist, <i>Kaffa-kolonia genneńska na Krymie i problem wschodni w latach 1453—1475</i> (V. Žáček / Prague); D. Talbot Rice, <i>Byzantine Painting and Developments in the West before A. D. 1200</i> (A. Salač / Prague); D. Talbot Rice, <i>Russian Icons</i> (A. Salač / Prague); <i>The Great Palace of the Byzantine Emperors</i> (A. Grabar / Paris); A. Grabar, <i>Martyrium</i> (P. Lemerle / Paris); G. Downey, <i>Procopius: De aedificiis</i> (A. Frolov / Paris); K. Weitzman, <i>Byzantine Art and Scholarship in America</i> (A. Salač / Prague)	59
--	----

Nécrologies:

Филарет Границ (Г. Острогорский / Белград)	135
--	-----

Notes informatives	139
------------------------------	-----

Bibliographie	149
-------------------------	-----



PhDr. NIKOLAJ LVOVIČ OKUNEV

Professeur de l'histoire de Byzance et d'Europe Orientale à l'Université Charles, rédacteur de notre revue, est décédé à la suite d'une longue et douloureuse maladie le 22 mars 1949, après la clôture du présent volume X, 1. L'Institut Slave de Prague et la byzantinologie tchécoslovaque ont été atteints, par la mort de ce savant — un des plus brillants spécialistes en art byzantin — d'une grave perte.

LES TACHES ACTUELLES DE LA BYZANTINOLOGIE*

Cette année les spécialistes des études byzantines qui assistent à notre congrès international, se sont déjà réunis pour la sixième fois pour se rendre compte de leurs recherches et de leurs résultats, pour échanger leurs vues et pour discuter les problèmes de la byzantinologie. Si à cette occasion nous essayons d'embrasser d'un coup d'oeil rétrospectif les débats des cinq congrès antérieurs — j'ai assisté personnellement à quatre d'entre eux — nous sommes amenés à constater qu'en dehors d'une série de précieuses communications qui servaient à exposer les résultats des recherches de détail, on a relativement fort peu parlé des problèmes qui concernent l'ensemble de la byzantinologie et qui intéressent les spécialistes de toutes les branches de notre discipline: je pense aux questions méthodologiques, à l'état actuel des recherches et aux buts à atteindre. Depuis qu'en 1930, dans sa conférence faite au congrès d'Athènes, Auguste Heisenberg eut rendu compte de l'évolution et des tâches de la byzantinologie après la première guerre mondiale¹, l'état actuel et l'avenir des études byzantines n'ont fait l'objet d'aucun débat. Bien qu'aux différents congrès on eût fait et adopté maintes propositions qui avaient trait surtout à des projets de publication, la plupart de ces suggestions n'ont pas eu de suite; elles sont, pour ainsi dire, tombées dans l'oubli ce qui, naturellement, était dû aussi aux circonstances défavorables. Il n'en reste pas moins vrai que non seulement le degré de développement auquel notre discipline est parvenue, mais encore l'évolution des sciences de l'esprit (= sciences morales ou humaines) nous obligent de nous pencher parfois sur nous-mêmes, de prendre conscience de nos tâches et d'élaborer nos projets concernant l'avenir. Ces regards sur le passé et sur l'avenir sont absolument nécessaires, car eux seuls nous permettent de dire, où en sont les études byzantines, où l'on constate encore des lacunes, quels sont les problèmes qui ont été résolus ou laissés en suspens, enfin quel doit être le but de nos tâches d'aujourd'hui et de demain. Bien que nous soyons conscients du fait que dans le domaine des recherches scientifiques, il ne peut jamais être question de quelque chose d'achevé et que les expériences du passé nous aient convaincus du caractère fort restreint des possibilités d'un individu, voire d'une génération, je suis persuadé que maintenant, à l'occasion de notre première réunion d'après guerre, c'est-à-dire à une époque où les vagues tumultueuses des forces transformant l'homme et la société ne laissent pas intact

* Conférence faite à la séance inaugurale du VI^e Congrès International d'Études Byzantines à Paris, le 27 juillet 1948.

¹ *Die Byzantinistik nach dem Weltkrieg, ihre Entwicklung und ihre Ziele*. Actes du III^m^e Congrès International d'Études Byzantines (Athènes 1932) 66—72.

le monde de la science non plus et où la vie ne cesse d'augmenter ses exigences vis-à-vis de la science, l'examen et le débat des questions indiquées ci-dessus sont d'une actualité brûlante. Qu'il me soit donc permis d'exposer mes considérations, demandant à mes collègues leur aimable attention et l'obligeance de vouloir bien ajouter à ma communication leurs propres réflexions.

Pour avoir une idée nette de l'état actuel des études byzantines, il convient de jeter un coup d'oeil sur leur genèse et sur leur histoire. Laissant de côté les recherches historiques et philologiques des Byzantins sur les monuments de leur passé et de leur civilisation, il suffit de dire qu'en Europe occidentale l'éveil de l'intérêt pour Byzance était dû à la Renaissance d'Italie et aux humanistes grecs qui y avaient joué un rôle décisif. Après les publications éparses de certains savants italiens, allemands et hollandais, c'est aux chercheurs français du XVII^e siècle que nous devons le premier grand Corpus des sources byzantines, digne d'être comparé à la magnifique collection hagiographique des Bollandistes, initiée également à cette époque-là; c'est toujours aux Français que nous devons plusieurs synthèses monumentales, entre autres un grand dictionnaire du moyen-grec. Plus tard les lumières et l'esprit du néo-classicisme étaient moins favorables au développement des études byzantines qui gardaient pendant longtemps leur caractère éminemment historique et théologique. Il fallait attendre la fin du XIX^e siècle pour que la byzantinologie moderne prît son essor dans les divers pays européens, principalement en Russie, en France et en Allemagne. Les chercheurs russes s'intéressaient avant tout aux problèmes historiques et à l'histoire des arts, ayant en vue surtout les relations russo-byzantines. Quant à l'école française, elle fixait également son attention sur l'histoire et l'art de Byzance. Enfin l'école allemande de Munich, à laquelle revient le mérite d'avoir organisé la byzantinologie comme une discipline à part, concentrait ses efforts aux bases philologiques des recherches, à la publication des sources et aux recherches de détail, nous offrant le premier manuel fondamental de l'histoire de la littérature byzantine et la première revue de byzantinologie. L'activité pédagogique de cette école a exercé une influence considérable sur le développement de la byzantinologie: les disciples de l'école de Munich ont transplanté dans presque tous les pays européens cette nouvelle branche de la science de sorte qu'à partir de la fin de la première guerre mondiale on peut parler d'un caractère international de la byzantinologie. Pour caractériser cette effervescence, il suffit de rappeler qu'à cette époque on disposait déjà de sept revues de byzantinologie², qu'on fondait plusieurs instituts et sociétés d'études byzantines et qu'on commençait à organiser aussi des congrès internationaux. Outre les Allemands, les Français et les Russes, les savants anglais, belges, hollandais, italiens, tchécoslovaques et hongrois ont pris une part active à ces recherches; en même temps, on constatait un essor tout particulier des études byzantines dans les États balkaniques comme la Grèce, la Roumanie, la Yougoslavie et la Bulgarie. Dès 1930 Heisenberg

² Byzantinische Zeitschrift (1892—), Византийский Временник (1894—), Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher (1920—), Byzantion (1924—), Ἑλληνικὴ Ἐταιρεία Βυζαντινῶν Σπουδῶν (1924—), Studi Bizantini e Neellenici (1924—), Byzantinoslavica (1929—).

a démontré que dans ces nouveaux centres de l'Europe orientale et sud-orientale l'étude de Byzance et de la culture byzantine n'avait plus sa fin en soi; il s'agissait partout de l'étude des relations de l'histoire nationale avec Byzance. Inutile de dire que les années de la deuxième guerre mondiale ont provoqué une césure aussi dans le domaine de la byzantinologie, mais nous devons ajouter qu'aujourd'hui on peut déjà révéler les indices sûrs d'un nouvel essor. La byzantinologie russe qui, dans la période d'entre les deux guerres, avait été paralysée par la tempête d'une transformation révolutionnaire, est en train de renaître; en dehors des pays européens on constate un vif intérêt pour la byzantinologie surtout aux États-Unis où pas seulement les savants américains, mais aussi des savants émigrés poursuivent leur activité. On assiste aussi à une renaissance des revues de byzantinologie, anciennes et nouvelles, de sorte qu'actuellement notre discipline dispose de nouveau de sept périodiques³.

Voyons maintenant ce qui a été fait dans les diverses branches de la byzantinologie. Étant donné que notre examen va faire ressortir les lacunes et les tâches les plus urgentes, il pourra servir de point de départ pour les buts à fixer.

La base de toutes les recherches scientifiques est fournie par une documentation aussi complète que possible et, ajoutons-y encore un autre principe, par la publication des matériaux selon les exigences d'une édition moderne. En matière de documentation, on n'aura jamais l'impression d'avoir mis à contribution toutes les sources accessibles: les pièces d'archives, les papyri et les documents découverts au cours des fouilles ne cessent d'augmenter le nombre de manuscrits et de monuments épigraphiques. Les matériaux qui sont actuellement à notre disposition présentent déjà une richesse presque insondable. Au sujet des manuscrits ce qui rend l'orientation particulièrement difficile, c'est le manque de catalogues précis et détaillés.^{3a} Que la rédaction d'un tel catalogue soit une entreprise de longue haleine qui demande beaucoup de sacrifices, nous l'avons vu dans le cas des volumes déjà parus du grand catalogue, d'une exécution exemplaire, des manuscrits grecs du Vatican. Dans le domaine des monuments archéologiques l'orientation pose des problèmes non moins graves; c'est pourquoi au temps de notre congrès romain l'Institut International de Coopération Intellectuelle a suggéré l'idée de faire rédiger un répertoire des collections d'art byzantin.

En ce qui concerne la publication des matériaux connus — sous ce rapport nous pensons avant tout aux sources les plus importantes de l'histoire byzantine — elle présente également des lacunes très sensibles. Les éditions anciennes ont vieilli; les «Corpus» monumentaux de jadis ne répondent plus aux exigences

³ Byzantion XV—XVII = American Series I—III (1942—45), XVIII (1948), Revue des Études Byzantines I—VI (1943—48), Βυζαντινὰ Μεταβυζαντινὰ I (1946), Византийский Временник I = XXVI (1947), Byzantinoslavica VIII—IX (1946—47), Mitteilungen der Österreichischen byzantinischen Gesellschaft I (1947), The Bulletin of the Byzantine Institute I (1946).

^{3a} H. Gerstinger, *Vorschläge zur Schaffung eines Gesamtkataloges der griechischen Handschriften und eines einheitlichen internationalen Handschriftenbeschreibungsschema*. Sixième Congrès International d'Études Byzantines, Alger 2—7 Octobre 1939. Résumés des rapports et communications (Paris 1940) 69—70. — R. Cantarella, *Progetto di una «Nova Bibliothecarum Graecarum Bibliotheca»*. Résumés du Congrès d'Alger 70—72.

modernes. Il est vrai qu'en dehors des éditions critiques isolées, la « Bibliotheca » de Teubner, les « Byzantine Textes » de Bury et dernièrement la « Collection Byzantine » de l'Association Guillaume Budé ont fait paraître une série d'importantes éditions: néanmoins c'est un fait que pour un grand nombre de sources byzantines de premier ordre nous devons encore recourir à des éditions vieillies⁴. Nombreuses sont les éditions « en préparation » qui n'ont encore vu le jour⁵, tandis que d'autres sont restées inachevées⁶. Quoique, en 1930, le congrès d'Athènes ait approuvé l'édition d'un nouveau « Corpus Bruxellense »^{6a}, nous n'avons vu paraître aucun texte dans cette collection. Outre l'édition des œuvres de tel ou tel écrivain, on a proposé de publier aussi les matériaux byzantins relatifs à certains peuples⁷, mais ce projet, comme tant d'autres, n'a jamais eu de suite. Et faudrait-il faire allusion aux propositions qu'on a soumises à nos congrès au sujet de la publication des matériaux juridiques, des œuvres relatives au droit canon⁸ et des monuments de la littérature épistolaire⁹? Tous ces projets sont restés à l'état de « *pium desiderium* ». En ce qui concerne les chartes byzantines, déjà le congrès de Belgrade a discuté la nécessité de rédiger un « Corpus » s'y rapportant¹⁰. Depuis, on a publié non seulement des extraits, mais encore plusieurs éditions fragmentaires, sans que le projet proprement dit eût été exécuté. C'est également au congrès de Belgrade qu'a été soulevée l'idée d'un grand Corpus des inscriptions byzantines¹¹, mais elle fut également prédestinée à tomber dans l'oubli. Rappelons encore qu'au point de vue des études historiques il serait fort nécessaire de recueillir et de publier les matériaux sigillographiques et numismatiques^{11a}. Et faut-il ajouter que le congrès de Belgrade avait beau décider de faire paraître un album qui contiendrait les monuments artisti-

⁴ Par exemple: Agathias, Jean Malalas, Chronicon Paschale, Continuateur de Georges le Moine, Léon le Diacre, Michel Attaliat, Jean Skylitzès, Nicéphore Bryenne, Jean Cinnamus, Nicéphore Grégoras, Jean Cantacuzène, Doucas.

⁵ Pseudo-Maurice (R. Vári), Constantin Porphyrogénète: De adm. imp. (Gy. Moravcsik), Theophanes Continuatus (C. de Boor), Joseph Genesius (A. Werner), Georges Cedrenus (K. Schweinburg), Kekaumenos (G. Buckler), Nicétas Choniates (H. Leicht), Georges Pachymère (V. Laurent).

⁶ Léon le Sage: Tactique (R. Vári), Constantin le Porphyrogénète: De cerim. (A. Vogt), Georges Phrantzès (J. B. Papadopoulos).

^{6a} Actes du III^{me} Congrès 272.

⁷ K. Kadlec, *Sur la nécessité de publier un recueil des extraits des annalistes et historiens byzantins relatifs aux Slaves*, Deuxième Congrès International des Études Byzantines. Compte-rendu (Belgrade 1929) 168; cf. *ibid.* 193.

⁸ V. Benešević, *Corpus scriptorum juris graeco-romani tam canonici quam civilis*, Actes du IV^e Congrès International des Études Byzantines I. (Sofia 1935) 137—144; cf. *ibid.* 40.

⁹ J. Sykutris, *Probleme der byzantinischen Epistolographie*, Actes du III^{me} Congrès 295—310; cf. *ibid.* 271.

¹⁰ A. Heisenberg, *Die Organisation der Arbeiten zur Herausgabe des Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit*, Compte-rendu du II^{me} Congrès 17—19. — F. Dölger, *Methoden und Aufgaben der byzantinischen Urkundenforschung*, Résumés du Congrès d'Alger 32—34. — V. Laurent, *Actes et diplômes du Patriarcat byzantin*, Résumés du Congrès d'Alger 35.

¹¹ L. Cantarelli, *Proposta di un Corpus Inscriptionum Byzantinarum*, Compte-rendu du II^{me} Congrès 173—175.

^{11a} V. Laurent, *La sigillographie de l'Empire byzantin*, Résumés du Congrès d'Alger 244—246.

ques du folklore byzantin¹²? Après cette série de projets avortés, il est presque superflu de dire qu'à propos de la publication des autres monuments de la littérature byzantine les tâches de l'avenir ne sont pas moins nombreuses. Comme nous venons de voir, la byzantinologie est une discipline relativement récente: l'organisation des recherches y relatives était assez lente à se cristalliser. C'est pourquoi, au point de vue de la publication des matériaux, la byzantinologie présente un retard si sensible par rapport à d'autres disciplines apparentées comme p. ex. la philologie classique, ce qui est bien regrettable, car il est à craindre que nos autres tâches nous empêchent de combler ces lacunes dans un proche avenir.

Mais ni le rassemblement des matériaux, ni leur publication n'est pas un but en soi. Ils ne constituent qu'une base indispensable, un moyen pour accomplir la tâche proprement dite de la byzantinologie qui consiste à faire connaître aussi bien l'ensemble que les détails de la civilisation byzantine. Il ne suffit donc pas de rendre accessibles les matériaux; il faut aussi les mettre en oeuvre. Dans ce domaine on constate également de grandes lacunes. La condition préalable de la compréhension et de l'utilisation des sources est la connaissance de la langue dans laquelle elles sont écrites. Sans vouloir contester la valeur des travaux préliminaires qui concernent l'étude du moyen-grec et sans nier les progrès qu'on a réalisés à l'aide de l'histoire des autres périodes de la langue grecque, notamment à l'aide du grec moderne — j'y reviendrai dans ma conférence de Bruxelles, — il convient d'attirer l'attention sur le fait qu'il n'existe pas encore une grammaire historique de la langue byzantine et encore moins une étude analogue sur la langue vulgaire^{12a}. Déjà les congrès antérieurs ont établi que la rédaction d'un grand dictionnaire de l'hellénisme byzantin serait absolument indispensable¹³. Autant que je sache, l'Académie d'Athènes a déjà recueilli beaucoup de matériaux à cet effet; il n'en reste pas moins vrai que la réalisation de ce projet se fait encore attendre. A propos des questions linguistiques, je me permets de signaler aussi deux problèmes de détail. Il est notoire que les noms propres qui nous ont été transmis par les sources byzantines, ont une grande importance aussi pour l'étude de la langue des peuples qui avaient les relations historiques avec Byzance. Depuis longtemps on avait fait des suggestions à ce sujet: grâce à la Providence, le projet que j'avais soumis¹⁴, il y a une vingtaine d'années, au congrès de Belgrade par rapport aux peuples turcs et aux Hongrois, s'est déjà réalisé¹⁵. Il n'en est pas de même en connexion

¹² Ph. Koukoulès, *Collaboration internationale pour l'avancement des recherches sur le Folklore byzantin*, Compte-rendu du II^{me} Congrès 33—34; cf. ibid. 193.

^{12a} Actes du IV^e Congrès I, 41—42.

¹³ P. Kretschmer, *Ein Wörterbuch der byzantinischen Gräzität*, Compte-rendu du II^{me} Congrès 22; cf. ibid. 190. — G. Hadjidakis, Περὶ τοῦ θησαυροῦ τῆς μεσαιωνικῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, Actes du III^{me} Congrès 62—65. — P. N. Patriarchéas, *Über die Organisation und den Stand der Arbeiten des Mittelalterlichen Archivs der Akademie zu Athen*, Actes du IV^e Congrès I, 255—257.

¹⁴ Gy. Moravcsik, *Onomastikon der in den byzantinischen Quellen aufbewahrten türkisch-ungarischen Eigennamen*, Compte-rendu du II^{me} Congrès 72—73.

¹⁵ Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica II. Sprachreste der Türkvolker in den byzantinischen Quellen*, Budapest 1943. — M. Gyóni, *Die Streudenkmäler der ungarischen Sprache in griechischen Texten*, Budapest 1943.

avec les peuples slaves, quoique le même congrès de Belgrade ait insisté aussi sur l'importance des noms propres de caractère slave¹⁶. C'est également à Belgrade que nous avons discuté le problème des noms de peuples archaïques¹⁷, dont le rassemblement et l'interprétation seraient indispensables en vue d'une compréhension plus exacte des sources. Malheureusement dans ce domaine nous ne saurions renvoyer qu'à quelques études de détail.

En ce qui concerne l'étude de la littérature byzantine, les lacunes les plus sensibles se trouvent peut-être dans ce domaine. Il est vrai que Krumbacher a rassemblé les matériaux dans son manuel fondamental et que dans un de mes ouvrages¹⁸, j'ai tâché de mettre à contribution les recherches modernes sur la littérature historique; malgré ces travaux préliminaires nous ne possédons pas encore une histoire proprement dite de la littérature byzantine. Déjà à Belgrade un des conférenciers a fait ressortir qu'à côté du point de vue historique qui ne nous révèle qu'un seul aspect des choses, on a à peine essayé d'appliquer aux matériaux byzantins aussi les méthodes de l'histoire littéraire et de l'esthétique¹⁹. Par conséquent, on doit donner raison aux byzantinologues soviétiques qui ont déjà inscrit dans leur programme la rédaction d'une histoire moderne de la littérature byzantine²⁰. A propos de la littérature il convient d'ajouter que l'usage de l'écriture à Byzance et l'étude de la transmission du patrimoine littéraire de l'antiquité sont également deux domaines fort négligés de la byzantinologie.

Quant aux recherches historiques proprement dites, il faut reconnaître avec satisfaction qu'à cet égard on a fait des progrès très considérables. Les savants français et russes nous ont donné plusieurs excellentes synthèses de l'histoire byzantine. Néanmoins, il est indéniable qu'à côté de l'histoire politique, l'histoire de la société et de la vie économique a été reléguée au second plan; dans ce domaine nous avons pourtant à signaler les travaux des savants russes. Inutile de dire que la byzantinologie soviétique rattache à ces points de vue une importance encore plus grande²¹. Qu'il me soit permis d'attirer votre attention aussi sur quelques problèmes de détail. L'édition de la prosopographie byzantine, proposée aussi par le congrès de Sofia²², munirait les historiens d'un précieux instrument de travail. Il serait désirable qu'on étudiat les matériaux

¹⁶ G. Ilinskij, *De la nécessité du publier et d'examiner la liste complète des mots slaves rencontrés dans les historiens byzantins*. Compte-rendu du II^{ème} Congrès 185.

¹⁷ K. Amantos, *Zur Erklärung der Völkernamen bei den byzantinischen Schriftstellern*. Compte-rendu du II^{ème} Congrès 71.

¹⁸ Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica I. Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*. Budapest 1942.

¹⁹ P. Mass, *Das Schöne in der byzantinischen Literatur*. Compte-rendu du II^{ème} Congrès 26—27.

²⁰ M. V. Levčenko, *Задачи современного византиноведения*. Византийский Сборник (Moskva 1945) 3—11. — N. S. Lebedev, *Византиноведение в СССР 1936—1946 гг.* Byzantinoslavica 9 (1947) 97—112. — B. Gorjanov, *Les études byzantines en Russie soviétique*. Revue des Études Byz. 6 (1948) 94—100.

²¹ M. V. Levčenko I. c. 6—7.

²² V. Laurent, *La prosopographie de l'Empire byzantin, Plan et travaux*. Actes du IV^e Congrès I, 127—128; Résumés du Congrès d'Alger 46—47.

historiques et ethnographiques concernant les peuples qui avaient des relations avec Byzance, et qu'on soumit les « topoi » d'ordre ethnographique à un examen approfondi. Sans avoir la prétention de donner une énumération complète des problèmes à résoudre, nous avons jugé nécessaire de signaler au moins ces quelques travaux à faire.

Et faut-il ajouter, dans quelle mesure nous sentons le besoin d'un manuel qui embrasse l'ensemble de la byzantinologie, d'une sorte de « *Byzantinisches Handbuch* » semblable à celui qu'on a projeté de faire paraître avant la deuxième guerre mondiale dans la série du « *Handbuch der Altertumswissenschaft* » rédigé par W. Otto, ou d'une « *Encyclopaedia Byzantina* » à propos de laquelle on a fait certaines suggestions au congrès d'Athènes²³ ? Pour le moment on doit saluer avec plaisir le manuel de M. L. Bréhier, intitulé « *Le monde byzantin* ». Il est à espérer que son premier volume (« *Vie et mort de Byzance* ») sera bientôt suivi par les deux autres tomes, dont les titres — « *Les institutions de l'empire byzantin* » et « *La civilisation byzantine* » — nous promettent une histoire complète de la civilisation de Byzance.

Pour terminer, jetons un coup d'oeil sur les revues de byzantinologie. Dans la période actuelle de la vie scientifique, où les publications ont pris des proportions très considérables — selon les statistiques de l'UNESCO on fait paraître non moins de 36,000 périodiques — la mission essentielle des revues spéciales consiste à assurer un service d'information rapide et précis. Pour le moment la tâche la plus urgente serait de faire cesser l'isolement créé par la guerre mondiale. A cet égard c'est la revue « *Byzantinoslavica* » qui donne le bon exemple: on y peut lire des comptes-rendus systématiques sur les travaux accomplis pendant les années de guerre. Il est à remarquer qu'à l'encontre de son usage antérieur, cet important organe ne publie plus d'articles rédigés dans la langue d'un des petits peuples slaves: dès maintenant il n'admet que les langues de rayonnement mondial comme le français, l'anglais et le russe. Dans les publications des savants soviétiques nous pouvons observer une tendance qui est digne d'être retenue: ces chercheurs nous renseignent non seulement sur leurs ouvrages parus, mais encore sur les travaux en cours et sur les buts qu'ils se proposent de poursuivre. Tous ces phénomènes font ressortir l'idée de la coopération internationale et la nécessité de partager les tâches à accomplir. En outre, il serait désirable qu'une coopération plus harmonieuse s'établît entre les périodiques, car il est superflu que le même service d'information soit fait simultanément par plusieurs revues.

Essayant de résumer les résultats de cet examen rapide des problèmes et les conclusions qui se dégagent de l'évolution des études byzantines contemporaines, nous sommes amenés à faire les constatations suivantes:

Par suite de la naissance tardive de notre discipline, il nous manque encore, surtout du point de vue philologique, des travaux préliminaires qui seraient pourtant indispensables au progrès rapide de nos recherches. Les propositions concrètes ont révélé beaucoup de nécessités urgentes, les décisions de nos congrès

²³ Actes du III^{me} Congrès 271.

ont sanctionné une série de projets, mais on ne peut penser qu'avec un profond regret à l'échec de tant de belles initiatives^{23a}. On a lancé des entreprises monumentales dont les proportions démesurées dépassaient les capacités d'une génération; c'est pourquoi tant de travaux sont restés inachevés, tandis que d'autres se prolongeront jusqu'à un terme imprévisible. Dans bien des cas les propositions et les suggestions résultaient d'un intérêt trop personnel; leur réalisation dépendaient surtout des possibilités de la publication. Tout compte fait, dans le domaine des études byzantines on a affaire à un manque d'organisation, c'est-à-dire au même phénomène qui se manifeste dans les autres branches des sciences humaines. Comme dans toutes les sphères de la vie humaine, la nécessité de la rationalisation et de la planification se fait sentir aussi dans le domaine du travail scientifique. Sans méconnaître le fait que les recherches d'un savant ont, elles aussi, leurs racines irrationnelles et leurs motifs individuels d'ordre sentimental, nous avons la ferme conviction que le développement de la science est une évolution organique qui a aussi ses conditions matérielles et que le progrès doit être fondé sur des bases sûres. Rien n'est plus étranger à l'homme de l'esprit qu'une sorte de « moulin à manège » scientifique, mais cette constatation ne nous empêche pas de dire qu'on a besoin d'un travail planifié même dans le domaine de la science. Il faut pouvoir embrasser d'un regard les recherches antérieures pour voir ce qui reste à faire.

Dès 1936 notre congrès à Rome a adopté une proposition, en vertu de laquelle le programme des congrès futurs aurait dû être réservé principalement aux découvertes qui touchent à l'ensemble de notre discipline, aux sujets de caractère synthétique et aux comptes-rendus résumant l'état des recherches à un moment donné²⁴. Je suis convaincu qu'il faut aller même plus loin. A mon avis, la tâche la plus urgente serait de présenter un tableau général des recherches dans les différentes branches de la byzantinologie pour pouvoir signaler les faits acquis, les lacunes, les travaux en cours et les problèmes qui seront résolus dans un délai à prévoir. En d'autres termes, il faudrait dresser un inventaire de ce qu'on a, de ce qu'on prépare et de ce dont on a besoin. Pour atteindre ce but, notre Congrès devrait déléguer une commission internationale avec le concours des meilleurs spécialistes des divers domaines de la byzantinologie et des représentants des nations intéressées. Cette commission aurait pour tâche d'élaborer un rapport sur l'état actuel des recherches byzantinologiques, sur les tâches les plus urgentes, sur les travaux qui se poursuivent dans les instituts et éventuellement même sur les projets personnels de certains chercheurs. Ce rapport, après avoir été envoyé à tous les spécialistes compétents, pourrait être discuté et complété par notre prochain congrès, le VIII^e. Grâce à ces efforts on verrait naître un projet international des études byzantines, à l'exécution duquel les savants de diverses nations pourraient participer à la base d'une collaboration libre, selon leur capacité individuelle. On verrait naître de la sorte une répartition et coordination saine

^{23a} G. Rouillard, *Projets de travaux encouragés par les précédents Congrès d'Études byzantines*. Résumés du Congrès d'Alger 261.

²⁴ Atti del V Congresso Internazionale di Studi Bizantini II (Roma 1940) 558—560.

des travaux et une coopération particulièrement féconde, au cours de laquelle même les jeunes byzantinologues pourraient recevoir l'initiation nécessaire, c'est-à-dire l'orientation qui était jusqu'à présent le fruit de longues et patientes recherches, d'une espèce de « symbiose » avec notre documentation, ainsi que le programme qui dirigerait leur zèle vers des tâches nécessaires et réalisables.

Naturellement, un tel projet des travaux à faire, même s'il embrasse nos problèmes et nos méthodes, ne peut refléter toutes nos ambitions. La byzantinologie ne doit pas s'enfermer d'une manière immanente dans son propre cercle; ses représentants sont obligés de ne perdre de vue ni l'évolution générale des sciences humaines, ni les exigences de la vie contemporaine à un moment donné.

Dans le domaine des sciences humaines la dernière cinquantaine d'années a provoqué des changements décisifs. Peut-être les jeunes byzantinologues s'en rendent-ils moins compte, mais ceux qui, depuis quelques dizaines d'années, observent déjà le développement de la vie scientifique, en ont une idée très nette. Voici en quoi consistent les principaux motifs des changements en question.

Il est certain que l'accumulation des matériaux, d'une part, le raffinement des méthodes d'analyse et des procédés techniques, d'autre part, amènent non seulement une différenciation toujours plus avancée, mais encore une sorte de spécialisation plus ou moins mécanique. En même temps, pour contrebalancer ces tendances particularistes, les efforts de synthèse font également sentir leur effet. Dans presque tous les domaines des sciences humaines la spécialisation cède la place à une nouvelle division des sujets à étudier: à propos de chaque section on s'efforce de créer une coopération aussi harmonieuse que possible des disciplines intéressées, afin de mieux saisir les phénomènes de la vie présente ou passée. Ces tendances synthétiques se font valoir aussi bien sur le plan horizontal que sur le plan vertical. Pour comprendre cette image, on ne doit pas perdre de vue que de nos jours la conception linéaire et statique qui avait prédominé dans la science d'hier, cède la place à une nouvelle conception globale et dynamique, ou, pour mieux dire, à une conception à plusieurs dimensions. Cette conception a pour but de réunir en un tout homogène le monde matériel et le monde spirituel, les bases matérielles de la vie et l'activité de l'esprit qui s'appuie sur l'existence physique; en dernière analyse, elle tend à former la « science de l'homme », c'est-à-dire la « science humaine » dans toute l'acception du mot.

D'autre part la vie contemporaine ne cesse d'augmenter ses exigences vis-à-vis de la science. Quoique, par sa nature même, la science semble planer au-dessus de la vie afin de pouvoir aboutir à une vision conçue « sub specie aeternitatis », elle plonge ses racines dans la vie de nos jours. Surtout celui qui travaille dans le domaine des sciences humaines ne saura jamais s'émanciper des courants d'idées et de l'idéologie de son époque. Pendant les grandes transformations révolutionnaires de l'histoire, il peut même arriver que l'infiltration normale des phénomènes de la vie dans la sphère de la science atteigne l'intensité d'un coup de vent orageux, susceptible de paralyser momentanément toute activité scientifique. Mais après ces crises le balancier retrouve son équilibre et la science, dont la boussole, hier comme demain, est orientée vers la connaissance de la

vérité objective, entre dans une nouvelle période de son développement. Les crises de ce genre produisent un grand enrichissement de la science: c'est la vie même qui la dote de nouveaux points de vue, tandis que la science, à son tour, enrichit l'existence humaine. Il est certain que la science a sa fin en soi, mais c'est par l'intermédiaire de cette finalité qu'elle rend des services à la vie. Car ce n'est pas la vie qui travaille pour la science, mais c'est bien la science qui doit travailler pour la vie. Naturellement, cette thèse vaut aussi pour notre discipline: la byzantinologie. Ma proposition n'est que la réalisation de cette vérité abstraite,

UNE SOURCE GRECQUE DE VLADIMIR MONOMAUQUE

Le *Poučenie* de Vladimir Monomaque,¹ après une longue suite de versets du Psautier, présente trois petits textes traduits du grec en slave d'Église que le grand-prince cite pour l'édification de ses fils. Le premier débute par: *Якож(є) бо Василии оучаше*,² et s'achève par une prière à Notre-Dame. Le deuxième, *Нарочи сѧ, вѣрныи чл(о)в(ѣ)чє*, etc.,³ se retrouve dans le *Prolog* russe, à la date du 21 Janvier, sous le titre *Посчєніє свѧтѧго Василиѧ в добро-дѣтели*; il est suivi des versets I, 17—18 d'Isaïe, rappelant encore saint Basile qui aime invoquer le verset I, 18 sur le pardon des péchés, puis, après une autre citation empruntée au Triode, d'un commentaire de Vladimir Monomaque. Le troisième, *Что єсть чл(о)в(ѣ)кѣ яко помниши и (Ps. VIII, 5), etc.*,⁴ est un fragment d'homélie sur les merveilles de la création divine, qui s'inspire de l'*Hexaemeron* de saint Basile dans son développement sur les migrations des oiseaux.

Ce sont là des citations, que Vladimir Monomaque sépare soigneusement de son propre texte: *Ги словца прочитаюче, дѣти моя, в(о)ж(є)сте(є)напа, похваляте Б(о)га даващаго нам м(и)л(о)сть свою и се от худаго много безумья наказанье, послушанте мене аще не всего приимете, то половину.*⁵ «Lisant ces sentences divines, mes enfants, louez Dieu qui nous a donné sa grâce; et pour ces instructions-ci qui viennent de mon pauvre manque d'esprit, écoutez-moi: si vous ne les acceptez pas toutes, alors (prenez-en) la moitié.» Le bon grand-prince, qui ne se pique pas d'être un écrivain, parle avec humilité de son œuvre, et admet que ses fils n'y voient qu'une «sottise», *взлѣкницію*; mais il est sûr que ses citations sont bonnes, et c'est par elles — d'abord par celles du Psautier — qu'il commence: *аще бы послѣдняя не любя, а передняя принимати*⁶ «si ce qui suit ne vous plaît pas, accueillez ce qui précède».

Les trois citations sont prises, sinon à saint Basile, du moins à la littérature religieuse relative à saint Basile, pour qui Vladimir Monomaque avait un culte spécial. Son nom chrétien était en effet Basile, et la correspondance des deux noms, Basile et Vladimir, n'était pas fondée seulement sur l'étymologie populaire, gr. βασιλεύειν et sl. власти, mais aussi sur une tradition de famille:

¹ Version Laurentienne de la *Chronique de Kiev*, à la suite de l'année 6604 = 1096. — Полное собрание Русских летописей I, вып. 1, 2^e éd. Leningrad 1926, col. 240 et suiv.

² П. С. Р. Л., col. 242.

³ Ibid., col. 243.

⁴ Ibid., col. 244.

⁵ Ibid., col. 245.

⁶ Ibid., col. 241.

saint Vladimir, lors de sa conversion en 988, avait eu comme parrain son beau-frère l'empereur Basile II.

L'original grec de la première citation est facile à identifier. Ivakin⁷ avait trouvé un texte parallèle, mais non identique, dans le Λόγος περὶ ἀσκήσεως attribué à saint Basile; le rapprochement est intéressant, mais le début du texte slave: *Икож(е) во Басилни оучаше, собравъ тѣ ѡноша*, montre que le passage est emprunté à un récit de la vie de Basile, et non à une homélie. Il se trouve en effet dans la biographie de Basile la plus célèbre au Moyen Age, celle du Pseudo-Amphiloque d'Iconium, que Jacques de Voragine, dans sa *Légende dorée* (14 juin), a utilisée dans la traduction latine d'Ursus,⁸ et à laquelle, en slave, Cosmas emprunte la légende de la liturgie de saint Basile composée sous la dictée du Saint-Esprit.⁹ C'est le discours que Basile, à la demande de Libanius, tient aux disciples du rhéteur dont il avait été lui-même l'élève:¹⁰

„... ὦ Βασίλειε, διαλεχθῆναι καὶ τοῖς παρ' ἐμοὶ νέοις μὴ ἀπαξιώσης“.

Ὁ δέ, ἐτοιμότατα συναθροίσας τοὺς νέους, ἐδίδασκεν αὐτοὺς ψυχῆς μὲν καθαρότητα καὶ ἀπάθειαν σώματος, βάδισμα πρᾶον, φωνὴν σύμμετρον, λόγον εὐτακτον, τροφὴν καὶ ποτὸν ἀθόρυβον· ἐπὶ πρεσβυτέρων σιγὴν, ἐπὶ σοφότερων ἀκρόασιν· πρὸς τοὺς ὑπερέχοντας ὑποταγὴν, πρὸς τοὺς ἴσους καὶ τοὺς ἐλάττους ἀγάπην ἀνυπόκριτον· ὀλίγα φθέγγεσθαι, πλείονα δὲ νοεῖν· μὴ θρασύνεσθαι λόγῳ, μὴ περισσεύειν ὁμιλίαις, μὴ προχειροῦς εἶναι πρὸς γέλωτα, αἰδοῖ κοσμεῖσθαι, γυναιξὶν ἀσέμνοις μὴ διαλέγεσθαι· κάτω τὸ βλέμμα ἔχειν, ἄνω δὲ τὴν ψυχὴν· φεύγειν ἀντιλογίας, μὴ διδασκαλικὸν μεταδιώκειν ἀξίωμα, μηδὲν ἡγεῖσθαι τὰς παρὰ πάντων τιμὰς. Εἰ δέ τις ἐξ ὑμῶν δύναται ὠφελεῖν καὶ ἑτέρους, τὸν παρὰ Θεοῦ μισθὸν ἐκδέχεσθω καὶ τῶν αἰωνίων ἀγαθῶν τὴν ἀντίδοσιν ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ Κυρίῳ ἡμῶν.

Le texte grec permet de corriger le slave, qui est fortement altéré dans le manuscrit unique de 1377 du moine Lavrentij; mais la traduction apparaît un peu libre, et les restitutions ne sont pas toujours immédiates:

*Икож(е) во Басилни оучаше, собравъ тѣ*¹¹ *ѡноша, д(у)ш(и) ч(и)ст(к), нескверн(и)ч(оу) тѣл(и)ш, х(о)дѣ кроткѣ, в(с)ѣд(к) в мѣрѣ,*¹² *слово Г(о)с(по)д(и)е*¹³ *и ди(и)*¹⁴ *питкѣ в(с)ѣ плища велика быти· при старѣх молчати, пр(и) м(у)-*

⁷ I. M. Ivakin, *Князь Владимиръ Мономахъ и его Поучение*. Moskva 1901, I, 93–94.

⁸ Migne, *Patrologia latina*. LXXIII, col. 293 et suiv. (le texte répondant au slave col. 299).

⁹ Ed. Popruženko, p. 11, l. 22–24; traduction française dans H.-C. Puech et A. Vaillant, *Le traité contre les Bogomiles de Cosmas le Prêtre*. Paris 1945, 64.

¹⁰ Combefis, *SS. Patrum Amphilochii Iconiensis, Methodii Patarensis, et Andreae Cretensis opera omnia*. Paris 1644, 171.

¹¹ Sans doute vieux-slave тѣ (акне) «aussitôt» = ἐτοιμότατα, lat. *celeriter*.

¹² Ms. д(у)ша ч(и)стѣ. несквернѣи тѣлѣи. хѣдѣ кроткѣ. в(с)ѣдѣ и в мѣрѣ: on voit que le copiste – probablement Vladimir Monomaque – tout en conservant la ponctuation originelle, a compris Басилни оучаше..., дѣша чистѣ..., тѣлѣи хѣдѣ, кроткѣ в(с)ѣдѣ и в мѣрѣ (слово Г(о)с(по)д(и)е); il savait que Basile était une âme forte dans un corps chétif.

¹³ Altéré, par exemple de слово подобноу, par mauvaise lecture d'une abréviation ^нпоен-; mais l'adjectif était plutôt, d'après le grec, un composé en ελαγ-, et on attendrait ελαγχρινήν.

¹⁴ Ом. и

Дрѣхъ¹⁵ слѣшати· старѣншиѣмъ покарати сѧ, с точнѣми и меншиѣми любоѣ
имѣти безъ лѣки· <мало> бесѣдовати¹⁶, а много разумѣти· не скерѣповати
словомъ ни хѣлѣти бесѣдою, не ѡбѣло смѣяти сѧ, срамѣти сѧ старѣншихъ,¹⁷
къ жѣнамъ неѣпымъ не бесѣдовати· долѣу ѡчи имѣти, а д(ѣ)шю горѣ· прѣ<к>
бѣгати,¹⁸ не стрѣкати¹⁹ оучитъ<ельс>кыхъ власти,²⁰ ни въ кѣюже имѣти еже²¹ ѡт
есѣхъ ч(е)сть. Ыѣе ли кто вѣсть можетъ инѣмъ²² оу<с>пѣти,²³ ѡтъ Б<ог>а мѣзды
да чаетъ и вѣчныхъ бл(а)гъ насладитъ сѧ.²⁴

La traduction est sûrement d'origine vieux-slave, et c'est pourquoi sans doute le texte en apparaît si corrompu: la langue savante et l'orthographe du vieux slave pouvaient embarrasser des copistes russes peu lettrés. Les altérations remontent probablement pour une part à la composition du *Poučenie* (vers 1102) et à Vladimir Monomaque, qui n'avait pas la culture d'un homme d'Église, et qui devait lire et copier les ouvrages édifiants qu'il aimait avec plus de dévotion que de compréhension. Dans ses parties originales, le texte du *Poučenie*, tel qu'il nous est transmis, et assez fautif et incertain, mais heureusement moins qu'en ce passage.

Il est utile de comparer avec le texte du Pseudo-Amphiloque que reproduit le Monomaque celui du Λόγος περὶ ἀσκήσεως, dont la traduction est répandue dans la littérature religieuse vieux-russe²⁵ depuis le *Zbornik* de Svjatoslav de 1076,²⁶ d'origine vieux-bulgare, jusqu'au *Prolog* moderne (8 Décembre), parce que la proximité des deux textes pose un problème:

Λόγος περὶ ἀσκήσεως· πῶς δεῖ κοσμεῖσθαι τὸν μοναχόν.²⁷

Δεῖ τὸν μοναχὸν πρὸ πάντων ἀκτῆμονα βίον κεκτῆσθαι, σώματος ἐρημίαν καὶ κοσμιότητα σχήματος, φωνὴν σύμμετρον καὶ λόγον εὐτακτον, τροφὴν καὶ ποτὸν ἀθόρυβον· καὶ μετὰ ἡσυχίας ἐσθίειν· ἐπὶ πρεσβυτέρων σιωπᾶν, ἐπὶ σοφωτέρων ἀκροᾶσθαι· πρὸς τοὺς ἴσους ἀγάπην ἔχειν, πρὸς τοὺς ἐλάττους ἀγαπητικὴν συμβουλίαν· ἀπὸ τῶν φαύλων καὶ σαρκικῶν καὶ φιλοπραγμόνων ἀναχωρεῖν· πλείονα νοεῖν, ὀλίγα δὲ φθέγγεσθαι· μὴ θρασύνεσθαι λόγῳ μηδὲ περιττεύειν ὁμιλίαις, μὴ πρόχειρον γίνεσθαι περὶ γέλωτα, αἰδοῖ κοσμεῖσθαι, κάτω τὸ βλέμμα ἔχειν, ἄνω δὲ τὴν ψυχὴν· μὴ ἀντιλέγειν ἀντιλογίαις, εὐπειθῆ εἶναι... Καὶ κατορθοῦντα κατὰ

¹⁵ Ms. прѣдрѣхъ.

¹⁶ Ms. (имѣти, безъ лѣки) бесѣдующе.

¹⁷ En regard de αἰδοῖ κοσμεῖσθαι, *pudore ornari*, et старѣншихъ peut être une addition secondaire.

¹⁸ Ms. прѣстрѣкати; ou plus correctement gén. plur. пѣръ.

¹⁹ «Piquer (de l'aiguillon)», altéré d'un verbe signifiant «poursuivre, μεταδιώκειν» ou «rechercher», peut-être прѣискати.

²⁰ Ms. (не стрѣкати) оучитъ. лѣкыхъ власти (ни въ кѣюже имѣти).

²¹ Correctement ѡже (ѣже).

²² Lire (н) инѣмъ, d'après le grec.

²³ Ms. оуспѣти.

²⁴ Sans doute насладитъ(н) сѧ.

²⁵ A. S. Orlov, Владимир Мономах. Moskva-Leningrad, 1946, 113.

²⁶ Ed. Šimanovskij, 52-54.

²⁷ Migne XXXI, col. 648 et suiv.

donc être altéré d'un vieux-slave наши стрѣци. Et comme il est connu que les cigognes hivernent en Égypte et en Syrie, изъ иръя apparaît comme une déformation d'un vieux-slave и-Гирья. Ces deux corrections paraissent immédiates, mais elles ne peuvent être assurées que par la découverte de l'original grec.

Et l'on sait que иръя (gén.) du manuscrit de Vladimir Monomaque est considéré comme la forme ancienne du mot *výrej* qui désigne dans le folklore ukrainien la région chaude où émigrent les oiseaux, une sorte de paradis (*výraj*) des oiseaux; par Mickiewicz, *wyraj* s'est introduit en polonais, où il s'applique maintenant à un autre paradis, celui des vacances. Le passage de *irej* à *výrej* s'explique aisément, surtout en ukrainien. Mais le texte du Monomaque est traduit du grec, et sûrement transposé du vieux slave; l'original grec ignorait la jolie légende moderne du *výrej*. Aurait-elle existé au XIV^e siècle, et un copiste l'aurait-il introduite dans le *Poučenie*? Il est plus probable qu'elle est née du texte du *Poučenie* par altération du nom de la «Syrie», comme la forme *ispolín* du russe est née d'une mauvaise lecture du Psautier (*ěko i*) *spolinŭ*. Si la citation du Monomaque figurait dans le *Prolog* primitif, elle a été beaucoup lue au Moyen Âge, et il n'est pas surprenant qu'une légende se soit formée autour d'un mot étrange qu'elle paraissait présenter.

CONSTANTINOPLÉ BYZANTINE

LE BOUCOLÉON

LA PLAGE DU BOUCOLÉON

Les Byzantins désignaient sous le nom de Boucoléon la partie du littoral de la Propontide qui s'étendait devant le Grand Palais, au sud, en dehors des murs maritimes. Cette région, τόπος,¹ χώριον,² ou plutôt cette plage, ὁ αἰγί-αλος τοῦ Βουκολέοντος,³ ἄλς τοῦ Βουκολέοντος,⁴ tirait son nom, au témoignage des historiens, d'un groupe en pierre représentant un lion terrassant un boeuf⁵. Le poète Manassès⁶ et Anne Comnène⁷ nous ont laissé une élégante description du groupe précité, oeuvre de quelque statuaire de la Grèce antique. La description, faite en 1532, par Pierre Zen, vice-baile de Venise accrédité auprès du sultan Souleyman, est encore plus complète⁸. L'auteur nous apprend que le groupe reposait sur deux colonnes et que le lion et le bœuf étaient plus grands que nature. Cornelius, ambassadeur de Charles V auprès de Souleyman, prétend que 1.000 hommes n'auraient pu soulever un pareil bloc⁹. L'exagération est évidente. Quoi qu'il en soit, le groupe en question devait être colossal et bien fait pour attirer l'attention.

Nous ignorons l'époque où fut apportée à Byzance cette extraordinaire statue. Aucun historien ne fait allusion à l'événement. Les Patria, qui énumèrent avec complaisance les richesses artistiques de la capitale, ne donnent aucun renseignement sur le fameux groupe. Les historiens occidentaux des croisades gardent le silence à son sujet et les nombreux pèlerins et voyageurs, qui visitèrent Byzance, avant 1453, sont également muets. Érigée en dehors des murs maritimes, dans une région qui dépendait du Grand Palais impérial et dont l'accès n'était pas public, la statue du lion et du boeuf a fort bien pu échapper à la curiosité des étrangers de passage. Quant aux rédacteurs des Patria, il n'entrait pas dans leurs intentions de dresser la liste complète des merveilles que renfermait le Grand Palais.

L'emplacement précis du groupe, qui donna son nom au Boucoléon, nous est indiqué par Pierre Zen, avec un luxe de détails auxquels les chroniqueurs byzan-

¹ Léon Diac. 87; Zonar. III, 517; Cédér. II, 49; Manassès 4866.

² Génésios 10.

³ Theoph. Cont. 22.

⁴ Génésios 75.

⁵ Léon Diac. 87; Zonar. III, 517; Cédér. II, 49; Manassès 4866. Cf. A. M. Schneider, *Byzanz*. Berlin 1936, 27 n. I.

⁶ Manassès 4862—4863.

⁷ An. Comn. I, 137.

⁸ A. van Millingen, *Byzantine Constantinople*. Londres 1899, 271 et A. M. Schneider, *Byzanz* 27.

⁹ Millingen, op. cit. 272 n. I.

tins ne nous ont pas habitués.¹⁰ « Non loin des colonnes de l'Hippodrome, dit-il, dans la plaine qui s'étend au-dessous, vers la porte des Abattoirs, porte appelée par les Turcs *Tchatladi-Kapou*, et par les Francs *Porte de la fente*, en dehors de ladite porte maritime à proximité de laquelle on remarque trois antiques fenêtres ornées d'un lion à leurs angles, sur le rivage même, sur un entablement en marbre supporté par deux colonnes, se dresse un énorme bœuf plus grand que nature attaqué par un lion qui lui est monté sur le dos . . . Ce lion est plus grand que nature. »

L'auteur nous apprend, en outre, que la secousse du tremblement de terre de 1532 modifia la position de la colossale statue qui primitivement était tournée vers l'Asie, autrement dit, vers l'Orient. Ainsi, d'après Pierre Zen, dont le témoignage ne peut être suspecté, le groupe du lion et du bœuf était situé sur le rivage, devant la porte maritime dite *Tchatladi-Kapou*.

La porte de Tchatladi-Kapou. La Porte de Fer.

La position de la porte dite *Tchatladi-Kapou* est indiquée d'une façon précise. Elle se trouvait dans l'axe de la Sphéndonè, dans le voisinage d'un abattoir, à proximité de trois antiques fenêtres décorées de lions.

Enumérant les portes de Constantinople, Leunclavius¹¹ écrit: « Vicesima secunda porta, vulgo nunc Graecis est πύλη ταῖς ἀρκούδης, Turcis Tschatladi Capsi, a mactione pecorum . . . » Leunclavius, après avoir décrit l'abattoir, ajoute qu'à proximité de la porte dite *Tschatladi-Capsi*, se trouvait un groupe de fenêtres appartenant à la façade d'un antique édifice bâti sur le mur maritime. La porte précitée, que l'auteur estime ancienne, était située entre la porte dite *Catergolimenis* et la porte dite *Achur-Kapisi*.

Pierre Gilles d'Albi, qui visita Constantinople entre 1544 et 1550, confirme les renseignements de Pierre Zen, en ces termes: « Sub Hippodromo versus meridiem est porta leonis marmoris extra urbem siti, in ruderibus palatii Leonis Macelli, cujus fenestrae antiquo opere laboratae exstant in muro inclusae ». ¹² Et un peu plus loin: « Ab oriente Bacchianae aedis, juxta portam urbis quam vocant leonis, vel a leone lapideo, qui etiam nunc prope exstat vel a Leone imperatore, quem habuisse ibi palatium dicunt Constantinopolitani ». ¹³

Vu sa position, la porte, que Pierre Gylles appelle *Porte du Lion*, ne peut être autre que la porte dite *Tchatladi-Kapou* ou encore *Porte des ours*. Sur les cartes du 16^e s., elle figure sous le nom de *Porta leona della riva*. ¹⁴ D'après Pierre Gilles, la porte du lion de marbre était située au sud de l'Hippodrome, à l'est de Saint-Serge, dans le voisinage des ruines du Palais aux antiques fenêtres, tout

¹⁰ Le texte de Pierre Zen, incomplètement reproduit par Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*. Lille 1892, § 95 est donné in extenso par Millingen, *Byzantine CP*, 271.

¹¹ Migne, Patr. Gr.-Lat. 159, 877.

¹² P. Gylli, *De topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus libri quatuor*. Lyon 1561, I, 7.

¹³ P. Gylli, op. cit. II, 15.

¹⁴ Mordtmann, op. cit. § 95.

près du groupe du lion de pierre, ce qui correspond exactement à la position que Pierre Zen et Leunclavius assignent à la porte de Tchatladi-Kapou ou Porte des Ours. Cette dernière appellation demande une explication.

Au 10^e s., Constantin VII Porphyrogénète avait embelli le quartier du Boucoléon, en y plaçant un grand nombre de statues d'animaux.¹⁵ Ces statues représentaient plus spécialement des lions et des bœufs, comme le nom de la localité le demandait. Anne Comnène le laisse clairement entendre.¹⁶ Au 15^e s., un descripteur anonyme de Constantinople écrit : « Sous les murailles du Palais au pied de la mer, se trouvent des ours et des aurochs de pierre »¹⁷. Le descripteur anonyme désigne sous le nom d'aurochs les bœufs et confond les lions avec les ours, confusion explicable chez un homme habitant sans doute les pays du nord. Le nom de Porte des ours figure également dans une courte liste des noms turcs des portes de Constantinople¹⁸.

Djelal Essad¹⁹ prétend que la porte Tchatladi-Kapou ou Porte de la Fente, fut appelée ainsi parce qu'elle fut fendue, lors du tremblement de terre de 1532. Mais, selon Pierre Zen, cette porte était déjà appelée ainsi en 1532. De son côté, Leunclavius déclare que la porte en question tirait son nom du voisinage d'un abattoir. Quoi qu'il en soit, cette porte, comme l'avance Leunclavius, était ancienne.

Mordtmann²⁰ identifie la porte Tchatladi-Kapou avec l'antique porte de Fer, *πόρτα σιδηρά*, souvent citée par les historiens byzantins. Pour le démontrer, Mordtmann s'appuie sur un texte de l'Anonyme²¹, d'après lequel le Grand Palais se serait étendu jusqu'à la Porte de Fer. Mais le texte est inexactly cité. L'Anonyme se contente de dire que les constructions qui se trouvaient entre l'Église Nouvelle et la Porte de Fer sont l'œuvre de Constantin le Grand.

Millingen²² conteste avec raison l'identification proposée par Mordtmann. Les Patria,²³ en effet, situent la Porte de Fer dans les parages du port de Sophie. Le navire, qui apportait la célèbre colonne de Porphyre, aborda à hauteur de la porte maritime du quartier, qui prit plus tard le nom de quartier de Sophie. Mais, pour transporter la lourde colonne depuis le rivage jusqu'à la porte, il fallut disposer sur le sol spongieux des traverses de fer; d'où le nom de Porte de Fer, *πόρτα σιδηρά*, attribuée à la porte précitée.

La Porte du Lion, dont l'identité avec la porte de Tchatladi-Kapou ne peut être contestée, se trouvait à l'est de Saint-Serge, au témoignage de Pierre Gilles.

¹⁵ Theoph. Cont. 447.

¹⁶ An. Comn. I, 334. Cf. Guillaume de Tyr XX, 22: « et si i a lions et colombes hautes de marbre de maintes colors. »

¹⁷ B. de Khitrowo, *Itinéraires russes en Orient*. Genève 1889, I, 235. Cf. Millingen op. cit. 269.

¹⁸ V. Benechevitch, *Die türkischen Namen der Tore von Konstantinopel*. Byz. Zeitschr. 23 (1920) 409.

¹⁹ Djela-Essad, *Constantinople* 75.

²⁰ Mordtmann, op. cit. § 95.

²¹ Anonyme I, 3 Cf. Codinos, 19; Preger, *Script. orig. CP*, II, 145.

²² Millingen, op. cit. 263.

²³ Preger, op. cit. II, 257.

Or, la Porte de Fer se trouvait incontestablement à l'ouest de Saint-Serge, comme le démontre le texte des *Patria*, plaçant la dite porte dans les parages du quartier de Sophie. Le Continuateur de Théophane²⁴ confirme, d'ailleurs cette situation. Sous le règne de Léon VI (886—912), rapporte-t-il, un incendie se déclara « près du quartier de Sophie et de la Porte de Fer », incendie au cours duquel l'église de Saint-Thomas d'Amantios fut brûlée. Il est évident que si la Porte de Fer avait été située à l'est de Saint-Serge, cette dernière église n'aurait pas échappé au désastre.

Leunclavius situe la porte Tchatladi-Kapou entre la porte dite *Catergolimenis* et la porte dite *Achur-Kapisi*. Or, l'ancien port de Sophie se trouvait à *Kadrigalimeni*,²⁵. Aussi, la porte de *Catergolimenis*, mentionnée par Leunclavius, ne peut-elle être que la πόρτα τῶν Σοφίων ou πόρτα σιδηρᾶ. Il résulte de ce qui précède que la Porte de Fer, πόρτα τῶν Σοφίων, la *Porta Catergolimenis* ne saurait être confondue avec la Porte du Lion au Tchatladi-Kapou.

Si nous connaissons la position de la porte dite Tchatladi-Kapou, son *nom primitif nous reste inconnu*. Depuis 1453, c'était une porte urbaine, mais, à l'époque byzantine, c'était très vraisemblablement une issue maritime du Grand Palais. Sa position, à l'est de Saint-Serge, autrement dit à l'extrême limite ouest du Grand Palais, à proximité immédiate d'un palais à la somptueuse façade, compris certainement dans l'enciente palatiale, devant un groupe imposant qui marquait l'entrée du quartier palatin du Boucoléon, le démontre d'une façon presque certaine.

Or, si le groupe du Boucoléon donna son nom à la plage qui s'étendait devant le Grand Palais et plus tard même au Grand Palais lui-même, il est permis de supposer que ce groupe donna tout d'abord son nom à la porte palatine voisine.

Les historiens byzantins des 10^e et 12^e s. admettent que le mot Boucoléon vient des deux mots, βούς et λέων. Ce mot ne viendrait-il pas plutôt des deux mots latins, *buca* et *leo*, la bouche, autrement dit, l'entrée du Lion? comme semblent le supposer les historiens occidentaux, qui écrivent constamment le mot en question *Bucceleonis*, voire même, *os leonis*²⁶, *Bouchelion* ou *Bouchelyon*²⁷, *Bouche de Lyon*, *Bouque de Lyon*, *Boque de Lyon*²⁸, *Bochedelion*, *Bokedelion*²⁹, *Bochelion*³⁰, *Bokelion*³¹ ou *Bokelyon*³² ou enfin *Boukelion*³³? On peut noter que dans un texte de la haute époque, le Livre des Cérémonies³⁴ emploie l'expression καταβούκολον, dérivée du latin *bucca*, *in buccam seu viritim*, par bouche, autre-

²⁴ Theoph. Cont. 700.

²⁵ Mordtmann, op. cit. § 98.

²⁶ Riant, *Exuviae sacrée* II, 74, 78, 81, 235. Cf. Du Cange, Gloss. med. et inf. latinitatis, *bucca*, *os*, *ostium*.

²⁷ Villehardouin, La conquête de Constantinople § 234 (éd. E. Faral).

²⁸ Villehardouin, op. cit. § 458, variantes.

²⁹ Villehardouin, op. cit. § 249.

³⁰ Villehardouin, op. cit. § 458.

³¹ Villehardouin, op. cit. § 268.

³² Villehardouin, op. cit. § 263.

³³ Villehardouin, op. cit. § 243.

³⁴ Cer. I, 92, 425.

ment dit, par personne et, dans un autre passage, le Livre des Cérémonies³⁵ se sert du mot *καταχάσμα*, dans le même sens.³⁶

Pierre Gilles³⁷ appelle *Porta leonis* la porte devant laquelle était érigé le groupe du lion et du boeuf. Il se pourrait que ce fût là nom primitif de la dite porte. De *buca leonis*, les Grecs ont fait *Βουκαλέων*, en croyant à tort que le mot dérivait de *βοῦς*, et par corruption *Βουκολέων*.³⁸

Millingen³⁹ fait observer que le premier historien, qui mentionne le Boucoléon, est Constantin VII Porphyrogénète, au 10^e s.⁴⁰ Mais il importe de remarquer que les trois chapitres du Livre des Cérémonies dans lesquels ce nom figure, paraissent avoir été rédigés sur des comptes-rendus du 9^e s. Les chapitres 19 et 20 du Livre I, en effet, exposent les détails de cérémonies instituées par Basile I.⁴¹ Le chapitre 18 du Livre II semble avoir été extrait d'un document remontant au règne de Théophile (829—842)⁴². Par ailleurs, Constantin VII Porphyrogénète, admirablement renseigné sur l'histoire de son Grand Palais, enregistre le nom de Boucoléon sans commentaires, comme un nom connu et depuis longtemps en usage. Leon Diacre, de son côté,⁴³ chroniqueur du 10^e s., déclare formellement que le nom de Boucoléon était consacré par la coutume. De plus, divers chroniqueurs, postérieurs au 10^e siècle,⁴⁴ citent le Boucoléon, à propos d'événements remontant aux règnes de Michel I Rhangabé (811—813) et de Théophile. Sans doute comme le suggère Millingen,⁴⁵ les chroniqueurs byzantins ont accoutumé d'employer les noms en usage à leur époque, sans se préoccuper de savoir si ces noms étaient connus à l'époque dont ils retracent l'histoire. Toutefois, étant donné ce qui précède, l'observation de Millingen ne semble pas fondée dans l'espèce et il y a tout lieu d'admettre que le nom de Boucoléon était usité au 9^e s. et probablement même auparavant. Le silence des historiens de la haute époque n'est pas un argument péremptoire et s'explique naturellement par le fait qu'aucun événement digne d'être relaté n'eut pour théâtre la plage où se dressait le groupe du lion et du boeuf.

Quant à attribuer à Constantin VII Porphyrogénète l'érection de ce groupe, c'est une hypothèse bien hasardeuse, que Millingen n'émet d'ailleurs que sous

³⁵ Cer. I, 93, 430.

³⁶ Djelal Essad (*Constantinople*, 119) et E. Mamboury—Th. Wiegand (*Die byzantinische Kaiserpaläste von Kpel zwischen Hippodrom und Marmarameer*, Berlin 1943, 5) adoptent cette étymologie. Wiegand traduit: «le Lion à l'entrée (du port)». A. M. Schneider (*Byzanz* 27 n. I) revient à l'interprétation de Du Cange, qui acceptait l'étymologie donnée par les historiens byzantins.

³⁷ P. Gylli, *Topogr. Constantinopoleos* I, 7 et II, 15.

³⁸ Paspatis, *Tà βυζαντινὰ ἀνάκτορα*. Athènes 1885, 160.

³⁹ Millingen, op. cit. 278.

⁴⁰ Cer. I, 19, II, 117; I, 20, 120; II, 18, 601.

⁴¹ Cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais de CP*, 188 et A. Vogt, *Le Livre des Cérémonies*. Commentaire, I. Paris 1935, 130—137.

⁴² Cf. J. Ebersolt, op. cit. 213.

⁴³ Leo Diac. 87.

⁴⁴ Theoph. Cont. 22, 136; Genesios 10, 75; Glycas 532; Cédre. II, 49, 102; Zonar. III, 357, Manasses 4852—4863.

⁴⁵ Millingen, op. cit. 279.

réserve⁴⁶. Parlant des statues d'animaux placées par Constantin VII Porphyrogénète au Boucoléon, le Continuateur de Théophane⁴⁷ n'aurait pas manqué de faire allusion à la colossale statue. Le texte du chroniqueur prouve, au surplus, que la plage du Boucoléon portait déjà ce nom, avant les travaux d'embellissement effectués par l'empereur.

La statue du bœuf et du lion fut apportée, semble-t-il, à Byzance, avec un grand nombre d'autres, à la haute époque. La porte maritime voisine prit naturellement le nom de Porte du lion, *buca leonis*, déformé par les Byzantins en *Βουκολέων* et appliqué par eux à la statue elle-même, à cause du sujet représenté. Le groupe du Boucoléon donna son nom à l'emplacement sur lequel il était érigé et plus tard à la plage qui s'étendait devant le Grand Palais impérial. Les palais construits le long de cette plage, le port palatin qui y fut creusé, furent alors, en raison de leur situation, désignés sous les noms de Palais du Boucoléon et de Port du Boucoléon. Beaucoup plus tard, vers la fin du XI^e siècle, le Grand Palais lui-même dans tout son ensemble, prit, officiellement du moins, le nom de Palais du Boucoléon. On ne saurait s'étonner que l'extraordinaire fortune d'un nom qui, après avoir primitivement désigné une simple statue, finit par désigner un immense palais avec toutes ses dépendances, ait quel que peu dérouté les topographes. Au 10^e s., le nom de Boucoléon était spécialement réservé à la plage, qui s'étendait au pied du Grand Palais, au port palatin creusé dans cette plage et aux édifices qui la décoraient.

Les limites du Boucoléon.

Le Boucoléon se trouvait incontestablement en dehors des murs maritimes, de même que le fameux groupe d'où il tirait son nom. Borné, au nord, par la ligne des remparts, au sud par la Propontide, le quartier du Boucoléon se réduisait à une longue bande de terre de largeur assez variable; à l'ouest, il s'étendait peu au-delà de la Porte de Lion ou Tchatladi-Kapou et du groupe du lion et du bœuf, qui marquait approximativement la limite extrême du Grand Palais à l'ouest.

Le quartier d'Hormisdas, où s'élevaient le palais de ce nom et l'église de Saint-Serge, ne semble pas avoir été compris dans l'enceinte palatiale, sauf peut-être à la haute époque et pendant les premières années du règne du Justinien I.

La plage, qui bordait le quartier d'Hormisdas, ne portait certainement pas le nom de Boucoléon, nom réservé spécialement à la plage qui s'étendait devant la porte méridionale du Grand Palais.

À l'est, la limite du Boucoléon est difficile à préciser et semble devoir être placée à quelque distance à l'est de la terrasse du Phare. L'escalier, qui descendait au Boucoléon,⁴⁸ partait, en effet, du flanc oriental, de la terrasse du Phare. Il n'est pas impossible, d'ailleurs, que la plage du Boucoléon se soit prolongée,

⁴⁶ Millingen, op. cit. 280.

⁴⁷ Theoph. Cont. 447.

⁴⁸ Cer. I, 19, 117; I, 20, 120.

en direction de l'est, à hauteur de l'ancien Tzykanistèrion, sur l'emplacement duquel Basile I de Macédoine construisit l'Église Nouvelle; mais il ne semble pas que le nom de Boucoléon ait été attribué, au moins aux 9^e et 10^e s., à la plage qui longeait le nouveau Tzykanistèrion, dans les parages d'Ahour-Kapoussi, où Labarte⁴⁹ a situé à tort l'emplacement du port palatin du Boucoléon.

Au 9^e s., le Grand Palais ne s'étendait pas du côté de l'est jusqu'à la mer, car Basile I, pour établir le nouveau Tzykanistèrion, dut procéder à des achats de terrains et faire abattre des maisons privées.⁵⁰

Historique de la plage du Boucoléon.

Au 6^e s., la plage palatiale ne portait pas encore le nom de Boucoléon, autant, du moins, que les rares textes qui en font mention, nous permettent de l'affirmer. En 533, au moment de partir pour son expédition contre les Vandales, Bélisaire, sur l'ordre de Justinien, vint faire bénir par le patriarche Epiphane son navire « sur le rivage qui se trouve devant le palais de l'empereur, εἰς τὴν ἀκτὴν, ἣ πρὸ τῆς βασιλέως αὐλῆς τυγχάνει οὖσα.⁵¹ L'emplacement correspond exactement à celui du Boucoléon, mais le nom n'est pas indiqué. Il n'était très probablement pas encore en usage.

D'après le Livre des Cérémonies,⁵² lorsque l'empereur, au retour d'une expédition, abordait au Grand Palais, la réception de bienvenue avait lieu « devant l'échelle », ἐμπρὸς τῆς σκάλης. Le texte est, sans doute, tiré des Commentaires de Pierre le magistros, comme le prouve la relation de l'entrée triomphale de Justinien. L'échelle palatine, qui incontestablement devait se trouver au Boucoléon, n'est pas désignée sous ce nom. Il est permis de supposer que le nom de Boucoléon était alors ignoré, ou de moins n'avait pas été donné à la plage et au port.

Par contre, à propos de deux anecdotes insignifiantes, qui remontent au 9^e s., il est fait expressément mention de la plage du Boucoléon. Le Continuateur de Théophane⁵³ raconte que, sous le règne de Michel I Rhangabè, une illuminée se rendit sur la plage du Boucoléon et cria à l'empereur: « Va-t'en et cède le trône à un autre! » Michel I Rhangabè fut, paraît-il, profondément troublé par cet avertissement.⁵⁴ Comme tous les empereurs, depuis l'abandon du palais de Daphnè, Michel I Rhangabè habitait les appartements impériaux, situés sur le flanc méridional du Salon d'Or et communiquant par son vestibule avec la terrasse du Phare. Les appartements impériaux dominaient donc d'assez haut la plage

⁴⁹ Labarte, *Le Palais Impérial de Constantinople* . . ., Paris 1861, 207 et plans. Nous reviendrons sur cette question dans une étude ultérieure.

⁵⁰ Theoph. Cont. 328.

⁵¹ Procope, *Bel. Vand.*, 362. Sous l'expression de ἡ βασιλέως αὐλή, l'auteur entend peut-être désigner l'ancien Tzykanistèrion de Théodose sur l'emplacement duquel fut élevé plus tard l'Église Nouvelle.

⁵² Cer., App. 497.

⁵³ Theoph. Cont. 22.

⁵⁴ Genesios 10, Glycas 532, Cedr. II, 49.

du Boucoléon et la mer; ils devaient être assez rapprochés de la plage pour qu'un appel de voix fût entendu.

La deuxième anecdote se rapporte au règne de Théophile. L'empereur Théophile, ayant aperçu un bateau de commerce longeant le rivage du Boucoléon, eut la curiosité de savoir à qui ce bateau appartenait. Lorsqu'il apprit que c'était l'impératrice qui l'avait affrété, il ordonna de le brûler avec toute sa cargaison, sous prétexte qu'il était indigne d'une souveraine de se livrer au négoce.⁵⁵ Zonaras, Cédreus et Manassès ont rapporté l'incident avec plus ou moins de détails. D'après Zonaras,⁵⁶ le bateau en question « se dirigea vers le port palatin ». Selon Cédreus,⁵⁷ l'empereur, lorsqu'il aperçut le bateau, contemplait le spectacle de la mer « du haut des murs maritimes du palais ». Manassès,⁵⁸ enfin, précise et nous apprend que Théophile se tenait « sur la terrasse du palais impérial, situé là où le lion terrasse le bœuf ». L'allusion au palais du Boucoléon est évidente. Il faut noter aussi que Théophile fit enfermer et exécuter son beau-frère Théophobe dans les cachots du Boucoléon.⁵⁹

Au 10^e s., le Boucoléon fut témoin de deux événements importants. Le premier est la *démonstration navale de Romain I Lécapène* (919).

Pendant la minorité de Constantin VII Porphyrogénète, l'amiral Romain Lécapène, en lutte avec la régente Zoè, vint bloquer le Boucoléon. Après des pourparlers, Romain Lécapène monta au Palais pour prêter serment de loyalisme dans l'église du Phare.⁶⁰ Du Boucoléon, Romain Lécapène dut monter directement sur la terrasse du Phare par l'escalier du Boucoléon, cité par le Livre des Cérémonies.⁶¹

Quelques jours auparavant, l'impératrice Zoè, inquiète de la situation, était sortie de bon matin sur la terrasse de Boucoléon, pour s'entretenir avec son fils et ses ministres des causes de la rébellion.⁶² Tous les chroniqueurs se copient les uns les autres et la narration n'est pas claire. Zoè était alors régente, puisque ce ne fut qu'après cette délibération qu'on voulut lui retirer le pouvoir et l'expulser du Grand Palais; mais cette menace ne fut pas mise à exécution. En sa qualité de régente, Zoè habitait certainement le Grand Palais avec son fils. Il n'y a aucune raison de supposer qu'elle ait quitté le gynécée pour se réfugier dans une dépendance du Grand Palais au Boucoléon et qu'elle ait convoqué là son fils et ses ministres.

Sous le nom d'héliacon du Boucoléon, les chroniqueurs entendent désigner la terrasse du Phare dans sa partie méridionale qui dominait la plage du Boucoléon. Dans le même sens, le Livre des Cérémonies désigne, sous le nom d'héliacon du Salon d'Or, la terrasse du Phare dans sa partie qui se trouvait devant

⁵⁵ Genesios 75.

⁵⁶ Zonar. III, 157.

⁵⁷ Cedr. II, 102.

⁵⁸ Manassès 4862—4863.

⁵⁹ Theoph. Cont. 136, 810; Leo gramm. 227; Genesios 60; Cedr. II, 11; 139.

⁶⁰ Zonar. III, 467—468. Cf. Leo gramm. 299—300, Cedr. II 292; Theoph. Cont. 393, 726, 886.

⁶¹ Cer. I, 19, 117; I, 20, 120.

⁶² Theoph. Cont. 392, 884; Leo gramm. 298; Cedr. II, 291.

la Salle du Trône.⁶³ Cette terminologie est fréquente dans le Livre des Cérémonies. Ainsi, l'hippodrome de Saint-Serge désigne la région de l'Hippodrome avoisinant Saint-Serge;⁶⁴ le narthex du gynécée, l'extrémité nord de l'ésonarthex de Sainte-Sophie, parce que cette extrémité était contiguë au gynécée ou bas-côté nord;⁶⁵ les catéchumènes du narthex sont la région des catéchumènes située au-dessus du narthex⁶⁶ et le narthex situé du côté de la mer, la région du narthex occidental de l'Église Nouvelle, située du côté de la mer, autrement dit, l'extrémité sud du dit narthex.⁶⁷

Ces explications permettent d'expliquer et de situer sans difficulté la scène, telle que la rapportent les divers chroniqueurs. L'impératrice Zoë, avertie des événements, sortit en toute hâte du gynécée pour gagner la terrasse du Phare toute voisine.⁶⁸ Elle manda aussitôt son fils et les conseillers de son fils et la discussion, qui fut sans doute orageuse, eut lieu sur la terrasse du Phare, dans la région de la dite terrasse dominant la plage du Boucoléon et appelée pour cette raison: héliacon du Boucoléon. Le gynécée, situé sur le flanc sud du Salon d'Or, se trouvait ainsi à hauteur de la partie méridionale de la terrasse du Phare.

Le second événement important est l'assassinat de Nicéphore II Phocas (10 décembre 969). Tous les chroniqueurs affirment que Jean I Tzimiskès aborda au Boucoléon, d'où il pénétra par escalade au Grand Palais pour y assassiner Nicéphore II Phocas.⁶⁹ S'agit-il de la plage ou du port? Nous examinerons cette question dans une autre étude. Quoi qu'il en soit, il ressort du récit de Zonaras que Jean I Tzimiskès aborda sur un point de la plage qui s'étendait « au sud du Grand Palais ». La plage dite du Boucoléon ne se prolongeait donc pas, au 10^e s., jusque dans les parages d'Ahour-Kapoussi, à l'est du Palais impérial. L'assassinat de Nicéphore II Phocas mit en relief le nom de Boucoléon et explique sa fortune. Au 12^e s., l'audacieuse évasion d'Andronic I Comnène donna un regain de célébrité à la plage du Boucoléon.⁷⁰

Description de la plage du Boucoléon.

Génésios⁷¹ appelle le Boucoléon χώριον λίθινον, ce qui pourrait laisser entendre que l'emplacement était pavé de larges dalles, au moins en partie. Le groupe du lion et du bœuf n'était pas la seule œuvre d'art qui décorait la plage palatiale du Boucoléon. Outre les nombreuses statues d'animaux qu'il avait sur-

⁶³ Cer. I, 24, 197; I, 50, 261.

⁶⁴ Cer. I, 69, 337.

⁶⁵ Cer. I, 35, 182.

⁶⁶ Cer. I, 10, 80.

⁶⁷ Cer. I, 19, 118; I, 20, 121. Cette terminologie peut parfois dérouter et entraîner à des erreurs d'interprétations. Labarte (*Le Palais impérial* 195) et J. Ebersolt (*Le Grand Palais* 134 et note 6) ne semblent pas avoir nettement dégagé la signification de ces mots: ὁ πρὸς τὴν θάλασσαν νάρθηξ.

⁶⁸ Sur la position des appartements des impératrices, cf. Cer. II, 24, 623. Cf. Ebersolt *Le Grand Palais* 90 et plan.

⁶⁹ Zonar. III, 517; Leo Diac. 87, Glycas 573, Cedr. II, 375.

⁷⁰ Nicéas 169—170; Cinnam. 234.

⁷¹ Genesis 10.

tout fait placer dans le voisinage du port, Constantin VII Porphyrogénète y avait fait également construire un vivier.⁷² Dans son traité *De l'administration de l'empire*, Constantin VII Porphyrogénète signale aussi la présence d'une phiale au Boucoléon,⁷³ cour entourée de gradins et décorée d'une fontaine et d'une vasque. Chaque soir, le protospathaire de la phiale, chef suprême de la flottille impériale, descendait siéger dans la phiale pour y trancher les différends entre matelots et y prononcer, le cas échéant, des condamnations disciplinaires. Il était assisté, à l'occasion, d'un juge de l'Hippodrome.⁷⁴ La phiale du Boucoléon se trouvait tout près du port palatin et l'empereur devait la traverser, semble-t-il, pour aller s'embarquer sur son dromon.⁷⁵

La plage du Boucoléon, assez large en certains endroits, spécialement dans les parages du port, était fort étroite en d'autres. A hauteur de l'un des palais qui la bordaient, le mur maritime se trouvait assez près de la mer pour être arrosé par les embruns, par gros temps.⁷⁶ Les empereurs avaient, d'ailleurs, pris toutes les mesures nécessaires pour protéger les remparts contre le choc des vagues. Constantin le Grand avait fait rouler dans la mer, le long de la côte, depuis Sainte-Barbe, à la pointe de l'Acropole, jusqu'à la Porte Dorée au-delà du port d'Eleuthère, d'énormes blocs de pierre pour amortir la violence des flots.⁷⁷ Ces blocs de pierre formaient une sorte de digue à pierres perdues.

Dans les parages du Boucoléon, on avait dû tout naturellement renforcer les moyens de défense. C'est ce que laisse entendre Nicétas. Racontant l'évasion d'Andronic I Comnène, Nicétas rapporte que ce dernier fut recueilli dans une barque qui naviguait à proximité du Boucoléon, le long des digues et des jetées destinées à garantir les murs maritimes contre la mer démontée.⁷⁸ C'est, du reste, très vraisemblablement, à la digue du Boucoléon que Bélisaire vint amarrer sa galère pour la faire bénir par Epiphane.⁷⁹

Dans ces conditions, il est évident qu'en dehors de son port la plage du Boucoléon était inaccessible aux grands navires. Les simples barques pouvaient, sans doute, y aborder par les temps calmes, mais par les gros temps, elles se seraient infailliblement brisées. Au sud comme à l'est, il était périlleux pour une flotte de s'approcher de trop près de la côte byzantine, défendue par une ligne de récifs apparents ou cachés.⁸⁰ Si les empereurs n'avaient pas pris la précaution de faire garder le Boucoléon, c'est assurément parce qu'ils considéraient leur Palais comme invulnérable de ce côté. Sans doute, par l'est ou par l'ouest, il était possible d'accéder au Boucoléon, en suivant le rivage, extérieurement à la ligne des remparts; mais cet itinéraire réalisable en certaines circonstances

⁷² Theoph. Cont. 447.

⁷³ De adm. imp. 236.

⁷⁴ De adm. imp. 236, 238.

⁷⁵ De adm. imp. 240.

⁷⁶ Cinnam. 233—234.

⁷⁷ Preger, *Script. or. CP.* II, 283; Glycas 464.

⁷⁸ Nicétas 169.

⁷⁹ Procope, Bel. Vand. 362.

⁸⁰ Cantac. III, 221, 232; Gregor. III, 86, 87.

pour quelques promeneurs isolés, ne l'était guère pour une troupe un peu nombreuse. Il est, en effet, probable que des postes de sentinelles surveillaient la plage aux abords du Grand Palais, dans les parages du Tzykanistérion et d'Hormisdas. Aussi est-ce par le rivage que Basile I de Macédoine et ses complices pénétrèrent au Grand Palais, après l'assassinat de Michel III, à Saint Mamas du Sténon (867).

Le meurtre accompli, Basile avait hâte de prendre possession du Grand Palais; mais, comme la mer était démontée, il n'osa pas effectuer le trajet en barque et il descendit, en suivant le rivage, jusqu'à Péràma.⁸¹ Après avoir traversé la Corne d'Or, Basile et ses complices se rendirent chez l'un de leurs partisans et tous ensemble se dirigèrent vers le Palais de Marine, qui se trouvait dans la I^{ère} Région, et très vraisemblablement, tout près du rivage, dans la plaine où s'élevaient les églises célèbres de saint Georges des Manges, de saint Lazare et de sainte Marie Hodégéttria, non loin des limites du Grand Palais, à l'est.⁸² Arrivés là, Basile et sa suite ἀνελθόντες διὰ τοῦ τείχους ἦλθον μέχρι τοῦ παλατίου, muroque consensu ad palatium usque venerunt, dit la traduction.

De ce qui précède, il résulte que Basile et ses compagnons, en arrivant à hauteur du Palais de Marine, se trouvaient encore sur le rivage, en dehors des murs maritimes. Les portes de Byzance ne devaient pas rester ouvertes, la nuit. D'ailleurs, Basile, dans sa situation, ne tenait pas éveiller l'attention des gardes. Basile essaya-t-il de franchir le mur maritime, à hauteur du Palais de Marine? C'est douteux. L'expression ἀνελθόντες διὰ τοῦ τείχους, montant *par* le rempart signifie, en réalité, remontant le long du mur, autrement dit, en continuant à suivre le mur maritime extérieurement. Ce serait par le rivage, en longeant extérieurement le rempart, que Basile et ses amis atteignirent enfin la plage qui s'étendait devant le Grand Palais. Le nom de Boucoléon n'est pas mentionné, mais tout porte à croire que ce fut par là que Basile tenta de pénétrer dans l'enceinte palatiale. Une brèche s'était produite dans le mur et on s'était contenté de la boucher avec une grosse dalle. Basile, avec l'aide de ses complices, réussit à déceller la dalle. Une fois dans la place, Basile se présenta devant la porte du Grand Palais et se la fit ouvrir, grâce à la connivence de l'hétériarque Artavasde, qui força le Concierge palatin à lui remettre les clés.⁸³

Les récits des chroniqueurs sont rédigés dans les mêmes termes, sans doute d'après quelque document ancien, copié avec plus ou moins de fidélité. Les narrations de George le Moine et de Léon le Grammairien sont les plus complètes et jalonnent l'itinéraire d'une façon plus précise. Basile a dû faire son entrée au Grand Palais par la porte des Skyla. La présence de l'hétériarque est, en effet, significative. On sait que ce haut personnage, présidait, en effet, à l'ouverture du Grand Palais, avec l'assistance du Concierge.⁸⁴ Basile n'est certainement pas

⁸¹ Sous le nom de Péràma, les historiens byzantins désignent souvent la Corne d'Or elle-même. Cf. Nicéas 384.

⁸² Du Cange, CP christiana II, 143.

⁸³ Theoph. Cont. 685, 838; Leo gramm. 251—252.

⁸⁴ Cer. II, I, 518.

entré par la Chalçè, car, dans ce cas, il aurait eu à parlementer, non avec l'hétériarque, mais avec les officiers des Scholes. L'itinéraire de Basile, tel qu'il vient d'être tracé, semble être le seul admissible.

Après la prise de Constantinople, en 1204, par les Croisés, Villehardouin ajoute: « Le marquis Boniface de Montferrat chevaucha le long du rivage, droit vers Bouche de Lion. »⁸⁵ De la Corne d'Or, en longeant extérieurement les remparts, on pouvait donc, sans trop de difficultés, atteindre le Grand Palais. Il est probable que Montferrat ne poussa pas sa chevauchée jusqu'à la plage palatiale du Boucoléon et qu'il pénétra au Grand Palais par le Tzykanistérion.

La plage du Boucoléon n'avait pas toujours été commodément aménagée et splendidement décorée. A la haute époque, on y voyait encore çà et là des fours à chaux dont les émanations n'avaient rien d'agréable pour les habitants du Grand Palais. Les empereurs firent cesser cet abus par une loi inscrite dans le Code Théodosien.⁸⁶

La plage du Boucoléon n'était guère fréquentée que par les marins des galères impériales stationnées dans le port palatin. Mais lorsque l'empereur venait s'embarquer au Boucoléon pour quelque villégiature ou lorsqu'il venait débarquer au Boucoléon, au retour d'une expédition, la plage devait être envahie par la foule des dignitaires et des courtisans. Les réceptions, au départ et au retour, devaient être extrêmement brillantes. D'après l'étiquette, seuls les empereurs avec leur famille et leur suite avaient le privilège de faire leur entrée au Grand Palais par le Boucoléon. Parfois, cependant, les empereurs accordaient cette faveur à des hôtes illustres.⁸⁷ Toute la cour descendait alors sur le rivage pour faire accueil au noble visiteur.

On a vu que, dès la fin du 11^e s., au témoignage d'Anne Comnène,⁸⁸ le nom de Boucoléon fut officiellement étendu à l'ensemble du Grand Palais. Les chroniqueurs occidentaux du 13^e s. adoptèrent cette appellation. Pour eux, le château de Bouchelyon n'est autre que le Grand Palais lui-même. Toutefois, les historiens byzantins postérieurs à Anne Comnène ne semblent pas avoir ratifié cette innovation. Pour eux, le Grand Palais est toujours le Grand Palais; plutôt que de le désigner sous le nom de Palais du Boucoléon, ils préférèrent avoir recours à diverses périphrases. Lorsqu'ils se servent du terme de Boucoléon, c'est pour désigner la plage palatiale et son port ainsi que ses palais maritimes. Le nom de Boucoléon ne tomba pas pour autant en désuétude. Phrantzès nous apprend, en effet, qu'en 1453, lors du siège de Constantinople, le Catalan Pierre Guliano fut chargé de la défense des remparts *ἐν τοῖς μέρεσι τοῦ Βουκολέοντος*.⁸⁹ Phrantzès n'entend certainement pas faire allusion au Grand Palais, mais au secteur ou quartier du Boucoléon.

⁸⁵ Villehardouin, op. cit. § 249.

⁸⁶ Omnes fornaces, per omne spatium quod inter amphitheatrum (Cynegion) et divi Juliani portum per litus maris extenditur, tolli praecipimus, propter salubritatem urbis et aedium regiarum vicinitatem. Cod. Theod., de calcis coctoribus.

⁸⁷ Guillaume de Tyr, XX, 22: visite d'Amaury de Jérusalem à Manuel I Comnène.

⁸⁸ An. Comn. I, 137.

⁸⁹ Phrantzès 253.

LA SOCIÉTÉ BYZANTINE ET L'UNION DE LYON

L'étude ci-jointe n'est qu'une partie d'un ouvrage d'ensemble sur l'Union de Lyon (1274). Les chapitres précédents traitent des négociations entre Michel VIII et le St. Siège au sujet de l'Union et de l'attitude du clergé grec envers l'entente avec Rome. Pressé par les événements politiques à un rapprochement avec Rome le basileus se décida à abandonner le principe conciliaire et fit semblant d'accepter toutes les conditions du St. Siège. Elles étaient dures — les pontifes exigeaient que l'Église byzantine acceptât le Symbole latin, la juridiction du St. Siège, sa primauté, son droit d'appel. A ces demandes on ajouta ensuite que le clergé byzantin abjurât le schisme et prêtât une « *manualem obedientiam* ». Se rendant bien compte que ces conditions ne seront point acceptées par le clergé grec, Michel VIII lui représente l'Union sous un faux jour: il leur déclara que les rites et les dogmes de l'Église orthodoxe seraient entièrement sauvegardés et qu'il ne s'agissait que de consentir à la commémoration du pape dans les églises grecques et qu'à reconnaître la primauté de l'Église romaine et son droit de juridiction. Il réussit ainsi à constituer un parti pro-latin parmi ses prélats et l'union fut proclamée au concile de Lyon, sans y être discutée.

Mais l'accord avec Rome, si mutilé qu'il fût, provoqua un grand mécontentement tant au sein du clergé que dans la société byzantine; le patriarche de Constantinople, Joseph, refusa d'y adhérer. Il fut destitué, mais par une lettre circulaire il avertit ses ouailles de son attitude; il fit aussi composer un écrit spécial, un « *tomos* », où il exposait les erreurs latines et exaltait la pureté de la doctrine orthodoxe. Afin de combattre ces arguments le nouveau patriarche, Jean Veccos, un partisan éminent de l'union, tâcha dans une brillante polémique de prouver qu'il n'y avait au fond aucun dissentiment grave entre la doctrine catholique et la doctrine orthodoxe. Loin d'imposer le « *Filioque* » à l'Église grecque il s'efforçait de convaincre ses concitoyens que la formule latine « le St. Esprit provient du Père et du Fils » et la formule orthodoxe « le St. Esprit provient du Père par le Fils » sont également acceptables.

La troisième partie de l'ouvrage, intitulée *La société byzantine et l'Union* expose l'attitude des grandes masses du peuple envers l'accord promulgué à Lyon.

Il n'est pas exagéré de dire que pendant le règne de Michel VIII l'Église byzantine se trouvait dans un état de trouble continu.

Dès son avènement au pouvoir, Michel Paléologue, par sa conduite, d'abord équivoque, ensuite criminelle envers le monarque légitime, s'était attiré le

blâme,¹ la méfiance,² et finalement l'excommunication de la part du patriarche.³

La déposition de celui-ci — épilogue de la lutte entre lui et l'empereur — fut accompagnée d'un schisme religieux, car une grande partie des fidèles, ne se laissant point tromper par un simulacre de jugement qu'on a fait subir à Arsène, n'avait reconnu ni Germain, son successeur immédiat, ni Joseph qui le remplaça bientôt.⁴ Arsène restant pour cette partie de la société byzantine le patriarche légitime, ceux qui lui succédaient de son vivant ne pouvaient être que des usurpateurs et quant à Joseph, on lui faisait encore le reproche, aussi grave que mal fondé⁵ d'avoir été jadis excommunié par celui dont il occupait le siège.

Ce trouble devenait si grand qu'il divisait dans la même famille le père et le fils, la belle-mère et la bru.⁶ On s'abstenait de la communion et le tumulte avait même pris l'aspect d'une révolte que le grand logothète, Georges Acropolite, reprima sur l'ordre de l'empereur avec une violence⁷ qui lui fait peu d'honneur. Loin de servir la cause de Joseph ces répressions créèrent autour de lui un vide encore plus grand.⁸

Dans cet état de choses, l'union de Lyon vint ajouter une agitation nouvelle à celle qui existait déjà; les événements ont prouvé que les Arséniates n'oublièrent rien de leur rancunes mais pour le moment, ennemis de l'empereur, ils le devinrent aussi ceux de l'union.⁹

L'opposition anti-latine commença tout naturellement dans le milieu ecclésiastique,¹⁰ elle éclata avec toute la violence parmi les moines et, soutenue, attisée surtout par eux, se répandit dans toutes les classes de la société byzantine.

Les moines exerçaient dans cet empire grec une influence dont il est difficile de mesurer l'étendue;¹¹ au sein de l'Église assujettie au pouvoir laïque, ils repré-

¹ Pachymeris Georgii, De Michaelis et Andronico Paleologo, éd. Bonn. II, 8, 15.

² L. c.

³ O. c. III, 14.

⁴ O. c. IV, 28.

⁵ O. c. IV, 2, 28; V. Laurent, *L'excommunication du patriarche Joseph par son prédécesseur Arsène*. Byzant. Ztschr. 30, 1929/30.

⁶ L. c.

⁷ Pachym. IV, 2, 28; M. Jugie, *Acropolite George*. Dict. d'hist. et de géogr. ecclés. t. I, col. 377/9, Paris 1912.

⁸ Pachym. V, 2.

⁹ O. c. V, 14; à la première réunion anti-unioniste on les voit fraterniser avec les partisans de Joseph. S. Vailhé, *Église de Cple*. Dict. Théol. Cath. t. 3/2 col. 1303/1519. Paris 1912. Que le schisme arséniate ravagea l'Église byzantine à côté du mouvement anti-unioniste bien qu'il y collabora aussi, est exprimé clairement par Pachym. V, 23 lorsqu'il parle de deux maux dont souffrait et s'affaiblissait l'Église.

¹⁰ C'est aux ecclésiastiques que le basileus ordonna de signer une déclaration d'obéissance à l'autorité impériale pour créer parmi les laïques l'impression que ceci était équivalent à l'acceptation de l'union et il châtia ceux entre eux qui refusèrent de mettre leurs signatures en bas de l'acte en question (Pachym. V. 19). C'est à eux encore qu'il ordonna en automne 1274 de signer un acte d'adhésion à l'union.

¹¹ Cf. E. Martène, *Veterum script. et monum. eccles. et dogmaticor. amplissima collectio* VII. Lutetiae Parisiorum 1724, traité de Humbert de Romanis, p. 174, où il parle des erreurs grecques: «... in quibus erroribus et haeresibus nutriuntur et imbuuntur maxime per illos quos vocant suos calogeros».

sentaient le seul élément qui osait et pouvait braver la volonté de l'empereur. Ils puisaient leur force dans la vénération publique qui les entourait, dans leur fanatisme même, car, ignorants dans leur majorité,¹² ils restaient insensibles à tout raisonnement, et n'aimant guère les disputes religieuses, veillaient surtout sur la pureté et l'immutabilité de l'orthodoxie.¹³ La lutte avec eux était d'autant plus difficile qu'ils formaient une masse remuante, inquiète et anonyme. N'étant réellement soumis à aucune discipline, ils erraient souvent d'un couvent à l'autre,¹⁴ pénétraient partout, se mêlaient de tout, restant eux-mêmes presque insaisissables.

Aux yeux des laïques, ils personifiaient ce qui manquait au clergé séculier: la chasteté, l'ascétisme, l'abandon de toutes les vanités du monde pour un idéal religieux,¹⁵ en un mot tout ce qui était si cher à la chrétienté du Moyen-Âge. Et il en faut convenir que, malgré leur fanatisme, leur manque d'instruction et de discipline, ils avaient beaucoup de mérite. Auprès du bas-clergé absorbé par les soucis de famille¹⁶ et du haut-clergé, porté toujours à admettre des compromis honteux, le monachisme représentait ce facteur de désintéressement dont aucune société, quelle qu'elle soit, ne saurait se passer. Que leur activité se soit manifestée dans le domaine religieux n'est que trop naturel pour l'époque.

La période de domination latine à Byzance avait aussi augmenté l'importance du monachisme: tandis que les membres du haut-clergé abandonnant leurs ouailles, allaient se réfugier dans les états grecs voisins, la plupart du bas-clergé ainsi que les moines sont restés dans le pays, refusant dans leur grande majorité d'accepter les exigences du conquérant.¹⁷ Ce sont eux qui avec les masses populaires, ont souffert les vexations et même subi les supplices,¹⁸ qui, toujours sur la brèche, dans des moments d'une épreuve très dure pour tout un peuple, ont gardé les vieilles traditions et élevé la voix en défense des droits communs. Et, bien qu'ils s'efforçassent plutôt de sauvegarder le principe religieux que national,¹⁹ on confondait alors trop volontiers ces deux causes pour que les byzantins

N'est-ce pas aux moines qu'adressa sa circulaire explicative Blemmyde lors de son conflit avec la maîtresse de Jean Vatatzes (Diehl, *Figure Byzantine* II, 215). Pour la situation des moines en général, cf. K. Holl, *Ueber das griechische Mönchtum*. Preuss. Jahrbücher 1897; J. Hussey, *Church & Learning in the Byzantine Empire*. Oxford 1937; L. Oeconomus, *La vie religieuse dans l'empire byzantin aux temps des Comnènes et des Anges*. Paris 1918.

¹² Allatius, *Graecia orthodoxa*, Paris 1652, II, 15, traité de Vecchos où il parle de la multitude de moines «... ignorants de tout dogme»... Ibid. Méliénite p. 657.

¹³ Holl 400 sq.

¹⁴ Hussey 174 sq. — Pachym. V, 28; VI, 1.

¹⁵ Hussey passim.

¹⁶ Oeconomus passim.

¹⁷ Vailhé 3/2, c. 1385. A. Luchaire, *Innocent III. La question d'Orient* (Paris 1911) passim.

¹⁸ A. Pichler, *Geschichte der Kirchlichen Trennung* (München 1864) 321 sq. Le récit sur l'attitude des moines à Chypre en face des exigences papales lors de la légation du Pelage en 1225. Treize religieux grecs furent alors brûlés comme hérétiques et comptent parmi les saints de l'église grecque. La résistance ne fut pas étouffée, elle continua sous le pape Grégoire IX. (Ibid.).

¹⁹ Luchaire 250. La délégation qui va se plaindre à l'empereur Henri du régime appliqué par le cardinal Pelage s'exprime ainsi: « nous avons consenti à ce que vous régniez sur notre corps mais non sur notre âme et notre esprit ». A côté de cela ils savaient s'exprimer avec dignité et courage (cf. *ibidem* la phrase où ils disent qu'ils ne céderont pas à la violence, qu'ils sont tout prêts de donner leur vie

pussent éprouver pour l'attitude de leurs caloyers quelque chose d'autre qu'une vive admiration.

Il n'est point étonnant donc que c'est uniquement dans les monastères qu'on cherchait les confesseurs;²⁰ d'ailleurs il fallait être religieux, ne serait-ce que pour un court espace du temps, pour avancer dans la hiérarchie ecclésiastique.

Mêlés si activement au cours de toute l'histoire de l'empire byzantin à la vie intérieure de l'état, le monachisme a tout naturellement pris part aux événements du règne de Michel VIII.

Ce sont les moines qui ont créé et répandu la querelle arséniate, ayant à leur tête la sœur de l'empereur, Marthe, une religieuse et ses fille et belle-fille, nonnes également, ainsi qu'un certain Hyacinthe, moine et familier du patriarche déposé.²¹ C'est Eulogie, une autre sœur de l'empereur et nonne elle aussi, qui soutenait avec sa faction la candidature de Germain.²² C'est aux monastères de l'Orient que s'adressa le patriarche Joseph pour chercher un appui,²³ lorsqu'il sentit son siège chanceler par suite des intrigues de la faction ennemie.

Dès le commencement de la controverse unioniste ils s'y sont lancés avec la même ardeur; ils ont joué un rôle actif déjà à la première réunion oppositionniste qu'organisa le patriarche Joseph.²⁴ Un de leurs membres principaux, Job le Iasite fut parmi les auteurs du « tomos » qui fixa et détermina l'attitude de la faction orthodoxe envers la paix religieuse, et se fut encore le même Job qui dans sa crainte de voir l'union conclue, avait sinon suggéré, au moins soutenu Joseph dans sa décision d'écrire la fameuse circulaire.^{24bis}

Un des premiers qui protesta publiquement et avec véhémence contre l'union fut Manuel Holobolos; il appartenait à la catégorie des religieux qui, aimant l'étude, fort instruits et doués, étaient destinés à occuper des hautes charges dans l'empire. Aussi malgré l'inimitié de Michel VIII qu'il s'était attiré par son dévouement au petit Jean Lascaris détrôné²⁵ il fut rappelé du couvent de Prodrome, où on le tint incarcéré pendant six ans²⁶ et nommé rhéteur de la grande église et professeur d'une école supérieure fondée par l'empereur.²⁷ Celui-ci crut désormais avoir en Holobolos un instrument docile de ses projets, mais il fut déçu,

pour le Christ. Mais en même temps dans la lettre par laquelle ils implorent Innocent III de les prendre sous sa protection ils disent que la conquête latine était évidemment l'unique moyen pour que les grecs soient unis à leurs frères d'Occident (ibid. p. 257). Les athonites s'adresseront au pape Innocent III pour rechercher sa grâce П. Успенский, *История Афона*. С.-Петербургъ 1992, 76) Ils s'adresseront de la même manière un peu plus d'un siècle plus tard à Étienne Duchan (M. Lascaris, *Actes serbes de Vatopédi*. Prague 1935, 4.

²⁰ Hussey, 158.

²¹ Pachym. IV, 18.

²² Ibid.

²³ O. c. IV, 28. Le chroniqueur parle ici de l'agitation qui régnait dans les couvents ainsi que des moines « errants » dont le rôle consistait sans aucun doute à soulever la plèbe par tout l'empire.

²⁴ O. c. V, 14.

^{24bis} O. c. v. I, V, 16.

²⁵ O. c. vol. II, III, 11.

²⁶ Ib. IV, 13. M. Treu, *Maximi Monachi Planudi Epistolae*. Vratislaviae 1890, 538.

²⁷ Ibid.

car le rhéteur ne se plia à sa volonté que de mauvais gré²⁸ et bientôt, dans un mouvement de révolte protesta dans une grande assemblée contre la paix avec Rome.²⁹ Exilé, châtié, il resta désormais fidèle à la cause de l'orthodoxie.

Si les premiers désaccords entre Michel VIII et les évêques signalèrent aux moines que l'union se préparait, la circulaire de Joseph et l'incident avec Job et Holobolos les avertirent que le danger était grand et proche.

Dès que la commémoration solennelle du pontife romain dans les églises grecques annonça à la population de l'empire que l'union était consommée et que de ce fait toutes les démarches auprès de l'empereur et du Synode devenaient inutiles, le parti oppositionniste serra ses rangs pour ruiner l'œuvre dont il n'a pu empêcher la réalisation. Pour atteindre ce but tous les moyens leur semblèrent bons et les faits qu'ils comptèrent parmi eux les membres de la famille régnante et des hauts dignitaires contribua à transporter le conflit hors les frontières de l'État. Eulogie, la soeur de l'empereur et jadis, grâce à son intelligence, sa collaboratrice la plus proche,³⁰ s'appliqua maintenant à lui créer des difficultés. Son premier soin avait été de collaborer à l'organisation du parti orthodoxe³¹ auquel elle associa son fils,³² ensuite, profitant des malentendus entre sa fille, Marie, reine des Bulgares, et Michel VIII³³ elle se donna toutes les peines du monde pour provoquer une guerre entre Byzance et Bulgarie. Excitée par sa mère, soutenue par elle dans la conviction que le mécontentement général causé par l'union lui serait un grand gage du succès, Marie se décida à attaquer son oncle.³⁴ «Dépassant de beaucoup ce qu'on pouvait redouter de la part d'une femme»³⁵ Marie tâcha de dresser contre Michel VIII le patriarche de Jérusalem³⁶ pour donner à cette guerre une teinte religieuse. Mais ce projet échoua car Grégoire de Jérusalem, bien qu'il fût indigné en apprenant de la bouche des émissaires de Marie la nouvelle sur l'union, était décidé de n'agir qu'en concert avec ses collègues d'Antioche et d'Alexandrie³⁷ et ces deux prélats ont préféré de se tenir à l'écart des événements.³⁸

Les despotes d'Épire et de Patras, Nicéphore et Jean Ange profitèrent dans leur rivalité avec Michel VIII de mêmes circonstances que la reine Marie: ils se posèrent non seulement en défenseurs de l'orthodoxie³⁹ mais sous ce prétexte ils

²⁸ Pachym. V, 12.

²⁹ Ibid. V, 20.

³⁰ A. Maï, *Novae Patrum Bibliothecae* t. VIII. Romae 1852, 37.

³¹ Ibid.

³² Pachym. V, 14.

³³ En la mariant à Constantin Tech, roi des Bulgares, Michel VIII promet à sa nièce de lui donner en dot les villes de Mesembrie et Anchalos, promesse qu'il ne tint jamais (Pachym. V, 3, VI, 1).

³⁴ L. c.

³⁵ Ibid.

³⁶ Ibid.

³⁷ Ibid.

³⁸ Ibid.

³⁹ Le 16 Juillet 1277 déjà Veccos est obligé d'excommunier Nicéphore et Jean comme perturbateurs de la paix ecclésiastique (Mansi, *Amplissima Collectio* XXIV. Venetiae 1780, 189; O. Raynaldus, *Annales Ecclesiastici* XIV. Coloniae 1694, ad. 1277, § 42). En réponse le duc de Patras convoqua un

furent de leur cour un refuge pour tous ceux qui avaient un grief quelconque contre l'empereur byzantin.⁴⁰ Que dans leur conduite ils étaient soutenus par les familiers mêmes de celui-ci, c'est assez visible du fait que les généraux envoyés contre eux, Andronic et Jean Paléologue, Manuel Raoul et Jean Cantacuzène, au lieu de les combattre, prirent leur part.⁴¹ D'autres capitaines et dignitaires comme Jean Tarchaniote ou Isaac Raoul imitèrent cet exemple⁴² et lorsque le Comnène de Trebizonde se fit proclamer empereur et assumait les vêtements impériaux,⁴³ afin de se substituer à Michel VIII, indigne de porter la couronne de ses prédécesseurs très orthodoxes, ce furent les cousins de celui-ci, secondés par ses dignitaires, qui, de Constantinople, ont pris part à cette intrigue.⁴⁴

Mais si les ennemis de l'empire se servaient de l'union pour atteindre plus aisément leur but politique, l'agitation à l'intérieur du pays avait un caractère strictement religieux. Les moines qui servaient des émissaires, des apocrisiaires, dans les entreprises extérieures, se rendant de Constantinople en Bulgarie⁴⁵ sur l'ordre d'Eulogie, de Bulgarie en Palestine⁴⁶ sans aucun doute aussi dans les territoires grecs d'Épire et de Trébisonde, développèrent une activité febrile à Byzance même; ils erraient par le pays, pénétrant partout, haranguant le peuple, afin de lui représenter l'union sous le pire aspect, le menaçant de la colère divine, arrangeant en cachette des réunions, des conseils,⁴⁷ mais surtout en colportant des brochures, des libelles, des pamphlets⁴⁸ destinés à discréditer l'union, à rendre les latins avec leurs croyances et habitudes odieux aux yeux des grecs. Ces adversaires implacables de Rome⁴⁹ avaient à leur service à l'usage de la plèbe une longue liste des arguments sans réelle importance, trop souvent absurdes et cependant toujours bien accueillis; ces latins avec lesquels on prétendait maintenant s'unir n'employaient-ils pas la salive au lieu de l'huile dans la collation du St. Sacrement? N'avaient-ils pas la révoltante habitude de tracer par terre une croix et de marcher dessus?⁵⁰ Pourquoi sacraient-ils les évêques en même temps que

Synode où les moines jouèrent un rôle prépondérant et où, à leur tour le patriarche et l'empereur byzantins furent excommuniés, et quelques prélats, partisans de l'union, emprisonnés et châtiés (Raynaldus: le résumé d'Ôgerius à Marcus et Marchetus ad 1278, § 14).

⁴⁰ L. c.

⁴¹ L. c.; Pachym. VI, 24.

⁴² Raynaldus, l. c.

⁴³ Ibid.

⁴⁴ Ibid. Selon le texte de la lettre toutes les femmes qui ont pris part à cette « malitia » sont arrêtées et leurs biens sont confisqués, donc elles durent résider à Byzance.

⁴⁵ Pachym. VI, 1.

⁴⁶ L. c.

⁴⁷ Maï 86 sq.; Allatius, *Graecia*... II, 657, 917.

⁴⁸ Pachym. V, 28, VI, 23.

⁴⁹ Pendant le soulèvement de la plèbe sous Andronic I contre les latins les moines ont été les plus actifs et les plus acharnés (Pichler, 295 sq.). Entre les grecs mêmes ils y avaient des gens qui blâmaient les religieux d'exciter ainsi la population contre les habitudes et les rites latins (Palmieri, *De graecis scriptoribus orthodoxis qui concordiae inter ecclesiam orientalem et occidentalem restituendae studuerant* (Acta Academ. Velehradensis 4 (1911) 189).

⁵⁰ L. Petit, *Mélèce le Galesiote ou le Confesseur*. Dict. Theol. Cathol., X, col. 536/538.

les diacres, fêtaient différemment que les grecs? Comment excuser qu'ils se signaient avec tous les cinq doigts, interdisaient à leur prêtres le mariage en tolérant le concubinat? Ou le dégoûtant usage d'amener à la mort du pape son successeur auprès du cadavre pour poser la main du défunt sur la tête du nouvel élu, en guise de consécration? Comment pouvaient-ils supporter que leur clergé soit rasé, ce qui est, comme on le sait, un usage juif? Sans parler que leurs évêques portaient les armes, prenaient part aux combats, que dans leurs églises on souffre la présence des bêtes immondes, comme chiens, chats, ours. Et que dire de leurs croyances qui ne sont qu'un fatras des erreurs? Ne sont-ils pas persuadés que leur pape possède la faculté de remettre tous les péchés, non seulement dans le passé, mais aussi dans l'avenir?⁵¹ Ne s'obstiennent-ils depuis toujours à l'emploi des azymes qu'ils confectionnent encore ronds, tandis qu'il est universellement connu que seuls les inzymes sont de règle et que le carré est la forme parfaite.⁵²

Et la litanie des reproches continuait sans reculer devant les accusations le plus ineptes.⁵³ Des moines vénérés comme Hierothée,⁵⁴ Méléce,⁵⁵ ou bien des auteurs anonymes,⁵⁶ composaient des écrits pareils sous forme d'une longue accusation, ou parfois d'un dialogue entre un brave orthodoxe, entouré de ces élèves et un impudent cardinal romain, qui sortait de ce tournoi tout confondu, voire même convaincu de ses erreurs.⁵⁷

Méprisant la colère impériale certains d'entre ces meneurs se laissaient aller à des manifestations publiques: Méléce, auteur de maints écrits anti-latins, moine jouissant d'un grand crédit, osa appeler l'empereur un nouveau Julien Apostat,⁵⁸ tandis que son compagnon et ami, Galaction, racontait à qui voulait entendre, qu'il avait de ses propres yeux vu le basileus employer des azymes dans l'eucharistie.⁵⁹ Nicéphore l'Athonite protestait ouvertement de la Ste Laure contre l'union;⁶⁰ Nicolas d'Athènes, homme déjà âgé, grandement vénéré par ses concitoyens, prêchait dans sa ville la stricte orthodoxie,⁶¹ et comme toujours dans pareils cas, la lie du peuple se mêla aux événements, et pour remplir son sac jouait dans les villes et villages des saints, des moines, en colportant de fausses nouvelles, exagérant les faits et excitant la population.⁶²

Cette propagande ne tarda pas à porter des fruits, d'autant plus qu'elle

⁵¹ J. B. Cotelier, *Monumenta ecclesiae graecae*. Lutetia Parisiorum 1686, 495.

⁵² Villier, *La question de l'union des églises entre grecs et latins depuis le concile de Lyon jusqu'à celui de Florence*. Rev. de l'hist. eccles. XVII (1921/22) 525.

⁵³ Cotelier, l. c. On leur imputait même de ce nourrir du sang des animaux, de se laver dans leur propre urine et de la boire ensuite.

⁵⁴ Demetracopulos, *Graecia Orthodoxa*. Leipzig 1872, 53—55.

⁵⁵ Petit, l. c.

⁵⁶ Vasiliev, *Anecdota graeco-byzantina*. Moscou 1893, 179. (Panagiota cum azymitae dissertatio...)

⁵⁷ Ibid.

⁵⁸ Demetracopulos, 60 sq.; Petit, col. 536/8; Pachym., I, 3.

⁵⁹ Pachym., l. c.

⁶⁰ Успенский III, 11.

⁶¹ Le synaxaire d'Athos, I, 314.

⁶² N. Gregoras, *Byzantina Historia* I, éd. Bonn, V, 2; Allatius, II, 657 et 917, où il est dit que nombreux sont ceux qui tombent dans le piège: «...ποσόν μοναχῶν ποσόν μοναζόντων...»

s'exerçait sur un terrain aussi favorable. Depuis la première croisade l'Occident avait inspiré à Byzance une crainte qui ne s'est que trop justifié en 1204: chaque progrès des latins en Orient était marqué par la fondation d'une nouvelle principauté qui devenait invariablement une ennemie de Byzance.⁶³ Depuis des siècles l'empire latin et l'empire grec sont devenus deux mondes que tout séparait: la différence des goûts, des caractères, de mentalité et par conséquent la différence des opinions et des usages. La rivalité politique de deux empires et de deux patriarcats avait vite fait de changer ce manque de sympathie, doublé d'un total manque de compréhension, en une hostilité franche. La prise de Constantinople en 1204 avait comblé la mesure; sans raconter ici toutes les violences dont les latins se sont rendus coupables: sacrilège, viol, pillage dont un faible reflet se trouve dans la lettre du clergé grec au pape Innocent III,⁶⁴ ni dresser la longue, la trop longue liste de toutes les reliques, vénérées si passionnément par les grecs et vendues ou emportées par les conquérants,⁶⁵ il faut constater que les années de la domination latine ont encore approfondi l'abîme entre les vainqueurs et les vaincus. La conduite des latins était marquée de brutalité, du mépris, de la cupidité dont le clergé même n'était pas exempt.⁶⁶ Les grecs leur payaient de haine, cette haine implacable du plus faible envers ses oppresseurs.

La reconquête de Constantinople n'avait pas changé ces sentiments réciproques; l'empire ressuscité n'était que l'ombre de l'ancien état.⁶⁷ Une ruine économique accompagnait cette décadence politique, la monnaie byzantine avait été partout remplacée par l'italienne,⁶⁸ le commerce était définitivement passé aux mains des républiques latines⁶⁹ à un tel point que, tandis que les revenus de la douane de Péra se chiffraient à 200.000 hyperpères annuellement, ceux de Constantinople ne s'élevaient qu'à 30.000.⁷⁰ La ville elle-même, orgueil des grecs était pillée: on a démoli les monuments et enlevé les toitures des églises, soit pour fondre leur plomb, soit pour blesser les sentiments des vaincus. On a donné en gage les objets précieux, voire même sacrés.⁷¹

⁶³ Luchaire 69.

⁶⁴ Cotelier 510.

⁶⁵ Riant, *Des dépouilles religieuses enlevées à Cple au XIII^e s. par les Latins*. Paris 1875.

⁶⁶ Luchaire, *passim*. Mais ici encore une fois, il faut renvoyer le lecteur au témoignage intéressant et instructif du dominicain Humbert de Romanis, dans le traité dont il a été déjà question (cf. plus haut), préparé à l'usage de Grégoire X un peu avant le concile de Lyon. L'auteur y reproche à ses corréligionnaires: «... oppressio tyrannica principum latinorum in verbo et facto, quia vocabant eos (graecos) canes, trahebant per barbam et multa huiusmodi...» «... exasperatio potuit esse disponens Graecos ad schisma». Pour pouvoir s'entendre avec les grecs il faut absolument un «... cessatio, ab oppressionibus illorum» (Martène, *Collectio* VII, 174).

⁶⁷ Heisenberg, *Das Problem der Renaissance in Byzanz*. Hist. Zeitschr. (1925) 408 sq.; Bratianu, *L'Hyperpère byzantin et la monnaie d'or*. Mélanges Ch. Diehl. Paris 1930; A. Andriadès, *Le montant du budget de l'empire byzantin*. Revue des Études Grecques XXXIV (1921) 20.

⁶⁸ Bratianu I, c.

⁶⁹ Bratianu, *La question de l'approvisionnement de Cple à l'époque byzantine et ottomane*. Byzantion 1929/30.

⁷⁰ L. c.; Andreadès o. c.

⁷¹ Ch. Macri, *Des byzantins et des étrangers à Cple*. Paris 1895, 105—106.

La population byzantine, surchargée des impôts et appauvrie,⁷² en attribuait volontiers la cause aux latins, d'autant plus qu'elle les voyait s'enrichir dans cet état apparemment ruiné.⁷³ Ces intrus s'étaient arrogé tout le commerce et ses profits occupants dans la capitale les places les plus avantageuses au bord de la mer, et jouissant d'une situation privilégiée aux dépens des byzantins natifs, comme ceux-ci le croyaient.⁷⁴

Comment amener ce peuple, si prompt à accuser les latins de tous ses malheurs, de leur imputer ce qui souvent n'était que le résultat de ses propres défauts, comment l'amener à considérer en allié son ennemi de toujours, en ami son oppresseur d'hier. Incapable de se guider par la raison d'État comme c'était le cas avec l'empereur ou le haut clergé, le peuple byzantin dans sa grande majorité répugnait à tout rapprochement avec les latins parce qu'il les détestait aveuglément et se méfiait d'eux; il rejetait d'emblée l'union des églises, car elle était une forme de rapprochement et aussi par ce que par ambition nationale autant que par un sentiment religieux il voulait garder intact la tradition orthodoxe.⁷⁵

Ce ressentiment était si fort qu'un Nicéphore Blemmyde, malgré toute sa popularité, n'osât jamais se prononcer ouvertement en faveur de l'union pour laquelle il penchait en secret.⁷⁶ Elle lui apparaissait probablement comme un problème tentant certes, mais presque insoluble comme à tous ceux qui se rendaient compte que l'antagonisme entre les deux groupes de chrétienté n'était pas provoqué par le schisme religieux, mais qu'au contraire, le schisme était dû aux divergences profondes et essentielles qui les divisaient.

Attisée, soutenue par les moines cette haine avait atteint son point culminant à l'époque de la polémique suscitée par Veccos. Pour ces grecs dont l'esprit se tournait si passionnément vers tout ce qui était surnaturel, les problèmes religieux ne relevaient pas uniquement du ressort des ecclésiastiques, mais au contraire tout le monde était un peu théologue à Byzance. Aussi les écrits de Veccos étaient-ils examinés et discutés non seulement dans les cabinets des érudits mais parmi les grandes masses du peuple, où ils soulevaient de l'effroi et de l'indignation, car si la commémoration du pape était considérée comme un grave péché, la réhabilitation du « Filioque » avait apparue comme un blasphème, un double out-

⁷² Pachym. III, 21.

⁷³ Le genoïs Manuel Zaccaria a fait une fortune immense grâce à la mine de Phocée dont il obtint de Michel VIII la concession. W. Heyd, *Geschichte des Levantenhandels im Mittelalter I* (Stuttgart 1879) 482.

⁷⁴ O. c. 254.

⁷⁵ A. Demski, *Papst Nikolaus der III.* Kirchengesch. Studien VI, 3 (Münster 1903) 225. Veccos s'élève dans ses écrits contre l'argument qu'il faut conserver la séparation des églises parce qu'elle dure déjà depuis si longtemps.

⁷⁶ A. Катанский, *История попыток к соединению церквей в первые четыре вѣка по их раздѣлении.* С.-Петербургъ 1868, 115; P. Gr. Veccos: «περὶ ἀδικίας» II, p. 978. Cf. le curieux récit (Heisenberg, *Nicephori Blemmydi Curriculum Vitae*, 75) d'une discussion entre latins et grecs sur la Procession de St. Esprit: Lorsque les latins ont déclaré que: «ὁ πατὴρ ἐνεργεῖ διὰ τοῦ υἱοῦ καὶ ὁ υἱὸς διὰ τοῦ παρακλήτου» donc le Fils provient «ἐκ τοῦ πατρὸς» et le St. Esprit «ἐκ τοῦ υἱοῦ...» un silence subit se fit dans l'assemblée et les membres du clergé grec se sont tous levés comme un seul homme.

rage: à la religion et à la patrie. Sans vouloir se rendre compte que les réflexions du patriarche sur l'enseignement latin ne contenaient encore aucune tentative de l'imposer à l'église orthodoxe, le peuple ainsi que les hautes classes de la société dans leur grande majorité, se révoltaient à l'idée même d'un rapprochement entre leur symbole et la formule abhorrée des latins.

Sans avoir à son service les arguments compliqués de l'antipolémique, le bon sens populaire, secondé par l'ambition nationale, se demandait pourquoi, si les deux expressions étaient également justes, il n'était pas question pour les latins de reconnaître, sinon d'accepter, celle des grecs. Et comme les exigences toujours grandissantes des papes, avaient fini par parvenir à la connaissance publique, car trop de personnes avaient intérêt à les divulguer, — on se disait avec méfiance que la démarche de Veccos n'était qu'un prélude à une latinisation de l'église grecque et partant du peuple byzantin. Cette conviction était si répandue et le ressentiment qu'elle causait si fort, que Nicéphore Chumnos dit un peu plus tard, non sans un brin d'exagération peut-être, que les femmes et les hommes, les vieillards et les enfants, les riches et les pauvres, tous sans exception détestaient l'uninon.⁷⁷ Opinion que Veccos lui-même confirmerait d'ailleurs en avouant que tout le monde: ... « femmes, hommes, vieillards, jeunes gens... faisaient plutôt la guerre que la paix »... que le scandale causé par l'union était très grand et qu'il allait toujours en augmentant.⁷⁸

La situation de l'empereur dans tout cela était bien difficile; fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était tracé dès le début, il s'efforça pendant longtemps à patienter, feignant de ne pas attacher de l'importance à l'esprit de révolte qui se manifestait dans le pays. Ayant pris ses mesures pour éviter tout ce qui paraissait porter atteinte à l'orthodoxie et pouvait ainsi irriter ses sujets, il espérait que le mécontentement général s'éteindrait de soi-même, faute de pâture. Offensé publiquement par Mélèce et Galaction il s'était borné de le faire emprisonner,⁷⁹ agissant de même avec les généraux rebelles⁸⁰ car, bien que ceux-ci fussent des traîtres de l'état il savait bien que le châtiment sévère qu'il aurait dû leur infliger, ne serait mis qu'au compte de leur fidélité à l'orthodoxie. Il observa cette modération même aux moments les plus graves, car encore à l'époque de l'ambassade du pape Nicolas III⁸¹ lorsque la lutte entre les oppositionnistes et les unionistes, battait son plein, il fit convoquer les moines, les évêques, les prélats, les membres les plus éminents de l'un et de l'autre parti, et en évitant avec adresse les questions épineuses, il leur parla de l'état triste dans lequel se trouvait l'église grecque par suite de leurs querelles. En passant aux devoirs d'un chrétien il conjura les présents de se traiter mutuellement avec un peu plus d'indulgence, de témoigner un peu de bonne volonté dans leurs relations réciproques, un peu d'estime envers

⁷⁷ Boissonade, *Anecdota Graeca* II, 52.

⁷⁸ P. G. 141, 950/951: « πρὸς ἀδελφίαν... »

⁷⁹ Demetracopoulos l. c.; Petit l. c.; M. Gedeon, Βυζαντινὸν Ἐορτολόγιον. Κωνσταντινούπολις 1898. Demetracopoulos donne la date de 1275 qui ne se trouve confirmée ni par Petit ni par Gedeon.

⁸⁰ Pachym. VI, 16.

⁸¹ Pachym. V, 14, 16, 18.

l'opinion de l'autrui, même si l'on ne pouvait pas la partager,⁸² leur faisant voir que c'était l'unique moyen de sortir de l'impasse, où la haine qu'ils se portaient les avait amenés.

Michel VIII agissait-il ainsi dans la ferme conviction de franchir, à force de patienter, un pas de la longue distance qui divisaient les grecs et les latins, ou aiguillonné par ses buts politiques, voulait-il simplement faire traîner les choses?

Toujours est-il que l'influence de l'opposition, grandissante sans cesse, l'acharnement avec lequel elle menait la lutte, l'ont finalement obligé à abandonner les méthodes du début.

Il se voyait entouré de l'hostilité manifeste dont l'union était, sinon entièrement la cause, au moins le plus commode prétexte. Sa famille intriguait contre lui, ses collaborateurs⁸³ et même les gens qu'il avait formés, élevés, comblés de ses bienfaits,⁸⁴ refusant l'union, passaient au camp ennemi. Il savait qu'on soulevait le peuple contre lui,⁸⁵ il lisait chaque jour des libelles où sa personne, ses croyances religieuses, étaient attaquées, son crime envers les Lascaris rappelé.⁸⁶ Il apprenait qu'on souhaitait sa mort,⁸⁷ faisait des présages sur la personne de son successeur.⁸⁸ Or, usurpateur d'un trône qu'il avait su raffermir et défendre non-seulement contre ses ennemis personnels mais contre tous ceux de l'empire, il devait craindre toujours qu'un soulèvement populaire ou un complot, pareil à celui qui l'a élevé à la plus haute dignité de l'état, ne la lui enlevât.⁸⁹ Il avait jadis étouffé non sans difficultés, une émeute en faveur de l'empereur Jean Lascaris⁹⁰ et il savait que la population de certaines provinces, appauvries par le fisc, ruiné par les guerres, regrettait la dynastie déchue et supportait mal le nouveau régime.⁹¹

En vrai byzantin il avait, dès son enfance, aimé et respecté l'état monacal;⁹² il avait témoigné beaucoup de sollicitude au Mont Athos en confirmant ses privilèges, faisant de riches cadeaux à ses couvents.⁹³ Sollicitude qui continua même

⁸² Pachym. VI, 18.

⁸³ Gregoras, V, 2, où il est dit, que nombreux étaient les magistrats, qui refusaient l'union; Pachym. VI, 18.

⁸⁴ O. c. VI, 25, 26.

⁸⁵ Mai 87; Pachym. I. c. Le mécontentement général au dire de celui-ci s'alimentait constamment par la dispute sur la procession du St. Esprit.

⁸⁶ Pachym. VI, 24.

⁸⁷ Ibid.

⁸⁸ Ibid.

⁸⁹ Delisle, *Notes sur cinq manuscrits de la Bibl. Nationale et sur un manuscrit de la Bibl. de Bordeaux*. Paris 1877, 70. Intéressant mémoire au pape Grégoire X, où Michel Paléologue recherche une intervention, strictement pacifique, de la part du St. Siège, en faveur de ses descendants au cas où ils seraient privés de la couronne impériale. Pachym. VI, 25.

⁹⁰ Pachym. III, 12.

⁹¹ Ibid. III, 13.

⁹² Ibid. VI, 24.

⁹³ Успенский, 91 sq.; Mueller, *Histor. Denkmale in den Klostern d. Athos*. Leipzig 1894, 132. Une édition des actes des Paléologues concernant le Mont Athos se trouve en préparation comme l'annonça « Byzantion » XIII, 610 (G. Rouillard, *La diplomatie byzantine depuis 905*).

un certain temps après le refus qu'il essuya de leur part au sujet de l'union.⁹⁴ Il avait rappelé à la vie et doté le couvent de Michel Archange, fondé jadis par son aïeul.⁹⁵ Il restaura le couvent de Periblepton,⁹⁶ les membres de sa famille la plus proche sont entrés dans les ordres. Mais depuis le schisme Arséniate il s'était rendu compte que le monachisme était une force avec laquelle il fallait compter et dont il était prudent de se méfier. Dès le début de l'union il s'était heurté à l'activité des moines qui animait la résistance et dont il ne pouvait venir à bout; il avait longtemps rongé son frein, mais irrité et troublé à la fois par la marche des événements, pressé par les pontifes romains, il s'était résolu d'user de la force là où il n'a rien obtenu par la persuasion.⁹⁷ Sa sévérité quoique compréhensible à un certain point, n'en fut pas moins regrettable et démesurée.

De l'île de Skyros où il les tint enfermés, il fit venir les moines Méléce et Galaction, pour soumettre le premier, qui avait publiquement reprouvé sa conduite, à la peine de l'abscission de la langue,⁹⁸ et châtier le second, qui prétendait l'avoir vu se conformer aux usages catholiques, par l'aveuglement.⁹⁹ Les généraux détenus furent condamnés sans avoir été dûment jugés au préalable.¹⁰⁰ L'empereur emporté par sa colère commit l'erreur de leur donner le choix entre l'adhésion à l'union et la privation de vue,¹⁰¹ soulignant ainsi ce qu'il y avait de religieux dans leur révolte. Cantacuzène terrifié s'était soumis, tandis que les deux frères Raoul: Manuel et Isaac, refusant de renier leurs convictions, furent tous les deux aveuglés le même jour et condamnés ensuite à une dure déportation.¹⁰² Michel VIII alla dans sa cruauté jusqu'à les faire séparer dans leur exil.¹⁰³ Leur quatrième compagnon d'infortune, le protostrator Andronic Paléologue, étant mort en prison¹⁰⁴ échappa ainsi à un sort beaucoup plus dur sans doute.

Un décret fut publié vers la même époque en vertu duquel chacun qui colporterait, lirait ou posséderait un des ces libelles qui diffamaient la personne du sou-

⁹⁴ Fr. Dölger, *Regesten d. Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches von 565—1453*. Teil III. Oldenburg-Münster 1932.

⁹⁵ Gedeon, Μιχαήλ τοῦ Παλαιολόγου τύπικον. s. d.

⁹⁶ Gedeon, Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον. Κωνσταντινούπολις 1898, 210.

⁹⁷ V. Grümél, *Le II^e concile de Lyon et la réunion de l'église grecque*, Diction. de Théol. Cathol. IX., col. 1391, rapporte le plus vif de la lutte antiunioniste à la date de 1279/80. C'est effectivement vers cette époque que commencent les châtements dont parle Pachymère (o. c. VI, 24) les détenus les plus éminents sont en prison encore au printemps de 1279 puisque les ambassadeurs du pape Nicolas III les y visitent encore. La même réflexion se rapporte aux moines Méléce et Ignace qui ne sont envoyés à Rome pour y être châtiés que vers l'automne 1279. (Pachym. VI, 18; Petit o. c.) Ce n'est qu'en 1281 que Méléce et Galaction furent châtiés (Dölger 73, No. 2048). En parlant de certaines autres cruautés de Michel Pachymère remarque qu'elles eurent lieu un peu avant la mort de l'empereur (l. c.). Or celui-ci décéda, comme on le sait, le 11 Décembre 1282.

⁹⁸ Petit o. c.; Pachym. VI, 24.

⁹⁹ Pachym. l. c.; Dölger l. c.

¹⁰⁰ Pachym. l. c.

¹⁰¹ Ibid.

¹⁰² Ibid.

¹⁰³ Ibid.

¹⁰⁴ Ibid.

verain ou sa politique, serait frappé de la peine capitale.¹⁰⁵ Le supplice infligé au Caloïde, homme connu par ses bonnes œuvres et sa vie chaste, familier de l'impératrice en outre,¹⁰⁶ signala aux récalcitrants la manière dont l'empereur entendait appliquer cette prescription. Trouvé en possession d'un écrit pareil Caloïde fut condamné selon la teneur du décret¹⁰⁷ et ni sa piété, ni les prières de l'impératrice n'ont pu le sauver.¹⁰⁸ L'empereur consentit finalement à lui changer la peine de mort en celle de l'aveuglement.¹⁰⁹

D'autres exécutions suivirent; des gens furent flageollés, traînés par les rues pour les opinions anti-latines.¹¹⁰ Et comme malgré ces mesures, la lutte avec ses propres sujets était loin d'apporter une victoire à Michel VIII, il devint dans sa rage impuissante, tellement ombrageux et soupçonneux, qu'il prêtait oreille à toutes les accusations et vivait entouré des délateurs.¹¹¹ Il sacrifia à ses soupçons un ami de longue date, le moine Cotys,¹¹² qu'il condamna au supplice et à la mort, sans aucune raison valable.¹¹³ Flairant partout l'opposition anti-unioniste et les complots, il ordonna d'arrêter Macaire — homme universellement aimé et admiré pour sa piété et sa candeur¹¹⁴ — et lui fit choisir entre la paix religieuse et la mort.¹¹⁵ Macaire choisit celle-ci.¹¹⁶ Ses familiers ont partagé son sort.¹¹⁷

Et l'opposition continuait toujours! Ce n'est pas seulement parmi les moines — qui portaient le plus de haine à l'empereur et que celui-ci détestait également¹¹⁸ — qu'elle faisait des progrès, mais parmi l'entourage même du souverain; ainsi Constantin Acropolite, le fils du grand logothète, élevé à la cour impériale et sous l'œil de l'autocrate,¹¹⁹ refusa nettement d'entrer en communion avec les latins. Pareil en cela à la famille de l'empereur, ce fils du collaborateur ardent de l'union, n'eut garde ni pour les liens du sang¹²⁰ ni pour son propre avenir et rien peut-être ne dépeint mieux l'acuité du conflit. Il échappa au sup-

¹⁰⁵ Ibid.

¹⁰⁶ O. c. VI, 25.

¹⁰⁷ Ibid.

¹⁰⁸ Ibid.

¹⁰⁹ Ibid.

¹¹⁰ Успенский, III, 111. Le synaxaire d'Athos I, 314.

¹¹¹ Pachym. VI, 24.

¹¹² O. c. I, 9.

¹¹³ Ibid. VI, 24.

¹¹⁴ Ibid. Macaire fut soupçonné, fausement, selon toute probabilité, de comploter avec les principautés d'Occident contre l'empire.

¹¹⁵ Ibid.

¹¹⁶ Ibid.

¹¹⁷ Ibid.

¹¹⁸ Pachym. VI, 24; Hopf, *Marino sanudo Istoria* 135: «... e fece battar, ferir et distrugger (l'empereur) molti suoi calogeri graeci et prelati...» Quant aux moines, ils poussaient si loin leur haine et leur audace qu'ils effacèrent dans le testament de l'ex-patriarche Joseph auprès du nom de Michel VIII la formule due à chaque empereur byzantin. L'offense était grave (o. c. VI, 31).

¹¹⁹ Pachym. VI, 26. Demetracopoulos 68.

¹²⁰ Ibid.

plice grâce aux mérites de son père,¹²¹ mais Théodore Muzalon¹²² également pupille de l'empereur, élevé par lui à la dignité d'un logothète, ayant aussi répugné à l'union, fut impitoyablement flageollé.¹²³ Ce châtiment brisa sa résistance, comme cela a eu lieu pour Cantacuzène, pour beaucoup d'autres sans doute; dans son zèle de néophyte il dépassa même les exigences de l'empereur.¹²⁴ Triste victoire que celle-ci, car, on le verra plus loin, Muzalon ainsi que la plupart de ceux qui ont été amenés par force à consentir à l'union, mirent à l'abolir, après la mort de leur formidable maître, un acharnement digne d'une meilleure cause.

Certaines sentences étaient exécutées avec une ostensibilité spéciale: outre la multitude des curieux, dont on ne manque jamais dans une grande ville comme Constantinople, on y voyait assister les membres de la cour, du clergé, les hauts dignitaires, les moines, rassemblés par ordre exprès de l'empereur¹²⁵ et suivant d'un œil indigné le terrible spectacle dont demain ils pouvaient devenir eux-mêmes les victimes. Et Michel VIII qui se donnait maintenant autant de peine à terroriser les rebelles qu'il avait mis des soins d'abord à les ménager, ne voulait pas se rendre compte que la légende des martyrs se répandait aussi vite que le bruit de sa cruauté.

Aussi cette sévérité n'avait-elle pas obtenu le résultat désiré; au contraire si elle a produit sur les contemporains une impression poignante¹²⁶ et si elle a avili, sans les convaincre, les faibles, elle n'a que raffermi les âmes fortes. La politique des repressions a grandement nui à la cause du rapprochement des églises et les événements prouvèrent une fois de plus que, dans une lutte entre la violence d'un côté et les convictions — quelles qu'elles soient, pourvu d'être sincères — d'autre part, ce n'est pas à la force qu'appartient généralement la victoire.

¹²¹ Pachym. I. c.

¹²² Demetracopoulos 66.

¹²³ Pachym. I. c.

¹²⁴ Ibid.

¹²⁵ Pachym. VI, 25.

¹²⁶ Cf. l'impressionnant récit de Pachymère (o. c. VI, 24) sur certaines exécutions. Et l'auteur n'était pas personnellement un ennemi de l'union.

ПАМЯТНИК АХЕМЕНИДСКОГО (ПЕРСИДСКОГО)
ВЛАДЫЧЕСТВА В ЕВРОПЕ:
МАДАРСКИЙ ВСАДНИК — ЦАРЬ ДАРИЙ I ГИСТАСП

В Болгарии существует единственный в Европе монументальный рельеф на скале,¹ известный населению и учёным под именем «Мадарского Всадника». Эта величественная скульптура, высеченная в крупно-зернистом песчанике на высоте 23 метров, находится на отвесной скале в 100—120 метров вышины, вблизи небольшого села Мадара в Шуменской области.

Рельеф представляет группу, отдельные фигуры которой хорошо связаны в общее целое: центральное место занимает всадник, сидящий на жеребце, едущим в право. Левая нога лошади поднята, голова очень естественно обернута фронтально к зрителю. Внизу, на переднем плане еще два животных: налево борзая собака с полураскрытой пастью и высунутым языком, направо умирающий, очевидно раненый всадником лев, покорно склонивший голову к земле. Шириной рельеф в 4,8 метра и высотой в 3,4 метра. Всадник высотой в 2,6 метра и шириной в 3,1 метра (вместе с лошастью). Надо отметить, что этот барельеф представляет почти высокий рельеф, так как скульптурные фигуры доходят до 34 сантиметров в поперечном разрезе.² Однако поверхность Мадарского рельефа значительно пострадала от эрозии и нельзя различить подробности, хотя в общем основные очертания фигур сохранились удовлетворительно, так что можно установить высококачественность рельефа и совершенство стиля. Некото-

¹ Этот грандиозный рельеф не имеет ничего общего с маленькими рельефами, которые являются по исполнению, содержанию и размерам культовыми плитками, никогда не превышающими размера одного метра. Такие маленькие рельефы существуют в древнем греческом городе Филиппах: L. Heuzey et H. Daumet, *Mission archéologique de Macédoine*. Paris 1876, 78. Названные рельефы были описаны в двухтомном сочинении: Paul Collart, *Philippes, Ville en Macédoine depuis ses origines jusqu' à la fin de l'époque Romaine*. Paris 1943. В Болгарии был найден единственный культовый вотивный наскальный рельеф, описанный известным болгарским учёным, академиком Г. И. Кацаровым. См. его статью: Г. И. Кацаровъ, *Антични паметници изъ България*. Годишникъ на Народния музей V (1926—1931), София 1932, 147—152. Этот рельеф, находящийся на скале около села Дикилиташ, в 25 километрах на юго-запад от города Русе, размером меньше метра. О других подобных рельефах на Балканском полуострове в Албании сообщает С. Patsch, *Der Sandschak Berat in Albanien*. Schriften der Balkankommission. Antiquar. Abteilung, Wien 1904, 80, 115.

² Подробное превосходное описание Мадарского рельефа сделано К. Шкорпилем. См. его статью: Karel Škorpil, Мадаро-могилското плато. *Byzantinoslavica* IV (1932) 85—128.

рые части рельефа являются даже доказательством, что художник был незаурядный и опытный мастер, приближающийся почти к классической греческой скульптуре, или вернее, к её начальному периоду конца VI-го века до н. э. Не следует, конечно, понимать выражение «классическая греческая скульптура» в буквальном и дидактическом смысле слова; в этой студии это понятие соответствует скорее общему циклу греческого скульптурного творчества этого периода — с конца VI-го века (до н. э.), когда произведения греческих ваятелей, работающих на персидских Ахеменидов, Телефанеса, Гистия, Демарата Фемистокля, Ктезия^{2а}, хотя и принадлежат архаической эпохе, уже на границе классики. В особенности поражает живость и пластичность головы лошади, которая, хотя и идёт шагом вправо, поворачивает голову к зрителю. Ноги лошади как бы выходят из скалы; левая задняя нога с копытом доведена почти до полной пластики. Сам всадник как будто среднего роста и сильного телосложения. Голова потеряла черты лица, но сохранился намёк на густые, падающие на шею волосы. Нельзя определить, был ли у всадника шлем, корона или вообще какой-нибудь головной убор. Нижняя часть ног отломана; правая рука как будто придерживает поводья лошади, левая приподнята в величественном жесте. Нельзя хорошо различить, что она держит. Некоторые учёные считают, что всадник в левой руке держит чашу. Есть слабый, едва уловимый, намёк на копьё, которым как будто поражён умирающий лев. Может быть существовала и рамка, так как и теперь над головами всадника и лошади скрещиваются под прямым углом две борозды.³ На рельефе заметны следы какой-то красной краски. Следы эти видны также на плохо сохранившихся буквах находящейся около всадника довольно обширной греческой надписи, которую прочесть даже приблизительно невозможно.⁴

Именно на этой, высеченной на скале греческими буквами надписи сторонники немецко-венгерской праболгарской теории и строят свою аргументацию о праболгарском происхождении и характере памятника. Прежде всего надо заметить, что буквы настолько повреждены эрозией и временем, что большинство их уже не представляет никакого интереса для науки. Буквы эти были неясны ещё в прошлом веке, так как

^{2а} G. Contenau, *Manuel d'Archéologie Orientale*. Paris 1931, tome III, p. 1431.

³ Сравнить с описанием К. Шкорпиля в указанной студии. Также с описанием болгарского академика Кр. Миятева, Мадарский Конникъ. Изв. на Българския Археол. Институтъ, томъ V (1928—29), София 1929, 90, 91, 92 и сл. Сравнить с описанием болгарского академика А. Протича, Сасанидската художествена традиция у прабългаритѣ. Изв. на Българския Археол. Институтъ IV (1926—27), София 1927, 217, 218 и сл.

⁴ Эту надпись совсем произвольно прочитал венгерский учёный Геза Фехер и так же произвольно дополнил: Г. Фехеръ, Надписьъ на Мадарския конникъ. Изд. на Народния музей в София 1928, 3, 4. — F. Kanitz, *Donaubulgarien und der Balkan*. 2 Aufl. Leipzig 1882, 112—114. — K. Jireček, *Archaeol.-epigr. Mittheil. aus Österreich-Ungarn*. Wien 1886, 196.

известный путешественник Ф. Каниц,⁵ который рассматривал Мадарский рельеф в восьмидесятых годах прошлого века и пытался при помощи бинокля расшифровать эту надпись, писал в 1882 г., что она латинская.⁶ В 1884 г. посетил Мадару также профессор К. Иречек, который, однако, сделал заключение, что надпись греческая.⁷ После Каница и Иречека надписью этой занялся чех, сотрудник Варненского музея, Карел Шкорпил.⁸ Он составил довольно точное описание надписи: «По обеим сторонам рельефа — влево на пространстве около 1 кв. метра и вправо около 4 кв. метров, а в особенности под рельефом, между двумя рядами впадин на пространстве 15 кв. метров, при длине 7 м. и высоте 2,20 м., высечена надпись с буквами высотой от 0,07 м. до 0,1 м.»⁹ Шкорпил добавляет: «Уже при первом взгляде видно, что надпись не имеет никакого отношения к рельефу, что она написана и между ногами коня и под его правой задней ногой».¹⁰ К. Иречек также высказал мнение, что надпись сделана позднее рельефа.¹¹ В том же смысле высказался болгарский историк Г. Баласчев.¹² Я бы прибавил к этим мнениям и соображение, что буквы надписи не равномерны, без стиля, или же в варварском стиле всех других болгарских надписей, тогда как сам рельеф представляет собой очень совершенное реалистическое и высокохудожественное произведение, в уже почти классическом греческом стиле VI—V в. до н. э. Очень веское соображение против тождественности по времени рельефа и надписи высказал позднее Карел Шкорпил: «Против одновременности надписи и рельефа говорят и обе трещины, находящиеся на памятнике. Немыслимо, чтобы художник выбрал для своего величественного памятника уже надломленную трещинами поверхность, при наличии скальной стены, длиною в 400 метров, того же состава. Обе трещины появились позднее, когда рельеф уже существовал,

⁵ О посещении Феликса Каница в Болгарии см. студию Ст. Романского, България въ образитѣ на Феликсъ Каницъ. София 1939. (Изд. Болг. Ак. Наук.)

⁶ F. Kanitz, *Donau-Bulgaren und der Balkan*, III. Leipzig 1882, 112–114.

⁷ K. Jireček, *Archaeologische Fragmente aus Bulgarien*. Archaeol.-epigr. Mitteil. aus Österreich-Ungarn (1886) 169.

⁸ Сначала под влиянием Бормана, также Карел Шкорпил объявил Мадарского Всадника праболгарским памятником дохристианских болгарских ханов (К. Шкорпил, Паметниците на Одесусъ, Варна, Отчетъ на Варн. мъж. гимн. 1897/98 г., 12). Однако в изданных им и Ф. И. Успенским «Материалах для болгарских древностей Абоба-Плиса», вероятно под влиянием Успенского, Шкорпил отказался от своего прежнего мнения и определил Мадарский рельеф, как рельеф, принадлежащий к типу известных фракийских всадников и отличающихся от них только в деталях. Изв. Русского археол. института въ Константинополь X (София 1905). То же мнение Шкорпил поддерживает и в студии: Мадаро-могилското плато. *Byzantinoslavica* IV (1932) 85–130.

⁹ Karel Škorpi, Мадаро-могилското плато, 124.

¹⁰ Там же 124.

¹¹ К. Иречекъ, Пътувания по България. Пловдивъ 1899, 869.

¹² Г. Баласчевъ, Български върху изкуството на българскитѣ земи. София 1920, 8.



Мадарский Всадник

вследствие чего поверхность между трещинами поддалась на несколько сантиметров вперед».¹³ «Однако надпись была высечена, когда трещины уже существовали, доказательством чего является правая верхняя надпись»¹⁴ — замечает вполне правильно К. Шкорпил. Т. е. нельзя предположить что талантливый ваятель высек свой рельеф как раз на испорченном трещинами месте громадной скальной стены: очевидно, что трещины появились после рельефа. С другой стороны, как замечает Шкорпил, очевидно обстоятельство, что тот, кто писал надпись, учитывал трещины, так как буквы перескакивают их или образуют столбцы между ними. Из этого следует, что трещины являются поставленным временем отличительным знаком между веками, когда был высечен рельеф, и позднейшим временем, когда была прибавлена к нему надпись.

Противоположно этим учёным создавалась немецко-венгерская праболгарская теория, главный аргумент которой — тождественность по времени между Мадарским рельефом и надписью. Первый указал на предполагаемую связь между надписью и Мадарским Всадником венский профессор и академик Евгений Борман ещё в 1897 г., когда он приехал во главе посланных Австрией учёных археологов и историков в Болгарию. Средства для постройки подмостков, для копирования надписи дал именно институт венского Эпиграфо-археологического семинара при университете, директором которого был Борман.¹⁵ По указанию Бормана был даже снят гипсовый слепок надписи, который и сейчас находится в софийском Народном музее.¹⁶ Важно отметить, что результат этих исследований Бормана и привел к заключению о тождественности по времени надписи и памятника. Болгарские учёные академик Г. И. Кацаров,¹⁷ академик Б. Филов,¹⁷ академик Кр. Миятев,¹⁸ академик А. Протич¹⁹ и др., которые занимались этим вопросом, восприняли мнение Бормана и утверждают, что надпись и памятник одного времени. Главный аргумент в пользу этого мнения, указанный Кр. Миятевым, — наличие красно-серой краски, покрывающей рельеф и надпись,²⁰ краска местами сохранилась и до сих пор. Краска эта была употреблена с целью

¹³ К. Škorpiľ, Мадаро-могилското плато. Указ. соч. 125.

¹⁴ Там же 125.

¹⁵ Б. Филов, Мадарският конникъ. Сборник «Мадара», Изд. на Нар. археол. музей въ София 1934, Кн. I, 256.

¹⁶ Там же 256—257.

¹⁷ Г. И. Кацаровъ, Скалнияъ релефъ при Мадара. Сборн. «Мадарскиятъ Конникъ», Изд. на Нар. археол. музей в София 1925, 27—38.

¹⁸ Б. Филов, Мадарскиятъ конникъ, там же 258 и сл. Также: В. Filow, *Altbulgarische Kunst*. Bern 1919, 4; В. Filow, *L'ancien art Bulgare*. Paris 1922, 13; Б. Филов, Старобългарско изкуство. София 1924, 9.

¹⁹ Кр. Миятев, Мадарскиятъ конникъ. Известия на Бълг. археол. институтъ V (1929) 122, 123.

²⁰ А. Протичъ, Сасанидската художествена традиция у прабългаритъ. Изв. на Бълг. археол. инст. IV (1927) 217, 218 и сл.; Кр. Миятев, указ. соч. 92.

предохранить как рельеф, так и буквы от разрушительных атмосферных влияний. Но как справедливо заметил Шкорпил, эта констатация доказывает только «одновременность надписи с реставрацией рельефа, когда он был использован в качестве болгарского памятника. Естественно, что в это время рельеф был уже испорчен и что была употреблена подмазка для поправок, а может быть и для новых деталей».²¹ Однако, важно отметить, что и в Персии во время Ахеменидов и в частности Дария употреблялась специальная смазка, которая предохраняла наскальные рельефы от разрушительных атмосферных влияний. Остатки подобной краски ясно видны и сейчас на знаменитом рельефе Дария в Богастане.^{21a} Не означает ли эта аналогия, что и на нашем рельефе эта краска существует с давних времен? Конечно, она находится и на буквах, так как ею была покрыта вся площадь рельефа, на которой позднее были высечены буквы. Это обстоятельство, может быть, также прибавляет не незначительный аргумент в пользу нашей гипотезы. Венгерец Геза Фехер написал специальную объёмистую книгу, в которой претендует на правильное расшифрование надписи на Мадарском рельефе. Книга эта была издана Народным музеем в Софии.²² Фехер даёт в своём сочинении совершенно фантастичное толкование надписи и произвольно её пополняет. Эту ненаучность труда Фехера совершенно раскритиковал профессор В. Бешевлиев.²³ Известный филолог, бельгийский профессор Грегуар довольно остроумно назвал студию Фехера о мадарской надписи «Эпиграфическим романом».^{23a} О содержании надписи писали также академики Г. И. Кацаров и Д. Дечев,²⁴ которые главным образом указали на некоторые пробелы как Фехера, так и Бешевлиева. Проф. Д. Крънджалов в последнее время подверг критическому анализу все работы о мадарских надписях и доказал их полную научную несостоятельность.^{24a} В заключение можно сказать, что хотя в надписи и существуют несомненно данные, говорящие о старых болгарских дохристианских ханах Круме и Омортаге,²⁵ так что её

²¹ К. Škorpiľ, Мадарско-могилското плато. Указ. соч. 125.

^{21a} О употреблении краски для предохранения рельефов от атмосферных разрушительных агентов и в частности о наличии краски на надписи Дария в Богастане см. G. Contenau, *Manuel d'Archéologie Orientale* III. Paris 1931, p. 1434.

²² Г. Фехеръ, Надписътъ на Мадарския конникъ. София, Изд. на Нар. музей в София 1928, 144.

²³ В. Бешевлиевъ, Надписитъ около Мадарския конникъ. Сп. Българска мисъл XII (София 1931) 660—667.

^{23a} Henri Grégoire, *Les Sources Epigraphiques de l'Histoire Bulgare*. Byzantion IX (1934) 745.

²⁴ Г. И. Кацаровъ и Д. Дечевъ, Ревизия на надписа на Мадарския конникъ. «Мадара» кн. I, 419—428.

^{24a} Проф. Д. Крънджалов прочел эту студию в Академии по поводу доклада проф. В. Николаева о Мадарском Всаднике. См. Дим. Крънджалов, Фалшивите четения на Мадарските надписи. «Народна Просвета» V, 6 (1949) 18—32.

²⁵ Например К. Иречек вообще отрицал, что в надписи существуют имена ханов Крума и Омортага. К. Иречекъ, Пътувания. Пловдивъ 1899, 863, зам. 38.

можно отнести ко времени первого болгарского царства, заключить о тождественности по времени надписи и Мадарского рельефа нельзя из-за приведённых выше объективных причин. Правильнее всего считать, что болгарские ханы использовали этот старинный памятник для своих собственных целей и прибавили к нему болгарскую надпись греческими буквами и словами, как это часто встречается в истории.

Болгарские историки И. Пастухов²⁶ и проф. П. Мутафчиев²⁷ считают Мадарского Всадника болгарским ханом. В своем капитальном сочинении по истории болгарского народа и болгарского государства, однако, национальный историк болгарского народа, крупнейший болгарский учёный, В. Н. Златарский нигде не считает Мадарского Всадника болгарским дохристианским памятником.²⁸

Надо отметить, что древнеболгарская или гунноболгарская теория генезиса Мадарского Всадника, несмотря на значительные пробелы и на явную несостоятельность своей гипотетичной аргументации, не только получила почти исключительное право гражданства в болгарской и западноевропейской историографии, но благодаря небывалой и шумной рекламе болгарских, венгерских и немецких ученых, приобрела огромную популярность далеко за пределом исторической науки. В особенности в Болгарии о Мадарском Всаднике появилось множество любительских статей, докладов, бесед и т. д. Столбцы ежедневных газет наполнялись историко-политическими трактатами о значении гуннской или тюркской древнеболгарской культуры, будто-бы пренесенной болгарами из далекой Азии, где они кочевали в соседстве с персами и китайцами и пр. Настоящий психоз охватил особенно городскую и сельскую буржуазию и в стране не осталось городка или даже села без лавки, корчмы или булочной, на которой не красовалось бы название «Мадарский Всадник» или просто «Мадара». Тогдашнее правительство всячески способствовало распространению и широкой популяризации этой теории: дошли до того, что самые распространенные монеты в стране — никелевые монеты в пять и десять левов (которые и теперь в обращении) были отчеканены с образом Мадарского Всадника и с надписью «Крум 814 г.» Конечно, все это имело определенную политическую цель: доказать, что древние болгары — гунны или тюрки будто-бы из своей азиатской прародины принесли высокую специфическую культуру, якобы воспринятую ими от персов и от китайцев и которая — по утверждению гунноманов — дала облик всей юго-восточной Европе за счет слабокультурных и не восприимчивых славян. Мадарский Всадник был

²⁶ И. Пастуховъ, Българска история. София 1942, 153, 154.

²⁷ П. Мутафчиевъ, История на Българския народъ. Том I. София 1943, 206, 207.

²⁸ В. Н. Златарски, История на българската държава прѣвъ срѣднитѣ вѣкове. Томъ I, часть I. София 1938 г., II. изд. (Бълг. Академия на наукитѣ). В этом знаменитом труде именитого учёного нигде не говорится о Мадарском Всаднике, хотя этот том посвящён исключительно дохристианской Болгарии.

единственным существенным доказательством этой могучей культуры предполагаемого расового превосходства гуннов-болгар над славянами.

Внизу, у ног жеребца находятся ещё две характерные фигуры: собака и лев. В особенности живо и реалистично сделана собака. К счастью она лучше всех остальных фигур рельефа сохранилась от разрушительных влияний, и Шкорпиль смог даже определить её породу — это степная борзая охотничья собака, *Canis familiaris grajus*.²⁹ У неё очень характерная длинная морда, как у собак, представленных в классических памятниках греческой скульптуры. Например, с такой же собакой встречаемся на возникшем, правда, значительно позднее так называемом саркофаге Александра, одном из шедевров Константинопольского музея. Даже поза обоих животных приблизительно одинакова: вытянутые вперед обе лапы, левая немножко выше правой, с мощными когтями. Голова у обоих животных также слегка приподнята, морда продолговатая и заостренная.³⁰ Это сходство несомненно указывает на традиционность в изображении собак, существовавшую ещё в архаичный период греческой скульптуры и сохранившуюся даже в эллинистическую эпоху. Хотя она и высечена в грубом песчанике, собака Мадарского Всадника ещё более реалистична и поэтому можно судить, что она по времени ближе стоит к классическому греческому искусству, чем собака Александрова саркофага. Её пасть полуоткрыта, как это бывает с возвращающимися с охоты псами, уши насторожены и приподняты назад, высунутый из пасти язык и хвост с слегка приподнятым концом придают ещё больший реализм и живость группе. Собак при охоте на львов употребляли в глубокой древности, ещё раньше персов, хетов и ассиро-вавилоняне. В их гиератическом искусстве есть множество барельефов, представляющих охоту на льва с собаками. Очень характерен сохраняемый также в Константинопольском музее старинный хеттский барельеф, на котором изображена подобная сцена.³¹ На нём представлена собака, которая бежит рядом с лошадью, запряженной в колесницу, из которой охотники стреляют в разъяренного раненого льва.

В коллекциях Британского музея в Лондоне есть множество барельефов с подобными охотничьими сценами, собаками и пр. Ахеменидские барельефы представляют самого Дария в борьбе с львами или с аллегорическими зверями.³² Даже государственная печать Дария представ-

²⁹ Karel Škorpil, Мадаро-могилското плато 119.

³⁰ См. этот саркофаг, например у Gerhart Rodenwaldt, *Die Kunst der Antike (Hellas und Rom)*. Propyläen-Kunstgeschichte III, Berlin 1927, 413.

³¹ См. хеттские барельефы, представляющие охоту и т. д. у J. Garstang, *The Lana of the Hittites*. London 1910.

³² Описание этих барельефов, представляющих Дария в борьбе с громадным львом, в которого он вонзил уже длинный нож, или с грифоном, с которым царь так же представлен в рукопашном бою, см. у Friedrich Sarre, *Die Kunst des alten Persien*. Berlin 1923.

ляет царя, охотящегося на львов.³³ Правда, Дарий тут изображен в колеснице, но известны барельефы Асурбанипала, преследующего львов верхом.³⁴ Впрочем, борьба со львами — это любимая идея восточных царей Ассиро-Вавилонии и Персии, но у персов эта идея уже достигает более совершенной аллегии: царь представлен всегда побеждающим льва, уже сраженного им. Такова основная концепция барельефа Дария в его дворце в Персеполисе, где он представлен в борьбе с громадным львом, в которого он уже вонзил свой нож.³⁵ Такова концепция и его печати. Такова, наконец, и концепция Мадарского Всадника.

Однако, есть существенная разница между барельефами гиратического стиля дворца Дария и реалистическим рельефом Мадары, который, конечно, надо отнести к греческому искусству. Известно, что у Дария и его сына Ксеркса было много греческих скульпторов-рабов: об этом говорит даже Сократ.³⁶ Плиний называет знаменитого греческого ваятеля Телефанеса из Фокеи, о котором он сообщает, что этот скульптор много работал для Дария и Ксеркса.³⁷ Впрочем, это не должно нас удивлять, так как известно, что персидские цари очень ценили греческую скульптуру: Моисей Хоренский рассказывает, что ещё Кир в Лидии похитил из греческих храмов и вывез в Армению мраморные статуи богов и богинь Артемиды, Аполлона, Геркулеса.³⁸ Павзаний также рассказывает, что Ксеркс вывез мраморную статую Артемиды Брауронии из её храма.³⁹ Павзаний,⁴⁰ Ариан⁴¹ и Плиний⁴² пишут, что при Александре греки вернули в Милет и Афины из Сузы и Экбатаны статуи Аполлона, Гармодия и Аристогитона — работы Антенора и др. Следовательно, очень возможно, что один из греческих скульпторов, приближенных Дария или его сатрапа Мегабаза во время его похода или после похода при покорении Фракии Мегабазом высек в Мадарской скале этот рельеф в честь персидского царя.

³³ Эта печать находится в Британском музее в Лондоне. См. напр. Heinrich Schäfer und Andrae Walter, *Die Kunst des alten Orients*, Propyläen Kunstgeschichte II, 548.

³⁴ На львов восточные цари охотились в колесницах, но и верхом. Известны барельефы Британского музея в Лондоне, представляющие Асурбанипала верхом стреляющего из лука в льва: H. Schäfer und A. Walter, *Die Kunst* 528, лист XXXII. Однако в той же коллекции существуют барельефы, представляющие царя в колеснице охотящегося на львов: *ibid.* 531. Так же и барельефы, представляющие его бросающим, или вернее, вонзающим свое копье в нападающего льва: царь представлен пешим: *ibid.* 530.

³⁵ Fr. Sarre, *Die Kunst des alten Persien*, *ibid.*

³⁶ Xenophon, *Memorabilia* IV, II, 33. Как известно, сам Сократ был сыном скульптора и его ученик Ксенофон передал сказанное Сократом об отношении персидских царей к греческим скульпторам.

³⁷ Плиний, *Nat. hist.* XXXIV, XIX, 19.

³⁸ Моисей Хоренский, *Hist. Armen.* II, II, 103 в изд. Guil. et George Whiston, London 1736.

³⁹ Pausanias VIII, 46.

⁴⁰ Pausanias I, 16.

⁴¹ Arr. Flavius, *Anabasis* III, 16.

⁴² Plinius XXIV, 70.

В сущности нельзя говорить о «ахеменидском искусстве». Это сборное искусство, которое сохраняет специфичность своих творцов, принадлежащих к различным народам громадной империи Ахеменидов. Так в Персии ахеменидские произведения скульптуры носят гиератический облик ассиро-вавилонских мастеров, в Египте редкие ахеменидские памятники персидского владычества носят облик египетского скульптурного искусства, в Греции для Дария работают греческие мастера. Вероятно, греческие скульпторы имели, однако, самое привилегированное положение при персидских царях и пытались создать смежные типы между гиератическим искусством в самой Персии и греческим уже почти классическим искусством времени Дария. Об этих смежных формах говорит и проф. Шарль Пикар. Конечно произведение, сделанное по заказу персов во Фракии, т. е. в землях под исключительным влиянием греческой культуры и греческого искусства, не могло быть ни в каком другом стиле, тем более, что подобные произведения могли быть сделаны лишь греческими мастерами.

Лев на Мадарском рельефе также несомненно говорит о неболгарском происхождении рельефа. Болгары пришли на свою теперешнюю родину с севера, где, конечно, львов не было, как и не было этих зверей во время Крума и Омортага на Балканском полуострове. Но изображение львов с востока распространилось повсюду, и художественные предметы с самого далёкого севера и запада также часто украшены сценами охоты на львов и пр. Маленькие аллегорические коврики, серебряные блюда, золотые украшения, материи и вышивки не могут в этом отношении сравниться с специально сделанным по заказу монументальным рельефом на скале, где связь между сюжетом и исполнением несравненно более близка и более реальна, даже и при известном аллегорическом характере этого памятника.

Древний скульптор Мадарского рельефа принадлежит античному греческому искусству, между прочим, и тем реализмом, с которым он изобразил даже половые органы коня и льва, что никогда не встречается в произведениях древних болгар.

Лев, изображенный на Мадарском рельефе, указывает на неболгарское происхождение рельефа: это сравнительно маленький, съёженный, несколько жалкий, побеждённый зверь, но, очевидно, именно это изображение пришибленного зверя в ногах гордого, царственного всадника, входило в задачу художника-ваятеля. Надо было изобразить не страстную отвагу охоты и не величественную борьбу царя с царем животных, как это изображают рельефы Асурбанипала или самого Дария, а несравненное превосходство царя-бога над всем: лев умирает, убитый копьём, которое только что вонзил в него царь, а царь спокойно едет шагом на своем коне, как будто ничего не произошло, готовый сразить всякого другого неприятеля.

Возникает и еще один не менее существенный вопрос: могло ли

вообще болгарское искусство IX-го века создать такое высококачественное по замыслу и по исполнению произведение — мадарский рельеф? Вопрос этот несомненно волновал ученых, пытающихся разрешить мадарскую загадку. Сам проф. Б. Филов, один из авторитетнейших представителей древне-болгарской гипотезы, пытался даже дисквалифицировать мадарский рельеф, чтобы таким образом несколько приблизить его к древне-болгарской реальности.^{42a}

Известно, что в IX-м веке болгарское искусство было еще совсем примитивным, грубым, варварским искусством, с характерными отличительными особенностями этого цикла: неуверенность очертаний, схематичность, диспропорция между туловищем, головой и конечностями, отсутствие деталей, неумение передать движение, а наоборот неуклюжая скованность фигур и полное отсутствие реализма — вот главные особенности древнеболгарской пластики. О групповых произведениях древнеболгарской скульптуры говорить вообще не приходится: таковые неизвестны науке. Все дошедшие до нас археологические экспонаты свидетельствуют о примитивной, плоской, варварской скульптуре, вполне соответствующей как производственным отношениям эпохи, так и экономическому, политическому и культурному уровню уже начавших славянизироваться тюркских пришельцев кочевников — болгар. Таковы, например, мраморная капитель, найденная в Старой-Загоре, на которой изображен грифон, нападающий на какое-то другое животное,⁴³ плита из Новой-Загоры, с изваянием кентавра⁴⁴ и мраморный лев из Преслава,⁴⁵ который является типичным образцом древнеболгарского скульптурного мастерства. Он настолько примитивен, что напоминает скорее громадную жабу, чем льва. К тому же кругу принадлежит загадочная царская фигурка, найденная около города Шумена,⁴⁶ и, без исключения, все другие известные науке археологические экспонаты. К этому кругу приближаются также рельефные изображения так-называемого «праболгарского» золотого сокровища из Нади-Сент-Миклош, чтобы доказать болгарское происхождение которого Н. Мавродинов написал очень объемистую, но неубедительную книгу,⁴⁷ они несомненно также

^{42a} Проф. Б. Филов, Мадарский конник, «Мадара», София 1934 г., стр. 263. Филов между прочим пишет: ... «очень преувеличивают художественные качества Мадарского рельефа... взятый в целом, рельеф стоит в сущности ниже даже посредственных произведений римского провинциального искусства... Мадарский рельеф, как художественное произведение, несомненно следует отнести к кругу раннего средневековья...»

⁴³ См. напр. Bogdan D. Filow, *Early Bulgarian Art*. Bern 1918, стр. 5, обр. 2.

⁴⁴ N. Mavrodinov, *Le trésor protobulgare de Nagy-Szentmiklos*. Budapest 1943, стр. 160, обр. 103.

⁴⁵ N. Mavrodinov, *Le trésor* 164, обр. 108, 109.

⁴⁶ N. Mavrodinov, *Le trésor* 110, обр. 67.

⁴⁷ К сожалению труд Н. Мавродинова: «N. Mavrodinov, *Le trésor protobulgare de Nagy-Szentmiklos*, Budapest 1943» после основательной критики археолога профессора Д. П. Димитрова почти не имеет практического значения для науки: см. проф. Д. П. Дими-

относятся к варварскому искусству. Надо учесть и то обстоятельство, что все произведения древнеболгарской скульптуры отличаются незначительным, маленьким размером. Монументальность Мадарского рельефа сама по себе определяет его как памятник эпохи феодального строя и крепостического труда. Впрочем, есть совсем категорическое известие арабских летописцев X-го века, которое явно указывает на то, что волжские болгары неумели даже строить каменные дома и крепости и просили арабов прислать им мастеров для постройки мечетей и укреплений;⁴⁸ следовательно дунайские болгары, которые по Повести временных лет пришли на Дунай от «Скуф, рекше от Козар»⁴⁹ (летопись по ипатскому списку), т. е. из Хазарии, в границы которой входила часть Волжской Болгарии, не могли лучше волжских болгар, от которых они происходят, знать искусство строить из камней, а тем более еще высшее искусство ваияния.⁵⁰

Если болгары были бы авторами Мадарского рельефа, то подобные наскальные памятники находились бы и на других скалах Болгарии. В действительности не только в Болгарии, но и во всей Европе такого рельефа нет. Это указывает на короткое пребывание очень мощного пришельца, который рассчитывал надолго остаться на занятой им территории, но не смог выполнить своего замысла. Я не могу согласиться с теорией и другого болгарского академика Кр. Миятева, который объясняет Мадарский рельеф «внезапным» возникновением и расцветом мощного древне-болгарского искусства в IX-м веке.⁵¹ Миятев считает, что иранское влияние попало в Болгарию через Византию. Но все специалисты византийского искусства твердят об упадке скульптуры,⁵² и, следовательно, невозможно появление оттуда такого крупного произведения в IX-м веке. Впрочем, я не соглашусь с мнением Миятева, который говорит, что болгары якобы вдохновились узорами материй или, смотря на прибывшие из Византии блюда, стилизованные и посящие, отпечаток иконографии, по этим сухим схематизациям создали искусство, полное реализма, каким именно является Мадарский Всадник. Известно, что внезапных расцветов в искусстве нет. Требуется продолжительная, веко-

тров, Днешното състояние на въпроса за прабългарския произход на златното съкровище от Надисентмиклош. Известия на Българското историческо дружество XXII—XXIII (София 1949) 338—390.

⁴⁸ См. о быте и культуре волжских болгар: Путешествие Ибн-Фадлана на Волгу. Перевод и комментарий под редакцией академика И. Ю. Крачковского. Москва—Ленинград 1939.

⁴⁹ Летопись по Ипатскому Списку. Изд. Археографической Комиссии, Санкт-Петербург, 1871 г., стр. 6.

⁵⁰ О быте и культуре дунайских болгар перед славянизацией, как о народе примитивном и кочевом, говорят как современные греческие так и западные источники.

⁵¹ Кр. Миятев, Мадарският конник 105.

⁵² Как Шарль Диль, так и Мийе, Луй Брейе и др.

вая работа в течении многих десятков лет, усилие, напряжение, выработанная традиция. Скачок невозможен.

Очень странно, что и дворцы, находящиеся в трех километрах от Мадары, в Абобе-Плиске, также носят существенные признаки персидского влияния.⁵³ Это довольно подробно установил А. Протич. Однако Протич считает их также плодом сасанидского влияния на древних болгар. Как известно, сасанидское государство было уничтожено ещё в 625 году и нельзя себе представить, чтобы болгары, триста лет спустя, могли создать или воссоздать эти здания после нескольких веков степной жизни. Вероятно эти дворцы, которые отражают монументальный характер ахеменидских дворцов, построены персами. Я не отрицаю возможности их перестройки римлянами, фраками, византийцами и даже болгарами, на что указывают как следы нескольких построек и пластов, так и встречающиеся в стенах материалы более поздних времен, о чем говорит Кр. Миятев, описывая римскую надгробную плиту.⁵⁴ Однако, именно сходство плана этих дворцов с персидскими постройками указывает на их древность и на вероятность того, что их первые прототипы были построены именно во время персидского владычества на Балканах.

На дискуссии по поводу моего доклада в Болгарской Академии Наук^{54а} о ахеменидском генезисе Мадарского рельефа, академик Кр. Миятев выразил мнение, что рельеф мог быть сделан и византийским мастером по заказу болгарского хана. Однако, видный ученый, пытаясь этой новой евентуальностью спасти древнеболгарскую гипотезу, упустил из виду, что наука вообще не знает ни одного византийского монументального произведения — статуи или рельефа от конца VII-го вплоть до конца XIV-го века. Известно, что во всей Византии не нашлось даже скульптора, чтобы восстановить разбитую иконоборцами статую Христа на Халкидонских воротах в Константинополе. Академик А. Протич по тем же мотивам высказал предположение, что Мадарский рельеф является произведением персидского мастера по заказу болгарского хана. Но и это мнение является таким же несостоятельным, как и мнение Миятева, так как в мусульманской Персии IX-го века вообще не было скульптуры и скульпторов, — это искусство считалось у мусульман запрещенным Кораном, как вообще всякое изображение человека или животных из камня, металла, дерева и пр.

⁵³ О сходстве персидских дворцов с болгарскими см. А. Протич, указ. студия 211, 212, 213, 214, 215, 216.

⁵⁴ Кр. Миятев, Крумовият дворец и други новооткрити постройки в Плиска, Известия на Българския Археологически институт XIV (1940—1942) 112.

^{54а} Доклад проф. Всеволода А. Николаева в Болгарской Академии Наук, состоявшийся 25-го июня 1948 г. о ахеменидском генезисе Мадарского рельефа: «един памятник на Ахеменидите в България: Мадарският конник — царь Дарий I», дал повод для интересной и продолжительной дискуссии, в которой приняли участие почти все видные болгарские ученые, историки, археологи и т. д.

Имеется свидетельство самого Геродота, что персы были на Балканском полуострове — и именно сам Дарий, причём это был не кратковременный поход, а пребывание в продолжении нескольких десятков лет.

«После того, как был покорен Пиринт, Мегабаз вышел со своим войском и прошёл через Фракию; он покорил под власть царя все города и племена, которые живут там, потому что так ему приказал Дарий покорить Фракию. Фракийский же народ — после индийского — самый многочисленный и если бы он объединился под одной властью и был бы единодушен, то по моему мнению он был бы непобедим и сильнее всех других народов (Геродот V, 2, 3).

Текст Геродота совсем ясен. Он говорит, что Мегабаз по приказанию Дария покорил все города и все племена Фракии. Если бы Геродот понимал под Фракией только юго-восточную часть Балканского полуострова, он никогда бы не сравнивал фракийский народ по многочисленности с индийским и не называл бы его самым многочисленным и самым сильным в мире.

Но есть у Геродота и ещё более точный текст, который ясно определяет, что во Фракию входит вся восточная часть Балканского полуострова вплоть до Дуная: «Фракийцы говорят, что страна по ту сторону Истра (Дуная) занята пчёлами и поэтому невозможно идти дальше. Эти рассказы мне кажутся невероятными, потому что, как известно, эти животные не переносят холода; я думаю, что находящиеся севернее земли необитаемы из-за холода. Вот что рассказывают про эту область; её приморские части Мегабаз покорил и поставил под персидскую власть» (Геродот V, 10).

Геродот ясно говорит здесь о побережье Черного моря до Дуная, т. е. именно об области, в центре которой находится как раз Мадара и Мадарский рельеф. Доказательством этого является речь Геродота о Дунае.

Впрочем, Геродот говорит о «всей» Фракии, о «всех» городах и о «всех» племенах, живущих в ней и покорённых Мегабазом. У всех древних авторов до нашей эры Фракия — это Балканский полуостров до Дуная. Вполне точно и с большой уверенностью определяет это понятие Скилакс, который пишет: «Фракия простирается от реки Стримона до реки Иструма в Понте Евксинском» (Скилакс, 67). Так же точно ограничивает Фракию и Плиний: «И так Фракия на севере ограничена Истром, на востоке Понтом и Пропонтидой, на юге Эгейским морем...» (Плиний, *Natur. Hist.* IV, 11). Значит, не может быть никакого сомнения в том, что Мадара входила в состав покорённой персами области.

Важен также вопрос времени и продолжительности персидского владычества на Балканском полуострове, т. е. обстоятельство, которое дало бы персам возможность создать как дворцы, так и Мадарский рельеф. Геродот даёт также совсем ясные указания о продолжительности персидского владычества на Балканском полуострове. Он пишет:

«Дориск — это берег во Фракии и обширная равнина, по которой течет большая река Хебр. Там построена царская крепость, которая также называется Дориск, в ней находился персидский гарнизон, поставленный Дарием в то время, когда он отправлялся в поход против Скифов» (Геродот VII, 59). Из этого текста ясно, что персы построили крепости во Фракии и оставили там свои гарнизоны. Далее Геродот продолжает: «... После того, как Ксеркс поставил в Дориске начальником Маскамеса, сына Мегадоста, он устранил назначенного раньше Дарием начальника...» (Геродот VII, 105). Этот текст позволяет установить продолжительность персидского владычества на Балканах, так как Ксеркс при своем походе около 476 г. нашёл ещё оставленные Дарием гарнизоны. Далее Геродот пишет: «... Как я уже сказал раньше, вся страна до Фессалии была покорена и платила дань царю, была покорена Мегабазом и затем Мардонием» (Геродот VII, 108).

Однако, возникает вопрос, почему Геродот, который подробно рассказывает о скифском походе Дария, о разных столбах и надписях, оставленных Дарием в странах, где был этот царь, ничего не говорит о Мадарском рельефе, который является несомненно выдающимся памятником. Сам Геродот в вышеприведенном тексте признаёт, что он так мало осведомлен о землях, лежащих по ту сторону Дуная, что считает их необитаемыми или полными пчёл. Нельзя забывать, что Геродот говорит только о греческих землях, которые ему знакомы, и именно поэтому он молчит о Мадарском памятнике, вероятно вообще ему неизвестном, потому что последний находился слишком далеко на севере. Хотя Геродот и много путешествовал, он никогда не был в северной Фракии. Все-таки очень важно то обстоятельство, что даже несведущий в географии северной части Балканского полуострова Геродот (II, 103) говорит о каких то наскальных изображениях «αἱ στήλαι», существующих в его время и играющих роль граничных столбов. Важно также что других изображений, кроме Мадарского рельефа, мы в эпоху Геродота на Балканском полуострове не знаем. Геродот объясняет существование этих наскальных изображений мифическим походом Сезостриса (Рамзеса II-го), который будто бы ими обозначил крайние границы своих владений. Конечно, это упоминание Геродота, может быть, и не относится к нашему памятнику, а к какому то другому изображению, либо разрушенному временем, либо ещё неизвестному нам. Перво-степенно важно все-таки известное Геродоту обстоятельство: существование какого то наскального граничного памятника в этой области.^{54b}

^{54b} Видный русский ученый проф. В. В. Латышев считает, что у Геродота под термином «αἱ στήλαι» «следует вероятно понимать какие-либо наскальные изображения». Он также объясняет, что эти изображения «приписаны» Рамзесу. (В. В. Латышев, Известия древних писателей о Скифии и Кавказе. Вестник Древн. Истории, Москва—Ленинград 1947, 256, прим. 2.

Остается решить ещё один вопрос. Некоторые учёные: К. Иречек,⁵⁵ К. Шкорпил,⁵⁶ Г. Баласчев⁵⁷ считают Мадарского Всадника фракийским божеством, основывая своё заключение на множестве оброчных плит, найденных именно в фракийских землях.⁵⁸ Болгарский академик Г. И. Кацаров доказал несостоятельность этой теории, приводя очень существенный довод: в Мадарском рельефе лев ранен или убит всадником, во всех же фракийских рельефах лев и собака служат всаднику, подчиняются ему.⁵⁹ Если Мадарский рельеф имел бы культовый характер и культовое предназначение, он несомненно был бы поставлен у самого подножия скалы, где могли бы его почитать или им любоваться вблизи его обожатели, как это всегда бывает с вотивными культовыми плитами. Его местонахождение на 23 метрах высоты говорит о его военном, о его граничном предназначении. Странно, что точно на 23 метрах высоты находится также в скале в Накш-и-Рустеме в Персии гробница самого Дария, которая была пробита так высоко в скале, чтобы её не могли достать грабители и неприятели. Кроме того я считаю, что идея обожествления Всадника более определенно выявлена в оброчных плитах, тогда как Мадарский Всадник является только человеком, победившим льва, а на культовых вотивных плитах Всадник уже бог — он не убивает льва, лев — его покорный раб. Надо также подчеркнуть то обстоятельство, что все культовые вотивные плиты несовершенны и сделаны гораздо грубее Мадарского Всадника, несмотря на свои размеры. Более правдоподобным был бы тезис, что именно от Мадарского Всадника и произошёл более поздний культ Фракийского Всадника. Персы воплотили в Мадарском рельефе древнюю восточную идею, которая была и у римлян, *Divus Imperator*. И это обожествление императора-царя, представленного персидскими завоевателями туземному населению, вероятно и дало повод к созданию культа Фракийского Всадника или, по крайней мере, создало смешанный с более древними культами своеобразный культ.

Конечно, все эти вопросы должны найти подтверждение в археологических данных. Существует интересное открытие — золотые, найденные около Мадары серьги в форме львиной головы,⁶⁰ и одна мраморная плита, найденная в Преславе, на которой изображен персидский

⁵⁵ K. Jireček, *Archaeologische Fragmente aus Bulgarien* 169 сл.

⁵⁶ Karel Škorpil, указ. соч. 122, 123, 124.

⁵⁷ Г. Баласчев, Старотракийски святилища и божества. София 1933. Баласчев считает Мадарский рельеф Бендидой-Дианой.

⁵⁸ О Фракийском Всаднике см. двухтомное сочинение академика проф. Г. И. Кацарова: Gawril I. Kazarow, *Die Denkmäler des Thrakischen Reitergottes in Bulgarien*. Leipzig 1938.

⁵⁹ Г. И. Кацаровъ, Скалнятъъ рельефъ при Мадара, «Мадарскиятъ конникъ». Изд. на Нар. музей. София 1925, 32, 33.

⁶⁰ Эти серьги были найдены в раскопанном кургане около Мадарского рельефа Р. Поповым и Г. Фехером. См. Р. Поповъ, Могила № 1, Сборникъ «Мадара» (София 1934). Кн. I, 253.

воин с тиарой на голове и с длинной пикой; на конце пики два длинных флажка, как на сасанидских блюдах. У него также серьги в ушах, а узор, украшающий лошадь, точь-в-точь как на сасанидском блюде, описанном Сарре.

Следовало бы снова пересмотреть все богатые материалы, найденные и разработанные Ф. И. Успенским и К. Шкорпилем в Мадаре и Абобе-Плиске и произвести новые, более глубокие раскопки. Однако, мне кажется, что имеются очень важные данные в пользу пересмотра всего вопроса, касающегося Мадарского рельефа и дворцов в Абобе-Плиске. Я отмечу только несколько найденных предметов, которые вместе с золотыми серьгами, мне кажется, ясно указывают на родство с ахеменидской Персией. Так, например, в Преславе найдена мраморная плита с крылатым львом,⁶¹ о котором Геза Фехер говорит, что он является «персидской параллелью».⁶² В раскопках Мадарской крепости найден другой лев, о котором Геза Фехер пишет, что он очень похож на Мадарского льва и что он, очевидно, был вставлен в крепостную стену, так как его задняя часть необработана; Фехер прибавляет соображение, что этот лев (длиною в 1,23 м.), высечен из того же камня, из которого выстроена и крепость.⁶³ Очень интересным предметом является также найденная в гробнице около села Дуванлий (в 30 километрах к северу Пловдива) и описанная проф. Б. Филовым серебряная ваза, которую Филов относит ко второй половине V-го века до н. э.⁶⁴ Ручки этой вазы сделаны в виде крылатых львов-грифонов с длинными острыми ушами и большими кривыми рогами, задняя часть тела оканчивается птичьим хвостом; перья сильно стилизованы и продолжены по всей спине животного.⁶⁵ Филов считает, что первоначально вся ваза была позолочена холодным античным способом: ваза была покрыта тонким золотым листом. Филов, который считает эту вазу греческим произведением,⁶⁶ однако, замечает: «Ещё более важным является обстоятельство, что и стиль грифонов дуванлийской амфоры не греческий. Способ обработки крыльев и хвоста этих грифонов, особенно способ обработки мускулов — резкое очертание мускулов посредством глубоких надрезов и их схематичность — ясно показывает, что эти фигуры были созданы под влиянием позднего ассирийского искусства, в котором находим именно эти особенности».⁶⁷ Филов сравнивает эти ручки с приведенной Фр. Сарре так же серебряной ручкой амфоры Луврского музея в форме

⁶¹ См. напр. Г. Фехеръ, Писмени паметници на прабългаритѣ в Мадара. Сборникъ «Мадара» (София 1934), кн. I, 378.

⁶² Там же 374.

⁶³ Геза Фехеръ, Писмени паметници и пр., указ. тр. 373, 374.

⁶⁴ Б. Филовъ, Нови находки отъ античната гробница при Дуванлий, Известия на Българския археологически институтъ (1926/7) 41—46.

⁶⁵ См. там же обр. 23 (стр. 42).

⁶⁶ Там же 43.

⁶⁷ Там же 45.

крылатого козла, которую учёные относят к первой половине IV века до н. э. и считают произведением персидско-греческого искусства ахеменидов.⁶⁸ На некоторых камнях в Мадаре существуют также интересные свастики,⁶⁹ которые, как известно, являются азиатско-восточными знаками. Наконец, нельзя не упомянуть о некоторых языковых и фольклорных особенностях, сохранившихся до нашего времени на Балканском полуострове и которые несомненно имеют некоторое отношение к пребыванию древних персов в этих землях. В своих фольклорных студиях о нестинарах — танцующих на огне — явление сохранившееся в некоторых болгарских и греческих селах на побережье Черного моря и горы Странджа, болгарский ученый, академик Михаил Арnaudов установил, что эта языческая мистерия, связанная с экстатическими танцами и пророчествами, была перенесена в наши пределы из Персии и имеет несомненную связь с древне-персидским культом огня, который и теперь сохранился в Малой Азии.⁷⁰ Конечно, трудно установить эпоху этого перенесения, но любопытно отметить, что в терминологии местного населения, где существуют нестинары, понятие «хлеб» означает термином «пазана» — с древне-персидского „pazhana“ — печеное.⁷¹ Древне-персидские названия сохранились даже в некоторых географических терминах, как например в имени реки Вардар и в названии самой Мадары и т. д., — «дар» — «dār» по древне-персидски значит «вода».⁷² Все эти доказательства заставляют меня призадуматься над определением Мадарского рельефа, сделанным нашими учёными, и искать решение вопроса в направлении ахеменидского владычества на территории теперешнего нашего государства.

⁶⁸ Там же 45—46.

⁶⁹ Такие свастики высечены, напр., на камнях, найденных в Мадаре: см. Геза Фехеръ, Писмени паметници и пр., указ. соч. 404. См. также Кр. Миятевъ, Разкопкитъ въ Преславъ презъ 1930 г., Годишникъ на Народния музей V (1926—1931) 199, обр. 102. Интересно, что эта свастика, описанная Миятевым, найдена в Преславе.

⁷⁰ Ср. проф. Михайлъ Арnaudовъ, Студии върху българските обреди и легенди. София 1924, 7—224. Он же, Очерки по българския фолклор. София 1934, 616—688.

⁷¹ Проф. Арnaudов сам мне высказал мнение, что длительное пребывание древних персов в наших землях дает самое правдоподобное объяснение всех этих пережитков.

⁷² По отношению этимологии термина «Мадара», можно смело утверждать, что это персидское название: все другие объяснения слишком гипотетичны; предположение академика Д. Дечева, что «Мадара» происходит от греческого «Μαδάρες» — «Mons Calvus», едва ли приемлемо, так как внешний вид скалы не соответствует понятию «лысый», а известно, что по исследованиям Р. Попова и Ст. Бончева — над скалой раньше была густая растительность, да и теперь еще там кусты и деревья. Попытка Веры Ивановой доказать, что это название происходит от слова «Матор» или «Матра» совсем неубедительна. Как известно в древней Персии существовало множество географических терминов, близких к слову «Мадара». Заметим, что оно может происходить и от самого имени царя Дария в той или другой форме.

РЕЦЕНЗИИ
REVIEWS
COMPTES-RENDUS

The Hellenistic Tradition and the World of East Rome.

Norman H. Baynes, *The Hellenistic Civilization and East Rome* (*James Bryce Memorial Lecture*). Oxford University Press, Geoffrey Cumberlege 1946, pp. 48.

Norman H. Baynes, *The Thought-World of East Rome*. Oxford University Press, Geoffrey Cumberlege 1947, pp. 45.

In his stimulating Bryce Memorial lecture Dr. Baynes argues that the outlook of Byzantium was determined by the tradition, not of the Greek city-state, but of the Hellenistic period. He sees a great gulf fixed between the city-state of Pericles' day and the territorial kingdoms of the Hellenistic age (does he perhaps underestimate the importance of the cities as such after Alexander the Great?). He then proceeds to point out in his own inimitable way the common factors which characterise both the Hellenistic and the Byzantine traditions. In both worlds individual man's sense of helplessness in a demon-haunted universe prompt him to seek consolation and security in religion, first in the pagan cults, then in Christianity. There is a like measure of continuity to be traced in the conception of kingship: what is in essence the pagan ideal is restated by Eusebius and others for a political entity the centre of whose life is the Christian Emperor. The common dialect of the Hellenistic age provides for Christians a common speech — and one could indeed wish that Dr. Baynes had elaborated this point. He passes all too quickly to the world of literature and the heavy weight of tradition which was largely due to Alexandrian reverence for the Attic classics of the earlier period and was accompanied by a regrettable over-emphasis on the study of rhetoric. Despite its pagan associations this literary heritage of the ancient world was also treasured by the Christian East Romans; the concepts and terminology of the pagan philosophers were used in the doctrinal statements of the new faith as the great achievements of the early church councils bear witness. Particularly interesting are Dr Baynes' observations on continuity in the field of art, where the iconoclasts unsuccessfully challenged the Greek iconography of the church. Continuity was likewise maintained in respect of the Hellenistic contrast between 'Greek' and 'barbarian', though 'Hellene' gave way to 'Rhomaïos'. But even if the actual terms 'Hellene' and 'Hellenism' were for a time "outlawed", this was not permanent. 'Hellenism' stood throughout the middle ages for the cultural heritage whose right use was the glory of the Christian scholar. — And

it might have been added (as Dr Baynes notes elsewhere, though he finds it 'surprising') that the term 'Hellene' was consciously and understandably employed as a national name in those last days when the East Romans sought unavailingly to defend this way of life, and then handed on 'the mantle of Rome' to the Slav peoples.

Not all will entirely agree with Dr Bayne's interpretation and emphasis. When he points out the stifling effect on Byzantine writing of the heritage of classical literature he might at the same time have hinted at other more fruitful developments which are just as characteristic of the world of East Rome, for instance the liturgy, the corpus of hymns, much of the mystical and theological writing, or certain of the historical works. But none will deny that he has given us a masterly essay: Byzantinists and others will indeed be grateful for so inspiring and challenging a statement.

As a sequel to this earlier lecture Dr Baynes has published his paper on the nature of the thought-world of East Rome. Let it be said at once that here Dr Baynes avowedly writes as "an incurable Victorian individualist" and his somewhat gloomy introductory picture of Byzantine studies in England is certainly not true of the present generation. If *continuity* in the East Roman Empire was the theme of Dr Baynes's earlier essay, *dualism* is now stressed. In trying to analyse the world of thought which inspired and supported the Byzantines in their task of defending themselves and Europe from recurrent invasion, Dr Baynes emphasises the contrast between the ordinary Christian and the monastic ascetic, between formal theology and popular devotion to the liturgy, between the contemplation of the Christian mystic and the unquestioning obedience of the cenobite. He also sees duality in the imperial tradition with its stress on both the choice of God and the acclamations of the people, in the realm of philosophy with the two streams of Aristotelianism and Platonism, and in the medieval Greek language with the distinction between the literary style and the vernacular. And he ends with a fine description of the place of the holy man in the every day life of East Rome.

Some will consider that Dr Baynes overemphasises the duality of Byzantine life, particularly where religion is concerned. Should not the emphasis be on interdependence rather than dualism, particularly in the case of theology and liturgy? This is certainly so in the monastic world: it is misleading to draw so clear-cut a distinction between the mystical asceticism of a solitary and the asceticism of complete self-surrender practiced by the cenobite towards his superior. The mystical vision of God could be attained by those living with their brethren in a monastery (as Symeon the New Theologian shows us) and the life of the hermit could be one which reaped as high a reward as that of the cenobite (as recognised by Christian practice in both East and West). And Dr Baynes' picture of St. Basil's conception of monasticism also needs restatement. To see in St. Basil's writings on monastic obedience an intolerant oppressiveness is to do injustice to a great Christian and to misunderstand the very nature of the

monastic vocation, nor can Dr Baynes be excused by his apology hidden away in a note at the back of the book.

But Dr Baynes would be the first to admit that on so wide a topic difference of emphasis and interpretation are inevitable. He has once more given us a brilliant essay, as provocative as it is invigorating. Both his papers are moreover accompanied by admirable bibliographical notes. It is to be hoped that he will pursue still further his investigations into the popular life of East Rome, for that is clearly where his interests lie.

Joan Hussey / London

Н. В. Пигулевская, *Византия и Иран на рубеже VI и VII веков*. Москва-Ленинград, Издание АН СССР, Институт Востоковедения, 1946, стр. 289.

В этой книге Н. В. Пигулевская, сириолог по специальности, член-корреспондент АН СССР, ставит своей задачей рассмотреть важный переходной период истории Византии и Ирана конца VI и начала VII вв. Целью её исследования является проследить наиболее существенные моменты в отношениях между обеими странами, а именно — продолжительные войны и, с другой стороны, остановиться на некоторых характерных политико-социальных изменениях, наблюдаемых в них к этому времени. В своих исследованиях она пришла к некоторым общим выводам, касающимся главным образом истории Византии. Эти выводы вызывают особый интерес и требуют внимательной оценки.

Пигулевская начинает свою книгу с изложения использованных источников, а именно Феофилакта Симокатты, Евагрия, Анонимного трактата о военном искусстве середины VI века, хронографа Феофана, Учения новокрещенца Иакова, Стратегикона Маврикия (точнее Псевдо-Маврикия — мое примечание), Анонимной сирийской хроники времён Сассанидов, Михаила Сирийца, Хроники Псевдо-Дионисия, Анонимной хроники 1234 г. (с русским переводом наиболее важных мест, стр. 252—289), Фомы Маргского, Ат-Табари, Агапия Мембиджийского, Антиоха Стратига. Весь этот обзор дан с внимательным использованием наличной литературы, однако нигде автор не ссылается на важную книгу Moravcsik-a, *Byzantinoturcica I, Budapest, 1942*. Особого внимания заслуживает мнение Пигулевской о Феофилакте Симокатте. Против уже устаревшего взгляда Krumbachera, GBL², 248—249, Пигулевская подчеркивает, что Симокатта — хорошо осведомленный и достоверный источник, несмотря на его риторический и тяжёлый язык. Ссылаясь на монографию Higgins-a, *The persian war of the emperor Maurice, Washington 1939*, автор отмечает, что его хронология достоверна. Следует отметить, что эта монография была неизвестна Moravcsik-y: в указанном сочинении (стр. 343) повторяется традиционное мнение о неверности хронологических указаний Симокатты.

Окончив с источниками, Пигулевская даёт краткий очерк развития Византийской империи после смерти Юстиниана, чтобы перейти затем к царствованию Маврикия и к войне между Ираном и Византией в 583—590 гг. (стр. 62—83). Против оценки Острогорского: *Geschichte des byzantinischen Staates*, München 1940, стр. 48, она считает, что у Маврикия не было никаких политических и дипломатических талантов и что в его царствование Византия терпела лишь неудачи. Однако, мне кажется, что её высказывания недостаточно согласованы с фактами. Не следует забывать, что, несмотря на тяжёлое положение, окруженный со всех сторон врагами, этот византийский император всё-таки смог удержать северный фронт, успешно бороться с персами и не оставлять без всякого внимания развитие событий в Италии. Также не следует забывать, что за неудачи Византии в конце VI в. нельзя считать ответственным только одного человека, так как эти неудачи были обусловлены не отдельными личностями, а целым рядом причин внутренне-политического и социального характера, которые не могла преодолеть воля и способности данного владетеля. В этом смысле не так уже необходимо выставить и оценивать личность Маврикия, как важнейший и едва ли не решающий фактор.

Подробно рассмотрев ход военных действий между Ираном и Византией, Пигулевская останавливается на вопросе о состоянии Ирана в конце VI в. и о бунте Бахрама Чобина (стр. 84—94). Ссылаясь на источники, она отмечает, что в данное время в Иране велась борьба на верхах — между центральной властью в лице шаха и знатью, защищавшей феодальные тенденции. Их большим врагом был Гормизд, представленный Фирдауси, как царь народа. Однако, в своей внутренней политике он допустил ряд ошибок, которые вызвали бунт Бахрама, бунт оказался спасительным для Византии и помог ей выйти победительницей из многолетней войны.

Закончив свое изложение о ходе военных действий между Ираном и Византией до мира между Хосроем и Маврикием (стр. 94—114), Пигулевская останавливается на вопросе об общественно-социальных отношениях в Византии во второй половине VI века и о значении дим (стр. 114—164). Эта часть её изложения представляет наибольший интерес для византиниста, так как именно здесь она формулирует некоторые принципиальные положения, заслуживающие внимательной оценки.

Прежде всего Пигулевская рассматривает так называемый Анонимный трактат о военном искусстве эпохи Юстиниана. Анализируя этот ещё недостаточно использованный до сих пор источник, Пигулевская подчеркивает его значение, как документа о социально-сословной структуре византийского города в данное время. Неизвестный автор трактата, — может быть — военный специалист, — дает ряд сведений об отдельных сословиях и группах города, которые он обозначает термином τὰ μέρη. Речь идет о συμβουλευτικὸν μέρος (сенаторах), μέρος χρηματικόν (фи-

нансовых служащих), ἐμπορικὸν μέρος (торговцах), μέρος ὑλικόν (ремесленниках), ὑπερετικὸν μέρος (неквалифицированных рабочих), μέρος ἄργον («бездельных», непроизводительных элементах населения) и пр. Интересно отметить положительное отношение автора трактата к торговле, которую он считает очень необходимым и полезным видом деятельности. В связи с этой его оценкой, я думаю, было бы необходимым подчеркнуть, что она не случайна, а является отражением самой действительности. Известно, что в данную эпоху торговля в Византии имела очень большое значение в отличие от положения на Западе, который всё больше шёл к замкнутому, натуральному хозяйству. Поэтому нет ничего удивительного в том, что она была оценена современником таким положительным образом, вполне соответствующим действительному положению вещей.

Окончив рассмотрение Анонимного трактата, Пигулевская останавливается на вопросе о внутренне-политическом и социальном развитии Византийской империи при наследниках Юстиниана. Устанавливая, в согласии с мнением К. Н. Успенского и Ш. Дилья, что в этот период в Византии наблюдается усиление феодального процесса, она обращает внимание на частые революционные движения городских масс, о которых идёт речь в источниках конца VI века и первой четверти VII века. По её мнению, основной причиной этих движений было окончательное разложение рабовладельческих отношений и их замена новыми формами феодальной эксплуатации, которые развиваются с подчеркнутой ясностью в эпоху Ираклия (ср. стр. 125—129). Разложению рабовладельческого строя в значительной степени способствовали, по мнению Пигулевской, и варварские нашествия, в частности, вторжение славян (113). Таким образом, — заключает она, — движения и восстания конца VI века в Византии были ударами по разлагавшемуся рабовладельческому обществу, частью «революции», которая меняла общественные отношения во «втором Риме». Варварские завоевания на восточной и северо-западной границе Византии ускоряли затянувшиеся процессы феодализации. Если начало разложения рабовладельческих отношений восточно-римской империи надо искать ранее конца VII века, до времени императора Анастасия, то в VI веке и в начале VII в. оно шло уже ускоренным темпом» (стр. 129).

Исходя из этих общих выводов, представляющих ядро её исследований рассматриваемого периода, Пигулевская останавливается на вопросе о димах в Византии в VI и VII вв. (стр. 129—164). Не имея возможности ознакомиться с монографией Дьяконова *Византийские димы и факции в V—VII вв.* (Византийский сборник, Москва—Ленинград, 1945 г., стр. 147—227), автор делает ряд заключений о роли и сущности дим, которые до известной степени совпадают с его исследованиями и уместно корректируют взгляд Манойловича и Янсена. Например, правильно указано, что партии венетов и прасинов имели сложную социаль-

ную структуру и что противоречия между ними касались главным образом управляющей верхушки, и не имели значения для широких слоёв. «Если пересмотреть источники, что мне и пришлось сделать, то становится совершенно очевидно, что голубой и зеленый цвет имеет значение лишь для верхов общества и для отдельных политических моментов» (135). «Наоборот, эти слои часто действовали в согласии в защиту своих собственных интересов, независимо от того, к какому цвету они принадлежали» (146).

Интересны взгляды Пигулевской на наименование и состав дим. В отличие от заключения Дьяконова, она в согласии со старыми мнениями заключает, что τὰ μέρη равнозначно ὁ δῆμος, οἱ δῆμοι и под τὰ μέρη, по её мнению, следует понимать те хозяйственно-промышленные сословия и группировки, которые образовывали население византийских городов, сословия, о которых говорит автор упомянутого трактата о военном искусстве (ср. выше). Иными словами, по её мнению, в устройстве дим отражается не только территориальный принцип, но и социально-сословная структура города, и в этом смысле означения οἱ δῆμοι, ὁ δῆμος родственны с τὰ μέρη, причем лишь связь, которая указана в первом и во втором случае, различна (стр. 133).

Однако, мне кажется, что утверждения Пигулевской недостаточно доказаны. Прежде всего τὰ μέρη не может быть объявлено равнозначным с ὁ δῆμος, οἱ δῆμοι, как это очень хорошо отметил Дьяконов, различая эти два понятия. Также неосновательно искать связь между τὰ μέρη, которые перечисляет автор анонимного трактата, и τὰ μέρη венетов и прасинов. Если проследить употребление слова μέρος в упомянутом трактате, станет ясно, что оно охватывает самые разнообразные виды городских жителей, которые не обязательно должны быть объединены в какую-нибудь коллегию или профессию. Так, например, автор трактата говорит о μέρος ἀργόν, т. е. о бездействующих, о людях не занятых на постоянных работах. Они, по его мнению, были бесполезны для государства. Ясно, что эти люди не представляли никакой организованной коллегии или цеха, и что если бы слово μέρος употреблялось автором трактата как технический термин, соответствующий этим понятиям, то оно не было бы здесь употреблено. Кроме того, под μέρος составитель трактата подразумевает не только группировки полноправных и свободных граждан (сенаторов, торговцев и пр.), но и простых рабочих, в числе которых, бесспорно, было и известное число рабов (в μέρος ὑπερετιόν). Следовательно, очевидно, что это слово употребляется им в чрезвычайно общем смысле, просто как обозначение данного вида городских жителей, независимо от того, организованы ли они или нет (μέρος ἀργόν!), свободные или рабы, привилегированные или обыкновенные подданные. Наоборот, τὸ μέρος, связанное с названием венетов и прасинов, означает определенную партию, факцию, в которую входили лишь полноправные граждане — димоты, и в которой была на лицо характерная граждан-

ская и военная организация на основе общинно-территориального принципа. Итак, мы не имеем никакого основания, исходя из формального совпадения слов τὰ μέρη в одном и другом случае, искать между ними реальную связь и отождествлять их по внутреннему смыслу и содержанию.

Неудачной мне кажется и попытка Пигулевской объяснить движение дим в VII веке, как отображение окончательно разлагающегося рабовладельческого строя и доказать этим сформулированное ею выше (стр. 129) положение. Примеры, которые она приводит, чтобы доказать, что в этих движениях принимали участие главным образом рабы, недостаточны для обоснования такого важного положения. В самом деле, если сделать обзор восстаний дим в VI веке (а именно в 507, 518, 532, 547, 556, 560 гг.), мы увидим, что они вызывались не рабами, а свободными городскими жителями — димотами, боровшимися в защиту своих интересов и ополчавшимися против правительства из-за административного произвола, недостатка продовольствия, повышения цен и пр. В эту эпоху движения дим были последней попыткой всё ещё помнящего свою автономию восточно-римского города ополчиться на усиливающееся самодержавие и проявить свои права третьего конституционного фактора, наряду с императором и сенатом. Несомненно, среди встававших городских жителей были и рабы, входившие в категорию μέροϛ ὑπερέτικον. Но их стремления к свободе не были основным моментом развития событий, а также и в количественном отношении их участие не было столь значительным и решающим. В сущности, рабовладельческие отношения в Византии дошли до разложения гораздо раньше, еще в IV—V вв., как это видно из сохранившихся законодательных памятников, и в эпоху Юстиниана и его наследников основным рычагом в производстве был уже не труд рабов, а труд закрепощенного колона, связанного с землей в силу новых феодальных отношений. Действительно, рабы еще существовали и в городе и в деревне, однако они не были столь значительным элементом в социальной структуре империи, чтобы мы имели основание говорить о бурном и окончательном разложении рабовладельческих форм, как принимает Пигулевская, рассматривая историю дим. При этом рабство в Византии продолжало существовать и в VI в., во время Ираклия и императоров-иконоборцев, как это видно из постановлений, например, Земледельческого закона. Однако, оно никогда не играло очень важной роли в развитии Византийской империи, ни в ранний период (со времени Константина Великого), ни позже при Юстиниане и следующих владетелях. В Византии оно было и осталось институтом, который постепенно отмирал не из-за бунтов и сотрясений, а ввиду меняющихся производственных отношений и внедрения феодальных форм производства, которые сделали существование и использование рабского труда невыгодным.

Неприемлемым кажется мне и второе положение Пигулевской, состоящее в том, что с приходом и установлением славян в Византии в VII в. там решительно ускоряется процесс феодализации (ср. стр. 113, 129, 251). В действительности же приход славян, как это видно из сохранившихся памятников, сыграл как раз противоположную роль, уничтожив на известный период времени крепостничество и создав предпосылки для развития свободной сельской общины, состоящей из частных собственников. Сама Пигулевская правильно отмечает, что «варварские нашествия расшатывали систему эксплуатации в Византии. Пережитки рабовладельческой системы и переходная форма колоната уступали свое место под напором свободной крестьянской общины славян. Славянская „марка“ сыграла едва ли не большую роль в Восточной империи, чем германская в Западной» (стр. 125). При наличии этого взгляда странное впечатление производят её слова на стр. 113 о том, что «иммиграция и походы „варваров“—славян оказали решительное воздействие на формирование Византии, как государства феодального типа», и её утверждение, что будто бы «при Ираклии процесс феодализации Византии продолжал развиваться» (129, ср. стр. 190). Очевидно, здесь есть неясность и недоразумение. С одной стороны, славяне ускоряют процесс феодализации, а с другой — способствуют уничтожению колоната, являвшегося типичным признаком именно феодального-общественного устройства и производства!

Впрочем, такое противоречие есть и во взгляде Пигулевской на *рабовладельческие отношения*: с одной стороны, она принимает, что под этим понятием подразумевается и рабский труд и труд колона, и что политика Юстиниана «базировалась на *рабовладении*, на отжившей системе эксплуатации, имеющей дело с рабами и колонами» (стр. 127), а с другой стороны подчеркивает, что колонат является более новой, переходной формой (125 стр.) и что «рабовладельческие формы уступали место новым — колонату и крепостничеству» (стр. 148).

Окончив рассмотрение вопроса о димах, Пигулевская останавливается на событиях начала VII века, а именно — на перевороте, направленном против Маврикия, на его свержении с престола и воцарении Фоки (164—175). Она подробно рассматривает царствование Фоки, после чего даёт краткий обзор вновь вспыхнувшей войны между Ираном и Византией и успехов персов до 622 года, т. е. до начала контр - наступления Ираклия. Основанное исключительно на источниках, это изложение очень ясно и точно. Хорошо подчеркнута политика Фоки и его беспомощность перед возникшими внутренними беспорядками и перед всё более и более усиливавшимся сепаратизмом восточных провинций. Вообще эта часть книги разработана Пигулевской очень внимательно и представляет очень хорошее изложение истории Византии непосредственно до установления династии Ираклия.

Последним вопросом, рассмотренным Пигулевской, является положение Ирана при Хосрое II (стр. 206—249). Эта тема выходит за пределы византиноведения в узком смысле этого слова, и я не смог бы с достаточной уверенностью оценить данные и утверждения автора. Несомненно, однако, что здесь, в этой области исследования Пигулевской особенно ценны, если принять во внимание, что она отлично знает источники и занимается проблемами, которым до сих пор было уделено мало внимания. Затронуты следующие вопросы: 1. Сословное деление и система государственного управления в Иране (206—217); 2. Государственный бюджет и подать (217—226); 3. Ремесло и войско (226—235); 4. Хосрой II-ой и религии Ирана (235—249). Изложение зиждется на изучении источников (Ат-Табари, письмо Танзара, Михаил Сириец, Ал-Беладзори, *Synodicon Orientale* и пр.). Из сочинений использованы: Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, Copenhagen 1934; E. Stein, *Ein Kapitel vom Persischen und vom Byzantinischen Staate* (Byz.-neugr. Jahrb. 1920, I); J. Labourt, *Le Christianisme dans l'empire Perse*, Paris 1904; А. Ю. Якубовский, *Иран на грани VIII—IX вв.* (Труды I Сессии Арабистов, Л. 1937), А. К. Иностранцев, *Сасанидские этюды*, СПб 1909, и пр. Особого внимания заслуживают исследования Пигулевской о политическом и сословном устройстве Персии в VI—VIII вв. По её мнению, в данное время в Иране наблюдался сильный абсолютизм, но наряду с ним чувствовались уже и зачатки феодализации, находившие свое отображение в наличии условного землевладения (стр. 210—215). Интересны и её сведения о финансовой и податной системе, в которой ясно видно византийское влияние (225). Здесь Пигулевская останавливается на реформе Хосроя I, рассмотренной ею и раньше в статье *К вопросу о податной реформе Хосроя Анушервана* (Вестник древней истории I, 1937 г.).

В конце своей книги Пигулевская даёт русский перевод отрывков из анонимной сирийской хроники 1234 г., относящихся к рассматриваемой ею эпохе, а именно от воцарения Маврикия до смерти Ираклия. Перевод сделан по тексту, изданному в *Scriptores Syri, Series tertia*, t. 14, ed. I. B. Chabot.

В заключение следует подчеркнуть, что сочинение Пигулевской является несомненным вкладом для разрешения проблемы Иран-Византия на рубеже VI и VII веков, особенно в области их взаимных внешне-политических отношений. Здесь путем подробного анализа соответственных источников автор сумел раскрыть перед нами всю сложность этих отношений и дать правильное объяснение событий. Однако, что касается исследования Пигулевской внутренне-политического и социального развития этих двух стран, мне кажется, что местами здесь чувствуется недостаток социологической ориентированности. Это особенно заметно в вопросе о разложении рабовладельческих отношений и о формировании феодализма в Византии, где, как мы видели, допущены существенные ошибки. Если этот недостаток будет преодолен, труды Пигулевской,

основанные на тщательном исследовании источников взглядом хорошего аналитика-специалиста, будут действительно ценным во всех отношениях и вдумчивым вкладом в сокровищницу науки.

Д. Ангелов / София

Louis Bréhier, *Vie et Mort de Byzance* (L'évolution de l'humanité, bibliothèque de synthèse historique, dirigée par H. Berr, XXXII). Paris, Editions Albin Michel 1947, pp. XXI, 602 + 4 cartes et 12 planches hors texte.

Византологи не могут пожаловаться на недостаток общих трудов по византийской истории. За последнее время появился целый ряд таких трудов, ставящих себе целью изложить главнейшие факты истории византийской империи на всем протяжении её тысячелетнего бытия и дать известный синтез её бурного, богатого переменами исторического развития. Новейшим из этих трудов является рецензируемая книга известного французского византолога Луи Брейе. О заслугах этого выдающегося ученого нет надобности напоминать на страницах византологического журнала: всякий византинист пользовался не раз многочисленными работами, которыми Л. Брейе, в течение своей полувековой научной деятельности, обогатил византиноведение и в которых он касался самых разнообразных проблем византийской истории, особенно охотно изучая вопросы истории византийской культуры и церкви, как и истории византийского искусства. В рецензируемой книге Л. Брейе как бы подводит итог своей долгой и плодотворной работы.

Как объясняет редактор серии в своем предисловии, эта книга является частью более широко задуманного труда под общим заглавием *Le monde byzantin*. За ней должны последовать еще два тома, посвященные 1. учреждениям византийской империи (*Les Institutions de l'Empire byzantin*) и 2. византийской культуре (*La civilisation byzantine*). Согласно этому плану, находящаяся перед нами книга о «Жизни и смерти Византии» дает главным образом внешнюю историю византийской империи, которая оказывается здесь, довольно искусственным образом, оторванной от социального и экономического развития византийского государства и от истории его культуры. Несмотря на несколько крикливое заглавие и вразрез с ним, книга не только имеет строго ученый характер, но и несет на себе особую печать солидности. Солидное, несколько даже суховатое изложение сопровождается большим количеством подстрочных ссылок на источники и специальную литературу.

Оценивая новую книгу Брейе, следует прежде всего подчеркнуть огромную эрудицию и чрезвычайную акрибию автора. Всюду видна рука специалиста, в совершенстве владеющего всем материалом источников, прекрасно знакомого с ученой литературой. Приложенные в конце книги длинные списки источников и более часто цитируемых ученых трудов,

журналов и изданий не являются, как это иногда случается, библиографическим украшением. В той или иной мере все эти источники автором действительно учтены, и вся эта ученая литература в его книге действительно использована. На этом солидном фундаменте покоится солидный этот труд, и в этом его большая ценность, как источника осведомления по самым разнообразным вопросам византийской (внешней) истории. Правда, автор прежде всего пользуется западной ученой литературой и лишь в значительно меньшей мере и литературой на славянских языках. Все же основные труды русских византологов, а также и некоторые их исследования по специальным вопросам им привлечены, и поэтому могло бы показаться придирчивым, если бы мы стали указывать на опущенные работы славянских ученых, хотя бы и довольно существенные, или на некоторые недоразумения в написании их фамилий и заглавий их работ. Боюсь, однако, что, справляясь с данным автором библиографическим списком, читатель не сразу поймет, что под »*Cuivič*« (стр. 549) скрывается знаменитый югославский географ Цвијић (*Cvijić*), а из указания: Vasiljevsky, *Troudy* I, Pétersbourg 1908 (стр. 558) может заключить, что дальнейшие тома Трудов В. Г. Васильевского или еще не появились или не содержат ничего существенного.

В введении под заглавием *Le cadre géographique* автор высказывает мысль, что основой периодизации византийской истории должны служить изменения, которые претерпевала «географическая область» Византии. «Трижды, — говорит он, — эта область находилась под угрозой исчезновения, — со стороны варваров V в., со стороны арабов и славян в VII в., со стороны западных крестоносцев в XIII в.: трижды империя находила в себе силы сопротивления, позволявшие подготовить победоносные контр-наступления, сопровождавшиеся более или менее полным восстановлением и периодами расцвета... Именно эти три ренессанса, заслуга за которые в первом случае принадлежит Юстиниану, во втором — аморийской и македонской династии, в третьем — Палеологам, указывают действительные разделы истории Византии, выявлявшиеся в увеличении или уменьшении её географической области» (стр. 8). В известном, хотя и не совсем последовательно проведенном соответствии с такой периодизацией автор делит свой труд на три части, озаглавленные: 1. Мировая римская империя (стр. 11—73), 2. Эллинская римская империя (стр. 74—367), 3. Агония и смерть Византии (стр. 368—530). Едва ли можно согласиться с самым принципом такой периодизации, определяющей, повидимому, тем, что все внимание автора оказалось направлено на внешнюю историю Византии, тогда как основные моменты внутреннего развития выпали из поля его зрения. Едва ли можно согласиться и с известными частностями предложенного автором деления. Даже исходя из принятых им положений, нет, мне кажется, достаточного основания начинать византийскую историю с 395 г. и нет уж никакого основания распространять период «мировой римской импе-

рии» до 717 г., только с этого времени начиная период «эллинской римской империи». В территориальном отношении Византия VII в. весьма мало походила на мировую империю, эллинизация же её уже в это время была полной, ибо, вопреки тому, что утверждает автор на стр. 9, греческий язык окончательно заменил латынь, в качестве официального языка византийского государства, отнюдь не в начале VIII, а в начале VII в., и уже во второй половине VII в. знание латыни в Византии настолько исчезло, что византийское правительство по-гречески вело переписку даже с папами и по-гречески же составляло для своих западных, латинских по языку, провинций, указы, которые приходилось переводить на местах.

Как видно из сделанных выше указаний, начальный период византийской истории, озаглавленный «Мировая римская империя», изложен довольно кратко. Напротив, события византийской истории с начала VIII в. рассказаны весьма подробно. Значительная емкость и подробность этой небольшого формата книги достигается тем, что большая часть текста напечатана петитом (при чем часто петитом даются почему-то как раз наиболее существенные разделы). Думается даже, что она содержит много излишних подробностей и что не было надобности столь подробно повествовать о всех войнах, упоминать о каждом сражении и следить за всеми событиями дворцовой жизни и за всеми перепетиями византийских дворцовых интриг. Неспециалист рискует потеряться в этом обилии мелких и мельчайших фактов, не распознав за их обилием основных путей развития. Специалиста же в работе обобщающего характера интересуют не столько факты, сколько даваемое им освещение и общая концепция автора, которая выявляется тем яснее, чем рельефнее удастся автору выделить главное, поступившись второстепенным, и, наоборот, при простом хронологическом нанизывании фактов становится расплывчатой.

Удовлетворяя в высокой степени как справочник, эта книга может разочаровать, как обобщение. В этом, однако, виноват не столько автор, сколько план той серии, в которой его книга опубликована. Действительно, можно ли дать не только новое и убедительное обобщение, но и сколько-нибудь убедительное и полное освещение отдельных исторических явлений, оторвав политические события от их социально-экономической основы? Важнейшие явления в области государственных преобразований и социальных и экономических отношений или вовсе обходятся молчанием или лишь отмечаются в нескольких вскользь оброненных словах — очевидно потому, что эти явления должны быть рассмотрены подробнее в следующем томе серии. Это соображение, конечно, многое оправдывает, но нельзя не пожалеть все же, что в данной книге повествование о «жизни и смерти Византии» свелось к голому перечню событий, с одной стороны — военной и дипломатической, с другой стороны — дворцовой истории. Но если еще можно кое-как

рассказать внешние события «жизни и смерти» Византии, то объяснить ни её жизнь, ни её смерть, сбросив со счетов экономическое её развитие, никак невозможно. Читая подробное повествование автора о последнем периоде византийской истории, изобилующее фактами военной и дипломатической истории, читатель едва ли составит себе представление о действительных причинах упадка и гибели византийской империи и или останется в недоумении, или поверит автору, что Византия, в конечном счете, погибла потому, что многочисленные планы организации новых крестовых походов христианских народов против турок либо не состоялись, либо кончались неудачами — отчасти из-за ошибок отдельных владетельных особ и их взаимных несогласий, главным же образом из-за упорного нежелания византийцев принять унию и воссоединиться с римской церковью. Эта мысль проходит красной нитью в повествовании автора о последних десятилетиях византийской истории. Мысль не очень новая. Но иногда от толкований автора веет еще большей стариной. Так, говоря о подготовке восстановления иконопочитания в 80-ых годах VIII в., автор удаление патриарха Павла и замену его Тарасием объясняет тем, что Павел отрекся от патриаршего престола, «охваченный раскаянием из-за данной им в свое время иконоборческой присяги» (стр. 89). Говоря о смене регентств в период малолетия Константина VII Багрянородного, о падении регентства патриарха Николая Мистика и возвращении императрицы-матери Зои, автор эту последнюю перемену объясняет такими словами: «Между тем царственное дитя стало требовать свою мать, и его требование пришлось удовлетворить» (стр. 157: «*Sur ces entrefaites, l'impérial enfant se mit à réclamer sa mère et il fallut lui donner satisfaction*»). Таким образом объясняли события средневековые летописцы, но подобные объяснения, удовлетворявшие читателя X в., читателя XX в. способны озадачить.

Сделав эти замечания общего характера, следует, однако, еще раз подчеркнуть, что эта весьма тщательная и добросовестная история фактов сослужит добрую службу всякому, кто ищет точного и надежного осведомления о внешнем ходе событий византийской истории. Книга Брейе в этом отношении имеет несомненные и очень большие качества и заслуживает полного признания, как труд ученого, в совершенстве овладевшего огромным материалом исторических фактов и сумевшего сделать его доступным своему читателю в простом и ясном изложении.

Конечно, в каждой книге такого размера можно здесь или там найти известные фактические погрешности или неточности, но было бы ненужным педантизмом указывать на все случайные и мелкие промахи, которые, повторяю, неизбежны в каждом труде такого хронологического обхвата и которые, как хочется особенно подчеркнуть, в труде Брейе относительно весьма редки и незначительны. Несколько больше погрешностей имеется лишь в частях, касающихся отношений Византии с славянскими народами, и на некоторые из этих погрешностей может

быть не лишнее будет указать. При этом не будем касаться общих вопросов об историческом значении тех или иных явлений истории славянских народов, которые различными авторами могут расцениваться по-разному, а ограничимся исключительно фактическими замечаниями. Так, например, автор напрасно считает Олега братом Рюрика (стр. 150). Говоря о известном письме Михаила VII Дуки и содержащемся в нем предложении брачного союза, автор адресатом письма без оговорки считает Роберта Гискарда (стр. 291); следовало принять во внимание исследование В. Г. Васильевского (*Труды* II, 3—55), который и убедительно и остроумно доказывал, что это письмо (вернее, два письма, или два проекта одного письма) предназначалось не Роберту Гискарду, а киевскому князю Всеволоду Ярославичу. Бежав в 1164 г. из Византии, Андроник Комнин нашел убежище у галицкого князя Ярослава Владимировича, которого никак не следует смешивать, как это делает автор на стр. 144, с киевским великим князем Ярославом Мудрым, умершим в 1054 г. Описывая завоевание Болгарии Святославом, автор на стр. 207 и 208 путает Великий Переяслав (Преслав), столицу тогдашней Болгарии, с Переяславцем на Дунае, который он называет «*La Grande Pereiaslavets (Preslav)*». При изложении истории возникновения царства Самуила, автор исходит из известной теории о «Западной Болгарии», отделившейся от «Восточной Болгарии» и оставшейся непокоренной Цимисхием (стр. 209 и 225). С другой же стороны, автор тут же (стр. 225, прим. 2) отмечает, что, как доказал Анастасиевич, предполагаемых двух болгарских государств никогда не существовало, и что восстание Комитопулов произошло лишь в 976 г., т. е. после смерти Цимисхия. Признаться, мы не видим, как примирить создавшееся противоречие, т. к. воззрение Анастасиевича, принятое автором в примечании, исключает воззрение, принятое им в тексте. Кстати, братьев Самуила звали Давид, Аарон и Моисей (а не Маврикий — Maurice, как указано на стр. 225) и погибли они в различное время и при различных обстоятельствах. Некоторые неясности и недоразумения создаются и вследствие того, что местами автор приводит славянские имена в тех приблизительных, часто искаженных и меняющихся формах, в которых они фигурируют у византийских и других средневековых писателей. Так, вождя славян, восставших в 1040 г. против византийской власти, автор называет Dolianos (стр. 247), как называет его Пселл, Зонара, а в одном месте и Скилица; но правильной формой, встречающейся у того же Скилицы и у Кекамена, несомненно является Делян, и только эта форма и употребляется в современной научной литературе. Кстати, эпитет «авантюрист» едва ли является удачной характеристикой Петра Деляна (ср. В. Н. Златарски, *История на Българската държава* II, 44 сл. и его же *Wer war Peter Deljan*, *Annales Acad. scient. Fennicae* 27, 1932, 354 sq). Рашского великого жупана Вукана автор, вслед за византийскими писателями, называет Bolkan (стр. 306; одноименный же сын Неманьи на стр. 358, прим. 2

назван Vulkan). Зетский (диоклийский) князь Стефан Воислав фигурирует как le chef serbe Étienne Boïthslav (стр. 247 и 255; если уж исходить из начертания, даваемого византийскими писателями, то правильно было бы: Boïsthlav-Βοϊσθλάβος) а его сын, зетский король Михаил, — почему-то как le grand joupan serbe Michel Bogislav (стр. 285, 305). Нельзя согласиться с тем, что независимость Сербии начинается только с договора, заключенного после битвы на Мораве в 1190 г. (стр. 358, прим. 4), в которой Стефан Неманья, как известно, был византийцами разбит; договор лишь подтвердил факт сербской независимости, осуществленной за десять лет до того. Кстати, отождествление великого жупана Дессы с Неманьей (стр. 332: »Dessa, plus connu sous le nom d'Étienne Nemanja») в науке давно оставлено. При обсуждении вопроса об этническом составе второго болгарского царства и о происхождении Петра и Асена следовало учесть исследования П. Мутафчиева (*Произходът на Асеновци*, Макед. Преглед 4, 1928) и В. Н. Златарского (*Потеклото на Петра и Асеня*, Списание на Бълг. Акад. 45, 1933, и *История на Българската държава II*, 1934, 410 сл.). Роль владхов в образовании второго болгарского царства была, несомненно, значительна, но все же нет основания утверждать, что влады в этом царстве преобладали (стр. 357), как нет и основания называть болгарское царство того времени l'Empire vlachobulgare, а его обитателей — les Vlacho-Bulgares, как это постоянно делает автор (стр. 352 сл.). Не точно, что болгарский царь Калоян захватил Ниш, Белград и Браничево, «вмешавшись в междоусобные войны сыновей Неманьи в Сербии» (стр. 358); из названных городов сербы в пользу Калояна утратили только Ниш, тогда как Браничево было утрачено венграми, Белград же, повидимому, и далее оставался в венгерских руках (ср. Лиречек, *Историја Срба I*, 212). Нигде не отмечены столь важные события, как основание сербской автокефальной архиепископии и болгарской патриархии, — важные и для политических отношений Никейского царства; история Никейского царства вообще изложена значительно короче, чем прочие разделы византийской истории, история же Эпирского деспотата совсем скомкана. Болгарского царя Константина Тиха автор называет в тексте Constantin Tach (стр. 385), а в указателе Constantin Tech (стр. 572); К. Тих был потомком Неманьи, но мы не знаем, был ли он именно его внуком. На стр. 415 автор утверждает, что Серес и Кавалу занял Милютин, а на стр. 440, что их занял Душан; в действительности Серес взял Душан в октябре 1345 г., тогда как Кавалу (Христополь) не брал ни тот, ни другой. Сильно преувеличены успехи контр-наступления Кантакузина в Македонии: совершенным недоразумением является утверждение автора, что он якобы-бы взял даже Скопле (стр. 441), столицу тогдашнего сербского царства, и этого не утверждает и сам Кантакузин; но не заслуживает доверия и то, что вслед затем рассказано, со слов Кантакузина, об условиях заключенного после этого наступления и его неудачи мира. Особенно много не-

доразумений и неточностей в указаниях, касающихся истории южных славян в эпоху турецкого завоевания. Их много уже в том, что говорится на стр. 457 о короле Вукашине и деспоте Угеше и о знаменитой битве на Марице, после которой яко-бы уже в следующем, 1372 г., «вся Сербия была покорена Муратом», а также в рассказанных тут же, не без известной фактической и хронологической путаницы, болгарских событиях. Далее знаменитый боснийский король Твртко I превращается в Turkto (стр. 461 и 466). Зетские владетельные князья Балшичи оказываются албанским племенем les Balcha, которое «после смерти Душана теснило на север сербских воевод и, покинув православную церковь, подчинилось Риму» (стр. 461, ср. и стр. 568). В повествовании о Косовской битве история переплетается с позднейшими легендами и решающее значение приписывается мнимой измене Вука Бранковича, которая яко-бы и решила сражение в пользу турок (стр. 462). На стр. 466, наряду с все тем же боснийским королем Turkto, фигурирует сын косовского героя, князя Лазаря, Etienne Bulkovic; но, будучи сыном Лазаря, деспот Стефан естественно звался и сейчас всеми зовется Стефаном Лазаревичем, а не Стефаном Булковичем (очевидно, вместо — Вукович, вследствие смешения с племянником деспота Стефана, Джурджем Бранковичем, который звался и Вуковичем).

Мы отнюдь не склонны преувеличивать значение внесенных поправок. Все это, конечно, мелкие промахи, скорее досадные, чем существенные, но несомненно они идут в ущерб общему впечатлению солидности и надежности, которое оставляет труд почтенного французского византолога. Между тем, избежать их было не трудно, обратившись к специальным руководствам, в которых факты средневековой истории южных славян изложены настоящими специалистами. Автор цитирует маленькую популярную книжечку В. Н. Златарского, вышедшую в 1918 г. на немецком языке, но следовало прежде всего ознакомиться с большим трудом В. Н. Златарского, *История на Българската държава през средните векове I—III* (София 1918—1940), имеющим основное значение, как руководство по средневековой болгарской истории. С написанной на немецком языке книгой К. Иречека, имеющей такое же значение для изучения фактов средневековой сербской истории, автор знаком, — он приводит её в списке использованной им литературы и кое-где цитирует её в тексте, но в большинстве случаев он предпочитает исходить не из этого подробного, может быть несколько тяжеловесного, но в высшей степени надежного труда, а из краткого очерка W. Miller'a в *Cambr. Med. Hist. IV*, правда, весьма доброкачественного, из популярной книги Tempelrey, *A History of Serbia*, в которой средневековая сербская история изложена совсем суммарно, из соответствующих глав в трудах Шаландона, в которых, при всех их достоинствах, посвященные сербской истории разделы являются как раз наиболее слабой частью и содержат уже большинство из указанных выше недоразумений, которые таким обра-

зом переходят из одной книги в другую, плодясь и множась. Славянские ученые немало потрудились над историей славянских народов, в частности и над историей южных славян, и их труды заслуживают внимательного и серьезного отношения. Знакомство с результатами этих трудов для византолога необходимо. Только это мы и хотели подчеркнуть сделанными выше замечаниями, ибо, сколь бы ни были эти замечания сами по себе незначительны, нельзя все же не отметить того общего и потому имеющего общее значение факта, что и самые осведомленные западные историки, как только дело касается истории славянских народов, впадают в досадные и ненужные ошибки, в которые они не впадают, трактуя другие разделы истории. Это касается не только рецензируемой книги, но и других аналогичных трудов, в которых часто встречаются и значительно более многочисленные и более существенные недоразумения указанного свойства.

О рецензируемой же книге заслуженного французского византолога нам хочется повторить еще раз, что она является очень солидным руководством по внешней истории византийской империи. Своей книгой Л. Брейе прибавил к числу имеющихся общих трудов по византийской истории еще один весьма ценный труд и умножил свои и без того немалые заслуги перед византиноведческой наукой.

В заключение позволю себе указать на одно обстоятельство технического свойства, которое чрезвычайно затрудняет пользование этой книгой. В серии, в которой она опубликована, при подстрочном цитировании источников и научных трудов применяется странный и, как мне кажется, крайне неудачный способ сокращений. Конечно, вина за это падает не на автора данной книги, а на систему данной серии. Вместо сокращенного цитирования авторов и заглавий, приводятся римские цифры, и читателю предоставляется каждый раз отыскивать по приложенному в конце книги списку, что эти цифры значат, — занятие, поистине мучительное и связанное с огромной потерей времени. Например, прим. 2 на стр. 441 гласит: XL, IV, 22; CLXXIX, XVIII, 2; CDXCIV, I, 401—402; DCXL, 75; DCXXXV, 274; CCCXLIII, 543. Если принять во внимание, что почти на каждой странице имеется по несколько, нередко больше десяти подобных примечаний, то легко себе представить страдания читателя, желающего следить за даваемой автором документацией. Означает приведенное примечание (принимая некоторые общепонятные сокращения, которые тоже, конечно, можно еще пояснить в особом списке): Kantakuz. IV, 22; N. Greg. XVIII, 2; Jireček I, 401—402; Temperley, *Hist. of Serbia* 75; *Tafrahi, Thessalonique au XIV^e s.* 274; *Cambr. Med. Hist.* IV, 543. Как видно, в расшифрованном виде это примечание заняло не многим больше места, но в таком виде оно непосредственно понятно всякому византологу. Во всяком случае, экономия места, достигаемая системой цифр, не столь значительна, чтобы стоило так испытывать терпение читателя.

Г. Острогорский / Белград

Византийский Сборник. Под редакцией М. В. Левченка. Ответственный редактор Е. А. Косминский. Москва, Издательство Академии Наук СССР 1945, pp. 273, II.

Le groupe de byzantinologues soviétiques, réunis autour de l'Institut Historique de l'Académie des Sciences de l'URSS, s'est présenté, par le présent recueil, pour la première fois après la guerre au public scientifique. Le recueil a été préparé à être imprimé déjà en 1939, mais — à cause de la tragédie de guerre — il a été publié seulement en 1945. Il apporte avant tout un leader du professeur M. V. Levčenko, représentant principal du groupe de byzantinologues soviétiques de Léninegrad et auteur de la synthèse bien connue de l'histoire byzantine (parue en 1940). Dans cet article sous le titre de *Задачи современного византиноведения*, Levčenko s'occupe de l'œuvre que les byzantinologues russes ont déjà faite ainsi que des possibilités du travail russe de ce domaine à l'avenir. La situation de l'URSS y est extrêmement favorable vu la richesse du matériel direct dans les archives russes. Le recueil contient ensuite deux grandes études concernant l'histoire intérieure de l'empire byzantin dont nous apportons les comptes-rendus détaillés: *Материалы для внутренней истории Восточной Римской империи V—VI вв.* de M. V. Levčenko et *Византийские димы и факции (τὰ μέρη) в V—VII вв.* de A. P. D'jakonov. Le troisième article concernant aussi l'histoire intérieure est écrit par M^{me} E. Lipšic: *Византийское крестьянство и славянская колонизация*. En analysant la Loi agraire, l'auteur y présente une image du village byzantin à laquelle elle est parvenue après beaucoup de travail. Il s'agit du village byzantin aux 6^e—8^e s. Contrairement à la théorie de G. Ostrogorski, elle attribue la Loi agraire de nouveau aux premiers empereurs de la dynastie syrienne. Sous le titre de *Византийские политические деятели первой половины X в.* M. A. Šangin publie le texte de la polémique de l'archevêque Arethas de Césarée Χοιροσφάκτης ἡ μισογόνος sur le mariage de l'empereur Léon VI d'après le manuscrit N^o 315 de l'ancienne Bibliothèque Synodale de Moscou (aujourd'hui la bibliothèque du Musée Historique). L'étude un peu courte mais importante, écrite par feu V. Val'denberg: *Философские взгляды Михаила Пселла*, est un concret apport monographique à la philosophie byzantine. L'auteur trouve des parallèles intéressantes sans doute entre Psellos et Spinoza. La philosophie byzantine est d'ailleurs une discipline peu étudiée à fond toujours encore malgré certains travaux des philosophes qui osent — prématurément — faire quelques conclusions générales, comme Val'denberg lui-même nous en avertit plusieurs fois (cf. p. ex. la Revue historique de la philosophie, Paris 1916). L'étude de A. F. Višnjakov: *К вопросу о культуре и просвещении болгар в XIV в.* est consacrée à l'analyse d'une épitaphe qui se trouve à Doïran en Macédoine. Le recueil est terminé par un article de M. K. Karger: *К истории византийской сфрагистики*. N. S. Lebedev et F. M. Rossejkin ont ajouté à la fin une liste bibliographique des éditions des sources, c.-à-d. des textes principaux, publiés pendant les années 1922—1933 dans la littérature de l'Europe

occidentale et F. M. Rossejkin la littérature principale qui concerne les relations de la Byzance avec les Slaves.

Dans l'étude mentionnée (Материалы), M. V. Levčenko montre (pp. 12—95) la situation agraire et sociale de la campagne byzantine dans l'époque du déclin de l'antiquité jusqu'à la fin du 6^e siècle. Son étude est basée sur les stipulations des lois, sur les témoignages dans les sources de cette époque ainsi que sur le matériel papyrologique. Nous apprécions comme son apport principal la constatation que les petits cultivateurs dans l'empire byzantin se sont maintenus libres dès l'époque hellénistique avec leur administration autonome dans les communes, avant tout dans les provinces de l'Est, dont le nombre a été très augmenté, même dans la péninsule des Balkans, par les invasions des barbares. L'auteur y parle des invasions des barbares, pas de celles des Slaves en y ajoutant, évidemment avec beaucoup de justesse, l'influence à leur organisation économique et sociale que M. Pičeta appelle, chez les Slaves, « démocratie militaire » en différence de la structure économique compliquée des Romains avec des éléments et tendances du féodalisme (le système des grandes propriétés foncières avec des esclaves et colons). Les invasions des Slaves, qui ont enlevé en effet pour quelques siècles la domination presque sur toute la péninsule balkanique à l'empire byzantin et étaient installés par les empereurs même dans l'Asie Mineure, exerçaient naturellement la plus grande influence.

L'étude de Levčenko est divisée en trois parties: I *Metrocomiae et vici publici*, II *Les domaines de l'Empereur*, III *Les grandes propriétés foncières privées et le pouvoir des empereurs*. Levčenko analyse avant tout la différence dans la situation économique dans les pays méditerranéens à l'Ouest et à l'Est à l'époque du déclin de l'antiquité en expliquant la décadence de l'Empire romain occidental principalement par l'abolition du système des esclaves. Il devrait ajouter aussi — par les poussées de nouveaux peuples vers l'Ouest romain. A l'Est ce n'était ni décadence des villes, ni retour au système économique naturel. L'auteur nous présente ensuite une image précise, d'ailleurs bien connue, de l'état florissant des provinces orientales, de l'Égypte, de la Syrie et de l'Asie Mineure, où le commerce était sur un haut degré du développement. Il cite et analyse les sources, tout d'abord l'intéressante *Expositio totius mundi*, composée à l'Est dans la première moitié du IV^e siècle, et ensuite accomplit la tâche qui se montrait pendant les dernières années de plus en plus urgente, celle de réaliser une nouvelle analyse détaillée des stipulations des lois des deux codes, ceux de Théodose et de Justinien du point de vue moderne, économique et social. La crise économique a touché à l'empire oriental moins gravement. Mais au IV^e siècle l'épanouissement de l'empire commence à s'arrêter aussi dans cette partie-là de l'empire. La situation du paysan devient moins favorable, la population fuit dans les villes. La crise économique rurale a commencé, dans l'empire byzantin, bien avant la fin du VI^e siècle. Levčenko en cherche les causes aux particularités économiques, mais particulièrement à la structure sociale de l'empire de l'Est. La terre con-

tinuait à être cultivée par une grande quantité d'esclaves dont la situation était très misérable, mais leur entretien était quelquefois plus élevé que celui des ouvriers, engagés au travail (p. 20). Le nombre de colons, groupés en deux catégories était encore plus considérable: celui de *coloni liberi* et *adscriptitii*. Et ils cherchaient aussi à échapper du pouvoir de leurs seigneurs, ils fuient et trouvent leur abri chez les autres propriétaires fonciers, remplissent les monastères et deviennent un élément de brigandage. Les autorités administratives ont beaucoup de peine en cherchant les colons fugitifs et en leur rendant la fuite impossible. Les sources ne nous en offrent pas assez d'appui pour se faire une bonne idée comment était le nombre, au moins approximatif, de classes de cette population et M. Levčenko n'a pu non plus réussir à s'en faire l'idée. La grande propriété foncière et la population dépendante d'elle étaient certainement en majorité. Mais Levčenko démontre qu'il y avait aussi des différences de principe entre l'Est et l'Ouest, quoique la situation sociale des classes de la population non-libre fût difficile et presque la même à l'Orient qu'à l'Occident. La différence principale consistait aux petits cultivateurs libres qui se sont maintenus — contre la théorie de Zachariae von Lingenthal et de V. G. Vasiljevskij — dans l'empire byzantin dès l'époque romaine à côté des grandes propriétés foncières. Ils se sont maintenus du nombre considérable et ils tiraient leur origine de l'époque hellénistique. Ces petits cultivateurs étaient associés aux communes de paysans avec une certaine autonomie. Levčenko les constate d'après les sources pas à pas en Égypte, Syrie, Arménie, Isaurie, à l'intérieur de l'Asie Mineure, en Illyricum, Thrace, Moésie, Dacie et montre que ces petits cultivateurs libres apparaissent dans l'empire byzantin partout là où le système économique romain n'a pas pénétré dans l'époque hellénistique tout à fait et où il n'a pas pris racine profondément et, d'autre part, les régimes originaux des indigènes et leurs communes avec l'autonomie se sont maintenus quoque modifiés. Il en était ainsi p. ex. en Thrace et en Illyricum. C'est pour cette cause que la propriété des cultivateurs libres apparaît — dans une grande mesure — surtout dans les provinces en Asie et en Afrique. Les cultivateurs libres et nombreux de ces pays-là ne sont que descendants des paysans des domaines énormes impériaux de l'époque hellénistique (p. 28). Dans la péninsule des Balkans, cette population libre est devenue plus nombreuse par les invasions des peuples et tribus barbares, provenant des contrées transdanubiennes, slaves et non-slaves, qui s'étaient installés sur le territoire de la péninsule, en offrant à l'empire romain la plupart des soldats pour garder l'empire (pp. 36—37). La critique soviétique reproche à Levčenko (à savoir B. T. Gorjanov), qu'il ne fait pas ressortir d'une manière satisfaisante la part des Slaves à l'épanouissement de l'autonomie des paysans. Mais c'est d'une autre chose qu'il s'agit à Levčenko: il veut démontrer que l'autonomie paysanne chez les cultivateurs byzantins (γεωργοί) n'est pas conséquence de l'immigration slave, mais produit d'une longue évolution. Il est aussi très précieux que Levčenko a ramassé des renseignements fragmentaires d'après lesquels il reconstruit l'image de cette autonomie.

Les *métrocomiae* formaient des communes autonomes dans lesquelles la

parole décisive était toujours aux riches propriétaires des terres qui formaient un conseil ou une assemblée des Anciens — τὸ κοινὸν τῶν πρωτοκωμητῶν. Les communes avaient leur administration (leurs employés), le pouvoir de police (le devoir de veiller à la sûreté dans les communes), ils avaient leurs droits et leurs devoirs. La commune répondait des impôts mais elle les répartissait librement en les imposant aux propriétaires des terres (συντελεσταὶ καὶ κτήτορες) et non aux paysans sans biens-fonds (οἰκήτορες). Elle était soumise à répondre des impôts (epibolé). Elle avait par contre le droit de résoudre des contestations dans les questions de la possession des terres dans la commune. L'achat des terres par un étranger était soumis à l'approbation de l'administration communale (προτύμσις). Il se faisait un combat encore au VI^e siècle pour garder ce droit. Les papyrus égyptiens et aussi le matériel épigraphique ont permis à l'auteur de suivre même la question des terres communales, c.-à-d. des terres que la commune concédait à l'usage des singuliers surtout en Égypte, Syrie et en Asie Mineure. Levčenko suit enfin la question du patronat. La vie difficile, les mauvaises récoltes, les impôts élevés, la corruptibilité des fonctionnaires, tout cela forçait les petits paysans à rechercher leur protection chez les puissants: de cette manière le bien des paysans libres disparaissait même à l'Est. Mais il disparaissait aussi parce que les petits paysans s'installaient librement et volontairement dans les domaines impériaux, comme nous le montre la Novelle de l'Empereur Tibère, en renonçant à leur liberté pour pouvoir participer aux différents privilèges valables pour les paysans de ces domaines, avant tout à la décharge sur les impôts et à l'allègement dans les différents devoirs (*munera sordida*). Les paysans se rendaient leur vie moins difficile de cette manière.

Dans les II^e et III^e chapitres, consacrés aux domaines impériaux et à la relation entre le pouvoir impérial et les grandes propriétés foncières, l'auteur démontre que même le pouvoir impérial administrait ses propriétés énormes de la manière qu'elle favorisait les éléments du féodalisme. Les propriétés impériales (χώρα βασιλική) étaient source de trois revenus. Une part de terres était vendue, la deuxième en était cultivée directement, la troisième était donnée à loyer. En accord avec Mitteis et E. Stein, l'auteur éclaire les sortes de loyers principaux des terres, en somme connues, les *ius perpetuum*, *privatum* et *emphyteuticum*. La chose principale, et en même temps la plus importante quant au droit et à la société et aussi à la politique, consistait au fait que ces terres étaient données à l'Est à loyers avant tout aux riches (magnats), à la noblesse de sénateurs, fonctionnaires et de soldats. En profitant de la faiblesse du pouvoir central d'État et de l'administration provinciale corrompue, les dynatoi s'emparaient dès le V^e siècle d'un nombre toujours croissant de terres appartenant à l'Empereur sans aucun contrat déjà. Mais Levčenko rejette la théorie que c'était le conflit de ces forces qui fût cause du déchaînement de l'orage de « Nika » dans laquelle et surtout dans sa répression il ne voit que la victoire du groupe d'Illyriens autour de l'empereur Justinien sur les adversaires de l'Empereur.

Par cela il dévie en principe des théories jointes aux noms d'Uspenskij, Bury, Runciman et Diehl. Tous ceux sont convaincus du combat qui se faisait en By-

zance entre le pouvoir impérial et la noblesse de sénateurs dès le VI^e jusqu'au IX^e siècle avec la tendance d'annuler le pouvoir des grandes propriétés foncières. A cet effet, Levčenko examine avant tout la situation de la propriété foncière orientale en procédant par une analyse patiente et avec l'appui sur le témoignage du matériel épigraphique et il fait ensuite une comparaison de la propriété foncière de l'Ouest à celle de l'Est en montrant d'abord de nombreuses analogies. Également qu'à l'Ouest, les grandes propriétés foncières de l'Est s'étaient formées comme les grandes propriétés de noblesse qui avalaient ensuite de petites propriétés des paysans. Également qu'à l'Ouest les grands propriétaires transféraient la charge des impôts sur les colons, jouissaient des privilèges et droits et recevaient des immunités et, en usurpant les droits et les fonctions de l'administration d'État, ils exécutaient, à leurs propriétés, le pouvoir de police et représentaient les intérêts du fisc. Mais il y avait aussi des différences. La grande propriété foncière ne formait pas à l'Est l'unité économique si renfermée que celle de l'Ouest. A l'Est elle participait à la vie économique et surtout commerciale des villes et par cela aux relations commerciales de l'État byzantin. La noblesse de l'Est, en se recrutant surtout de l'état des sénateurs et des représentants de la haute bureaucratie, était plutôt noblesse de service que celle de naissance. Un ordre de noblesse n'y existait pas. Levčenko déduit principalement des Nouvelles de Justinien émises après la confiscation des propriétés des sénateurs qu'il ne s'agissait point à l'Empereur dans ce combat avec l'aristocratie de l'ordre des sénateurs et de l'abolition de son pouvoir économique et politique, très dangereux pour l'Empereur, mais qu'il ne voulait que ruiner ses adversaires politiques. La terre confisquée était donnée tout de suite de nouveau aux sénateurs et à l'Église, tout d'abord aux monastères riches avec une seule différence que ce n'étaient maintenant que les adhérents de la politique de l'Empereur. En s'appuyant sur les Nouvelles, il montre que Justinien avait beaucoup d'estime pour l'état des sénateurs et pour le sénat en général et à cause de cela, il a encore augmenté ses fonctions. La décadence de la grande propriété foncière privée ne s'est fait sentir qu'à la fin du VI^e siècle et surtout au VII^e se rattachant aux invasions des Arabes et à l'installation des Slaves dans l'empire byzantin, qui avaient pénétré jusqu'en Asie Mineure en dizaines et même centaines de milliers.

Comme nous avons vu, l'étude nous offre une image tout à fait différente de l'héritage laissé par l'Empereur Justinien que celle que nous connaissons. Ses résultats deviendront très intéressants, si nous étudions la pensée sur la situation à l'Est jusqu'au bout. Les princes et les rois médiévaux de l'Ouest ont trouvé un appui et un « contrepoids » contre les efforts féodaux de la noblesse de grandes propriétés foncières dans la naissance des villes et dans la formation de la bourgeoisie. A l'Est, les villes aux cents mille habitants, ayant besoin de grandes propriétés foncières pour assurer la nourriture de leurs habitants, prenaient, à cet effet, ces grandes propriétés foncières dans le domaine de leurs intérêts économiques et commerciaux. L'appui à l'Empereur contre les tendances vers le féodalisme chez les puissants (dynatoi) et surtout contre une certaine dés-

obligeance, que prouvait l'aristocratie de grandes propriétés foncières quant à la défense de l'État ne pouvait pas par conséquent être cherché à l'Est aux villes, mais à un autre facteur, c.-à-d. au facteur militaire. C'était surtout dès la pénétration des Slaves en Byzance la classe des petits paysans avec l'autonomie communale, d'où on recrutait l'armée byzantine. De ce point de vue, il faudra prendre de nouveau en considération aussi la question qui n'est pas sans contestations toujours encore, sur l'origine des thèmes et l'importance qu'on ajoute à ce système.

La deuxième étude dans ce recueil, celle de A. P. D'j a k o n o v sur les dèmes et les factions byzantins (pp. 144-227) mérite, à cause de son importance, d'être expliquée en détail aussi aux byzantinologues qui ne connaissent pas le russe. Le problème des dèmes byzantins (οἱ δῆμοι) et des partis dans le cirque — factions (τὰ μέρη) a été éclairé pour la première fois par l'étude de F. I. Uspenskij: *Партии цирка и димы в Константинополе в 1894.*¹ Jusqu'à ce temps-là régnait la théorie de E. Gibbon que les dèmes à savoir les factions n'avaient été que des organisations sportives du cirque. Dès le temps d'Uspenskij personne n'a plus de doute que leur rôle n'ait été plus grand, il était assurément politique. Seulement il reste contentieux comment était le fond réel, du point de vue de la politique, de la religion et de l'économie, de ces combats qui se faisaient dans le cirque. D'j a k o n o v distingue deux théories principales. C'est d'abord la théorie de A. Rambaud qui est basée sur la théorie de Gibbon et qui affirme que les partis de l'hippodrome n'avaient rien de commun avec les profonds mouvements nationaux en Byzance qui avaient leur origine dans les causes sociales: tout ce qui se passait au cirque, les combats des partis etc., n'était que l'affaire du sport et ne se trouvait qu'à la surface de la vie de la société de Constantinople. Contrairement à cette théorie, le savant croate, S. Manojlović, dont les recherches de 1904 n'ont été faites connues au savant public européen que grâce à l'effort de M. H. Grégoire², voit dans les dèmes et les factions deux partis vraiment « nationaux » qui étaient basés sur les différences des classes sociales. Les Verts sont représentants des classes inférieures et pauvres, les Bleus représentaient les classes supérieures et riches. Les luttes qui ont débordé l'hippodrome et ont été transférées dans les rues, incessamment aux VI^e et VII^e s., n'étaient que la tension et les combats des classes inférieures et de la noblesse. Aucune de ces deux théories, ni « sportive », ni « sociale », n'est toutefois en état d'éclairer les faits très compliqués concernant la révolte des dèmes dans les cas concrets. D'j a k o n o v explique cette impossibilité de ces théories par une erreur méthodique qui est commune aux deux théories: c'est qu'on indentifie les dèmes byzantins avec les factions. A vrai dire, ce reproche méthodique adressé par D'j a k o n o v aux théories mentionnées, s'appuie déjà sur les résultats de son étude monographique et

¹ Виз. Временник I (1894) 1—16.

² S. Manojlović, *Le peuple du Constantinople de 400 à 800 après J.-C.* — Byzantion XI, 2 (1936) 617—716. La traduction de la revue « Nastavni Vjestnik », Zagreb 1904.

c'est surtout ce qui est le *novum* que le savant russe apporte à la solution de cette question. D'après D'jakonov il n'est pas possible d'identifier et mêler les dèmes avec les factions. Les dèmes et les factions byzantins étaient deux organisations tout à fait différentes dont les dèmes ont l'origine plus ancienne. Ils se sont développés peu à peu des communes grecques classiques (*polis*) en organisations vraiment nationales. Les factions sont au contraire beaucoup plus jeunes, organisations postérieures, ecclésiastiques et politiques, des deux classes de la population byzantine qui ont été organisées par les dèmes selon leurs buts en deux partis du cirque à savoir les factions.

En demandant que les byzantinologues quittent le champ des réflexions générales et des contestations autour des dèmes, leur origine et leurs fonctions et qu'ils abordent l'étude monographique concrète, toujours sur une section peu grande, D'jakonov choisit pour objet de son étude l'époque des V^e—VII^e siècles et surtout la question des dèmes et des factions pendant cette époque à Constantinople. Il se sert des renseignements sur l'activité des dèmes des autres villes seulement pour faire le commentaire. Naturellement, il faut reconnaître que les V^e—VII^e siècles signifient l'époque « héroïque » des dèmes byzantins, époque de leur épanouissement et de leur influence principale. L'étude de l'auteur est divisée en deux parties, dont la première traite les dèmes et la seconde les factions (τὰ μέλη).

L'auteur analyse d'abord toutes les mentions des sources qui entrent en considération pour pouvoir démontrer que le mot δῆμος ne désignait jamais la faction (p. 149). Les dèmes ont pris leur origine dans les communes grecques et ils duraient sans interruption dès ce temps-là jusqu'à l'époque byzantine. Le démos signifiait chez les Grecs le « quartier de la ville » mais en même temps aussi la « commune autonome » administrant ce quartier qui était chargée aussi de certaines fonctions d'État à côté de son pouvoir exécutif résultant de l'autonomie: elle dressait la liste des contribuables, prenait part à la répartition des impôts et inscrivait dans les listes les dévotes capables et âgés pour le service militaire etc. Le démos avait ses assemblées, ses fonctionnaires et son bien. Il était chargé aussi de la surveillance de police dans la ville. Dans les états des diadoques, le système des dèmes s'est répandu loin au delà des frontières du monde grec. Dans les organisations d'État plus développées, les fonctions des dèmes changeaient. La garde macédonienne et le système de l'armée de mercenaires privent les dèmes des fonctions militaires. La nouvelle bureaucratie prive les dèmes de leur part à la répartition des impôts. Ce sont ensuite les fonctions communales qui restent exclusivement aux dèmes ainsi que les fonctions concernant la culture et la religion qui dès ce temps-là apparaissent au premier plan. Le théâtre, les cirques, les églises devenaient de plus en plus centres de la vie sociale. L'empire romain a supprimé à l'Est la situation privilégiée des Grecs dans les dèmes en introduisant l'égalité civique. Après 212, tous les citoyens, y compris le peuple, parviennent à devenir membres des dèmes et c'est dans cette forme que nous trouvons les dèmes à l'époque byzantine. En même temps, leur dépendance du pouvoir d'État devient de plus en plus grande. Sous Théodose II

les dèmes choisissaient encore eux-mêmes leurs fonctionnaires. Sous Justinien les principaux au moins en étaient déjà nommés.

Les dèmes byzantins n'avaient que des quartiers pas grands (γειτονίαι), beaucoup plus nombreux que c'étaient les « régions » qui, au IV^e s., étaient déjà 14. Mais toute la population des γειτονίαι n'était pas membres des dèmes (οἱ δημόται). A côté des démotés, il y avait aussi le peuple (ὁ ὄχλος); les autres sources distinguent πολῖται καὶ ξένοι, les « citoyens » et les « étrangers ». C'étaient les citoyens constantinopolitains qui étaient membres des dèmes, c.-à-d. c'étaient les habitants anciens et nouveaux de Byzantion et leurs descendants qui avaient reçu leurs droits de l'empereur Constantin le Grand. Les habitants temporaires de Constantinople, « non-citoyens », étaient principalement des éléments les plus différents qui s'étaient concentrés dans la capitale en venant des provinces, tout d'abord de l'Est. Il est impossible de dire si l'adhésion aux dèmes dépendait de certaines conditions sociales. Le prolétariat d'origine « civile » était probablement membre des dèmes. A Constantinople, les dèmes étaient subordonnés à l'éparque de la ville, le consentement à devenir membre des dèmes était accordé par les autorités de la ville, dans les cas exceptionnels c'était l'Empereur qui nommait les démotés. Les fonctionnaires (primates, τὰ πρωτεῖα) portant différents noms (pp. 158—160) se trouvaient en tête des dèmes. Mais dans la structure des dignités des dèmes, très compliquée chez Constantin Porphyrogénète, nous voyons refléter le système des factions, pas celui des dèmes.

En montrant l'insuffisance des renseignements des sources D'jakonov avoue qu'il est impossible de dire que les dèmes byzantins avaient aussi leur bien et leurs fermes particulières. Il les suppose de même que les fonctions autonomes des dèmes: soins de l'ordre dans les rues, dans les ports, surveillance et le service aux cas de l'incendie, construction des cisternes et des aqueducs. Les membres riches des dèmes faisaient bâtir ou entretenaient les temples, païens auparavant, chrétiens ensuite. Si la liste des contribuables et des conscrits était dressée par métrocomies dans les villages, elle était dressée par dèmes dans les villes. Les fonctions d'État, transférées, étaient de deux sortes: militaires et politiques (στρατεύεσθαι—πολιτεύεσθαι). Les dèmes ont été privés du droit de porter les armes sous Septime le Sévère. D'jakonov démontre, contre la théorie de Manojlović, que les dèmes n'ont été armés ni en 400, à l'occasion de la révolte des Goths, directement par le gouvernement, mais qu'il se sont emparés des armes eux-mêmes. Ce n'est que sous l'empereur Maurice vers la fin du VI^e ou plutôt au début du VII^e s., que les dèmes se transforment en une constante organisation militaire pour défendre Constantinople. Les dèmes se réunissent au service militaire en deux détachements (συντάξεις) formés des factions. Dans ce temps-là change aussi la nomenclature des fonctionnaires. Les chefs de différents dèmes étaient désignés jusqu'à ce temps-là par le nom de démarque à côté d'autres titres. Dès ce temps-là, le titre de démarque est transféré aux commandants des deux détachements militaires. En même temps il naît aussi une notion spéciale de οἱ δημοτευόντες désignant tels membres des dèmes qui exercent le service militaire et qui sont inscrits dans des listes spéciales (χάρται). Le procès

de réunir plus étroitement ces détachements avec la garde du palais, avec laquelle ils luttent en commun, continue aux VII^e et VIII^e siècles. Toutes les deux organisations sont soumises aux domestiques des « scholae » et des excubitoi. Les anciens démarques deviennent chefs civils qui étaient peut-être chargés seulement de la protection de police des dèmes.

À l'égard politique les dèmes signifiaient une certaine « force constitutionnelle », car ils avaient le droit de se réunir, d'adopter une attitude concernant les affaires publiques et d'État et de présenter leurs exigences à l'administration d'État ainsi qu'au gouvernement. Il est vrai que les sources ne parlent pas directement des réunions (séances) de différents dèmes, mais de celles des factions, ayant lieu surtout dans l'hippodrome. Mais ces réunions étaient souvent « préparées » et les exigences fixées d'avance dans les dèmes, même en vers; les démotés les apprenaient par cœur pour les réciter ensuite à l'hippodrome. Dès l'empereur Léon I^{er}, les dèmes étaient un facteur très important à l'occasion de l'élection des empereurs qui ne pouvaient pas monter sur le trône sans « approbation des sujets » quoique l'élection impériale eût été faite formellement par le sénat et les archontes. Les démonstrations, tantôt favorables au gouvernement (εὐφημῖαι), tantôt défavorables (θόρυβος, ταραχή), étaient la forme officielle par laquelle les dèmes exprimaient leurs consentements. Elles avaient lieu à l'hippodrome, mais aussi sur les champs d'exercices militaires, quelquefois dans les églises, dans les rues ou aux places publiques, et non rarement aussi sur le *forum Constantinum*. Quelquefois les empereurs convoquaient les dèmes eux-mêmes, même en dehors de l'hippodrome pour obtenir chez eux l'approbation de leur politique. Par une analyse des renseignements des sources, soigneusement dépouillées, D'jakonov montre tous les cas dans lesquels les dèmes faisaient valoir leurs résolutions (pp. 175—177). Ils se mêlaient de plus aux affaires judiciaires. Leur souci des affaires culturelles était naturellement à la première place, de même que les fêtes dans l'hippodrome qui étaient toujours, à l'époque antique et byzantine, en même temps une affaire du culte, à ce temps-là chrétien. L'entretien des théâtres et le soin des jeux au cirque étaient toujours devoir (λειτουργία) des riches démotés qui se réunissaient, à cet effet, en factions. Les devoirs sportifs des dèmes étaient à la charge des factions.

Les *factions* ou les partis du cirque étaient un élément de coordination des dèmes et par conséquent aussi leurs exposants ayant des fonctions politiques. Au début elles étaient deux, plus tard quatre. Comme intermédiaires des dèmes, elles devenaient centre auquel l'attitude des dèmes trouvait son expression dans les affaires politiques. Elles étaient en même temps l'unique lieu de réunion légal des dèmes, organisés d'après leurs buts dans ces deux partis du cirque. En parlant des factions, D'jakonov s'occupe tout d'abord de l'hippodrome en général et de la naissance des factions. Dans la partie suivante de son travail, il répond à la question principale: quelles étaient les causes des combats entre les factions et par conséquent aussi de ceux du cirque. L'hippodrome et les courses hippiques sont arrivés à l'empire byzantin de l'empire romain; les Romains les ont repris à leur tour chez les Grecs (pp. 179—181). Le premier renseignement sur les

factions apparaît dans Tite Live, le premier renseignement sur les « quatre » factions, à l'Est qu'à l'Ouest en même temps, se trouve dans les sources de l'empereur Caligule. Quant Constantin fondait l'hippodrome dans la Rome Nouvelle, il avait pour modèle l'hippodrome d'Antioche à côté de celui de Rome. A Antioche, les factions représentaient les quatre quartiers de la ville. D'jakonov s'efforce de ramasser tout ce qui pourrait jeter plus de lumière sur le sens original du nom des factions, c.-à-d. des Rouges, Blancs, Bleus (Venetoi) et des Verts (Prasinoi), incompréhensibles même aux Byzantins. Il accepte l'opinion qu'elles étaient d'origine syrienne (p. 182). Mais c'était seulement le système de deux partis qui a été transféré en Byzance, celui des Verts et des Bleus. Les Blancs et les Rouges n'étaient que des groupes sportifs au cirque pour augmenter les records sportifs et pour les faire exceptionnels; ils ont été formés par les Venetoi et les Prasinoi. Il n'y avait pas de dèmes spéciaux Blancs et Rouges sauf l'hippodrome.

Les factions étaient en principe des organisations sportives. Elles se chargeaient du soin des jeux et du personnel du cirque. Pour accomplir ces tâches, elles recevaient de l'argent du fisc ou des « choregoï », c.-à-d. des mécènes parmi lesquels il y avait aussi l'empereur, de hauts dignitaires civils et ecclésiastiques, des chefs des provinces et ensuite des riches, relevés par les dèmes. L'entretien de l'hippodrome n'était jamais à la charge de petits dévotes, comme jugeaient par erreur Rambaud, Wilken et Manojlović. C'étaient le dignitaire d'État qui était en tête des factions (πατρων καὶ προστάτης). Mais au sens propre du mot, c'étaient toujours primates des dèmes (membres du collegium des Anciens = τὰ πρωτεῖα) qui devenaient chefs des factions. Le vrai travail et les jeux directement au théâtre et au cirque étaient surveillés par les artistes exécutants. Leur situation était destinée avant tout par le gouvernement.

D'jakonov s'occupe ensuite minutieusement de la structure sociale des factions et des causes des conflits et combats entre les deux factions et à l'intérieur des factions elles-mêmes qui changeaient souvent en résurrections générales. La structure des deux factions, des Bleus (Venetoi) et des Verts (Prasinoi), était d'origine locale. Les Venetoi se recrutaient dans les dèmes de la Constantinople ancienne et de la banlieue, les Prasinoi provenaient de la ville nouvelle de Constantinople. Mais la structure sociale de la ville et de la nouvelle Constantinople était beaucoup plus compliquée que ne supposait Manojlović dans son schème des riches et des pauvres. Les larges classes des dévotes et le peuple (ὁ ὄχλος) étaient égales ici et là. Mais la différence en était dans les classes gérantes dans les dèmes. La couche gérante des Venetoi (dans l'ancienne Constantinople) était constituée par la « noblesse foncière », tandis que celle des Prasinoi (dans la ville nouvelle) se composait de riches commerçants et industriels avec de fortes relations avec l'Est. En s'appuyant sur les témoignages des sources, D'jakonov s'efforce, par une réflexion logique, très convaincante, de renforcer cette opinion qui a été exprimée en 1940 par Levčenko dans son œuvre *История Византии*. Chacune des classes gérantes des deux factions cherchait ensuite à s'emparer des sources économiques de son adversaire — la deuxième couche. La noblesse fon-

cière voulait s'emparer des entreprises industrielles et du commerce, les industriels et les commerçants à leur tour des propriétés foncières. La répartition des impôts était aussi lieu des conflits, car elle dépendait en principe de la relation entre les forces autour de l'empereur. A la Cour, l'influence principale était exercée par les eunuques qui dans leur majorité provenaient de l'Est et qui à cause de cela étaient plus proches aux Prasinoi. La noblesse foncière n'y avait jamais ses positions. La conception du christianisme oriental joignait aussi les eunuques aux Prasinoi. C'est de cette manière que les motifs sociaux, financiers, religieux et enfin aussi politiques se sont incorporés en deux conceptions politiques, contradictoires en principe, celles des Bleus et des Verts. C'était alors d'une origine plus compliquée que ne pensait Manojlović.

L'État avait besoin de financiers expérimentés qu'il trouvait parmi les Prasinoi. Même le fameux Jean Cappadoce sous l'empereur Justinien, était de son origine un des Prasinoi. Les Venetoi trouvaient leur appui au sénat, les Prasinoi à la bureaucratie financière où ils pénétraient. Il s'est produit enfin une dissidence dans la garde du palais sur laquelle voulaient s'appuyer les deux partis. Les Scholae ou la vieille garde restaient fermement au côté du sénat, la garde nouvelle (excubitoi), organisée par les empereurs Léon I^{er} et Zénon, protégeait de temps en temps le groupe adverse. Au temps des élections des empereurs, sous les crises des dynasties, le parti du sénat (les Venetoi) luttait avec le parti de la Cour (les Prasinoi). On a obtenu le consentement parfois seulement de crainte que l'hippodrome ne se mêlât pas directement au conflit, c.-à-d. il y avait la crainte de l'intervention des dèmes et de la garde.

Les factions cherchaient naturellement à profiter aussi des luttes religieuses concernant le christianisme oriental, le monophysitisme avant tout qui mettaient en mouvement les classes de la nation. Les classes gérantes des deux factions étaient indifférentes à la foi. Mais elles se servaient de paroles nationales pour gagner les masses. C'était l'orthodoxie grecque qui était foi de la noblesse de propriétés foncières, les Prasinoi, au contraire, étaient monophysites. La situation des Prasinoi à Constantinople était délicate sans doute. La population originale de la métropole était orthodoxe, les Venetoi comme les Prasinoi. Par conséquence, les Prasinoi ne pouvaient pas suivre la politique des monophysites comme c'était possible à Alexandrie ou à Antioche. C'est pourquoi il s'appuyaient plutôt sur les hauts dignitaires de la Cour qui s'efforçaient de conquérir dans les questions religieuses l'intérêt des impératrices pour leur politique orientée par la conception d'Est et de temps en temps aussi celui des empereurs qui hésitaient ordinairement entre les deux influences.

La thèse de Manojlović que la résurrection des dèmes signifiait le combat des classes inférieures contre les classes supérieures, ne peut plus être retenue. Le problème est beaucoup plus compliqué. D'jakonov examine ensuite concrètement pas à pas toutes les résurrections connues dans l'empire byzantin qui avaient leur origine dans l'hippodrome dès le temps de l'empereur Arcadius jusqu'à Constantin IV pour éclairer les « types » de conflits des deux factions. Les factions luttaient entre elles, mais on connaît aussi les résurrections d'une

seule faction contre l'empereur pendant que la seconde était sans action. La révolte commune des deux factions contre le gouvernement a évoqué la révolte des dèmes qui devenait ordinairement une résurrection générale. L'initiative y était presque toujours due aux simples démotés qui séduisaient le peuple à s'y ajouter et s'adressaient ensuite non seulement contre le gouvernement mais contre toute la classe gouvernementale.

Le dernier renseignement sur les factions apparaît dans les sources byzantines sous le règne de Philippique Bardan (711—713). Mais D'jakonov montre que les factions ont cessé de jouer le rôle politique déjà vers la moitié du VII^e s. Dès le temps de l'empereur Héraclius tout le pouvoir dans l'État passait, comme suite des guerres incessantes, successivement sur les groupes militaires et de cette sorte se perdait aussi la base économique de ces combats mutuels. La perte des provinces de l'Est et la faillite du commerce et de l'industrie ont achevé ce procès. Les dèmes ont gardé au contraire leur importance encore aux VIII^e et IX^e siècles comme l'a démontré d'une manière convaincante Ch. Diehl quoique les factions n'eussent plus d'existence comme organisations politiques.

L'importance de l'étude de A. P. D'jakonov a amené le professeur Levčenko à résumer encore une fois tous les résultats de D'jakonov dans *Viz. Vremennik* 1947, avec quelques suppléments et annotations. Il montre (pp. 180—181), en citant les sources, que sa thèse et celle de D'jakonov sur la structure sociale des Venetoi et des Prasinoi sont correctes. Mais il n'accepte pas la théorie de D'jakonov qu'il faut admettre la fin du rôle politique des factions à peu-près au temps de Héraclius. Georgios Hamartole dit encore en 694/5 tout à fait clairement que le coup d'État de cette année-là et le renversement de Justinien II ont été exécutés par le « dème des Vénétoï » (ὕπὸ τοῦ δήμου τῶν Βενέτων); Georgios Hamartole parle alors clairement des « Venetoi » si nous ne prenons plus l'expression « démos » en considération. En analysant ce témoignage, peu exploité jusqu'ici, Levčenko juge que le parti des Bleus jouait un grand rôle encore à la fin du VII^e s. et qu'il est impossible, par conséquent, de résoudre la question en suivant les méthodes y appliquées jusqu'ici. En ce qui concerne la théorie de N. V. Pigulevskaja, qui identifie de nouveau les dèmes avec les factions, cf. ici pp. 64.

M. Paulová / Prague

Jan Eisner, *Dvě přilby typu baldenheimského z Poiplí*. Bratislava, Slovenská Akadémia vied a umení 1946, pp. 39 + 8 pl. Extrait des *Historica Slovaca* III—IV (1945—46) 5—43. Avec un résumé français.

En 1935, on a trouvé, par hasard, à Dolnie Semerovce près de Šahy en Slovaquie, les fragments de deux casques, se trouvant maintenant au Musée Slovaque de Bratislava. Quoique le professeur Eisner ait fait par la suite des recherches sur place, aucun renseignement complémentaire ne peut être obtenu. M. Eisner rassembla et étudia minutieusement toute la littérature sur la question; signala les endroits où furent trouvés des casques semblables, qu'Ebert caractérise du nom

de « type de Baldenheim ». Ce type s'étend d'une part de la vallée de la Neretva en Yougoslavie et de la côte italienne adriatique jusqu'en Allemagne du Sud et plus au Nord jusqu'à la Saale. D'autre part de la vallée du Rhône et de la Saône jusqu'au Bassin Carpathique. Les nombreux éléments de la riche décoration des deux casques de Dolnie Semerovce donnèrent à l'auteur l'occasion de les comparer à d'autres casques semblables. Quoique trop influencée par M. Holmquist qui estime que toute la décoration des casques forme un même ensemble ayant ses racines en Égypte dans l'art copte, l'étude du professeur Eisner montre que les casques du type de Baldenheim furent ornés d'éléments puisés dans le trésor artistique des monuments des II^e—V^e siècles après J.-C. Ces casques sont sans aucun doute d'origine orientale, mais ils ont des rapports avec les superbes casques de la période romaine tardive, qui étaient, eux aussi, recouverts de tôle d'argent doré. La question de lieu de fabrication est très difficile à résoudre. Influencé par les travaux de W. Holmquist et Gy. László, le professeur Eisner propose de rechercher l'origine des casques du type de Baldenheim soit en Égypte, soit dans les endroits où l'influence de l'art copte se fit particulièrement sentir : par exemple dans le domaine de l'Art de Ravenne. On peut donc penser que leur fabrication remonte aux V^e—VI^e siècles après J.-C. L'auteur croit que la forme du casque de Baldenheim doit son origine à une transformation des splendides casques de la période romaine tardive. Les premiers casques fabriqués furent les casques à quatre bandes, puis à six bandes. Le professeur Eisner estime que les casques de Dolnie Semerovce sont parmi les modèles les plus anciens du type de Baldenheim. Il n'ose avancer à quelle culture ils appartiennent et rappelle seulement que des exemplaires de ce type furent, pour la plupart, trouvés sur le territoire germanique, exception faite pour ceux de Sv. Vid et Dolnie Semerovce qui purent être la propriété de seigneurs de différentes tribus, même des tribus slaves. Ces casques devaient probablement se trouver dans la vallée de l'Ipeľ avant que les Avares n'occupent l'ancienne province de la Pannonie, et il n'est pas exclu que cela soit déjà fait au V^e siècle.

Les casques de Dolnie Semerovce furent bien publiés par le professeur Eisner ; mais la question de leur origine et de leur signification est très difficile à résoudre. On ajouta comme exemples remarquables de l'artisanat d'art les casques du type Baldenheim aux documents soutenant la thèse de Holmquist, sur l'importante influence de l'Égypte dans l'ensemble culturel et l'expression artistique de la période romaine tardive. Cependant le professeur Eisner lui-même signale les résultats de l'étude de Mme R. Vacková d'après lesquels on voit apparaître sur le bandeau frontal du premier casque des motifs rappelant la Russie méridionale. On n'y trouve pas une analogie exacte de composition, mais les motifs qui se rencontrent sur le casque de Dolnie Semerovce se retrouvent tous sur les monuments de la Russie méridionale. Ce fait important se rapproche beaucoup de ceux signalés dans leurs thèses par M. Ebert et R. Henning, mais ne montre qu'un aspect du problème. Il faut en effet, tenir compte des traditions artistiques et techniques des provinces Rhénanes qui, après le II^e siècle après J.-C. s'intégrèrent dans l'ensemble de l'Empire. La technique de la tôle dorée fut souvent

utilisée pour des buts civils dans les ateliers de l'État en Gaule. Plus tard on l'employa pour les parties somptueuses de l'équipement militaire, dont le goût s'est développé sous l'influence orientale. Il serait intéressant d'étudier l'histoire de différents motifs de décor; beaucoup d'eux, sans doute, se trouvent dans l'art grec. La fabrication en série, surtout en Rhénanie amena leur diffusion dans toutes les provinces, où ils devinrent un élément dominant dans l'ornementation artistique. Par ailleurs, des motifs locaux et des symboles s'y ajoutèrent en modifiant et transformant les anciens types. La complexité de ces questions permet difficilement de préciser l'origine des casques et ceci nous amène à considérer le problème de l'origine et de la substance de l'art romain tardif. Dans son travail et en fonction de celui-ci le professeur Eisner aborda ce problème dont nous ne pouvons que difficilement approcher la solution par suite des divergences d'opinions dans les conceptions fondamentales et aussi dans la méthode.

Par sa belle publication des deux casques de Dolnie Semerovce, le professeur Eisner apporte un nouvel appui à l'étude de ces questions. Cette étude semble montrer l'influence de deux zones culturelles: celle traditionnelle des provinces occidentales et celle venue de l'Orient. L'ensemble de ces deux influences caractérisa la période romaine tardive et prépara la civilisation de la période des grandes invasions.

B. Svoboda / Prague

Jan Eisner, *K dějinám našeho bradištního šperku*. Časopis Národního Musea CXVI (Praha 1947) 142—162.

Sous la forme d'un rapport qui ne veut être qu'une introduction à une nouvelle étude descriptive et analytique de la parure tchèque à l'époque des burgwalls slaves, le présent traité est un tableau synoptique de l'évolution de la parure slave dans nos pays des VII^e—XII^e siècles.

M. Eisner se base sur le fait signalé par R. Jakimowicz, que la Bohême et la Moravie forment, quant à l'évolution de la parure slave, un domaine indépendant. Il examine tout d'abord la parure d'origine danubienne qui présente le groupe le plus ancien (p. ex. les bronzes du type Keszthely qu'il date dans les pays tchèques de la fin de l'Empire avare). Il inclut aussi dans ce groupe le dépôt d'argent de Zemiansky Vrbovok et la fibule de style nomade de Nitra. Il s'occupe ensuite de la question de la boucle terminée en triple S du type Keszthely. Il admet qu'il s'agit d'une parure portée dès le VIII^e siècle et propre aux Slaves occidentaux. Les parures simples de la Moravie du Sud s'expliquent par l'influence avare. L'auteur étudie soigneusement les objets du type tardif de Keszthely d'après le classement de N. Fettich. Il croit qu'à la fin et après la destruction de l'Empire avare c'étaient des fondeurs ayant la tradition du style avare qui arrivèrent en pays tchèques. Là, ce style se mêla au style carolingien.

Après le groupe danubien, le deuxième groupe est constitué par un courant d'importations byzantines. M. Eisner précise que le début de ces importations est lié à l'importance croissante de la Moravie et à sa christianisation. En Bo-

hême, il pénétra probablement vers la fin du IX^e siècle mais n'atteignit seulement son apogée qu'au X^e siècle. Contrairement à H. Preidel, il insiste sur l'origine byzantine des grands boutons ronds. Sur ce point, l'étude de la tombe de Želénky est d'une importance de premier ordre. M. Eisner le déclare purement byzantin et, d'accord avec L. Niederle, le fait remonter au X^e siècle. L'auteur insiste sur la remarque de G. Skalský concernant les influences byzantines et othoniennes dans l'évolution de la glyptique monétaire tchèque aux XI^e et XII^e siècles.

Poussant plus loin la constatation de L. Niederle à propos des importations byzantines, le professeur Eisner signale qu'il existe dans la parure moravienne un groupe particulier employant une technique orientale de décoration en grains de pavôt et en tresses ajourées et filigranées témoignant, chez nous, des rapports étroits avec le groupe slave du Nord-Ouest de Jakimowicz. Selon lui, l'invasion magyare laissa peut-être subsister les relations commerciales directes entre la Moravie et la région Byzantino-Orientale.

L'étude de la parure byzantine tardive et celle rencontrée dans les dépôts d'argent morcelé amène l'auteur à parler du problème de la boucle en S qui accompagne les deux groupes. Contrairement à l'opinion de L. Niederle qui recherchait vers le Sud-Ouest l'origine de cette parure, portée dans la coiffure, K. Dinklage et P. Reinecke la rapprochent des bijoux de l'Occident carolingien. Le professeur Eisner soulève des objections graves contre cette théorie. Il montre que les boucles slaves sont des dimensions petites alors que les formes carolingiennes sont beaucoup plus grandes.

Après avoir énuméré les hypothèses des savants allemands concernant l'origine des perles de verre, l'auteur étudie les bijoux typiques des dépôts d'argent morcelé. Sa classification est basée sur celle de Jakimowicz et sur la thèse de L. Niederle qui les fait venir de l'Est à travers la Galicie, l'Oder et jusqu'au groupe I de Jakimowicz. Il insiste sur ce fait que quelques bijoux de ce groupe existaient en Bohême avant la thésaurisation de l'argent morcelé. Ils furent réellement portés comme le témoignent les sépultures. M. Eisner défend, quant à l'origine des bijoux, la thèse de Jakimowicz sur la prépondérance de la fabrication indigène. Il apporte, comme une preuve très importante, le fait que les Slaves occidentaux fabriquèrent des bijoux simples dès le VIII^e siècle et qu'en Moravie, dès le IX^e siècle, on copia des modèles danubiens et byzantins. Tout en admettant dans l'ensemble la thèse de Preidel sur l'activité des ateliers monacaux allemands du X^e siècle, il démontre, qu'il existait en Bohême ainsi qu'en Pologne dans le groupe I de Jakimowicz, des ateliers ayant produit des quantités importantes de boucles en S et susceptibles de copier les boucles d'oreilles et les gros boutons ronds byzantins.

L'auteur montre l'erreur de la thèse de Preidel en étudiant le trésor de Žatec. Là, la bague massive, où Preidel voit une influence occidentale, appartient à l'inventaire de la civilisation de l'Europe orientale et se retrouve aussi dans le groupe de Bielo-Brdo. M. Eisner considère comme impossible la datation de ce type dans la Bavière du Nord-Est vers l'an 900. Les objets de parure ont des analogies en Europe septentrionale et occidentale, mais la bague au grenat ressemble à nos

bagues du type byzantin. La plupart des objets de ce trésor appartiennent au groupe I de Jakimowicz ainsi que les cassettes à amulettes, appelées kaptorgas, et les croix creuses. L'auteur démontre parfaitement que les kaptorgas et les perles en métal de Kolín sont plus anciennes que les trésors d'argent morcelé.

Il nous donne ensuite un aperçu de la situation en Slovaquie, où les importations byzantines et les influences du groupe I de Jakimowicz sont inexistantes, exception faite de la vallée de la Morava. Il étudie le type de Bielo-Brdo qui apparaît vers l'an 1000 dans les cimetières slovaques du bassin danubien. Ce type se compose d'une part des bijoux byzantins et de leurs copies, d'autre part des bijoux d'origine orientale qui arrivèrent, par les voies restituées après l'invasion magyare dans le bassin du Danube. L'auteur envisage une survivance de l'orfèvrerie antique et note la constatation de Schránil d'une connexion entre le trésor du type Bielo-Brdo trouvé à Tokay et les boucles d'oreilles du type de Rybešovice en Moravie. Il rapproche même le trésor de Tokay et le groupe XIII de Jakimowicz (Volynie-Kiev).

En étudiant les objets les plus récents du type Bielo-Brdo qui par leur simplicité ne diffèrent guère de ceux de l'orfèvrerie tchécoslovaque des XI^e—XIII^e siècles, l'auteur se trouve amené à étudier la période la plus récente de la parure slave. Il parle d'abord de l'idée de G. Skalský, identique à celle de Preidel, de changement de la structure économique, impliquant un changement dans la composition des dépôts de monnaie, où l'on ne trouve plus d'argent morcelé. Parmi les dépôts du milieu du XI^e siècle M. Eisner étudie le dépôt de Babice. Il met les grands anneaux terminés en S en relation avec le groupe de Bielo-Brdo; la statuette d'agneau avec le groupe I de Jakimowicz; la bague au cristal de roche avec la zone byzantine. Le groupe le plus récent de la parure slave de l'époque des *burgwalls* est généralement caractérisé par la disparition des boucles d'oreilles et augmentation des objets d'origine indigène, des boucles en S et des bagues qui dominent peu après. Après les bagues de Babice, l'auteur met particulièrement l'accent sur celles qui ont été trouvées au cimetière de Turčiansky Svätý Martin, dans lesquelles V. Budinský-Krička a reconnu des produits indigènes des XI^e—XIII^e siècles.

L'auteur traite dans sa conclusion des influences occidentales, septentrionales et de celles venant de la région de Köttlach. Il montre, pour nos pays, un nombre restreint des importations occidentales et une absence d'influence de cette région. Il examine aussi l'assertion de Preidel considérant le tombeau de Kolín comme ayant un caractère non slave mais carolingien, et montre combien le contenu de la tombe est hétérogène. Il s'accorde avec Schránil pour la dater du X^e siècle, plus probablement de la seconde moitié. Pour les objets d'origine nordique, il renvoie à sa critique des opinions de N. Fettich concernant les derniers objets de la zone de l'art avare.

La grande majorité des conclusions de M. Eisner restera toujours valable et si les travaux ultérieurs doivent y apporter des modifications, la méthode de l'auteur sera toujours un exemple à suivre. Il serait seulement à souhaiter que ce travail fût complété et édité dans une langue mondiale. R. Turek / Prague

Sp. A. Pagoulatos, *Οἱ Τσάκωνες καὶ τὸ περὶ τῆς Κτίσεως τῆς Μονεμβασίας Χρονικόν*. Athens, 1947, pp. 80.

This is a dissertation submitted for the doctorate to the faculty of philology of the University of Athens. It consists of two parts, of which the one is a study of the *Chronicle of Monemvasia*, its various versions, its sources, nature, date of its composition and its meaning; the other, and by far the longest, deals with the problem of the etymology of the term Tsacones. In this part the author passes in review the various explanations of the term Tsacones thus far offered and then gives his own: Tsacones derives from ἐξωλάκωνες, ἐξω being equivalent to ἔκτος τῆς πόλεως χώρος, i. e., the country region. The Tsacones constituted the rustic element of Laconia which, following the invasion of the Peloponnesus by the Slavs, settled in the mountains of ancient Cynuria; they were distinguished from the city elements, some of whom had fled to Sicily while others founded the city of Monemvasia by being referred to as ἐξωλάκωνες, which, in the course of time, became Tsacones, whence also Tsaconia. Thus does Pagoulatos explain the origin of the term Tsacones. His explanation sounds plausible. What is certain is that Tsacones is related very closely to Lacones.

Of greater interest, at least for me, is the part of Pagoulatos' book dealing with the *Chronicle of Monemvasia*. I, myself, have studied this chronicle and while that study has not yet been published,¹ I have utilized its conclusion in two other articles which have already appeared.² One of these articles was known to and used by Pagoulatos.³ He agrees with me that the Iberikon version of the *Chronicle of Monemvasia* was drawn from a written source, now lost; that it was composed in the tenth century, during the reign of Nicephorus Phocas, or in the eleventh, and that its value as a historical source is beyond any doubt.⁴ But while accepting the trustworthiness of this chronicle, M. Pagoulatos draws none of the conclusions which necessarily follow.

The *Chronicle of Monemvasia* and the scholium of Arethas — the two are drawn from the same source — say that the Slavs (Avaro-Slavs) invaded and settled in the Peloponnesus during the reign of Maurice; Pagoulatos maintains that no such invasion took place at this time; and that the Slavs reached the Peloponnesus only at the beginning of the eighth century at which time Monemvasia was also founded. The *Chronicle of Monemvasia* and the scholium of Arethas state that the Avaro-Slavs entered the Peloponnesus as conquerors and occupied it by force; Pagoulatos insists that they came slowly and peacefully at

¹ This study will appear in the fifth volume of the *Dumbarton Oaks Papers*.

² Peter Charanis, *Nicephorus I, the savior of Greece from the Slavs (810 A. D.)*. Byzantina-Metabyzantina I (1946) 75—92. — *On the question of the hellenization of Sicily and southern Italy during the Middle Ages*. The American Historical Review LII (1946) 74—87.

³ *Nicephorus I* . . .

⁴ Pagoulatos 40: Ἡ ἱστορικὴ ἀξία τῆς παραλλαγῆς ταύτης (the Iberikon version of the Chronicle of Monemvasia) εἶναι ἀναμφισβήτητος.

first and that it was only toward the year 746 that they moved en masse and forced many the Peloponnesians to emigrate. The emigration of the Peloponnesians he accepts as a fact, but places it toward the middle of the eighth century. How he can maintain this position in the face of the statement of Arethas, that the people of Patras were forced by the Slavs to emigrate to Italy during the sixth year of the reign of Maurice, is indeed incomprehensible. Pagoulatos' position, of course, is indefensible. Indefensible, too, is his rejection of the data, furnished by the *Chronicle of Monemvasia* and confirmed by the scholium of Arethas, that the Slavs held the western part of the Peloponnesus, including the city of Patras, for two hundred and eighteen years, i. e., from the sixth year of the reign of Maurice to the fourth year of the reign of Nicephorus I (587—805).

Pagoulatos characterizes as arbitrary my view that the information given by the *Chronicle of Monemvasia* and the scholium of Arethas concerning the re-settlement of Patras and Lacedaemon (Arethas does not refer to Lacedaemon) by Greek or hellenized elements during the reign of Nicephorus I is related to the passage in Theophanes concerning the order of Nicephorus I to have Christians from every province of the empire transplanted to Sclavinias. In my article I wrote Sclavinia and identified it with the western Peloponnesus, but the correct reading in Theophanes is Sclavinias. There were thus several Sclavinias, regions of the empire which were inhabited by Slavs, and these Sclavinians Nicephorus I tried to settle with Christians brought there from other parts of the empire. It is possible, but by no means certain, that some of these Christians were settled in the northern regions of the Strymon,⁵ but it is absolutely sure, as shown by the *Chronicle of Monemvasia* and the scholium of Arethas, that others were settled in Patras and Lacedaemon. Accordingly the Sclavinias mentioned by Theophanes in the passage in question include also the western part of the Peloponnesus and my relating this passage to the *Chronicle of Monemvasia* is by no means arbitrary. It is imposed by the very nature of our sources.

In recognizing the historical value of the *Chronicle of Monemvasia*, Mr. Pagoulatos has rendered true service to Greek scholarship. It is unfortunate that he failed to draw from this conclusion the necessary consequences. Apparently he was anxious to remain within the view prevalent in Greece that Slavs did not settle in Greece proper before the beginning of the eighth century. But Slavs settled in Greece, and as far as the modern Greek nation is concerned it is of no great consequence whether they settled there at the end of the sixth century or at the beginning of the eighth. That there is Slavonic blood in the modern Greeks there can be no doubt, but this does not mean that the modern Greeks are Slavs. They are Greeks. We insist, however, on the view that the Slavonic settlements in Greece date as early as the end of the sixth century because that view is imposed upon us by the sources. *Peter Charanis / New Brunswick*

⁵ S. P. Kyriakides, Βυζαντινὰ Μελέται. Salonica 1939, 137 and n. 4.

Dion Zakythinos, *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*. Athens, ^αΑετός 1945, pp.VIII, 102.

The publications of Vasmer's book, *Die Slaven im Griechenland*, has given rise to a number of studies in Greece dealing with the question of the Slavonic settlements in Greece during the Middle Ages. By far the most important of these studies is that of Dion Zakythinos.

Since the appearance of his *Le despotat grec de Moree* Zakythinos has shown himself one of the ablest and outstanding Greek scholars. His knowledge of the history of the Peloponnesus is especially profound. His present book is the most significant study on the Slavs in Greece which has appeared in Greece since Paparrhegopoulo. It numbers one hundred pages and consists of five chapters. In the first chapter the author treats the early history of the Slavs and associates their first incursions into the Balkan regions south of the Danube with the reign of Justinian. The Slavonic settlements in the Balkan peninsula is the subject of the second chapter. Here are discussed the important passages of Evagrius and John of Ephesus. Zakythinos follows Hopf and Amantos in interpreting Hellas as used by Evagrius to refer to the regions of the northern Balkans, the country between Singidunum and Anchialus, and as for John of Ephesus he confines his remark to this, that although John of Ephesus speaks of Slavonic settlements, he died in 585 and therefore his story is incomplete but a comparison of it with the relevant passages of Michael the Syrian leads to the inference that these Slavonic settlements were subsequently destroyed. The Slavs in the Peloponnesus is the subject of the third chapter, while the fourth is devoted to a discussion of the philological and other remains of the Slavonic settlements in Greece. In the fifth and last chapter the author discusses the question of the absorption of the Slavs.

Throughout his study Zakythinos reveals a remarkable knowledge of the sources and the works of modern scholars on the subject. There is nothing in his book which leaves him open to the charge that he was ignorant of certain sources or that he wilfully refrained from citing them. He is open to criticism, however, in the manner in which he uses these sources. This is particularly true of his treatment of the *Chronicle of Monemvasia* and the *Scholium* of Arethas.

Zakythinos is, of course, well acquainted with the *Chronicle of Monemvasia* and the various studies which have been devoted to it. He also knows the *Scholium* of Arethas. To both the chronicle and the *Scholium* of Arethas he devotes considerable discussion and comes to the conclusion that they were drawn from the same source. But what was the nature of this source? Zakythinos writes in answer to this question: "The original core of these sources must be sought, far from the written tradition, in the oral richness of the Peloponnesian people." And consequently "the information according to which the Peloponnesus was subjected definitely by the Slavs in the year 588 lacks any significance". Accordingly he rejects the idea that Slavs settled in the Peloponnesus in the sixth century, and places the Slavonic settlements there after 746.

With these conclusions it is impossible to agree. In the first place it does

not necessarily follow that information drawn from the oral tradition lacks significance. Oral traditions are not figments of the imagination; they are usually based on facts. But it is extremely improbable that the *Chronicle of Monemvasia* and the *Scholium* of Arethas are derived from an oral tradition. The chronological data which the *Chronicle of Monemvasia* gives agrees with what is known from other sources; its phraseology is virtually the same as these sources; there is absolute harmony between the *Chronicle of Monemvasia* and the *Scholium* of Arethas; their wording is almost identical. Such similarities would have been impossible unless the common source was in writing. The oral tradition is usually distorted as it passes from one generation to another and no two persons who drew from it report it in the same wording. If the *Chronicle of Monemvasia* and the *Scholium* of Arethas are derived from the same source, that source must have been a written one. It was probably a chronicle, written sometime between 805, the year during which Patras was rebuilt and raised to the status of a metropolis, and 932, the year during which Arethas wrote his scholium, whose author had drawn his information from Menander, Evagrius, Theophylact Simocatta and some other source which is now lost. This would explain the reason why some of the notices of the *Chronicle of Monemvasia* are easily traceable to Evagrius, Menander, and Theophylact Simocatta. It seems improbable that whoever wrote the *Chronicle of Monemvasia* referred to these various works separately, drawing his notice from one, and that from another. Most probably he had before his eyes one work and from that one work he compiled his own notices.¹

There is another point on which Zakythinos leaves himself open to criticism. He belittles, as has been pointed out, the historical value of both the *Chronicle of Monemvasia* and the *Scholium* of Arethas, but uses both of these documents as sources in support of certain statements. For instance, in his discussion of the toponymes in the Peloponnesus adduced by Vasmer as Slavonic he notices that they are least numerous on the eastern coast of that peninsula and then remarks: "This observation is accurate and agrees with the definite testimony of the sources." And what are the sources to which he refers? They are the *Scholium* of Arethas and the *Chronicle of Monemvasia*. In fact, Zakythinos accepts every statement of the *Chronicle of Monemvasia* except one, that the Slavs settled in the Peloponnesus in the sixth century, during the reign of Maurice. He still maintains the old views generally held by Greek scholars, that the Slavonic settlements in the Peloponnesus were established after 746. This view ought to be definitely abandoned, for there is now little doubt that Slavs came and settled in the western part of the Peloponnesus during the reign of Maurice in the sixth century.

These criticisms of Zakythinos' book, however, must not be constructed to affect its central thesis. That thesis is the continuity of the Greek people through-

¹ I have myself studied the *Chronicle of Monemvasia* in the light of the *Scholium* of Arethas and the petition drawn in 1429 by Isidore of Kiev on behalf of the metropolitan of Monemvasia. My results will be published in the *Dumbarton Oaks Papers*, volume 5.

out the Middle Ages. Zakythinos amply demonstrates this continuity and his book as a whole makes a significant contribution to the history of the Greek people during the Middle Ages. *Peter Charanis / New Brunswick*

Steven Runciman, *The Medieval Manichee. A Study of the Christian Dualist Heresy*. Cambridge University Press, 1947, pp. X, 212.

L'histoire du grand mouvement hérétique qui embrassa presque toute l'Europe du Sud depuis le X^e jusqu'au XIII^e siècle et dont les adeptes étaient connus sous les noms divers de Bogomiles, Cathares, Paterènes etc., suscite toujours de nouveaux travaux et de nouveaux points de vue. Le problème du bogomilisme en Bulgarie vient d'être discuté par maints écrivains bulgares (Nic. Blagoev, Trifonov, Jordan Ivanov); en Yougoslavie, J. Šidak et V. Glušac exposèrent sous deux aspects contradictoires la question des Patarènes en Bosnie; Jean Guiraud publia en 1935—1938 une œuvre magistrale sur les Cathares et les Vaudois. Enfin, en 1945 H.-C. Puech et A. Vaillant donnèrent une édition soignée de la source principale — le traité du prêtre Cosmas en traduction française avec un aperçu succinct de la doctrine du bogomilisme.

M. Steven Runciman, bien connu par ses travaux sur l'histoire bulgare et balkanique, vient de publier une œuvre intéressante: une histoire de la tradition dualiste dans le christianisme, à partir de ses sources gnostiques et manichéennes jusqu'à son épanouissement final dans le Moyen-Age. L'auteur remarque lui-même: « du point de vue théologique, le titre de ce livre est injustifiable, parce que le dualisme chrétien et le manichéisme furent deux religions distinctes et séparées ». Mais pour le clergé médiéval, tous les dualistes étaient des Manichéens; c'est pourquoi l'auteur accepte cette appellation. Il le fait aussi parce que des dualistes du Moyen-Age étaient bien proches de la doctrine de Mani, sans la connaître directement. Il laisse de côté l'histoire des vrais Manichéens qui existaient encore au Turkestan au Moyen-Age et ne s'occupe que de la doctrine dualiste en Europe.

Ce livre de petit format est divisé en sept chapitres. Le chapitre I (pp. 1—4) n'est qu'une introduction qui définit les notions générales d'hérésie, persécution et propagande. L'auteur dit avec droit: la doctrine orthodoxe est si complexe et difficile qu'elle suscitait toujours des tentatives de simplification, qui étaient considérées comme hérésies. On ne s'occupait pas beaucoup d'hérésies tant que le christianisme était une minorité persécutée. Mais le triomphe de la Croix sous Constantin créa une Église officielle; alors chaque hétérodoxie devint hérésie, et l'État et l'Église se mirent à la persécuter.

Le chapitre II (pp. 5—25) parle de « Racines gnostiques » de la doctrine dualiste. L'auteur pense que c'est le problème du Mal qui fut la base de ce courant; il cite le mot de Tertullien: « Eadem materia apud haereticos et philosophos volutatur: unde malum et qua in re. » Il donne un exposé bref mais clair de la doctrine de Marcion « qui créa la première grande Église dualiste chrétienne »

et passe à Mani, en mettant en relief sa division des croyants en deux classes — les Élus et les Auditeurs, qui fut acceptée plus tard par les communautés dualistes de l'Europe.

Il prise le Manichéisme en ces mots: « le Manichéisme tomba, parce qu'il était trop anti-social. Dans cet âge belliqueux avec une civilisation en défense contre les invasions barbares, les autorités ne pouvaient pas approuver une croyance qui défendait de tuer personne, même les animaux, et dont un nombre considérable d'adeptes errait en refusant de travailler, vivant de la charité des autres et exerçant une vaste influence sur toute la société » (p. 17). Les chrétiens orthodoxes obéissaient à une hiérarchie qu'il était aisé de contrôler par l'État. Les Manichéens refusaient d'obéir à cette hiérarchie. C'est pourquoi l'État persécutait leur secte.

Depuis St Augustin le nom de « Manichéen » s'applique à chaque doctrine dualiste dans le christianisme.

Le chapitre III (pp. 26—62) expose les origines des Pauliciens en Arménie et leurs guerres contre Byzance au IX^e siècle. En exposant leur doctrine, l'auteur traite aussi la question des Thonraki, une secte apparentée aux Pauliciens qui existait encore au XIX^e siècle et dont la doctrine est conservée dans le manuscrit arménien que Conybeare publia sous le titre « the Key of Truth ». Selon l'auteur, les Pauliciens acceptèrent la doctrine dualiste des Gnostiques, en la simplifiant; ils la conservèrent pour la transmettre à l'Occident.

Le chapitre IV (pp. 63—83) parle du bogomilisme en Bulgarie et à Byzance. Il est à regretter que l'auteur qui est spécialiste pour l'histoire bulgare, n'ait traité ce chapitre que brièvement et n'ait pu se servir du livre de H.-C. Puech et A. Vailant, paru en 1945. D'après l'auteur, les sources du bogomilisme sont: en premier lieu le paulicianisme apporté dans les migrations des Arméniens en Bulgarie et en Thrace, ensuite la littérature gnostique et aussi quelque influence du messalianisme. Mais la base politique du bogomilisme c'est une réaction des paysans slaves contre leurs seigneurs bulgares ou grécisés. C'était une réaction négative, défaitiste qui contribua sans aucun doute au déclin de la Bulgarie sous le tsar Pierre et ses fils (p. 68). Notons que M. Runciman réfute l'opinion émise par Gieseler et souvent répétée, que la doctrine des Bogomiles dériverait du dualisme primitif des païens Slaves. Il s'appuie sur Motchoulski qui démontra en 1889 qu'il n'y avait aucun dualisme dans le paganisme slave et que les données de Helmold (circa 1150) sur le « Zernobog » ne peuvent s'appliquer qu'à une branche locale des Slaves, de date tardive.¹ M. Runciman dit même: « il est plus aisé de présumer que ces Slaves de Helmold étaient infectés de bogomilisme ».

La conclusion de l'auteur est la suivante: « le Bogomilisme nacquit parmi les paysans dont la misère physique les fit conscients de la misère des choses. Le Christianisme, imposé par leurs maîtres, leur semblait étrange et sans réconfort. La croyance des Pauliciens était plus convenante: elle professait un simple dua-

¹ Signalons l'article de W. Nehring, *Der Name bēlbog in der slavischen Mythologie*, Archiv für slav. Philologie XXV (1902) 66—73. Dans les années suivantes, J. Peisker et J. Pilar insistaient beaucoup sur ce dualisme hypothétique des Slaves primitifs.

lisme et expliquait la misère du monde. Un prêtre inconnu, nommé Bogomil, l'adapta aux Slaves, en transformant son militarisme en une résistance passive, plus formidable encore. La nouvelle croyance se développait: les hérétiques furent touchés par le messalianisme qui leur donna accès à la tradition gnostique orientalisée. Alors un nouveau christianisme se fonda, basé sur de vieilles légendes chrétiennes et sur le dualisme oriental, qui répondait aux besoins du paysan médiéval, pour devenir bientôt une des grandes religions de l'Europe » (p. 93).

Le chapitre VI sur les Patarènes qui est le plus intéressant pour les slavissants, est malheureusement trop court. Il parle de la tradition du bogomilisme en Bulgarie et en Macédoine jusqu'au XV^e siècle et de sa diffusion en Serbie et en Bosnie. Nous y ferons quelques remarques.

On pourrait compléter les références sur les hérétiques en Macédoine par la décision d'un concile local présidé en 1316 par l'exarque de Thrace et de Macédoine (Miklosich—Müller, *Acta Graeca* I, 59). Un pape Garianos y est jugé parce qu'il alla εις τοὺς Πατριάρχους et se convertit à leur hérésie, ayant reçu d'eux 500 hyperpères et un cheval. C'est, à notre connaissance, le seul texte byzantin où le nom de Patarènes est appliqué aux hérétiques dans les Balkans; il démontre aussi que ces Patarènes faisaient du prosélytisme.

Il est impossible d'affirmer que Stefan Nemanja « encouragé par son révérend fils St Sava, tint un grand concile à la fin du XII^e siècle pour condamner les Bogomiles » (p. 99). La biographie de St Siméon (= Nemanja), citée par M. Runciman, place ce concile entre la bataille de Pantino (1172) et la mort de Manuel Comnène.² Ce concile eut donc lieu avant 1180 et fut présidé par un archevêque grec Euthymios. Dans ces temps, St Sava, le fils cadet de Nemanja, n'était qu'à peine né: nous savons qu'il se fit moine vers 1191, comme adolescent de 15—16 ans.³

Encore une remarque concernant la diffusion du bogomilisme en Dalmatie. En suivant l'opinion de J. Gieseler (1834) et de Ch. Schmidt (1849), M. Runciman affirme que les hérétiques de Dalmatie formaient une « Église de Tragurium », plus dualiste dans leur croyance, et que les Albigeois tenaient leur doctrine de cette Église de Tragurium. C'est un malentendu qui fut déjà éclairci par Paul Šafařík dans son livre *Památky blaholského písemnictví*, Praha 1853; on y trouve à la page LX une notice « Věk bohomiľův a kolébka patarenův » (L'époque des Bogomiles et le berceau des Patarènes). Šafařík dit: Rainer Sacchoni parle d'une « ecclesia Dugunthiae » (var. Dugunithiae), les actes du synode de St Félix de Caraman mentionnent une « Drogometia »; seuls les actes postérieurs disent — Dugranicia, Dugrutia et Druguria. Gieseler et Schmidt acceptèrent cette dernière variante, qu'ils expliquèrent comme « Tragurium ». Mais Šafařík observe que les lections anciennes donnent un nom qu'il est facile d'expliquer comme « Drogowethia, Druguvithia », ce qui correspond à Δρογουβίτια, le pays des Δρογουβίται ou Δρογουβίται bien connus en Thrace et en Macé-

² P. Šafařík, *Památky dřevního písemnictví Jihoslovanův*, Praha 1873, 7.

³ St. Stanojević, *Sveti Sava*, Beograd 1935, 13.

doine, où l'on trouve plus tard beaucoup de Pauliciens. Cette claire explication de Šafařík fut acceptée par Petranović (1867) et Rački (1869). Il est curieux que M. Runciman admet lui-même une Église de « Dragovitian » aux bords de la Thrace et de la Macédoine (p. 69), qu'il fait dériver « from the village of Dragovitsa ». Cependant, ce n'est pas un village, mais deux grandes tribus slaves — une en Thrace, l'autre en Macédoine. Tout de même l'auteur veut trouver encore une autre Église de Drugucia ou Drugunthia en Dalmatie dont le centre serait la ville de Tragurium ou Traù (p. 100), ce qui est impossible. Il est vrai qu'à la fin du XII^e siècle il s'y trouvait quelques hérétiques, mais ils furent expulsés par l'évêque catholique Treguanus (v. Thomas Spalatensis). Cet évêque lettré et énergique fut pendant un demi-siècle le vrai chef de la ville (1206—1254) et on ne peut croire qu'une organisation hérétique puisse durer dans cette petite ville bien catholique, située sur un îlot comme le Mont St Michel. Le livre I des *Statuts de Trogir* (codifié vers 1240 sous le comte Stephanus de Bribir) dit clairement: « ut heretici et Patarení vel alio quocumque nomine constant, in civitate Tragurii vel districtu *non audeant apparere* », en les châtiant par la peine du bâcher et en punissant aussi chaque « hereticorum defensor seu receptator » (I, cap. 2 « de hereticis comburendis »). Chaque accusateur doit recevoir la moitié des biens de l'hérétique. Il est donc impossible de présumer qu'une organisation hérétique pouvait exister dans cette petite ville dont tous les habitants se connaissaient bien entre eux. On doit ajouter que l'archidiacre Thomas, ce patriote du clocher de Spalato, n'aime pas les Trogiriens. Il décrit même un « bellum inter Spalatenses et Trogirienses », mais ne fait aucune allusion à ce qu'il y aurait des hérétiques à Trogir au XIII^e siècle, ce qu'il ne manquerait pas de faire comme catholique fervent.

La Dalmatie, pleine d'évêchés catholiques et de couvents de dominicains et de franciscains, n'était pas un terrain propice aux hérétiques. Mais en Bosnie les Patarènes reçurent l'appui de la noblesse belliqueuse; le bogomilisme y devint symbole d'une lutte pour l'indépendance politique contre les rois de Hongrie et pour l'indépendance nationale — pour les droits de la langue slave contre l'usage du latin. Il faudrait souligner que dans les années 1230—1250 les Patarènes vainquirent totalement le catholicisme en Bosnie. Ils détruisirent toutes les églises, expulsèrent le clergé; l'évêque catholique déserta la Bosnie et émigra à Djakovo en Slavonie, où ses successeurs restent pendant des siècles, sans oser s'aventurer dans leur diocèse nominal. On peut dire que le dualisme prit en Bosnie une revanche éclatante pour la défaite des Albigeois.

A la page 109 M. Runciman dit, d'après Rački, que « l'évêque patarène Miroslav servait dans son conseil du roi serbe Dragutin ». C'est une double erreur: premièrement de « dèd Miroslav » est mentionné à la cour du roi Uroš II Milutin, frère de Dragutin, dans un acte de donation de 1307 pour un couvent catholique, daté de Cattaro. L'archevêque catholique de Bar, deux évêques orthodoxes et l'évêque catholique de Cattaro sont témoins de cet acte; ils n'auraient pu tolérer la présence d'un « évêque patarène » dans ce conseil. D'ailleurs ce « dèd Miroslav » nommé entre deux fonctionnaires de la cour, un *čelnik* et un *župan*, doit

être aussi une personne laïque — c'est le majordome du roi, ὁ παππίας τοῦ παλατίου ou ὁ τάτας τῆς αὐλῆς, qu'on nommait en serbo-croate « dèd » (cf. K. Jireček, *Staat und Gesellschaft im mittelalt. Serbien I*, 17⁶).

Ce n'est pas assez de dire que le roi de Bosnie Tvrtko I était « orthodoxe par conviction et ami des Patarènes par politique » (p. 110). On pourrait plutôt dire qu'il était Patarène par conviction, mais qu'il pactisait également avec l'Église catholique (en faisant bénir en 1374 par l'évêque catholique de Bosnie son mariage avec une princesse bulgare) et avec l'Église orthodoxe, en se faisant couronner en 1377 dans le couvent serbe de Mileševo, devant les reliques de St Sava. Ce louvoyement entre deux ou trois Églises est typique pour les dynastes de Bosnie, c'est aussi la politique du duc Hervoje et de Stefan Vukčić « herzeg de St Sava ». Le patriarche Gennadios Scholarios (dans son épître aux moines de Sinaï) dit à propos de ce dernier, qu'il est orthodoxe au fond de l'âme mais qu'il n'ose pas déclarer son orthodoxie à cause des nobles de sa patrie. La noblesse de Bosnie était le principal soutien du bogomilisme qui lui était beaucoup plus sympathique que la forte organisation catholique — ce concurrent politique et économique de la noblesse. L'extermination de la noblesse bosnienne par les Turcs anéantit aussi l'Église bosnienne. Elle disparaît; ses adeptes embrassent trois croyances différentes.

La retraite du prieur d'Aurana à Nin (en Dalmatie) en 1387 n'atteste point « le nombre et la puissance des Patarènes dans cette contrée » (p. 111). Ce fut un événement politique. Dans la lutte pour le trône hongrois entre Sigismond de Luxembourg et Charles d'Anjou, le prieur puissant de Vrana (Aurana) Jean Palizna se mit à la tête des partisans du second. Alors Sigismond voulut le destituer et nomma à sa place Albert Lacković qui tenta d'occuper Vrana à main armée. Mais Palizna, soutenu par un corps d'armée, envoyé par le roi de Bosnie, vainquit son concurrent qui se replia sur Nin « propter multitudinem et potentiam hereticorum Bosnensium in campo », c'est-à-dire devant le nombre de l'armée bosnienne, ayant envahi la Dalmatie.

La conclusion de l'auteur qui souligne le rôle du nationalisme comme soutien des Patarènes en Bosnie, peut être admise; mais nous ne dirions pas que « le Bogomilisme en Bosnie restait une chose superficielle, un vêtement national qui peut être aisément ôté et oublié » (p. 115). L'Église de Bosnie avait sa doctrine ésotérique bien profonde, que nous avons déchiffrée dans les gloses d'un de ses évangiles. Les traces de cette doctrine ont été remarquées encore en 1670 par Ricaut dans sa *Description de l'Empire ottoman*.

Le chapitre VI « les Cathares » (pp. 116—170) est beaucoup plus long que ceux sur les hérétiques dans les Balkans. L'auteur y donne un tableau très clair de l'histoire des Albigeois ainsi que de leur doctrine; il avait à sa disposition des sources plus abondantes et une littérature plus riche que pour les Balkans. Nous dirons seulement que l'auteur ne s'est pas assez servi de l'œuvre magistrale de J. Guiraud (1935). M. Guiraud expose, entre autre, les causes économiques du mouvement cathare et explique très bien le pacte entre la noblesse provençale et l'hérésie comme un mouvement dirigé contre la grande propriété ecclésiastique.

Cette explication peut être de même complètement appliquée au triomphe des Patarènes en Bosnie.

Il est à regretter que M. Runciman n'ait pas connu les derniers travaux de J. Šidak, en langue croate, sur le bogomilisme en Bosnie.⁴ Ils sont curieux comme témoignage d'un certain désarroi qui règne dans la littérature yougoslave à propos de ce problème. On y trouve, à côté de l'œuvre magistrale de Rački et de ses adeptes, deux courants locaux qui tendent à diminuer le rôle du bogomilisme en Bosnie. Quelques écrivains serbes (Petranović en 1867, Gennadi 1891, S. Tomić 1892) tâchaient de démontrer que l'Église bosnienne était serbo-orthodoxe et que le rôle des bogomiles y était insignifiant. Dernièrement, V. Glušac (en 1927 et en 1945) alla plus loin encore. En s'appuyant sur N. Blagoev, il affirma qu'il n'existait aucun bogomilisme en Bosnie, qu'il n'y avait qu'une Église nationale serbe, injustement calomniée par les catholiques. Ces affirmations impressionnèrent un jeune Croate, Jaroslav Šidak, qui accepta le point de vue principal de Glušac: les Bosniens n'étaient point hérétiques, parce qu'on ne trouve aucune trace d'hérésie dans leurs diplômes, actes et testaments; Šidak admet aussi que tous les écrits catholiques ne sont qu'une série de calomnies et de faux. Mais voyant que l'Église orthodoxe serbe anathémisait aux XIII^e et XIV^e siècles les Bosniens comme hérétiques, il ne peut admettre qu'ils seraient des orthodoxes serbes. Il affirme au contraire: «c'était une Église bien-croyante (pravovjerna) qui n'admettait point la primauté du pape et s'attribuait une provenance apostolique», donc — une espèce de vieux-catholiques. Cette thèse fut acceptée et élargie par M. Vego qui affirma en 1937 que l'Église bosnienne était catholique du rite slave, et par C. Truhelka qui dit en 1942 que c'était une Église nationale catholique comme l'Église arménienne, copte ou abyssinienne.

Voici donc deux opinions toutes différentes: les Bosniens n'étaient point hérétiques, mais les écrivains serbes affirment qu'ils étaient des orthodoxes injustement calomniés par la papauté, leurs adversaires croates disent que c'étaient des catholiques (ou presque catholiques), calomniés par la papauté et la Hongrie pour des raisons politiques.

Nous pensons que toute cette controverse est fondée sur un malentendu: les deux camps affirment que les écrits bosniens ne contiennent aucune trace d'hérésie. Mais ayant entrepris une analyse des évangiles bosniens,⁵ nous y trouvons des traces évidentes de dualisme, de docétisme et de gnosticisme, outre le mot *иносущный* (supersubstantialis) dans l'évangile Nikolski, déjà signalé par M. Runciman (p. 166), d'après J. Ivanov.

Nous sommes parfaitement d'accord avec M. Runciman que les Patarènes de Bosnie étaient des hérétiques professant un dualisme mitigé, et nous lui devons gratitude pour avoir donné un tableau succinct et clair du grand mouvement dua-

⁴ J. Šidak, *Problem « bosanske crkve » v našoj historiografiji*. Rad Jugosl. Akad. knj. 259, Zagreb, 1937, 37—182 et *Crkva bosanska i problem bogumilstva u Bosni*. Zagreb, 1940.

⁵ A. V. Solovjev, *La doctrine de l'église de Bosnie*. Bull. Acad. Belg. (Classe des lettres) XXXIV (1948) 481—534.

liste qui embrassa toute l'Europe Méridionale, de la Mer Noire jusqu'à la Biscaïe, dans la seconde moitié du Moyen-Age.

Cette tâche était très difficile. L'auteur devait être versé également dans la littérature théologique et politique, dans l'histoire de Byzance, de Bulgarie, de Serbie, de Bosnie, d'Italie et de Provence, ce qui n'est pas facile à faire par un seul homme.

C'est pourquoi le livre de M. Runciman présente des lacunes et de légères erreurs dans certains chapitres. M. Henri Grégoire aura sans doute quelques mots à redire à propos des Pauliciens, nous avons exposé quelques retouches concernant les pays yougoslaves. L'histoire des Patarènes en Italie n'est point exposée. Le mouvement des Cathares en Provence pourrait être beaucoup plus éclairci par des moteurs économiques et sociaux, comme l'a fait J. Guiraud.

Toutefois le livre de M. Runciman, parfois trop bref, est une belle œuvre de synthèse historique; c'est pourquoi il manque parfois d'analyses détaillées de certaines questions. Nous félicitons l'auteur de nous avoir donné une œuvre claire et suggestive, en s'étant servi d'une nombreuse littérature en dix langues, même en arménien. Cependant la littérature de ce sujet dans chacune de ces langues est beaucoup plus vaste, et il est difficile de l'épuiser.

Espérons que l'auteur donnera une nouvelle édition de son livre, bien plus élargie, et qui aura certainement toujours beaucoup de lecteurs. Mr. Runciman a embrassé hardiment un thème qui est vraiment de première valeur pour l'histoire du Moyen-Age dans ses grands mouvements spirituels et sociaux.

A. V. Solovjev / Sarajevo

Three Byzantine Saints. Contemporary Biographies Translated from the Greek, by Elizabeth Dawes and Norman H. Baynes. Oxford, Basil Blackwell 1948, pp. XIV, 275.

Designed primarily for a non-specialist public this book has been warmly welcomed in England where there is a widespread and growing interest in Byzantine studies. It will also be used to advantage in other countries, not only by reason of its valuable notes but because at least one of the texts translated has hitherto been only available (apart from the Latin version in the ASS.) in a comparatively rare volume. In *Three Byzantine Saints* we are given translations of the lives of the fifth-century St. Daniel the Stylite and the two late sixth and early seventh century saints Theodore of Sykeon and John the Almsgiver. The lives are prefaced by an admirable introduction in which Dr Baynes points out the value of the biographies as historical sources and sketches in a few masterly pages something of the significance of the saint in the everyday life of the East Romans. There is no doubt about the interest of the lives; they have long been recognised as providing the specialist with material for the reconstruction of the religious, social and economic life of the early Byzantine Empire. And now a wider audience can enjoy first-hand acquaintance with the city life of early

seventh century Alexandria and Constantinople, or be brought face to face with the many problems of the villagers of Asia Minor; for the spiritual development of the holy man — however often he might withdraw into solitude — was never permanently divorced from that of his fellow Christians, and he himself might even hold high office with its many and inevitable contacts with men and women, as in the case of St. John the Almsgiver who was Patriarch of Alexandria. It is the special value of these lives that they preserve for us the homely as well as the more exalted moments of their heroes. And it is clear even from a translation that they are written for popular use in a direct and straightforward manner without the rhetorical embellishments that sometimes obscure the actual, and infinitely significant, fact. Dr Baynes rightly emphasises the simple style of the lives, although he is somewhat misleading when he insists in contrasting them with what he calls the main body of Byzantine literature, described as aristocratic and "dominated by the traditions derived from the masterpieces of the classical period". It is indeed hardly true to imply that most Byzantine literature was aristocratic in this sense, for there were surely two great currents, one coming from the classical world and the other deriving largely from quite different sources and comprising for instance the liturgical writers and the corpus of Byzantine hymns.

E. Dawes was mainly responsible for the translation and Dr Baynes for the introduction and notes. The translations are on the whole excellent and in appropriately idiomatic English which for the most part admirably conveys the spirit of the original. The difficulties of medieval Greek are legion and those who have some knowledge of the language will be able to profit from the notes on words and passages cited in the original Greek. The value of such notes would have been increased by reference to line and page of the Greek text. It is clear from acknowledgments in the notes that in making the translation various scholars have been consulted on points of detail: others may have further suggestions to make, for instance, "the Catholic church" (eg. p. 113 or p. 155) would have been better rendered as either 'parish church' or 'cathedral church' as the context may demand. Some textual emendations are put forward, mostly in connection with the life of Theodore. Zinus' Latin version of this life suggests that the nineteenth century Theophilus Ioannis' transcription of the Greek text may not be entirely trustworthy and perhaps certain difficulties could have been solved by consulting the original of the MS. or even by accepting Zinus: thus the note on the diaconate (p. 187) is unnecessary if Zinus correctly represents the original Greek (see ASS. April III, p. 37).

Dr Baynes says of the notes that they are meant 'simply to answer questions which might naturally arise in the mind of the reader', and one might imagine that since the notes accompany translations they would be designed only to meet the needs of the beginner -- But Dr Baynes' passion for bibliographical detail does on occasion carry him away. Consequently he sometimes gives simple historical or geographical explanations, and sometimes he pours out his bibliographical knowledge (assuming that his reader will have access to a first class library and be equipped

with most European languages including Russian). This is of course the scholar's gain, and it is good too that beginners should know something of available resources. But the uninitiated may well long for a simple map and more references to easily accessible standard works of reference, and the expert will notice strange omissions. We should have been told where the Greek text of Theodore of Sykeon is printed (*Μνημεῖα ἀγιολογικὰ νῦν πρῶτον ἐκδιδόμενα ὑπὸ ἱεροδιακόνου Θεοφίλου Ἰωάννου*. Βενετία, 1884). References are made to 'the Latin version' of St. John the Almsgiver's life (p. 270), but we are left to sleuth out the details of this ninth-century translation (*Patrologia Graeca*, 93 and ASS., Jan. II). A Latin translation of St. Theodore of Sykeon's life was made in the sixteenth century by Franciscus Petrus Zinus of Verona from the original Greek of Cod. Ven. S. Marc. 359, the manuscript later used by Theophilus Ioannis (see *Analecta Bollandiana*, 16 (1897), 116—17). Zinus' Latin version was printed in the ASS., April III. Not only experts but others might like to know this, especially since parts of Theodore's life are given in summary in the *Three Byzantine Saints* and the Greek text is not to be found in every library.

But whatever minor criticisms are made, all will agree that E. Dawes and N. H. Baynes are to be thanked for an admirable book that has much to offer to both specialist and non-specialist. The Byzantine *Vitae sanctorum* are among our most valuable sources and can only be made accessible to a wider public when we have still more translations of this kind.

Joan Hussey / London

Paul Lemerle, *Actes de Kutlumus (Texte)*. Paris 1946 (= Archives de l'Athos, publiées sous la direction de Gabriel Millet, II), pp. III, 305.

Le recueil d'actes des monastères de l'Athos, dont le premier volume, consacré aux Actes de Lavra, parut en 1937, a été enrichi d'une nouvelle œuvre contenant des documents du monastère de Kutlumus. De même que les auteurs du premier volume, Mlle G. Rouillard et M. P. Collomp, ont profité de l'effort de M. G. Millet qui avait gagné tout ce matériel en photographies avec beaucoup de peine dans les monastères de l'Athos, M. P. Lemerle travaille de la même manière aujourd'hui, après 30 ans, dans ce dossier. A côté de la valeur du matériel original — même, c'est la technique d'édition très instruite et achevée en détails dans laquelle on peut voir tout le progrès, réalisé pendant les derniers 30 ans. Si nous comparons la présente publication aux éditions similaires, il faut dire que c'est une des meilleures œuvres qui aient été publiées dans ce domaine; à côté du texte des documents publiés, il y a dans la deuxième partie du livre un album de leurs reproductions photographiques de sorte que le livre offre aux spécialistes en paléographie une heureuse occasion à comparer le texte imprimé à l'original et à examiner ainsi la précision de la transcription. Les actes sont d'autant plus intéressants qu'ils sont jusqu'ici inconnus et en même temps aussi complets de sorte que les recherches des documents du monastère mentionné sont vraiment achevées par ce livre.

L'introduction nous raconte l'histoire des deux monastères, de ceux de Kutlumus et d'Alopou qui se fondirent en un seul au début du XV^e siècle. L'époque de la création du Kutlumus reste enveloppée de ténèbres; c'était d'abord un monastère de peu d'importance. Selon l'auteur, sa fondation remonterait à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle. Dans l'histoire de l'Athos, ce monastère n'apparaît en pleine lumière qu'au temps où il est dirigé par l'higoumène Chariton (XIV^e s.), devenu plus tard métropolite de Hongrie-Valachie (1372), puis protos de tous les monastères du mont Athos. Grâce à lui, son monastère obtient l'appui des ducs (Voïvodes) de Valachie, qui en deviennent des protecteurs et des bienfaiteurs généraux; en échange, il admet au monastère les moines valaques, concession intéressante en ce temps où, en Valachie, l'église et la vie religieuse étaient dirigées par des moines grecs et des moines de l'Athos. On dut, en faveur des Valaques, modifier même l'ancien et sévère règlement de l'ordre, et le remplacer par un autre, plus libéral.

Vers la fin de la vie de Chariton, le Kutlumus, comme les autres monastères de l'Athos, traversait une crise grave, par suite de l'avance des Turcs en Europe. Privé de la protection des ducs de Valachie, le monastère vit aussi diminuer le nombre de moines valaques; en 1428, il perdit entièrement son indépendance et fut fondu avec le monastère d'Alopou. Pendant quelques temps, il reçut des moines bulgares, mais à partir du début du XVI^e s., il fut dirigé par les moines grecs, situation qui s'est maintenue jusqu'à nos jours.

Ce livre contient en tout 80 documents de 1012—1856. Il y a dans ce recueil des actes des empereurs byzantins, des despotes, patriarches, métropolités, évêques, et d'autres qui sont relatifs, pour la plupart, aux biens immobiliers du monastère, soit qu'il s'agit de donations, soit de confirmations de la fortune du monastère, de l'immunité etc. Dans les autres documents, on voit refléter les relations du monastère de Kutlumus et de celui d'Alopou, avec lequel le Kutlumus fut réuni en 1428. L'auteur du présent livre a suivi la question avec une attention extraordinaire et a présenté, dans l'introduction, une histoire détaillée des deux monastères avec des notes bibliographiques très riches. En ce qui concerne les documents, l'auteur nous a soigné une édition diplomatique contenant non seulement une description détaillée de chaque document mais aussi une analyse soignée du texte avec un riche appareil critique. Pour s'orienter facilement dans les documents publiés, il y en a une liste systématique. Dans la première partie de cette liste, les actes sont classés d'après leurs dates, dans la deuxième d'après leur origine et dans la troisième d'après leur contenu. Ensuite il y a le texte des documents (pp. 35—224) suivi de suppléments. Le premier en contient le falsum du chrysobule, attribué à Alexis Comnène, le deuxième rapporte trois actes des régents serbes adressés au monastère de Kutlumus (le texte serbe d'un de ces documents est traduit en français), le troisième enfin présente une liste de documents slavo-roumains adressés au même monastère (on y rappelle leur publication soignée par Nandris (Bucarest 1937). Dans les suivants, il y a — traduits en français — trois firmans des sultans turcs pour ledit monastère, dans le cinquième supplément on peut lire 3 documents concernant le monastère anapausien

qui se trouve dans les archives du Kutlumas. Ensuite c'est le règlement de maison du « skit » de St. Pantéleimon (monastère parallèle du Kutlumas) de 1799. Le septième supplément contient des inscriptions conservées dans le monastère et dans ses monuments. Le dernier supplément, écrit par M. G. Millet, apporte des explications des annotations grecques et slaves qu'on peut lire dans les documents publiés. Le livre se termine par des index très soigneux de personnes et de différentes questions étudiées.

Pour les études byzantinologiques l'œuvre de M. Lemerle est un apport très précieux : elle apporte le matériel jusqu'ici inconnu, classé avec la plus grande acribie scientifique de sorte qu'elle servira d'une base très sérieuse à tous ceux qui la prendront en main pendant leurs travaux. *Th. Saturnik / Prague*

Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica. I. Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker. II. Sprachreste der Türkvölker in den byzantinischen Quellen*. Budapest, 1942, 1943, pp. 379, pp. 327, VII. (Magyar-görög tanulmányok — Οὐγγροελληνικὰ μελέται. 20. 21.) Ed.: Kir. M. Pázmány Péter tudományegyetemi görög filológiai intézet. Πανεπιστημιακὸν Ἰνστιτούτον ἑλληνικῆς φιλολογίας.

Il est connu des spécialistes que l'histoire du moyen âge turc est encore loin d'être étudiée à fond. Cela est dû à plusieurs causes. Il suffit de parcourir, par ex., le livre du feu turcologue russe W. B. Barthold, *Zwölf Vorlesungen über die Geschichte der Türken Mittelasiens* (Berlin, 1935; publié en supplément à la revue « Die Welt des Islams »)¹, pour nous orienter dans les résultats positifs des recherches accomplies dans le domaine en question et pour nous faire une idée des difficultés ainsi que des problèmes qui se posent. Il n'y a aucun doute que c'est l'absence de sources historiques en général ainsi que la nature même des sources conservées qui entravent sérieusement les progrès dans l'étude de l'histoire médiévale des peuples turcs; c'est l'étendue particulière des connaissances linguistiques indispensables qui crée un obstacle presque insurmontable pour la plupart des savants.

En dehors des sources orientales par excellence, ce sont surtout les sources byzantines qui nous offrent de riches et importants matériaux relatifs à l'histoire des peuples turcs et à celle des peuples apparentés, au moins de ceux, avec lesquels les Byzantins étaient entrés en contact d'une façon ou d'une autre sur le territoire asiatique ou européen. Ces matériaux n'ont pas été soumis jusqu'à présent à un examen systématique bien que ce soit déjà depuis longtemps qu'on avait fixé l'attention des milieux historiques sur leur importance surtout pour l'histoire de l'Europe orientale (Jireček dans la revue « Archiv für slavische Philologie » XXI, 1899, 614).

¹ L'adaptation française *Histoire des Turcs d'Asie Centrale* parut en 1945 dans la collection « Initiation à l'Islam » III, publiée sous le patronage de l'Institut d'Études Islamiques de l'Université de Paris.

Le byzantologue hongrois bien connu, le professeur Gy. Moravcsik, s'est chargé d'un travail assez difficile, mais d'autant plus utile, à savoir: examiner le plus grand nombre possible de sources littéraires byzantines, d'y puiser des matériaux concernant l'histoire des peuples turcs et d'en établir un onomasticon assez détaillé. Les résultats de ses recherches assidues et patientes, faites au cours d'une vingtaine d'années, ont été rassemblés dans deux volumes, publiés par l'Institut de philologie grecque de l'Université de Budapest en 1942 et 1943 (avec le concours de l'Académie des sciences hongroise).

Comme l'auteur lui-même le fait remarquer dans la préface, le but spécial de son travail était « das reiche türkische Sprachmaterial, das in den byzantinischen Quellen enthalten ist, zu sammeln und die ursprüngliche Form und die Varianten der einzelnen Namen festzustellen, mit einem Worte, die verstreuten türkischen Sprachdenkmäler aus den verschiedenen Schichten der sie überliefernden griechischen Quellen zur sprachwissenschaftlichen Behandlung freizulegen » (p. 9). Il s'est acquitté de cette tâche avec succès dans le deuxième volume. Pour la partie d'entrée de celui-ci cependant il faut considérer le premier volume, qui devait nécessairement prendre naissance des matériaux dont s'occupait le professeur Moravcsik et dans lesquels il puisait les éléments pour son onomasticon. Obligé d'étudier minutieusement les sources byzantines tant qu'elles lui ont été accessibles, il a fini par se décider à élaborer en même temps une sorte d'historiographie byzantine, « die geeignet sein sollte, an die Stelle von Krumbachers großartige, aber heute schon in vielem veraltete, ergänzungs- und berichtungsbedürftige Darstellung zu treten, und die ein verlässlicher Wegweiser für alle Forscher werden sollte, die sich, von welchem Standpunkte immer, mit den byzantinischen Quellen zu befassen vorhaben » (p. 11). Le premier volume de ses *Byzantino-turcica* représente en effet une réalisation réussie de son projet.

Passons maintenant à l'analyse des deux volumes. Dans la préface du tome I^{er} l'auteur décrit la genèse de son ouvrage et donne des informations d'ensemble instructives dont nous nous servons encore au cours de notre analyse. Dans une introduction assez détaillée (pp. 17—97), l'auteur nous met au courant des relations de l'empire byzantin avec les différents peuples turcs² et les Hongrois — en temps de guerre ainsi qu'en temps de paix. Après un bref aperçu de l'évolution politique à Byzance il touche à la situation (à l'antiquité) dans la région située entre l'Oural et l'Altaï, il rappelle les grandes invasions, fait ressortir l'importance des colonies grecques sur le littoral septentrional de la Mer Noire et suit le développement des rapports mutuels entre l'empire byzantin et les Huns, les Saragures, Sabires, Utigures et pareilles peuplades inconnues, les Avars, vieux Turcs nomades de l'Asie occidentale, Khazares, Pétchéniègues, Comans, Mongols, Tatares, Bulgares, Hongrois, Seldjoukides, Mamelouks ainsi que les Ottomans qui devaient porter le coup fatal à Byzance.

² On doit remarquer ici que si l'auteur parle des peuples turcs (türkische Völker), il faut comprendre »türkisch im weitesten Sinne, in dem es mit dem Begriffe der mongolischen Rasse und des Turanischen zusammenfällt« (p. 11).

Dans la deuxième partie de l'introduction, l'auteur s'occupe des sources byzantines, en dresse les traits caractéristiques et consacre un peu de place à la méthodologie de l'étude des sources. Après avoir souligné l'importance des sources byzantines pour l'histoire des peuples de l'Europe orientale et donc même pour celle des peuples turcs, le professeur Moravcsik traite de différents types de sources manuscrites et épigraphiques. Nous aurons l'occasion d'en faire mention plus loin. En ce qui concerne la question méthodologique, l'auteur ayant constaté que, en dépit des progrès notables faits, au cours du dernier demi-siècle, dans le domaine des études byzantines on n'a pas encore réussi à remplacer les *Byzantines* par les éditions qui satisferaient aux exigences de l'historiographie moderne, passe aux problèmes heuristiques. Étant donné l'état non satisfaisant des éditions de sources, l'historien ainsi que le philologue en traitant d'une question délicate devront avoir recours de nouveau aux manuscrits. L'auteur nomme un nombre d'archives et bibliothèques où sont gardés des manuscrits byzantins et indique les possibilités des trouvailles ultérieures. Ensuite il touche aux problèmes paléographiques, à la critique des textes, à la technique d'édition, au grec médiéval, à la chronologie byzantine, signale certaines questions de la critique intérieure des textes et conclue en faisant ressortir que pendant le travail avec les sources on ne peut se passer de connaissances profondes de la culture byzantine en général.

On n'oubliera pas de noter que toutes les parties de l'exposé du professeur Moravcsik, toutes les questions qui y sont développées sont accompagnées d'une bibliographie plus ou moins riche, ce qui augmente beaucoup la valeur de l'ouvrage. Ce procédé est poursuivi aussi dans le reste du texte. Outre la littérature occidentale on a enregistré les travaux rédigés en langues slaves (surtout russe et bulgare), grecque, turque, roumaine, et dans une grande mesure aussi les publications hongroises.

La plus grande partie du premier volume (pp. 98—366) est consacrée à l'examen des sources byzantines où l'on trouve des matériaux relatifs à l'histoire des peuples turcs. Chronologiquement, l'auteur a rassemblé les sources provenant de l'époque partant de la fin du IV^e siècle (depuis l'invasion des Huns en Europe en 375) à la moitié du XVI^e siècle (règne du sultan Suleyman le Magnifique). Tandis que les sources plus anciennes allant jusqu'à la fin du XII^e siècle, autant qu'elles étaient connues de l'auteur, ont été étudiées — comme M. Moravcsik le fait remarquer dans la préface — d'une façon la plus complète (aussi pour cette raison qu'elles se rapportent à l'histoire des peuples turcs plus anciens et moins connus), celles d'époque postérieure — puis qu'elles coulent déjà abondamment — devaient passer par certain choix qui a éliminé les sources moins importantes ou celles qui en fait ne fournissent plus de renseignements nouveaux.

Les sources dans lesquelles l'auteur puisait ses matériaux sont très variées. En premier lieu il faut mentionner les sources narratives, telles que monographies historiques, chroniques, littérature ayant trait à l'histoire ecclésiastique, hagiographie, poèmes historiques, mémoires, biographies. Suivent écrits d'art militaire, œuvres théologiques, géographiques, écrits de circonstance, diverses notices,

dictionnaires, écrits rhétoriques, discours, oraisons funèbres, recueils diplomatiques, actes, recueils d'oracles, manuscrits sur papyrus, etc. Un groupe spécial forment les documents épigraphiques: inscriptions, légendes sigillographiques et numismatiques. Les principaux types de sources ont été traités par l'auteur dans l'introduction, comme nous avons déjà fait remarquer.

Le savant hongrois nous présente dans la mesure du possible chaque source; la présentation en dépend évidemment du caractère de la source même. Il parle de l'auteur (autant qu'il en dispose des dates biographiques) et de ses travaux historiques, touche à la langue et au style de celui-ci ainsi qu'au sujet de l'ouvrage, signale la date, même approximative, de la composition de la source et apprécie celle-ci au point de vue historique (question de la dépendance, de la véracité). Là-dessus, M. Moravcsik énumère les peuples turcs (assez souvent un seul peuple) dont la source fait mention, en indiquant parfois aussi les événements étant en rapport avec eux. Il renvoie régulièrement aux passages respectifs en citant la page de l'édition utilisée ou la feuille du manuscrit. Les données nécessaires sur la source sont complétées la plupart du temps par un appareil bibliographique très utile; sont notés, en dehors de l'édition ou manuscrit utilisés, tous les manuscrits de l'ouvrage ou du document connus et accessibles, autres éditions existantes, traductions et la littérature en question. Voilà les faits qui facilitent énormément l'orientation dans les sources ce que l'on ne saurait trop apprécier.

Les sources sont classées par ordre alphabétique. Peut-être aurait-il été bien opportun d'ajouter un index de sources classées d'après l'époque de leur rédaction. Mais il faut noter tout de suite que la liste des sources dressée au début du deuxième volume peut nous aider assez facilement dans ce sens. Deux index, l'index des sources et celui des peuples, joints à la fin du premier volume, rendent aussi plus facile la manipulation avec les matériaux disséminés à l'intérieur du livre.

Le deuxième tome des *Byzantinoturcica* (*Sprachreste...*) apporte un riche onomasticon turco-grec ou plutôt türko-grec. Il est précédé aussi d'une introduction (pp. 16—58) comprenant trois chapitres dans lesquels l'auteur nous renseigne sur la nature des éléments onomastiques, sur les procédés de la grécisation des termes étrangers (empruntés aux langues des peuples turcs) et attire l'attention sur certaines particularités paléographiques.

Tout d'abord, l'auteur expose comment les Byzantins entraient en contact linguistique avec les peuples turcs: il souligne le rôle des prisonniers de guerre, des volontaires, mercenaires, ambassadeurs, mariages, missions chrétiennes, interprètes, etc. Puis il observe les informations que les écrivains byzantins nous ont laissées sur les langues des peuples turcs et en cite plusieurs passages intéressants. Ensuite il analyse les matériaux des sources byzantines relatifs aux langues turques. Il y distingue les soi-disant *uneigentliche Sprachreste*, parmi lesquels il compte les cas où les Byzantins ont remplacé les termes étrangers par leurs propres expressions ou bien les ont traduits littéralement. Il appelle attention surtout sur la tendance antiquisante des Byzantins lorsqu'ils citent les noms des

peuples, car ils confondent souvent ceux-ci avec les noms empruntés à l'antiquité, ce qui ne fait qu'augmenter les difficultés pendant leur identification. A cette occasion l'auteur fait ressortir que « eine gründliche Untersuchung der in den byzantinischen Quellen vorkommenden archaisierenden Namen und der Völkernamen überhaupt, und zwar auf Grund der Durchforschung des ganzen diesbezüglichen Materials, ist eine der dringendsten Aufgaben » (II, 29). En ce qui concerne les soi-disant *eigentliche Sprachreste*, il fait la différence des *Sprachreste* sporadiques (noms de peuples, de lieux, de personnes, appellatifs) avec les textes continus qui sont d'ailleurs rares et que l'auteur reproduit tous.

Dans le deuxième chapitre — *Sprachliche Überlieferung* — l'auteur examine les lois suivant lesquelles on a procédé en assimilant phonétiquement et morphologiquement les éléments empruntés aux langues turques. Ce procédé n'était pas uni, il changeait habituellement d'après le personnage qui l'appliquait, d'après son degré de l'érudition ainsi que selon la nature de l'œuvre elle-même. M. Moravcsik cite une foule de formules dont les auteurs byzantins se servaient pour expliquer, traduire ou paraphraser les termes étrangers (turcs). Au point de vue phonétique, les observations du byzantologue hongrois sont fort intéressantes et instructives: à la base des matériaux insérés dans l'onomasticon, il essaie de démontrer sur un nombre d'exemples « welche mittelgriechischen Laute, bzw. welche sie bezeichnenden Buchstaben oder Buchstabengruppen im Umschriftsystem der Byzantiner zur Bezeichnung welcher fremden Sprachlaute verwendet wurden, d. h. wie die griechischen Buchstaben und Buchstabengruppen in dem hier mitgeteilten Namens- und Wörtermaterial gelesen werden können » (II, 40). Il s'intéresse aussi à la question de l'accentuation et à l'assimilation ou l'adaptation morphologique (surtout dans la déclinaison).

Enfin — c'est dans le chapitre intitulée *Schriftliche Überlieferung* — M. Moravcsik étudie les manuscrits byzantins au point de vue paléographique. Il fait mention des formes d'écriture à l'époque byzantine, joint plusieurs fac-similés des extraits de textes choisis à titre de spécimen et termine en signalant certains changements constatés dans les textes des manuscrits; quant à ces derniers, il ne s'agit presque exclusivement que des copies, les originaux ne s'étant pas conservés.

L'onomasticon s'étend sur 234 pages. Classé par ordre alphabétique, il comprend les noms de peuples, de tribus, de personnes, appellatifs, noms géographiques (noms de pays, de montagnes, de villes, de villages, de forteresses, de quartiers ainsi que ceux de barrières et d'édifices). Les matériaux de l'onomasticon ne sont pas homogènes et ne consistent pas seulement en noms d'origine turque. Mains peuples turcs, lors de leurs migrations, entraient en contact avec d'autres cultures et ils empruntaient en même temps un grand nombre de termes à des langues étrangères. Le professeur Moravcsik a pris dans son lexique non seulement les noms que les peuples turcs employaient eux-mêmes, mais aussi ceux par lesquels les autres nations désignaient entre eux les Turcs, leurs pays et les personnes. « Das Onomastikon umfaßt demnach auch die germanischen Namen der Hunnen, die slavischen Namen der Magyaren, die arabischen der Osmanen, mit

einem Wort, ohne Rücksicht auf ihren Ursprung, alle Namen, die in den Quellen als Bezeichnung eines türkischen Volkes oder eines Angehörigen eines solchen, als Benennung einer von türkischen Völkern bewohnten Örtlichkeit, oder sonst als Element ihrer Sprache erwähnt werden » (I, 12).

Dans la préface du premier tome des *Byzantinoturcica* l'auteur expose ses points de vue auxquels il s'est conformé lors du classement des matériaux de l'onomasticon ce qui ne se passait pas cependant sans certaines difficultés. L'auteur s'est efforcé — comme il fait observer lui-même — de tenir compte d'une façon égale du point de vue aussi bien historique que philologique. Il note toujours à qui ou à quoi se rapporte un tel mot ou bien quelle en était la signification et ajoute d'autres indications éventuelles prosopographiques. Autant que cela était nécessaire ou bien possible, il cherche à faire valoir le point de vue étymologique, bien que l'onomasticon ne doit pas être considéré comme un lexique étymologique; dans les matériaux il y a beaucoup de noms dont l'origine n'est pas jusqu'à présent établie, ou bien ils ne sont pas autrement suffisamment élucidés. Néanmoins le but des recherches du professeur Moravcsik était — « vermittelst der kritischen Untersuchung der Varianten die ursprüngliche Form jedes Namens und Wortes zu rekonstruieren, womöglich genau so, wie sie seinerzeit der byzantinische Aufzeichner niedergeschrieben hat » (I, 15).

L'auteur n'a même pas négligé le côté morphologique et chronologique. Il cite toutes les variantes avec des renvois précis aux sources. Il observait la corrélation entre les sources afin de pouvoir découvrir la forme la plus ancienne (primitive) des variantes. La plupart des mots est accompagnée de notes bibliographiques indiquant la littérature où l'on peut trouver des renseignements plus détaillés concernant la signification du mot en question. On rappellera que l'auteur en rassemblant et vérifiant ses matériaux, ne se contentait pas des éditions existantes, mais qu'il avait assez souvent recours aux manuscrits en vue de collationner. On peut s'imaginer les efforts patients qu'il a dû dépenser pour mener à bien son travail. Les abbréviations ingénieuses et commodes des titres de sources économisent bien de la place.

En supplément au deuxième volume l'auteur rappelle encore des sources latines, orientales, slaves, dans lesquelles on trouvera de précieux renseignements relatifs à l'histoire des peuples turcs. Il en traite d'une façon plus détaillée dans son livre portant sur les sources byzantines concernant l'histoire hongroise (*A magyar történet bizánci forrásai*. Budapest, 1934), qui, remanié et complété, forme au fait le premier volume des *Byzantinoturcica*. Vu leur importance ainsi que leur dispersion dans les revues parfois difficilement accessibles, l'auteur reproduit aussi quelques textes non-grecs contenant des traces de la langue proto-bulgare.

Le deuxième volume de l'ouvrage de M. Moravcsik est terminé par un aperçu analytique des matériaux grecs ainsi que par un index des formes turques, bulgares, hongroises et autres qui, tous les deux, servent à rendre plus facile le travail avec l'onomasticon.

Les *Byzantinoturcica* du professeur Moravcsik représentent un travail solide

et très utile: Aperçu de l'historiographie byzantine, onomasticon, bibliographie, suggestion de plusieurs questions dignes de recherches scientifiques ultérieures — en sont les principaux résultats positifs. Il est clair que les matériaux réunis dans l'onomasticon en un si grand nombre exigeront un développement spécial. En vue de l'orientation l'auteur indique, par ex., l'origine des mots, mais « die genaue phonetische Rekonstruktion der einzelnen Formen, die Lösung der bisher unerklärten Namen sowie überhaupt weitere Forschungen auf diesem Gebiete harren der Spezialisten » (II, 325). Étant donné que les matériaux hongrois du recueil ont déjà été traités par M. Gyóni, l'auteur note à cette occasion: « Meine Arbeit wird nun eine ähnliche eingehende Prüfung auch des türkischen und bulgarischen Materials ermöglichen » (II, 325). En parcourant l'onomasticon on s'apercevra d'une bonne partie de mots qui manquent encore d'une explication satisfaisante au point de vue historique, linguistique, ethnique, étymologique, etc. (sont marqués par ?). Des limitations que l'auteur s'est imposé en élaborant l'onomasticon, on peut conclure à d'autres problèmes (cf. I, 12—15). Il est superflu de s'étendre sur l'importance des matériaux (variantes nombreuses, graphie différente) pour les recherches futures dans le domaine du grec médiéval (phonétique et morphologie du grec contemporain).

En traitant les sources byzantines dans le premier volume, l'auteur n'oublie pas dans beaucoup de cas de noter que tel et tel manuscrit (avec le contenu historique) n'a pas encore été publié (cf. par ex., p. 123, 145, 157, 160—162, 262, 286, 289, 328, 329) ou bien qu'il n'en existe pas une édition commentée (cf., par ex., p. 259). Ça et là il fait remarquer qu'il y a aussi un nombre d'écrits non-historiques (lettres, écrits rhétoriques, etc.) des écrivains byzantins qui attendent toujours leur édition. Tout cela servira de bon indicateur à ceux qui voudront s'occuper des études byzantines.

En dehors de cela, le savant hongrois ne laisse pas même de côté une série d'autres desiderata à réaliser dans le domaine de la byzantologie, dont la plupart sont sans doute connus des spécialistes. Il fait observer que l'ouvrage célèbre de Krumbacher, sur beaucoup de points, a besoin d'un remaniement et complètement (I, 76), que nous manquons toujours d'un manuel d'épigraphie byzantine (p. 83), qu'il faut publier un *Corpus* de chartes et inscriptions byzantines (p. 86; ici il appelle l'attention surtout sur les documents de l'Athos), qu'on n'a pas encore élaboré une histoire et grammaire détaillée du grec médiéval (p. 90), qu'on doit examiner de plus près les vues des Byzantins sur la question de plagiat littéraire (p. 95), qu'il serait opportun de recommander d'entreprendre des mesures internationales pour fixer et employer une technique d'édition (p. 88). D'autre part, il rappelle qu'une terminologie détaillée et universelle des sources byzantines concernant les éléments de la culture spirituelle et matérielle des peuples turcs fait défaut (II, 22), que l'examen des citations variées se rapportant aux personnages turcs et reproduites dans les sources byzantines fournirait beaucoup d'observations intéressantes sur la mentalité des peuples turcs (p. 25). Pour ce qui est de la question des tendances archaïsantes, constatées chez les écrivains byzantins, nous y avons fait allusion plus haut.

L'appareil bibliographique dont le texte des deux volumes est pourvu, rehausse considérablement la valeur des *Byzantinoturcica*. La bibliographie y est enregistrée jusqu'à l'année 1943. Évidemment, çà et là elle pourrait être complétée par d'autres dates bibliographiques qui ont dû échapper à l'auteur. A titre d'exemple, quant à la littérature relative à l'histoire des Mongols, Mamelouks, Seldjoukides et Ottomans, je renvoie au travail du professeur J. Sauvaget, *Introduction à l'histoire de l'orient musulman* (paru à Paris en 1943 dans la collection déjà mentionnée au début de notre compte-rendu, « Initiation à l'Islam ») dont les éléments de bibliographie, sans être destinés aux érudits, pourront faire un bon service.

Le travail de M. Moravcsik ayant paru encore pendant la guerre, il est évident que certaines indications concernant l'existence ou non-existence des publications périodiques (p. 97) devront être corrigées conformément à l'état actuel.

Comme l'auteur fait observer lui-même, les matériaux de l'onomasticon devront être soumis à une étude spéciale qui établira le sens exact des mots restés sans une explication précise aussi bien du point de vue historique que linguistique; alors même l'étymologie y prendra sa place. Sur maints endroits, M. Moravcsik note la triple origine arabo-persano-turque d'une quantité de termes passés dans les textes byzantins (voir, par ex., les mots *šarabdar* ou *silāhdār*, etc.). De même il aurait fallu désigner les éléments arabo-persans qui constituent les mots osmanlis passés en grec, tels que: *ser'asker* (p. 232), *hazīnadār* (p. 287), *maidān* (p. 159). Au mot *sanjaq-bāgi* (p. 228) l'origine turque n'est pas indiquée. Le terme *peskésion* (p. 218) provient du persan *pīš-keš* — *peškeš* — *baḫšīš*; le mot *vitěz* (p. 89) est aussi slave. Le terme *baština* (p. 94) apparaît souvent dans la littérature bulgare et serbe aussi que dans les documents turcs. Le mot *Kahya* (p. 142) doit être écrit *kyahya* (*kethūdā* — *kyahya* — *kehaya*). Pour ce qui est de *Börklüje* (p. 216) on préfère la lecture *Bürklüje* (Babinger). Sans doute on trouvera dans l'onomasticon de pareils cas, mais ce ne sont que des détails auxquels il ne faut pas attacher — en présence d'une telle richesse de matériaux — une grande importance.

En terminant, nous devons constater que les *Byzantinoturcica* du professeur Moravcsik représentent un travail solide, consciencieux, sûr, riche et très utile qui fait honneur à son auteur et dont tous ceux qui s'occupent de l'histoire de Byzance et de l'Europe orientale au moyen-âge lui seront bien reconnaissants.

J. Kabrda / Brno

Marian Małowist, *Kaffa-kolonia genueńska na Krymie i problem wschodni w latach 1453—1475*. Prace Instytutu historycznego warszawskiego II. Warszawa 1947, pp. 365, XXXII + 1 carte.

Le nouvel Institut Historique de l'Université de Varsovie a beaucoup contribué, par la publication de la grande étude de Małowist, à une meilleure connaissance de l'histoire des contrées de la Mer Noire, au 14^e siècle et de leurs relations

internationales à l'époque du déclin et de la disparition de l'Empire byzantin. Le « personnage » central en est la ville de Capha, la plus grande colonie génoise en Crimée, centre du commerce médiéval de la Mer Noire et escale importante sur les grandes voies de commerce entre l'Europe et l'Asie. Son destin émouvant et incontestablement intéressant y est retracé après une étude préalable étendue de la littérature mondiale concernant les colonies italiennes de la Mer Noire et le commerce levantin et byzantin, et en utilisant les archives italiennes qui n'avaient été que partiellement étudiées jusqu'alors, en particulier les archives génoises qui contiennent de nombreux documents écrits se rapportant au passé de Capha (par exemple, « *Diversorum Communis Januae* » ou « *Massaria Caphae* ») ou encore les archives vénitiennes (« *Senato mar.* » et « *Senato secreta* »), polonaises etc.

Le livre est divisé en deux parties dont l'une retrace l'évolution générale de Capha, l'état de sa population et sa situation économique à la veille de la chute de Byzance en 1453 (pp. 15 à 109), et dont l'autre étudie l'histoire de la ville en rapport avec le problème européen du danger turc, en rapport avec ce que l'on appelle la « question orientale » de 1453 à 1475. Cette étude s'achève sur la chute de la ville aux mains des Turcs en 1475. Il est nécessaire d'examiner séparément chacune des parties de cette étude. Il est en même temps nécessaire de donner la priorité, du point de vue de l'enseignement général, à la première partie en raison de sa clarté et de sa compréhension de la situation politique et économique générale de Capha, à la différence de la seconde partie où le plan général se perd dans la quantité des détails monographiques.

En ce qui concerne la naissance de Capha comme colonie génoise, l'auteur reprend entièrement à son compte le point de vue de l'historien allemand du commerce levantin et byzantin, Heyd (*Heyd, Gesch. des Levantenhandels*), qui place la naissance de la ville dans l'époque qui suit immédiatement l'année 1266. C'est d'après Heyd que l'auteur décrit également l'évolution de la ville qui s'est formée par la concurrence constante des Génois et des Vénitiens et dans les luttes permanentes avec les Tatars. Les Génois sortirent victorieux de ces combats et, à partir du 14^e siècle, ils ont dominé presque toute la Mer Noire par l'intermédiaire de leurs colonies et de leurs comptoirs commerciaux. Leur base principale en Mer Noire, Capha, était, pour le Moyen-Age, une grande ville, avec ses 8 mille maisons où vivaient de 70 à 75 mille habitants, formés d'une majorité écrasante d'Arméniens, de Grecs et de Tatars, alors que le nombre de colons italiens dominateurs gravitait autour de 2.000 personnes. La composition religieuse de la population de Capha était également complexe. Les principaux organismes municipaux étaient aux mains des Génois (par exemple: *Officium Gazariae*, *Officium Octo Antianorum*) — l'auteur accorde beaucoup d'intérêt à leur organisation — et c'est parmi les Génois que l'on choisissait le plus haut fonctionnaire de la ville, le Consul et son représentant, le *vicarius*. Du point de vue administratif et économique la colonie était une fidèle copie de la ville-mère et sans connaître sa situation il n'est pas possible de comprendre la situation dans la colonie de Crimée.

La partie la plus intéressante de l'ouvrage de Małowist est constituée par les chapitres qui traitent le développement commercial de la colonie et des marchandises échangées. La base de la prospérité de Capha était constituée par le commerce avec les Tatars de Crimée, le Caucase et la Moldavie, car c'est de là que venaient les marchandises principales, les esclaves et les produits agricoles (des champs, des bois et, le cas échéant, des eaux). En outre, Capha jouait un rôle important comme centre d'échange de marchandises entre l'Europe, l'Asie Mineure et l'Asie Centrale. Cette fonction lui était disputée par plusieurs concurrents dont le plus sérieux était la ville vénitienne de Tana, près de l'embouchure du Don; elle n'était pas non plus le seul marché de la Mer Noire et l'on peut citer, parmi les plus importants, les marchés de l'embouchure du Kouban (La Copa, Matrega), le Suchum caucasien (Sébastopoli), Synope et Samastri d'Asie Mineure; aucun d'entre eux n'atteignit néanmoins l'importance de Capha. C'est dommage que l'auteur n'ait pas ajouté à la description de cette partie du commerce de Capha les résultats des historiens russes, qui ont été publiés dans les *Исторические Записки* en 1938. Capha était en relations commerciales actives avec les centres commerciaux importants de l'Occident tels que, en dehors des ports d'Akerman et de Kilie, les villes de Sutchava, Lvow et Kiev qui occupaient des positions importantes sur les routes terrestres en direction de l'Europe occidentale. Le lecteur attendrait de l'auteur Polonais, plus de détails sur les relations commerciales entre Capha et Lvow, comblé de beaucoup de privilèges dans le commerce avec l'Orient, en particulier à cause de cela qu'on a de bonnes œuvres sur les relations commerciales (écrites par le Polonais St. Lewicki et par le Roumain P. P. Panaitescu). Capha occupait également une forte position commerciale dans les îles de la Mer Égée, escales des bateaux retournant vers leur patrie. La navigation vers ces îles supposait des relations étroites des commerçants de Capha avec la rive et le port de Byzance. Les îles égéennes et, en particulier, celle de Chios, constituaient d'importants dépôts de marchandises transportées vers la Syrie et l'Égypte. L'objet essentiel de cette exportation c'étaient les esclaves d'origine caucasienne ou criméenne. Une partie de ces esclaves était achetée par le Sultan d'Égypte qui les incorporait dans ses détachements de mamelouks. Les produits agricoles et forestiers étaient fournis aux commerçants de Capha par la Moldavie, la Pologne et la Russie. Ces marchandises étaient également transportées, pour la plus grande part, vers les ports de l'Asie Occidentale. Capha servait ainsi d'intermédiaire entre l'Europe du Nord et de l'Ouest et le Levant et, en partie aussi, entre les Pays-Bas commerciaux et industriels et l'Orient. Une condition importante du développement de Capha est que, depuis le début du déclin de l'Empire byzantin, il n'y avait pas, dans le bassin de la Mer Noire, d'état puissant qui ait pu freiner les conquêtes économiques de la colonie génoise. Quand cet État est né (la Turquie) cela signifia le début du déclin de la métropole de la Mer Noire.

La seconde partie de l'œuvre de Małowist, qui porte le titre « *Dzieje Kaffi i problem Wschodni 1453—1475* » a tous les caractères d'une étude monographique détaillée, poussée au point que, par endroits, les détails masquent le plus

important. L'année 1453 a été choisie comme point de départ de la période étudiée pour deux raisons. C'est l'année de la chute de Constantinople et de la disparition de l'Empire byzantin, le début de la croissance du danger turc et, en même temps, l'année où l'administration passe des mains de la République municipale de Gênes aux mains de la riche banque génoise de Saint-Georges (Casa di S. Giorgio). La chute de Constantinople eut une influence énorme sur l'évolution de ce qu'on appelle le problème oriental, le danger turc et la question des croisades organisées contre lui. Le but principal de la politique papale à cette époque, en particulier des papes Nicolas V, Calixte III et Pius II, fut la formation de la Sainte-Ligue anti-turque qui dut surmonter, avec beaucoup de difficultés, la division permanente de l'Italie et les antagonismes des souverains de l'Europe Centrale qui avaient, dans cette question, l'importance la plus grande, les rois de Hongrie, de Pologne et d'Allemagne. La modification des rapports administratifs avec la ville-mère a, par ailleurs, influencé la destinée de Capha et des autres centres commerciaux génois de la Mer Noire. En 1453, Capha perdit le caractère d'une colonie nationale génoise et devint une entreprise privée d'une banque qui voulut naturellement tirer de la colonie le maximum de bénéfices pour le minimum de frais, ce qui ne pouvait pas ne pas retentir sur la vie intérieure de la ville. Cette transaction mériterait plus d'attention comme un exemple très intéressant du développement du capitalisme vers la fin du Moyen-Age qu'il faudrait étudier et éclaircir du point de vue du développement total de l'économie. Capha s'assura la paix avec les Turcs et les Tatars par le paiement d'un tribut volontaire.

Dans la seconde décade qui suivit la chute de Constantinople, l'état de la question orientale est caractérisé par la guerre entre les Vénitiens et les Turcs de 1463 à 1475, guerre qui absorbait toutes les forces des Vénitiens à la grande joie de leurs concurrents commerciaux italiens, parmi lesquels les Génois qui tiraient profit de cette guerre, même au prix de relations commerciales avec les Turcs infidèles. Autrement on ne vit pas se modifier le désespérant tableau offert par la chrétienté divisée face au danger turc représenté par le belliqueux sultan Mohamed II.

Les énormes succès de ce conquérant ont été conditionnés d'après Małowist par les profondes modifications dans la pensée chrétienne que celle-ci a subies à travers les croisades et sous l'influence de la crise sociale et politique du christianisme. Dans la plupart des états de l'Europe il y avait alors le processus de transformation des vieilles formes féodales en monarchies d'État centralisées, processus qui s'accompagna d'une série de conflits du pouvoir royal avec l'oligarchie de la noblesse. Si nous y ajoutons l'ambition de diverses nations et celle de leurs souverains, nous nous trouvons devant un tout autre monde que celui avec lequel l'Église travaillait si facilement à l'époque des croisades. Pour Capha, l'époque de la guerre turco-vénitienne fut une période de calme relatif et d'épanouissement économique. Du point de vue économique elle sortit bientôt de la panique qui eut inondé l'Europe orientale après la chute de Constantinople et qui devint, pour un certain temps, un élément d'équilibre entre les états situés

au bord septentrional de la Mer Noire, l'État des Tatars de Crimée, la Moldavie et la Gothie. La ville travaillait sans scrupules avec les Turcs, à l'exemple de la ville-mère, s'enrichissait de la guerre et l'emportait politiquement sur l'État des Tatars de Crimée (Mengli Girej) et tirait un profit moral de la très douce souveraineté du roi de Pologne qui lui constituait une garantie contre les Turcs. La souveraineté polonaise de la ville, reconnue en 1462, ne pouvait pas fournir à Capha une grande protection, parce que les principaux intérêts des Jagellons polonais, surtout ceux de Casimir, se trouvaient au côté contraire de la Pologne. La paix sur la frontière orientale de la Pologne était aux intérêts de la politique polonaise. Ici l'auteur a exagéré l'importance de cette dépendance. Les avantages apportés par cette dépendance, signifiaient peu de chose en face de l'énorme puissance du Sultan turc qui, utilisant des troubles dans l'état des Tatars de Crimée, entreprit une grande expédition guerrière sur les rives du Nord de la Mer Noire, au cours de laquelle il soumit toutes les colonies italiennes, Capha en tête qui capitula en 1475 et décida ainsi de sa disparition. Les deux autres ports importants de la Mer Noire, Kilie et Akerman, n'échappèrent pas, un peu plus tard, au sort de Capha et leur chute fit de la Mer Noire une mer intérieure turque. La Mer Noire et ses ports cessèrent d'être issue des voies terrestres des Européens en Asie et durent céder cette fonction aux localités placées au Nord de la Mer Noire et renfermées dans les frontières de l'État de Moscou. C'est ce qui a causé, entre autre, la pénétration de la Russie vers l'Orient en Asie ce qu'on peut comprendre comme une conséquence très importante de la catastrophe de Capha et d'autres ports au bord septentrional de la Mer Noire. L'auteur l'a apprécié très modestement.

L'œuvre de Małowist est le résultat de nombreuses recherches scientifiques et un apport précieux à la connaissance de l'histoire du bassin de la Mer Noire au siècle de la disparition de l'Empire byzantin. Les deux ordres de sujets ou de questions que l'auteur s'est posés, c'est-à-dire l'histoire de Capha et des comptoirs génois de la Mer Noire, et la question orientale, par exemple le problème du danger turc et les entreprises chrétiennes contre lui, sont présentés dans la seconde partie de telle sorte qu'ils s'interpénètrent partiellement ou se développent indépendamment. Cela nuit dans une certaine mesure à la clarté du tableau de l'évolution générale, mais cela nous offre, par contre, une quantité de détails intéressants et cela soulève de nouveaux problèmes. Nous espérons que les historiens polonais sauront tirer tout le parti de l'initiative méritoire de leur collègue.

V. Žáček / Prague

David Talbot Rice: *Byzantine Painting and Developments in the West before A. D. 1200*. With 37 plates in colour and monochrome. London, Avalon Press & Central Institute of Art and Design 1948, pp. 29, III.

L'auteur s'est fait la tâche d'apporter une esquisse de l'évolution de l'art byzantin dès 500 ap. J.-C. environ jusqu'en 1500 ap. J.-C. L'époque, ainsi fixée,

est très longue et de point de vue de l'étendue géographique encore plus grande, si nous considérons que l'art byzantin exerçait l'influence sur le territoire étendu de l'Égypte au Sud à la Russie au Nord, de l'Espagne à l'Ouest à l'Anatolie à l'Est. Étant joint étroitement à l'Église, il la servait et lui était soumis. Les tableaux originaux ne sont pas, pour la plupart, accessibles à ceux qui s'y intéressent, mais cet art caractéristique certainement n'est pas digne de mépris avec lequel on le jugeait et on le juge quelquefois aujourd'hui encore.

Laissant, en tout, les mosaïques à part, l'auteur s'occupe des peintures murales et des panneaux en s'appuyant — pour combler les lacunes — aussi sur les peintures en miniature. La technique de la préparation du matériel usité pour les peintures tire son origine des portraits hellénistiques sur les caisses de bois des momies en Égypte: la planche de bois a été couverte d'une couche de plâtre, recouverte de toile et celle-ci de nouveau d'une couche de plâtre. La peinture byzantine murale tire son origine soit de l'ornementation des catacombes romaines, soit des peintures, découvertes, il n'y a pas longtemps, en Syrie. Par le terme « expressionnisme » l'auteur veut exprimer le caractère de la peinture byzantine. Au centre de l'empire, à Constantinople, on forme une école de la peinture élégante, modérée, compensée, tandis qu'à l'Orient, en Syrie et Capadoce, on préfère le style plus vivant, plus expressif en couleurs et formes.

Les constructions, créées par Justinien, le plus grand « constructeur » de tous les temps, étaient magnifiquement ornées, pour la plupart par des mosaïques. De cette ornementation, il nous reste des mosaïques de Ravenne et un peu de restes à l'Est, les monuments à Constantinople et Thessalonique ont été détruits par les ravages des iconoclastes (en 726—840 ap. J.-C.). Les peintures murales qui sont conservées dans les chapelles de rocher à Latmos près de Miléto, sont sorties des mains des simples moines en Capadoce. L'auteur voit l'influence de cette école de l'Asie Mineure même dans la décoration du groupe de petites églises au Sud de l'Italie et même en France. Les artistes, venant de Constantinople, étaient actifs plutôt à Rome, où il cherchaient leur refuge contre l'iconoclasme. Les traditions classiques et chrétiennes de l'époque ancienne se maintiennent à Rome fermement et pénètrent même dans l'empire de Charlemagne. Les peintures murales, qui se sont conservées de cette époque, sont peu nombreuses, mais nous possédons plutôt des peintures en miniature aux livres qui sont faites dans quelques centres soit sous l'influence de l'art byzantin, soit de la peinture iranienne très avancée. Les XI^e—XIII^e siècles ap. J.-C. apportent l'épanouissement de la peinture dont les oeuvres nous sont aussi le mieux conservées. L'art reste profondément religieux. L'auteur y distingue deux groupes (moins précisément « écoles ») artistiques: il en caractérise le premier comme monumental, le second plutôt comme personnel et sentimental. Les peintures murales au temple de Nerezi en Macédoine (1164 ap. J.-C.), oeuvre peut-être d'un artiste qui est venu de Constantinople, ainsi que la décoration des murs de la cathédrale à Vladimir (URSS) lui sont expressions de ce second groupe qui gagnait peu à peu le dessus. Ce « nouveau style » est ordinairement appelé la première renaissance byzantine, mais l'auteur préfère plutôt la désignation de

régénération byzantine. Quoique la vastation de Constantinople par ceux qui ont pris part à la quatrième croisade en 1204 eût ralenti le développement de l'art dans la métropole, son évolution continuait après les temps de l'empire byzantin dans son voisinage, et les peintures dans le monastère de Sopoćani en Serbie en sont les oeuvres les plus importantes, oeuvres d'un maître, peut-être fugitif, de Constantinople.

Les peintures murales du temple de Bojana près de Sofia (1259 ap. J.-C.) sont célèbres dans tout le monde et les recherches modernes découvriront peut-être d'autres oeuvres de cette époque-là dans les mosquées constantinopolitaines, couvertes par l'enduit. Le degré du développement, influencé par la peinture byzantine de ce temps-là, est témoigné par le tableau de la galerie Tretjakov à Moscou, connu comme Notre Dame de Vladimir.

Les écoles locales commencent à apparaître aux XIV^e—XV^e s. Les deux tendances mentionnées durent, la seconde se développe en peinture sur panneaux par un intérêt plus intensif au détail (l'auteur appelle ce style « seconde renaissance », Second Revival). L'auteur rejette exclusivement les termes d' « école macédonienne » et d' « école de Crète ». Mistra en Peloponnèse est centre le plus important de la peinture murale. Un petit temple de Kahrieh-Džami à Constantinople est décoré de mosaïques et de peintures murales auxquelles participait sans doute le maître Théophane qui était actif ensuite en Russie. Les monastères au Saint Mont d'Athos sont presque inondés et ornés de peintures mais ce sont, pour la plupart déjà, oeuvres d'artisans. Les expériences des peintres sont inscrits dans les livres (ὁδηγὸς τοῦ ζωγράφου). Les peintres grecs et serbes étaient actifs à la décoration des temples en Serbie, dont l'auteur cite un grand nombre de noms, entre autres ceux de Nagorićino (1317) et Studenica (1314). Il parle aussi des oeuvres excellentes en Messembrie bulgare, à Trnovo et Sofia.

Les peintures sur panneaux en Grèce propre trahissent d'excellentes qualités; à côté des motifs ecclésiastiques c'est aussi le portrait qui commence à apparaître; le tableau porte aussi le nom du peintre, p. ex. celui de Zanfurnari (vers 1600). Sous l'influence byzantine, la peinture russe épanouit au XIV^e s.; un peintre, originaire de la Crète, Domenicos Theotocopulos († 1541), était actif en Italie et surtout en Espagne (El Greco). Les autres pays d'Ouest montrent l'influence byzantine déjà au VII^e siècle, dans les peintures aux livres, plus tard, aux XI^e—XII^e siècles, les peintures murales apparaissent aussi en France et Angleterre.

L'auteur pouvait baser ses explications sur un grand nombre de reproductions, montrant au lecteur les oeuvres dont les originaux sont presque complètement inaccessibles. A côté des oeuvres connues, l'auteur montre aussi les oeuvres moins connues, très souvent, au moins en détails et il choisit bien à propos. Nous lui sommes reconnaissants surtout des reproductions en couleur des figures de la Vierge avec l'Enfant (Notre Dame de Vladimir, frontispice) et de la « Trinité du Vieux-Testament » de Rublev (tab. 2). De ces reproductions parfaites on sent bien le charme des originaux.

Le livre mérite une attention extraordinaire. Le lecteur qui s'est intéressé

jusqu'à présent seulement à l'art occidental, sera bien informé aussi sur cet art d'une tradition de mille ans, et connaîtra aussi la culture ancienne des pays slaves dans les Balkans et surtout en Russie, culture que l'auteur juge attentivement et avec justesse. C'est pourquoi l'auteur mérite, aujourd'hui avant tout, notre reconnaissance.

A. Saláč / Prague

David Talbot Rice: *Russian Icons*. The King Penguin Books, London & New York 1947, pp. 40 + 16 reprod. en couleurs.

Le livre informe d'une manière succincte mais dense à la fois du développement de l'iconographie russe dès son début jusqu'au 17^e s. Selon l'auteur, les deux courants de développement, qui se trouvent à l'art byzantin, c.-à-d. le courant occidental, dont le centre était la ville de Constantinople et dont le domaine renfermait l'Asie Mineure occidentale et la Grèce au sens propre du mot, ainsi que le courant dominant en Syrie et Anatolie, influençaient directement l'iconographie russe (p. 19). L'auteur admet aussi comme le troisième facteur l'influence de la peinture de la Russie d'avant le christianisme, comme c'est surtout le cas de l'icône reproduite au tableau 4 qui remonte au 14^e siècle, et provient probablement de Pskov (p. 21)). L'iconographie avait son centre d'abord à Kiev où les tableaux sont arrivés en même temps avec le christianisme, mais il y avait encore d'autres centres, Novgorod, Suzdal, Pskov et Moscou. L'école de Stroganov s'ajoute aux écoles mentionnées. Les iconographes restent pour la plupart anonymes; les premiers noms apparaissent au 14^e siècle dont les plus importants sont le Grec Théophane et André Rublev (en 1370—1430 environ). Au 17^e siècle, on rencontre des individualités plus nombreuses — Procope Čirin, Siméon Ušakov. Mais c'est déjà l'époque dans laquelle l'iconographie cesse d'être affaire des artistes éminents, car ceux-ci s'intéressent plutôt à la peinture de portraits en miniature.

L'auteur a bien choisi des illustrations dont la plupart sont reproduites soigneusement, sauf N^{os} 6 et 11 qui sont un peu déplacées. Le petit format du livre est plutôt propre aux tableaux avec un nombre restreint de figures. Le livre accomplira même de ce point de vue sa tâche.

A. Saláč / Prague

The Great Palace of the Byzantine Emperors. Oxford University Press. London, Geoffrey Cumberlege 1947, pp. XV, 108 + 64 tab.

Cette belle publication est un compte-rendu officiel des fouilles effectuées de 1935 à 1938 à Stamboul, près de la mosquée Sultan Ahmed, par une mission de l'Université écossaise de St-Andrew (Walker Trust).

Le rapport est partagé en trois parties principales: la description des architectures est due à M. Günter Martiny; le chapitre sur les fragments de poterie, très nombreux, trouvés pendant ces fouilles, est signé par M. Robert B. K. Stevenson; enfin, les mosaïques de pavement dégagées par les fouilleurs (ainsi que la description des petits objets, etc.) sont présentées par M. Gerard Brett.

Le principal édifice mis à la lumière du jour par la mission de St-Andrew est une vaste construction rectangulaire qui comprend quatre portiques à colonnes et une cour centrale à ciel ouvert. Cet édifice est situé dans l'aire du Grand Palais et en faisait partie, à coup sûr. Mais, malgré les progrès incontestables des études topographiques de cette partie de la capitale byzantine, l'identification des ruines d'édifices concrets, lorsqu'on en découvre, y reste extrêmement délicate. Ainsi, la cour à portiques déblayée par la mission écossaise correspond-elle vraiment à l'« Héliacon » des textes, comme le voudrait M. Martiny? J'avoue pour ma part, qu'il ne m'a pas convaincu, et je continue à imaginer l'Héliacon comme une terrasse surélevée. Or, du même coup, l'identification des ruines des trois églises dégagées par les fouilleurs se trouve remise en question. Par contre, on prendra note, avec reconnaissance, de la découverte de ces petits sanctuaires à plan carré: on saura dorénavant que ce type architectural a été adopté plusieurs fois pour les oratoires du Palais élevés au moyen-âge. D'excellents plans et dessins joints à la description permettront une étude plus poussée de ces monuments.

Le chapitre sur la céramique offre un classement très détaillé des fragments, par types et par époques (du VIII^e s. à l'époque turque). Il rendra des services notables aux archéologues, qui disposent ainsi — depuis le rapport récent de M. Morgan sur la céramique byzantine trouvée lors des fouilles américaines à Corinth — de deux séries de monuments présentés d'une manière scientifique impeccable. D'autres documents nouveaux et importants nous seront accessibles sous peu, lorsque seront publiés les revêtements en céramique lustrée (dallages et socles) que les Bulgares viennent de découvrir dans plusieurs églises du X^e s. (?), à Preslav. On voudrait espérer de même une publication scientifique prochaine des céramiques semblables (?) et sensiblement contemporaines que Chvoiko trouva dans les environs de Kiev, lors de ses fouilles du palais et des églises de Belgorodka (résidence princière depuis Vladimir), quelques années avant la guerre de 1914. A ma connaissance, ces céramiques — comme l'ensemble de ses fouilles si importantes — n'ont jamais fait l'objet d'une publication digne d'elles. Les trouvailles d'objets analogues faites depuis lors, en Bulgarie et à Constantinople, n'ont fait qu'augmenter l'intérêt des céramiques de Belgorodka.

Mais ce sont les mosaïques de pavement qui de loin dépassent en importance toutes les autres découvertes de la mission de St-Andrew. Déjà à la veille de 1939, plusieurs articles de M. Brett nous avaient fait pressentir l'intérêt de ces mosaïques et apprécier leurs qualités esthétiques très exceptionnelles. Le présent ouvrage, qui en offre un jeu complet de reproductions (partiellement en couleur), permet d'affirmer sans hésitation qu'il s'agit d'un chef d'œuvre de l'art byzantin archaïque et du plus bel exemple de pavement en mosaïque (y compris celles d'Antioche). C'est avec raison que M. Brett les date de la première moitié du V^e siècle, et on constate ainsi que, du temps de Théodose II, Constantinople pratiquait avec maîtrise un art décoratif qui prolongeait avec éclat les traditions des premiers siècles de notre ère.

M. Brett n'essaie pas de définir le thème général de l'immense mosaïque, et — étant donné le grand nombre de lacunes (morceaux détruits) — cela aurait été assez

risqué. Il suffira donc d'y relever un rapprochement de thèmes un peu surprenant (et qui devrait être expliqué, d'autant plus que cette variété des sujets rapprochés pourrait peut-être donner la clé du thème général) : motifs bacchiques, scènes idylliques ou bucoliques, jeux d'enfants avec et sans animaux, chasses diverses, combats d'animaux et de monstres. Chacun de ces sujets donne lieu à plusieurs images, quelquefois à des séries de figurations, qui semblent se suivre plus ou moins, mais sans ordre très net et sans que des cadres quelconques viennent séparer les uns des autres des motifs hétérogènes : comme sur un tapis, les motifs se juxtaposent, tout en restant autonomes, et s'ils se touchent c'est surtout — croirait-on — pour ne pas interrompre la trame décorative de l'ensemble. N'empêche que prises une par une, ces images ne sacrifient à l'effet ornemental aucune recherche de précision descriptive : hommes, animaux, plantes sont traités avec le même désir d'imiter la Nature, selon les usages de la peinture hellénistique tardive. Du point de vue esthétique, cette œuvre ne doit rien aux influences iraniennes qui, à Antioche par exemple, se manifestent souvent dans les mosaïques de ce temps. S'il n'était pas trop aventureux de juger l'art de la peinture décorative d'une grande ville d'après une seule œuvre, si considérable qu'elle soit, on pourrait dire que Constantinople, vers 450, était plus fidèle aux traditions grecques que ne l'était Antioche. La capitale byzantine aurait été — à cette époque tout au moins — moins sensible aux pénétrations iraniennes que la grande cité syrienne, et rien n'est plus normal après tout.

Mais absence d'influence persanes-sassanides ne signifie pas pureté de la tradition grecque classique. En effet, si l'on considère les sujets de la mosaïque du Grand Palais, on y découvre des motifs qui ont une allure orientale. Mais en histoire de l'art, l'« Orient » qu'ils représentent n'a rien à faire avec la Perse contemporaine de Théodose II.

Certes, malgré leur diversité, tous les groupes de sujets réunis sur la mosaïque du Grand Palais se retrouvent sur beaucoup d'autres mosaïques, sur des reliefs et sur les pièces d'orfèvrerie de la basse époque antique. Tous ils font partie du répertoire de l'art hellénistique, avec ses dérivées romaine et byzantine, et la nouvelle mosaïque ne s'en distingue que par la variété des motifs illustrant chaque groupe (parmi les sujets rares : moulin à eau, dans le groupe idyllique ; singe agaçant un perroquet et ours sur l'arbre, dans la série des « drôleries » avec animaux ; choix exceptionnellement riche de fauves attaquant d'autres bêtes, etc.). Mais j'y relève deux nuances particulières que je crois significatives : présence de plusieurs monstres magnifiques et horribles qui reproduisent, avec vigueur, des *zodia* fantastiques de l'ancien art ionien ; férocité extrême des combats entre monstres et bêtes ou entre divers animaux.

Or, on sait que ces deux particularités caractérisent à travers les siècles, depuis l'art scythe du V^e s. avant J.-Ch. et jusqu'aux œuvres des Goths, des Avars et des Bulgares (V^e—IX^e s. après J.-Ch.) les créations « pontiques », c'est-à-dire exécutées dans les pays du littoral Nord du Pont Saxon, par ou pour les habitants de ces régions. C'est dans les ateliers qui fabriquaient ces œuvres — croit-on — que furent conservés à travers les siècles, certains éléments de l'art ionien antique

d'Asie Mineure.¹ Puis — grâce à cette industrie d'art au service des barbares — ces mêmes motifs furent adoptés par l'art hellénistique tardif et pénétrèrent même dans l'orfèvrerie d'époque impériale en Gaule. Mais où exactement se trouvaient les principaux foyers de cette tradition: dans les pays barbares pontiques ou à Constantinople (travaillant pour le marché barbare)?

La mosaïque du Grand Palais apporte des documents importants au dossier de ce problème. D'abord, en dehors des monstres ioniens et des groupes « scythes » d'animaux combattants, on y voit deux sujets « barbares » précis: groupe d'une jument avec son poulain, que M. Brett lui-même rapproche de pièces scythes ou « scythisantes »; archer à cheval qui lâche une flèche sur un fauve en se retournant sur sa celle: image « classique » du cavalier-chasseur dans l'art des steppes et de l'Iran. Les deux motifs sont d'ailleurs parmi les plus anciens thèmes « barbares » dans l'art grec. Mais, rapprochés des autres sujets d'inspiration « scythe », ils soulignent efficacement la veine barbare dans la mosaïque du Grand Palais. Jusqu'ici on ne connaissait aucun exemple certain d'œuvres constantinopolitaines de ce genre. Grâce à cette mosaïque, nous savons maintenant qu'au V^e siècle de notre ère, les meilleurs mosaïstes de la capitale (ceux qui travaillaient pour la Cour) disposaient d'un répertoire important de sujets « barbares » et les traitaient avec une maîtrise qui suppose qu'ils leur étaient familiers.

Cette découverte semble corroborer l'hypothèse selon laquelle c'est Constantinople qui a été le foyer de l'art « pontique »: appuyée sur la tradition d'Asie Mineure, Byzance aurait continué à fournir aux Barbares l'art de goût « scythe », en suivant l'exemple d'Athènes, à l'époque classique. Mais il n'est pas défendu de penser inversement à une influence de l'art barbare sur les ateliers des mosaïstes constantinopolitains: est-ce par hasard que la mosaïque publiée par M. Brett remonte à l'époque de la plus grande pénétration des Goths à la Cour de Byzance?

Dès une époque ancienne, les mosaïques découvertes par la mission écossaise furent dissimulées sous un dallage de marbre. Faut-il attribuer cette initiative à une destruction partielle des mosaïques ou à des considérations d'ordre « idéologique »? J'incline pour la première hypothèse, étant donné que — sur une échelle moins grande, il est vrai — les Byzantins sont revenus souvent, et à toutes les époques, aux motifs réunis sur cette mosaïque. En les retrouvant plus tard sur des monuments médiévaux, on admet généralement des prototypes très antérieurs qu'on dit « hellénistiques », et qui l'étaient effectivement par leurs origines premières. Mais on ne possédait pas d'exemples conservés de modèles immédiats des copistes médiévaux, dans le genre de ceux qu'ils auraient pu trouver sous la main, pour les imiter. Les mosaïques du Grand Palais nous en offrent un spécimen (mais non pas l'un des modèles effectifs, puisqu'elles étaient dissimulées sous le dallage de marbre). Je pense plus exactement à deux séries d'œuvres du moyen âge.

¹ F. Drexel, dans *Bonner Jahrbücher* 118 (1909) 219 et s.; dans *Jahrbuch des deut. arch. Inst.* 30 (1915) 207 et s.; dans *Strena Buliciana* (1924) 69 et s. Th. Schreiber, dans *Abh. der phil.-hist. Kl. der K. Sachs. Ges. der Wiss.* XIV (1894) 141 et s.; A. Alföldi, dans *Festschrift Hans Seger*, dans *Alt-schlesien. Mitt. der schles. Altertumswiss.* Breslau 1934 (tirage a part).

La première se présente sous la forme de petites images décoratives qui agrémentent les marges de certains manuscrits de grand luxe, du X^e au XII^e siècles, ou bien s'y associent à la décoration des Tables des Canons ou des initiales. La Bibliothèque Nationale, à Paris, en offre trois exemples excellents: Grec 64, quatre évangiles; Grec 654, homélies de s. Jean Chrysostome; Grec 550, homélies de s. Grégoire de Nazianze.² Dans le premier et le troisième, on retrouve les monstres «ioniens» de la mosaïque du V^e siècle; dans le Grec 654, le pécheur à la ligne; dans le Grec 550, le kriophore, les singes, les scènes de la cueillette de fruits et des jeux des enfants; enfin, dans les Grecs 64 et 550, la variété des groupes de fauves et d'animaux combattants. Bien entendu, il ne s'agit pas de copies directes, ni d'après les mosaïques récemment découvertes (invisibles à l'époque de ces manuscrits), ni même d'après les types précis de celles-ci. Mais ce sont bien les mêmes catégories de sujets décoratifs et la même inspiration. On pouvait se demander d'où les miniatures du temps des Macédoniens et des Comnènes tiraient leurs petites images gracieuses et minuscules? On voit maintenant, grâce aux mosaïques du Grand Palais, que les pavements de palais, à Constantinople même, pouvaient leur en offrir les modèles. L'influence des miniatures de la même époque semble bien exclue, car les manuscrits grecs antérieurs au IX^e s. ne présentaient pas de décor ornemental tant soit peu important (en opposition aux manuscrits chrétiens syriaques et surtout latins), et c'est — pour d'autres motifs comme pour ces petites images sans doute — le décor architectural qui fut transporté dans les livres, lorsqu'on s'est mis à les agrémenter d'ornements, après la Crise Iconoclaste. Les manuscrits de la Bibliothèque Nationale que je viens de citer, le Grec 654 (X^e s.) et le Grec 550 (XII^e s.), montrent que l'initiale grecque à personnages a été formée en partant de modèles semblables (c.-à-d. en empruntant à des images décoratives monumentales, telles les mosaïques de pavement, les figures qu'on s'appliquera à associer au corps de la lettre majuscule).

La deuxième série d'œuvres tardives où l'on retrouve des motifs de la mosaïque du Grand Palais est contemporaine de la dynastie des Paléologues. Les peintures murales de ce temps sont célèbres par les motifs «hellénistiques» qu'elles font revivre et qui, dans l'art monumental tout-au-moins, n'étaient plus en circulation depuis le début du moyen âge, à Byzance. Or, quelques-uns de ces motifs, tels les groupes des jeux d'enfants, les paysages avec rochers, les fontaines, les architectures décoratives hellénistiques (Kahrié-Djami, Mistra, Sopoćani en Serbie, etc.) ont leurs pendants sur la mosaïque nouvellement découverte. Et celle-ci offre, en outre, un certain type de visages vus de profil, un certain dessin des bras nus, un genre de modelé et de coiffures (voir en particulier les planches en couleur 51 et 56) qui nous permettent d'imaginer mieux les sources des peintres des XIII^e et XIV^e siècles.

A. Grabar / Paris

²) Le Grec 654: H. Bordier, *Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris 1883, 116 et s. fig. 54. — Le Grec 64: I. Ebersolt, *La miniature byzantine*, Paris 1926, pl. XLII, XLIII. Le Grec 550: H. Omont, *Les miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibl. Nat. du VI^e au XIV^e s.* Paris 1929, pl. CVI et suiv., surtout pl. CVIII, 2, CIX, CX, CXI, 2, CXIV, 2, CXV, 1.

A. Grabar, *Martyrium. Recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique*. 2 vol. I: Architecture, pp. 638; II: Iconographie, pp. 402; album de LXX pl.; Paris (Collège de France) 1946.

Cet ouvrage considérable, aussi remarquable par l'ampleur de la documentation que par la diversité des points de vue, par la méthode que par l'originalité, est à mon sens le plus important qui ait paru dans ces dernières années pour les origines de l'art chrétien.

Il faut lire avec attention l'*Introduction*, parce qu'elle éclaire excellemment tout l'ouvrage, et en définit le but et la portée. L'auteur établit d'abord les trois points que voici: 1^o « L'art chrétien à ses débuts n'invente guère de formes artistiques nouvelles, lorsqu'il croit pouvoir adapter à ses besoins un parti tant soit peu semblable de l'art antérieur »: ainsi se trouve posé, et sera examiné dans le domaine de l'architecture comme dans celui de l'iconographie, et de telle manière que les conclusions déborderont largement le culte des reliques, le problème des rapports et du lien entre l'art antique païen et l'art chrétien à ses origines. 2^o Le culte des reliques permettra aussi d'examiner le problème de « la séparation, admise comme un axiome, de l'architecture ecclésiastique des chrétiens d'orient et d'occident », et d'éclaircir les causes et les étapes de l'évolution qui marqua, pour les écoles d'architecture médiévale, « un éloignement progressif de leur base commune, et conduisait notamment à la séparation des arts d'orient et d'occident ». 3^o Enfin le culte des reliques sera l'occasion de rechercher comment il se fait que, à l'art des Catacombes soudainement disparu, succède l'iconographie évangélique palestinienne, « origine de l'imagerie chrétienne du monde entier », et dans quelle mesure celle-ci est un prolongement de l'art archaïque des Catacombes. L'auteur annonce qu'il limitera son enquête à l'antiquité chrétienne et aux premiers siècles du moyen-âge (III^e—VII^e s.: basse antiquité; VII^e—IX^e s.: début du moyen-âge), insistant sur la première période, « où furent exécutées les têtes de séries de toutes les principales catégories d'œuvres de l'art chrétien »: c'est une extrême variété qui en est le caractère dominant, signe certain que l'art chrétien n'a pas commencé sur l'initiative des chefs de l'Église, qui n'eût pas manqué d'avoir pour conséquence l'unité d'inspiration et d'exécution. L'époque suivante est une époque de restriction, d'appauvrissement; en architecture, les petites proportions des édifices « favorisèrent l'application plus fréquente de la voûte, qui par un mouvement en retour empêcha de revenir à des proportions plus amples et appela les murs continus et épais »; en iconographie, on assiste à une progressive cristallisation des types. Les quinze dernières pages de l'*Introduction* résument à l'avance les grandes lignes de l'ouvrage. Elles montrent la parenté qui existe à l'origine entre le *martyr*, témoin de la divinité du Christ, toujours favorisé d'une forme quelconque de théophanie, et *martyrium* désignant les plus anciens sanctuaires élevés aux lieux saints de Palestine, qui sont aussi des lieux de témoignage: d'où « l'analogie des formes architecturales données aux sanctuaires commémorant les tombeaux des martyrs d'une part, et les lieux saints de Palestine de l'autre ». Il y a une parenté non moins

évidente entre le *martyrion* chrétien et l'*hérôon* païen, dans les cérémonies qui s'y célébraient aussi bien que dans le programme architectural, que l'idée dominante ait été d'ailleurs *funéraire* (tombeaux des martyrs) ou *trionphale* (lieux saints). Enfin c'est un fait très important que les reliques, dont la vénération fut sans doute liée à la messe dès le temps des persécutions, furent au IV^e siècle introduites et installées dans l'église, au point qu'on finit par considérer comme obligatoire la présence d'une relique sous l'autel. Mais ici apparaît, entre l'orient et l'occident, une différence qui aura de grandes conséquences architecturales: l'occident considère, non seulement que tout autel doit avoir ses reliques, mais aussi que toute relique doit être placée sous l'autel; l'orient au contraire continue de réserver à des reliques insignes un emplacement, un cadre monumental qui peut être sans rapport avec l'autel. L'usage de la fragmentation et de la translation des reliques remonte au moins au IV^e siècle, aussi bien en occident qu'en orient, malgré l'opinion qui veut que l'occident ait rejeté cet usage: simplement les corps de martyrs étaient beaucoup plus nombreux dans les provinces d'orient, et ce sont celles-ci qui, là comme ailleurs, ont montré l'exemple. Par suite, selon l'auteur, la distinction entre relique entière et fragment de relique, entre martyrion authentique (presque toujours dans les nécropoles suburbaines) et martyrion d'imitation (dans l'église urbaine destinée à la réunion ordinaire des fidèles), s'effaça tôt en orient, et l'architecture tendit à rapprocher les formes des deux séries d'édifices, les premiers influant sur les seconds, cependant que l'iconographie créée pour les martyria tendait à passer aussi dans l'église ordinaire. Quant à l'usage précoce de l'inhumation *ad sanctos*, il eut également des conséquences remarquables, mais surtout en occident, où l'emplacement de la relique sous l'autel rapprocha les tombeaux du chevet de l'église, et conduisit à un développement remarquable de cette partie de l'édifice: en orient, où la relique principale était souvent loin du sanctuaire, et où d'ailleurs on n'admettait pas si volontiers les tombeaux à l'intérieur de l'église, les mêmes conséquences ne se produisirent point.

Ces grandes lignes une fois posées, qui rendent sensibles l'ampleur du sujet et la hardiesse de certaines conclusions ainsi annoncées, le reste du premier tome est consacré à l'architecture chrétienne étudiée en fonction du culte des reliques. Le *Chap. I, les martyria primitifs*, montre qu'il y eut partout des martyria sur les tombes des martyrs, et en Palestine seulement des martyria des lieux saints, un parallélisme parfait s'étant d'ailleurs établi, il faut le rappeler, entre les deux séries de monuments. A l'origine la dalle tombale, rectangulaire ou semi-circulaire (*mensae martyrum*), est simplement aménagée à l'usage des repas funéraires, avec des cupules destinées aux mets déposés pour le défunt, des orifices pour faire parvenir les libations jusqu'au tombeau proprement dit. La tombe est ordinairement dans une *area* à ciel ouvert, enclose de murs, avec parfois des portiques le long des murs, et une sorte de grotte ou abside aménagée en *cubiculum* funéraire. Puis on tendra de bonne heure à ajouter une salle destinée à recevoir les fidèles pour les cérémonies rituelles, c'est-à-dire à remplacer l'*area sub divo* par une basilique couverte: des monuments étudiés par E. Dyggve près de Salone

montrent de façon frappante ce passage d'un type d'édifice à l'autre. Dans le *Chap. II, les martyria antiques et les mausolées*, sont classés d'après le plan les martyria postérieurs à la paix de l'Église, en même temps que pour chaque type l'auteur recherche le prototype dans l'architecture païenne: plan carré (ex.: le martyrium-ciborium d'Antioche-Kaoussié), dont l'origine est dans des édifices comme le Mausolée d'Halicarnasse ou le monument des Néréides à Xanthos; salle rectangulaire allongée, avec ou sans étage (cf. les martyria figurés sur la bordure du célèbre tissu copte du Kaiser Friedrich Museum), dont l'origine paraît orientale; abside ouvrant sur une area; triconques, ou *cellae trichorae*; salle en largeur construite en avant d'une abside, qui lorsqu'elle sera complétée par des nefs basilicales pourra figurer un transept (hérôon de Calydon, puis *basilica discoperta* de Marusinac); plans ronds et polygonaux, fréquents dans l'architecture païenne (mausolées d'Hadrien, de Dioclétien etc.), repris par les empereurs chrétiens, notamment par Constantin; plans cruciformes, qui apparaissent dès la seconde moitié du IV^e siècle avec la valeur symbolique attendue (le culte de la Croix se répand d'ailleurs dans la chrétienté à partir de 350), en forme de croix libre (Saint-Jean d'Ephèse, Saints-Apôtres de Constantinople, etc.), de croix inscrite (Saint-David de Salonique, en fait martyrium du prophète Zacharie, du V^e siècle), ou de croix inscrite en tétraconque, des absides étant ajoutées aux branches de la croix (type de la première cathédrale d'Etschmiadzin et de nombreux monuments arméniens, mais non point d'origine arménienne, malgré Strzygowski). Au terme de cette revue de monuments, l'auteur dégage les conclusions suivantes: 1^o Les martyria chrétiens « doivent à la tradition antérieure païenne la variété même des types de monuments... et sans exception toutes les formes architecturales ». 2^o Par les martyria s'introduisirent dans l'architecture chrétienne une richesse et une variété de plans d'autant plus remarquables, qu'au même moment la salle destinée à l'assemblée ordinaire des fidèles a toujours la forme d'une salle rectangulaire à couverture en charpente, tandis que les martyria ou bien restent hypèthres, ou bien exigent des voûtes et des coupoles, images de la voûte céleste. « Ce sont les martyria, qui eux-mêmes tenaient cette tradition de l'architecture funéraire (païenne), qui ont introduit dans l'art chrétien le thème de l'édifice voûté et souvent couronné d'une coupole. » Après que les plans ont été ainsi passés en revue, les monuments les plus remarquables sont examinés au *chap. III*, à savoir *les martyria fondés par Constantin*: l'octogone d'Antioche, qui aurait succédé à un hérôon de Palais sacré, comparable à ceux de Dioclétien à Spalato ou de Galère à Salonique; les Saints-Apôtres de Constantinople, qui constituent aussi un hérôon; les grandes fondations de Palestine (Saint-Sépulcre, Golgotha, Nativité, Eléona), qui auraient toujours rapproché deux édifices distincts, l'un de plan central et l'autre de plan basilical; les monuments de Rome, notamment Saint-Pierre, qui marque l'apparition dans l'histoire « du martyrium en forme de basilique, avec le corps saint fixé sous le chevet et au pied de l'autel », et à propos duquel A. Grabar examine et apprécie d'une façon à mon sens judicieuse la théorie de E. Dyggve sur l'origine de la basilique à transept. En fin du chapitre, l'attention est ramenée sur la distinction entre le martyrium occidental

à plan central affecté au culte des reliques (Saint-Pierre), et le martyrium oriental à plan basilical affecté au culte des lieux saints (Palestine): «les fondations constantiniennes se dressent ainsi comme les chefs de file de monuments innombrables, en annonçant la séparation prochaine de l'architecture chrétienne des pays latins et des pays grecs.»

C'est justement à retracer cette évolution, à expliquer cette opposition, que sont consacrés les deux derniers chapitres du premier volume: *chap. IV, Des martyria aux églises, l'orient*; et *chap. V, Le culte des reliques et l'architecture des églises en occident*. Ils sont fort riches, et il est impossible de les analyser dans le détail. Bornons-nous à dégager les grandes lignes. L'auteur rappelle d'abord que le rapprochement progressif des cérémonies, à l'origine distinctes, célébrées dans le martyrium et dans l'église, eut pour conséquence architecturale le transport aux églises de formes primitivement propres au martyrium, et aussi le caractère en quelque sorte hybride de certains monuments. Dans de nombreux cas, le martyrium fut une dépendance de l'église, voisin de celle-ci ou accolé à elle. Ailleurs, sous l'influence de la vogue du culte des reliques, c'est l'église qui adopta la forme, le plan, les dispositions intérieures du martyrium. L'explication profonde serait, selon l'auteur, la suivante: «Il est remarquable que l'extension des types architecturaux des martyria aux églises byzantines... coïncide avec le rayonnement des *Areopagitica* à travers le monde grec. C'est à l'époque même où les écrits du pseudo-Denys, puis les œuvres de Maxime le Confesseur (VI^e—VII^e s.) présentèrent l'édifice ecclésiastique comme un temple mystique, symbole de l'univers intelligible, que les églises adoptèrent couramment le plan central et la coupole. Les églises empruntèrent ces caractéristiques au martyrium, qui de son côté les devait... à une tradition ancienne, selon laquelle la salle couronnée de la voûte sphérique était l'image réduite de l'univers, une espèce de microcosme idéal.» Suivent des indications fort suggestives sur le culte des images succédant au culte des reliques, en même temps que l'iconostase vient séparer du reste de l'église le chevet, et interdire par conséquent à celui-ci un développement architectural qui sera au contraire remarquable en occident: «La vénération des corps saints a dû cesser d'exercer une influence quelconque sur l'architecture... des églises grecques à l'époque même où les icones furent dotées d'un mur de soutien qui donna un aspect nouveau à l'intérieur des églises.» Et je me contenterai de signaler les dernières pages de ce quatrième chapitre, parce qu'elles appelleraient de trop longs développements qui ne sauraient trouver place ici: A. Grabar y examine en effet, en fonction du martyrium, le problème de l'apparition de la basilique à coupole, par laquelle on aurait, selon lui, voulu «assurer à l'aspect des édifices cultuels une ressemblance avec les martyria mis à la mode par la ferveur des masses». La doctrine selon laquelle une évolution logique, à courbe continue, irait de la basilique primitive à l'église à croix inscrite en passant par la basilique à coupole, est donc formellement rejetée par l'auteur. C'est un point sur lequel nous reviendrons ailleurs.

Quant à l'occident (*chap. V*), il occupe à lui seul le tiers de ce premier volume. Il fut en effet plus longtemps fidèle que l'orient au culte des reliques.

On y trouve en abondance des petits *martyria-mausolées*, avec crypte funéraire surmontée d'un édicule pour le culte du saint. Mais le type qui l'emportera, et exercera une action essentielle sur l'évolution de l'architecture, est celui des *martyria-basiliques*, unissant le martyrium à l'église de plan basilical: c'est déjà, à Rome, celui des quatre grandes basiliques constantiniennes, Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Laurent, Sainte-Agnès. La crypte-martyrion s'y présente comme une construction à part, insérée dans un édifice plus grand qui est l'église: elle conserve son autonomie, de même que l'église n'adopte jamais en occident, ainsi en opposition avec l'orient, les formes architecturales du martyrion. Cependant une autre donnée intervient en occident: le tombeau du saint, placé sous l'autel, attire à lui d'autres sépultures, et le chevet va s'en trouver profondément modifié, par des constructions diverses, par des chapelles rayonnantes avec déambulatoire. « Le chevet a été la partie de la basilique la plus transformée par les architectes occidentaux. » L'auteur étudie ensuite avec beaucoup de détails, mais je ne peux m'y arrêter, d'une part les avant-nef et les constructions qui viennent compliquer l'entrée, d'autre part les « saintes chapelles » et les chapelles palatines, qu'il faut rattacher aussi au culte des reliques.

Le second volume est consacré à l'Iconographie, et se donne pour objet de reconstituer « les liens qui unissent l'art des Catacombes à celui des basiliques en ce qui concerne les images ». Le *chap. I, Images d'hypogée et images du martyrium*, et le *chap. II, Le martyr thème iconographique*, étudient l'iconographie du martyr, et l'expliquent par le fait que chaque martyr est à la fois un témoignage de la puissance divine et un exemple du triomphe sur la mort. Aussi le martyr est-il souvent représenté en triomphateur, et les emprunts à l'art impérial officiel sont très larges. D'importants développements sont consacrés, dans le *chap. II*, aux mosaïques de Saint-Démétrius et aux fresques de Sainte-Marie-Antique. Le *chap. III* est consacré à l'emplacement des images des saints dans les *martyria*, le portrait du martyr étant très souvent dans une niche, notamment dans la niche absidale. Le *chap. IV, Les images des théophanies dans les martyria des lieux saints*, défend la théorie que « non seulement les modèles d'une série d'images essentielles de l'iconographie chrétienne, mais les bases religieuses de cette imagerie ont dû être trouvés en Palestine et en fonction du culte de ses reliques historiques »; il montre en même temps le lien étroit qui rattache beaucoup de sujets au culte monarchique, qui lui aussi, et déjà dans le paganisme, avait ses épiphanies ou théophanies. A. Grabar se trouve en fait amené, dans ce chapitre, à passer en revue tous les monuments de l'iconographie palestinienne, et tous ses thèmes, et cela revient à donner un tableau général de l'iconographie chrétienne: on perd parfois un peu de vue, comme en quelques autres parties de l'ouvrage, la notion de martyrion, ou plutôt celle-ci s'élargit jusqu'à englober tout le premier art chrétien. De même le *chap. V, Les théophanies-visions dans les absides des chapelles coptes*, est une étude des peintures des chapelles de Baouït et de Saqqara, concluant à l'origine palestinienne; et le *chap. VI, Images des théophanies du Christ dans les scènes de l'enfance, de la Passion et des miracles*, constitue

en fait un aperçu général de ces trois cycles, tendant aussi à mettre en lumière l'influence particulière exercée par la Palestine, le culte des lieux saints, l'invention de la croix et le culte de la croix.

Nous sommes ramenés au cœur du sujet avec le *chap. VII, De la décoration des martyria à la décoration des églises*. Le problème est analogue à celui qui se posait pour l'architecture: le décor des églises normales doit-il quelque chose au décor des martyria? Mais la réponse est rendue plus difficile, par le fait que les décorations de martyria proprement dits subsistent, il faut bien le reconnaître, en nombre infime: il s'agit d'ordinaire d'édifices qui tiennent à la fois du martyrium et de l'église. Voici cependant les conclusions de l'auteur, que je cite plus longuement en raison de l'importance de ce passage: « Les images créées pour les martyria se proposaient de refléter... l'idée religieuse qui est à la base du culte des reliques, et de représenter les saints personnages et les événements dans lesquels Dieu s'était manifesté aux hommes... Ce programme n'a rien de commun avec celui des illustrateurs de l'Écriture, qui décoraient les murs des basiliques pour remplacer ou compléter par des images la parole écrite, et faire de ces dernières un moyen d'action didactique. Il y eut par conséquent, à l'origine, deux conceptions différentes de la décoration chrétienne, et l'imagerie narrative et didactique, née probablement avant la floraison du culte des martyrs et des lieux saints, serait ainsi plus ancienne que l'imagerie appelée à l'existence par ce culte. Mais, lorsque le martyrium s'incorpora dans l'église proprement dite..., sa décoration initiale s'infiltra dans la décoration des édifices cultuels du type nouveau... En occident, tandis que les peintures des nefs restent fidèles à l'imagerie antérieure, cette influence se limite à la décoration de l'abside ou du sanctuaire (ainsi que de l'autel et du reliquaire), c'est-à-dire à la partie de l'église... où dans les pays latins fut fixé le martyrium. Dans les pays grecs et orientaux, pour des raisons semblables, les images particulières au culte des martyrs furent transportées dans les églises - martyria, mais rejetées dans les oratoires latéraux, dans les collatéraux et dans la partie occidentale de l'édifice ecclésiastique, c'est-à-dire de préférence dans les locaux où l'on installa les reliques des saints. Mais par ailleurs, tandis que l'église elle-même adoptait les formes architecturales du martyrium, son cycle christologique complet, ... partie essentielle de la décoration d'une église grecque, prenait pour point de départ les séries d'images évangéliques créées dans les martyria des lieux saints; et c'est ainsi que, jusqu'en plein moyen-âge, les peintures des églises byzantines garderont un souvenir marqué de l'art des martyria. » Après quoi l'auteur s'efforce de montrer que ce point de vue trouve une confirmation dans les textes des mystiques grecs sur la symbolique de l'édifice cultuel. Ici comme en architecture, l'évolution s'achève, en orient du moins, lorsqu'on passe du culte des reliques au culte des icônes, et c'est l'objet du *chap. VIII et dernier, Des reliques aux icônes*. L'auteur fait justement observer que le lien se crée tout naturellement entre l'eulogie que rapporte le pèlerin et les images dessinées ou gravées sur l'enveloppe qui la protège (type: ampoules

de Monza). D'ailleurs certaines images, les images acheiropoïètes du Christ et de la Vierge, participent à la fois de la nature de la relique et de celle de l'image. A la veille de l'époque iconoclaste, l'image sainte a remplacé la relique dans la ferveur des Byzantins, en même temps que l'iconostase a reçu sa forme définitive; et tous les aspects du culte de l'image, dans le moyen-âge grec, seront comme un décalque des divers aspects du culte plus ancien des reliques. L'occident, au contraire, n'adopte pas le culte personnel des images et ne se détache pas des reliques: d'où la coupure qui se produit, sur ce plan aussi, entre orient et occident.

Je n'ai pu qu'indiquer, dans les pages qui précèdent, les lignes directrices de l'ouvrage d'A. Grabar. Il est à penser — il est même à souhaiter — que sur de nombreux points il provoquera des controverses fécondes. Je veux seulement en terminant rappeler l'attention sur la richesse de son contenu, qu'une analyse nécessairement sommaire ne suffit pas à faire apparaître. Les deux volumes du *Martyrium* prennent place parmi les grands répertoires de faits et d'idées auxquels devront chaque jour recourir tous ceux qu'intéressent les premiers siècles de l'art chrétien.

Paul Lemerle / Paris

G. Downey, *Procopius: De aedificiis* I, 4, 3. Classical Philology XLIII, 1, 1948, pp. 44—45.

Au début de *De aed.* I, 4, Procope mentionne la fondation de la basilique justinienne des SS. Pierre et Paul. Elle était située dans le voisinage du palais d'Hormisdas dont une incidente touffue nous apprend aussitôt l'histoire. Le texte continue ainsi: οὗ δὴ καὶ τέμενος ἄλλο ἁγίοις ἐπιφανέσι Σεργίῳ τε καὶ Βάκχῳ ἑδείματο, καὶ ἔπειτα καὶ τέμενος ἄλλο ἐκ πλαγίου τοῦτῳ παρακείμενον. ἄμφω δὲ τοῦτῳ τῷ νεῷ οὐκ ἀντιπροσώπω, ἀλλ' ἐκ πλαγίας ἀλλήλοιν ἐστᾶσι, συννημένοι τε καὶ ἀλλήλοισ ἐνάμιλλοι ὄντες...

A première vue, ce passage laisse supposer qu'il s'agit de trois églises différentes: SS. Pierre et Paul, SS. Serge et Bacchus et un autre sanctuaire, ajouté ensuite (ἔπειτα) et dont le vocable reste inconnu. Cependant le texte a été certainement corrompu. Une répétition comme τέμενος ἄλλο — τέμενος ἄλλο, surprend sous la plume de Procope qui n'a jamais décrit, du reste, une fondation religieuse de Justinien sans en indiquer le vocable. Suivant Downey, la fin de la première phrase, de καὶ ἔπειτα à παρακείμενον, serait due à une distraction du copiste. Arrivé aux mots ἄμφω δὲ τοῦτῳ τῷ νεῷ, le scribe aurait tout bonnement oublié d'avoir signalé, quelques lignes plus haut, l'église des SS. Pierre et Paul. La mention d'une « autre » église permettait de compenser cet oubli. Dans le texte original, il n'avait été question que de deux sanctuaires.

Le dernier point paraît assuré mais il n'est pas impossible de maintenir, au prix d'une légère émendation, le membre de phrase que Downey considère comme interpolé. Je lirais volontier καὶ ἔπεται καὶ τὸ τέμενος τὸ ἄλλο ἐκ πλαγίου

τούτω παρακείμενον ου, afin d'éviter une répétition, καὶ ἔπεται καὶ ὁ μὲν νεὼς ἄλλος...¹

Le texte ainsi émendé s'accorde bien à l'ensemble de la narration. Les descriptions de *De Aed.* suivent à la fois l'ordre de l'importance religieuse des édifices et de leur emplacement topographique. Après avoir signalé les églises consacrées au Christ, à la Vierge et à sa mère, sainte Anne, enfin à s. Michel, l'auteur passe aux *apostoleia*. Le liv. I, 4 débute par une mention de la basilique des SS. Pierre et Paul. Aussitôt il faut en préciser l'emplacement. Procope donne deux points de repère: le palais d'Hormisdas et SS. Serge et Bacchus. Ceci fait, il revient à son premier objet. Que l'on substitue à l'adverbe ἔπειτα la troisième personne de l'indicatif présent d'ἔπομαι et la suite des idées devient claire. Du même coup, nous sommes informés de la position respective des édifices en question. Entre le palais et SS. Pierre et Paul s'intercalait le martyrium des SS. Serge et Bacchus. La correction est donc d'autant plus plausible qu'elle rend le texte plus explicite: je la signale à l'attention des archéologues qui établissent la carte de Constantinople byzantine.

A. Frolow / Paris

Kurt Weitzmann, *Byzantine Art and Scholarship in America* (Plates CI—CIX). Reprinted from *American Journal of Archeology*, Vol. LI, No. 4, Oktober—December, 1947, pp. 394—418.

Les études sur l'art byzantin sont, en Amérique, de date récente; l'auteur lui-même déclare (page 394): « No doubt even so short a time as twenty years ago a special conference on Byzantine art or an exhibition like that in Baltimore would not have been possible in this country. » En Europe, déjà le romantisme avait éveillé l'intérêt pour l'art médiéval, surtout l'art ogival; au XIX^e siècle cet intérêt remonte dans le passé et s'étend à l'étude de la civilisation byzantine et des pays chrétiens. Les archéologues classiques ont également étendu le champ de leurs études aux temps après-classiques. En Russie, où la culture a enchaîné directement à la culture de Byzance, l'art et l'archéologie byzantins formaient tout d'abord une branche indépendante qui accusait de grands succès. Parmi les autres pays de l'Europe, c'est surtout la Grèce où l'archéologie classique dominait pendant longtemps toute l'activité culturelle, que la byzantologie a atteint un niveau très élevé.

Les musées européens ont acquis également des collections d'art classique tardif et d'art byzantin; en Amérique ce sont les collectionneurs privés qui se sont intéressés à ces branches de l'art. Les collectionneurs préféraient les petits objets aux œuvres monumentales. Toutes ces grandes collections privées américaines

¹ ou bien encore ἔπεται καὶ ὁ μὲν νεὼς ἄλλος, l'emploi de la forme νεὼς dans le *De aed.* étant attesté par ex. le liv. I, 8, 18. La seconde répétition, ἐκ πλαγίου ἐκ πλαγίας, paraît moins gênante. L'hypothèse de Downey n'explique pas, du reste, pourquoi l'interpolateur présumé s'en serait rendu coupable. Mais était-ce bien une redite et non une façon de renforcer la pensée en l'énonçant d'abord, en l'expliquant ensuite? *Repetition is our bread*, disent les compatriotes de M. Downey.

ont été, soit rendues publiques, soit rattachées à des musées déjà existants. La collection de P. Morgan est devenue un département du Metropolitan Muséum à New-York; sa grande valeur réside en particulier dans les objets en argent, en émail et en ivoire. La collection de H. Walters a été léguée en 1931 à la ville de Baltimore qui a fondé la Walter's Art Gallery; elle renferme surtout des ivoires et d'autres menus objets de l'époque du classique tardif et de l'époque chrétienne.

Ch. L. Freer collectionnait des œuvres d'art du christianisme tardif et de l'époque byzantine à côté des œuvres de l'Extrême-Orient. Son intérêt se tournait plutôt vers la périphérie de la culture grecque que vers son centre. Il a légué à la Smithsonian Collection à Washington les fruits de longues années de collection qui portent le nom de Freer Collection. L'art byzantin était le centre d'intérêt de la collection des époux Bliss; en 1940, cette collection, ainsi que la bibliothèque, ont été rattachées à l'Université d'Harvard, sous le titre de « The Dumbarton Oaks Collection and Research Library ». De même les manuscrits enluminés, même grecs, ont traversé en grand nombre la mer pour échouer dans des collections privées ou des musées et dans des bibliothèques publiques dont les directions avaient commencé à suivre l'exemple des collectionneurs. Les musées ont commencé à organiser des expositions spéciales de l'art chrétien et byzantin; les universités (Princeton, Yale) et l'Institut Byzantin Américain (The Byzantine Institute of America) ont commencé, seuls ou avec d'autres instituts, à faire des études sur place et des recherches archéologiques (Syrie, Gerasa, Dura-Europos, Antioche sur l'Oronte) ou à dégager des œuvres jusqu'à lors inaccessibles (Mosaïques de la cathédrale Hagia Sofia à Constantinople). L'université de Princeton a établi une liste des œuvres de l'art chrétien qui s'étend jusqu'à l'année 1400 après le Christ (The index of Christian Art). L'âme de ces études à Princeton est, à côté de K. Weitzmann lui-même, C. R. Morey qui a donné l'impulsion et contribué à la rédaction du catalogue Museo Sacro de la bibliothèque du Vatican, ainsi qu'à une série d'éditions et d'études sur les manuscrits enluminés médiévaux. H. Grégoire a publié pendant la guerre sa revue « Byzantion » en Amérique et a contribué ainsi à la fondation d'une nouvelle revue « Byzantina-Metabyzantina », éditée par N. G. Mavris. A l'université d'Harvard, à Dumbarton Oaks, s'est formé un second important centre d'études byzantines qui, dirigé par des chercheurs éminents attire les savants d'Amérique et d'Europe, publie une série de monographies (the Dumbarton Oaks Papers), organise chaque année des Journées scientifiques (Symposion) avec un programme de conférences établi d'avance. Lorsqu'en 1946 l'université de Princeton a célébré le deux centième anniversaire de sa fondation, un jour a été consacré aux conférences sur l'art byzantin. Ensuite les participants se sont rendus à Baltimore pour assister à l'inauguration de l'exposition de l'art palaeo-chrétien et byzantin; de Baltimore ils sont partis pour Dumbarton Oaks, puis pour Washington où ils ont visité la « Freer Collection ». Ces centres travaillent avec toute l'harmonie désirable et tendent à une coopération étroite avec les savants européens, ainsi qu'il ressort également des conférences prononcées à Dumbarton Oaks à l'occa-

sion du jubilé de l'université de Princeton. K. Weitzmann conclue en soulignant l'importance plus grande et plus profonde de l'étude de l'art byzantin de nos jours.

L'auteur, travailleur distingué sur plusieurs champs de la branche byzantine de l'histoire de l'art, initié à tous ses secrets, guide le lecteur sûrement et l'informe avec clarté. Il s'en rappelle souvent à la littérature, surtout à la plus récente et présente de magnifiques photographies des œuvres le plus connues.

Nous suivons d'un regard mélancolique les œuvres d'art qui s'en vont de l'autre côté de l'eau, nous lisons les titres de nouveaux ouvrages publiés pendant et après la guerre, ouvrages faisant défaut aux bibliothèques européennes qui sont — hélas — dans l'impossibilité de s'en procurer. *A. Salač / Prague*

НЕКРОЛОГИ OBITUARIES NÉCROLOGIES

ФИЛАРЕТ ГРАНИЧ

(1883—1948)

К числу потерь, которые понесло византиноведение за последние годы, присоединилась еще одна горестная утрата: 3 февраля 1948 г. скончался, после продолжительной болезни, профессор Белградского Университета и действительный член Сербской Академии Наук Филарет Гранич.

Бранко (впоследствии, в монашестве, Филарет) Гранич родился 13 сентября 1883 г. в Великой Кикинде. Гимназию окончил в Новом Саду, а высшее образование получил в Вене и Мюнхене. Как византист, он был учеником К. Крумбахера, который ввел его в круг византологических занятий и под руководством которого он закончил курс университетских наук и защитил докторскую диссертацию. Однако, уже как студент, Гранич отличался большой широтой научных интересов. Помимо главной своей специальности — византиноведения, он и тогда, как и впоследствии, занимался рядом других научных дисциплин, особенно древней историей, к которой всегда чувствовал большое влечение, усердно изучал классическую филологию, палеографию и дипломатику, а также много внимания уделял юридическим и экономическим наукам, которыми и позднее живо интересовался.

По возвращении на родину, Гранич довольно продолжительное время состоял на службе Карловацкой митрополии, но затем отдался всецело научной работе и преподавательской деятельности в высшей школе. С 1922 г. в качестве доцента, а с 1926 г. в качестве экстраординарного профессора, он читал на философском факультете в Скопле как византийскую, так и древнюю историю. В 1930 г. он перешел в Белград по приглашению богословского факультета белградского университета, на котором, сначала как экстраординарный, а затем как ординарный профессор, преподавал патристику и каноническое право, наряду же с этим некоторое время состоял и гонорарным профессором философского факультета белградского университета, на котором читал византиноведение и руководил византологическим семинаром. Одновременно с преподавательской деятельностью развивалась и его научная работа исследователя-византолога. Эта работа в ученых кругах возбудила заслуженное внимание и была по достоинству оценена. В 1936 г. Ф. Гранич

был избран членом-корреспондентом, а в 1940 г. действительным членом Сербской Академии Наук.

Любимой областью его изучений была история права и история учреждений, при чем круг его занятий не ограничивался византийской эпохой, но охватывал и древнюю историю, особенно историю римского права и социально-экономического строя античного мира. Связывая свой интерес к юридическим проблемам с изучением византийской истории и истории древне-христианской церкви, он дал целый ряд ценных исследований по церковному праву, трактующих прежде всего о правовом положении монастырей в Византии, а также и в средневековой Сербии. Этой проблеме, которую он изучал неутомимо и всесторонне, посвящено большинство опубликованных им исследований. Будучи основаны на чрезвычайно добросовестном, кропотливом изучении источников, все его работы отличаются строгой научностью и критичностью, сжатостью изложения и точностью выводов, большой эрудицией и необычайной акрибией.

Печатал свои исследования Гранич как в югославских, так и в иностранных специальных журналах. Неоднократно он представлял югославскую науку на международных византологических съездах. Долгие годы сотрудничал в библиографическом отделе *Byzantinische Zeitschrift*, регулярно осведомляя международную науку в своих всегда ясных и содержательных заметках о византиноведческой работе в Югославии.

Как человек, покойный Ф. Гранич отличался, как это могут засвидетельствовать все, кто его знали, большой добротой, полным бескорыстием и редкой мягкостью в обхождении. Крайне скромный, весь какой-то тихий, молчаливый и замкнутый, он был в то же время исключительно благожелательный и отзывчивый человек, всегда готовый помочь, всегда старавшийся поддержать того, кто, как и он сам, любил науку и стремился научно работать. Он любил науку и любил книгу. С настоящей страстью он собирал и покупал книги из всех тех областей, к которым его влекли его широкие научные интересы, и с течением времени составил большую и ценную библиотеку. Незадолго до смерти он подарил эту библиотеку новооснованному Византологическому Институту Сербской Академии Наук. В этом в полной мере проявилась его бескорыстная любовь и забота о развитии византологической науки в родной ему стране. В лице Филарета Гранича мы потеряли ученого и человека редких качеств.

Список исследований академика Ф. Гранича

1. Зависност цркве на острву Кипру од Александрије у првој половини 4. века. Хр. Богословски Гласник 23 (1913) 63—71.
2. *Die Subscriptionen in den datierten griechischen Handschriften des 9. und 10. Jahrh.* Sr. Karlovci 1923.

3. *Der Inhalt der Subscriptionen in den datierten griechischen Handschriften des 11., 12. und 13. Jahrh.* Byzantion 1 (1924) 251—72.
4. Односи између цркве и државе у источноримској (византиској) империји. Црква и живот 3 (Скопље 1924) 15—30.
5. Основи државног устројства источноримске (византиске) империје. Јужна Србија св. 38—43 (Скопље) 665—675, 756—761 и 845—850.
6. Први васељенски сабор у Никеји. Јужна Србија 1925, 1—11.
7. Оснивање архиепископије у граду Јустинијана Прима. Гласник Скопског Научн. Друштва 1 (1925) 113—133.
8. *Die Gründung des autokephalen Erzbistums von Justiniana Prima durch Kaiser Justinian im J. 535.* Byzantion 2 (1925) 123—40.
9. Правни положај и организација манастира по Јустинијанову праву. Богословље 3 (1928) 181—209.
10. Приватноправни положај монаха у грчким областима позноримске империје у 5—6 веку. Гласник Скопског Научн. Друштва 5 (1929) 131—5.
11. *Die rechtliche Stellung und Organisation der griechischen Klöster nach dem justinianischen Recht.* Byz. Ztschr. 29 (1929—30) 6—34.
12. Акт оснивања манастира у грчким областима позноримског царства у 5 и 6 веку. Гласник Скопског Научн. Друштва 7—8 (1930) 77—81.
13. Новеларно законодавство цара Лава VI у ствари манастира и монаха. Годишњак Скопског Филозофског Факултета 1 (1930) 61—76.
14. *Die privatrechtliche Stellung der griechischen Mönche im VI. Jahrh.* Byz. Ztschr. 30 (1930) 669—76.
15. *L'acte de fondation d'un monastère dans les provinces grecques du Bas-Empire au V et VI s.* Mélanges Diehl 1 (1930) 101—5.
16. *Das Klosterwesen in der Novellen-Gesetzgebung Kaiser Leons des Weisen.* Byz. Ztschr. 31 (1931) 61—9.
17. Прилози правној историји манастира у грчким областима позноримског царства у 4—5 веку. Богословље 6 (1931) 191—200 и 269—289; 7 (1932) 1—21.
18. Радови Илариона Руварца који имају везе са византиском историјом. Гласник Историског Друштва 5 (1932) 242—7.
19. Отмица у грчкоримском праву. Гласник Скопског Научн. Друштва 9 (1932) 43—50.
20. Узимање монаха у клир у старој цркви. Богословље 8 (1933) 282—7.
21. Црквени односи на територији Војводине до краја византиске владавине. Гласник Историског Друштва 5 (1933) 325—30.
22. Било и клепало у египатским и палестинским манастирима старе цркве. Богословље 8 (1933) 302—7.
23. Црквеноправне глосе на привилегији цара Василија II Охридској архиепископији. Гласник Скопског Научн. Друштва 13 (1934) 1—10.

24. Црквеноправне одредбе Хиландарског типика св. Саве о настоја-тељу и осталим манастирским функционерима. Богословље 10 (1935) 173—200.
25. Црквеноправне одредбе Хиландарског типика св. Саве о ступању у манастирску заједницу и о делокругу братског сабора. Гласник Скопског Научн. Друштва 15 (1935) 53—59.
26. Црквеноправне одредбе Хиландарског типика св. Саве о оснивању и автономији манастира. Св. Савски Зборник I (1936) 66—128.
27. Црквеноправне одредбе Карејског и Хиландарског типика св. Саве о келиотима у вези с аналогним одредбама грчких манастирских типика. Прилози за књижевност, језик, историју и фолклор 16 (1936) 189—198.
28. Рад Ст. Станојевића на историји односа између Византије и Срба до почетка IX века. Гласник Истор. Друштва у Н. Саду 11 (1938) 54—66.
29. Одговори охридског архиепископа Димитрија Хоматијана на питања српског краља Стефана Радослава. Св. Савски Зборник 2 (1938) 148—189.
30. Одредбе Хиландарског типика св. Саве о харитативној делатности манастира у вези с аналогним одредбама ранијих и истовремених типика грчких автономних манастира. Глас СКА 179 (1938) 166—176.
31. *Die Disziplinarstrafbestimmungen des vom hl. Sabbas erlassenen Typikons des Chilandar-Klosters*. Atti del V Congresso Internazionale di studi bizantini 1 (1939) 646—656.
32. Војводина у византиско доба. Војводина I (1939) 97—106.

Г. Острогорский / Белград

ХРОНИКА
NEWS AND BRIEF MENTION
NOTES INFORMATIVES

Les VI^e et VII^e Congrès internationaux d'Études byzantines.

Le VI^e Congrès international d'Études byzantines devait avoir lieu en 1939 à Alger. Les menaces de la guerre qui s'avancait dans ce temps-là déjà à pas accélérés, ont fini par rendre la réunion du Congrès proposé impossible. La guerre signifie toujours un grand bouleversement et une certaine interruption des travaux scientifiques parce qu'il n'y a pas assez de tranquillité nécessaire à ces travaux subtiles de l'esprit humain. Mais immédiatement après la fin de la catastrophe de guerre, il est presque toujours impossible de renouveler les travaux interrompus et surtout d'entamer de nouveau les relations internationales qui sont absolument inévitables dans chaque domaine de la science. De ce point de vue, on pouvait un peu croire que c'était trop tôt de songer à organiser un congrès international qui devait compter sur l'assistance des savants si nombreux et si dispersés dans les coins les plus éloignés du monde que c'est le cas chez les byzantinistes. A vrai dire, on pouvait avoir un peu cette sorte d'impression en voyant que plusieurs de ceux qui avaient prétendu d'arriver au Congrès ont dû à la fin cesser de le faire, sans aucun doute aussi à cause de cela que les relations internationales ne sont pas encore et toujours si faciles et si exemptes de toutes les difficultés. Mais toutefois on aurait tort d'affirmer que c'était prématuré d'organiser et de réaliser les deux Congrès, le VI^e et le VII^e, déjà en 1948. Contre la coutume et la tradition, c'étaient deux Congrès qui avaient lieu dans une année en effet successivement l'un après l'autre, comme si l'on voulait remplir la lacune causée par la guerre dans la série des Congrès byzantins mais sans doute aussi pour mettre en réalité les plans du Congrès d'Alger.

Le VI^e Congrès a eu donc lieu à Paris du 27 juillet au 2 août, le VII^e s'est réuni à Bruxelles du 4 au 15 août 1948. Le premier en a attiré plus de congressistes que le second des motifs purement externes (difficultés de voyage et surtout de devises de monnaie). On doit regretter que quelques pays n'aient été représentés par aucun délégué et que d'autre part les byzantinistes des pays représentés n'aient pas été plus nombreux. Malgré cela, les deux Congrès, et surtout le parisien, en ont réuni tant et sont devenus aussi un rendez-vous amical des savants du monde entier.

L'organisation du VI^e Congrès tenu à Paris était vraiment bonne et très soignée. Il faut reconnaître et apprécier le grand travail que les byzantinologues français, avec M. G. Millet en tête (rappelons au moins encore MM. Ch. Bréhier, A. Grabar, R. Guiland, P. Lemerle en ne pas voulant diminuer le mérite de plusieurs autres savants français) ont apporté pour assurer le plein succès

de cette grande occasion scientifique. Le Congrès avait, pendant toute sa durée, un secrétariat perpétuel, les congressistes ont été informés sur tous les points nécessaires à temps et précisément, de sorte que les travaux du Congrès ne souffraient point de difficultés externes. Chaque congressiste a reçu un utile livret d'adresses de tous les congressistes, un insigne du Congrès et des matières d'information sur les travaux du Congrès ainsi que des prospectus et imprimés de propagande.

La séance d'inauguration du Congrès parisien a eu lieu le 27 juillet dans l'amphithéâtre de l'Institut d'Art et d'Archéologie (3, rue Michelet, Paris VI^e) par l'allocution des congressistes prononcée par M. G. Millet. Après d'autres paroles d'honneur, prononcées à cette occasion par les représentants officiels français, c'étaient MM. Lemerle et Grabar qui ont donné aux assistants de la séance des renseignements nécessaires concernant avant tout le programme du Congrès et les pourparlers du comité d'organisation du Congrès avec l'UNESCO. C'est aussi à cette séance qu'on a accédé aux propres travaux du Congrès par la conférence de M. G. Moravcsik sur les perspectives et les tâches de la byzantinologie, une des conférences les plus importantes du Congrès (son texte est apporté aux lecteurs des *Byzantinoslavica* dans ce présent volume) et par les conférences de MM. G. Ostrogorski et S. G. Mercati touchant leurs recherches personnelles.

Les jours suivants, les travaux du Congrès ont été répartis en quatre sections (religion, droit, histoire, archéologie et art) dont les deux premières ont été réunies en section unique. Cette répartition des travaux et des conférences en quatre ou trois sections, tenues sous la présidence de différents byzantinistes éminents, offrait d'un côté un avantage aux congressistes qui pouvaient choisir de cette manière ce qui les intéressait de sorte que le nombre d'assistants était moins grand dans chaque section pour pouvoir discuter facilement dans un cercle plus restreint de spécialistes. D'autre côté, il était impossible à un congressiste, à cause de la simultanéité des travaux de ces sections, d'assister à toutes les conférences.

Les conférences prononcées au Congrès parisien avaient bien — à ce qu'il était possible de les suivre à cet état de choses — leur importance scientifique (leur critique sommaire ne sera possible qu'après la publication de leurs textes). Qu'il me soit permis de présenter ici quelques idées à réfléchir au sujet des conférences et des travaux pour les congrès futurs. Une chose était un peu frappante au visiteur des deux Congrès. La plupart des congressistes, qui ont prononcé leurs conférences, ont apporté au Congrès les résultats de leurs travaux, résultats quelquefois vraiment dignes de la plus haute attention. Mais en somme, ces études, ces conférences étaient trop divergentes et trop détaillées, bornées souvent à une seule question très restreinte et étroite; cela témoigne pour la plupart du travail détaillé, minutieux et trop spécial sur une question qui fait partie d'une vaste problématique comme la représente la byzantinologie. Il n'était pas causé par hasard qu'à Paris, et de plus encore à Bruxelles, il y avait trop peu de conférences embrassant la byzantinologie comme un ensemble, ensemble ayant

naturellement ses propres problèmes qui échappent à celui qui s'occupe plus de détails. Il n'y a pas de doute que quelques problèmes, dans la science en général mais surtout en byzantinologie, peuvent être résolus seulement du point de vue de la byzantinologie comme d'un ensemble. M. Moravcsik a touché bien ces questions-là dans la conférence d'inauguration du Congrès parisien. Les études et les recherches de détail, quoique très nécessaires et très utiles, pourraient être facilement mal éclairées à cause de l'insuffisance de l'intérêt à la byzantinologie comme à un ensemble: il existe des relations entre les différents faits et ces faits peuvent et doivent être expliqués aussi dans de telles relations; autrement, les études de détails ne pourraient pas apporter que des descriptions, que des constatations — à savoir une préparation du travail scientifique au sens propre du mot. Naturellement, c'est la chose des congressistes eux-mêmes.

Je crois aussi qu'il serait très utile, si le Congrès des byzantinistes du monde entier, s'occupait surtout d'indiquer les directions des recherches futures, de l'insistance de différentes questions de la science et de la méthode du travail dans cette branche. Il serait bon, peut-être, de présenter aux congressistes avant l'ouverture du congrès prochain quelques questions à répondre. On devrait publier, comme on le voit, les résultats des interrogatoires envoyés aux congressistes avant le congrès, car de telles réponses pourraient être une bonne base des travaux du congrès. Il serait très utile de pouvoir publier aussi les textes des conférences avisées, ce qui serait très favorable surtout pour la discussion après les conférences. A mon avis, il est impossible de se figurer une discussion vraiment spéciale entre le conférencier et les assistants seulement au fond des premières impressions qu'on a en écoutant le texte lu par le conférencier. Il va sans dire que les questions de principe touchant surtout la byzantinologie comme un ensemble devraient surpasser quantitativement les conférences de détails. D'autre part, il faut reconnaître complètement les difficultés externes de publication et d'impression qui sont sensibles presque partout.

La byzantinologie embrasse un domaine si étendu qu'il n'y a pas presque de byzantinologue qui puisse être spécialiste dans toutes les branches de cette vaste science. Si l'on trouve un byzantinologue-historien, il est moins philologue ou historien de droit et inversement. A cet état de choses, il serait peut-être plus avantageux d'organiser dans l'avenir des commissions de spécialistes historiens-byzantinologues, philologues-byzantinologues, etc. Les commissions, réunissant chacune les spécialistes de la section, devraient se réunir de temps en temps (dans les intervalles moins éloignés) avant le congrès pour discuter les questions de détail et leurs tâches propres; les résultats devraient être présentés ensuite aux séances plénières du Congrès de la byzantinologie en général. Je crois que les résultats pourraient être plus grands, si l'on répartissait de cette manière le travail. Il va sans dire que les réunions de telles commissions de spécialistes pourraient être tenues dans telle ville du monde, dans laquelle il y a d'abord p. ex. le plus de matériaux à étudier (cf. basiliques, icones, manuscrits, céramique, fouilles, etc.) ou ensuite aussi dans les villes d'après la convention des membres de telles commissions. Il faut faire ressortir que la byzantinologie devrait rester naturelle-

ment toujours et désormais aussi une branche scientifique conçue dans la même étendue comme aujourd'hui et que cette branche ainsi conçue offre plusieurs questions d'ensemble.

Au Congrès parisien il n'y avait presque aucune conférence sur un thème philologique. Les byzantinologues sont — à présent — moins philologues. La cause en est la suivante: d'abord les byzantinologues éminents d'aujourd'hui sont pour la plupart historiens, historiens de droit, historiens de l'art, théologues, etc. mais moins philologues. Ils le sont aussi, mais en second lieu. Les philologues, à leur tour, sont devenus, à cause des changements de la conception de la philologie et de la linguistique, plutôt linguistes depuis quelque dizaines d'années: ils sont philologues au sens ancien du mot mais en second lieu. Les philologues des langues classiques (grecque et latine) s'occupent pour la plupart d'autres sujets que des questions touchant la byzantinologie. Les orientalistes suivent la byzantinologie en second lieu.

Il est sans contestations que l'étude de la byzantinologie a une grande importance pour pouvoir connaître la culture actuelle et surtout les racines de cette culture actuelle. Il est encore plus important que l'étude de cette science a une importance cardinale pour connaître la culture et surtout les commencements de la culture des Slaves.

Quant aux travailleurs, le Congrès parisien (de même que celui de Bruxelles) a bien montré que cette science ne manque pas de travailleurs dévoués et assidus et des esprits de premier ordre. Une légère réorganisation méthodologique dans cette science pourrait d'autant plus apporter des résultats que ne le pourrait faire presque aucune autre branche scientifique. Qu'on m'excuse, que je me suis permis d'ajouter quelques impressions personnelles et quelques annotations de principe à un événement scientifique d'une si grande importance que c'était le Congrès de Paris de même que celui de Bruxelles; mais ce n'est que d'apporter au comité d'organisation du congrès prochain quelques sujets à réfléchir et à temps.

Les travaux du Congrès parisien ont été bien complétés par l'organisation de quelques expositions, visites, etc. qui avaient un résultat très favorable et qui étaient très utiles. L'exposition de documents archéologiques et artistiques byzantins (elle avait lieu à la Sorbonne) nous a présenté une riche collection de photographies et de documents très utiles à l'étude de la byzantinologie. On doit reconnaître que c'est beaucoup pour un seul Institut scientifique que de ramasser tant d'objets et de documents (on sait bien, combien de difficultés et de petit travail est caché dans une telle collection). C'était aussi une bonne idée d'organiser une exposition de livres et revues français relatifs à la byzantinologie; elle avait lieu directement dans l'Institut d'Art et d'Archéologie pendant toute la durée du Congrès (avec la possibilité d'acheter les publications).

Le milieu de travail était, du point de vue sommaire, à Paris très cordial et amical. Malgré des chaleurs fatigantes qu'il faisait pendant presque tous les jours du Congrès à Paris (il serait peut-être plus avantageux de placer le congrès prochain au mois de septembre), on procédait dans toutes les sections d'après le programme et d'une manière très soigneuse. Le milieu de l'Institut d'Art et d'Ar-

chéologie produisait une impression de salles des hautes études, d'université, pas si solennel qu'à Bruxelles mais d'autant plus le milieu de travail. Les conférences étaient aussi documentées par des projections lumineuses.

Le Congrès était aussi une grande occasion pour faire des connaissances personnelles et pour la rencontre des byzantinologues des coins du monde les plus éloignés. Cette circonstance ne peut être jamais assez appréciée pour les relations et les informations scientifiques. Les relations et les entretiens personnels des congressistes étaient à Paris, à mon avis, très cordiaux.

Les byzantinologues français sont heureusement entrés en pourparlers avec l'UNESCO. Comme l'UNESCO peut agir seulement avec des corporations internationales, il fallait songer à former un comité permanent international, composé de représentants de cette science dans les différents pays. A cause de cela, les chefs de délégations se sont réunis à une séance commune à laquelle le représentant de l'UNESCO, M. Mayoux, a exposé le point de vue de l'UNESCO et sa possibilité de subventionner les entreprises scientifiques internationales et surtout de faciliter l'échange d'informations scientifiques. On a résolu de constituer un comité permanent international, composé d'abord de représentants provisoires et transformé plus tard en un comité permanent. On a conclu de continuer la discussion sur cette chose à Bruxelles au VII^e Congrès d'Études byzantines.

En ce qui concerne le lieu d'organisation du congrès prochain, on proposait Istamboul à Paris, comme centre de la Byzance. Une invitation officielle est parvenue de Vienne.

Pour conclure ce compte-rendu sur le Congrès parisien, on doit dire que le Congrès à Paris a été très utile et qu'il a apporté aussi de bons résultats ce qui est le mérite, comme j'ai déjà dit, des byzantinologues français. L'accueil des autorités et des lieux officiels français (du Ministère des affaires étrangères, de la Ville de Paris) témoigne que les Français ont pleinement compris l'importance internationale du Congrès.

Le VII^e Congrès d'Études byzantines à Bruxelles était une sorte de continuation du Congrès parisien quoique indépendant. Il a eu lieu du 4 au 15 août.

L'inauguration du Congrès bruxellois était très solennelle et digne de l'importance de cette réunion internationale (qu'on m'excuse de raccourcir un peu cette partie de mon compte-rendu pour pouvoir procéder directement aux propres travaux du Congrès). Les conférences et les discussions du Congrès à Bruxelles avaient lieu dans le Palais des Académies, où siégeait aussi, pendant la durée des conférences, le secrétariat permanent.

Le programme annoncé promettait quelques sujets de conférences, dans une certaine mesure encore plus attirants que ceux du Congrès parisien. Hélas, plusieurs congressistes qui assistaient au Congrès parisien, ne sont plus arrivés à Bruxelles de sorte que plusieurs conférences annoncées n'ont pas été prononcées. Sous la présidence successive d'éminents byzantinologues (de la même manière qu'à Paris) de différents pays, on prononçait des conférences dans une et quelque jours aussi dans deux sections (historique et philologico-littéraire).

Tout ce que nous nous sommes permis de dire au sujet des conférences tenues à Paris vaut dans une mesure encore plus grande au sujet des conférences bruxelloises. A Bruxelles, il y avait encore plus de conférences de détail ou de conférences sur une seule question de la byzantinologie. Les conférences ont été suivies relativement par un nombre de congressistes plus grand qu'à Paris, mais on doit considérer qu'à Bruxelles il n'y avait qu'une ou deux sections seulement. Les discussions étaient rarement générales et épuisantes; comme à Paris, elles étaient restreintes à quelques congressistes. Toutefois la discussion était en tout plus agile à Bruxelles grâce à M. H. Grégoire, organisateur au sens propre du mot du Congrès bruxellois. Il n'est pas possible de contester le mérite de M. Grégoire aussi en ce qui concerne l'organisation du Congrès.

Le milieu de travail à Bruxelles était plus solennel et à cause de cela un peu moins cordial qu'à Paris. On a réussi à épuiser presque tout le programme surchargé du VII^e Congrès. Une publication au moins des extraits des conférences aurait été très utile aux congressistes. Le niveau des conférences prononcées à Bruxelles était aussi digne d'une réunion mondiale qu'à Paris (malgré quelques conférences hardiment hypothétiques de quelques travailleurs débutant dans la science qui ont évoqué une vive discussion).¹

Le comité d'organisation du VII^e Congrès a eu une bonne idée de compléter — pour finir le Congrès — des visites et des excursions. On doit citer d'abord la visite de l'hôtel de ville à Bruxelles, connu par son architecture mais riche aussi par les collections de tableaux et de gobelins de grande valeur artistique et historique. Ensuite c'était la visite des collections byzantines dans le Musée de Bruxelles, des collections privées, de la bibliothèque célèbre des Bollandistes à Bruxelles et surtout des excursions dans les villes importantes pour les Études byzantines. Le fardeau de l'organisation de ces entreprises était sans doute très grand.

En ce qui concerne l'organisation du Congrès, on y doit toutefois exprimer le désir que les congressistes soient informés sur tous les détails concernant les séances, les travaux et la clôture du Congrès, etc. Qu'on m'excuse de dire que de ce point de vue le visiteur du Congrès pouvait avoir quelques desideria à Bruxelles. A cause de cela, p. ex. quelques congressistes, même chefs des délégations, ne savaient pas la date et l'heure de la séance de clôture à laquelle on a procédé à la formation du comité international (v. plus haut). Nous croyons que les représentants de différents pays pour ce comité devraient être choisis par les comités nationaux de ces pays, ou si l'on a résolu de créer d'abord le comité provisoire, on aurait dû entendre d'abord l'opinion de *tous* les chefs des délégations au moins. Il serait *un peu bizarre*, si les représentants de différents pays étaient choisis par les personnes individuelles quoique éminentes ou si ce choix était présenté tout simplement à l'approbation aux congressistes assistant par hasard à la séance. C'est au moins aux chefs des délégations auxquels, comme nous le croyons, appartient le droit de choisir ou de désigner leurs repré-

¹ Nous reviendrons à ce sujet, après la publication des textes et actes du Congrès.

sentants. En ce qui concerne aussi le nombre de représentants de différents pays dans le comité, on le devrait d'abord discuter. S'il y avait à Bruxelles quelques malentendus en ce sens, nous estimons d'autre part que les organisateurs étaient chargés de beaucoup de travail; toutefois le Congrès international doit toujours contribuer aux *bonnes* relations si importantes pour le bon développement de la science. Nous espérons d'ailleurs que les comités nationaux choisiront eux-mêmes leurs représentants et formeront ainsi le comité international dont on sent bien le besoin et les grandes tâches. Ce comité pourra préparer le Congrès prochain qui aura lieu peut-être définitivement à Vienne en 1950 d'après la résolution faite à Bruxelles. Il pourra bien discuter non seulement les difficultés liées à l'organisation externe du congrès prochain mais aussi son programme au sens du mot comme nous l'avons exposé plus haut. Les comités nationaux devraient suivre dans leurs pays l'apport de la Byzance à la culture de leur pays, il serait bon de le bien classer et publier et de le faire accessible de cette manière aux byzantinologues. A ce sujet, on devrait aussi consacrer une attention particulière aux monuments de premier ordre pour la byzantinologie, nous pensons à ceux d'Istamboul, monuments qui ne sont pas toujours en tout cas bien protégés contre la perte et la ruine, comme M. Ch. Bréhier avait informé les byzantinistes au Congrès parisien.

En ce qui concerne les peuples slaves, dont il s'agit tout d'abord dans cette revue, on sentait aux deux Congrès de même que dans les travaux présentés aux Congrès une certaine insuffisance d'informations sur les recherches scientifiques dans les pays slaves. Pour le monde entier et pour sa culture, la byzantinologie est une branche scientifique très importante, mais pour les Slaves c'est encore une source vivante de leur culture. Du point de vue pratique, quoiqu'on ait admis plusieurs langues comme langues du Congrès, la majorité très grande de conférences ont été prononcées en français, à côté de quelques-unes tenues en italien, en anglais, etc. C'est le devoir des congressistes slaves de le réparer pour la prochaine fois et de se servir aussi plus des langues slaves.

En somme, si nous pouvons conclure notre compte-rendu des deux Congrès (du point de vue plus extérieur), compte-rendu qui ne prétend pas d'être complet ou épuisant et qui sera peut-être complété plus tard par l'appréciation critique des conférences du point de vue de leur importance scientifique, nous devons avouer que les deux Congrès étaient importants et utiles à la byzantinologie et aux byzantinistes. Ils ont contribué à connaître les besoins de la byzantinologie pour l'avenir et ont permis de renouveler les relations scientifiques interrompues par la guerre.

A. Dostál / Prague

L'Évangélaire d'Assemani. — L'Académie Tchèque des Sciences et des Arts annonce la publication du II^e tome de l'édition de *l'Évangélaire d'Assemani*, soignée par MM. J. Vajs et J. Kurz. Le II^e tome, préparé par les soins de M. Josef Kurz, professeur de l'Université Masaryk de Brno, apportera le texte vieux-slave dans la transcription cyrillique avec l'appareil critique. Souscrire directement à l'Académie Tchèque des Sciences et des Arts, Prague I, Národní tř. 3, le plus tôt possible. A. Dostál / Prague

La byzantinologie soviétique. *Институт Истории АН СССР. Группа Истории Византии*. — L'intervention connue de J. V. Stalin dans le domaine de la science historique russe, qui a fait la fin au règne des schèmes de Pokrovskij dans l'historiographie soviétique, a mené aussi, indirectement, à ranimer les études byzantinologiques. Dans les années d'avant la deuxième guerre mondiale, c'était le groupe de byzantinologues de Léninegrad, avec M. V. Levčenko à la tête qui a déployé la plus grande activité. La synthèse de l'histoire byzantine du M. Levčenko (*История Византии*) a paru déjà au moment du conflit de guerre (en 1940). La première publication soviétique de la byzantinologie (*Византийский Сборник*) par laquelle les byzantinologues soviétiques ont entamé leur activité, a été préparée à être imprimée aussi sous la rédaction de Levčenko mais, à cause des événements de guerre, elle n'a pu paraître qu'en 1945 (v. ici p. 76). Après la guerre, c'était le groupe de byzantinologues de Moscou qui est ressorti au premier plan. Il est entré en relations avec les byzantinologues de Léninegrad, Odessa, Krassnodar et Taškent et a réalisé l'organisation de tous les byzantinologues soviétiques. La section byzantinologique de l'Institut Historique de l'Académie des Sciences de l'URSS est devenue centre du travail et M. A. Kosminskij, le médiévaliste connu et le chercheur dans le domaine des relations féodales, a été choisi pour être à la tête de la section byzantinologique. En 1947 on a renouvelé le *Византийский Временник* (v. ici p. 204). Ce groupe de byzantinologues présente des renseignements de son activité aux sessions particulières de l'Académie, c.-à.-d. de la section de l'Histoire et de la Philologie (*Отделение истории и филологии Акад. Наук СССР*), consacrées aux problèmes byzantinologiques, mais il le fait d'une manière qui n'est pas connue à l'Ouest. A ces sessions, on présente des renseignements, en collectivité, non seulement du travail exécuté et des critiques des livres et cahiers des revues parues, on organise des conférences etc., mais les différents savants annoncent aussi, soit d'une manière succincte, soit sous forme d'exposés plus longs, les résultats des leurs recherches qui n'ont pas encore été publiés, et M. Kosminskij, chef du groupe et les autres membres donnent des renseignements du programme futur du groupe et de leurs propres travaux futurs. Par conséquent, le lecteur peut se faire, d'après ces renseignements, une image tout à fait précise de ce qu'on a déjà exécuté dans la byzantinologie de la part soviétique, mais aussi du programme et des intentions de la byzantinologie soviétique à l'avenir. On a publié des renseignements sur ces sessions dans les articles suivants: З. В. Удальцова, *Византийская группа Института Истории АН СССР. Виз. Временник* I (1947) 373—377; М. В. Левченко, *В византийской группе ленинградского отделения Института Истории АН СССР*. Ibid. 378—380; З. В. Удальцова, *Сессия Отделения истории и философии Академии Наук СССР, посвященная памяти Ф. И. Успенского* (du 27—28 avril 1945). Ibid. 370—371; Б. Т. Горянов, *Вопросы византиноведения на сессии Отделения истории и философии АН СССР* (du 30—31 octobre 1946, la troisième session). *Вестник Древней Истории* 2 (20) (1947) 207—211; В. Л., *Проблемы истории Византии. Сессия Отделения истории и философии АН СССР* (la troisième session). *Вопросы Истории* I (1947) 145—148; З. Удальцова, *Обсуждение первого тома «Византийского временника» на заседании группы по истории Византии при Институте Истории Академии Наук СССР* (du 28 octobre 1947, la session spéciale). *Вопросы Истории* I (1948) 152—154; В. Шунков, *Институт Истории АН СССР в 1947 году*. Ibid. 5 (1948) 138—139; В. Альтман—А. Каждан, *Византиноведческая сессия Отделения истории и философии АН СССР* (du 27—28 novembre 1947, la quatrième session). Ibid. 2 (1948) 164—167; *В Отделении истории и филологии АН СССР. Сессия вопросам истории Византии*. *Известия АН СССР. Серия Ист. и Филос.* V (1948) № 1 127; *В Институте Истории Академии Наук СССР* (les

2. IX. et 4. IX. 1948, Section de l'histoire médiévale). Вопросы Истории 12 (1948) 173. Les petites remarques: Известия Акад. Наук СССР, Серия Ист. и Филос. II (1945) № 4, 296—297; III (1946) № 3, 273; Вопросы Истории 5 (1947) 166, 170; 8 (1947) 151—152.

Les slavophiles du XIX^e s. ont, pour la première fois en Russie, exprimé leur intérêt au passé grec, car ils espéraient trouver, dans les racines de la culture grecque (byzantine), la base de l'exclusivité russe. Les théories des slavophiles n'étaient naturellement qu'un certain romantisme, pas de recherches sérieuses. Les slavistes russes, participant au développement des études byzantinologiques en Russie, représentaient la deuxième génération et ils ont commencé à étudier le monde byzantin dans leur propre intérêt, c.-à-d. dans l'intérêt russe, en révélant, de plus en plus parfaitement, par l'étude de l'histoire et de la culture de l'empire byzantin, aussi leur propre passé, c.-à-d. le passé russe à la science historique russe. Ce n'est que dans la troisième génération, représentée par les grands noms de V. G. Vasilevskij et F. I. Uspenskij que la byzantinologie russe est devenue une science indépendante qui — par l'intérêt personnel des deux représentants principaux — a consacré une attention particulière à la situation intérieure et à l'histoire économique de l'empire byzantin avant tout. Quoique ce soit des motifs tout à fait différents, c.-à-d. pour suivre le principe du marxisme-léninisme, la byzantinologie soviétique reprend la ligne des deux byzantinologues classiques de sorte que la nouvelle école concentre aussi ses forces pour étudier l'histoire byzantine intérieure. De nombreux travaux des principaux byzantinologues soviétiques (A. P. D'jakonov, B. T. Gorjanov, M. V. Levčenko, E. A. Lipšic, N. V. Pigulevskaja) s'occupent de l'évolution économique et sociale de l'empire byzantin, où l'on montre aux byzantinologues, surtout dans tels chapitres de l'histoire byzantine, laissées constamment à part, qui traitent les relations mutuelles et la lutte des classes sociales, toujours encore le nouveau champ d'activité pour éclairer et résoudre un grand nombre de problèmes.

Un grand nombre d'universités russes et de leurs travailleurs rend en outre possible à la byzantinologie soviétique de donner une orientation à son activité encore d'une manière spéciale, ce qui n'est pas possible aux chercheurs surtout des petites nations. Il facilite la possibilité aux différents historiens de se consacrer aux recherches de différents problèmes et périodes systématiquement et constamment ou au moins pour un temps plus long. Les questions sociales et économiques sont étudiées surtout par M. V. Levčenko et E. A. Lipšic, la relation de la Byzance à l'Iran ou au proche Orient en général par N. V. Pigulevskaja, les relations byzantino-slaves par B. Gorjanov. E. Skrzinskaja suit attentivement et systématiquement les relations de l'empire byzantin à l'Italie, N. Lebedev la relation du monde mongol à la Byzance, F. Rossejkin suit la question de Photius, le regretté M. Šangin reste spécialiste, non remplacé jusqu'aujourd'hui, dans le domaine de la paléographie byzantine et des sciences auxiliaires en général.¹

Le groupe de byzantinologues soviétiques croit de son devoir le plus urgent de publier tout d'abord les éditions nouvelles des sources originales, déposées dans les riches collections russes de manuscrits dont le plus grand nombre se trouve principalement dans les Моск. Ист. Музей, Ленинградская Публичная Библиотека имени М. Е. Салтыкова-Щедрина et Библиотека АН СССР, et de s'occuper ensuite des problèmes des sciences historiques auxiliaires qui sont liés étroitement à l'activité éditrice, c.-à-d. avant tout des recherches paléographiques et diplomatiques (v. les travaux de M. A. Šangin et N. V. Pigulevskaja) et, enfin, des éditions des traductions des sources byzantines. Pour pouvoir

¹ Cf. B. Gorjanov, *Les études Byzantines en Russie Soviétique*. Revue des Études Byzantines VI (1948) 99, 100.

préparer et élever les byzantinologues spéciaux, le groupe de byzantinologues exige l'enseignement du grec et du latin à quelques écoles de l'enseignement secondaire et l'étude de la byzantinologie aux universités soviétiques (conférences et séminaires du domaine de l'histoire byzantine, de la littérature et de la paléographie).

Mais le travail sommaire de la byzantinologie soviétique, dont le 1^{er} № du Византийский Временник est jusqu'à présent le représentant le plus important, n'a pas été accueilli sans critique dans l'Institut Historique de l'Académie (cf. les comptes-rendus sous Виз. Временник, ici p. 204). La critique soviétique reproche à la byzantinologie soviétique avant tout la manière avec laquelle elle apporte des comptes-rendus et notes, sans critiques, sur la production scientifique de l'Europe occidentale, et montre que le premier devoir des byzantinologues soviétiques est celui de soumettre cette production à une critique spéciale du point de vue du socialisme scientifique.

M. Paulová / Prague

L'Institut Byzantinologique de l'Académie Serbe des Sciences. Au début de l'année 1948, l'Académie Serbe des Sciences a fondé à Belgrade l'Institut Byzantinologique spécial avec *M. G. Ostrogorskij*, éminent byzantinologue, en tête. L'Institut a pris son origine à l'activité de l'Institut Historique de l'Académie Serbe des Sciences lequel avait — dès sa fondation — une section spéciale destinée aux études byzantines. Le vrai motif de la fondation de l'Institut Byzantinologique tout à fait indépendant consistait assurément à l'importance énorme de la byzantinologie pour le peuple serbe dont l'histoire médiévale est liée étroitement au passé et au sort de l'empire byzantin. L'Institut est géré par un conseil scientifique qui se compose sauf le président, *M. G. Ostrogorskij*, des chercheurs savants au domaine de la byzantinologie et de l'histoire serbe et antique, MM. *D. Anastasijević*, *M. Budimir*, *V. Novak*, *N. Radojčić*, *J. Radonić*. La personne du secrétaire est commune pour lesdits Institut Historique et l'Institut Byzantinologique. A présent c'est *M. Živan Sečanski*. L'Institut a à sa disposition une riche bibliothèque dont le fond constitue la bibliothèque privée de l'académicien *Dr. F. Granić*, donnée à l'Institut encore de vivant du donateur et maintenant systématiquement enrichie par les achats et les dons.

L'Institut veut se consacrer d'abord — par l'effort collectif de ses collaborateurs — à la recherche systématique des sources byzantines et à ramasser leurs renseignements tant qu'ils concernent l'histoire yougoslave. Deux collaborateurs sont déjà au cours du travail, MM. *F. Baričić* et *M. Marković*. Les résultats de ces travaux seront publiés sous forme d'un manuel portant le titre de « Byzantinoserbica ». Comme sa tâche suivante, l'Institut aura à examiner les relations des littératures médiévales serbes et byzantines. Pour le moment, l'Institut ne publiera pas une revue spéciale.

M. Paulová / Prague

La Société Byzantinologique Autrichienne à Vienne. (Die Österreichische byzantinische Gesellschaft in Wien.) — La Société a été fondée le 20 mars 1946, son assemblée constituante avait lieu le 29 avril 1947. *M. W. Sas-Zaloziecky*, qui est en même temps rédacteur-gérant de la circulaire périodique « Mitteilungen der Österreichischen byzantinischen Gesellschaft », Wien, Jg. I (1947), Nr. 1, est en tête de la Société. La Société se fixe le but d'étudier l'histoire byzantine, la culture, la littérature, l'art, la vie spirituelle et spécialement les problèmes de la pénétration mutuelle des influences de la sphère culturelle de l'Ouest et byzantine. Le 1^{er} N° des Mitteilungen apporte des notes bibliographiques concernant d'importantes publications des années 1938—1947 (en somme 31 N°s).

M. Paulová / Prague

БИБЛИОГРАФИЯ

BIBLIOGRAPHY

BIBLIOGRAPHIE

Rédacteur en chef: M. Paulová. Collaborateurs: D. Angelov (D. A.), A. Boehr-van Rijnbach (A. B. R.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (Dim.), A. Dostál (A. D.), A. Elian (A. E.), A. Florovskij (Fl.), A. Frolow (A. F.), M. Gyóni (M. Gy.), J. M. Hussey (J. M. H.), T. Manteuffel (T. Mant.), Г. Острогорский (Г. О.), M. Paulová (M. P.), F. Sbordone (Sb.).

La bibliographie suivante s'attache aux revues bibliographiques concernant l'époque de la guerre qui ont été publiées dans le volume précédant. Elle apporte le commencement de la bibliographie byzantinologique, qui continuera dans chaque numéro suivant, depuis la fin de la guerre (1945) jusqu'à présent à ce qu'il était possible à la rédaction de ramasser le matériel.

Dans le but que la bibliographie soit complète si précisément que possible, les auteurs sont priés de bien vouloir envoyer leurs travaux ainsi que leurs tirages à part à la disposition de la rédaction. S'il s'agit de tirages à part, il faut indiquer aussi le titre, le numéro du volume, l'année et les pages de la revue, dans laquelle la contribution a été publiée.

Rédaction.

1. LITTÉRATURE ET FOLKLORE

A. Littérature scientifique.

Д. АНГЕЛЮВ, *Сведения за Славяните у Византийски писатели. Исторически Преглед* II, 2 (1945—46) 240—244. — La traduction bulgare des données de Procope, Pseudo-Maurice et de Théophylacte Simocatta sur les Slaves. M. P.

G. BARDY, *La chronologie des lettres de saint Jean Chrysostome à Olympias. Mélanges de Science Relig.* II (1945) 271—284. A. F.

G. BARDY, *Le Florilège d'Etienne Gobar. Rev. des Études Byz.* V (1947) 5—30. — L'ouvrage a été composé dans le but de faire pièce à l'orthodoxie en mettant en relief les contradictions des Pères de l'Église sur des questions de dogme, surtout sur celle de la Résurrection qui intéressait particulièrement les trithéistes dont Étienne Gobar avait épousé l'hérésie. A. F.

G. BARDY, *Saint Augustin et la pensée orientale. Irénikon* XXI (1948) 249—273. — L'auteur écrit: « Bien qu'ayant peu fréquenté les philosophes et les théologiens de la Grèce, Augustin appartient à la même famille et lorsqu'il rencontre les livres des néoplatoniciens, il les reçoit avec un joyeux enthousiasme, parce qu'il se reconnaît en eux. » A. F.

G. BARDY, *Le souvenir de Joseph chez les Pères. Rev. d'Hist. Eccl.* XLIII (1948) 179—191. A. F.

G. BARDY, *Sévère d'Antioche et la critique des textes patristiques. Mémoires* L. Petit (1948) 15—31. A. F.

J. BASTIN et ED. FARAL, *Onze poèmes de Rutebeuf concernant la Croisade*. Paris, 1946, pp. 145. (Documents relatifs à l'histoire des Croisades publ. par L'Acad. des Insc. et Belles-Lettres, I). — Compte-rendu: A. FOULET, *Speculum* XXII, 1 (1947) 88—89. A. F.

H. BOISSIN, *Le Manassès moyen-bulgare*. Paris, 1946, pp. 130. (Institut d'Études Slaves. Bibliothèque d'Études Balkaniques, VII). A. F.

H. BOISSIN, *La traduction moyen-bulgare de la Chronique de Manassès*. Rev. des Études Slaves XXII (1946) 180—188. A. F.

E. M. BUYTAERT, *L'authenticité des dix-sept opuscules contenus dans le Ms. T. 523 sous le nom d'Eusèbe d'Émèse*. Rev. d'Hist. Eccl. XLIII (1948) 5—89. A. F.

R. CANTARELLA, *Poeti bizantini vol. primo, testi*. Milano, Soc. Editrice « Vita e Pensiero » 1948, pp. 256 (Edizioni dell'Università Cattolica del Sacro Cuore, Serie « Corsi Universitari » XXI). — C'est une anthologie très riche de poésies religieuses et séculières qui part du II^e siècle après J.—Ch. jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Parmi les 115 auteurs, il y a, pour rappeler les principaux, Clément d'Alexandrie, Grégoire de Nazianze, Quintus de Smyrne, Synésius de Cyrène, Nonnus de Panopolis, Tryphiodore, Colluthus, Agathias le Scolastique, Paul le Silentiare, Romanus le Mélode, Georges de Pisidie, Psellos, Anne Comnène, Jean Tzetzés, Théodore Prodrome, Nicétas Eugenianos, etc. Sb.

R. CANTARELLA, *Poeti bizantini vol. secondo, introduzione, traduzioni e commento*. Milano 1948, pp. 288 (Edizioni della Università Cattolica del Sacro Cuore, Serie « Corsi Universitari », vol. XXII). — On commence par une introduction générale qui est divisée en quatre chapitres : 1^o l'époque byzantine, 2^o la civilisation byzantine, 3^o la littérature byzantine et 4^o la poésie byzantine. Ensuite c'est une bibliographie générale et les traductions des extraits de 115 auteurs que contiennent le premier volume. Une courte annotation informative avec des rappels convenables à la bibliographie précède chaque traduction. Sb.

ANNE COMNENE, *Alexiade. Règne de l'empereur Alexis I Comnène*. (Livres XI—XV.) Texte établi et traduit par B. LEIB, t. III. Paris, 1945, pp. 306. (Coll. Byz. ... Budé.) A. F.

P. COURCELLE, *Les lettres grecques en occident de Macrobe à Cassiodore*. Paris, 1943. — Favourably reviewed by N. H. BAYNES, *Journal of Hellenic Studies* 66 (1946, publ. in 1948) 148—149. J. M. H.

The First Crusade. The Deeds of the Franks and other Jerusalemites. « Gesta Francorum et Aliorum Hierosolimitanorum. » Translated into English for the first time by SOMERSET DE CHAIR. Engravings by Clifford Webb. London, Golden Cockerel Press 1946, pp. 92. — La traduction base sur trois manuscrits du Moyen Age. Elle a été publiée dans un nombre d'exemplaires très restreint. M. P.

A. DAIN, *Histoire du texte d'Élien le Tacticien, des origines à la fin du Moyen-Age*. Paris, 1946, pp. 396 + 1 pl. — Compte-rendu : P. COSTIL, Rev. des Études Grecques LIX—LX (1946—1947) 511—514. A. F.

A. DAIN, *Métrologie byzantine. Calcul de la superficie des terres*. Mémorial L. Petit (1948) 56—63. — Texte et commentaire de deux notes insérées dans l'*Appendice de la Synopsis Basilicorum*. A. F.

FRANCIS DE ZULUETTA, *The Institutes of Gaius*. Part I. Text with critical notes and translation. Oxford, Clarendon Press 1946, pp. IV, 305. The commentary will appear in Pt II. — Reviewed by F. SCHULZ in *Journal of Roman Studies* 37 (1947) 208—9; "it will be the standard edition of Gaius for all English-speaking countries". J. M. H.

J. DEÉR, *A IX. századi magyar történet időrendjéhez*. — *Contributions à la chronologie de l'histoire hongroise du IX^e siècle. Századok 79—80 (1945—46) 3—20, 318. — Constantin Porphyrogénète a rédigé le chapitre 38 de son ouvrage *De administrando imperio* d'après un récit historique des Hongrois. Ce récit repose sur la tradition légendaire hongroise en train de se former. Dans cette tradition les événements d'Atelkuzu de la fin du IX^e siècle, relatifs à Arpad, se confondent avec ceux de la région du Kouban,

qui datent de la deuxième moitié du VIII^e siècle et ont trait au Lebedias. De là proviennent les contradictions de ce chapitre, de là provient aussi que le texte soit apparemment inconciliable avec les sources arabes et d'accord avec les chroniques hongroises. M. Gy.

A. DELATTE, *Les Portulans grecs*. Paris 1947, pp. XXIV, 399 et une carte (Liège, Fac. de Philosophie et Lettres, 107). A. F.

A. DELATTE, *Les difficultés de l'édition des Portulans grecs*. Acad. royale de Belgique. Bull. de la Classe des Lettres XXXIII (1947) 445—456. A. F.

Demetrii Triclinii in Aeschyli Persas Scholia nunc primum edidit LYDIA MASSA POSITANO. Napoli, Libreria Scientifica Editrice 1948, pp. 168 avec 1 tableau (Collana di studi greci diretta da Vittorio De Falco, XIII). — Études sur les commentateurs byzantins des poètes tragiques grecs sont à la mode: après les recherches de Turyn, c'est maintenant Demetrius Triclinius, qui y est parvenu à une grande notoriété. La M. P. publie des commentaires critiques et des gloses aux Perses comme on les lit dans le manuscrit Napolitain II F 31. On ajoute au texte une liste des mètres poétiques reconnus par Triclinius dans les différents vers de la tragédie. Sb.

L. DIEU, *Le texte copte sahidique des livres de Samuel*. Le Muséon LIX (1946) 445—452. A. F.

A. ДЪЯКОНОВ, *Известия Иоанна Эфесского и сирийских хроник о Славянах VI—VII веков*. Вестник Древней Истории 1 (1946) 20—34. — Une traduction utile des données de Jean d'Ephèse et des Chroniques Syriennes sur les invasions des Slaves dans les Balkans et leur analyse. L'auteur cite les sources pour confirmer le fait, d'ailleurs connu, que les Slaves ne commencèrent à s'y installer que depuis l'an 581. Compte-rendu: Ю. ФРАНЦОВ, Вопросы Истории 1 (1947) 134. M. P.

E. DRAGET, *L'« Histoire lausiaque »*. Une œuvre écrite dans l'esprit d'Évagre. Rev. d'Hist. Eccl. XLI (1946) 321—364 et LXII (1947) 5—49. — Parallélisme de vocabulaire et de citations scripturales. Emprunts aux écrits d'Évagre le Pontique. Transpositions d'autres sources dans un sens évagrien. A. F.

F. DRAGUET, *Le chapitre de « l'Histoire lausiaque » sur les Tabennésiotes dérive-t-il d'une source copte ?* Le Muséon LVIII (1945) 15—95. — Cf. ib. LVII (1944) 53—145. — L'auteur répond affirmativement à la question. Pallade s'est servi d'un document rédigé en copte sahidique qui lui parvint dans une traduction grecque. A. F.

R. DRAGUET, *L'authenticité du proemium de l'Histoire lausiaque*. Le Muséon LIX (1946) 529—534. — L'auteur démontre que le prologue de l'Histoire lausiaque n'est pas de Pallade. A. F.

R. DRAGUET, *Une nouvelle source copte de Pallade: le ch. VIII (Amoun)*. Le Muséon LX (1947) 227—255. A. F.

A. DUPONT-SOMMER, *Une hymne syriaque sur la cathédrale d'Edesse*. Cahiers Archéol. II (1947) 29—32. — Trad. nouv. de la « sugitha » du cod. Vat. syr. 95. A. F.

A. FESTUGIÈRE, *Sur les Hymnes de Synésius*. Rev. des Études Grecques LVIII (1945) 268—277. A. F.

L. FROIDEVAUX, *La traduction arménienne de l'« Adversus Haereses » de saint Irénée*. Rev. de l'Orient Chrétien, 3^e série X (XXX) (1946) 285—340. — Trad. française de la version arménienne. Cf. ib. IX (XXIX) (1933—1934) 115 sq. et X, 1—2 (XXX) (1935—1936) 47 sq. A. F.

G. GARITTE, *Fragments de l'« Agathange » grec en traduction arabe*. Le Muséon LIX (1946) 413—420. — Extraits de la prière prononcée par s. Grégoire l'Illuminateur pendant son martyre. Ces extraits arabes du livre d'Agathange, contenus dans un florilège monophysite du XI^e siècle, dérivent du grec à travers une traduction copte. A. F.

G. GARITTE, *Sur un fragment géorgien d'Agathange*. Le Muséon LXI (1948) 89—102. — Nouv. éd. et trad. du fragment de Cambridge Add. 1890. 3. — L'auteur identifie le texte: une traduction littérale de l'« Agathange » arménien, faite sur l'original, indépendamment de la version grecque. A. F.

C. GIANNELLI, *Probabili frammenti di un menologio premetafrastico di Marzo e il corrispondente testo paleoslavo del «Codex suprasliensis»*. Mémoires L. Petit (1948) 95—112. A. F.

Б. Т. ГОРЯНОВ, *Георгий Гемист Плифон и его проекты социально-политических реформ*. Москва, Акад. Наук СССР, 5 авт. листов. — La première traduction des sermons de Plethon en question en russe. Non accessible à la rédaction. M. P.

Б. Т. ГОРЯНОВ, *Первая гомилия Григория Паламы, как источник к истории восстания зилотов*. Виз. Врем. I (XXVI) (1947) 261—266. — L'auteur s'occupe de la première homélie de Grégoire Palamas, comme source pour l'histoire de l'insurrection des zilots. Fl.

J. GOUILLARD, *Supercheries et méprises littéraires: l'œuvre de saint Théodore d'Édesse*. Rev. des Études Byz. V (1947) 137—157. — Aucune des œuvres littéraires attribuées à s. Théodore, n'est authentique (en dehors, peut-être, de la *Centurie*). Recherches sur les sources de ces textes. A. F.

V. GRECU, *Das Geburtsjahr des byzantinischen Geschichtsschreibers Nikephoros Gregoras*. Bull. de la Sect. Hist. de l'Acad. Roumaine 27 (1946) 56—61. — Plusieurs passages des œuvres de Grégoras dûment analysés nous obligent à faire reculer la date de sa naissance de 1295 ou 1296, comme on l'avait établie, à 1290—1291. A. E.

V. GRECU, *Zu den Interpolationen im Geschichtswerke des Laonikos Chalkokondyles*. Bull. de la Sect. Hist. de l'Acad. Roumaine 27 (1946) 92—94. — Une des deux interpolations dénoncées par DARKÓ, *Laonici Chalcocondylae Historiarum Demonstrationes I*, Budapest, 1922, pp. XI—XII, doit être réduite à de plus justes proportions (p. 497, 3—498, 21 ed. Bonn et non pas p. 494, 1—498. 21). A. E.

V. GRECU, *Bemerkungen zu Prokop's Schriften*. Bull. de la Sect. Hist. de l'Acad. Roumaine 28 (1947) 233—240. — Notes sur les rapports entre les *Anecdota* et l'Histoire des guerres; sur les motifs qui ont poussé P. à écrire les *Anecdota* et le *De Aedificiis*. Aucun apport nouveau. A. E.

V. GRECU, *Hat Georgios Synkellos weite Reisen unternommen?* Bull. de la Sect. Hist. de l'Acad. Roumaine 28 (1947) 241—245. — K. Krumbacher, GBL², 340 et R. Laqueur, art. Synkellos dans Pauly-Wissowa-Kroll, RE II, 4 (1931), Col. 1389, regardaient Georges, d'après certains passages de son œuvre, comme ayant utilisé dans sa Chronographie ses propres impressions de voyage en pays bibliques. Gr. démontre qu'il s'agit d'emprunts faits à Eusèbe de Césarée et Sextus Julius l'Africain. A. E.

V. GRECU, *Bemerkungen zu Theophanes Homologetes*. Bull. de la Sect. Hist. de l'Acad. Roumaine 28 (1947) 246—251. — D'après un passage de la Chronographie, éd. De Boor, I, 434, l'auteur pense qu'on peut reculer la date de naissance de Th. vers 752. D'autres passages, ibid. I, 415, 12 et 22; 396, 8 et 18 prouvent que Th. avait utilisé parmi les matériaux que lui avait légués Georges le Syncelle, des sources de provenance iconoclaste. A. E.

V. GRECU, *Autour du «De Signis» de Nicéas Choniates*. Rev. des Études Byz. VI, 1 (1948) 58—66. — Le texte est authentique et devait faire partie intégrante de l'Histoire de Choniates. G. propose de l'insérer à la suite de la p. 790, 22 de l'édition de Bonn. A. F.

- V. GRECU, *Pour une meilleure connaissance de l'historien Doukas*. Mémorial L. Petit (1948) 128—141. A. F.
- H. GRÉGOIRE, *Précisions géographiques et chronologiques sur les Pauliciens*. Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 5^e série, XXXIII (1947) 289—324. — Trad. et commentaire des principaux passages du Traité de Pierre de Sicile. A. F.
- V. GRUMEL, *Au seuil de la II^e Croisade. Deux lettres de Manuel Comnène au pape*. Études Byz. III (1945) 143—167. — Date, correction et commentaire des deux textes (Dölger, Regestes, nos 1348 et 1533). A. F.
- V. GRUMEL, *Note sur « pagas(s)enae civitatis »*. Études Byz. III (1945) 124—126. — Restitution de la forme originale de la signature de l'évêque de Tomi au bas des Actes du concile de Chalcédoine. On doit lire: « Alexander episcopus tomitanae civitatis Scythiae suscripsi ». A. F.
- R. GUILLAND, *Sur quelques termes du Livre des Cérémonies de Constantin VII Porphyrogénète*. Rev. des Études Grecques LVIII (1945) 196—211. A. F.
- R. GUILLAND, *Les chapitres relatifs au costume et à la coiffure du traité « Sur les dignitaires du Palais de Constantinople » du pseudo-Codinos*. Byzantion XVIII (1948) 127—138. — Trad. du texte de l'éd. de Bonn. A. F.
- M. GYONI, *Syklitzès et les Vlaques*. Rev. d'Hist. Comparée n. s. 6 (1947) 155—173. — Cette étude de sources rapporte deux passages de la chronique impériale de Skylitzès sur l'histoire médiévale des Roumains balkaniques. M. Gy.
- M. GYONI, *Egy vlách falu neve Anna Komnene Alexiasában*. — * *Un village vlaque de l'Alexiade*. Egyetemes Philologiai Közlöny — Archivum Philologicum 71 (1948) 22—30. — Le village vlaque Ἐξερβά mentionné dans le livre V, ch. 5 de l'Alexiade correspond au village médiéval Ἐξερός (aujourd'hui Νεξερός = Kalipefki) situé dans le bassin central du Bas-Olympe. Cet établissement des Vlaques de l'Olympe est donc démontrable dès 1083. Il faut corriger en Ἐξερά le nom de lieu qui figure dans le texte. M. Gy.
- J. M. HUSSEY, *The Authorship of the Sex Hymni attributed to St. John of Damascus*. Journal of Theol. Studies 47 (1946) 200—203. — Manuscript and other evidence is noted in support of the suggestion that these hymns were written by John Mauropous, Archbishop of Euchaita. M. P.
- L'inno acatisto in onore della Madre di Dio*, a cura di CARLO DEL GRANDE. Firenze, Fussi Editore 1948, pp. 116 avec 2 tableaux. — L'auteur discute la chronologie de l'hymne qu'il attribue à Romanus le Mélode et par conséquent place la composition dans la première moitié du VI^e siècle. Il examine aussi sa structure et souligne sa valeur poétique. Le texte grec est conforme à celui de l'édition de Christ-Paranikas, la traduction de l'original en italien est la plus fidèle, les tournures sont suivies vers pour vers. Une « note métrique » et une « note musicale » augmentent l'intérêt à ce petit cahier. La dernière note est basée sur le manuscrit Laurentien-Ashburnhamien 64 dont on ajoute un facsimile. Sb.
- KYRILLIANA, *Spicilegia edita Sancti Cyrilli Alexandrini XV recurrente saeculo (444—1944)*. Publiés par le Séminaire franciscain oriental de Ghizé en Egypte. Le Caire, 1947, pp. XX, 458, 146 pp. en arabe, 2 hors-texte et 17 fig. Comptes-rendus: G. GARITTE, Rev. d'Hist. Eccl. XLIII (1948) 205/7; Hiérom. EUTHYME, Irénikon XXI (1948) 340/1. A. F.
- A. van LANTSCHOOT, *Une lettre de Sévère d'Antioche à Théognoste*. Le Muséon LIX (1946) 469—477. — Version sahidique du texte grec perdu. La lettre est d'un caractère privé et se rapporte à une question d'adultère. A. F.

В. В. ЛАТЫШЕВ, *Известия древних писателей о Скифии и Кавказе*. (Avec la préface par А. В. МИШУЛЫН, *Источники о Скифах и изучение культуры дославянского населения в истории СССР*.) Supplément de la revue «Вестник Древней Истории» 1947, 1—4; 1948, 1—3. — Une édition nouvelle, revue et augmentée, de l'œuvre d'une renommée mondiale de V. V. Latyšev «Scythica et Caucasica» (3 volumes, 1893—1900), en traduction russe, qui contient les regesta des travaux des écrivains antiques grecs et romains sur la Scythie et le Caucase. A la première partie, on a ajouté les témoignages «des textes orientaux». Parmi les auteurs byzantins on a choisi ceux (jusqu'au VI^e siècle après J.-Ch.), qui comprennent sous le nom de Scythes réellement les Scythes et non les Slaves.

M. P.

V. LAURENT, *Le Métropolite de Vicina Macaire et la prise de la ville par les Tatars*. Rev. hist. du Sud-Est Eur. 23 (1946) 225—232. — L. publie d'après le cod. vindob. theol. 47 une «Promesse de Macaire de Bitzina au patriarche et au synode», signalée jadis par Miklosich et Müller, Acta et diplom. I, 184. Confrontée avec un passage d'Ibn Batoutah, la lettre de Macaire amène l'auteur à conclure: «Vicina, encore byzantine en 1330—32, avait cessé de l'être dès 1337—38», quand elle tombe sous la domination des Tatars du Kiptschak.

A. E.

V. LAURENT, *Le rapport de Georges le Métochite apocrisiaire de Michel VIII Paléologue auprès du Pape Grégoire X (1275/76)*. Rev. Hist. du Sud-Est Eur. 23 (1946) 233—246. — Le rapport est publié d'après le cod. vat. gr. 1716. L'introduction précise les circonstances qui ont provoqué l'ambassade du Métochite.

A. E.

V. LAURENT, *La Notitia d'Antioche. Origine et tradition*. Rev. des Études Byz. V (1947) 67—89. — Classement des différentes recensions. Démonstration de l'authenticité du texte original. La Notitia ne dérive pas du traité sur la Pentarchie, connu sous le nom de *Recapitulatio thronorum*: le contraire semble plus plausible.

A. F.

V. LAURENT, *Un acte grec inédit du despote serbe Constantin Dragaš*. Rev. des Études Byz. (1947) 171—184. — Cession du monydrion de la Pantanassa aux moines de Vatopédi (1393).

A. F.

J. LONGNON, *Le chroniqueur Henri de Valenciennes*. Journal des Savants, juillet—décembre 1945) 134—150. — Compte-rendu: H. GRÉGOIRE, Acad. royale de Belgique. Bull. de la Classe des Lettres, 5^e série, XXXIII (1947) 79—81.

A. F.

A. LOYEN, *Recherches Historiques sur les Panégyriques de Sidoine Apollinaire*. Paris, E. Champion 1942; ib., *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'empire*. Paris, Les Belles Lettres 1943. — Both reviewed by E. A. THOMPSON, Journal of Roman Studies 37 (1947) 228—9.

J. M. H.

Я. А. МАНАНДЯН, *Когда и кем была составлена «Армянская география», приписываемая Моисею Хоренскому*. Виз. Врем. I (XXVI) (1947) 127—143. — L'auteur s'occupe de la «Géographie arménienne» de Moïse de Khoren.

Fl.

G. MERCATI, *La grande lacuna delle Ecloghe profetiche di Eusebio di Cesarea*. Memorial L. Petit (1948) 1—3.

A. F.

S. G. MERCATI, *Deux poésies dialogiques sur les fables d'Héro et Léandre et d'Apollon et Daphné*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 1—8.

M. P.

S. G. MERCATI, *Observations sur le texte de l'Ἀνδρῶς Βασιλικός de Nicéphore Blemmydes*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 182—185.

M. P.

S. G. MERCATI, *Giovanni Tzetzes e Michele Hapluchair*. Byzantion XVIII (1948) 197—206. — A propos du soi-disant δραμάτιον de Michel Haplouchair dont une rédaction abrégée a été attribuée, à tort, à Tzetzes. Manuscrits et éditions.

A. F.

S. G. MERCATI, *Ufficio di Giovanni Maupode Euchaita composto dal nipote Theodoro*. Mémoires L. Petit (1948) 347—360. — Nouv. éd. du texte du *Vat. Pal. gr.* 138, déjà publié par Eustratiadès, en *Mélanges Papadopoulos*, p. 405 sq. A. F.

E. L. B. MEURIG DAVIES, *Notes on Ammianus Marcellinus*. *Class. Quarterly* 42 (1948) Nos. 3—4, 113. Textual emendations. J. M. H.

G. MILLET, Παροστάσεις σύντομοι χρονικά. *Essai sur la date*. *Bull. de Corresp. Hellénique* LXX (1946/7) 393—402. — L'ouvrage a été terminé entre le 8 Novembre 742 et le cours de l'année 746. A. F.

E. MOÓR, *Fenyőneveinkhez*. (Contribution au problème des noms de sapins hongrois.) *Magyar Nyelv* 44 (1948) 43—63. — L'auteur examine les relations qu'il y a entre l'ancien nom hongrois de l'arbre dit ugufa et une certaine dénomination du « *pinus silvestris* » dans les langues finno-ougriennes, tenant compte de la limite inférieure de la diffusion de cette variété de pin dans la Russie méridionale. Il partage l'opinion de J. Deér (*Századok* 79—80 [1947] 3—20) selon lequel l'Etelköz mentionnée par Constantin Porphyrogénète est identique à Dentümegyer, province dans la région du Donéc, mentionnée par le Hongrois Anonymus. Mais à l'encontre de l'opinion de J. Deér et de Gy. Moravcsik, l'auteur cherche la Levedia de Constantin dans la région du cours supérieur du Don et du Choper. M. Gy.

GY. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica* I—II. *Magyar Görög tanulmányok* 20—21. Comptes-rendus: K. CZEGLÉDY, *Magyar Nyelv* 72 (1948) 136—139; R. P. BLAKE, *Speculum* XXIII (1948) No 1; J. KABRDA, v. ici p. 106—113. M. P.

ВС. НИКОЛАЕВ, *Хрониката на Жофроя Вилардуен, завладяването на Цариград*. София, Изд. на Българска Историческа Библиотека, 1947, pp. 469. — Le livre contient: 1° Une introduction traitant le caractère des Croisades et les relations bulgare-latines après la prise de Constantinople. 2° Le texte en langue française médiévale avec une traduction parallèle en langue bulgare. 3° Des remarques étendues sur le texte. L'œuvre a des côtés positifs mais aussi des défauts sensibles surtout dans l'introduction. D. A.

L. OROSZ, *The London manuscript of Nikephoros' «Breviarum», edited with introduction by...* *Magyar-Görög Tanulmányok* — Οὐγγροελληνικά Μελέται 28. Budapest, Egyetemi Görög Filológiai Intézet 1948, pp. 27 + 1 photographie. — Dans l'introduction l'auteur analyse en détail la relation entre les textes du *Breviarium* conservés dans le manuscrit du Vatican et le manuscrit de Londres. Sa conclusion est la suivante: les deux manuscrits contiennent deux différentes éditions du *Breviarium* de Nicéphore. Le manuscrit de Londres représente la première édition, contenant le matériel historique de 602 à 713. La première édition a été rédigée par Nicéphore lui-même. La première partie, traitant des premières années du règne de Héraclius, repose sur un poème historique perdu, écrit en trimètres iambiques. Ce poème est vraisemblablement l'ouvrage de Georges de Pisidie. Dans le passage y relatif du manuscrit de Londres on retrouve quelques trimètres iambiques en entier, et plusieurs autres trimètres imparfaits. La deuxième édition, embrassant les événements jusqu'à 769, est également l'ouvrage de Nicéphore. Celle-ci est contenue dans le manuscrit du Vatican. Pour la partie allant jusqu'à 713 Nicéphore a utilisé la première édition, mais il a remanié du point de vue stylistique la première partie, reposant sur le poème historique mentionné. Tous les deux manuscrits sont des copies. L'auteur publie la première partie du manuscrit de Londres, celle dont la source était le poème historique. Cette publication (16—22 pp.) est d'autant plus importante, que de Boor n'a pas connu le manuscrit de Londres et ne l'a pas employé dans son édition critique. Par la suite l'auteur ne publie que les variantes des parties du manuscrit de Londres, qui diffèrent de l'édition de Boor. M. Gy.

D. PAIS, *Dentumoger*. Magyar Nyelv 44 (1948) 63—64. — L'auteur attire l'attention sur un détail erroné des vues de J. Deér sur l'Etelköz décrit par Constantin Porphyrogénète. Selon Deér, l'Etelköz identifié au Dentümogyer se trouvait dans la région du Don—Donec. Ailleurs il le place tout de même à l'Est du Don, alors que le Donec est l'affluent occidental du Don. L'auteur promet de développer prochainement son opinion concernant la place géographique de l'Etelköz. M. Gy.

P. PEETERS, *Les ex-voto de Khosrau Aparwez à Sergiopolis*. Anal. Boll. LXV (1947) 5—56. — Authenticité du récit d'Evagrius relatif à la fuite de Khosrau dans l'Empire romain et aux ex-voto qu'il avait offert à s. Serge. Théophilacte Symmocates démarque ce texte et, en même temps, le dément afin d'introduire dans sa narration des renseignements d'une valeur historique moindre et de rabaisser le rôle du patriarche d'Antioche, Grégoire. A. F.

E. PETERSON, *Ein Fragment des Hierokakas(?)*. Le Muséon LX (1947) 260. — L'auteur attribue au manichéen Hiérokakas un fragment copte publié par Lefort dans Le Muséon LII, 1939. A. F.

I. POPESCU-FIERBINȚI, *Comentariul liturgic al Sf. Gherman I Arhiepiscopul Constantinopolului. Studiu introductiv*. Biserica Ortodoxă Română 66 (1948) 113—153. — L'auteur reprend, dans une étude introductive, l'analyse de l'ouvrage, bien connu, d'exégèse ἱστορία ἐκκλησιαστική καὶ μυστική θεωρία, généralement attribué à S. Germain, archevêque de Constantinople. Le problème de la paternité de l'écrit, les manuscrits et les éditions de l'opuscule, la version latine d'Anastase le Bibliothécaire, enfin la fortune du texte, sa valeur liturgique et historique, la langue, le style et le vocabulaire sont passés en revue avec compétence. A. E.

H.-CH. PUECH et A. VAILLANT, *Le Traité contre les Bogomiles de Cosmas le Prêtre. Traduction et étude*. Paris, 1945, pp. 348. (Travaux publiés par l'Institut d'Études Slaves, XXI.) A. F.

L. RÁSONYI, *Bő-kolabur*. Halil Edhem Hâtıra Kitabı. Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi 1947, pp. 243—248 = Α Βοοκολαβεῖς νέvhez. Magyar Nyelv 36 (1940) 291—294. — L'auteur explique le nom du fugitif avar cité par Théophylacte Simocatta comme Bőkolabur, dont la première moitié provient à son avis du turc-osmanli boγ « commandant », tandis que la seconde du bulgare danubien kulabur ~ turc osm. kulaγuz « indicateur ». M. Gy.

E. RUDBERGIANUS, *Opuscula philologica Gunnaro Rudberg dedicata*. Göteborg, Elanders Boktryckeri 1946. — Reviewed by T. A. SINCLAIR, Journal of Hellenic Studies 65 (1945, publ. 1947) 116—117 and cited here for mention of literary or linguistic studies of some late Greek writers (Damascius, Genesius, Eustathius). J. M. H.

F. SBORDONE, *Une rédaction inédite de la fable du paysan et du rossignol*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 177—181. M. P.

K. M. SETTON, *A Note on Michael Choniates, Archbishop of Athens (1182—1204)*. Speculum 21 (1946) 234—237. P. Ch.

M. A. ШАНГИН, *Византийские политические деятели первой половины X века*. Виз. Сборник (1945) 228—248. — V. ici p. 76. M. P.

M. A. ШАНГИН, *Письма Арефы — новый источник о политических событиях в Византии 931—934 гг.* Виз. Врем. I (XXVI) (1947) 235—260. — L'auteur publie une lettre et l'Apologétique d'Arethas comme source pour l'histoire politique de Byzance en 931—934. Fl.

E. A. THOMPSON, *The Historical Work of Ammianus Marcellinus*. Cambridge,

Univ. Press, 1947. — Reviewed by H. MATTINGLY, *Class. Review* 62 (1948) No. 2, 86—87; and in *Hermathena* 70 (1947) 114—116. J. M. H.

E. A. THOMPSON, *Notes on Priscus Panites*. *Class. Quarterly* 41 (1947) 61—65. — Lexicographical and textual notes. J. M. H.

N. B. TOMADAKES, 'Ο Ἰωσήφ Βρυέννιος καὶ ἡ Κρήνη κατὰ τὸ 1400. Μελέτη φιλολογικὴ καὶ ἱστορικὴ. Athènes, 1947, pp. 148. — Une monographie sur Bryennios et l'édition de onze lettres, dont deux étaient inconnues jusqu'ici (Bryennios à Jean Syrianos, Joseph Philagrius à Bryennios). *Compte-rendu*: L. THOMAS, *Rev. des Études Byz.* VI, 1 (1948) 117—121. M. P.

I. TRENCSENYI-WALDAPFEL, *Az Ábrahám-legendától a Kristóf-legendáig* (Rapports entre la légende Abraham et la légende Christophe). Tirage à part de l'ouvrage: *Jewish Studies in Memory of Michel Guttman*. I. Edited by S. LÖWINGER. Budapest, Neuwald ny. 1946, pp. 16. — En suite de ses études sur Christophoros l'auteur vient de trouver le chaînon qui joint la légende Abraham à la légende Christophe dans les chroniques byzantines. Les textes de Malalas, Georges le Moine et Suidas prouvent que c'est à travers le christianisme syrien que la légende Christophe a subi l'influence de la légende Abraham. M. Gy.

E. TURDEANU, *La littérature bulgare du XIV^e siècle et sa diffusion dans les pays roumains*. Paris, 1947, pp. 188. (Travaux publ. par l'Institut d'Études Slaves, XXII.) A. F.

A. VAILLANT, *Une homélie de Méthode*. *Rev. des Études Slaves* XXIII (1947) 34—47. — Ed. nouv. de la seconde homélie pour la Semaine Sainte du *Clozianus*. V. en identifie l'auteur, s. Méthode, et l'objet: un réquisitoire contre un des conseillers du prince morave Světopůlků qui avait épousé sa commère. Le texte, traduit assez maladroitement du grec, porte des traces d'une origine occidentale. A. F.

B. ВАЛЬДЕНБЕРГ, *Философские взгляды Михаила Пселла*. Виз. Сборник 1945, 249—255. — V. ici p. M. P.

P. VAN den VEN, *Encore le Rufin grec*. *Le Muséon* LIX (1946) 281—294. — Rufin est bien l'auteur des livres X et XI de l'Histoire Ecclésiastique qui porte son nom. Examen des textes qui contiennent des extraits plus ou moins importants de la recension grecque de cette partie de l'ouvrage. A. F.

P. WALTZ, *Sur quatre épigrammes descriptives de l'époque byzantine (Anthologie Palatine IX, 816—819)*. *Rev. des Études Grecques* LVIII (1945) 105—117. A. F.

B. Littérature populaire

G. DANGUITIS, *Le problème de la version originale de l'épopée byzantine de Digénis Akritas*. *Rev. des Études Byz.* V (1947) 185—205. — Le manuscrit de l'Escorial représente la plus ancienne version connue de Digénis. A. F.

H. GRÉGOIRE, *Le problème de la version « originale » de l'épopée byzantine de Digénis Akritas*. *Rev. des Études Byz.* VI, 1 (1948) pp. 27—35. — Réponse à l'article de G. DANGUITIS. A. F.

H. GRÉGOIRE, 'Ο Διγενής Ἀκρίτας. New York, 1942, pp. XXXVIII, 336. — *Compte-rendu*: A. КАЖДАН, Изв. Акад. Наук СССР. Серия Ист. и Филос. V, 2 (1948) 211—214. M. P.

Hellenistic Greek Texts. Edited by A. WIKGREN in collaboration with E. E. COLWELL and R. MARCUS. Univ. of Chicago Press, 1947. Reviewed in *Hermathena* 70 (1947) 112—3. — A useful collection for beginners. J. M. H.

C. Folklore

S. BAUD-BOUY, *Sur le Χελιδόνισμα*. Byzantina-Metabyzantina I (1946) 23—33. — The Χελιδόνισμα is presented as an example connecting modern Greece with its ancient and medieval tradition. P. Ch.

E. DRIOTON, *Parchemin magique copte provenant d'Edfou*. Le Muséon LIX (1946) 479—489 et 2 pl. A. F.

S. GRÉBAUT, *L'Abba Tarbou et le chien Koulb*. Revue de l'Orient Chrétien, 3^e série, X (XXX) (1946) 433—441. — Texte et traduction d'une amulette éthiopienne contre la morsure des chiens enragés contenant la légende de s. Tarbou. A. F.

J. HARMATTA, *Színes lovú népek* (Peuples à cheveux colorés). Magyar Nyelv 42 (1946) 26—34. — Les couleurs de cheveux figurant dans les noms de tribu petchenègues, notés par Constantin Porphyrogénète, correspondent exactement aux couleurs des régions du ciel en direction desquelles les tribus en question étaient installés. M. Harmatta traite aussi de la coutume de teindre les cheveux. M. Gy.

G. MICHAILIDÈS, *Échelle mystique chrétienne dessinée sur lin*. Bull. de la S-té d'Archéol. Copte XI (1945) 87—94. — Bande d'étoffe copte avec la représentation d'une échelle entre l'α et l'ω. Après avoir examiné le symbolisme de l'échelle dans les religions de l'antiquité et dans le folklore des peuples primitifs, M. conclut que l'objet qu'il publie pouvait servir à être placé dans le tombeau d'un adhérent de quelque secte gnostique. A. F.

2. MANUSCRITS ET DOCUMENTS (PAPYROLOGIE)

N. BĂNESCU, *Le déclin de Famagouste. Fin du royaume de Chypre. Notes et documents*. Bucarest, 1946, pp. 116 + 1 carte. B. publie 43 pièces tirées des Archives de Gênes, concernant Famagouste pendant les années: 1424—1427 et 1446—1449. L'introduction retrace le long déclin de Chypre et de Famagouste après la mort de Pierre I^{er} de Lusignan (1369) et surtout dans la première moitié du XV^e siècle. Quelques détails nouveaux sur la politique fiscale de Gênes en Chypre. A. E.

Ş. BAŞTAV, *Ordo Portae. Description grecque de la Porte et de l'armée du sultan Mehmed II*. Editée, traduite et commentée par... * *Ordo Portae. Görög leírás II. Mehmed szultán portájáról és hadseregéről. Kiadta, fordította és magyarázta...* Magyar-Görög Tanulmányok — Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται 27. Budapest, Egyetemi Görög Filológiai Intézet 1947, pp. 42 + 1 pl. — M. Baştav a publié, avec traduction française, la description grecque faite entre 1473 et 1481 et se trouvant actuellement dans le manuscrit grec No 1712 de la Bibliothèque Nationale de Paris (fol. 424^v—426^v), sur la Porte et l'armée du sultan Mehmed II. Dans l'étude préliminaire il nous donne un exposé de l'ouvrage. Dans le commentaire M. Baştav nous fournit des explications linguistiques et historiques qui rendent le texte plus accessible. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Rev. des Études Grecques LXI (1948) 524. M. Gy.

Bibliothecae Apostolicae Vaticanae. Codices Coptici Vaticani Barberiniani Borgiani Rosiani. Tomes II, Pars Prior. Codices Barberiniani Orientales 2 & 17, Borgiani Coptici 1—108, Vatican, 1947. Ed. ARNOLDUS van LANTSCHOOT. Reviewed by H-BUR-MESTER, East. Churches Quarterly 7 (1948) No. 6, 444—445. — A most valuable addition to Coptic and ecclesiastical studies. J. M. H.

M. DAVID & B. A. van GRONINGEN, *Papyrological Primer; Second (English) Edition*. Leiden, 1946. Reviewed by H. I. BELL in *Journal of Hellenic Studies* 66 (1946, publ. in 1948) 145—146. J. M. H.

R. DEVREESSE, *Le Fonds Coislin*. (Bibliothèque Nationale. Catalogue des manuscrits grecs, II.) Paris, 1945, pp. XVI, 428. Comptes-rendus: F. CUMONT, *L'Antiquité Class.* XIV (1945) 206—207; A. FESTUGIÈRE, *Rev. des Études Grecques* LVIII (1945) 304—306. A. F.

P. GALLAY, *Catalogue des manuscrits parisiens des Lettres de saint Grégoire de Nazianze*. Mâcon, 1945, pp. 40. — Compte-rendu: S. SALAVILLE, *Rev. des Études Byz.* V (1947) 278—9. A. F.

V. GRUMEL, *Les Regestes de 1043 à 1206*. S. I., 1947, pp. XXIV, 245. (Socii Assumptionistae Chalcedonenses. Le Patriarcat Byzantin, série I. Les Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople, vol. I. Les Actes des Patriarches, fasc. 3.) A. F.

O. GUÉBAUD, *Note préliminaire sur les papyrus d'Origène découverts à Toura*. *Rev. de l'Hist. des Relig.* CXXXI (1946) 85—108 et 5 planches. A. F.

F. HALKIN, *Acolouthies gréco-turques à l'usage des Grecs turcophobes d'Asie Mineure*. *Mémorial L. Petit* (1948) 194—202. — Bibliographie des acolouthies en langue turque imprimées en caractères grecs et des acolouthies grecques accompagnées d'un texte turc. A. F.

Κατάλογοι τῆς πατριαρχικῆς βιβλιοθήκης. *Catalogues of the Patriarchal Library*. Tome I Manuscripts, Tomes II & III Printed Books from 15th—19th centuries. Alexandria, 1945—7. Ed. Dr. TH. MOSCHONAS. Reviewed by H-BURMESTER, *East. Churches Quarterly* 7 (1948) No. 6, 442—444. — A scholarly work and invaluable for those interested in Greek ecclesiastical texts. J. M. H.

A. КАЖДАН, *Греческие рукописи библиотеки им. В. И. Ленина*. *Вопросы Истории* 10 (1946) 107—108. M. P.

A. van LANTSCHOOT, *Le MS. Borgia géorgien 4*. *Le Muséon* LXI (1948) 75—88. — Description d'un recueil géorgien, daté de 1123 et contenant principalement des traductions d'homélies grecques. A. F.

L. TH. LEFORT, *Fragments coptes*. *Le Muséon* LVIII (1945) 97—120. — Fragments sur papyrus ayant appartenu à la Bibliothèque de Louvain (nos 39, 43, 49 et 51: passage de la Vie de s. Onuphre, texte apparenté à une série d'homélies coptes attribuées à s. Athanase, préceptes sur le mariage, fragments d'apophtegmes). A. F.

P. LEMERLE, *Actes des Kutlumis. Édition diplomatique*. Paris, 1945, pp. VI, 305 et Album de 31 pl. (Archives de l'Athos, publ. sous la direction de G. MILLET, II). — Comptes-rendus: G. GARITTS, *Antiquité Classique* XV (1946) 391/5; Y. RICAUD, *Rev. de l'Hist. Eccl.* (1947) 452/5; F. HALKIN, *Anal. Boll.* LXIV (1946) 301/2; H. GRÉGOIRE, *Acad. royale de Belgique. Bull. de la Classe des Lettres* XXXIII (1947) 86/90; L. BRÉHIER, *Rev. Hist.* CXC VII (1947) 251/5; V. LAURENT, *Rev. des Études Byz.* VI, 1 (1948) 131/8; TH. SATURNÍK, v. ici p. 104/6. A. F.

P. LEMERLE, *Un acte du despote Andronic Paléologue(?) pour le couvent de Saint-Pantéléimon*. *Orientalia Christ. Period.* XIII (1947) 562—571. — L'édition critique de l'acte unique et douteux de l'édition de Kiew, très connue, des actes du monastère « Rousikon » de l'Athos (1873, charte N° 27). L'auteur admet que cette charte concernant une donation du monastère provient du despote Andronic, frère de l'empereur Jean VIII. Elle remonte à la date 1425—28. M. P.

Edited by KIRSOPP LAKE & SILVA LAKE, *Dated Greek Miniscule Manuscripts to the year 1200 A. D.* Fasc. X. Boston, Mass., 1939 and Indexes to Fascs. I to X. Boston,

1945. — Reviewed by ELLIS H. MINNS, *Class. Review* 62 (1948) No. 1, 28—30.
J. M. H.

S. G. MERCATI, *Un testament inédit en faveur de Saint-Georges des Manganes*. *Rev. des Études Byz.* VI, 1 (1948) 36—47 et facsimilé. — Texte de la minute d'un testament reliée dans le codex *Vat. Pal.* 128. Recensement des manuscrits conservés ayant appartenu au couvent des Manganes.
A. F.

L. R. PALMER, *A Grammar of the Post-Ptolemaic Papyri*. Vol. I, part I. (Publications of the Philol. Society, XIII.) Oxford Univ. Press, 1945. — Reviewed by T. A. SINCLAIR, *Journal of Hellenic Studies* 65 (1945, publ. 1947) 126. — An important work: the first volume deals with accidence and word-formation and the first part of it, now published, with the suffixes.
J. M. H.

3. BIBLIOTHEQUES ET ARCHIVES

ANDREI APAKIDZE (with a note by SIR ELLIS MINNS), *The Museum of the Georgian Academy of Sciences, Tiflis*. *Archaeol. Journal* 102 (1945, publ. in 1947), 12—14. — A brief note on the Museum's books, MSS. and archaeological exhibits.
J. M. H.

Works of Art in Greece and the Greek Islands and the Dodecanese. Losses and Survivals in the War. Compiled by the Monuments, Fine Arts and Archives Sub-Commission of the C. M. F., and issued by the British Committee on the Preservation and Restitution of Works of Art, Archives and other Material in Enemy Hands. London, H. M. Stationery Office 1946.
J. M. H.

4. LANGUE, MÉTRIQUE ET MUSIQUE

H. D. AUSTIN and H. & R. KAHANE, *Byzantine Ἰνδανικὸν σίδηρον, Frankish Andanicum »Indian Steel«*. *Byzantina-Metabyzantina* I (1946) 181—188. — The Persian hundwānīy — »Indian (Steel)« — became Ἰνδανικόν in Greek and from the Greek it passed in the West as andanicum.
P. Ch.

J. BOÛÛAERT, *Le Gamma Irrationnel*. *Byzantina—Metabyzantina* 1 (1946) 55—64.
P. Ch.

G. BRATIANU, *»Démocratie« dans le lexique byzantin à l'époque des Paléologues*. *Mémorial L. Petit* (1948) 32—40. — Dans le langage courant le terme conserve le sens péjoratif qui lui était propre au moyen-âge. Toutefois un humaniste comme Nicéphore Grégoras l'emploie dans le sens aristotélicien et ceci engage, une fois de plus, à chercher à Byzance le chaînon intermédiaire entre la pensée antique et celle des temps modernes.
A. F.

J. DENY, *Une inscription en langue proto-bulgare découverte à Preslav*. *Rev. des Études Byz.* V (1947) 235—239. — Commentaire du texte publié par I. VENEDIKOV, in *Bul. de l'Inst. Arch. Bulgare* XV (1946) 146 sq.
A. F.

G. DOWNEY, *On Some Post-Classical Greek Architectural Terms*. *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 77 (1946) 22—34. — An attempt to get a precise definition of such terms as ἄντυξ, ἀψίς, βασιλική, γωνία, ἡμισφαίριον, κτίζω, σφαῖρα, σφαῖρον.
P. Ch.

R. GÓOSENS, *Grec Ancien et Grec Modern ou La Grèce Éternelle*. *Byzantina—Metabyzantina* 1 (1946) 135—164. — A brilliant essay on the utility of modern Greek for the

classical philologists, and that of ancient Greek for the students of medieval and modern Greek. P. Ch.

C. HOEG, *Monumenta Musicae Byzantinae*. Acad. royale de Belgique. Bull. de la Classe des Lettres XXXIII (1947) 393—398. — Rapport sur l'état de la publication, présenté à la 21^e session de l'Union Académique Internationale. A. F.

I. KNIEZSA, *Padrag, Paloznak*. Magyar Nyelv 43 (1947) 140—142. — L'auteur fait dériver le nom de lieu Παδροῦγου se trouvant dans la charte grecque du monastère de Veszprémvölgy du nom de personne slave *Padrug* et Πωλοσνίκου du nom de lieu *Poloznik*. M. Gy.

D. KRANDJALOV, *Les noms Cahul et Cogâlnic ne dérivent pas d'**Ογγλος. Byzantinoslavica IX (1947—48) 192—202. — L'auteur présente une explication philologique et historique de l'origine des noms de la ville de Cahul et de la rivière Cogâlnic dans la Bessarabie méridionale et montre l'impossibilité de l'hypothèse de St. Mladenov, qui a dérivé, en montrant la coïncidence des deux noms avec le protobulgare *Ογγλος, que le premier État bulgare fut en Bessarabie du sud, ainsi que les vallums-frontières en Bessarabie du sud sont d'origine protobulgare. M. P.

V. LAURENT, *Argeşul din Valabia şi Argeşul din Armenia isprăvile Omonimiei*. — Revista Istorică 32 (1946) 36—54. — Longue réfutation des fantaisies de quelques diletants roumains, d'après lesquels l'Ἀρχαῖον, figurant dans une *Notitia* attribuée à Léon VI, serait l'Argeş roumain. Il s'agit en réalité de l'évêché arménien d'Arčēš. A. E.

M. MAŁECKI, *O ojczyźnie języka starocerkiewno słowiańskiego*. Sprawozdania z czynności i posiedzeń Polskiej Akad. Umiejętności (Kraków 1945) 35—36. — L'extrait d'un chapitre de l'œuvre sur genèse de la langue littéraire vieux-slave, qui est préparée à être imprimée. L'auteur s'efforce de mettre en système la langue cyrillo-méthodienne avec les dialectes grecs. T. Mant.

Prophetologium edd. C. HOEG & G. ZUNTZ. Monum. Musicae Byz. Lectionaria I, 1 (1939), 2 (1940). — Reviewed by E. J. WELLESZ in Journal of Theol. Studies, 49 (1948) 219—221. J. M. H.

R. F. SEYBOLT, *A Troublesome Medieval Greek Word*. Speculum 21 (1946) 38—42. — A discussion of the meaning of *mydiacon* as used in Jacobus de Voragine's *Legenda aurea*. The author thinks it means μηδικόν, median or medic. P. Ch.

D'ARCY W. THOMPSON, *A Glossary of Greek Fishes*. Oxford Univ. Press 1947, pp. VI, 302 + 1 plate + numerous figs. in text. — A useful book. Reviewed by H. J. ROSE in Journal of Hellenic Studies 66 (1946, publ. in 1948) 146. J. M. H.

A. VAILLANT, *Une source grecque de Vladimir Monomaque*. V. ici p. 11—15. M. P.

E. WELLESZ, *Eastern Elements in Western Chant: Studies in the Early History of Ecclesiastical Music* (Monum. Musicae Byz.; Subsidia, vol. II. American Series No. 1). Printed at The Univ. Press, Oxford, for the Byz. Institute, Inc., Boston, U. S. A., 1947, pp. XVI, 212 + XI plates. — A masterly study; W. discusses eastern influence on western chant and shows that both Byzantine and western melodies go back to the early Christian age and derive partly from the chant of Jewish services and partly from hymns in Syriac. See review by G. BISH in East. Churches Quarterly 7 (1947) 297—299. J. M. H.

R. L. WOLFF, *Romania: Latin Empire of Constantinople*. Speculum 23 (1948) 1—34. — The author traces the meaning of the term *Romania* as used in the western sources; it had two meanings (1) it referred to the Byzantine empire and (2) more specifically to Asia Minor. After the Fourth Crusade it was applied to the newly founded Latin Empire. P. Ch.

5. THÉOLOGIE

A. Littérature théologique

A. H. ARMSTRONG, *Platonic elements in St. Gregory of Nyssa's doctrine of man*. Dominican Studies I, 2 (1948) 113—126. J. M. H.

ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Contre les Païens et sur l'Incarnation du Verbe*. Introduction, traduction et notes de T. CAMELOT. Paris (1946), pp. 320. (Sources Chrétiennes, 18). — Idem: Oxford, Blackfriars Publications, 1947. Reviewed by E. DES PLACES, Rev. des Études Grecques LXI (1948) 327; G. W. LAMPE in Dominican Studies I, 2 (1948) 174—175. J. M. H.

ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Lettres à Sérapion sur la divinité du Saint-Esprit*. Introduction et traduction de J. LEBON. Paris, 1947, pp. 211. (Sources Chrétiennes, 15). — Comptes-rendus: E. DES PLACES, Rev. des Études Grecques LIX—LX (1946—1947) 520—521; G. BARDY, Rev. de l'Hist. Eccl. XLII (1947) 444—445. A. F.

BASILE DE CÉSARÉE, *Traité du Saint-Esprit*. Texte grec, introduction, traduction et notes de B. PRUCHE. Paris (1945), pp. 286. (Sources Chrétiennes, 17.) — Idem: Oxford, Blackfriars Publications, 1947. Reviewed by E. DES PLACES, Rev. des Études Grecques LXI (1948) 326; A. H. ARMSTRONG in Dominican Studies I, 2 (1948) 176—179. — The editor gives an excellent introduction and extremely useful notes. J. M. H.

M. BRIÈRE, *Quelques fragments syriaques de Diodore, évêque de Tarse (378—394?)*. Rev. de l'Orient Chrétien, 3^e série, X (XXX) (1946) 231—283. — Nouvelle édition et traduction. A. F.

TH. CAMELOT, *Foi et Gnose. Introduction à l'étude de la connaissance mystique chez Clément d'Alexandrie*. Paris, 1945, pp. 158. — Comptes-rendus: S. SALAVILLE, Études Byz. III (1945) 219—220; M. RICHARD, Mélanges de Science Relig. III (1946) 168—169; D. O. R., Irénikon XIX (1946) 222—223. A. F.

J. B. CHABOT, *Isaak de Rabban Isho, moine nestorien*. Le Muséon LIX (1946) 345—351. — Texte de l'introduction du *Liber Capitum* d'Isaak de Rabban Isho et sommaire de la suite de l'ouvrage. A. F.

CLEMENT D'ALEXANDRIE, *Extraits de Théodote*. Texte grec, introduction, traduction et notes de F. SAGNARD. Paris (1948), pp. 276. (Sources Chrétiennes, 23.) — Compte-rendu: E. DES PLACES, Rev. des Études Grecques LXI (1948) 517—519. A. F.

F. L. CROSS, *The Study of Athanasius*. Oxford, Clarendon Press 1945. Reviewed by W. TELFER, Journal of Theol. Studies 47 (1946) 88—90. J. M. H.

Ч. ДРАШКОВИЋ, *Српско црквено проповедништво XII—XV века*. Гласник Српске Православне Цркве XXVII, 9 (1946) 183—8. — Из житий св. Саввы и биографий Даниила и его продолжателей Д. собрал много данных о характере церковных проповедей в средневековой Сербии. Параллелей из византийской гомилетической литературы автор не приводит, ограничиваясь лишь указанием в общей форме, что «в молодой сербской церкви культивировались лучшие традиции византийского духа». Г. О.

G. R. DRIVER, *An oriental Chronicle*. Journal of Theol. Studies 49 (1948) 248—256. — A useful summary of recent work on Biblical studies including texts of the Christian period written in a Semitic language. J. M. H.

H. FLEISCH, *Une homélie de Théophile d'Alexandrie en l'honneur de Saint Pierre et de Saint Paul. Texte arabe publié pour la première fois et traduit.* Rev. de l'Orient Chrétien, 3^e série, X (XXX) (1946) 371—419. A. F.

P. GALLET, *Oeuvres choisies des Pères grecs. Texte grec avec introduction, notices et notes.* Paris, 1947, pp. 96. (Les classiques pour tous, n^o 533.) A. F.

J. de GHELLINCK, *Introduction et compléments à l'étude de la patristique.* Paris, 1947. — Reviewed by R. H. CONNOLLY, *Journal of Theol. Studies* 49 (1948) 100—102. J. M. H.

B. L. van HELMOND, *Mas'oud du Tour 'Abdin: Un mystique syrien du XV^e siècle.* Étude et texte. (Bibliothèque du Muséon, 14.) Louvain 1942. — Reviewed by WM. DUFF MCHARDY, *Journal of Theol. Studies* 48 (1947) 110—112, who cites a modern copy of the MS. in the Mingana Collection at Selly Oak, Birmingham (not noted by the author); he describes the study as »a careful and scholarly work« of special value to the monastic historian. J. M. H.

B. L. van HELMOND, *Une conférence inédite de Mas'oud du Tour 'Abdin sur le Recueillement.* Le Muséon LIX (1946) 353—365. — Texte et traduction de cet ouvrage dont l'auteur, Mas'oud, était moine jacobite et vivait au XV^e siècle. A. F.

F. R. MONTGOMERY HITCHCOCK, *Venerius, Bishop of Milan.* *Hermathena* 70 (1947) 22—38; (1948) 19—35. — H. attempts to show that Venerius Bishop of Milan (401—8) was the probable author of the *De Sacramentis*. J. M. H.

MAGISTRI IOHANNIS HUS, *Quodlibet. Disputationis de quolibet Pragae in facultate artium mense Ianuaris anni 1411 habitae enchiridion.* Edidit B. RYBA. Prague, Orbis 1948, pp. XXX, 2, 238 + 1 tab. — A côté de la personne du quolibétaire le Quodlibet de Jean Hus est remarquable par ce que c'est le premier Quodlibet d'après le décret de Kutná Hora. C'est pourquoi il n'y a parmi les 66 noms des maîtres de la faculté « artistique » de l'université Charles qu'exclusivement les noms tchèques excepté trois Polonais. Le byzantinologue s'intéressera à ce que Jean Hus connaissait Michel Psellos dont la Μουσική συνόψις exerçait, en traduction latine, une influence sur la musicologie médiévale. L'éditeur montre (p. 3) que Hus ne la connaissait pas de sa propre lecture mais qu'il puise l'allusion à cette oeuvre du livre de Pseudo-Boethius « De disciplina scholarum ». La mention sur les Scythes (p. 96) est reprise des Vitae philosophorum de Burley. L'allusion concernant le Caucase provient de la même source (p. 194). Saint Jérôme est appelé par Hus « gloriosus Slavus » (p. 242) en accord avec la tradition répandue par les moines-glagolites de Dalmatie. M. P.

JEAN CHRYSOSTOME, *Lettres à Olympias.* Introduction et traduction de A. - M. MALINGREY. Paris (1947), pp. 227 + 1 carte. (Sources Chrétiennes, 13.) — Comptendu: E. DES PLACES, *Rev. des Études Grecques* LIX—LX (1946/7) 519—520. A. F.

C. KERN, *Les éléments de la théologie de Grégoire Palamas.* *Irénikon* XX (1947) 6—33 et 164—193. A. F.

G. W. H. LAMPE, *Some notes on the significance of βασιλεία τοῦ Θεοῦ, βασιλεία Χριστοῦ, in the Greek Fathers.* *Journal of Theol. Studies* 49 (1948) 58—73. — An interesting article based on material collected for the forthcoming *Lexicon of Patristic Greek*. J. M. H.

G. W. H. LAMPE, *The exegesis of some biblical texts by Marcellus of Ancyra & Pseudo-Chrysostom's homily on Ps. XCVI. I.* *Journal of Theol. Studies* 49 (1948) 169—175. J. M. H.

C. LIALINE, *The Theological Teaching of Gregory Palamas on Divine Simplicity.*

East. Churches Quarterly 6 (1946) 266—287. — An important contribution to the Palamite problem. J. M. H.

R. LOENERTZ, *L'épître de Théorien le Philosophe aux prêtres d'Oreiné*. Mémorial L. Petit (1948) 317—355. — Texte du cod. Vat. graec. 1481 se rapportant: 1^o au jeûne du samedi, 2^o au port de la barbe, 3^o à la question des azymes. Théorien qui, sur le dernier point, est favorable aux Latins, cite un extrait du traité apocryphe de Grégoire le Grand sur les azymes. A. F.

V. LOSSKY, *Essai sur la Théologie Mystique de l'Eglise d'Orient*. Paris, Aubier 1944. — Review by D. J. CHITTY, *Sobornost*, Ser. 3, No. 2 (1947) 67—71. J. M. H.

G. MATHEW, *Abstract of the Lecture on the Character of the Theological Divergence between East and West*. East. Churches Quarterly 6 (1946) 225—7. J. M. H.

MAXIME le CONFESSEUR, *Centuries sur la Charité. Introduction et traduction de J. PEGON*. Paris, 1945, pp. 175. (Sources Chrétiennes, 9.) — Comptes-rendus: S. SALAVILLE, *Études Byz.* III (1945) 233/235; E. des PLACES, *Rev. des Études Grecques* LVIII (1945) 317/8; R. RICHARD, *Mélanges de Science Relig.* III (1946) 173/4. A. F.

Л. МИРКОВИЋ, *Типик архиепископа Никодима из 1319*. Гласник Српске Православне Цркве XXVII, 9 (1946) 188—9. — Рукопись типика епископа Никодима, хранившаяся в белградской Национальной библиотеке и сгоревшая вместе со всеми книжными и рукописными богатствами этого книгохранилища во время немецкой бомбардировки 6 апреля 1941 г., была, как сообщает автор в своей краткой заметке, своевременно им целиком заснята. Благодаря этому счастливому обстоятельству М. смог теперь по сделанным им фотографиям подготовить издание этого памятника, представляющего собой древнейший сербский перевод иерусалимского типика. Г. О.

Л. МИРКОВИЋ, *Минологиј Мирослављева еванђеља*. Гласник Српске Православне Цркве XXVII, 9 (1946) 206—7. — Месяцеслов известного евангеля кн. Мирослава представляет собой перевод константинопольского месяцеслова, приуроченного к богослужебному порядку храма Св. Софии, ибо он содержит, как убедительно показывает М. ряд местных константинопольских праздников, отмечаемых и типиком Св. Софии в Константинополе. Г. О.

P. MOUTERDE, *Deux homélies inédites de Jacques de Saroug*. *Mélanges de l'Univ. Saint-Joseph* XXVI (1944—1946) 3—36. Texte et traduction de deux homélies métriques du Vat. syr. 566, 3 sur Marie et le Golgotha et sur la Sépulture des étrangers. — Compte-rendu: R. DRAGUET, *Le Muséon* LXI (1948) 124. A. F.

J. MUYLDERMANS, *Sur les séraphins et sur les chérubins d'Évagre le Pontique dans les versions syriaques et arméniennes*. *Le Muséon* LIX (1946) 367—379. — Édition et traduction des versions orientales de ces deux pièces dont le texte original est perdu. A. E.

ORIGÈNE, *Homélies sur l'Exode*. Traduction de F. FORTIER, Introduction de H. de LUBAC. Paris (1946), pp. 274. (Sources Chrétiennes, 16). — Compte-rendu: E. des PLACES, *Rev. des Études Grecques* LXI (1948) 325. A. F.

M. RICHARD, *Une ancienne collection d'homélies grecques sur les Psaumes I—XV*. *Symbolae Osloenses* XXV (1947) 54—73. A. F.

M. RICHARD, *Acace de Mélitène, Proclus de Constantinople et la Grande Arménie*. Mémorial L. Petit (1948) 393—412. — Traduction et commentaire de trois épîtres dogmatiques arméniennes relatives aux querelles christologiques et trinitaires du début du V^e siècle. A. F.

S. SALAVILLE, *De la spiritualité patristique et byzantine à la théologie russe (chronique bibliographique)*. — *Études Byz.* 3 (1945) 215—244. M. P.

S. SALAVILLE, *Une lettre et un discours inédits de Théolepte de Philadelphie*. *Rev. des Études Byz.* V (1947) 101—115. — Texte et traduction d'une lettre à Irène Choumnos et du sermon sur la mort du moine Léon Monomaque. Il me semble que l'on pourrait traduire le début de la lettre à Irène de la façon suivante: «Après que la mort t'a privée de ton époux en ce monde, tu remplis les usages de la viduité, tu observes les coutumes et, ayant sauvé ainsi les apparences, tu t'en tiens là.» A. F.

C. SANDULESCU-GODENI, *Quantum Platonis atque Thomae Aquinatis doctrina apud Demetrium Cydonium valeat*. Romae, 1933 (sic! = Bucarest, 1947), pp. 196. — C'est une «exercitatio theologico-philosophica» préparée par l'auteur à l'Institut pontifical pour les études orientales de Rome, sous la direction du R. P. Maurice Gordillo S. J. Après une introduction sur la vie et les œuvres de Cydonius, on examine les concordances entre Platon et Cydonius dans leur doctrine sur l'âme. Le reste de l'ouvrage est consacré à la controverse entre C. et Nil Cabasilas sur la «méthode scolastique». Large bibliographie. A. E.

J. SLIPY, *Considerations on Theological Development in the East*. *East. Churches Quarterly* 7 (1947) 54—71. J. M. H.

B. STEIDLE, *Aux sources de la tradition. Les Pères de l'Église*. Trad. de J. DÉCAR-REAU. Bruges, 1945, pp. 196. — *Compte-rendu* H.-CH. PUECH, *Rev. des Études Grecques* LIX—LX (1946—1947) 316/7; IDEM, *Rev. de l'Hist. des Relig.* CXXXII (1936) 217/8. A. F.

H. E. SYMONDS, *The Patristic Doctrine of the Relation of Scripture and Tradition*. *East. Churches Quarterly* 7 (Suppl. Issue 1947) 59—70. J. M. H.

S. TAVARES-BETTENCOURT, *Doctrina ascetica Origenis seu quid docuerit de ratione animae humanae cum daemonibus*. Rome, 1946, pp. XVI, 136. (*Studia Anselmiana*, XVI.) — *Compte-rendu*: D. O. R., *Irénikon* XIX (1946) 443. A. F.

THÉOPHILE D'ANTIOCHE, *Trois livres à Autolycus*. Texte grec établi par G. BARDY, traduction de J. SENDER, introduction et notes de G. BARDY. Paris, 1948, pp. 284. (*Sources Chrétiennes*, 20.) A. F.

G. ZUNTZ, *The Ancestry of the Harklean Testament* (*British Acad. Suppl. Papers*, No. 7). London, Published for the British Acad. by Humphrey Milford, Oxford Univ. Press 1945, pp. 127. — An examination of a Syriac version apparently made in two stages: first by Philoxenus Bishop of Marbog in A. D. 508 and then reproduced with certain changes by Thomas of Harkel in 616. The nature of these changes has been the subject of much discussion and Z. reconsiders the position. Critically reviewed by G. D. KILPATRICK and Wm DUFF McHARDY in *Journal of Theological Studies* 48 (1947) 92—99 where it is maintained that Z's use of Syriae evidence is vitiated by inaccuracy while he has not considered all textual possibilities. "This book must be used with caution". Also short critical review by A. S. TRITTON in *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland* 1946 (Parts 3—4) 202. J. M. H.

B. Hagiographie

H. U. von BALTHASAR, *Liturgie cosmique: Maxime le Confesseur*. Paris, 1847, pp. 278. — *Compte-rendu*: E. des PLACES, *Rev. des Études Grecques* LXI (1948) 327—328. A. F.

G. BARDY, *La théologie de l'Église, de saint Irénée au concile de Nicée*. Paris, 1947, pp. 348. — *Compte-rendu*: E. des PLACES, *Rev. des Études Grecques* LXI (1948) 224—225. A. F.

W. BARK, *The Legend of Boethius' Martyrdom*. *Speculum* 21 (1946) 312—318. — Boethius' martyrdom is seen to be only legendary and the cause for his downfall must be sought elsewhere — in Theodoric's fear that Boethius was linked with imperial aggression.

P. Ch.

P. FRANCHI de 'CAVALIERI, *Una pagina di storia bizantina del secolo IV: Il Martirio dei Santi Notari*. *Anal. Boll.* LXIV (1946) 132—175. — Deux recensions, dont la plus ancienne remonterait au V^e s., des Actes de martyre des saints Marcianus et Martyrius. L'éditeur y reconnaît un emprunt à l'*Historia acephala* S. Athanasii.

A. F.

M. CHAÎNE, *La vie et les miracles de s. Syméon Stylite l'ancien*. Le Caire, 1948, pp. X, 86. (Bibliothèque d'études coptes, 3.)

A. F.

C. H. COSTER, *Procopius and Boethius*. *Speculum* 23 (1948) 284—288. — Expresses the view that Boethius was regarded as martyr by his Catholic friends from the time of his death, but "we cannot cite Procopius as evidence in favour of this point of view".

P. Ch.

E. DALLEGIO d'ALESSIO, *Un néo-martyr catholique à Constantinople, André de Chio* (1465). *Mémorial L. Petit* (1948) 64—77. — André de Chio était catholique et non pas orthodoxe comme on l'avait cru.

A. F.

P. DEVOS, *Sainte Sirin, martyre sous Khosrau I Anosarvan*. *Anal. Boll.* LXIV (1946) 87—131. — Nouvelle édition du texte grec de la Passion de la sainte et introduction historique.

A. F.

ИВ. ДУЙЧЕВ, *Рилският светец и неговата обител*. София 1947, pp. 440. - Comptendu: В. СЛ. КИСЕЛКОВ, *Исторически Преглед IV*, 2 (1947) 253—259.

M. P.

B. de GAIFFIER, *Intactam sponsam reliquens. A propos de la Vie de S. Alexis*. *Anal. Boll.* LXV (1947) 157—195. — Différentes versions du récit de la séparation de s. Alexis et de sa femme. Thèmes hagiographiques apparentés.

A. F.

F. HALKIN, *Vision de Kaïoumos et le sort éternel de Philentolos Olympiou*. *Anal. Boll.* LXIII (1945) 56—64. — Édition d'un nouveau texte de la catégorie des « récits utiles à l'âme ». L'action se passe à Chypre dans la première moitié du VII^e s. Au point de vue doctrinal, il s'en dégage l'idée d'un séjour possible pour certaines âmes, entre le ciel et l'enfer, dans une sorte de limbes.

A. F.

F. HALKIN, *Publications récentes de textes hagiographiques grecs*. III (1940—1947). *Anal. Boll.* LXIV (1946) 245—257.

A. F.

F. HALKIN, *Le synaxaire grec de Chifflet retrouvé à Troyes (Manuscrit 1204)*. En appendice: *Témoignages des premiers Bollandistes sur leur passage en Bourgogne et à Paris*. *Anal. Boll.* LXV (1947) 71—106.

A. F.

P. JOANNOU, *Un opuscule inédit du cardinal Bessarion: Le panégyrique de saint Bessarion, anachorète égyptien*. *Anal. Boll.* LXV (1947) 107—138. — Texte du cod. Marc. gr. 533. Bessarion aurait composé cette œuvre entre 1423 et 1425 en s'inspirant d'une notice de synaxaire dont dérive également le canon du saint (par Joseph) que J. publie en Appendice d'après le Paris. gr. 345.

A. F.

M. KUSSEFF, *St. Clement of Ochrida*. *Slavonic and East Europ. Rev.* 27 (1948), No. 68, 193—215.

J. M. H.

Three Coptic Legends. Hilaria Archellites. The Seven Sleepers. Cahier No. 4, Supplément aux Annales du Service des Antiquités de l'Égypte. Ed. J. DRESCHER. Cairo, 1947. — Reviewed by H-BURMESTER, *East. Churches Quarterly* 7 (1948) No. 6, 445—6. — Printed from Coptic Mss. in the Pierpont Morgan Collection. "Both the Coptic and Greek texts are accurately edited and accompanied by an English translation with explanatory notes . . . a valuable contribution to Coptic hagiography."

J. M. H.

Μακεδονικά. Σύγγραμμα περιοδικὸν τῆς Ἑταιρείας Μακεδονικῶν Σπουδῶν. Τόμος πρῶτος. Thessalonica, 1940. — Rev. by T. J. DUNBABIN and cited here for mention of Byzantine architectural and literary studies (publication of twelfth century homily on S. Demetrius of Salonica). J. M. H.

B. CH. MERCIER, *L'invention des reliques de saint Étienne. Édition et traduction de la recension arménienne inédite*. Rev. de l'Orient Chrétien, 3^e série, X (XXX) (1946) 341—369. A. F.

JEAN MOSCHUS, *Le Pré spirituel*. Introduction et traduction de M.-J. ROUET de JOURNAL. Paris, 1946, pp. 300 + 1 carte. (Sources Chrétiennes, 12.) — Comptes-rendus E. des PLACES, Rev. des Études Grecques LIX—LX (1946/7) 519; F. HALKIN, Anal. Boll. LXV (1947) 286/8; F. ABEL, Rev. Biblique LIV (1947) 461/2; M. RICHARD, Mélanges de Science Relig. IV (1947) 126/7. A. F.

H. R. PATCH, *The Beginnings of the Legend of Boethius*. Speculum 22 (1947) 443—446. — Traces the origin of the legend that Boethius died as a martyr. P. Ch.

P. PEETERS, *L'édition critique des Vies coptes de s. Pachôme par M. le professeur Lefort*. Le Muséon LIX (1946) 41—62. A. F.

P. PEETERS, *Le dossier copte de S. Pachôme et ses rapports avec la tradition grecque*. Anal. Boll. LXIV (1946) 258—277. — L'auteur note, à propos de l'ouvrage de L. LEFORT sur *Les Vies coptes de s. Pachôme*, l'existence d'une « symbiose qui a permis à la tradition grecque de se combiner avec la tradition copte indigène et parfois même de la devancer ». A. F.

P. PEETERS, *Un feuillet d'une Vie arabe de Saint Pachôme*. Le Muséon LIX (1946) 399—412 et 1 pl. A. F.

O. POLÁCH, *Kdo je autorem tak zv. „bulharské legendy“*. Acta Acad. Velehradensis XVIII (1947) 53—74. — En analysant des données « dogmatiques » de la légende, l'auteur confirme l'opinion — contre celle de F. Miklosich et de M. J. Stanislav — que c'est Théophylacte, archevêque d'Ochrid, qui est auteur de la « Vie de Saint Clément Bulgare », écrite en un grec élégant. M. P.

Three Byzantine Saints. Contemporary Biographies translated from the Greek by ELIZABETH DAWES and N. H. BAYNES. Oxford, B. Blackwell, 1948, pp. XIV, 275. — Translations of lives of St. Daniel the Stylite, St. Theodore of Sykeon and St. John the Almsgiver. V. ici p. 102—104. J. M. H.

S. VANDERLINDEN, *Revelatio Sancti Stephani* (BHL 7850—6). Rev. des Études Byz. IV (1946) 178—217. — Edition critique des textes latins relatifs à l'invention des reliques de s. Étienne: l'*Epistula Aviti* et les deux recensions de l'*Epistula Luciani*. A. F.

Α. VASILIEV, *Life of David of Thessalonica*. Traditio 4 (1946) 115—148. — A scholarly discussion of notices referring to St. David of Thessalonica and an analysis of the Greek Life of St. David as published by Valentine Rose in 1887. P. Ch.

A. A. VASILIEV, *The 'life' of St. Peter of Argos and its historical significance*. Traditio V (1947) 163—191. — A monograph on the *vita* of Peter, bishop of Argos at the beginning of the tenth century, including a discussion of the information which it gives concerning the Peloponnesus of this time. Very useful. P. Ch.

C. Apocryphes

P. LACAU, *Fragments de l'Ascension d'Isaie en copte*. Le Muséon LIX (1946) 453—467. A. F.

A. van LANTSHOOT, *Un texte palimpseste de Vat. copte 65*. Le Muséon LX (1947) 261—268. — Apocryphe copte de la révolte de Satan contre Dieu. Texte et Traduction. A. F.

D. Dogmatique, liturgie etc.

N. ARSENIIEV, *The Teaching of the Orthodox Church on the Relation of Scripture and Tradition*. East. Churches Quarterly 7 (Suppl. Issue, 1947) 16—26. J. M. H.

D. ATTWATER, *Eastern Catholic Worship*. New York, Devin Adair Company. — Reviewed in The Month 182, No. 953 (1946) 396. J. M. H.

F. BERKI, *Kánonok könyve. I. Apostoli kánonok és az egyetemes zsinatok kánonjai*. Görög eredetiből fordította és rövid kommentárokkal állatta . . . (Le livre des canons. I. Canons apostoliques et les canons des conciles œcuméniques. Traduit du grec et commenté par . . .). Budapest, Budapesti Görög Keleti Tudományos Intézet 1946, pp. 188. — Le but de la publication est de faire connaître aux hommes hongrois d'Eglise orthodoxe, en langue hongroise les canons, bases de l'organisation et de l'administration de l'Eglise, lesquels jusqu'à présent n'étaient accessibles qu'en grec, vieux slave, russe, roumain ou en serbe. La traduction repose sur le texte grec de la collection de canons de Rhallis et Potlis. Le présent volume qui constitue le premier des 3 tomes projetés contient les canons apostoliques et les canons des conciles œcuméniques avec des commentaires, qui résument l'essentiel des travaux exégétiques. M. Gy.

M. BÉVENOT, *Some Flaws in "The Shape of the Liturgy"*. The Month 182, No 949 (1946) 50—59. J. M. H.

L. BOUYER, *The Fathers of the Church on Tradition and Scripture*. East. Churches Quarterly 7 (Suppl. Issue, 1947) 2—16. J. M. H.

O. H. E. KHS-BURMESTER, *The Baptismal Rite of the Coptic Church. (A critical Study.)* Bull. de la S-té d'Archéol. Copte XI (1945) 27—86. A. F.

NICOLAS CABASILAS, *Explication de la Divine Liturgie*. Introduction et traduction de S. SALAVILLE, in Sources Chrétiennes, collection dirigée par H. de Lubac, et J. Daniélou. Paris—Lyon, 1943. — Reviewed by G. EVERY, Theology 50, No 320 (1947) 74—5. J. M. H.

B. CAPELLE, *L'anaphore de Sérapion. Essai d'exégèse*. Le Muséon LIX (1946) 425—443. A. F.

A. CHAVASSE, *L'épîclèse eucharistique dans les anciennes liturgies orientales. Une hypothèse d'interprétation*. Mélanges de Science Relig. II (1946) 197—206. A. F.

R. M. DAWKINS, *A Byzantine Carol in honour of St. Basil*. Journal of Hellenic Studies 66 (1946, publ. in 1948) 43—47. — An interesting article in which D. gives a fresh text of the carol taken from a MS. volume of folklore material collected from the Greekspeaking orthodox Christians of Cappadocia (now scattered all over Greece). J. M. H.

G. DIX, *The Shape of the Liturgy*. London, Dacre Press 1944. — Critical Review by C. W. DUGMORE, Journal of Theol. Studies 47 (1946) 107—113 (mainly concerned with Dix's treatment of the Jewish background). J. M. H.

C. R. G. GEORGI, *Die Confessio Dosithei (Jerusalem 1672)*. Munich, 1940, pp. 110. — Compte-rendu: D. T. B., Irénikon XX (1947) 343. A. F.

J. de GHELLINCK, *Patristique et Moyen-Age. Études d'histoire littéraire et doctrinale*. 2 vol. Bruxelles, 1946 et 1947, pp. X, 278 et pp. XI, 416. (Museum Lessianum, Section historique, 6 et 7.) — Comptes-rendus: vol. 1 G. BARDY, Rev. de l'Hist. Eccl. XLI (1946) 445—448; vol. 2 J. LEBON, ib. XLII (1947) 439—442. A. F.

E. HERMAN, *Die häufige und tägliche Kommunion in den byzantinischen Klöstern*. Mémoires L. Petit (1948) 203—217. A. F.

J. M. HUSSEY, *The Canons of John Mauropous*. *Journal of Roman Studies* 37 (1947) 70—73. — A brief indication of the significance of these canons, most of which are unpublished: a book on J. M. is in preparation. M. P.

M. JUGIE, *Un apophtegme des Pères inédit sur le Purgatoire*. *Mémorial L. Petit* (1948) 245—253. — Texte grec d'un récit attribué à Paul le Simple. Dans un commentaire doctrinal, J. en dégage l'essentiel de la doctrine catholique du Purgatoire. A. F.

E. LAMPERT, *The orthodox Church's teaching of grace*. *East. Churches Quarterly* (1946) 248—258. M. P.

J. LOOSEN, *Logos und Pneuma im begnadeten Menschen bei Maximus Confessor*. Münster, 1941, pp. XVI, 132. (*Münsterische Beiträge zur Theologie*, 24.) — Comptes-rendu: D. T. B., *Irénikon* XX (1947) 346. A. F.

V. LOSSKY, *The Procession of the Holy Spirit in the Orthodox Triadology*. *East. Churches Quarterly*, 2. Suppl. Issue to vol. 7 (1948) 31—53. J. M. H.

D. C. McPHERSON, *The divine office in the Byzantine rite*. *East. Churches Quarterly* 7 (1948) No. 5, 323—330; (1948) No. 6, 482—490. J. M. H.

A. C. MAHR, *The Cyprus Passion Cycle*. Public. in *Medieval Studies*, Univ. of Notre Dame, Indiana, 1947. Reviewed by R. M. DAWKINS, *Medium Aevum* 17 (1948) 34—37. — A fresh edition, text, translation and commentary in which "Mahr has for the first time fully exhibited the structure of the play". J. M. H.

B.-CH. MERCIER, *La liturgie de saint Jacques*. Paris, 1946, pp. 256. (*Patrologia Orientalis*, XXVI, 2.) A. F.

CH. MOELLER, *Un représentant de la christologie néochalcédonienne au début du sixième siècle en Orient: Nephalius d'Alexandrie*. *Rev. de l'Hist. Eccl.* XL (1944—1945) 73—140. A. F.

UN MOINE DE L'ÉGLISE D'ORIENT, *La prière de Jésus. Sa genèse et son développement dans la tradition religieuse byzantino-slave*. *Irénikon* XX (1947) 249—273 et 381—421. A. F.

A. S. J. RAES, *Introductio in liturgiam orientalem*. Romae, Pont. Inst. Or. 1947, pp. 268. — Une revue des cérémonies de l'Église orientale (les rites byzantin, arménien, syrien et alexandrien). M. P.

E. C. RATCLIFF, *The Relation of Confirmation to Baptism in the Early Roman and Byzantine Liturgies*. *Theology* 49 (1946) No. 315, 258—265 and 290—295. J. M. H.

M. RICHARD, *L'introduction du mot « hypostase » dans la théologie de l'Incarnation*. *Mélanges de Science Relig.* II (1945) 5—32 et 242—270. A. F.

M. RICHARD, *Le Néo-chalcédonisme*. *Mélanges de Science Relig.* III (1946) 156—161. A. F.

M. RICHARD, *Pierre 1^{er} d'Alexandrie et l'unique hypostase du Christ*. *Mélanges de Science Relig.* III (1946) 357—358. A. F.

M. RICHARD, *Saint Athanase et la psychologie du Christ selon les Ariens*. *Mélanges de Science Relig.* IV (1947) 5—54. A. F.

A. van ROEY, *Une apologie syriaque attribuée à Elie de Nisibe*. *Le Muséon* LIX (1946) 381—387. — Texte et traduction de l'ouvrage intitulé *Discussion de Mar Elie avec un vizir du roi des Perses* mais qui est, en réalité, le résumé de la discussion que le patriarche Timothée I eut avec le calife al-Mahdi. A. F.

S. SALAVILLE, *Studia orientalia liturgico-theologica*. Roma 1940, pp. XIII, 257. — Comptes-rendu: D. F. M., *Irénikon* 19 (1946) 106—108. M. P.

S. SALAVILLE, *Ἀναδεικνύναι, ἀποφαίνειν. Note de lexicologie à propos de textes eucharistiques*. *Mémorial L. Petit* (1948) 413—422. A. F.

J. H. SRAWLEY, *The Early History of the Liturgy*. 2nd ed. Cambridge Univ. Press 1947. — Reviewed by R. P. SYMONDS in *Theology* 50 (1947) No 330, 473—5. — The reviewer urges need for further work on the Syriac trans. of Theodore of Mopsuestia's *Liber ad baptizandos* used by Mingana in MS. (at Selly Oak Birmingham). J. M. H.

ABBA TAKLA - MARYAM SEMHARRY SELIM, *La Messe éthiopienne*. Rev. de l'Orient Chrétien, 3^e série X (XXX) (1946) 421—432. — Cf. *ib.*, 3^e série IX (XXIX) (1933—1934) 187 sq. et X, 1—2 (XXX) (1935—1936) 170 sq. A. F.

HANS URS von BALTHASAR, *Liturgie Cosmique*. Aubier, 1947. — Reviewed by H. C. GRAEF in *Journal of Theol. Studies* 49 (1948) 215—216. A valuable study of Maximus the Confessor. J. M. H.

J. VAŠICA, *Slovanská liturgie sv. Petra*. Olomouc, 1945, pp. 14. — L'auteur s'occupe d'une question très importante pour l'époque cyrillométhodienne et les relations des Slaves avec la liturgie orientale. La liturgie en l'honneur de St. Pierre occupait une place plus importante qu'on ne pensait auparavant. Les Feuilles de Kiev, entourées avant les recherches de choses peu claires, sont placées maintenant dans une autre lumière, car on y peut constater l'influence de la liturgie de St. Pierre qui est attestée aussi par un manuscrit serbe, assez tardif, du XVIII^e siècle. A. D.

E. WELLESZ, *The Nativity Drama of the Byzantine Church*. *Journal of Roman Studies* 37 (1947) 145—151. — A survey of the twelve *Troparia* composed or adapted by Sophronius Patriarch of Jerusalem for Christmas Eve showing the fully developed form of the Nativity drama in the ninth century. J. M. H.

YASSĀ 'ABD AL MASĪḤ, *Doxologies in the Coptic Church. Unedited Bohairic Doxologies. II. (Ṭūbah-An-Nāsī)*. Bull. de S-té d'Archéol. Copte XI (1945) 95—158. — Cf. *ib.* VIII (1942) 31—61. A. F.

6. SCIENCES AUXILIAIRES

A. Paléographie, numismatique, sigillographie, héraldique, sphragistique, épigraphie.

A. ALFÖLDI, *Jupiter Conservator és a kereszt jegye. Újabb adat Nagy Konstantin megtéréséhez*. — * *Jupiter Conservateur et le signe de la croix. Nouvelle contribution à l'histoire de la conversion de Constantin le Grand*. Numizm. Közlöny 44—45 (1945—46) 12—16, 35, 37. — L'auteur publie une monnaie d'or de Licinius, frappée en 313 à Thessalonique, sur laquelle Constantin le Grand en 324 a fait graver une croix à la place de la marque de l'atelier de monnaie. Après sa première victoire Constantin fait recueillir les monnaies d'or de Licinius pour les remanier. M. Gy.

A. ALFÖLDI, *Constantius caesar új típusú aranyérme*. — * *Constantius's Gold Coin of a New Type*. Magyar Múzeum 2 (1946) 16—19. — L'auteur publie la monnaie d'or du type nouveau du César Constance, frappée à Thessalonique, probablement en 325, à l'occasion des decennalia de Constance. Sa ressemblance avec une monnaie de Sirmium (Maurice, Num. Const. II, pl. 12, f. 11) s'explique par le transfert de l'atelier de monnaie de Sirmium. M. Gy.

A. ALFÖLDI, *On the Foundation of Constantinople: A Few Notes (with 4 plates)*. *Journal of Roman Studies* 37 (1947) 3—16. — A reconsideration of numismatic material. J. M. H.

A. RADNÓTINÉ ALFÖLDI, *Néhány megjegyzés a császárkori római verde szervezéséhez és működéséhez* — **Quelques observations sur le personnel et le fonctionnement de l'atelier monétaire romain*. Numism. Közlöny 46—47 (1947—1948) 12—22, 63. — L'auteur, dans la première partie de l'article, analyse la manière de fabrication des coins monétaires au début du IV^e siècle, qui était marquée par une dégradation générale du style. Ce processus peut être observé à l'atelier monétaire de Nicomédie, lequel était entièrement séparé des autres ateliers. L'auteur démontre la dégradation du style sur un groupe de monnaies d'or émises de 315 à 324. Dans la deuxième partie de l'article, l'auteur examine les données épigraphiques, concernant le personnel et l'administration des ateliers monétaires. La 3^e partie de l'article traite des monnaies fabriquées sous Constantin le Grand, portant la légende *Adventus*. Malgré la preuve apparante qu'apportent ces monnaies, Constantin n'était pas en Antioche en 324/5, car ce type de monnaie était distribué du centre de Nicomédie. C'est la première trace de la centralisation de monnayage de Constantin.

M. Gy.

N. BĂNESCU, *Notes de sigillographie et de prosopographie byzantines*. Bull. de la Sect. Hist. de l'Acad. Roumaine 27 (1946) 48—55. — Émendations de quelques lectures fautives de Konstantopoulos, Βυζαντινά μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν Ἀθήναις ἐθνικοῦ νομισματοῦ Μουσείου, Athènes, 1917, accompagnées de notes prosopographiques.

A. E.

J. BROMWICH, *A late Roman hoard from the Delta*. Numism. Chronicle, Sixth series, 5, Nos. 19—20 (1945, Parts 3—4) 163—4.

J. M. H.

J. S. CREAGHAN, S. J. AND A. E. RAUBITSCHKE, *Early Christian Epitaphs from Athens*. Hesperia: Journal of the Armenian School of Class. Studies of Athens 16 (1947) 1—54. — A critical edition, with commentary, of early Christian epitaphs from Athens, including many which are published for the first time.

P. Ch.

H. С. ЧАЕВ и Л. В. ЧЕРЕПНИН, *Русская палеография*. (Главное архивное управление МВД СССР. Историко-архивный институт.) Под редакцией ... А. И. АНДРЕЕВА. Ч. 1-я. Москва, 1947 (1946), pp. 213+19 pl. — Compte-rendu: Н. УСТЮГОВ, Вопросы Истории 12 (1947) 110—112.

M. P.

A. FROLOW, *Numismatique byzantine et archéologie des Lieux Saints*. Mémorial L. Petit (1948) 78—94. — Les solidi avec l'image de la Victoire soutenant une croix qui portent le nom d'Eudoxie ou d'Eudocie, quelle qu'en soit la graphie, ont été frappés pour le compte de la femme de Théodose II. La croix représentée sur ces monnaies reproduit sans doute le monument que Théodose II fit ériger, en 420, sur le Golgotha.

A. F.

T. Г., *Отговор на въпроса на г. Ст. Лазаров Стефанов ...* Исторически Преглед II, 2 (1945—46) 245—246. — Un traité sur la monnaie provenant de l'époque d'Isaac II et de l'étendue de sa circulation en Bulgarie.

M. P.

H. GOODACRE, *A Bronze Coin of Andronicus II & III*. Numism. Chronicle, Sixth series, 5, Nos. 19—20 (1945, Parts 3—4) 147. — Formerly attributed to Andronicus II, Irene & Michael IX.

J. M. H.

V. GRUMEL, *Le titre de patriarche oecuménique sur les sceaux byzantins*. Rev. des Études Grecques LVIII (1945) 212—218. — Il s'agit d'une innovation de Michel Céru-laire, maintenue par ses successeurs au siège de Constantinople.

A. F.

G. C. HAINES, *Some rare Roman and Byzantine coins*. Numism. Chronicle, Sixth series, 6, Nos. 21—22 (1946, Pts I—II) 28—35 (with 2 plates).

J. M. H.

W. H. P. HATCH, *An Album of Dated Syriac Manuscripts*. Boston, Mass, Harvard University Press 1946. — Detailed review by W. DUFF McHARDY in Journal of Theol. Studies 49 (1948) 96—99. — »An indispensable aid to all interested in Syriac palaeography.«

J. M. H.

PH. V. HILL, *The Worle Camp (Somerset) Hoard*. Numism. Chronicle, Sixth series, 6, Nos. 23—4 (1946, Parts III—IV) 153—156. — Mainly 4th century: »An interesting feature is the high percentage of barbarous.« (31.5%). J. M. H.

PH. V. HILL, *The Redenhall (Norfolk) Hoard, c. 1895*. Numism. Chronicle, Sixth series, 6, Nos. 23—4 (1946, Parts III—IV) 157—159. — A small hoard of 144 3rd and 4th century coins — 78 are barbarous. J. M. H.

PH. V. HILL, *The Cranfield (Bedford) Hoard*. Numism. Chronicle, Sixth series, 6, Nos. 23—4 (1946, Parts III—IV) 159—162. — Mostly Constantin 3 AE, ranging from c. A. D. 317 — c. A. D. 334 »A study of its contents suggests that several important corrections must be made to the dating of the Constantinian issues as given by Maurice in his Numismatique Constantienne«. J. M. H.

PH. V. HILL, *The Wiveliscombe (Somerset) Hoard, 1946*. Numism. Chronicle, Sixth series, 6, Nos. 23—4 (1946, Parts III—IV) 163—165. — »A typically Western hoard of aes« — A. D. 270—273 to c. A. D. 388. J. M. H.

PH. V. HILL, *Two Fourth Century Overstrikes*. Numism. Chronicle, Sixth series, 6, Nos. 23—4 (1946, Parts III—IV) 166—167. J. M. H.

M. K. КАРЧЕР, *К истории византийской сфрагистики*. Виз. Сборник (1945) 260—264 — V. ici p. M. P.

A. KERÉNYI, *Érsekújvári lelet — *Une découverte à Érsekújvár*. Numizm. Közlöny 44—45 (1945—46) 16—20, 35, 37. — La trouvaille de monnaies romaines et byzantines des siècles IV^e et V^e jette lumière sur l'expansion du commerce byzantin de la fin du V^e siècle. La principale artère de cette expansion remontait le Danube pour se rattacher par les affluents méridionaux à la ligne Oder-Vistule. M. Gy.

A. KERÉNYI, *Egy IV. századi barbár ezüstérem. — * A Barbarian Silver Coin of the Fourth Century*. Magyar Múzeum 3 (1947) 12, 42. — L'auteur fait paraître une imitation sarmate d'un siliqne d'argent de Constantin II. M. Gy.

V. LAURENT, *Andronic Rogérios, fondateur du couvent de la Théotocos Chrysokamariotissa et son sceau inédit au type de l'offrande*. Bull. de la Sect. Hist. de l'Acad. Roumaine 27 (1946) 73—84, pl. 1. — Notes sur Andronic Rogérios, fils du comte Jean et de Marie Comnène, sur le monastère bâti par lui, sur le thème iconographique figuré sur le sceau appartenant à la collection Shaw (Washington). Dans un Épimétron, L. se refuse à croire que le destinataire du poème de Spanéas ait été — comme le pensait J. Schmitt — le fils du César Roger et de Marie Comnène, donc Andronic Rogérios. A. E.

V. LAURENT, *Une prétendue numismate sur le trône de Byzance ou les dariques de l'impératrice Théodora*. Bull. de la Sect. Hist. de l'Acad. Roumaine 27 (1946) 85—91.

— G. SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine III*, Paris 1905, p. 423 avait mal compris un passage de Psellos, en faisant de la fille de Basile II, une passionnée de la numismatique. Une analyse plus attentive du passage (*Chronographie*, éd. Renauld I, p. 147), corroborée par d'autres lieux du même Psellos, nous montre l'impératrice tout simplement avare. A. E.

E. T. LEEDS, *A Hoard of Roman folles from Diocletian's reform (A. D. 296) to Constantine Caesar, found at Fyfield, Berks*. Oxford, 1946. — Reviewed by H. MATTINGLY in *Antiquaries' Journal* 28 (1948) Nos. 1—2, 88. A faithful and careful study of one of a series of large hoards of folles of the Tetrarchy that have been recorded both in Great Britain and abroad. J. M. H.

H. MATTINGLY, *The Monetary Systems of the Roman Empire from Diocletian to Theodosius I*. Numism. Chronicle, Sixth series, 6, Nos. 23—4 (1946 Pets III—IV) 111—120 (with Bibliography appended). J. M. H.

H. MATTINGLY, *The Bermondsey Hoard*. Numism. Chronicle, Sixth series, 6, Nos. 23—4 1946. Parts III—IV) 167—169. — The majority of the coins belong to the period c. A. D. 380—400. J. M. H.

H. MATTINGLY & J. W. E. PEARCE, *The Tuddenham Hoard of Siliquae*. Numism. Chronicle, Sixth series, 6, Nos. 23—4 (1946 Parts III—IV) 169—173. — Many 4th C., ranging from Constantinius II to Arcadius and Honorius; the hoard probably dates from mid 5th C. A. D. J. M. H.

Miscellanea: *A small Roman hoard from Winchester*. Numism. Chronicle, Sixth series, 6, Nos. 23—4 (1946. Parts III—IV) 152—3 (by H. M.). — A small hoard of "silvered" bronze: c. A. D. 313 — c. A. D. 333. J. M. H.

A. C. ORLANDOS, *Une inscription byzantine inédite du Parthénon*. Bull. de Corresp. Hellénique LXX, 1946 (1947) 418—427. — Inscription funéraire de Léon, stratège d'Hellade, mort en 848. A. F.

B. W. PEARCE, *Fifty Coins from the Theatre, Verulamium*. Numism. Chronicle, Sixth series, 5, Nos. 19—20 (1945. Parts 3—4) 159—163 (with illustr. in text). J. M. H.

A. PIGANOL, *La propagande païenne à Rome sous le Bas-Empire*. Journal des Savants (1945), janvier—mars, 19—29. — Analyse de l'ouvrage d'A. Alföldi, *Die Kontorniaten*... Budapest, 1943. A. F.

G. RYCKMANS, *Une inscription chrétienne sabéenne aux Musées d'Antiquités d'Istanbul*. Le Muséon LIX (1946) 165—172, pl. 1. A. F.

N. SMEDLEY, *Roman Coins from Skellow, Yorkshire*. Numism. Chronicle, Sixth Series, 7 (1947, pts 1—2) Nos. 25—26, 83—84. — Details of fourth century coins now in Doncaster Museum. J. M. H.

A. B. СОЛОВЬЕВ, *О печати и титуле Владимира Святого*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 31—44. — On y traite du cachet trouvé par l'archéologue B. B. Хвойко dans le village de Belgorodka en 1909 (vieux Belgorod). M. P.

P. STRAUSS, *Remarques sur la monnaie de cuivre romaine au IV^e siècle*. Rev. Numism., 5^e série, VIII (1945) 1—12. A. F.

C. H. V. SUTHERLAND, *"Carausius II", "Censeris", and the barbarous Fel. Temp. Reparatio Overstrikes*. Numism. Chronicle. Sixth series, 5, Nos. 19—20 (1945, Pts 3—4) 125—133 (with fig. in text). J. M. H.

V. TOURNEUR, *Les médaillons contorniates, la nouvelle année à Rome et le mystérieux monogramme PE*. Académie royale de Belgique. Bull. de la Classe des Lettres XXXIII (1947) 328—342. — L'auteur accepte cette partie de la théorie d'Alföldi suivant laquelle les contorniates servaient de cadeau de Nouvel An et, en même temps, d'instrument de propagande de l'aristocratie païenne de Rome. Le monogramme PE, gravé sur ces objets, doit signifier *praemia expecta* ou, si l'on tient compte de la palme qui accompagne souvent les lettres, *expecta premia palmae*, ce qui est une expression de Virgile. A. F.

L. C. WEST and A. CH. JOHNSON, *Currency in Roman and Byzantine Egypt*. Princeton, Princeton Univ. Press 1944. — Reviewed by J. G. MILNE in Journal of Roman Studies 36 (1946) 208—210 and by HAROLD MATTINGLY in Numism. Chronicle, Sixth series, 6, Nos. 21—22 (1946) 76—78. J. M. H.

T. WHITTEMORE, *An Unpublished Seal of the Patriarch Ignatios*. *Byzantina-Metabyzantina* 1 (1946) 261—267. — The seal here published is in the collection of the Byzantine Institute in the Fogg Museum of Art at Harvard University. The obverse carries the bust of Christ blessing and in his left hand holding the book of the Gospels. The inscription reads: "Oh Lord, Jesus Christ, lead." On the reverse is an inscription in five lines and reads: "Ignatios Archbishop of Constantinople, New Rome." P. Ch.

B. Diplomatique

G. ČREMOŠNIK, *Ugovor između kralja Tvrtka I i Dubrovnika od 9 aprila 1387*. Гласник Државног Музеја у Сарајеву, Нова серија 1/1946/122—127. — Анализ составленного в Дубровнике документа от 9 апреля 1387 г., которым Твртко, гарантируя Дубровнику свою защиту, выговаривает в то же время себе, на случай надобности, право убежища в Дубровнике. К этому могущественного боснийского короля, очевидно, побуждала мысль о турецкой опасности. На основании палеографических признаков автор считает, как считал уже и Л. Стоянович, что сохранившийся документ является лишь проектом договора, который, по свидетельству хроники Дубровника Юния Растича, и был затем заключен в течение того же 1387 г. Г. О.

S. MIKUCKI, *Studia nad najstarszą dyplomatyką ruską. I. Dogowory z Grekami*. Sprawozdania z posiedzeń Polskiej Akad. Umiejętności (Kraków 1947) 76—78. — L'analyse comparative de trois contrats byzantino-russes de 911, 944 et 971. T. Mant.

B. МОШИН, *Уговор св. Савы са светогорским протатом о земљи за виноград*. Гласник Државног Музеја у Сарајеву, нова серија 1 (1946) 81—122. — Договор св. Саввы с афонским протатом о земле, предоставленной Савве для посадки винограда, сохранился в двух греческих копиях и древне-сербском переводе (к статье приложены снимки всех трех текстов на отдельных таблицах). Автор подробно и внимательно анализирует взаимоотношения этих текстов, относя одну из греческих рукописей, довольно категорически, к первой половине XIII в., т. е. ко времени самого св. Саввы, другую — к XIV в., а сербский перевод — к XVI—XVII в. В дате, не сохранившейся в старейшей греческой рукописи, но даваемой второй греческой рукописью, индикт не сходится с годом. Автор предполагает ошибку переписчика этой последней рукописи и предлагает вместо 6701 принять 6736 г. Этим довольно смелым исправлением он желает одновременно устранить и дальнейшее затруднение, вызываемое тем обстоятельством, что в тексте договора Савва именуется архиепископом Сербии, каковым он, как известно, отнюдь еще не был в 6701, т. е. в 1192/3 г. Но приходится еще доказывать, прибегая к целому ряду гипотез, что Савва действительно был на Афоне в 1228, т. е. в 6736 г., и что, следовательно, в свое первое путешествие в Палестину, при возвращении из которого он посетил Афон, он отправился уже «ранней весной 1228 г.», а не после февраля 1229 г., как это доселе, не без основания, в науке принималось. Ввиду всех этих затруднений, не правильное ли, спрашивается, вернуться к высказывавшемуся прежними исследователями предположению об интерполяции рассматриваемого документа? Как бы то ни было, содержательная статья В. А. Мошина значительно продвинула изучение этого интересного акта. Ценность его работы увеличивается тем, что, в подтверждение своего мнения о позднем происхождении рукописи сербского перевода изучаемого договора, автор дает подробный экскурс о развитии сербской скорописи (стр. 104—122), содержащий целый ряд интересных наблюдений и принципиально важных замечаний по славянской палеографии. Г. О.

C. Chronologie

A. VAILLANT, *Les dates dans la Chronologie de Constantin le Prêtre*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 186—191. — La résolution philologique des dates de la Chronologie, corrigeant l'interprétation des dates faites par Zlatarski. Constantin le Prêtre se servait de deux ères byzantines, mais l'ère spéciale 5505 supposée par Zlatarski, ni celle de la fondation de l'État bulgare en 680 avec années lunaires ne sont pas dans cette Chronologie.
M. P.

7. HISTOIRE

A. Histoire politique

A. ALFÖLDI, *Az utolsó nagy pannon császár*. Budapest, Egyetemi Ny. 1946, pp. 24. = *Valentinien I^{er}, le dernier des grands pannoniens*. Revue d'Histoire Comparée n. s. 4 (1946) 7—28. — Un chapitre de l'ouvrage en préparation de l'auteur intitulé: La Rome païenne sous les empereurs chrétiens.
M. Gy.

A. ALFÖLDI, *A Duna és Rajna régiójának közös problémái a római korban*. — **Les problèmes communs des régions du Danube et du Rhin à l'époque romaine*. Századok 81 (1947) 7—22. — Dans la partie finale de cette conférence faite au congrès de 1947 du Centre de Synthèse à Paris, l'auteur esquisse aussi la situation de l'Empire au IV^e siècle. A cette époque le limes n'est plus une ligne de séparation. Dans toute la longueur du limes il y a des interférences entre la manière de vivre romaine et germanique. Le rôle séparateur des fleuves n'est qu'illusoire. Enfin le limes danubien disparaît et la ligne du Rhin et du Danube s'ouvre devant les invasions. Ensuite les deux régions se séparent de nouveau.
M. Gy.

P. P. ARGENTI & S. P. KYRIAKIDIS, *Ἡ Χίος παρὰ τοῖς γεωγράφοις καὶ περιηγηταῖς ἀπὸ τοῦ ὀγδόου μέχρι τοῦ εἰκοστοῦ αἰῶνος*. 3 vols, Athens, 1946. — Reviewed by R. J. H. JENKINS in *Journal of Hellenic Studies* 66 (1946, publ. in 1948) 150—151. "An indispensable work of reference."
J. M. H.

N. N. BELDICEANU, *Les Roumains ont-ils participé à la bataille d'Ankara?* — *Balkanica* 8 (1945) 145—153. — Les Valaques mentionnés dans les chroniques turques d'Enveri et d'Urug, comme ayant participé à la bataille d'Ankara (1402), sont des Valaques balkaniques, dont les qualités militaires ont été reconnues au cours des siècles.
A. E.

Е. А. БЕЛЯЕВ, *Периодизация средневековой истории Турции*. Изв. Акад. Наук СССР. Серия Ист. и Филос. IV, 1 (1947) 85—89. — Le premier essai de la périodisation de l'histoire turque du point de vue social et économique.
M. P.

L. BRÉHIER, *Le Monde Byzantin. I. Vie et mort de Byzance*. Paris, 1947, pp. XXI, 602 + 4 cartes et 12 pl. (Bibliothèque de synthèse historique. L'évolution de l'humanité, 32.) — Comptes-rendus: H. GRÉGOIRE, *Acad. royale de Belgique, Classe des Lettres XXXIII* (1947), 219—224; G. GARITTE, *L'Antiquité Class. XVI* (1947) 217—219; Y. RICAUD, *Rev. de l'Hist. Eccl. XLII* (1947) 447/9; Г. ОСТРОГОРСКИЙ, v. ici p. 68—75.
A. F.

АЛ. БУРМОВ, *Когда Адрианополь был захвачен Турками*. Изв. на Българското Историческо Дружество XXI (1945). — En analysant des sources turques, byzantines et le létopis russe, l'auteur essaie de démontrer (en basant sur les communications des letopisi serbes) qu'Adrianople ne fut occupé par les Turcs qu'en 1371. — Compte-rendu: М. ТИХОМИРОВ, *Вопросы Истории* 6 (1948) 91—92.
M. P.

АЛ. БУРМОВ, *История на България през времето на Шишмановци (1323—1396 г.)* Годишник на Софийския Унив., Ист.-филол. факултет XLIII (1946—47) 1—58 et 1—22. — L'auteur traite l'histoire de la politique extérieure et des luttes dynastiques en Bulgarie pendant la période de 1323 à 1331. L'auteur propose une série de rectifications acceptables de caractère idéologique et dans le domaine des faits historiques (surtout en ce qui concerne la chronologie). Compte-rendu: М. ТИХОМИРОВ, Вопросы Истории 6 (1948) 93. Д. А.

АЛ. БУРМОВ, *Към документ № XXVI от «Actes de Zographou»*. Изв. на Бълг. Ист. Дружество XXII (1947) 1—5. — Ayant une opinion contraire à celle des éditeurs, l'auteur souligne que ce document émane d'Andronic III, et non d'Andronic II. Cela a une importance pour fixer la chronologie des relations bulgaro-byzantines entre 1323 à 1330. Д. А.

Byzantium. An Introduction to East Roman Civilization. Edited by N. H. BAYNES and H. ST. L. B. MOSS. Oxford, Clarendon Press (G. Cumberlege) 1948, pp. XXXI, 436 + 48 plates + 3 maps. — Le compte-rendu détaillé dans le vol. suivant. М. Р.

Н. ДЕРЖАВИН, *История Болгарии*. Т. I—III. Москва-Ленинград, Акад. Наук СССР 1946—47, pp. 248, 161, 126, II. — Compte-rendu: М. ЛЕВЧЕНКО, Вопросы Истории 11—12 (1946) 147—153. М. Р.

С. САЕН, *La première pénétration turque en Asie Mineure (seconde moitié du XI^e s.)*. Byzantion XVIII (1948) 5—67. — Relations politiques turco-byzantines d'après les sources littéraires orientales et grecques. А. F.

P. CHARANIS, *Nicephorus I, the Savior of Greece from the Slavs (810 A. D.)*. Byzantina-Metabyzantina 1 (1946) 75—93. — The defeat of the Slavs in the Peloponnesus during the reign of Nicephorus I and the settlement there by that emperor of Greek speaking elements drawn from Southern Italy and other parts of the empire was decisive in the complete rehellenization of the Peloponnesus. This conclusion was based principally on the *Chronicle of Monemvasia* and a *Scholium* of Arethas. Charanis' thesis has been contested by S. P. KYRIAKIDES (*Βυζαντινὰ Μελέται* VI: Οἱ Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ. Thessalonica, 1947, pp. 105), who develops an ingenious thesis in order to discredit the testimony of the *Chronicle of Monemvasia* and Arethas of Caesarea. Charanis will deal with the thesis of Kyriakides in a special article. P. Ch.

P. CHARANIS, *On the Question of the Hellenization of Sicily and Southern Italy during the Middle Ages*. The American Hist. Rev. 52 (1946) 74—87. — The author shows that the strengthening of Hellenism in Sicily and southern Italy in the course of the seventh century should be attributed to migrations from Greece as a result of the slavonic invasions towards the end of the sixth century. P. Ch.

P. CHARANIS, *The Jews in the Byzantine Empire under the First Palaeologi*. Speculum 22 (1947) 75—78. — The author discusses the comparative freedom of the Jews in the Byzantine empire under Michael VIII and Andronicus and points out that by custom they were required to live in special quarters, but this custom was not always observed. P. Ch.

P. CHARANIS, *The Slavic Element in Byzantine Asia Minor in the Thirteenth Century*. Byzantion XVIII (1948) 69—83. А. F.

CH. DE CLERCQ, *Dix siècles d'Histoire byzantine (476—1461)*. Paris, 1946, pp. 103 et 1 carte. — Compte-rendu: G. GARITTE, L'Antiquité Class. XVI (1947) 219—220. А. F.

H. DECKER-HAUFF, *A legkorábbi magyar-bizánci házassági kapcsolatok — *Les plus anciennes relations familiales byzantino-hongroises*. Századok 81 (1947) 95—108.

— Dans cet article, l'auteur viennois veut prouver que parallèlement au mariage de Géza I., roi de Hongrie, avec une fille de la famille de Synadène, Andronic Doucas, consouverain byzantin, a épousé une sœur de Géza (nommé Marie peut-être). Ensuite il essaie de prouver que Piroška-Irène, connue de sources hongroises et byzantines, n'était pas fille de St. László (Ladislás), mais de Kálmán (Coloman). M. Gy.

E. DEMOUGEOT, *Les partages de l'Illyricum à la fin du IV^e siècle*. Rev. Hist. CXCVIII (1947) 16—31. A. F.

CH. DIEHL, R. GUILLAND, L. ŒCONOMOS, R. GROUSSET, *L'Europe Orientale de 1081 à 1453*. (Histoire Générale, fondée par G. GLOTZ; Histoire du Moyen Age, IX, 1.) Paris, 1945, pp. VIII, 664 + 9 cartes. — Comptes-rendus: D. DRIOUX, Rev. de l'Hist. Eccl. XLI (1946) 487/8; L. BRÉHIER, Journal des Savants (1945) avril—juin 49—63 et juillet—décembre 128—133. A. F.

A. C. EDWARDS, *Constantinople and the Straits: A Long View*. I. Geogr. Magazine 20, No. 2 (1947) 65—73 (with illustr.). — Cited here for a survey of early history of Byzantium. J. M. H.

F. FRYE, *Remarks on some new Islamic sources of the Rus*. Byzantion XVIII (1948) 119—125. — L'auteur attire l'attention sur des manuscrits inédits d'al-Bekri, d'al-Umarī et de Jayhānī. Des extraits de textes récemment publiés ou peu connus complètent son étude. A. F.

Б. ГОРЯНОВ, *Византия и Хазары*. Исторические Записки XV (1946). — Une revue de la littérature nouvelle sur ce thème excepté la soviétique. Cf. Вопросы Истории 5—6 (1946) 153. M. P.

P. GOUBERT, *Influences Byzantines sur l'Espagne Wisigothique*. Rev. des Études Byz. IV (1946) 111—134. — Influences sur les institutions, influences politiques, influences sur l'Église. A. F.

P. GOUBERT, *Évolution politique et religieuse de la Géorgie à la fin du VI^e siècle*. Mémorial L. Petit (1948) 113—127. A. F.

H. GRÉGOIRE, *An Armenian Dynasty on the Byzantine Throne*. Armenian Quarterly 1 (1946) 4—22. — A discussion of the dynasty of Heraclius. P. Ch.

Б. Д. ГРЕКОВ, *Борьба Руси за создание своего государства*. Москва, 1945, pp. 76, III. — Pour la byzantinologie, le travail est une contribution à résoudre la question sur les relations de l'empire byzantin aux barbares et aux Slaves en particulier. M. P.

R. GROUSSET, *L'Empire du Levant. Histoire de la Question d'Orient*. Paris, 1946, pp. 648 + 21 cartes. — Compte-rendu: L. BRÉHIER, Rev. Hist. CXCVIII (1947) 258—260. A. F.

M. GYÓNI, *A legkorábbi magyar-bizánci házassági kapcsolatok kérdéséhez*. — * Contributions au problème des plus anciennes relations familiales byzantino-hongroises. Századok 81 (1947) 212—219. — L'auteur soumet à une critique serrée les résultats de l'étude de H. Decker-Hauff, publiée dans le même volume du périodique. Mettant à contribution les données des sources y relatives et les résultats des savants hongrois, il apprécie à leur juste valeur les sources principales de Decker-Hauff (Historia Welforum et les annales du Monastère de Saint Blasien). La donnée de la Historia Welforum dont Decker-Hauff conclut sur le prétendu mariage de Marie et d'Andronic Doucas n'est qu'une réminiscence déformée du mariage postérieur de Irène et Jean Comnène. Vu que l'un des groupes de sources ne semble pas contredire à l'hypothèse que le père de Piroška fût Coloman, il serait nécessaire de réexaminer le problème à la base de toutes les sources y relatives. M. Gy.

M. GYÓNI, *Les Vlaques du Mont Athos au début du XII^e siècle*. Études Slaves et Roumaines 1 (1948) 30—42. — A la base d'une charte de 1105 d'Alexis I^{er} Comnène, intercalée dans une note historique d'Athos, l'auteur constate qu'entre 1100 et 1104 il existait un groupe vlaque sur le mont Athos en tant que πάροικοι — pasteurs des monastères. L'article élucide la manière de vivre de ces bergers, ainsi que leur état social et économique. M. Gy.

SIR GEORGE HILL, *A History of Cyprus*, vol. II, *The Frankish Period, 1192—1432*; vol. III, *The Frankish Period, 1432—1571*. Cambridge, Univ. Press 1948. J. M. H.

E. JORANSON, *The inception of the career of the Normans in Italy — legend and history*. Speculum 23 (1948) 353—396. — A critical reexamination of the sources relating to the earliest immigration of the Normans to Italy. The author concludes, contrary to the generally accepted view, that the first Normans who came to Italy were not pilgrims, but came to Rome directly from Normandy seeking employment. The pope, Benedict VIII, "promptly resolved to utilize this unanticipated opportunity for the furtherance of his anti-Byzantine policy". He directed them to the south where they became allies of Melo who then launched his campaign against the Byzantines. P. Ch.

Д. КРЪНДЖАЛОВ, *Влашкият княз Мирчо и Добруджа според неговите грамоты*. Годишник на Софийския Университет, Ист.-Филол. факултет XLII (1945-46) 1-60 — Par une analyse des documents du prince valaque Mircea et de l'autre matériel comparatif, l'auteur parvient à constater son règne à Dobroudja (1350—1391/4, 1406—1415/17) et éclaire ses essais de la défense contre les Turcs en commun avec les princes révoltants en Asie Mineure. M. P.

V. LAURENT, *Une titulature abusive: Anne I^{ère} Dalassène*. Bull. de la Sect. Hist. de l'Acad. Roumaine 27 (1946) 33—41. — Une lecture fautive de Mordtmann (Μολυβδόβουλλα τῶν Κομνηνῶν dans l'Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος de Constantinople, Appendice au t. 13 (1880) 44, n. 2], a laissé s'accréditer l'impression que la mère d'Alexis I Comnène s'était intitulée Anna I^{ère} Dalasséna. Un nouvel examen du sceau, conservé maintenant dans la collection Shaw, prouve qu'il ne s'agit nullement de: I^{ère}, mais d'une abréviation mal lue qui signifie: (μον)αχ(η). C'est donc la « nonne » Anne Dalassène et le sceau provient du temps de sa régence, quand elle portait l'habit monastique, avant même de se retirer au couvent du Christ Pantéopte. A. E.

M. B. ЛЕВЧЕНКО, *История на Византия*. (Прев. МАРИН МИХОВ.) София, Българска работническа партия (ком.) 1948, pp. 363. M. P.

M. B. ЛЕВЧЕНКО. Résumé du discours: *Роль русского народа в истории Византии*, tenu à Léningrad du 3 au 22 novembre 1947 à la session scientifique à la mémoire de la Grande Révolution d'Octobre. Вопросы истории 2 (1948) 169. M. P.

J. LONGNON, *Problèmes de l'histoire de la principauté de Morée*. Journal des Savants (1946) 77—100, 147—161. A. F.

R. H. MALDEN, *The Foundations of the Roman Empire*. Greece and Rome 15 (1946) 1—6. — Part of a sketch of the life and writings of Ausonius: cited here for consideration of the policy of Diocletian and Constantine. J. M. H.

M. MAŁOWIST, *Kaffa — kolonia genueńska na Krymie i problem wschodni w latach 1453—1475*. Prace Instytutu Historycznego Uniw. Warszawskiego II. Warszawa, W. Brasse 1947, pp. 366, XXXII + 1 carte. — Compte-rendu: G. I. BRATIANU, Rev. des Études Byz. VI (1948) 128—131. V. ici p. 113—117. M. P.

H. MANANDEAN, *Les invasions arabes en Arménie*. (Notes chronologiques.) Byzantion XVIII (1948) 163—195. A. F.

H. MATTINGLY, *Virgil's Fourth Eclogue*. Journal of the Warburg & Courtauld Institutes 10 (1947) 14—19. — Cited here for references to Constantine the Great.

J. M. H.

Н. МАВРОДИНОВ, *За нападенията на Българите върху Византийската империя в края на V. и през VI. век*. Исторически Преглед II, 4—5 (1945—46) 522—527. — L'auteur s'occupe des invasions des Koutrigoures et des Outourgoures dans l'Empire byzantin pendant la période de 493 à 558 en s'efforçant d'éclairer surtout leurs causes.

M. P.

S. MAZZARINO, *Stilicone. La crisi imperiale dopo Teodosio* (Studi pubbl. dal R. Istituto Italiano per la Storia Antica. Fasc. III). Rome, 1942. — Rev. by E. A. THOMPSON, Journal of Roman Studies 38 (1948) 147—149.

J. M. H.

П. МУТАФЧИЕВЪ—ИВ. ДУЙЧЕВ, *История на българския народ*. Часть I, II. София 1943—44. — Compte-rendu: А КАЖДАН, Вопросы Истории 8 (1948) 131—132.

M. P.

T. NAGY, *Studia Avarica I. Az avar honfoglalás útvonálának kérdésehez* (Studia Avarica I. Sur la route de l'immigration des Avars). Antiquitas Hungarica 1 (1947) 56—63. — M. Nagy interprète un passage de Ménandre (Exc. de leg., éd. de Boor, p. 457₃₄ s.) en disant que le khan Baïan organisa en 566 une campagne contre la Scythie mineure. Donc ce passage ne nous autorise pas à conclure sur l'itinéraire de l'immigration avar. M. Gy.

E. NISCHER-FALKENHOF, *Stilicho*. Wien, L. W. Seidel 1947, pp. 196. M. P.

VALERIU PAPAHAĞI, *Catalani și Vlahi în Europa sudorientală a secolului XIV*. Revista Istorică 32 (1946) 55—91. — Les recherches sur l'expédition des Almugavars sont reprises à l'aide d'une large bibliographie, surtout catalane. On révèle particulièrement les contacts avec les Coutzovlaques de la Péninsule Balkanique.

A. E.

A. PIGANOL, *L'Empire chrétien (325—395)*. Paris, Presses Univ. de France 1947, pp. XVI, 447. (Histoire générale, fondée par G. GLOTZ, Histoire romaine IV, 2.) — Reviewed by: H. GRÉGOIRE, Acad. royale de Belgique, Classe des Lettres XXXIII (1947) 224—235; A. VASILIEV, Class. Philol. XLIII (1948) 51—52; J.-R. PALANQUE, Rev. Hist. CXCVIII (1947) 105—110; R. GOOSSENS, Erasmus I (1947) 787—790; N. H. BAYNES, Class. Rev. 62 (1948) No. 2, 86—7: A useful book, though B. regrets that P. has not given living character sketches of the great fourth-century figures and criticises his account of Constantine the Great and the rise of monasticism. J. M. H.

Н. В. ПИГУЛЕВСКАЯ, *Византия и Иран на рубеже VI и VII веков*. Москва-Ленинград, Акад. Наук СССР 1946, pp. 289, (II). Труды Института Востоковедения XLVI. — Compte-rendu: D. ANGELOV, v. ici p. 61—68. M. P.

Б. ПРИМОВ, *Роберт дьо Клари и отношенията между България и латинската империя*. Годишник на Софийския Университет, Ист.-филол. факултет XLIII (1946—47) 1—39. — Prenant comme base des matériaux peu utilisés par Robert de Clary, l'auteur traite une série de moments dans les relations entre Bulgares et Latins après 1204. Les considérations sociales dans les appréciations de Clary sont relevées, mais en même temps on souligne que, dans certains cas, il est très mal renseigné malgré sa bonne foi.

D. A.

Б. ПРИМОВ, *Гръцко-български съюз в началото на XIII век*. Исторически Преглед IV, 1 (1947) 22—39. — L'auteur s'efforce de démontrer que les causes de l'alliance entre l'aristocratie grecque et le tsar bulgare Calojean contre l'Empire Latin, conclue en 1204 à Constantinople, consistaient aux intérêts féodaux de l'aristocratie byzantine en Thrace, menacée par les seigneurs latins.

M. P.

И. РАДОНИЋ, *Неколико светлих женских фигура из давне наше прошлости*. Гласник Српске Православне Цркве XXVII, 9 (1946) 142—6. — Ряд характеристик женщин, вошедших в историю средневековой Сербии, начиная с Анны, жены Стефана Неманьи, и кончая Ангелиной, женой ослепленного турками деспота Стефана Джурджевича. Местами автор останавливается на связях средневековой Сербии с Византией, делая некоторые интересные в культурно-историческом отношении сопоставления. Г. О.

A. von RANDA, *Byzanz und sein Erbe*. Austria I, 5 (1946). М. Р.

R. L. REYNOLDS and R. S. LOPEZ, *Odoacer: German or Hun*. The American Historical Review 52 (1946) 36—54. — Develops the thesis that Odoacer was a Hun, and not a German as is commonly held. This thesis has been criticized and rejected by Otto Maenchen-Helfen, American Historical Review 52 (1947) 836—841. For the answer of the author, see ib., 841—845. P. Ch.

J. RICHARD, *Le comté de Tripoli sous la dynastie toulousaine*. (1102—1187.) Paris, 1945, pp. 95 et 4 cartes. (Bibliothèque archéol. et hist., XXXIX.) — Comptes-rendus: J. LECLANT, Rev. Hist. CXC VII (1947) 255/6. CHANDON de BRIAILLE, Syria XXV (1946—1948) 147/9; J. L. LA MONTE, Speculum XXI, 4 (1946) 227—229. A. F.

S. RUNCIMAN, *The Byzantine «Protectorate» in the Holy Land in the XI century*. Byzantion XVIII (1948) 207—215. — Les Musulmans reconnaissent une certaine autonomie aux populations de religions différentes établies sous leur domination. En vertu de ce système et en tant que chef de la chrétienté, le basileus pouvait exercer une autorité sur la communauté orthodoxe de la Terre Sainte. Mais on ne saurait identifier ses droits à ceux que donne un protectorat territorial pris dans le sens moderne du terme. A. F.

W. SAS-ZALOZIECKY, *Österreich und Byzanz in der Babenbergerzeit*. Die Furche (Warthe) 28. IX. 1946. M. P.

M. SEREJSKI, *Bizancjum*. Warszawa, Wydaw. Popularno-Naukowe 1947, pp. 27. — Une courte revue de l'histoire Byzantine. T. Mant.

W. SESTON, *Dioclétien et la Tétrarchie I. Guerres et réformes (284—300)*. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. Fasc. 162.) Paris, 1946. — Detailed criticism in a review by N. H. BAYNES in Journal of Roman Studies 38 (1948) 109—113. J. M. H.

W. SESTON, *L'amnistie des vicennalia de Dioclétien*. Chronique d'Égypte XXII (1947) 333—337. A. F.

П. Д. СКОРЧЕВ, *Произходът на името Аспарух*. Исторически Преглед IV, 2 (1947) 230—231. — Asparuch est un mot composé, de provenance perse-arabe: *Asp* (esp) = le cheval persan, *rich*, *ruch* signifie en arabe « vent, rafale ». Asparuch = cheval (rapide) comme le vent. Ce nom a été donné à Asparuch après sa marche victorieuse du Kouban à Dobrudja et Moésie. M. P.

Е. Ч. СКРЖИНСКАЯ, *Генуезцы в Константинополе в XIV в. Виз. Врем. I (XXVI)* (1947) 215—234. — L'auteur donne un aperçu de l'activité des Gênois à Constantinople au XIV^e siècle. Fl.

F. SLAWSKI, *Bulgaria — dzieje i piśmiennictwo w zarysie*. Kraków, Studium sło-wiańskie Uniw. Jagiell. 1947, pp. 42 + 1 carte. T. Mant.

ИВ. СНЕГАРОВ, *Коронясан ли бил княз Симеон в Цариград през 913 г.* София, Унив. Печатница 1947, pp. 47. — Отпеч. от: Годишник на Софийския Университет, Б. факултет XXIV (1946—47). М. Р.

E. A. THOMPSON, *The Isaurians under Theodosius II*. *Hermathena* 68 (1946) 18—31. — Suggests a modification of the view "that the East Roman army was dominated by Germanic officers throughout the fifth century until 471". J. M. H.

E. A. THOMPSON, *The Camp of Attila*. *Journal of Hellenic Studies* 65 (1945, publ. 1947) 112—115. J. M. H.

E. A. THOMPSON, *A History of Attila and the Huns*. Oxford, Clarendon Press 1948, pp. XII, 228. J. M. H.

Ф. И. УСПЕНСКИЙ, Движение народов из центральной Азии в Европу. I. Турки. II. Монголы. *Виз.Врем.* I (XXVI) (1947) 9—28. — L'œuvre posthume sur le déplacement des peuples de l'Asie centrale en Europe, des Turcs et Mongols. Fl.

Ф. И. УСПЕНСКИЙ, *История Византийской Империи III*. Москва-Ленинград, Акад. Наук СССР 1948, pp. 860 + 13 pl. + 7 cartes. — Le compte-rendu détaillé dans le vol. suivant. M. P.

A. A. VASILIEV, *The Russian Attack on Constantinople, in 860*. Cambridge, Mass., 1946, pp. XII, 245. — Actually a series of monographs which deal with the various problems in connection with the Viking expansion in the ninth century. The central chapter deals with the Russian attack on Constantinople in 860. P. Ch.

A. A. VASILIEV, *The Emperor Michael III in Apocryphal Literature*. *Byzantina-Metabyzantina* 1 (1946) 237—249. — In apocryphal literature, notably the so-called *Revelation of Methodius of Patara*, the author finds evidence to confirm the view long expressed by Grégoire that Michael III was a much stronger personality than is represented by the historical tradition of the Macedonian dynasty. P. Ch.

CH. VERLINDEN, *Les Empereurs belges de Constantinople*. Bruxelles, 1945, pp. 230. — Comptes-rendus: H. GRÉGOIRE, *Acad. royale de Belgique. Bull. de la Classe des Lettres*, 5^e série, XXXII (1946) 194—210; L. BRÉHIER, *Rev. de l'Hist. Eccl.* XLI (1946) 496/8. A. F.

G. VERNADSKY, *The Rus' in the Crimea and the Russo-Byzantine Treaty of 945*. *Byzantina-Metabyzantina* 1 (1946) 249—259. — An attempt to prove the existence of a Tmutorakan Russian Khaganate in the ninth century. Still holds the view that the *Life of St. Stephen of Surozh* and the *Life of St. George of Amastris* are good historical sources. The value of these two lives as historical sources has been questioned by Da Costa-Louillet, Grégoire, and Vasiliev. P. Ch.

Р. Ю. ВИППЕР, *История средних веков*. Москва, Моск. Госуд. Университет 1947, pp. 295. — Le livre est basé sur les leçons universitaires. Dans le domaine de l'histoire byzantine, l'auteur distingue l'époque de l'empereur Justinien (476—632), de trois empires — le Califat, la Byzance, l'empire de Charlemagne (632—814), la période de la « renaissance » de l'Empire (IX^e et X^e siècles), l'époque de croisades. — Compte-rendu: B. СЕМЁНОВ, *Вопросы Истории* 5 (1948) 119—123. M. P.

W. H. WORRELL, *A Short Account of the Copts*. Ann Arbor, 1945. — Reviewed by A. H. M. J(ONES) in *English Hist. Rev.* 62 (1947) 395. J. M. H.

A. ZAJĄCZKOWSKI, *Ze studiów nad zagadnieniem chazarskim*. Kraków, Polska Akad. Umiejętności 1947, pp. 99. T. Mant.

B. Histoire économique et sociale

Д. АНГЕЛОВ, *Феодализмът във Византия*. Исторически Преглед III, 2 (1946—47) 217—230. — Essai de synthèse sur la question non encore bien élucidée sur le développement des rapports d'ordre féodal en Byzance. L'auteur constate quatre phases dans le dé-

véveloppement de ces rapports: 1° la période du IV^e au VII^e siècles quand les traits caractéristiques du féodalisme sont surtout dans le domaine de la propriété des terres; 2° la période du VII^e au X^e siècles caractérisé par la décadence des formes féodales en connexion avec l'apparition des Slaves; 3° la période du X^e au XIII^e siècles caractérisé par des débuts d'un féodalisme complet (perte de la propriété des terres de la part des paysans, apparition de la pronoia, tendances au séparatisme, etc.); 4° l'époque des Paléologues, durant laquelle les tendances féodales sont prépondérantes dans tous les domaines. D. A.

Д. АНГЕЛОВ, *Принос към народностните и поземелни отношения в Македония (Епирския деспотат) през първата четвърт на XIII в. (главно според документи на Охридската архиепископия)*. Известия на Камарата на Народната Култура IV, Серия хуманитарни науки 3 (София 1947) 1—46. — Tirant ces conclusions des documents non encore suffisamment étudiés, édités par J. Pitra, *Analecta sacra et classica etc.*, t. VI, l'auteur constate que sur le territoire du despotat d'Epir, durant le règne de Théodore Comnène (1215—1230) un nombre important de paysans libres a existé. Ces paysans avaient des droits de pleine propriété. En même temps, il y avait des paysans serfs sur les terres des monastères et des proniares. Un grand nombre de facteurs économiques et politiques ont contribué à la dépossession permanente des paysans et de l'établissement du régime féodal dans le domaine des relations agraires malgré la résistance de l'Eglise et du pouvoir central. D. A.

A. E. R. BOAK, *An Egyptian Farmer of the Age of Diocletian and Constantine*. *Byzantina-Metabyzantina* 1 (1946) 39—54. — A discussion on the basis of papyri, of the activities of Aurelios Isidoros of Karanis as a farmer and a village official in Egypt of the period of Diocletian and Constantine. P. Ch.

A. E. R. BOAK, *Tax Collecting in Byzantine Egypt*. *Journal of Roman Studies* 37 (1947) 24—33. — An examination of hitherto unpublished tax receipts from Egypt (A. D. 309—314) with text and translation. J. M. H.

АЛ. БУРМОВ, *Зависимото население в България през XIII и XIV вв.* Исторически Преглед III, 3 (1945—46) 257—262. — L'auteur essaie d'établir la situation de diverses catégories de la population en état de dépendance dans les villes et les villages de la Bulgarie médiévale, spécialement durant le second Royaume bulgare (1187—1396). D. A.

АЛ. БУРМОВ, *Към историята на крънската област*. Годишник на Българския Библиографски Институт I (1948) 1—4. — Notes au sujet de l'histoire de l'une des plus grandes possessions féodales en Bulgarie au Moyen Age. D. A.

G. ČREMOŠNIK, *Pravni položaj našeg roblja u Srednjem veku*. — Гласник Државног Музеја у Сарајеву, Нова серија 2 (1947) 69—73. — Замечания, вызванные статьей А. Соловьева, *Тргованье босанским роблем* (v. ici p. 184) в которую автор вносит известные исправления. Г. О.

F. DÉLÉAGE, *La capitation du Bas-Empire*. 1945, pp. 269 et 4 pl. (*Annales du l'Est. Mémoires*, 14.) — Compte-rendu: A. PIGANOL, *Journal des Savants*, juillet—décembre (1946) 128—139. A. F.

А. П. ДЪЯКОНОВ, *Византийские димы и факции (τά μέρη) в V—VII вв.* Виз. Сборник (1945) 144—227. — Compte-rendu: M. PAULOVÁ, v. ici p. 81—87. M. P.

F. DVORNIK, *The Circus Parties in Byzantium: Their Evolution and their Suppression*. *Byzantina-Metabyzantina* 1 (1946) 119—134. — A discussion of the role which the circus parties played in the political and religious life of the Byzantine empire. Their suppression as political parties is attributed to Heraclius and his immediate successors. P. Ch.

F. L. GANSHOF, *Le statut personnel du colon au Bas-Empire*. L'Antiquité Class. XIV (1945) 261—277. — A propos de l'étude de C. SAUMAGNE, *Du rôle de l'«origo» et du «sensus» dans la formation du colonat romain*. Byzantion XII (1937) 387 sq. A F.

H. GRÉGOIRE, *Le peuple de Constantinople ou les Bleus et les Verts*. Acad. des Inscr. et Belles-Lettres. Comptes-rendus des séances de l'année 1946, pp. 568—578. — Au dossier des recherches antérieures, l'auteur ajoute un Midrasch juif qui témoigne de la signification politique et sociale des «couleurs» byzantines. A. F.

E. GREN, *Kleinasien und der Ostbalkan in der wirtschaftlichen Entwicklung der römischen Kaiserzeit*. Uppsala, Lundequist 1941. — Reviewed by E. W. GRAY in Journal of Roman Studies 37 (1947) 212—214. J. M. H.

R. GUILLAND, *La noblesse de race à Byzance*. Byzantinoslavica IX (1947—1948) 307—314. — La contribution à l'histoire sociale des classes byzantines. L'auteur examine les droits et les privilèges de la vieille noblesse de naissance de Byzance, en particulier aussi ceux des familles impériales de Byzance. M. P.

PH. KOUKOULES, *L'assistance aux indigents dans l'Empire Byzantin*. Mémorial L. Petit (1948) 254—271. A. F.

J. L. LA MONTE, *Three Questions Concerning the Assises de Jerusalem*. Byzantina-Metabyzantina (1946) 202—213. — Defends the view that in the Assises we have the portrayal of ideal feudalism; maintains that the *Lettres du Sépulcre* existed; and offers the hypothesis that these *Lettres du Sépulcre* was common source of the Assises de Jerusalem and the Assises de Romanie. P. Ch.

M. B. ЛЕВЧЕНКО, *Материалы для внутренней истории Восточной Римской империи V—VI вв. Виз. Сборник* (1945) 12—95. — Compte-rendu: M. PAULOVA, v. ici p. 76—81. M. P.

M. B. ЛЕВЧЕНКО, *Венеты и прасины в Византии в V—VII вв. Виз. Врем. I* (XXVI) (1947) 164—183. — L'auteur reproduit le contenu du travail de A. P. D'jakonov sur les dèmes et les factions byzantins (v. ici p. 87.) et démontre que les factions jouèrent un rôle politique important encore vers la fin du VII^e siècle. M. P.

E. Э. ЛИПШИЦ, *Византийское крестьянство и славянская колонизация. (Преимущественно по данным Земледельческого закона.) Виз. Сборник* (1945) 96—143. — V. ici p. 76. M. P.

E. Э. ЛИПШИЦ, *Славянская община и ее роль в формировании византийского феодализма. Виз. Врем. I* (XXVI) (1947) 144—163. — L'auteur analyse le rôle de la colonisation slave et de la commune slave dans la formation de la féodalité byzantine. Fl.

J. A. McGEACHY, *Quintus Aurelius Symmachus and the Senatorial Aristocracy of the West*. Chicago, Illinois, 1942. — Review and discussion by N. H. BAYNES, Journal of Roman Studies 36 (1946) 173—7. J. M. H.

G. OSTROGORSKY, *The Peasant's Pre-Emption Right: An Abortive Reform of the Macedonian Emperors*. Journal of Roman Studies 37 (1947), 117—126. — O. uses documents now in the Laura, but originally in the archives of St. Andrew at Peristerae, to show the difficulty of safeguarding the position of the smallholder. J. M. H.

Г. ОСТРОГОРСКИЙ, *Византийские писцовые книги*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 203—306. — Ayant revu d'abord les éditions et la littérature sur les cadastres byzantins, l'auteur résout, dans la première partie de son travail, la question très compliquée de les dater. Dans la seconde partie, il nous donne, pour la première fois dans la littérature, leur analyse comparative du point de vue général, en se servant de tous les cadastres byzantins

publiés jusqu'à présent, en partie aussi de ceux qui n'ont pas été encore étudiés à fond. Le travail est une étude fondamentale pour l'histoire économique et sociale de Byzance.
M. P.

В. И. ПИЧЕТА, *Славяно-византийские отношения в VI—VII вв. в освещении советских историков (1917—1947 гг.)*. Вестник Древней Истории 3 (1947) 95—99. — L'auteur enregistre les opinions de A. V. Mišulin, B. T. Gorjanov, M. V. Levčenko, B. D. Grekov et de E. E. Lipšic sur le rôle des Slaves dans le sort historique de l'Empire byzantin. Par leur «obščina» et le degré du développement social et économique («la démocratie militaire») les Slaves exerçaient une influence positive sur le développement social et économique au sens de la féodalité. Il rejette l'opinion de N. S. Dêržavin que les Balkans aient été occupés par les Slaves déjà avant les grandes migrations des VI^e et VII^e siècles.
M. P.

М. В. Пигулевская, *Византийская дипломатия и торговля шелком в V—VII вв.* Виз. Врем. I (XXVI) (1947) 184—214. — L'auteur s'occupe du commerce des soieries aux V^e—VII^e siècles et de la diplomatie byzantine.
Fl.

М. Я. СЮЗЮМОВ, *О запрете накопления наличными деньгами в Византии*. Виз. Врем. I (XXVI) (1947) 267—269. — L'auteur s'occupe d'accumulation d'argent à Byzance.
Fl.

А. П. СМЕРНОВ — о работах по археологическому изучению города Булгара на Волге (1938—1947). Изв. Акад. Наук СССР V, 3 (1948) 303—304. — Un court renseignement sur les fouilles témoignant des relations commerciales avec la Chine, l'Asie centrale, la Byzance et l'Iran.
M. P.

А. СОЛБЈЕВ, *Трговање босанским робљем до год. 1661*. Гласник Државног Музеја у Сарајеву, Нова серија 1 (1946) 139—162. — Автор собрал богатый и ценный материал о торговле рабами в средние века, особенно о торговле рабами боснийского происхождения. Торговля эта была довольно оживленна еще во второй половине XVII в., как показывают опубликованные в конце статьи интересные документы 1661 г. из венецианского архива. — Cf. G. Čremošnik, *ibid.* p. 182.
Г. О.

А. СОЛОВЈЕВ, *Правни положај селака у средњовековној Босни*. Преглед II, 6 (1947) 244—250. — Эта небольшая статья, напечатанная в популярном сараевском ежемесячнике, опровергает представление, что средневековый боснийский крестьянин-кмет будто-бы оставался свободным и по своему положению резко отличался от зависимого сербского крестьянина-меропха. В противовес такой идеализации автор, на основании недвусмысленных свидетельств источников, доказывает зависимое положение крестьянства в средневековой Боснии, ничем существенно неотличавшееся от положения крестьян в средневековой Сербии да и других странах феодальной эпохи.
Г. О.

R. TAUBENSCHLAG. *The Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri*, 332 B. C. — A. D. 640. New York, Herald Square Press Inc. 1944. — Reviewed by H. J. JOLOWICZ, *Journal of Roman Studies* 37 (1947) 202—4.
J. M. H.

C. Civilisation, jurisprudence, administration, science militaire

Д. АНГЕЛОВ, *Ролята на византийския император в правораздаването*. Годишник на Софийския Университет. Ист.-филол. факултет XLII (1945—46) 1—84, XLIII (1946—47) 1—75. — Objet à une notice bibliographique spéciale.
D. A.

Д. АНГЕЛОВ, *Византийски влияния върху средновековна България*. Исторически Преглед IV, 4—5 (1948) 401—416. — L'auteur fait un essai d'analyser l'influence

de l'idéologie byzantine de l'absolutisme, infiltrée en Bulgarie, surtout après la conversion des Bulgares en 865. D. A.

R. AMBROSINO, *Vocabularium Institutionum Justiniani Augusti*. Fondazione Guglielmo Castelli 20. Mediolani 1942, pp. XXII, 314. — Compte rendu: F. SCHULZ, *Erasmus I* (1947) 440—444. M. P.

V. ARANGIO-RUIZ, *Antonio Guarino, Breviarium Iuris Romani*. Milan, Dott. A. Giuffrè editore 1943. — Reviewed by F. SCHULZ, *Journal of Roman Studies* 37 (1947) 208—9. J. M. H.

N. H. BAYNES, *The Hellenistic Civilization and East Rome* (James Bryce Memorial Lecture). Oxford Univ. Press, Geoffrey Cumberlege 1946, pp. 48. — An inspiring essay with valuable notes and bibliography. See reviews in *Journal of Roman Studies* 37 (1947) 203 (an appreciation by F. M. POWICKE); *Eastern Churches Quarterly* 6 (Oct.—Dec. 1946) 519 (A. H. ARMSTRONG); *Hermathena* No. 69 (May 1947); *Greece and Rome* 15 (No. 45, Oct. 1946) 128; J. M. HUSSEY, v. ici p. 59—60. J. M. H.

N. H. BAYNES, *The Thought-World of East Rome*. Oxford Univ. Press, Geoffrey Cumberlege 1947, pp. 45. — Reviewed in *Greece and Rome* 17 (1948) No 50, 92—93; J. M. HUSSEY, v. ici p. 60—61. A brilliant essay by a master of his subject. J. M. H.

A. BERGER, *Note on the "Missing" Constitutions in Cod. Just. VI 61*. *Byzantina-Metabyzantina* 1 (1946) 33—37. — An attempt to show that the so-called missing constitutions of Cod. Just. VI 61, 9—11 actually never existed. P. Ch.

MARCU BEZA, *Heritage of Byzantium*. London, S. P. C. K. 1947, pp. 103 + 4 plates. — Reminiscences and not a work of scholarship. Reviewed in *East. Churches Quarterly* 7 (1947) 304. J. M. H.

L. BRÉHIER, Ἱερεῖς καὶ βασιλεὺς. *Mémorial L. Petit* (1948) 41—45. — En raison du caractère providentiel de leur pouvoir, les empereurs byzantins ont été parfois appelés « prêtres » et ont joui de certains privilèges dans le domaine religieux. Toutefois, au point de vue canonique, le basileus demeurait pratiquement éloigné du sacerdoce. Add. à la bibliographie les recherches analogues de savants russes: D. BELJAEV, *Byzantina* II (1893) 165 et V. SAVVA, *Mosk. cari i viz. vasilevsky* (1901) 58 sq. A. F.

S. H. CROSS, *Slavic Civilization through the Ages*. Cambridge, Massachusetts, 1948. — A posthumous publication of a series of lectures which the late Professor Cross delivered in 1939. The contents of this little book are amply illustrated by the titles of the various chapters. I, The Primitive Slavs; II, The Slavic Migration; III, Conversion and Religious Division; IV, The Formation of Russia; V, Foundations of Russian Culture; VI, German and Slav; VII, The Balkan Principalities; VIII, Servitude and Liberation. The book contains neither notes nor bibliography. P. Ch.

E. DARKÓ, *Le rôle des peuples nomades cavaliers dans la transformation de l'Empire romain aux premiers siècles du moyen âge*. *Byzantion* (1948) 85—97. — L'influence des nomades s'est manifestée dans l'habillement et l'équipement militaire, dans la conduite des batailles où le rôle principal était réservé aux archers cavaliers, enfin dans l'organisation des *limitanei* et des thèmes. A. F.

R. M. DAWKINS, *The Later History of the Varangian Guard: Some Notes*. *Journal of Roman Studies* 37 (1947) 39—46. J. M. H.

D. C. DENNETT, *Pirenne and Muhammad*. *Speculum* 23 (1948) 165—190. — A reexamination of the basis on which Pirenne formulated his now famous theory. The author comes to the conclusion that "the decadence of the West — the so-called Middle Ages — was due to a complexity of causes, mostly internal, and largely connected with social and political institutions". He rejects Pirenne's theory. P. Ch.

- E. R. DODDS, *Theurgy and its Relation to Neoplatonism*. Journal of Roman Studies 37 (1947) 55—69. — A valuable discussion of magical beliefs and practices in late antiquity and in the Byzantine Empire. J. M. H.
- R. H. DOLLEY, *The Warships of the Later Roman Empire*. Journal of Roman Studies 38 (1948) 47—53 (with 1 plate). J. M. H.
- F. DVORNIK, *The Diffusion of Greek Culture*, VI: *Byzantium and the North*. Geogr. Magazine 19, No. 7 (1946) 295—304. (Illustrated.) J. M. H.
- F. DVORNIK, *The Diffusion of Greek Culture*, IX: *Byzantine Influences in Russia*. Geogr. Magazine 20, No. 1 (1947) 29—40. (Illustrated.) J. M. H.
- J. EISNER, *Pour dater la civilisation « Avare »*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 45—54. — Une étude archéologique, basée sur les fouilles, faites par l'auteur en Hongrie et avant tout à Devínská Nová Ves près de Bratislava. M. P.
- A. T. GEOGHEGAN, *The Attitude towards Labor in Early Christianity and Ancient Culture*. Washington, 1945, pp. XXVIII, 250, fig. hors texte. (The Catholic University of America. Studies on Christian Antiquity, 6.) — Comptes rendus: D. H. M., Irénikon XX (1947) 351; J. ZEILLER, Rev. de l'Hist. Eccl. XLII (1947) 442—3. A. F.
- P. GOUBERT, *L'administration de l'Espagne byzantine*. I. *Les Gouverneurs de l'Espagne byzantine*. Études Byz. III (1945) 127—142. — Libère, Comentiolus, Césaire, le comte Julien. A. F.
- P. GOUBERT, *Administration de l'Espagne byzantine*. (Suite.) Rev. des Études Byz. IV (1946) 70—110. — Les Provinces, les Capitales, les Villes, les Diocèses. A. F.
- B. D. GREKOV, *La culture de la Russie de Kiev*. Éditions en langues étrangères I. Moscou, 1947, pp. 143, avec de nombreuses illustrations. — Ce sont une traduction et un développement libres du livre de Grekov «Киевская Русь» (Moscou — Léninegrad 1944), contenant un grand nombre d'idées originelles sur les relations byzantino-russes (celles avec les Antes) depuis le VI^e jusqu'au VIII^e siècles et de l'époque de la Conversion russe. L'État de Kiev, où le christianisme fut déjà connu, se proclama officiellement, au X^e siècle pour l'Église byzantine parce qu'elle était plus tolérante que l'Église romaine et tolérait les Églises nationales. Compte-rendu: J. HARMATTA, Rev. d'Histoire comparée XXVI (1948) 259—264. M. P.
- G. E. von GRUNEBAUM, *Medieval Islam; A Study in Cultural Orientation*. Chicago, 1946, pp. VII, 365. — An interpretive outline of the "cultural orientation of the Muslim Middle Ages, with eastern Islam as the center of attention". There are numerous references to the Byzantine Empire. P. Ch.
- R. GUILLAND, *Fonctions et dignités des eunuques*. III. *Le maître d'Hôtel de l'empereur*. Études Byz. III (1945) 179—314. — Suite et fin d'une étude d'institutions dont les deux premiers chapitres sont parus dans la même revue, vol. I et II. A. F.
- R. GUILLAND, *Études sur l'Histoire Administrative de Byzance*. Byzantina-Metabyzantina I (1946) 165—180. — An attempt is made to determine the administrative sense of *λυτός*, *παγανός*, *ἐμπρατος*, *μεσόπρατος*, *ἄπρατος*, *ἀξιωματικοί*. P. Ch.
- R. GUILLAND, *La collation et la perte ou la déchéance des titres nobiliaires à Byzance*. Rev. des Études Byz. IV (1946) 24—69. A. F.
- R. GUILLAND, *Le décanos et le référendaire*. Rev. des Études Byz. V (1947) 90—100. A. F.
- R. GUILLAND, *Autour du Livre des Cérémonies de Constantin VII Porphyrogénète*. *La cérémonie de la προσκύνησις*. Rev. des Études Grecques LIX—LX (1946—1947) 251—259. A. F.

R. GUILLAND, *Les noces plures à Byzance*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 9—30. — L'étude très utile sur les législatives civile et ecclésiastique en Byzance dans les cas de deux à quatre mariages. L'auteur suit cette question et ses conséquences politiques chez les empereurs byzantins jusqu'à Constantin XI. M. P.

R. GUILLAND, *Le protovestiarite Georges Frantzès*. Rev. des Études Byz. VI, 1 (1948) 48—57. — Observations sur l'ordre hiérarchique des offices au XV s. A. F.

R. GUILLAND, *The hippodrome at Byzantium*. Speculum XXIII (1948) 676—682. — A discussion of the meaning of certain terms related to the hippodrome of Constantinople. The terms discussed are: *velum*, *sphendoné*; *the tiers of the hippodrome*. P. Ch.

R. GUILLAND, *Études de titulature byzantine. Le Rectorat*. Mémorial L. Petit (1948) 185—193. A. F.

LAZĂR IACOB, *Impăratul Justinian I ca legislator bisericesc*. Biserica Ortodoxă Română 65 (1947) 213—238 et 277—301. — La législation ecclésiastique de Justinien est présentée d'après les sources. A part pour des généralités plutôt vagues (pp. 216 et 217: le cri de « Nika » est pris pour le nom du fauteur de la sédition de 532!) les guides permanents de l'auteur sont: H. Alivisatos, *Die kirchliche Gesetzgebung des Kaisers Justinian I.*, 1913, et Aug. Knecht, *System des Justinianischen Kirchenvermögensrecht*, 1905. A. E.

J. П. ИЛИЋ, *Српске школе у доба Немањина*. Гласник Српске Православне Цркве XXVII, 9 (1946) 175—81. — Предлагаемый автором материал дает много интересных и ценных данных об учебе, т. е. прохождении известных наук в средневековой Сербии, но не содержит никаких данных о школах как учреждениях (вещи весьма различные, которые автор не различает достаточно). Поэтому, если автор утверждает, что «как видно, во времена Неманичей существовали сербские школы, низшие и высшие, педагогические и профессиональные», то приходится сказать, что этого как раз из собранных им материалов источников не видно. Г. О.

R. J. H. JENKINS, *The "flight" of Samonas*. Speculum 23 (1948) 217—236. — The "flight" of Samonas is considered by the author as a stratagem on the part of Leo VI and Samonas himself for the purpose of obtaining additional information in connection with the plot of the Ducae against the emperor. Samonas and his secret agents are given credit for the final failure of this plot. A very interesting study. P. Ch.

ST. KOŚCIAŁKOWSKI, *Rome and Byzantium in the Culture of Mediaeval Europe*. Bulletin of the Polish Institute of Arts and Sciences in America IV (New York 1946) 123—134. T. Mant.

PH. KOUKOULES et R. GUILLAND, *Études sur la vie privée des Byzantins. I. Voleurs et prisons à Byzance*. Rev. des Études Grecques LXI (1948) 118—136. A. F.

P. LE COUR, *Hellénisme et Christianisme*. Bordeaux, Éd. Bière 1946, pp. XII, 127. M. P.

R. W. LEE, *The Elements of Roman Law, with a translation of the Institutes of Justinian*. Revised edition. London, Sweet & Maxwell 1946. Favourably reviewed by A. H. CAMPBELL, *Class. Rev.* 62 (1948) No. 1, 40. — An excellent introductory book. J. M. H.

P. LEMERLE, *Le Juge général des Grecs et la réforme judiciaire d'Andronic III*. Mémorial L. Petit (1948) 292—316. — Institution de collège des Juges généraux. Exemples de l'exercice de leur juridiction d'après des actes de l'Athos. Prosopographie des Juges généraux. A. F.

E. LEVY, *Pauli Sententiae*. A Palingenesia of the opening titles as a specimen of research into West Roman Vulgar Law. Ithaca, New York: Cornell University Press 1945.

— Reviewed by F. SCHULZ in *Journal of Roman Studies* 37 (1947) 207—8; and by D. DAUBE, *Law Quarterly Rev.* 63 (1947) 126—7. J. M. H.

R. S. LOPEZ, *Le problème des relations anglo-byzantines du septième au dixième siècle*. Byzantion XVIII (1948) 139—162. — Les relations commerciales au VII^e s., ainsi que des influences byzantines dans le domaine administratif et politique au X^e, engagent à envisager l'existence de rapports directs entre Byzance et l'Angleterre avant 1066. A. F.

A. MARTEL, *La langue polonaise dans les pays ruthènes*. Lille, 1938. — Reviewed by G. NANDRIS in *Slavonic and East Europ. Rev.* 25 (1946) No 64, 283—5 and cited here for references to Byzantine influence. J. M. H.

R. W. MOORE, *The Diffusion of Greek Culture: X The Renaissance*. *Geogr. Magazine* 20, No. 4 (1947) 161—172 (with illustrations). J. M. H.

H. ST. L. B. MOSS, *The Diffusion of Greek Culture, V: Greece and the early Medieval West*. *Geogr. Magazine* 19, No. 5 (1946) 212—219. — (Illustrated.) J. M. H.

A. DAIN (ed.), *Naumachia*. Paris, 1943. — Reviewed by N. H. BAYNES, *Journal of Hellenic Studies* 66 (1946, publ. in 1948) 150. J. M. H.

A. DARBY NOCK, *The Emperor's Divine Comes*. *Journal of Roman Studies* 37 (1947) 102—116. — N. discusses the use and distribution of *comes* as a divine epithet: it is "one manifestation of the growth of a theology of imperial rule". J. M. H.

P. NOAILLES & A. DAIN (ed.), *Les Nouvelles de Léon VI le Sage*. Paris, 1944. — Reviewed by N. H. BAYNES, *Journal of Hellenic Studies* 66 (1946, publ. in 1948) 149—150. J. M. H.

Г. ОСТРОГОРСКИ, *Утицај Словена на друштвени преображај Византије*. *Историски Гласник* 1 (1948) 12—21. — Обновление административного строя и социально-экономической системы Византии в VII в., оказавшееся для византийской империи спасительным, могло осуществиться лишь благодаря притоку свежих сил славянской иммиграции. Доказав это положение, автор рассматривает свидетельства источников о массовых переселениях славян в Малую Азию. Г. О.

F. SCHULZ, *History of Roman Legal Science*. Oxford, Clarendon Press 1946, pp. XVI, 358. — An important study; S. concludes that the law of Justinian is far in advance of that of the classical jurists and far better fitted to become the basis of modern civil law and he regrets the general neglect of the post-classical law. Reviewed by F. H. LAWSON in *English Hist. Rev.* 62 (1947) 86—88; — by H. F. JOLOWICZ, in the *Law Quarterly Rev.* 63 (1947) 235—9; by DAVID DAUBE in the *Modern Law Rev.* 9 (1946) 343—345; in *Journal of Roman Studies* 38 (1948) 113—117; and by P. W. DUFF, *Class. Rev.* 61, (1947) No 3—4, 119—121. J. M. H.

F. SHERWOOD TAYLOR, *The Diffusion of Greek Culture, IV: The Moslem Carriers*. *Geogr. Magazine* 19, No. 2 (1946) 64—72. (Illustrated.) J. M. H.

A. SILVA-TAROUCA, *Humanistische Tradition und östliche Geisteshaltung im Mittelalter*. Innsbruck, F. Rauch 1947. (Ewiger Humanismus, 11). M. P.

Edited by M. DAVID, B. A. VAN GRONINGEN and E. M. MEIJERS, *Symbolae ad ius et historiam antiquitatis pertinentes, Iulio Christiano van Oven dedicatae*. Leiden, E. J. Brill 1946. — Reviewed by A. N. SHERWIN-WHITE, *Journal of Roman Studies* 37 (1947) 204—5; R. W. LEE, *Classical Review* 61, Nos. 3—4 (Dec., 1947) 130—1; W. ULLMANN, *Law Quarterly Rev.* 63 (1947), 386—9; R. W. LEE, *Class. Quarterly* 6 (1947) Nos. 3—4, 130—1. — Cited here for H. J. Scheltema's on 'Nomoi of Julianus of Ascalon' for Byzantine lawyers; S. also makes "intriguing revelations . . . of building regulations current in Palestine and Constantinople concerning Ancient Lights in the time

of Justinian, and the protection afforded to rooms with a view over land and sea. Clearly a Rostovtzeff of the Byzantine world is required to rummage among these legal documents".

J. M. H.

E. A. THOMPSON, *The last Delphic Oracle*. *Class. Quarterly* 40 (1946) 35—36. — On Theodoret, *Hist. Eccles.* III, 21, ed. Parmentier, p. 200. — That Julian, the Apostate, received an oracle from Delphi before starting on his Persian Expedition may, it is argued, be accepted as a fact.

J. M. H.

А. Ф. ВИШНЯКОВА, *К вопросу о культуре и просвещении Болгар в XIV в.* *Виз. Сборник* (1945) 256—259. — V. ici p. 76.

M. P.

F. A. YATES, *Queen Elizabeth as Astraea*. *Journal of the Warburg & Courtauld Institutes* 10 (1947) 27—82. — Cited here for references to Byzantine influence in Elizabethan England.

J. M. H.

D. Histoire de l'Église

A. ALFÖLDI, *The conversion of Constantine and Pagan Rome*. Transl. by H. MATTINGLY. Oxford, Clarendon Press 1948, pp. VIII, 140. — A study of the struggle between Constantine the Great and the champions of the old religious traditions of Rome. Special use is made of numismatic evidence. This work appeared in almost the same form in a Hungarian review during the second World War, but is now published with the addition of some bibliographical and critical notes.

J. M. H.

Д. АНГЕЛОВ, *Богомилството в България*, София, изд. на Българското Историческо Дружество 1947, pp. 196. — Dans ce livre, on donne un bref aperçu sur la doctrine des Bogomiles liée quant à son apparition, tant à son développement avec l'histoire et la culture de Byzance. L'auteur souligne le fondement social profond de la doctrine des Bogomiles et les contradictions dialectiques dans le procès de son développement et de sa propagation.

Д. А.

Д. АНГЕЛОВ, *Der Bogomilismus auf dem Gebiete des byzantinischen Reiches — Ursprung, Wesen und Geschichte*. Erster Teil — Ursprung und Wesen. *Годишник на Софийския Университет, Ист.-филол. факултет*, XLIV (1947—48) 1—72. — Dans cette première partie, l'auteur traite les conceptions religieuses, morales et sociales des Bogomiles et fait un aperçu des sources historiques et des doctrines hérétiques précédentes en résultat desquelles on a créé la doctrine des Bogomiles.

Д. А.

E. ARTNER, *Ókeresztény egyház- és dogmatörténet. I. Ókeresztény egyház- és dogmatörténet a vallástörténet megvilágításában*. (Histoire de l'Église ancienne et de ses dogmes à la lumière de l'histoire des religions.) Budapest, Szent István-Társulat 1946, pp. 435. — L'auteur présente l'arrière-fond historique de l'hellénisme, son évolution et son importance culturelle. Comparant les religions helléniques au christianisme, il renseigne le lecteur sur les tendances religieuses et philosophiques de la "plénitude des temps". Les relations qu'il y a entre les religions — mystères et le christianisme d'une part, entre le néoplatonisme et la religion chrétienne d'autre part, sont élucidées d'une manière approfondie. L'auteur finit par conclure que ce fut le monothéisme qui établit des points de contact et provoqua plus tard un antagonisme entre le christianisme et le paganisme. Les derniers chapitres sont consacrés aux hérésies, aux schismes religieux et ecclésiastiques jusqu'à l'époque des iconoclastes; tous ces mouvements furent provoqués par l'infiltration de l'esprit hellénistique dans l'Église naissante.

M. Gy.

A. BALOGH, *A veszprémvölgyi görög monostor alapítása. A legrégebb magyarországi oklevél*. (La fondation du monastère grec de Veszprémvölgy. La plus ancienne chartre

hongroise.) Regnum. Egyháztörténeti Évkönyv 6 (1944—46) 21—30. — Selon l'auteur la charte grecque destinée au monastère de Veszprémvölgy émise par Στέφανος κράλης, n'émane pas de saint Étienne mais du prince Géza qui reçut dans le baptême le nom d'Étienne. Sa femme Sarolt était fille de Gyula, baptisé à Byzance. M. Gy.

G. BARDY, *La question des langues dans l'Église ancienne*. I. Paris, 1948, pp. 293. A. F.

N. H. BAYNES, *Sozomen Ecclesiastica Historia*, I. 15. *Journal of Theol. Studies* 49 (1948) 165—168. — A criticism of Dr. Telfer's contention that the Arian controversy arose in July 323 (see *Journal of Theol. Studies* 47 (1946) 129—42). J. M. H.

J. BROMBERG, *Du Nouveau sur les Princes de Theodora-Mangoup en Gothie Criméenne*. *Byzantina-Metabyzantina* 1 (1946) 65—76. — The monk mentioned in certain Venetian documents of the fifteenth century whom Jorga identified with Peter Aron of Moldavia is in fact Stephan of Mankup (in the Crimea), who, as monk, took the name Simon. P. Ch.

O. H. E. BURMESTER, *The Monastery of St. Neophytos, Paphos, Cyprus*. *East. Churches, Quaterly* 7 (1947) 14—19. (With 2 plates). — Cited here for the account of the twelfth century foundation and rule. J. M. H.

J.-B. CHABOT, *A propos du Nestorianisme*. *Acad. des Inscr. et Belles Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1947*, 152—155. A. F.

H. CHADWICK, *The Fall of Eustathius of Antioch*. *Journal of Theol. Studies* 49 (1948) 27—35. — Ch. argues that Eustathius was not deposed in A. D. 330 at the Synod of Antioch but probably in 326 and at the same Council of Antioch which deposed Asclepas. J. M. H.

H. CHADWICK, *Athanasius, De decretis XL. 3*. *Journal of Theol. Studies* 49 (1948) 168—9. — C. suggests an emendation of Opitz' text. J. M. H.

P. CHARANIS, *A note on the relations between Urban II and Alexis I*. *The American Historical Review* 53 (1948) 941—944. — A brief discussion of the documents which were published by Walther Holtzmann in 1928. The discussion was occasioned by KREY'S article "Urban's Crusade . . . Success or Failure", *American Historical Review* 53: 235—50, where no reference is made to these documents. P. Ch.

E. DENISSOFF, *Aux origines de l'Église russe autocéphale*. *Rev. des Études Slaves* XXIII (1947) 66—88. — L'auteur examine, à la lumière de l'idée "Moscou, la troisième Rome", les faits principaux de l'histoire de l'Église russe à la fin du XV^e et au déb. du XVI^es. (apparition de l'hérésie des Judaisants, l'emprise des idées occidentales et la réaction de l'orthodoxie traditionnelle). A. F.

S. DER NERSESSIAN, *Image Worship in Armenia and its Opponents*. *Armenian Quarterly* 1 (1946) 67—81. — The "Armenian church was never opposed to images, or to certain forms of image worship . . . The real opposition to images, the iconoclastic movement, were all led by the heretic groups which, at various times, threatened the peace of the country, and of the church". P. Ch.

H. C. ДЕРЖАВИН, *Богомилство и Богомили*. *Исторически Преглед* II, 1 (1945—46) 3—17. M. P.

R. DEVREESSE, *Le Patriarcat d'Antioche depuis la paix de l'Église jusqu'à la conquête arabe*. Paris, 1945, pp. XIX, 340. — Comptes-rendus: V. LAURENT, *Le Patriarcat d'Antioche du IV^e au VII^e siècle. A propos d'un livre récent*, *Rev. des Études Byz.* IV (1946) 240—256; R. MOUTERDE, *Mélanges de l'Univ. Saint-Joseph* XXVI (1944—1946) 113—115; L. BRÉHIER, *Rev. de l'Hist. Eccl.* XLI (1946) 453—460. A. F.

F. DÖLGER, *Mönchsland Athos*. München, F. Bruckmann 1943. — Reviewed by R. M. DAWKINS, *Journal of Hellenic Studies* 65 (1945, publ. 1947) 133—134. The book consists of three introductory chapters, followed by a series of plates (each with an explanatory note). The photographs are of landscape, buildings, documents and works of art.

J. M. H.

A. DUPONT—SOMMER, *La doctrine gnostique de la lettre "wâw" d'après une lamelle araméenne inédite*. Paris, 1946, pp. 144 + 3 pl. (Bibliothèque archéol. et hist. XLI). — *Compte-rendu*: G. RYCKMANS, *Le Muséon* LX (1947) 200—202. A. F.

F. DVORNIK, *The Photian Schism. History and Legend*. Cambridge Univ. Press 1948, pp. XIV, 504. — *Le compte-rendu détaillé dans le vol. suivant*. M. P.

H. EVERT—KAPPESOVA, *La société byzantine et l'union de Lyon*. V. ici p. 28—41.

M. P.

G. EVERY, *Syrian Christians in Palestine in the Early Middle Ages*. *East. Churches Quarterly* 7 (1946) 363—372. — It is maintained that communion between East and West at the Holy Places was not interrupted until towards the end of the twelfth century.

J. M. H.

G. EVERY, *Syrian Christians in Jerusalem, 1183—1283*. *East. Churches Quarterly* 7 (1947) 46—54.

J. M. H.

G. EVERY, *The Byzantine Patriarchate 451—1204*. London, S. P. C. K. 1947, pp. XVIII, 212 + 4 maps + 2 plates. — An uneven and inaccurate book to be used with caution. Critically reviewed by R. RUSSELL in *Downside Review* 66 (No. 203), Winter 1947—48, 75—78; J. M. HUSSEY in *Humanitas* 2 (No. 1, 1947) 39—40; F. DVORNIK in *East. Churches Quarterly* 7 (1947) 197—200; M. PIERCE, *Theology* 50 (No. 328, 1947) 398—9; C. JE(NKINS) in *English Hist. Rev.* 63 (1948) No. 247, 258—259; and by V. N. LOSSKY in *Sobornost*, Ser. 3, No. 3 (1948) 108—112, who criticises E's treatment of the dogmatic aspects of the conflict between Rome and Constantinople.

J. M. H.

G. P. FEDOTOV, *The Russian Religious Mind. Kievan Christianity*. Cambridge, Mass., Univ. Press 1946. — Rev. by G. EVERY, in *Harvard Theology* 50 (1947) No. 330, 467—9; N. GORODETZKY in *Slavonic & East European Review*, 26 (April, 1948), No. 67, 612—614. A valuable book though the reviewer criticises F's historical approach and notes certain important omissions.

J. M. H.

A. FLICHE, *La prééminence de la papauté au temps de la première Croisade (1095—1150)*. *Journal des Savants* (1945) 29—42. — Analyse de l'ouvrage d'A. Cartellier, *Der Vorrang des Papsttums zur Zeit der ersten Kreuzzüge*. Munich-Berlin, 1941.

A. F.

A. GIEYSZTOR, *The genesis of the Crusades: The Encyclical of Sergius IV (1009—1012)*. *Medievalia et Humanistica* V (1948) 3—23. — This is the first installment of a study of the encyclical of Pope Sergius IV. The author announces in advance the two results of his study, "the first, a narrower one, categorically denying the authenticity of the encyclical; the second, of a wider significance, connecting it with special local conditions and movements". For the complete demonstration of the author's views, however, we shall have to wait the appearance of the second installment of his work.

P. Ch.

B. ГЛУШАЦ, *Истина о Богумилима*. Београд, 1945, pp. 272. — Еще в 1924 г. В. Глушац опубликовал статью под заглавием: Средњовековна црква босанска била је православна (Прилози за књижевност, језик, историју и фолклор 4, 1—55), в којој, полемизују с Ф. Рачким, покушао доказати, што босанска црква је уопште не

была богомильской и что никаких богомилов в Боснии вообще не существовало. Эта статья включена, в качестве отдельной главы, и в настоящую книгу, в которой автор пожелал значительно расширить свою антибогомильскую теорию. Не удовлетворяясь своим первоначальным тезисом о православии боснийской церкви, он утверждает теперь, что богомилов не только в Боснии, но и вообще никогда нигде не существовало. Для этого он столь же смело, сколь и неосновательно и произвольно перетолковывает все те многочисленные и совершенно недвусмысленные свидетельства о богомильстве, которые нам сохранили как византийские, так и славянские источники. — Рецензия: М. ДИНИЋ, Историски Гласник 1 (Београд 1948) 73—74. Г. О.

Б. ГОРЯНОВ: résumé sur l'oeuvre en préparation concernant l'insurrection des ilotes à Byzance pendant la période de 1342 à 1349. V. Изв. Акад. Наук СССР, Серия Ист. и Филос. III, 1 (1946) 92—96. М. Р.

Ф. ГРАНИЋ, *Византиска рестаурација у Цариграду 1261 и црквена унија у Лиону 1274*. Гласник Српске Православне Цркве XXVII, 9 (1946) 149—54. — Тщательно и ясно написанное изложение известных событий, связанных с восстановлением византийской власти в Константинополе и заключением лионской унии. Г. О.

Н. GRÉGOIRE, *Sainte Euphémie et l'empereur Maurice*. Muséon LIX (1946) 295—302. — L'enquête ordonnée en 593 sur le miracle du sang qui jaillissait du tombeau de sainte Euphémie, « arbitre » du concile de Chalcédoine, témoigne de la tolérance de Maurice à l'égard des monophysites. L'attitude de l'empereur justifiait de la nécessité de se concilier les Arméniens récemment annexés et levés en masse pour les campagnes danubiennes. А. Ф.

Н. GRÉGOIRE, *Cathares d'Asie Mineure, d'Italie et de France*. Mémorial L. Petit (1948) 142—151. — Le Christ est nommé « Amen » dans l'épithaphe d'un prêtre cathare du IV^e siècle (isopséphie syriaque) et dans un anathématisme du XII^e siècle, dirigé contre les Bogomiles. La rencontre témoigne de la continuité de la doctrine dualiste: un lien de filiation a bien pu exister entre les hérétiques de l'Asie Mineure et les Albigeois. А. Ф.

V. GRUMEL, *Titulature de métropolitains byzantins. I. Les métropolitains syncelles*. Études Byz. III (1945) 92—114. А. Ф.

V. GRUMEL, *Léon métropolitain d'Amasée (XII^e siècle)*. Études Byz. III (1945) 168—178. А. Ф.

V. GRUMEL, *Le Patriarcat Byzantin de Michel Cérulaire à la conquête latine. Aspects généraux*. Rev. des Études Byz. IV (1946) 257—263. А. Ф.

V. GRUMEL, *Photius et l'addition du Filioque au symbole de Nicée-Constantinople*. Rev. des Études Byz. V (1947) 218—234. — Contrairement à ce qui a été soutenu, Photius n'ignorait pas l'addition du Filioque. А. Ф.

V. GRUMEL, *Les protestes de la Sainte-Montagne de l'Athos sous Alexis I Comnène et le patriarche Nicolas III Grammaticos. Étude chronologique*. Rev. des Études Byz. V (1947) 206—217. А. Ф.

V. GRUMEL, *Remarques sur le Synodicon d'une église de Grèce*. Rev. des Études Byz. VI, 1 (1948) 67—73. — La rédaction du synodicon publié par Eustratiadès dans 'Επ. 'Ετ. Βυζ. Σπ., XIII (1937) remonte au patriarcat de Jean IX. Le texte a reçu, par la suite, des additions, dont les unes s'inséraient dans l'usage liturgique, tandis que d'autres semblent avoir été interpolées plus arbitrairement. Parmi les passages de la seconde catégorie, figure le *tomos* contre les Bogomiles, attribué ailleurs à Euthyme Zigabène (P. G., CXXXI, 40—48). А. Ф.

V. GRUMEL, *Titulature de métropolitites byzantins. II. Métropolitites hypertimes*. Mémorial L. Petit (1948) 153—184. A. F.

M. GYÓNI, *A keleti egyház jelentkezése a Temes vidékén Szent István korában*. Magyar Nyelv 42 (1946) 43—49 = *L'Église orientale dans la Hongrie du XI^e siècle*. Rev. d'Hist. Comparée, n. s. 6 (1947) 42—49. — Dans la charte datant de 1019 de Basile II, le nom d'un des kastrons de l'évêché de Braničevo Διβίσκος est la continuation de l'antique Τιβίσκον et en connection avec Τιμπίσκο, Τεμίσης, noms médiévaux de la région de Temes. Le territoire de l'archevêché d'Okhrida s'étendait donc jusqu'à la région de Temes d'où elle exerçait son influence sur les Hongrois. M. Gy.

F. HALKIN, *Un monastère copte à Famagouste au XIV^e siècle*. Le Muséon LIX (1946) 511—514. A. F.

E. R. HARDY, JR., *The Patriarchate of Alexandria: A Study in National Christianity*. Church History 15 (1946) 81—101. — A survey of the history of the patriarchate of Alexandria during the conciliar period of church history with emphasis on the relation of church and state in Egypt. P. Ch.

Ed. by YASSÄ 'ABD AL-MASĪH and O. H. E. BURMESTER, *History of the Patriarchs of the Egyptian Church (by Sawīrus ibn al-Mukaffa')*. (Public. de la S-té d'Archéol. Copte.) Cairo, 1943. — Reviewed A. S. TRITTON, *Journal of the Royal Asiatic Society of Gt. Britain and Ireland* 1946 (pts 1—2) 98—9. J. M. H.

TR. JALLAND, *The Life and Times of St. Leo the Great*. London—New York, 1941, pp. VIII, 542. — Compte-rendu: JEAN-REMY PALANQUE, *Erasmus I* (1947) 835—840. M. P.

A. H. M. JONES, *Constantine and the Conversion of Europe*. London, English Univ. Press 1948, pp. XIV, 271 + 2 maps. — A masterly study in a popular series. J. M. H.

J. KADLEC, *Byzantské křesťanství u slovanských národů*. Praha, B. Rupp 1946, pp. 179. — Étude sur l'évolution ecclésiastique chez les Slaves et sur la question de l'Union ecclésiastique suivie jusqu'à présent. M. P.

SHNORK KALOUSTIAN, *Some Attempts at Reunion between the Armenian and Greek Churches*. Sobornost 33, New series (June 1946) 15—20. — Cited here for a brief summary of the medieval position. J. M. H.

A. C. KREY, *Urban's Crusade — Success or Failure*. The American Historical Review 53 (1948) 235—250. — The author develops the theory that the union of the Greek and Roman churches was Urban's primary motive in launching the First Crusade. P. Ch.

D. LANG, *A kazárok zsidósága*. (La religion juive chez les Chazars.) Magyar Nyelv 44 (1948) 37—42. — Analysant les sources, pour la plupart de langue hébraïque qui traitent la religion des Chazars, l'auteur arrive à la conclusion que les fidèles de Dosithée, pseudo-Messie samaritain du I^{er} siècle, mêlés à d'autres groupes juifs de la diaspora avaient créé dans le Caucase « la secte des cavernes ». Arrivés au cours de leurs migrations dans la région du Caucase, les Chazars connurent cette secte. A partir du VIII^e siècle leur classe dirigeante et une partie du peuple ont embrassé la religion juive sous cette forme. Au cours de son analyse, l'auteur mentionne quelques sources byzantines. M. Gy.

V. LAURENT, *Note d'histoire ecclésiastique. La Scythie Mineure fut-elle représentée au concile de Chalcédoine?* Études Byz. III (1945) 115—123. — L'auteur répond négativement à la question ainsi posée. L'évêque de Tomi n'a pu signer les Actes du concile qu'en 452, au plus tôt. A. F.

V. LAURENT, *L'idée de guerre sainte et la tradition byzantine*. Rev. hist. du Sud-Est Europ. 23 (1946) 71—98. — Conférence donnée en 1946 à l'Institut d'histoire universelle « N. Iorga », de Bucarest. L'auteur poursuit sa vaste enquête sur l'idée de croisade,

dont les premiers résultats furent communiqués dans ses conférences tenues à Poznań et à Varsovie en 1933 [Cf. *Byzantion* VIII (1933) 779—780 et *Échos d'Orient* XXXVII (1938) 257—273]. La différence entre l'idée de guerre sainte en Occident et dans l'Orient byzantin, resté sous l'influence de l'idée impériale romaine, est finement analysée.

A. E.

V. LAURENT, *Aux origines de l'Église de Moldavie. Le métropolite Jérémie et l'évêque Joseph*. Rev. des Études Byz. V (1947) 158—170.

A. F.

V. LAURENT, *Le rituel de l'investiture du patriarche byzantin au début du XV^e siècle*. Bull. de la Sect. Hist. de l'Acad. Roumaine 28 (1947) 218—232. — Contrairement à ce qu'en pense L. BRÉHIER, *L'investiture des patriarches de Constantinople au moyen-âge*, dans les *Miscellanea Giovanni Mercati* III, Città del Vaticano 1946, 368—372, on ne peut discerner vers la fin de l'Empire, dans l'élection et le rituel de l'investiture du patriarche de Constantinople aucune marque d'une diminution des prérogatives impériales. Le témoignage du métropolite Macaire d'Ancyre (début du XV^e siècle) — on publie le texte d'après le cod. paris. gr. 1379 — est formel et concorde d'ailleurs avec les autres expositions y comprise celle de Syméon de Thessalonique (* 1429).

A. E.

V. LAURENT, *Le titre de patriarche œcuménique et la signature patriarchale. Recherches de diplomatique et de sigillographie byzantines*. Rev. des Études Byz. VI, 1 (1948) 5—26. — Photios a introduit le titre de Patriarche Œcuménique dans le protocole des actes de chancellerie, Michel Cérulaire dans la sigillographie, mais c'est seulement après 1204 que la même formule fait son apparition dans les signatures.

A. F.

V. LAURENT, *La liste épiscopale de la Métropole d'Athènes d'après le synodicon d'une de ses églises suffragantes*. Mémoires L. Petit (1948) 272—291. — La comparaison de ce texte (éd. Eustratiadès, 'Επ. 'Ετ. Βυζ. Σπ. XIII (1937) à d'autres textes analogues fournit l'occasion de reconstituer la succession épiscopale d'Athènes du X^e au XIII^e s. Renseignements souvent nouveaux sur les prélats mentionnés.

A. F.

J. LEBON, *Autour du cas de Dioscore d'Alexandrie*. Le Muséon LIX (1946) 515—528. — Textes syriaques en faveur du président du Brigandage d'Ephèse.

A. F.

L. TH. LEFORT, *Un document pachômien méconnu*. Le Muséon LX (1947) 269—283. — Étude du texte signalé sous le № 230 dans le catalogue de la collection Borgia par Zoega.

A. F.

J. LONGNON, *L'organisation de l'Église d'Athènes par Innocent III*. Mémoires L. Petit (1948) 336—346.

A. F.

E. MERCENIER, *Le monastère de Mar Saba*. Irénikon XX (1947) 283—297. — Description de l'état actuel du monastère et de sa règle.

A. F.

GY. MORAVCSIK, *Byzantine Christianity and the Magyars in the Period of their Migration*. The American Slavic and East Eur. Rev. V, 14—15 (1946) 29—45. — L'auteur complète les résultats de ses anciennes recherches, publiées en hongrois en 1938 dans *Szent István-Emlékkönyv* t. I, par de nouveaux documents. Il donne un résumé de l'activité des missionnaires byzantins parmi les Hongrois jusqu'à la conquête de la Hongrie actuelle au IX^e siècle.

M. Gy.

GY. MORAVCSIK, *The Role of the Byzantine Church in Medieval Hungary*. The American Slavic and East Eur. Rev. 6, (1947) Nos 16—17, 134—152. — Traces the influence of the Byzantine Church in medieval Hungary. Shows that the Greek Church had a considerable congregation in Hungary.

P. Ch.

B. МОШИН, *Св. патријарх Калист и Српска Црква*. Гласник српске православне цркве XXVII, 9 (1946) 192—206. — Содержание этой интереснейшей статьи шире её

заглавия. Она дает подробный анализ не только церковных, но и сложных политических взаимоотношений Византии и Сербии в середине XIV в. Путем исследования всех доступных источников и особенно тщательного изучения обширного материала грамот, с учетом многих существенных, доселе неотмеченных и неиспользованных данных, автору удается значительно дополнить и уточнить наши сведения о византийско-сербских церковных и политических отношениях во времена Душана. Особенно интересно освещен вопрос о положении Афона в период сербской власти, о сербизации высшего церковного управления на завоеванной Душаном территории, о брачных планах, долженствовавших закрепить соглашение Душана с Иоанном Палеологом, о последнем походе и месте смерти Душана. То обстоятельство, что анафема сербской церкви была провозглашена Каллистом лишь много лет спустя после венчания Душана на царство и учреждения сербской патриархии (как устанавливает М., в период между осенью 1352 и весной 1354 г.) заставляет искать объяснение этому акту в политической обстановке того времени, прежде всего, как убедительно показывает М. в том факте, что во время византийской гражданской войны сербский царь поддерживал соперника Кантакузина, Иоанна V Палеолога. Вполне соглашаясь с таким толкованием событий, следует все же отметить, что сообщение продолжателя Даниила, согласно которому предпринятая впоследствии Душаном попытка устранить возникший церковный раскол окончилась неудачей «ради сана и городов», едва ли можно понимать в том смысле что переговоры потерпели неуспех из-за присвоенного себе Душаном царского титула и захвата им византийских территорий (как полагает М., стр. 203). Речь здесь идет, как ясно видно из контекста сообщения продолжателя Даниила, о титуле сербского патриарха и о том, что из многих занятых им городов Душан изгнал митрополитов-греков, заменив их сербами, т. е. о вопросе, который М. сам весьма удачно разъяснил в начале своего исследования (стр. 196).

Г. О.

В. МОШИН, *Русские на Афоне и русковизантийские отношения в XI—XII вв. Byzantinoslavica IX (1947—48) 55—85.* — La contribution au problème des relations internationales de la Russie, basée principalement sur les actes du monastère de St. Panthéleimon de l'Athos. M. P.

H. MULLER, *Christians and Pagans from Constantine to Augustine. Part I. Pretoria, Union Booksellers (1946).* — Reviewed by H. E. W. TURNER in *Theology* 50 (1947) No 319, 36—7. ("A competent survey rather than an original contribution"); by N. H. BAYNES, *Class. Rev.* 62 (1948) No 1, 34—35. J. M. H.

T. NAGY, *A Quirinus-reliquiák translatiójának időpontja Pannonia prima későrómai sorsának tükrében. Tanulmányok a pannoniai egyháztörténethez IV. (Date de la translation des reliques de Quirinus à la lumière des sources du IV^e et V^e siècle concernant la Pannonia prima. Études d'histoire ecclésiastique pannonienne.) Regnum. Egyháztörténeti Évkönyv 6 (1944—46) 244—257.* — Se servant de toute la documentation sur l'histoire de la Pannonie aux IV^e et V^e siècles, l'auteur cherche à préciser le moment où les reliques du martyr Quirinus, évêque de Siscie, ont été déposées dans la catacombe de Saint-Sébastien à Rome. Il établit une relation entre leur translation et les émeutes des années 405—406. M. Gy.

P. NĂSTUREL, *Lista patriarhilor ortodocși. Constantinopol, Alexandria, Antiohia și Ierusalim. Hrisovul 7 (1947) 147—186.* — Compilation utile mais hâtive, faite en partie d'après d'autres compilations. L'auteur ignore beaucoup de travaux spéciaux, qui corrigent sur plus d'un point ses catalogues. Pour nous résumer aux seuls *Échos d'Orient*, voici quelques études qu'il n'a pas su utiliser: V. GRUMEL, *Le patriarchat*

et les patriarches d'Antioche sous la domination byzantine (969—1084), rev. cit. 37 (1934) 129—147. — Id., *Les patriarches grecs d'Antioche du nom de Jean* (XI^{ème} et XII^{ème} siècles), ibid. 36 (1933) 179—299. — Id., *Notes pour l'« Oriens Christianus »*, ib. 37 (1934) 53—55. — Id., *Chronologie des patriarches iconoclastes du IX^{ème} siècle*, ibid. 38 (1935), 162—166 et 506. V. LAURENT, *Notes de chronographie et d'histoire byzantine*, ib. 40 (1937) 157—162 et 169—174, et A. VOGT, *Notes sur la chronologie des patriarches de Constantinople aux IX^{ème} et X^{ème} siècles*, ibid. 36 (1933) 275—278. A. E.

D. OBOLENSKY, *The Bogomils. A Study in Balkan Neo-Manichaeism*. Cambridge, University Press 1948, pp. XIV, 317 + 1 map. — Le compte-rendu détaillé dans le vol. suivant. J. M. H.

P. OURLIAC, *Louis XI et le cardinal Bessarion*. Bull. de la S^te Archéol. du Midi de la France, 3-e série (1945) 33—52. A. F.

P. PEETERS, *L'épilogue du synode de Tyr en 335*. Anal. Boll. LXIII (1945) 131—141. — Examen des événements à la lumière des κεφάλαια placés au début de la version syriaque des Lettres festales de s. Athanase. Le traitement infligé au saint fut plus brutal que ne le laissent entendre ses propres écrits. A. F.

P. PEETERS, *Comment S. Athanase s'enfuit de Tyr en 335*. Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 5^e série, XXX (1944—1946) 131—171. A. F.

P. PEETERS, *Un manuscrit byzantin daté du pontificat du pape Jean XIX en 1029—1030*. Mémorial L. Petit (1948) 372—392. — Le nom de Jean XIX figure en tête d'une liste de la hiérarchie œcuménique que l'on trouve dans un manuscrit géorgien copié à Constantinople en 1029—1030. Il faut en conclure, semble-t-il, que le schisme oriental n'était pas encore consommé à cette époque, du moins dans « la tradition et la conscience chrétienne ». A. F.

D. M. PIPPIDI, *Niceta di Remesiana e le origini del cristianesimo dacoromano*. Rev. hist. du Sud-Est Eur. 23 (1946) 99—117. — L'auteur reprend à l'aide de A. E. Burn, *Niceta of Remesiana*, Cambridge, 1905, l'analyse du poème de S. Paulin de Nole, *De Reditu Nicetae episcopi*. Rien ne permet d'affirmer — comme l'a fait Pârvan, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*. București, 1911 — et d'autres après lui, que Nicetas ait propagé l'Évangile du côté gauche du Danube ou dans la Scythie mineure. A. E.

O. POLÁCH, *Církevně právní poměry ve středním Podunají od rozšíření křesťanství až do pádu Veliké Moravy*. Praha, Acad. Velehradensis XIX (1948) 285—314. — L'auteur dessine les relations dans l'organisation administrative et ecclésiastique dans le bassin du Danube central depuis la division de l'Empire romain jusqu'au IX^e siècle. On éclaire ainsi la scène de l'activité des Saints Cyrille et Méthode. M. P.

I. PULPEA, *Episcopul Valentinian de Tomis*. Corespondența lui cu Papa Vigilius în cheștiunea « celor trei capitale ». Biserica Ortodoxă Română 65 (1947) 200—212. — La querelle autour des « trois chapitres », l'attitude du pape Vigile, sa correspondance avec l'évêque de Tomis, Valentinien (A. D. 550), et ses rapports avec Justinien, sont repris d'après les sources et une bibliographie parfois surannée, sans aucun apport nouveau. L'auteur pense pouvoir esquisser la politique religieuse de Justinien et le rôle joué par le pape Vigile, sans connaître les ouvrages généraux sur la papauté de E. Caspar, *Geschichte des Papsttums II. Das Papsttum unter byzantinischer Herrschaft*, Tübingen 1933 ou de J. Haller, *Das Papsttum I*, Stuttgart 1934, et surtout les derniers écrits de E. Schwartz, *Drei dogmatische Schriften Justinians* (Abhandl. Bayer. Akad. d. Wiss., Phil.-Hist. Abt. N. F., Heft 18), München 1939 et sa communication: I. Vigiliusbriefe.

II. Zur Kirchenpolitik Justinians (Sitzungsber. Bayer. Akad. d. Wiss., Phil.-Hist. Abt., 1940, Heft 2). A. E.

Б. С. РАДОЈИЧИЋ, «Пети испросни» патријарх. Гласник Српске Православне Цркве XXVII, 9 (1946) 163—4. — Сообщаемое Вуком Караджичем приращение, согласно которому может существовать только четыре патриарха на свете, тогда как пятый, сербский патриарх — «выпрошенный», Р. считает внушенным греками и возникшим после отмены московской патриархии Петром Великим. — Вне связи с этим вопросом, Р. во второй половине своей заметки излагает некоторые выводы исследования епископа Иллариона Зеремского, «Из истории Пећке патриархии» (1931), — в целях опровержения мнения М. Ласкариса (*Mélanges Diehl* I, 1930), что при состоявшемся в 1375 г. примирении византийской и сербской церковью титул патриарха не был признан за руководителем сербской церкви. Отметим, к стати, что против теории Ласкариса выдвинуты были возражения и в нашей рецензии напечатанной в *Seminarium Kondakovianum* V (1932) 323—4. Г. О.

M. RICHARD, *Théodoret, Jean d'Antioche et les moines d'Orient*. *Mélanges de Science Relig.* III (1946) 147—156. A. F.

J. RICHARD, *Note sur l'archidiocèse d'Apamée et les conquêtes de Raymond de Saint-Gilles en Syrie du Nord*. *Syria* XXV (1946-1948) 103—108. A. F.

M. RICHARD, *Léonce de Byzance était-il origéniste?* *Rev. des Études Byz.* V (1947) 31—66. — L'auteur répond affirmativement à cette question. A. F.

M. J. ROUET de JOURNAL, *Textes ascétiques des Pères de l'Église*. Fribourg (Bale), 1947, pp. XVI, 384. — Compte-rendu: R. GUILLAND, *Rev. des Études Grecques* LXI (1948) 328—329. A. F.

P. ROUSSET, *Les origines et le caractère de la première Croisade*. Neuchâtel (Suisse), 1945, pp. 160. — Compte-rendu: J. L. LA MONTE, *Speculum* XXIII, 2 (1948) 328—331. A. F.

ST. RUNCIMAN, *The Medieval Manichee: A Study of the Christian Dualist Heresy*. Cambridge Univ. Press 1947, pp. X, 212. — Reviewed by C. JE(NKINS) in *English Hist. Rev.* 62 (1947) 553 and critically by G. EVERY in *Theology* 50 (1947) No. 330, 467—469; A. СОЛОВЬЕВ, v. ici p. 96—102. J. M. H.

S. SALAVILLE, *Deux documents inédits sur les dissensions religieuses byzantines entre 1275 et 1310*. *Rev. des Études Byz.* V (1947) 116—136. — Analyse de sermons anti-unionistes de Théolepte de Philadelphie. A. F.

W. SESTON, *Constantine as a 'Bishop'*. *Journal of Roman Studies* 37 (1947) 127—131. — Discusses *Vita Const.*, VI, 24 and concludes that "the theory of the 'bishop of those outside' does not come from Eusebius of Caesarea". J. M. H.

A. СОЛОВЬЕВ, Гост Радин и његов тестаменат. Преглед II, 7 (1947) 310—318. — Рассматривая известное и многократно комментировавшееся завещание Гостя Радина, автор восстанавливает биографию этого видного члена боснийской церкви, характеризуя его, как типичного представителя боснийского богомилства в последний период его существования, когда оно «утратило свой первоначальный социальный порыв и связало свою судьбу с классовыми интересами феодальной аристократии». Г. О.

A. СОЛОВЬЕВ, Постапак и пропаст «Босанске цркве». Просвјетни Радник II, 6 (јуни 1947) 15—17; 7—8 (јули—август 1947) 9—17. — Автор убедительно доказывает богомилство боснийской церкви, отрицавшееся некоторыми учеными (Глушац, Шидак), и подчеркивает социальный характер богомилского движения. Г. О.

M. TARCHNIŠVILI, *Sources arméno-géorgiennes de l'histoire ancienne de l'Eglise de Géorgie*. Le Muséon LX (1947) 29—50. A. F.

W. TELFER, *When did the Arian Controversy begin?* Journal of Theol. Studies 47 (1946) 129—142. — T. argues that the outbreak was not A. D. 318 but July, 323. J. M. H.

E. A. THOMPSON, *Christian Missionaries among the Huns*. Hermathena 67 (1946) 73—79. — T. describes attempts to convert the Huns during the 5th and 6th centuries. J. M. H.

E. TURDEANU, *Grégoire Camblak: faux arguments d'une biographie*. Rev. des Études Slaves XXII (1946) 46—81. — Les trois lettres publiées par Jacimirskij, dont il ressort que Camblak aurait été hégoumène de Neamtu après avoir quitté le siège métropolitain de Kiev, ne sont qu'un faux, datable de 1898 environ. A. F.

P. Л. ВЕСЕЛИНОВИЋ, *Патријарх Јоаникије*. Гласник Српске Православне Цркве XXVII, 9 (1946) 131—34. — Предлагаемая биография первого сербского патриарха составлена внимательно и старательно, но не содержит каких-либо существенных новых фактов или выводов. Местами изложение автора могло бы быть теперь дополнено и уточнено на основании выше приведенной статьи В. Мошина. Г. О.

J. ZEILLER, *Une primatie éphémère dans l'ancien Illyricum: Sardique*. Mémorial L. Petit (1948) 423—426. A. F.

8. GÉOGRAPHIE, TOPOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE

M. BANESCU, *Les frontières de l'ancien État bulgare*. Mémorial L. Petit (1948) 4—14. Contrairement à l'opinion généralement admise, ni l'empire de Krum, ni celui de Syméon, n'englobaient le territoire de la Roumanie. A. F.

R. GUILLAND, *Constantinople byzantine. Le Boucoléon. La plage du Boucoléon*. V. ici p. 16—27. M. P.

J. JANIN, *Note sur les Régions de Constantinople byzantine*. Études Byz. III (1945) 28—42. — Localisation nouvelle des 7^e, 8^e, 9^e et 11^e régions. A. F.

R. JANIN, *Les monastères du Christ Philanthrope à Constantinople*. Rev. des Études Byz. IV (1946) 135—162. — Contrairement à ce qui a été soutenu, il y a eu deux monastères placés sous ce vocable. Le premier a été fondé par Irène Ducas, femme d'Alexis Comnène, l'autre, dont la date de fondation n'est pas connue, a été restauré au XIV s. par Irène Choumnos. Histoire et localisation de ces fondations. Prosopographie des Philanthropènes. A. F.

R. JANIN, *Topographie de Constantinople byzantine. Quelques quartiers mal connus*. Mémorial L. Petit (1948) 218—232. Τὰ Ἀρματίου, τὰ Ἀρεοβίνδου, τὰ Λιβός (= τὰ Λίβα) Μεροδοσάγαρις, Λαγοῦτα, Saint-Taraise. C'est à tort, semble-t-il, que J. fait figurer dans cette liste τὰ Λιβάδια qui est un nom de couvent, μοναστήριον τῆς κυρᾶς Εὐφροσύνης τὰ Λιβάδια, et non une toponymie (il eut fallu soit le génitif pluriel, soit la préposition εἰς ou ἐν). A. F.

A. H. M. JONES, *The Topography of Roman Syria: Review*. Geogr. Journal 108, (1946, publ. 1947) nos. 1—3, 89—92. — A discussion of R. Mousterde and A. Poidebard, *Le Limes de Chalcis: organisation de la steppe en haute Syrie romaine* (Délégation générale de la France en Levant, vol. 38). Paris, 1945. — J. gives some correction of detail but points out that this is "a notable contribution to the historical topography of the Levant". J. M. H.

B. MEYER and A. M. SCHNEIDER, *Die Landmauer von Konstantinopel*. Teil II. Berlin, Walter de Gruyter 1943 (Archäol. Institut des Deutschen Reiches. Denkmäler antiker Architektur, Bd. 8). — Reviewed by O. DAVIES, *Journal of Roman Studies* 37 (1947) 223—4. J. M. H.

G. MILLET, *Le Forum d'Arcadius: la dénomination, les statues*. Mémoires L. Petit (1948) 361—365. A. F.

R. MOUTERDE et A. POIDEBAR, *Le limes de Chalcis. Organisation de la steppe en haute Syrie romaine. Documents aériens et épigraphiques*. Paris, 1945. Texte: pp. XVI, 254 et 1 carte; Atlas: 131 pl., 6 plans et 1 carte générale. (Bibl. archéologique et historique, publ. par le Service des antiquités du haut-commissariat de la République française en Syrie et au Liban, XXXVIII). — Comptes-rendus: P. PEETERS, *Anal. Boll. LXIII* (1945) 258—260; R. DUSSAUD, *Syria XXV* (1946—1948) 144—147; P. DESCHAMPS, *Journal des Savants* (1945), juillet—décembre, 97—104. A. F.

L. NAGY, *Az ESKÜ-téri római erőd, Pest város őse*. (La forteresse romaine de la Place ESKÜ, ancêtre de la ville de Pest.) Budapest, 1946, pp. 114. Budapest Székesfőváros várostörténeti monográfiái 17. Szerk. Zakariás G. S. — Le byzantinologue s'intéresse au chapitre VI (pp. 99—103). L'auteur y écrit de l'époque de la construction du camp de Pest et de la continuité romaine jusqu'à 400 a. D. en partie à la base des sources byzantines (Pseudo-Hydattios, *Notitia Dignitatum*). M. Gy.

R. F. SEYBOLT, *The 'Adriatic Port' in the Legenda Aurea*. *Speculum* 21 (1946) 500—504. — A criticism of the editors and translators of the *Legenda Aurea* for not identifying the *portui adriato* or *adriatico* of the legend. *Portui adriato* = Adriaca, on the coast of Lycia about three miles to the west of Myra. P. Ch.

9.* BYZANTINOLOGIE ET BYZANTINOLOGUES

B. АЛЪТМАН—А. КАЖДАН, *Византиноведческая сессия Отделения истории и философии А. Н. СССР*. (27—28 ноября 1947 г.) *Вопросы Истории* 2 (1948) 164—167. M. P.

D. ANGUELOV—D. DIMITROV, *Bulletin des publications sur les travaux bulgares dans le domaine de la byzantinologie pendant les années 1939—1945*. *Byzantinoslavica IX* (1947—48) 355—378. M. P.

N. BĂNESCU, *Charles Diehl (1859—1944)*. *Bull. de la Section hist. de l'Acad. Roumaine* 28 (1947) 3—31. — Conférence faite à l'Université populaire en novembre 1945, sur l'illustre savant français, grand ami de la Roumanie. A. F.

N.-H. BAYNES, *Bulletin bibliographique des publications concernant l'histoire du christianisme primitif et de l'ancienne Église, parues en Grande-Bretagne de 1939 à 1945*. *Rev. de l'Hist. des Relig.* CXXXI (1946) 109—144. A. F.

A. K. БЕРГЕР, *Новая серия журнала «Byzantion»*. *Виз. Врем.* I (XXVI) (1947) 345—369. — L'auteur donne une information sur la nouvelle série de «Byzantion» (en Amérique). Fl.

A. BERGER and A. A. SCHILLER, *Bibliography of Anglo-American Studies in Roman, Greek, and Greco-Egyptian Law and Related Sciences*. II. Seminar: An Annual Extraordinary Number of the *Jurist* 5 (1947) 62—85. — This bibliography covers the period

* Les notes bibliographiques concernant l'histoire de l'art seront apportées dans le cahier suivant.

from April 1945 to April 1947. The first number, published in Seminar, vol. 3 (1945) covered the period from 1939 to 1945. P. Ch.

L. BRÉHIER, *Charles Diehl (1859—1944)* Byzantinoslavica IX (1947—48) 148—150. — Nécrologe. M. P.

L. BRÉHIER, *Histoire byzantine*. Rev. Hist. (1948) 252—272. — Bulletin de bibliographie critique depuis 1939. A. F.

Byzantinoslavica IX (Prague 1947—1948), pp. XII, 412. — Comptes-rendus: A. DOSTÁL, Listy Filol. 71 (1947) 234—244; id., Časopis pro moderní filol. XXI (1948) 123—124; Д. КРЪНДЖАЛОВ, Исторический Преглед IV, 2 (1947) 261—262; J. MYSLIVEC, Vyšehrad III, 3 (1947) 48; J. POLIŠENSKÝ, Philologica III (1948) No. 4; S. H. T(HOMPSON), Journal of Central Europ. Affairs 8, 1 (1948); R. GUILLAND, Rev. des Études Grecques LXI (1948) 331—332, 521—522; (A. P. COLEMAN), Bulletin of the American Association of Teachers of Slavic and East European Languages VI, 3 (1949) 72. M. P.

J. C. CAMPBELL, *Nicholas Iorga*. Slavonic and East Europ. Rev. 26 (1947) No. 66, 44—59. — "A tribute from the Englishspeaking world". J. M. H.

P. CHARANIS, *Byzantine Studies in the United States during the War, and their Future*. Byzantinoslavica IX (1947—1948) 342—354. M. P.

Sixième Congrès International d'Études Byzantines. Algiers 2—7 Octobre 1939. Résumés des rapports et communications. Préface de G. MILLET. Paris, 1940, pp. V, 287. — Ce volume n'a pas encore été mis en vente. Un certain nombre d'exemplaires en a été distribué aux membres du VI^e Congrès tenu à Paris en 1948. A. F.

P. DARROUZES, *Éditions de textes byzantins depuis 1939*. Rev. des Études Byz. VI, 1 (1948) 101—111. — Souhaitons que l'auteur poursuive la publication de ce bulletin utile. Un index de noms d'auteurs ou, à défaut, de titres en rendrait plus commode la consultation. A. F.

F. DE RUYT, *Franz Cumont (1868—1947)*. L'Antiquité Class. XVI (1947) 5—11. A. F.

CH. DELVOYE, *L'École française d'Athènes et les études byzantines (A l'occasion du Centenaire)*. Rev. des Études Byz. VI, 1 (1948) 94—100. A. F.

Д. П. ДИМИТРОВ, Никола А. Мушмов (1869—1942). — Byzantinoslavica IX (1947—1948) 408—409. — Nécrologe. M. P.

A. DOSTÁL, *Les VI^e et VII^e Congrès internationaux d'Études byzantines*. V. ici p. 139—145. M. P.

T. J. DUNBABIN, *Archaeology in Greece 1939—1945*. Journal of Hellenic Studies 64 (1944, publ. 1946) 78—97. J. M. H.

E. DYGGVE, *Oriental and Classic Archaeology*. Reprint from The Humanities and the Sciences in Denmark during the Second World War 1948. Pp. 55—63. — With the bibliography of 105 works. M. P.

J. EISNER, *Lubor Niederle (1865—1944)*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 154—158. — Nécrologe. M. P.

Е. ЕЛЕОНСКАЯ, *Иностранная библиография по истории Византии (книга 1928—1941 гг.)*. Виз. Врем. I (XXVI) (1947) 316—345. — L'auteur donne un aperçu de la bibliographie étrangère de l'histoire byzantine des années 1928—1941. Fl.

A. ELIAN, *Die byzantinischen Studien in Rumänien. Bemerkungen und Ergänzungen zu einem „Abriss der Rumänischen Byzantinistik"*. Balcania V, 1 (1946) 33—78. M. P.

- A. ELIAN, *Les études byzantines en Roumaine 1939—1945*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 393—405. M. P.
- W. ENSSLIN, *Bericht über deutsche Veröffentlichungen zur byzantinischen Geschichte aus den Jahren 1939—1947*. Byzantion XVIII (1948) 261—302. A. F.
- L. van der ESSEN, *Ernest Stein, historien du Bas-Empire et de Byzance (1891—1945)*. Rev. de l'Hist. Eccl. XLI (1946) 422—435. A. F.
- G. GARITTE, *Ernest Stein*. L'Antiquité Class. XV (1906) 297—302. A. F.
- Б. ГОРЯНОВ, Г. А. Острогорский и его труды по истории Византии. Вопросы Истории 3—4 (1945) 135—142. М. Р.
- Б. ГОРЯНОВ, Ф. И. Успенский и его значение в византиноведении (К столетию со дня рождения 1845 — 7 февраля — 1945 г.). Виз. Врем. I (XXVI) (1947) 29—108. — L'auteur donne la biographie de Ouspenskij et un aperçu de son activité comme un historien-byzantiniste. Fl.
- Б. ГОРЯНОВ, М. А. Шангин (некролог). Виз. Врем. 1 (XXVI) (1947) 381—385. Fl.
- Б. ГОРЯНОВ, Вопросы византиноведения на сессии Отделения истории и фило-софии АН СССР. (Октябрь 1946 года.) Вестник Древней Истории 2 (1947) 207—211. М. Р.
- Б. ГОРЯНОВ, По поводу выступления профессора Грегуара. Вопросы Истории 1 (1948) 110—112. — La polémique avec M. Grégoire à la marge de son article: Les études byzantines en Russie soviétique (v. plus bas). M. P.
- B. GORIANOV, *Les études byzantines en Russie soviétique*. Rev. des Études Byz. VI, 1 (1948) 94—100. A. F.
- Б. ГОРЯНОВ, Успехите на византинознанието в СССР. Исторически Преглед IV, 1 (1947—48) 131—137. — Une version bulgare de l'étude précédente, publiée en même temps. M. P.
- А. Г. ГОТАЛОВ-ГОТЛИБ, Ф. И. Успенский как профессор и научный руководи-тель. Виз. Врем. 1 (XXVI) (1947) 114—126. — L'ancien élève de Ouspenskij appré-cie ses mérites de professeur (à Odessa). Fl.
- A. GRABAR, *Note sommaire sur les travaux français dans le domaine de la byzantino-logie pendant les années 1939—45*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 126—132. M. P.
- H. GRÉGOIRE, *Les Études byzantines en Russie soviétique*. Académie royale de Bel-gique. Bull. de la Classe des Lettres, 5^e série, XXXII (1946) 194—210. A. F.
- H. GRÉGOIRE, *Le Congrès Byzantin de Bruxelles*. — Le Flambeau 31, Nouvelle Série No. 3 (1948) 255—276. — Le compte-rendu sur le VII^e Congrès d'Études byzan-tines au commencement du mois d'août 1948. M. P.
- R. GUILLAND, *Hommage à Charles Diehl*. Études Byz. III (1945) 5—18. A. F.
- M. GYÓNI, *Les études byzantines en Hongrie pendant la guerre (1939—1945)*. Rev. des Études Byz. 5 (1947) 240—256. — Résumé bibliographique. Cf. Gy. MORAVCSIK, in Byzantinoslavica IX, 2 (1948) 379 sq. M. Gy.
- C. HAMBURGER, *L'Oeuvre de M. Henri Grégoire*. Byzantina-Metabyzantina 1 (1946) 1—16. — An almost exhaustible bibliography of the scientific publications of H. Gré-goire. P. Ch.
- C. HAMBURGER, *Publications de M. Ernest Honigmann*. Byzantina-Metabyzantina 1 (1946) 17—22. — A list of the scientific publications of Ernest Honigmann. P. Ch.
- K. HORÁLEK, *Jan Fršek (1896—1942)*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 406—408. — Nécrologe. M. P.

- K. HORÁLEK, *Nicolas van Wijk (1880—1941)*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 409—411. — Nécrologe. M. P.
- J. M. HUSSEY—N. H. BAYNES, *Report on the Work Published in the British Isles During the Years 1939—1945*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 113—126. M. P.
- Journal of Roman Studies*, 37 (1947). The papers in this volume were presented to Professor N. H. BAYNES on his seventieth birthday. Pp. 3—9 contain a bibliography of his published writings. — Compte-rendu: V. LAURENT, *Rev. des Études Byz.* VI (1948) 112—116. J. M. H.
- C. H. КАНТЕРЕВ, *Bibliographia Uspenskiana. I. Хронологический указатель трудов. II. Литература о Ф. И. Успенском*. Виз. Врем. 1 (XXVI) (1947) 270—314. — Bibliographie complète et détaillée de l'œuvre de Ouspenskij. Fl.
- Д. КРЪНДЖАЛОВ, *Константин Иречек. По случай 28 години от неговата смърт*. Исторически Преглед II, 3 (1945—1946) 369—372. M. P.
- Д. КРЪНДЖАЛОВ, *Проф. д-р Милада Паулова, гост на Софийския университет*. Исторически Преглед IV, 2 (1947) 270—272. A. D.
- К. М. КУЕВ, *Проф. Йордан Иванов*. Исторически Преглед IV, 2 (1947) 268—269. — Nécrologe. M. P.
- J. KURZ, *Jan Frček*. Časopis pro moderní filologii 30 (1946) 1—9. — Nécrologe. M. P.
- V. LAURENT, *Nicolas Iorga, historien de la vie byzantine*. *Rev. des Études Byz.* IV (1946) 5—23. A. F.
- V. LAURENT, *L'œuvre scientifique de Mgr Louis Petit (1868—1927)*. Mémorial L. Petit (1948) VII—XXVIII. A. F.
- Н. С. ЛЕБЕДЕВ, *Научное рукописное наследство академика Ф. И. Успенского*. Виз. Врем. 1 (XXVI) (1947) 109—113. — L'auteur donne un aperçu des œuvres inédites de F. Ouspenskij. Fl.
- Н. С. ЛЕБЕДЕВ, *Византиноведение в СССР 1936—1946 гг.* — Byzantinoslavica IX (1947—48) 97—112. M. P.
- Н. С. ЛЕБЕДЕВ, С. П. Шестаков (1864—1940). Byzantinoslavica IX (1947—48) 159—166. — Nécrologe. M. P.
- Н. С. ЛЕБЕДЕВ и Ф. М. РОССЕЙКИН, *Издания византийских текстов в западно-европейской литературе*. Виз. Сборник (1945) 265—269. — V. ici p. 76. M. P.
- М. В. ЛЕВЧЕНКО, *Задачи современного византиноведения*. Виз. Сборник (1945) 3—11. — V. ici p. 76. M. P.
- М. В. ЛЕВЧЕНКО, *Проблемы истории Византии*. Сессия Отделения истории и философии АН СССР. Вопросы Истории 1 (1947) 145—148. M. P.
- М. В. ЛЕВЧЕНКО, *В византийской группе Ленинградского отделения Института Истории Академии Наук СССР*. Виз. Врем. 1 (XXVI) (1947) 378—380. — L'information sur l'activité scientifique du groupe de byzantinistes à Léninegrad. Fl.
- М. В. ЛЕВЧЕНКО, *Шарль Диль и его значение в византиноведении*. Вопросы Истории 3 (1947), 100—105. M. P.
- М. В. ЛЕВЧЕНКО, В. Е. Вальденберг (1871—1941). Byzantinoslavica IX (1947—48) 169—173. — Nécrologe. M. P.
- Е. Э. ЛИПШИЦ, *Византиноведение в Ленинградском Государственном Университете*. Виз. Врем. 1 (XXVI) (1947) 380—1. — L'information sur l'activité des byzantinistes à l'Université à Léninegrad. Fl.
- J. MACŮREK, *Dějepisectví evropského východu*. V Praze, Historický klub 1946, pp. 350. — Le travail se divise en deux parties. Dans la première, on traite la conception

de «l'histoire de l'Europe orientale» et l'on décrit la polémique qui a été ouverte autour de cette conception au congrès de la Fédération des historiens de l'Europe orientale, réuni à Varsovie en 1933 et pendant les années suivantes. La deuxième partie est consacrée à l'historiographie propre. L'historiographie byzantine est étudiée dans la II^e partie, chap. 1 et 2. Compte-rendu: И. МИЛЛЕР, Вопросы Истории 11 (1948) 118—123.

M. P.

J. MACÚREK, *Nicolae Iorga (1871—1940)*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 150—154. — Nécrologe.

M. P.

T. M(ANTEUFFEL), *Kazimierz Zakrzewski (1900—1941)*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 173—174. — Nécrologe.

M. P.

A. MAZON et A. VAILLANT, *Publications récentes sur la littérature vieux-slave*. Journal des Savants (1945) juillet-décembre, 161—165.

A. F.

Mémorial Louis Petit. Melanges d'Histoire et d'Archeologie Byzantines. Bucarest, Institut Français d'Études Byz. 1948, pp. XXVIII, 426 et 2 pl. (Archives de l'Orient Latin, I).

A. F.

Gy. MORAVCSIK, *Byzantine Studies in Hungary 1939—1945*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 379—392.

M. P.

Gy. MORAVCSIK, *Les tâches actuelles de la byzantinologie*. V. ici p. 1—10. M. P.

B. НОБАК, *Фердинанд Шишић (1869—1940)*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 166—169. — Nécrologe.

M. P.

Г. А. ОСТРОГОРСКИЙ—С. РАДОЙЧИЧ, *Работа по византиноведению в Югославии за 1939—1945 гг.* Byzantinoslavica IX (1947—48) 133—142.

M. P.

Г. А. ОСТРОГОРСКИЙ, *Филарст Гранич (1883—1948)*. — Nécrologe. V. ici p. 135—138.

M. P.

M. PAULOVÁ, *Byzantine Studies in Czechoslovakia During the Occupation of 1939—1945*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 144—147.

A. D.

Ф. М. РОССЕЙКИН, *Византия и Славяне*. (Библиографический обзор за 1922—1938 гг.) Византийский Сборник 1945, 270—273. — V. ici p. 77.

M. P.

ST. RUNCIMAN, *Byzantine Studies in Turkey 1939—1945*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 143—144.

M. P.

G. RYCKMANS, *Après vingt-cinq ans*. M. L. Th. Lefort, directeur du Muséeon. 1921—1946. Le Muséeon LIX (1946) 1—16.

A. F.

A. SALMASLIAN, *Bibliographie de l'Arménie*. Paris, 1946, pp. 196. — Compte-rendu:

J. MUYLDERMANS, Le Muséeon LX (1947) 299—300.

A. F.

Византийский Сборник, под редакцией проф. М. В. ЛЕВЧЕНКО. Акад. Наук СССР. Институт Истории. Москва—Ленинград, Издательство АН СССР 1945. — Comptes rendus: Б. ГОРЯНОВ, Изв. Акад. Наук СССР II, 6 (1946) 452—456; id., Вопросы Истории 4 (1946) 136—140; Е. Н. СКРЖИНСКАЯ, Вестник Акад. Наук СССР (1946) No. 5—6; GY. MORAVCSIK, Erasmus I (1947) 746—748; id., Archivum Philologicum 70 (1947) 145—147; id. Rev. d' Hist. Comparée 25 (1947) 120—121; M. PAULOVÁ, v. ici p. 76—87.

M. P.

Сессия Отделения истории и философии Акад. Наук СССР. Вопросы Истории 5 (1947) 162—165. — Aux pages 164—165 les informations sur les fouilles en Crimée.

M. P.

Сессия по вопросам истории Византии (27—28 ноября 1947 г.). В Отделении Истории и Философии АН СССР. Изв. Акад. Наук СССР. Серия ист. и филос. V, 1 (1948) 127—128.

M. P.

J. SIMON, *Contribution à la bibliographie copte des années 1940—1945*. Bull. de la S-té d'Archéol. Copte XI (1945) 187—200. A. F.

K. P. СИМОН, *Библиографические работы в области византиноведения*. Виз. Врем. 1 (XXVI) (1947) 314—316. — L'information sur les travaux des byzantinistes soviétiques. Fl.

A. ŠOLOVIEV, *La Byzantinologie en Yougoslavie de 1937 à 1947*. Byzantion XVIII (1948) 303—310. A. F.

Slovanské studie. Sbirka statí, věnovaných prelátu univ. prof. Dr. JOSEFU VAJSOVI (sous la rédaction de J. KURZ, M. MURKO et J. VAŠICA) Prague, 1948, pp. 267. — Recueil d'importantes études sur différentes questions, dédié au Professeur J. Vajs. Après la biographie et la bibliographie des oeuvres de M. J. Vajs (par J. Kurz), il y a 24 études sur les problèmes touchant l'époque cyrillo-méthodienne (langue et monuments du vieux-slave) qui concernent en particulier l'écriture glagolitique, les textes originaux grecs des Apôtres vieux-slaves, quelques questions étymologiques et grammaticales. Dans la deuxième partie, qui contient les études sur le sort du slave ecclésiastique chez les Tchèques, on traite des questions concernant les légendes (celles de St. Venceslas et de St. Guy), le Texte du sacre, les manuscrits tchèques écrits en glagolite etc. Les études ont été écrites surtout par Fr. Griveč, D. Čyževský, J. M. Kořínek, V. Machek, K. Horálek, B. Havránek, J. Vašica, Fr. Trávníček, J. Janko, Fr. Ryšánek, A. Florovskij, A. Pražák et autres. A. D.

M. de TAUBE, *Renouveau des Études byzantines dans la Russie d'aujourd'hui*. Rev. "Russie et Chrétienté" 2 (1947) 3—8. A. F.

З. В. УДАЛЬЦОВА, *Византийская группа Института истории АН СССР*. Виз. Врем. I (XXVI) (1947) 373—377. — L'information sur l'activité du cercle des byzantinistes à l'Institut d'histoire de l'Académie des Sciences USSR. Fl.

A. VASILIEV, *The Opening Address to the First Congress of Byzantino-slavo-oriental Studies (New York, April 1946)*. Byzantion XVIII (1948) 217—221. — Le mouvement slavophile et les études byzantines en Russie. A. F.

J. VERGOTE, *L'oeuvre de M. L. Th. Lefort*. Le Muséon LIX (1946) 41—62. A. F.

Византийский Временник. Издаваемый Институтом Истории Акад. Наук СССР. Том I (XXVI). Москва, Издательство АН СССР 1947. — Comptes-rendus: З. УДАЛЬЦОВА, Вопросы Истории 1 (1948) 152—154; Ф. РОССЕЙКИН, ib. 3 (1948) 127—134; В. ШУНКОВ, ib. 5 (1948) 138—139; А. П. КАЖДАН, Изв. Акад. Наук СССР. Серия Ист. и Филос. V, 1 (1948) 115—117; GY. MORAVCSIK, Études Slaves et Roumaines I (1948) 122—123; id. Archivum Philologicum 71 (1948) 146—147; cf. З. МОСИНА, Вопросы Истории 11 (1948) 146. M. P.

K. WEITZMANN, *Byzantine art and scholarship in America*. American Journal of Archaeology 51 (1947) 394—418. — A review article on scholarship in America on Byzantine art; including a description of the more substantial collections of Byzantine art objects now in the United States. — Compte-rendu: A. SALAČ, v. ici p. 132—134. P. Ch.

10. SCIENCES SPÉCIALES

A. VOGT, *La guerre d'aujourd'hui et la guerre au X^e siècle*. Rev. des Études Byz. IV (1946) 264—266. — Analyse du texte de *De Cerim.* éd. Bonn, 444 sq. A. F.

Toute correspondance concernant la rédaction devra être adressée à l'Institut Slave ou à l'adresse des rédacteurs respectifs:

B. Havránek (philologie), Prague IV, Na valech 8.

M. Paulová (sciences historiques), Prague III, Nábřeží legii 59.

La revue est en commission de vente générale
à «Jednota československých matematiků a fysiků»,
Prague II, Žitná 25.

Conditions d'abonnement:

On peut s'abonner aux Byzantinoslavica dans toutes les librairies ou directement à l'Institut Slave ou à «Jednota československých matematiků a fysiků» à Prague.

Abonnement annuel:

Tchécoslovaquie: Kčs 260,00

Étranger: \$ 5,20 (ou la somme équivalente en monnaie de chaque pays).

À l'étranger veuillez payer la somme respective à la Živnostenská banka, Prague, Tchécoslovaquie en faveur de «Slovanský ústav» (Institut Slave) par l'intermédiaire de:

Angleterre: Živnostenská banka. National Corporation, London Office, 48, Bishopsgate, London E. C. – **Autriche:** Creditanstalt-Bankverein, Schottengasse 6, Wien I. – **Belgique:** Banque de Bruxelles S. A., 2, Rue de la Régence, Bruxelles. – **Bulgarie:** Banque Nationale de Bulgarie, Sofia. – **Danemark:** Aktieselskabet Kjøbenhavns Handelsbank, Kjøbenhavn K, Holmens Kanal 2. – **France:** Crédit Lyonnais, Paris. – **Grèce:** Banque d'Athènes, Athènes. – **Hollande:** Amsterdamsche Bank N. V., Postbox No. 283, Amsterdam C. – **Hongrie:** Pesti Magyar Kereskedelmi Bank, Budapest. – **Italie:** Banca Commerciale Italiana, Sede di Milano, Milano. – **Norvège:** Den norske Creditbank, Oslo. – **Pologne:** Bank Gospodarstwa Krajowego, Warszawa. – **Roumanie:** Banque Nationale de Roumanie, Bucarest. – **Suède:** Aktiebolaget Svenska Handelsbanken, Stockholm 16. – **Suisse:** Crédit Suisse, Case Postale, Zurich 1, Paradeplatz. – **URSS:** Gosudarstvennyj Bank, SSSR, Neglinnaja ulica 1, Moskva. – **U. S. A.:** Živnostenská banka, National Corporation, New York Agency, 67 William Street, New York, N. Y. – **Yougoslavie:** Narodna banka F. N. R. J., Beograd.

BYZANTINOSLAVICA

Международный журнал по византиноведению
International Journal of Byzantine Studies
Revue internationale des études byzantines

*Publiée par la Commission d'Études byzantines de l'Institut Slave de Prague
(Prague I, Národní třída 5)*

NUMÉRO 2

PRAGUE 1949

X^e ANNÉE

Avec la collaboration des spécialistes de principaux centres byzantinologiques rédigée
par les professeurs de l'Université Charles

Bohuslav Havránek et Milada Paulová

Paraît deux fois par an en volumes de 10 à 12 feuilles de tirage

Toute correspondance concernant la rédaction devra être adressée à l'Institut Slave
ou à l'adresse des rédacteurs respectifs:

B. Havránek (philologie), Prague IV, Na valech 8.

M. Paulová (sciences historiques), Prague III, Nábřeží legií 59.

Abonnement annuel:

Tchécoslovaquie: Kčs 260,00

Étranger: \$ 5,20 (ou la somme équivalente en monnaie de chaque pays).

Conditions d'abonnement:

On peut s'abonner aux Byzantinoslavica dans toutes les librairies ou directement à l'Institut Slave. La diffusion en Tchécoslovaquie est assurée par « Jednota československých matematiků a fysiků », 25, Žitná, Prague II, la diffusion à l'étranger par « Orbis », Société anonyme d'impression, d'édition et de publicité, département de l'importation et d'exportation, 37, Národní, Prague I.

NIKOLAJ LVOVIČ OKUNEV

* 5. V. 1886 — † 22. III. 1949

Le 22 Mars 1949, après une longue maladie, est décédé à Prague M. Nikolaj Lvovič Okunev, professeur titulaire d'histoire des arts byzantin et slave oriental à l'Université Charles et corédacteur de cette revue.

Né le 5 mai 1886, il étudiait à l'école secondaire de Siedlec en Pologne et en 1905 passait à la faculté d'histoire et philologie de l'Université de St. Pétersbourg. Là il étudia l'histoire russe avec les professeurs S. P. Platonov et A. S. Presnjakov, l'histoire générale avec I. M. Grevs, l'histoire des arts anciens avec P. V. Farmakovskij et l'histoire générale des arts avec D. V. Ajnalov. Peut-être fut-ce l'attitude bienveillante, pour ce temps presque amicale de D. V. Ajnalov envers ses élèves, ou bien le contenu attrayant de ses conférences introduisant dans l'étude de l'art de nouvelles méthodes inconnues jusqu'alors en Russie, qui attirèrent l'attention de M. Okunev sur l'étude de l'art médiéval russe et, partant, aussi de l'art byzantin. Même en Russie, pays traditionnel des études byzantologiques, Ajnalov n'était qu'un représentant de la troisième génération des professeurs universitaires qui enseignèrent l'histoire de l'art byzantin, si nous considérons le professeur Buslajev comme le fondateur de cette discipline et N. P. Kondakov comme son successeur. Mais le groupe des élèves de M. Ajnalov, parmi lesquels il faut citer V. K. Mjasojedov, L. A. Maculevič, A. N. Grabar et N. P. Syčov, était une génération très douée et capable d'un travail indépendant dès les années d'étude. Les trois expéditions des élèves d'Ajnalov dans la région de Novgorod et de Pskov en 1908 et 1910, au cours desquelles M. Okunev réussit à découvrir dans l'église de St. Théodore Stratilate à Novgorod d'anciennes fresques du XIV^{ème} siècle, en sont la preuve. Quand M. Okunev termina ses études universitaires, il reçut une bourse pour se préparer à la carrière universitaire de professeur pour l'histoire et la théorie des arts. M. Okunev mit à profit cette période de deux ans de préparation pour faire des voyages d'étude. Il travailla en 1911 comme membre de l'expédition de N. J. Marr aux excavations de la ville d'Ani en Arménie, il visita la Crimée, Kiev, Černigov, Vladimir sur Kljazma, Suzdal, Jurjev Polskoj, Alexandrovo et le monastère de la Sainte Trinité de Sergijev. En 1913 il était nommé secrétaire scientifique de l'Institut archéologique russe à Constantinople. Il dirigeait la librairie et le musée de cet Institut et s'occupait de l'étude architectonique de l'église de Ste Sophie — en ce temps-là encore mosquée — très peu étudiée du point de vue de l'histoire de l'art.¹ En

¹ C'est de ce temps que provient l'étude d'Okunev: *Храм св. Софии в Константинополе. Старые Годы XI* (1915) 3—29.

dehors d'autres monuments constantinopolitains de l'art byzantin M. Okunev eut l'occasion de découvrir, lors d'un voyage scientifique au bord du littoral de la Mer de Marmara, d'autres monuments sur le territoire turc. L'Institut archéologique russe préparait alors une grande expédition en Serbie qui devait suivre les traces de Miljukov; la première guerre mondiale a coupé court à la réalisation de cette expédition. Lorsque la Turquie entra en guerre, M. Okunev a dû retourner en Russie où reprenant son ancien rang, il travailla comme travailleur scientifique à l'Académie des Sciences sous la direction de N. P. Kondakov. En 1916 ayant été agréé pour la théorie et l'histoire des arts à St. Pétersbourg, il fut nommé chargé de cours. Peu après, pourtant, l'Académie des Sciences l'envoyait sur le front de Caucase en qualité de plénipotentiaire chargé de la protection des monuments. Voyageur alors sur le territoire turc occupé par l'armée russe, territoire qui appartenait jadis à l'empire arménien, il avait ainsi l'occasion de connaître de très précieux monuments de l'architecture arménienne aux environs de Hassan-Kale, Erzerum, Memachatun, Erzindjan, Vejburt et dans la vallée de la Tschorocha. Nul autre savant, ni avant ni après, n'avait pu les étudier. (On sait qu'un acte de violence a détruit après la guerre la majorité de ces monuments.) En 1917, M. Okunev fut appelé à l'Université de Novorossijsk à Odessa pour y faire des conférences sur la théorie et l'histoire des arts. En 1920 il fut nommé professeur d'archéologie et d'histoire des arts à la faculté des Lettres de Skoplje, d'où, en 1922, il partait pour Prague. En 1925, il fut autorisé à faire des conférences sur l'histoire de l'art byzantin et slave oriental à la faculté des Lettres de l'Université Charles. En 1935 il devenait professeur par contrat de cette université et en 1948 son professeur titulaire.

Ses activités en Russie, en Arménie, en Yougoslavie et à Constantinople, mais surtout ses voyages scientifiques en Yougoslavie, Bulgarie, Italie, France, Roumanie, Grèce et en Pologne lui avaient donné une connaissance plus vaste et plus approfondie des monuments de l'art byzantin et slave oriental qu'a n'importe quel autre chercheur en ce domaine. De là aussi sa connaissance surprenante des monuments, qu'il faisait pleinement valoir dans son enseignement, mais qui, pourtant, est loin d'être épuisée par ses travaux littéraires. C'est une perte pour la science qu'une longue maladie ait tellement usé ses forces physiques et qu'il n'ait pu mener à bonne fin tous ses plans et projets et, surtout, qu'il n'ait pu finir la monographie sur les fresques de Nérèz ainsi qu'une autre sur la peinture murale serbe du XIII^{ème} siècle, comme il en avait l'intention.

Cependant, tels quels ses travaux littéraires représentent une grande contribution à la connaissance de l'histoire de l'art byzantin et slave oriental. Ils y ont introduit non seulement beaucoup de connaissances nouvelles, mais aussi de notions et opinions remarquables. Son classement de la peinture serbe du moyen âge, par exemple, ne perdra jamais de sa valeur même quand le nombre des monuments s'accroîtra, par l'intervention de nouvelles données et par l'approfondissement de nos connaissances.

En matière d'art médiéval M. Okunev s'occupait principalement de trois branches: arts russe, balkanique, et arménien.

Déjà son premier travail d'étudiant relatif aux fresques de l'église de St. Théodore Stratilate de Novgorod,² qu'il avait découvertes de 1908 à 1910 comme nous l'avons mentionné plus haut, représentait une contribution considérable à la connaissance de la peinture murale russe du XIV^{ème} siècle. Peu après suivait l'étude sur le baptistère de Sainte Sophie de Kiev.³ Sous un titre peu impressionnant se cache un apport important à l'histoire de la plus ancienne église chrétienne conservée en Russie. M. Okunev explora d'abord l'état architectonique de l'ancien baptistère dans la partie sud-orientale de l'édifice à côté d'une tour ronde et, analysant des fragments de fresques et la forme des murailles, il a établi que le baptistère provient environ du X^{ème} siècle, qu'il résultait d'une reconstruction de l'édifice original en cinq nefs bâti par Jaroslav, et qu'il eut de nouveau reconstruit cent ans plus tard. Cette analyse l'avait pourtant amené à l'idée que le noyau original du corps de l'église était entouré des trois côtés d'un narthex, ouvert à l'extérieur par des arcades, et qu'à ce narthex on a plus tard ajouté un autre exonarthex similaire. Ces résultats de l'exploration du monument furent ensuite confirmés par une comparaison avec les dessins d'Abraham van Vesterfeld, de 1651, dont M. J. I. Smirnov, suspectait, pourtant la véracité. Le résultat du travail de M. Okunev démontrait aussi que l'opinion généralement acceptée parmi les spécialistes antérieurs: que l'église Sainte Sophie de Kiev n'était qu'une imitation des modèles byzantins, était erronée car ces narthex trilatéraux accusent précisément des influences caucasiennes comme, d'ailleurs, les tours de Sainte Sophie accusent des influences occidentales.

M. Okunev ne s'intéressa à l'art russe médiéval que plusieurs années plus tard quand dans un court, mais important, article sur l'architecture de Pskov⁴ il toucha au problème de l'architecture russe qui jusqu'à ce temps n'avait pas éveillé l'attention des chercheurs. Il montre d'abord comment le système des pendentifs de l'église russe diffère du système byzantin. Tandis qu'ici le bord inférieur des arcs de soutien est au niveau des voûtes connexes et le massif de l'arc de soutien supportant le tambour de la coupole saille à l'extérieur du bâtiment, dans l'architecture russe ces arcs sont abaissés, retirés au noyau même du bâtiment et, par conséquent, ne se confondent pas avec le noyau des piliers mais se joignent à lui, en forme de pilastres. De ce fait le plan des piliers forme une croix et non pas un quadrangle comme c'est le cas dans les églises byzantines. Cette particularité de la construction des églises russes dépend directement de l'architecture caucasienne. M. Okunev démontre ensuite comment les architectes de Pskov ont découvert une troisième méthode de lier les arcs de soutien avec les voûtes connexes par l'abaissement du niveau de ces voûtes. Ils ont ainsi établi les fondements de la construction des voûtes graduées qui se

² *Вновь открытая роспись церкви св. Феодора Стратилата в Новгороде*. Изв. Импер. арх. комиссии XXXIX, 1911.

³ *Крещальня Софийского собора в Киеве*. Записки отд. русс. и слав. археол. Импер. Русского Арх. Общества X (1915).

⁴ *Архитектура Пскова и некоторые ее особенности*. Travaux de la Conférence des historiens des états de l'Europe orientale et du Monde Slave (1928) 147-156.

répandirent ensuite sous l'influence de Pskov et furent décorativement remodelées à Moscou. Le système se multipliait et, du point de vue de la construction, rendait inutiles les supports soit en forme de piliers, soit en forme de colonnes. Les arcs qui saillaient à l'extérieur du bâtiment, souvent en plusieurs rangées successives, devenaient un élément excellent de charmante articulation de l'extérieur du bâtiment. Dans son article, M. Okunev touchait aussi à d'autres caractéristiques de l'architecture de Pskov, par exemple à l'emploi d'une colonne massive et d'un clocher à murs plats, et les attribuait aux influences de l'architecture occidentale.⁵

M. Okunev consacra, pourtant, la plus grande partie de son effort scientifique à l'art des peuples balkaniques et surtout à l'art serbe du moyen âge. C'est pourquoi aussi la majorité de ses travaux littéraires traite des thèmes de cette région.

Il s'agit principalement d'un nombre de monographies sur les monuments serbes de l'art médiéval surtout du XIII^{ème} siècle. La première décrit les peintures murales de l'église de Sopočany,⁶ œuvre pieuse d'Étienne Uroš I^{er}. A la différence de ses travaux postérieurs, M. Okunev ne s'occupe pas dans cette monographie de l'architecture mais exclusivement de la décoration murale dans laquelle il distingue quelques groupes de peintures. Selon son opinion la partie principale des peintures, à savoir les peintures de l'église propre et celles du narthex intérieur, datent d'environ 1265, tandis que les peintures du narthex extérieur datent du XIV^{ème} s. Les peintures des paraclisses du narthex intérieur sont de même époque que celles d'Arilja et les peintures de la prothèse et de la diaconie sont beaucoup plus récentes. M. Okunev en donne la description, établit les particularités iconographiques de chaque composition, et les caractéristiques du style. Il s'efforce de démontrer dans cet article la singularité des peintures murales serbes du XIII^{ème} siècle qui avec leur fond jaune couvert d'un menu filet quadratique tendent à imiter les mosaïques. A cette occasion M. Okunev se sert pour la première fois d'un expédient important dans l'étude du système de la décoration murale. Il fait une coupure verticale du bâtiment et numérote sur elle les emplacements des diverses figures ces numéros correspondant avec une liste synoptique annexée à l'article. Un grand nombre de reproductions photographiques faites par l'auteur lui-même, forme la partie essentielle de la monographie comme d'ailleurs, de toutes les autres monographies de M. Okunev.

Un article sur l'église d'Arilja représente le deuxième travail relatif aux monuments de la peinture serbe du XIII^{ème} siècle.⁷ Là M. Okunev change un peu le système de travail employé dans la monographie sur Sopočany. Il porte son attention d'abord vers l'histoire de l'ancienne siège de l'évêque de Mora-

⁵ Okunev a écrit aussi une série d'articles sur l'histoire de l'art russe dans l'encyclopédie Brockhaus-Efronov, dans l'encyclopédie Masaryk et dans les suppléments de l'encyclopédie Otto.

⁶ Состав расписи храма в Сопочанах. Византинославика I (1929) 119-150.

⁷ Арилье. Памятник сербского искусства XIII века. Seminarium Kondakovianum VIII (1936) 221-258.

vica, puis vers l'architecture de l'église, et nous donne ensuite, appréciant leur forme et leur contenu, une vue d'ensemble des peintures murales qui datent des dernières années du XIII^{ème} siècle. Une description détaillée des scènes et les schémas dont nous avons parlé ci-dessus, sont contenus dans une annexe à l'article.

M. Okunev eut recours au même système dans la monographie sur Mileševo,⁸ dont la décoration murale originale date, selon lui, de 1234 à 1237 tant qu'elle ne fût pas remplacée par une nouvelle décoration au XIV^{ème} siècle. Plus que dans d'autres études similaires M. Okunev porte ici son attention sur les particularités iconographiques, mais s'occupe encore davantage de l'analyse du style. Il constate qu'à côté du style dit « de mosaïque », sur lequel il a déjà attiré notre attention à Sopočany et qui s'inspire, selon son opinion, des mosaïques de Salonique, un autre style apparaît ici, un style qu'on pourrait, peut-être, appeler « style robuste » et expressionniste du point de vue de la présentation. M. Okunev étudie minutieusement ce style et avance l'opinion que son origine fut influencée par le ducento italien à travers la Dalmatie par où pénétrèrent dans l'architecture serbe les influences de l'architecture romane italienne. Mais il pense que ce mouvement de style ne fut pas spécial à la Serbie, car certaines de ses caractéristiques apparaissent aussi dans les fresques grecques du XIII^{ème} siècle à Kalabaka en Thessalie. La lente disparition de ce style reste problématique. On le trouve sous une forme rustique dans quelques peintures serbes du XIV^{ème} siècle (voir au monastère de Marc) où cependant dans le Zemen bulgare, les traces directes de ce style s'effacent pour un temps.

La dernière monographie de ce genre est un article sur l'église de Morača.⁹ Un seul fragment de peintures du XIII^{ème} siècle est conservé dans la diaconie de l'église, mais même ce fragment « témoigne que c'était un monument remarquable de la peinture serbe du XIII^{ème} siècle, digne de comparaison avec les peintures de Mileševo, Peć et Sopočany ». Le reste de l'église est couvert d'une peinture murale de 1575, la prothèse ne fut redécorée qu'au XVII^{ème} siècle. On a restauré à l'époque même les peintures sur la façade ouest de l'église; M. Okunev pense pourtant que ces peintures postérieures répètent les thèmes et les particularités iconographiques de la peinture originale, au moins dans leurs traits principaux. Dans cet article, M. Okunev s'occupe aussi des peintures qui se trouvent dans la petite église de St. Nicolas à Morača, qui date de 1639, et de ce fait il a bien mérité de la réhabilitation des peintures murales serbes postérieures que la science avait jusqu'alors négligées.

M. Okunev remarque dans l'en-tête de son article sur l'église de Sopočany qu'il ne s'agit là que d'un fragment d'un livre en préparation sur la peinture murale serbe du XIII^{ème} siècle. Ce livre n'a pas paru mais M. Okunev a bien mérité de la science ayant, avec ses quatre grandes monographies, posé les fondements d'un futur aperçu synthétique de la peinture balkanique du moyen âge.

⁸ Милешево. Памятник сербского искусства XIII века. Byzantinoslavica VII (1938) 33–107

⁹ Манастир Морача в Черногории. Byzantinoslavica VIII (1939–1946) 109–144.

Bien que M. Okunev se soit surtout intéressé dans ses dernières années à la peinture du XIII^{ème} siècle et à ses relations avec les époques antérieures et surtout avec les peintures de Nérèz, il ne manqua pas une seule occasion de faire connaître au monde scientifique les peintures murales des autres époques. Ainsi il écrivit deux articles sur des fresques balkaniques du XI^{ème} siècle et trois monographies sur les peintures serbes du XIV^{ème} siècle. C'est avant tout une vaste étude sur les ruines de l'église de St. Georges près de Novi Pazar,¹⁰ importante dans l'histoire de l'ancien art serbe, du fait même qu'elle appartient à un groupe des plus anciens monuments serbes, ayant été fondée par Étienne Nemanja avant 1168.¹¹ M. Okunev s'occupe principalement dans son essai de l'architecture du monument, et bien qu'il n'ait pu s'appuyer sur des fouilles — ce qui est nécessaire quand il s'agit d'un bâtiment à moitié en ruines — il tente une reconstruction que les explorations postérieures ont pleinement justifiée. M. Okunev établit d'une part la façon dont la chrétienté de l'Orient manifeste son influence dans certaines parties de l'architecture de cette église, et indique d'autre part l'influence de l'Occident latin transmise à travers la Dalmatie; il démontre ensuite comment au-dessous de ces deux influences, à l'encontre desquelles l'influence directe de Constantinople reste négligeable, naît un « type d'église d'architecture individuelle qu'on peut de plein droit appeler „serbe” ». M. Okunev devait revenir à l'architecture de cette église encore une fois,¹² provoqué par une attaque sans fondements du professeur M. Vasić. Dans sa polémique, il a défendu et documenté son opinion sur la contemporanéité des deux tours de l'église et de l'édifice original et il a encore argumenté sur l'importance des tours de façade dans les églises dites de Rascie. D'une importance encore plus grande est la seconde partie de cette étude où, au moyen d'une patiente comparaison et d'une observation attentive, M. Okunev a réussi à établir, en se basant sur de menus fragments, le plan de la décoration murale de l'église et à prouver, par surcroît, que le style de ces peintures murales se rapproche d'une façon extraordinaire soit de celui des fresques de l'ossuaire de Bačkovo, soit de celui des fresques serbes de la grande église de Studenica et de Žiča.

Le second travail consacré au XII^{ème} siècle est une étude sur les fresques de l'église Ste Sophie à Ochrida.¹³ Là aussi M. Okunev ne pouvait s'occuper que de fragments dont le nombre ne fut augmenté que plus tard par des restaurations postérieures et ses conclusions dépendaient, alors, malgré ses aptitudes, de la combinaison et de la conjecture. En outre, on sait bien qu'à côté des fresques du XV^{ème} siècle — qui n'intéressaient guère M. Okunev — deux couches de fresques plus anciennes se sont conservées dans cette église et on devait tenir

¹⁰ Столпы свят. Георгия. Развалины храма XII века около Нового Пазара. Seminarium Kondakovianum I (1927) 225–246.

¹¹ Cf. notamment le renseignement de Voj. R. Damjanović, Конзерваторски радови на Стубовима у Расу dans la revue Музеји 1 (1948) 109–110.

¹² Еще о Столпах св. Георгия. Seminarium Kondakovianum III (1929) 304–308.

¹³ Fragments de peintures de l'église Sainte-Sophie d'Ochrida. Mélanges Charles Diehl II. Art. Paris, 1930, 117–131.

compte de leur connexité. Analysant leurs iconographie et leur style, M. Okunev a réussi à démontrer que la couche plus ancienne date du XI^{ème} s. et la plus jeune du XII^{ème} siècle. La restauration des fresques se succédant dans un délai relativement bref provenait, sans doute, d'une reconstruction de l'église. Malheureusement, M. Okunev ne pouvait plus répondre à la critique que M. Nicolas Mavrodinov¹⁴ a faite récemment de ses opinions, et l'auteur de ces lignes se fait un devoir de dire qu'après avoir lu le livre de M. Mavrodinov et pesé ses opinions, M. Okunev n'a nullement changé son point de vue. Pour des raisons qui n'ont rien de commun avec l'objectivité scientifique M. Mavrodinov s'efforce de montrer que la couche ancienne de ces fresques date du temps où le Tzar Samuel avait, pour une courte durée, transféré sa résidence de Prespa à Ochrida, c.-à-d. de 996 à 1014, tandis qu'il cherche l'origine de la couche plus jeune des fresques au temps du règne du premier métropolitain grec à Ochrida, Léo (1037—1056), bien connu dans l'histoire ecclésiastique byzantine. M. Mavrodinov avance deux raisons pour son argument. Il s'agit, avant tout, d'une double-rangée continue, sans doute importante, des portraits des saints patriarches constantinopolitains, dont on ne trouve les pareils « ni à Daphné ni à St. Lucas ou à Bačkovovo, où il n'y a pas un seul portrait de patriarche constantinopolitain et qu'il est impossible de ne pas prendre en considération ce fait extraordinaire pouvant très bien tenir de la mission de l'église », comme dit M. Mavrodinov.¹⁵ Mais ce fait même contredit la date avancée par M. Mavrodinov. Il ne faut pas oublier que tous les archevêques d'Ochrida revendiquaient pour eux-mêmes le droit donné par les lois de Justinien garantissant aux évêques de Justiniana Prima, voir le droit des métropolitains d'être indépendant du patriarcat de Constantinople, droit qu'on s'efforçait plus tard d'élargir par de fausses interpolations des lois. A plus forte raison peut-on supposer l'existence d'un rapport semblable entre le patriarche autocéphale bulgare et le patriarcat de Constantinople, notamment à une époque remplie de relations belliqueuses presque ininterrompues entre les Bulgares et les Grecs. Si quelqu'un avait pu faire de cette façon appel à Constantinople, c'étaient plutôt les Grecs qui en 1018 (ou 1020) s'emparèrent de ce siège. La seconde raison avancée par M. Mavrodinov tient de la comparaison du style de ces fresques avec les miniatures et donne un résultat négatif. M. Mavrodinov semble oublier que cette comparaison ne pouvait avoir d'autre résultat, étant donné qu'il compare des œuvres d'art tout à fait hétérogènes. On peut tomber complètement d'accord avec M. Mavrodinov quand il rapproche ces portraits monumentaux strictement frontaux et placés sur toute largeur de la surface de côté du pilier, de mosaïques de l'église de St. Démétrius à Salonique. Mais cela ne signifie rien pour son argument. Il suffit de rappeler ce que M. Okunev a écrit au sujet de l'influence de ces mosaïques sur la peinture serbe du XIII^{ème} siècle et ce que nous avons mentionné plus haut.

Quel dommage que M. Okunev n'ait point laissé plus d'ouvrages sur la pein-

¹⁴ Н. Мавродинов, *Старобългарската живопис*. София, 1945, 55.

¹⁵ Ibid. 40 sq.

ture murale serbe du XIII^{ème} siècle! Ayant suivi ses conférences et ses exercices, l'auteur de ces lignes sait de quelle manière parfaite M. Okunev connaissait ce domaine et quelle importance il lui assignait dans l'histoire de l'art orthodoxe. C'est pourquoi les trois travaux consacrés à cette époque sont d'autant plus appréciables. Ce sont, avant tout, deux publications qui s'occupent exclusivement des documents et qui sont unies par un titre commun. La première traite de l'église de St Georges de Staro Nagoričino et de ses fresques de l'an 1318,¹⁶ la deuxième a pour sujet l'église, presque en ruines, de la Vierge, appelée le Matejč et située sur la Montagne Noire de Skoplje,¹⁷ dont les fresques n'ont pas de date précise, mais que M. Okunev, après avoir analysé la fresque du donateur de Nemanjići, suppose provenir de l'an 1356 ou 1357 c.-à-d. de l'époque d'après la mort de Dušan, puisque sur cette fresque la Tzarine Jelena est représentée comme une veuve et Uroš comme un jeune homme sans barbe. Mais la plus grande œuvre en ce domaine reste l'inestimable monographie sur l'église des Saints Archanges à Lesnovo¹⁸. Dans son introduction M. Okunev distingue pour la première fois deux mouvements dans la peinture serbe du XIV^{ème} siècle et les appelle « écoles » (nous les examinerons plus loin). Après une description et une analyse détaillée de la décoration murale de l'église et du narthex qui date de l'an 1349, il démontre dans sa conclusion comment ces peintures, et les peintures semblables du monastère de Marco et de Matejč, sont en antithèse tant au point de vue de l'iconographie que du style, aux peintures murales de l'église de St Joachim et Anne de Studenica, de Staro Nagoričino, Gračanica, de Čučer et de Ljuboten.

M. Okunev considérait les *Monumenta artis serbicae* comme son plus grand travail consacré à l'art balkanique du moyen âge.¹⁹ Cette série de reproductions devait faire connaître à l'Europe l'ancien art serbe et « rendre accessible aux études des spécialistes cet art vraiment digne d'être connu ». C'est pourquoi la partie consacrée aux images (chaque cahier contient douze héliogravures et une planche en couleur) fut l'objet de la plus grande attention, tandis que la partie du texte fut conçue par l'auteur tout simplement comme un accompagnement accessoire. Aujourd'hui alors que nous ne pouvons plus espérer de M. Okunev une œuvre synthétique sur cette partie de l'art orthodoxe, même ce modeste texte d'accompagnement nous servira comme moyen d'orientation, indispensable au classement fondamental de ces nombreux documents et à la fixation exacte des dates d'origine des monuments. Le premier cahier des *Monumenta* fut publié en 1928, grâce aux soins d'un mécène croate, le Dr J. Stern, les trois autres par l'Institut slave de Prague en 1930 et 1932. L'auteur de ces lignes se souvient bien de la difficulté éprouvée par M. Okunev à supporter la difficile situation

¹⁶ Грађа за историју српске уметности I. Црква св. Ђорђа у Старом Нагоричину. Гласник Скопског Друштва V (1929) 87—120.

¹⁷ Грађа за историју српске уметности 2. Црква свете Богородице-Матеич. Ibid. VII—VIII (1930) 89—118.

¹⁸ Lesnovo, *L'art byzantin chez les Slaves. Les Balkans I*. Paris 1930, 222—263.

¹⁹ *Monumenta artis serbicae* I. Zagrebiae-Pragae 1928; II. Pragae 1930; III. Pragae 1931; IV. Pragae 1932.

financière de l'Institut, situation qui ne permettait plus de continuer la publication de ses Monuments, et de l'ardent désir avec lequel il envisageait la possibilité de recommencer la publication après la guerre. Les archives que M. Okunev nous a laissées, contiennent plusieurs centaines de photographies. En faire des reproductions et les éditer en une œuvre d'ensemble pourrait être la réalisation de l'idée que M. Okunev a voulu donner aux artistes et savants européens de l'ancien art serbe.

Mais comme nous l'avons dit, il ne s'agit pas seulement des reproductions, mais bien aussi du texte. Même ces brèves introductions contiennent in nucleo l'opinion de M. Okunev sur la peinture serbe du moyen-âge et, avec les monographies dont nous avons parlé plus haut, forment un tout. Même ici il démontre l'existence de deux styles différents de peintures au XIII^{ème} siècle (le style mosaïque et le style robuste) qui, pourtant, sont liés par un sens commun de la décoration et de la monumentalité des compositions, par un coloris clair et pur et par une exécution extraordinairement aisée et large. M. Okunev (comme nous l'avons déjà mentionné) distinguait deux groupes même dans les peintures du XIV^{ème} siècle: le premier est caractérisé par sa parenté iconographique et stylistique avec l'art byzantin du XIII^{ème} siècle et continue ses traditions. Cette école, quand elle esquisse des reflets, ne se sert pas de lignes blanches et de surfaces; elle aime les compositions vives et populaires dans lesquelles les personnages sont groupés naturellement et présentés dans des attitudes et situations les plus diverses, tandis que le type ancien, solennellement hiératique est réservé aux peintures représentatives. Elle trouve son antithèse dans l'école que M. Okunev appelait « monastique ». Celle-ci est plus riche quant au contenu, mais sa technique est plus grossière et superficielle, il n'y a en elle ni de pinceau délicat, ni de jeu de lumière et d'ombre, les reflets des visages sont peints en couleur blanche, les parties individuelles sortent durement de l'image, les proportions des personnages sont raccourcies et perdent leurs tailles.

Et pourtant, malgré ces défauts, les peintres de cette école furent d'excellents et courageux dessinateurs qui aimaient les mouvements violents et brusques des personnages. Un trait commun unit ces deux écoles et distingue leurs œuvres d'une façon marquante de la création du XIII^{ème} siècle. C'est l'abandon de l'ancienne monumentalité et la diminution de la superficie de l'image imposés par le désir d'élargir l'étendue de la décoration murale. Ici M. Okunev ne pouvait s'occuper que relativement peu de la dernière époque de la peinture murale serbe, la soi-disante école morave (selon Millet). Il se limite à démontrer comment le style de cette école est lié avec les peintures du commencement du XV^{ème} siècle quand les traits graphiques pénètrent dans le modelage, alors que les peintures gardent leur doux coloris qui n'est pas étouffé par des tendances ornementalistes menant à un jeu de stylisme.

A ces trois groupes de travaux fondamentaux sur la peinture balkanique se rattachent d'autres travaux littéraires qui, en comparaison, ne paraissent nullement ni moins grands ni moins importants. Il s'agit principalement de deux travaux qui datent de la première rencontre intime de M. Okunev avec ce do-

maine artistique en 1923.²⁰ Dès cette époque M. Okunev avait bien saisi les caractères fondamentaux de cet art et avait deviné la place qui lui appartenait dans l'histoire de l'art slave oriental. Il caractérise ainsi le contenu de ces peintures: changement du système décoratif causé par l'introduction de nouveaux cycles jusqu'alors inconnus et par le déplacement des tableaux de leurs emplacements traditionnels; création de compositions nouvelles surtout de caractère liturgique; agglomération de compositions séparées en cycles épiques et développement des simples thèmes anciens au moyen de suppléments de composition complexe. Toutefois, il indique aussi les particularités du style et les nouveautés. C'est surtout une caractéristique qu'il appelle « animation » et qui introduit dans l'immobilité hiératique de ce temps la vivacité, la mobilité des portraits des personnages, l'émotion et la vie. Les compositions ne sont plus limitées à un nombre restreint de personnages, mais, au contraire, l'élément humain se multiplie, le décor architectonique s'élargit et forme des ensembles plus complexes qui se rattachent aux draperies et les éléments de la nature prennent une forme plus naturelle, presque plus réaliste. S'il est vrai que le classement des monuments que M. Okunev donne à la fin de son article, publié dans la revue *Slavia*, fut surpassé par ses travaux postérieurs présentant une vue d'ensemble plus détaillée, la conclusion « qu'au XIII^{ème} et XIV^{ème} siècle se manifestait dans les Balkans un mouvement artistique similaire à celui d'Italie et que ce mouvement fut peut-être même antérieur au mouvement italien », n'est qu'une anticipation de ce que plus tard il démontrera en détails surtout dans ses conférences et travaux littéraires sur les fresques de Néréz.

Dans un remarquable article sur les influences orientales dans l'art médiéval des Slaves du sud, M. Okunev a tiré profit de sa connaissance des monuments balkaniques et caucasiens.²¹ Il y traite deux manifestations artistiques: c'est d'abord le type des églises serbes de l'école dite de Rascie où le système pendentif de coupole au-dessus d'une seule large nef repose sur pilastres. M. Okunev montre comment ce type d'architecture ecclésiastique et les menues manifestations connexes découlent de l'architecture arménienne. Et il démontre ensuite comment l'église de Mlado Nagoričino, tant au point de vue de l'architecture qu'au point de vue de la décoration, dépend entièrement des mêmes influences qui pénétrèrent avec l'immigration arménienne.

Ce travail est directement lié à l'article sur l'église à trois coupoles de Davidovica près Brodarevo,²² qui date de la moitié du XIII^{ème} siècle, et dont la construction porte aussi quelques marques d'influence de l'architecture arménienne.

En 1930, grâce à un accord de circonstances, M. Okunev publie son étude

²⁰ *Српския средновековна стенописи*. (*Slavia* II, 1923), Cet article se rapproche beaucoup par son contenu de la conférence de 1923, publiée sous le titre de *Стари српски осивание и његови споменици у ближој околици Скопља* dans la revue *Црква и живот* 1-2 (1923) 31-41. — *Starožitnosti jižních Slovanů a jejich vědecký význam*. *Slovanský Přehled* XIX (1927) 241-253.

²¹ *Некоторые черты восточных влияний в средневековом искусстве южных Славян*. Сборник в честь на В. Н. Златарски (София 1925) 229-251.

²² *Tříkupolový kostel z XIII. století ve Starém Srbsku*. *Bidlův sborník* (Praha 1928) 91-99.

sur les portraits des rois serbes dans la peinture murale²³ au même moment où paraissait une œuvre inachevée posthume de M. S. Lampros sur les portraits des souverains byzantins et l'étude de Iorga sur les portraits des souverains roumains. M. Okunev a assemblé et décrit l'une des plus précieuses parties des peintures murales serbes, les portraits des donateurs, membres de la famille de Nemanjići. Il analyse ces peintures du point de vue de la composition et du portrait. Lorsque quelques années plus tard M. S. Radojčić se mit à étudier le même thème sur une base plus large, il ne pouvait que constater que M. Okunev avait dans son étude « indiqué exactement la place qui incombe au portrait dans l'ancienne peinture serbe » et « fut le premier à démontrer l'existence d'une connexité de contenu entre les portraits et les fresques dans leur voisinage ». ²⁴

A la région balkanique de l'art orthodoxe est également liée la seule étude exclusivement iconographique de M. Okunev (un travail entrepris en commun avec Mme Ludmila Wratistlavova Mitrović) sur le thème de la Dormition de la Vierge.²⁵ Les cycles étendus de ce thème, qu'on plaçait au mur d'ouest des églises serbes, invitent à une comparaison avec d'autres monuments en vue de recherches relatives aux sources de ce thème, à sa correspondance avec les textes apocryphes et à la revue de ses variations.²⁶

La découverte des fresques de Nérèz, pourtant, fut et restera le plus grand apport de M. Okunev à l'histoire de la peinture byzantine. Un destin cruel ne lui a pas permis de laisser à la science une élaboration approfondie de ce monument auquel il a voué tant de temps, de peine et d'enthousiasme. A l'exception de quelques conférences dans lesquelles il a d'une manière générale fait connaître au public cette découverte si importante pour la connaissance de la peinture byzantine, on n'a trouvé sur ce sujet dans sa succession qu'un court article de 1927,²⁷ une monographie de 1929 sur le chancel monumental de l'autel de cette église²⁸ et un manuscrit incomplet d'une monographie à l'état de projet.²⁹

M. Okunev a fait en 1924 sa première découverte sur les peintures murales de 1164 quand il a lavé en quelques endroits une grossière peinture exécutée à sec en 1885. Quelques portraits magnifiques de saints apparurent sur la partie inférieure de la décoration murale. Deux ans après M. Okunev multipliait le nombre des sondages et quand il eut obtenu l'assentiment du métropolitain de Skoplje il termina en 1928 le lavage de la nouvelle peinture. On sut alors que

²³ *Портреты королей — ктиторов в сербской церковной живописи*. Byzantinoslavica II (1930) 74—99.

²⁴ Св. Радочић, *Портреты србских владара у средњем веку*. Скопле 1934, 8.

²⁵ *La Dormition de la Sainte Vierge dans la peinture médiévale orthodoxe*. Byzantinoslavica III (1931) 134—180.

²⁶ Il y a lieu de mentionner encore à ce propos quelques articles étendus élaborés par M. Okunev pour « *Wasmuts Lexicon der Baukunst* » sur l'architecture yougoslave et dalmatienne, sur les Dečany, Dubrovnik et Gračanica.

²⁷ *La découverte des anciennes fresques du monastère de Nérèz*. Slavia VI (1927) 2—3.

²⁸ *Алтарная преграда XII века в Нерезе*. Seminarium Kondakovianum III (1929) 5—23.

²⁹ Le manuscrit contient une introduction, l'histoire de l'église et l'analyse de son architecture. La troisième partie concernant la décoration murale se trouve seulement en notes et une esquisse succincte montrant la conception de l'auteur.

l'ancienne peinture était conservée, mais seulement sur les deux parties inférieures, tandis qu'aux tympans des murs de côté et sur la voûte elle était remplacée au XV^{ème} siècle par de nouvelles fresques, probablement après la reconstruction de la partie supérieure de l'église. Pourtant le nombre relativement petit d'images conservées constituait un document de la peinture byzantine du XIII^{ème} siècle d'une telle excellence qu'on n'en avait vu de pareil jusqu'à ce temps-là. Déjà dans son premier rapport sur cette découverte M. Okunev a justement apprécié l'importance de ces peintures non pas seulement pour l'histoire de l'art orthodoxe mais aussi pour l'histoire de l'art de l'Europe occidentale. La question « Occident ou Byzance » si souvent discutée en relation avec la soi-disante « renaissance paléologue », surtout dans les recherches concernant les sources du style des mosaïques de Kachrie-Djami, apparaissait maintenant sous une toute autre lumière. En 1927 M. Okunev disait de ces peintures : « Notre image condamne la théorie largement répandue, suivant laquelle on devrait aux Italiens les premiers essais d'introduire dans la peinture du moyen âge l'expression des sentiments de tendresse et de représenter un baiser où un autre geste semblable » et il ajouta : « C'est à Nérèz que nous trouvons pour la première fois ces essais visant à dramatiser le sujet et à le réaliser d'une manière réaliste — procédés dont on donnait la primauté jusqu'à présent aux peintres italiens du XIII^{ème}, XIV^{ème} et XV^{ème} siècles. »³⁰ Dans le dramatisme des compositions de Nérèz et dans les images représentatives touchant à la vérité du portrait, M. Okunev voyait les racines mêmes du style vivant des peintures murales serbes du XIV^{ème} siècle. Il est certain que les fresques de Nérèz seront encore longtemps l'objet d'étude de la part des historiens de l'art byzantin et que seule la découverte de nouveaux monuments permettra de les classer définitivement sur l'échelle de l'évolution. Pourtant l'opinion que M. Okunev a émise sitôt après la découverte de ces fresques a trouvé une excellente affirmation lorsqu'en 1936, au V^{ème} Congrès de la byzantinologie à Rome nul autre que M. Gabriel Millet concluait par ces mots sa comparaison des documents dans laquelle les fresques de Nérèz ont joué un rôle spécialement significatif : « Nous sommes en mesure de distinguer dans le domaine byzantin deux foyers : Constantinople, gardienne de l'élégance grecque, l'Ouest des Balkans, pénétré de réalisme. L'Ouest des Balkans partage le goût de l'Italie pour la forme expressive, possède comme elle le sens du drame humain, communique, donne et reçoit, forme avec elle, au cours du XIII^{ème} siècle, en quelque mesure, un même domaine, et peut ainsi revendiquer une large part dans la création de compositions pathétiques. »³¹

L'étude de M. Okunev sur les fragments du chancel monumental de l'autel de l'église de Nérèz n'était pas aussi limitée que son titre le laissait soupçonner. M. Okunev y traitait à fond et dans toute son étendue le problème de l'ancien chancel d'autel, un problème qui jusqu'à ce temps, et même dans la vieille littérature russe, ne fut traité que partiellement et occasionnellement. La reconstitu-

³⁰ La découverte, pp. 605 et 608.

³¹ G. Millet, *L'art des Balkans et l'Italie au XIII^{ème} siècle*. Studi bizantini e neoellenici VI (1940) 294.

tion de l'iconostase original de Nérèz que M. Okunev ajoutait à cet article, était si exacte que plusieurs années plus tard on pouvait s'en servir lors de la restauration du chancel.

Malheureusement, M. Okunev écrivit peu de choses sur l'architecture arménienne quoiqu'il ait eu l'occasion, comme nous l'avons déjà mentionné, de la connaître et par sa participation aux fouilles de M. Marr à l'Ani et, surtout, pendant la première guerre mondiale quand en Arménie turque il put examiner et photographier de tels monuments architectoniques qui par comparaison ne cèdent rien à l'architecture de l'Arménie russe, suffisamment élaborée par la science. Son séjour à l'Ani le poussa à écrire un article (1912)³² dans lequel il rapporte les succès des excavations de Marr, nous informe de l'histoire de l'Ani dans le cadre de l'histoire de l'État arménien, du développement de la ville du point de vue de l'architecture et donne une brève description des monuments conservés.³³

Ce ne fut qu'après de longues années que M. Okunev retourna en ce domaine par un article sur l'architecture des églises arméno-géorgiennes et ses particularités.³⁴ Il y décrivait brièvement les types individuels d'une architecture arménienne si diverse et mentionnait dans sa description un nombre de bâtiments, qu'il avait seul l'occasion de voir, d'étudier et de photographier comme nous l'avons mentionné plus haut. S'il ne nous a pas laissé une étude plus étendue sur cette branche de l'art orthodoxe, qu'il connaissait si bien, nous devons au moins lui être reconnaissants de ce bref article.

A cette branche aussi se rapporte un article inédit, écrit en tchèque, le dernier travail de M. Okunev, dans lequel sous le titre « Un monument inconnu de la plastique figurative orthodoxe » il décrit le relief d'un chapiteau de l'église d'Oechk-Vauk qui date de la deuxième moitié du X^{ème} siècle et qui est très intéressant du point de vue thématique. Ce relief représente la composition « Déesis » et les saints médecins, et M. Okunev explique ce sujet par l'usage oriental de porter les malades dans l'emplacement entourant l'église où ils passaient la nuit couchés devant les images des saints espérant ainsi la guérison.

M. Okunev avait l'ardent désir de pouvoir donner aux étudiants tchèques même une brève histoire de l'art orthodoxe, et spécialement une histoire de l'art des Slaves orientaux de l'ancienne et nouvelle époque. Ce désir ne fut pas réalisé mais M. Okunev écrivit quelques articles sur l'art médiéval et sur l'art moderne des Grecs et des Slaves orientaux pour *L'histoire abrégée des arts* de M. Matějček.³⁵

³² *Город Ани. Стары Годы, октябрь 1912.*

³³ Il faut ici rappeler une courte description du manuscrit illuminé provenant d'une collection privée publié par Okunev dans la revue *Христианский Востокъ I* (1912) 43–44 sous le titre de *О грузино-греческой рукописи с миниатюрами.*

³⁴ *Армяно-грузинская церковная архитектура и ея особенности. Русский зодчий за рубежом* (1938) 9–10.

³⁵ A. Matějček, *Dějiny umění v obrysech*, Praha 1942 (1948). Okunev y publie le chapitre sur l'art byzantin tardif (pp. 244–260), sur l'art médiéval des Slaves de l'Est et du Sud (pp. 493–503) et sur l'art russe moderne (pp. 503–518).

Ce bref aperçu des travaux littéraires de M. Okunev ne saurait épuiser ses mérites dans le domaine de l'histoire de l'art orthodoxe. Il faut d'abord rappeler son activité pédagogique. Il eut l'occasion d'instruire et de former les futurs savants dans quatre universités, mais son activité à l'Université de Prague fut la plus prolongée et se place à l'époque de sa plus grande maturité scientifique. Beaucoup de ses élèves de divers peuples européens se souviendront de ses cours sur l'histoire de l'art byzantin, serbe, bulgare, russe et musulman. Sa méthode pédagogique était extraordinairement simple et en même temps effective. Il s'efforçait avant tout de faire connaître la matière et d'indiquer les correspondances entre les faits. Il n'aimait pas de grandes et audacieuses synthèses : les conclusions subjectivement motivées lui étaient toujours étrangères et il les repoussait. Il demeurait fidèle à la méthode « des faits » dans l'histoire de l'art et ne manquait jamais d'attirer l'attention de ses élèves sur le danger des synthèses prématurées dans un domaine où l'on travaille avec des documents fragmentaires comme c'est le cas dans le domaine de l'art orthodoxe. Pendant les exercices pratiques, il donnait à l'élève l'occasion de s'orienter suivant ses propres aptitudes même s'il s'agissait d'un sujet tout à fait nouveau, et seulement lorsqu'il voyait que l'étudiant s'égarait malgré ses efforts il lui prêtait la main et le ramenait sur la piste par quelques remarques discrètes et fines. Il était convaincu, et de plein droit, que c'est la seule possibilité d'apprendre à travailler d'une manière indépendante.

M. Okunev ne fut, pourtant, jamais un simple médiévaliste, et ses dernières années en sont un témoignage éloquent. Autant que pour l'art médiéval il avait une pleine compréhension pour l'art moderne. Dans ses cours il faisait connaître l'art moderne russe au public tchèque. Sur son initiative une exposition rétrospective de l'art russe fut organisée. Lui-même organisa les archives de l'art slave contemporain et travailla pendant de longues années à un dictionnaire sur les artistes russes et à la registration de leurs œuvres en Europe centrale et occidentale. Mais cette activité dépasse le cadre de ce journal et c'est pourquoi nous en faisons seulement mention et espérons qu'elle sera appréciée par ailleurs.

La byzantinologie est reconnaissante à M. N. L. Okunev de tout ce qu'il a fait pour l'exploration de l'histoire de l'art orthodoxe et déploie son départ avec une grande douleur. Il nous aurait certainement légué un plus grand nombre de ses vastes connaissances si une longue maladie n'avait tellement usé ses forces.

J. Myslivec / Prague

LE PSAUTIER COMMENTÉ DU MÉTROPOLITE DOSITHÉE.*

Ceux qui ont essayé de déterminer les sources du célèbre psautier en vers du métropolite moldave Dosithée (1673), n'ont jamais pris en considération le fait que le texte roumain de cinq psaumes est pourvu d'un commentaire en prose qui jette une lumière vive sur l'orientation mystique du traducteur. Dosithée semble avoir attaché une grande importance à ces commentaires qui offrent, outre le sens littéral (писмáтeлный, θετικός) et le sens conventionnel (ψνιcάйнный, ηθικός), aussi le sens allégorique (иносказáемый, ἀλληγορικός), voire le sens métaphorique (прéκносíтeлный, μεταφορικός) des versets. Cette méthode d'interprétation dont la technique nous réserve bien des surprises, est conçue dans un esprit très conservateur: en plein XVII^e siècle, où l'exégèse moderne, d'inspiration protestante, des psaumes commençait déjà à se frayer un chemin, le métropolite roumain, malgré sa culture très vaste, respectait pieusement la lettre de la version slavone; il ne se doutait même pas des erreurs que la version, si discutable, des Septante avait léguées au monde des croyants comme un héritage d'une valeur bien douteuse. Chose plus grave, Dosithée lui-même paraît avoir ajouté au commentaire des Psaumes maintes élucubrations personnelles qui portaient l'empreinte de l'imagination particulièrement vive des exégètes orientaux et qui avaient pour but de démontrer dans l'Ancien Testament le plus grand nombre possible d'allusions à l'histoire de Jésus-Christ et à l'Église chrétienne. Au point de vue de l'histoire des idées il est évident que Dosithée a essayé de transplanter en Moldavie le patrimoine de l'ancienne exégèse byzantine qui remonte, en dernière analyse, aux Pères de l'Église.

Étant donné que dans le psautier de Dosithée on rencontre des commentaires, il est à présumer que son modèle n'ait pas été un simple psautier slavon qui lui eût offert le texte nu, mais un psautier commenté plus ou moins semblable au célèbre « Psalterium Bononiense ». Au fond, rien n'est plus naturel; les psautiers de ce genre ont toujours joué — probablement à cause de l'obscurité de ces textes plus ou moins corrompus — un rôle essentiel dans la sphère de l'Église orthodoxe, aussi bien dans les Balkans qu'en Russie. L'on sait qu'à l'époque de la renaissance ecclésiastique de Tirnovo, le plus ancien des huit manuscrits destinés à la bibliothèque du tsar Jean-Alexandre fut un Psautier commenté (пéсннвeцъ съ всéккымъ оустáкомъ и съ штéкты), copié sur parchemin en 1337. Naturellement, le commentaire est loin d'être nouveau; la langue archaïsante du texte montre que nous sommes en présence d'une copie et non pas d'une traduction

* Communication destinée au VII^e Congrès International d'Études Byzantines à Bruxelles.

de l'époque.¹ C'est également sous le règne de Jean-Alexandre qu'on exécuta à Tirnovo le manuscrit, assez pauvrement décoré, d'un autre Psautier avec commentaires, conservé actuellement à Sofia, de même que le Psautier de Moscou qui, selon les spécialistes de la littérature moyenne-bulgare, n'a eu aucun rapport avec les pays roumains.² Néanmoins, d'autres traditions exégétiques du centre de Tirnovo ont certainement pénétré en Valachie et en Moldavie comme en témoignent les manuscrits de quatre psautiers commentés du XV^e siècle à la bibliothèque de l'Académie Roumaine. Deux ms. (215, 414) sont des copies faites en Valachie, peut-être au monastère de Bistrița-Vâlcea, tandis que le ms. 87 a été retrouvé à son lieu d'origine probable, au monastère Neamț, en Moldavie.³ Malheureusement, personne n'a examiné de près le texte de ces ms., de sorte que nous ne savons rien des relations qu'il y a entre eux. Il est à croire que ces rédactions étaient plus ou moins semblables au Psautier de Bologne, publié par V. Jagić; faute de mieux, il faut nous contenter de faire le parallèle entre le commentaire contenu dans ce psautier et l'œuvre de Dosithée. Naturellement, cette analyse posera aussi le problème des sources grecques des commentaires slavons et roumains. On sait depuis les recherches de V. Jagić qu'il existe deux grandes familles des psautiers slavons commentés: les commentaires fondés sur Théodoret de Cyr (PG. LXXX) ont été répandus surtout en Russie, tandis que ceux attribués à Athanase ont circulé plutôt dans les pays slaves méridionaux.^{3a} Naturellement, la tradition athanasienne n'est pas toujours parvenue directement aux exégètes slavons, mais plutôt par l'intermédiaire d'autres exégètes, notamment d'Hésychius de Jérusalem qu'on considère d'habitude comme l'inspirateur principal des explications fournies par le Psautier de Bologne.⁴ C'est également à Hésychius qu'on attribue depuis quelque temps le commentaire publié sous le nom d'Athanase par Migne, dans le t. XXVII de la PG.,⁵ de sorte qu'il y a lieu d'opposer l'influence de Théodoret de Cyr non pas à celle d'Athanase, mais plutôt à celle d'Hésychius. A propos de Dosithée, nous avons à répondre aux deux questions suivantes:

1. Dosithée qui avait des rapports aussi avec les autorités ecclésiastiques russes,⁶ se rattache-t-il aux traditions de Théodoret de Cyr ou bien à celles d'Hésychius?

¹ Cf. E. Turdeanu: *La littérature bulgare du XIV^e siècle et sa diffusion dans les pays roumains*. Paris 1947, 16—17.

² Op. cit. 25.

³ Voir Ecaterina St. Piscușco, *Literatura slavă din Principatele Române*. Bucarest 1939, 54—5, 129.

^{3a} V. Jagić, *Ein unedierter griechischer Psalmenkommentar*. Denkschriften d. Akad. Wien, Phil.-hist. Kl. Wien, 1906, LII, 5.

⁴ Cf. le commentaire grec publié par V. Jagić: *Incerti auctoris explicatio psalmorum Graeca*. Vienne 1917. Sur la paternité d'Hésychius: J. Calès, *Le livre des Psaumes*. Paris 1936, I, 78. Voir plus loin note 15.

⁵ Cf. Aimé Puech, *Histoire de la littérature grecque chrétienne*. Paris 1930, III, 119.

⁶ Comme il ressort des recherches de M. E. Ciobanu, Досифей, Митрополитъ Сучавский и его книжная дѣятельность, Kiev 1915 et *Istoria literaturii române vechi*, Bucarest 1947, I, 329, Dosithée prit une part active aux querelles religieuses de la Russie au XVII^e siècle. Après que Nikon, patriarche de Moscou, eut introduit sa réforme religieuse, Dosithée se rangea du côté de ceux qui défen-

2. A-t-il consulté uniquement le texte d'Hésychius comme le traducteur du Psautier de Bologne?

Le commentaire le plus ample du métropolite roumain, à savoir celui qu'il a ajouté au ps. XXVIII (XXIX), nous permet de répondre à toutes les deux questions (cf. l'édition de I. Bianu, Bucarest, 1887, 68 sq.).

En ce qui concerne le choix entre Théodoret de Cyr et Hésychius (= Athanase, selon la tradition orthodoxe), il est évident que Dosithée n'a jamais reproduit textuellement, comme certaines anciennes versions russes,⁷ le commentaire de Théodoret.⁸ La *via media* que ce dernier s'est efforcé de suivre entre un allégorisme excessif et un historicisme qui nie les prophéties messianiques eût été un procédé trop rationnel pour un penseur mystique comme Dosithée; il est certain que l'École origénienne ou École allégorisante d'Alexandrie dont même Hésychius avait été un disciple un peu plus modéré, avait plus d'autorité à ses yeux. Il serait pourtant faux de croire qu'il existât toujours une contradiction nette entre Théodoret et Hésychius: il arrive souvent que l'idée de l'explication soit la même chez tous les deux et qu'il n'y ait entre leurs textes que des différences stylistiques presque insignifiantes. Néanmoins, même dans les cas de ce genre, on peut démontrer que Dosithée préférerait se rattacher aux traditions balkaniques « pseudo-athanasiennes », c'est-à-dire qu'il restait fidèle au commentaire d'Hésychius. Quand il s'agissait de commenter la première partie du verset 3 (φωνὴ κυρίου ἐπὶ τῶν

daient avec acharnement les traditions slavo-byzantines de l'orthodoxie. Pour contribuer à la défense de l'Église d'Orient, Dosithée traduisit du grec en slavon l'ouvrage de Simon de Thessalonique sur les hérésies: il envoya son ms. à Joachim, patriarche de Moscou et Varlaam Jasinski, archevêque de Kiev. De même, il envoya à Moscou et à Kiev les épîtres d'Ignace, archevêque d'Antioche, quelques passages relatifs au problème de la transsubstantiation, traduits d'un ouvrage de Herman, patriarche de Constantinople, etc. Au dire de Sobolevski, les traductions faites par Dosithée à l'usage de l'Église russe sont meilleures que les traductions faites en Russie à cette époque. Cf. *Переводная литература Московской Руси XVI—XVII*. St. Pétersbourg 1903; idem, *Румыны среди славянских народов*. St. Pétersbourg 1917.

⁷ Sur un psautier de Russie, muni du commentaire de Théodoret (av. 1280) cf. Amphilochius, *О переводѣ древнеславянской псалтыри*, dans *Древнеславянская псалтырь симоновская до 1280 г.* (Moscou 1881), III, éd. 2., 278 sq.

⁸ Voici les commentaires de Théodoret, d'Hésychius (var. de Jagić) et de Dosithée au v. 6 du ps. XXVIII (Καὶ ὁ ἡγαπημένος, ὡς υἱὸς μονογεγῶτων):

Théodoret	Hésychius	Dosithée
Ὁ δὲ πεπιστευκὸς λαὸς... ἀγαπητὸς τούτου χάριν καλούμενος, ἀήττητος ἔσται καὶ ἄμαχος (PG. 80 : 1068)	Ὁ Χριστὸς, ὡς υἱὸς τῆς μονοειδοῦς ἀληθείας, τουτέστι τοῦ πατρὸς τῆς ἀληθείας (Jagić, op. cit. 50)	Îubitul iaste fiîul cel iubit mărturisit de părintele, Domnŭ Isus Hristos, ca inorogul ce biruiaște preste toată hiara din lume... (éd. Bianu, 92—3. « Le bien-aimé » est le Fils bien-aimé, déclaré tel par le Père: Notre Seigneur Jésus-Christ qui, de même que l'Unicorne, vainc toutes les bêtes sauvages du monde...)

A partir d'Hésychius, les commentaires vont de pair avec le Physiologue (s. v. *Unicornis*).

Dosithée: « Ca și când tunâ și detunâ codrii fuge hîara de frică. Așia omulă păcătoșă plină de păcate, ca codrulu de hîară și pustii de bunătați. Așia era și păgânătata, iară decă o scutură și o cutremură Dumnedău cu glasul sfintei Evanghelii să umili și din pustie... s'au făcut bogată din sfintul botez » (éd. Bianu, 93). « Quand le tonnerre résonne dans les forêts, les animaux sauvages s'enfuient. Il en est de même du pécheur qui ressemble à la forêt pleine d'animaux sauvages, mais déserte. Il en était de même du monde païen que Dieu secoua par la parole évangélique pour l'humilier et pour le rendre riche par l'effet du saint baptême. »

Naturellement, dans ce passage on rencontre aussi des motifs qu'il serait difficile de ramener directement aux commentaires anciens de ce verset. Pour expliquer les deux mentions des « animaux sauvages » (fiare, de latin *ferae*), il convient de faire état aussi de ce que l'exégète roumain raconte à propos de la seconde moitié du verset 8: συσσεισει Κύριος τὴν ἔρημον Κάδης. Une fois de plus, c'est une image de la nature: l'ouragan, par la voix de Iahvé, « fait trembler le désert de Cadès » (c'est-à-dire les environs de la presqu'île sinaïtique); selon le verset 9, la voix de Iahvé « fait avorter les biches et elle dépouille les forêts » (trad. moderne de J. Calès). Comme notre traduction le montre, il existe des liens indissolubles entre les versets 8 et 9; déjà Dosithée en était parfaitement conscient. Il alla même plus loin et essaya de transposer dans la description de la « forêt » (verset 8) les animaux symboliques dont les sources signalaient la présence dans le désert de Cadès. Voici comment Dosithée présente ce désert: « Ce désert de Cadès, à proximité du mont Sinaï, est très célèbre pour ses vers (gingăni) et ses animaux (gadini) vénimeux. Le pécheur est aussi un désert, parce que dans son âme sans vertus il n'y a que des péchés, c'est-à-dire des animaux sauvages et des vers qui rongent l'esprit. » En lisant ce commentaire, on pense involontairement à l'image baroque — mais en réalité d'origine médiévale — qu'on rencontre dans le premier poème des Fleurs du Mal:

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants,
Dans la *ménagerie infâme de nos vices*,
Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde.

(Au lecteur)¹²

Dans quelle mesure Dosithée a-t-il pu s'inspirer des commentaires anciens? Étant donné que cette fois Hésychius ne nous offre aucun point de repère satisfaisant,¹³ force nous est de pénétrer encore plus loin dans le dédale des exégèses.

¹² Les exégètes de Baudelaire renvoient d'habitude à Shakespeare (*Le Roi Lear*, acte III, sc. IV), à Ronsard (*Les Daimons*), à Th. Gautier (*Albertus*), etc. (Jacques Crépet—Georges Blin, *Les Fleurs du Mal*. Paris 1942, 283—4). On cite aussi Görres qui, dans sa *Mystique* (t. II), rapporte que les péchés capitaux sont apparus à sainte Hildegarde sous la forme de bêtes (loc. cit.).

¹³ Καδὴς ἐρημνεύεται ἀγίασμα, ὃ ἐστὶν ἡ ἐκκλησία (éd. Jagić, 50).

Malheureusement le verset 9 a été très gravement déformé par les Septante et par tous ceux qui les ont suivis: quoique déjà une traduction de 1543 nous offre le sens correct («Vox Domini parturire facit *cervas* et detegit sylvas»),¹⁴ la tradition officielle s'en tient depuis des siècles à la version de la Vulgate: «Vox praeprantis *cervos* (!) et *revelabit* (!) condensa.» Comme dans le verset précédent, Dosithée attachait une grande importance à la signification symbolique de la «forêt». Cette fois, ayant toujours en vue aussi ce qu'il vient de nous apprendre sur le désert de Cadès, il nous rapporte les détails suivants: a) Les forêts en question sont des *chênaies* (*dumbrăvi*) qui offrent leurs glands aux porcs; b) Comme les chênes portent des glands, de même les pécheurs produisent des péchés qui font le délice des diables («*păcătoșii facă păcate de să'ndulcescū draciū*»). Seul l'Évangile, c'est-à-dire la voix de Dieu peut les purifier et faire disparaître tous ces glands dangereux («de glasulū sfintei Evanghelii să curățascū de păcate și-și lepădă toată ghinda»). c) D'autre part, les forêts sont les bois sacrés des païens qui cachent des idoles; ces derniers sont détruits par l'Évangile. d) Quant aux cerfs, ils représentent ceux qui, écoutant la voix divine, se décident à fuir les plaisirs mondains et se retirent dans les montagnes désertes.

Le point de départ de ces élucubrations est fourni par Hésychius. Dans la variante publiée par Jagić on lit les remarques suivantes: καὶ ἀποκαλύπτει δρυμοὺς τοὺς τῶν ἐθνῶν ὥσπερ γὰρ ἐν τοῖς δρυμοῖς, τουτέστιν ἐν τοῖς ἄλσεσι, θηρία οἰκοῦσιν (op. cit. 50). Ces *δρυμοί* ont été interprétés par les exégètes slaves comme des «chênaies» (ѣѣ дѣбракаѣ, Ps. Bon. 128; en roumain *dumbravă*). Les bêtes de Hésychius (θηρία) sont devenues précisément des porcs pour une raison assez singulière. Les chênaies nourrissent souvent des porcs; or ceux-ci, selon la conception israélite, sont des animaux impurs, c'est pourquoi même les démons chassés par Jésus cherchent refuge dans des porcs (Marc 5, 10—11). Mais ces porcs qui convenaient à merveille aux chênaies, n'auraient pas suffi à peupler les forêts et le «désert»; l'exégète avait encore besoin d'autres suggestions. Il cherchait des commentaires où les forêts étaient considérées non seulement comme des bois sacrés (ces «*idolorum delubra*» se retrouvent chez tous les commentateurs, d'Hésychius à Théodoret), mais comme les symboles des âmes stériles et pécheresses. Il est certain que la source de Dosithée devait être un texte plus ou moins semblable aux deux commentaires suivants:

Pseudo-Basile

Ἀλλὰ καὶ ἀποκαλύπτει δρυμούς, ἵνα οἱ ὄφεις φανεροὶ γένωνται, οἱ ὑπὸ τοῦ συσκιασμοῦ τῶν δρυμῶν καλυπτόμενοι, πρὸς τὸ ἀπονώτερον αὐτοὺς ὑπὸ τῶν

Et revelat condensa ut serpentes sub condensarum silvarum umbraculo delitescerent detegantur; ut minore negotio a cervis absumantur. Fortasse igitur,

¹⁴ *Psalterium Prophetarum Davidis, Hebraeum, Graecum et Latinum*. Catholicis quibusdam uiris autoribus. Basileae, Apud Heinrichum Petri, a. MDXLIII. Sur la corruption du texte: Calès, op. cit. I, 324.

ἐλάφων καταναλίσκεσθαι. Τάχα οὖν ὁ
ἐλέγχων τὰς ἐν τῷ κρυπτῷ κακίας ἀπο-
καλύπτει δρυμούς· τουτέστιν, εἰς ἐμφα-
νὲς ἄγει τὰς ἐμφωλευούσας τῇ ὕλικῃ
φύσει ἁμαρτίας, ὅφεις λεγομένας διὰ
τὸ ποικίλον τῆς ἡδονῆς. *qui abscondita vitia arguit, is revelat
condensa: hoc est, latitantia in mate-
riali natura peccata in apertum profert:
quae ob voluptatis varietatem serpen-
tes dicuntur* (PG. XXX, 81—2).

Euthyme Zigabène

Δρυμούς δὲ λέγει τὰς ὕλῳδεις καὶ ἀκά-
πους ψυχὰς τῶν ἐθνῶν, αἷς ἐνεφώλευον
ὡς θηρία τὰ ποικίλα καὶ ἄγρια πάθη,
αἷς ἀποκαλύψει.

*Per silvas infructuosas ac silvestres
gentium animas intelligit, in quibus
multiplices atque asperae passionnes seu
affectus velut ferae quaedam, latebras
atque habitationes suas collocarent*
(PG. CXXVIII, 337—8).

En connaissance de ces passages, on comprend mieux le rôle attribué aux
cerfs (substitués si injustement aux biches — αἱ ἐλαφοὶ — de l'original!). Selon
le Physiologue, auquel nous avons déjà renvoyé à propos de l'Unicorne, «ubi
agnoverit ceruus serpentem esse, implet os suum aqua et effundit in foramine,
et cum quodam spiramine oris sui attrahit serpentem foris, et conculcans eum
pedibus interficit eum» (é¹. Carmo-ly, Paris 1939, 50). C'est Eusèbe qui repro-
duit le plus fidèlement ces connaissances d'histoire naturelle, sans aucune inter-
prétation allégorique:

...ζῶον φιλέρημον ὀφιοκτόνον... τοὺς
...ὅφεις τοῖς ἑαυτῶν κατεπάτησαν ποσὶ,
πάντα τε τὰ ἐν τῇ ἐρήμῳ ἰοβόλα θηρία
μακρὰν ἀπήλασαν.

(*cervus*) est animal solitudinis amans,
serpentibus exitiale... serpentes pedi-
bus suis proterunt, omniaque venenata
in eremo animalia procul abigunt (PG.
XXIII, 257—8).

Mais le passage du concret à l'abstrait semble être une tradition assez ancienne.
Ce sont le Pseudo-Basile et Euthyme Zigabène qui marquent le mieux cette
curieuse transition, tandis que les différentes variantes des commentaires d'Hésy-
chius soulignent beaucoup mieux le sens allégorique que les explications de Do-
sithée. Pour donner une idée de ces commentaires, il suffit de citer le Pseudo-
Basile:

Αὕτη ἡ φωνὴ καταρτίζει καὶ ἐλάφους,
τὰς ἀγίας ψυχὰς, τὰς τὰ ὑψηλὰ ζητού-
σας, τὰς τῶν ὀφείων δαπανητικὰς, τὰς
ἐπὶ τῶν ὑψηλῶν ὀρέων τὴν διατριβὴν
ποιουμένας.

Haec vox praeparat cervos, *animas vi-
delicet sanctas, quae exquirunt subli-
mia, absumuntque serpentes et in altis
montibus commorantur* (PG. XXX,
79—80).

Après ce que nous venons de dire, il est indubitable que les explications ajoutées au verset 8 sont nées sous l'effet du verset 9 et de ses commentaires traditionnels. Il y a, certes, une logique mystique même dans ces élucubrations fantaisistes et il est curieux d'en retrouver les traces jusqu'au XVII^e siècle. Voilà les racines littéraires et exégétiques du mysticisme orthodoxe...

Comme nous avons dit, il y a quelques passages qui témoignent de la connaissance directe ou indirecte des commentaires « pseudo-athanasiens » (PG. XXVII) qu'on attribue actuellement à Hésychius, mais qui sont assez différents du texte publié par Jagić.¹⁵ A l'avis de Dosithée le verset 7 (Φωνὴ Κυρίου διακόπτοντος φλόγα πυρός; recte: La voix de Iahvé fait éclater des flammes de feu, Calès) serait susceptible d'une interprétation allégorique double: d'un côté, c'est pour la parole du saint Évangile que les martyrs ont subi l'épreuve du feu et de l'eau; de l'autre, c'est par l'effet de la voix divine, que les enfants de Babylone ont été épargné des ravages du feu. A propos de ce verset, plusieurs commentaires anciens sont à écarter: par exemple la version slavonne d'Hésychius (éd. Jagić, Psalt. Bon.), confirmée aussi par Théodore (PG. LXXX, 105—6), ne peut nous rendre aucun service:

Hésychius

Ὅταν τοὺς ἀποστόλους τὸ πῦρ κατεμέ-
ρισεν ὡς γλώσσας...

Psalt.-Bon.

ἘΓΔΑ ἀπῶδονκ ὠγνηκ ραζΔ'καν ἱκκ
ῥαζ'κ'κ'κ'.

Pour expliquer l'allusion à l'épreuve du feu, il vaut mieux prendre en considération le Pseudo-Athanase du t. XXVII:

Φωνὴ Κυρίου διακόπτοντος φλόγα πυ-
ρός. Αὐτὴν τὴν ἐπαγγελίαν σημαίνει,
ἣν τοῖς ἁγίοις ἐπηγγείλατο λέγων· καὶ
ἐὰν ἐν μέσῳ πυρός διέλθῃς, πῦρ οὐ κα-
τακαύσει σε.

Vox Domini intercidentis flammam
ignis. Promissionem illam significat
qua sanctis se obligavit dicens: Et si
per medium ignis transieris, ignis non
te comburet (PG. XXVII, 153—4).

Sans nous arrêter à la seconde allusion qui remonte certainement à Euthyme Zigabène,¹⁶ il faut encore dire un mot sur le verset 5 (La voix de Iahvé brise les cèdres, Calès). A ce propos Dosithée a fait une allusion aux hommes illustres qui se sentent humiliés par la parole de l'Évangile jusqu'à oublier leur grandeur terrestre. La même idée a déjà été développée par plusieurs commentaires « pseudo-athanasiens »:

¹⁵ A notre avis, les problèmes de la paternité sont encore loin d'être élucidés d'une manière satisfaisante. C'est pourquoi nous préférons parler, malgré l'opinion de Puech, de commentaires « pseudo-athanasiens ».

¹⁶ Προαγορεύει δὲ προηγουμένως μὲν περὶ
τῆς Βαβυλωνίας καμίνου, ἥτις διακοπεῖται
πνεῦμα ὁρόσου διασπρίζον ἐδέξατο...

Praedicit autem Propheta ea inprimis quae
tribus pueris in fornace Babylonica contigerunt, ubi
flamma intercisa spiritum roris sibilantem suscepit... (CXXVIII, 335—6).

....significat *magistros Judaeorum*
(ibid. 749—50).

Les dernières réflexions nous ramènent déjà à l'époque de Dosithée. Arrivés à la fin de ce bref aperçu, nous pouvons affirmer que le métropolite moldave, malgré ses relations multiples avec l'Église russe, ne semble pas avoir utilisé les commentaires rédigés en Russie d'après le texte de Théodoret. Bien au contraire, ses explications se rattachent plutôt aux traditions exégétiques de Byzance et des peuples slaves méridionaux. Étant donné que l'auteur anonyme du psautier de Bologne a reproduit servilement la version grecque publiée par Jagić, chaque fois que nous avons renvoyé à ce texte d'Hésychius, nous aurions pu faire des rapprochements aussi avec les psautiers slaves de Bologne, de Sofia et de Bucarest. Car on ne doit pas perdre de vue que dans les notes de l'édition du psautier de Bologne, Jagić a soigneusement renvoyé aux variantes que fournissent le psautier de Bucarest (1346) et de Sofia (1337); ces variantes nous permettent de dire que les versets slaves qui introduisent les psaumes de Dosithée, présentent souvent de curieuses analogies (d'ordre phonétique et même lexical) avec les textes de Bucarest et de Sofia.¹⁸ Il est certain qu'un des modèles de

¹⁸ Concordance avec le psautier de Sofia: ps. LXXII. Ps. Bon.: *Ѣко бѣгъ бѣ нѣбѣхъ*; Sofia: *Колѣбѣхъ*... Dosithée: *Кѡлѣбѣхъ Ѣзраѣлевѣхъ*. – Concordances avec le psautier de Bucarest: ps. XXX. Ps. Bon.: *оупѣвахъ*; Ps. Buc.: *оуповахъ*; Dosithée: *Ѣповахъ*; ps. LX. Ps. Bon.: *Оуслѣиши бже мѣжъ моѣхъ*; Ps. Buc.: ... *моление мое*; Dosithée: ... *моленіе моѣ*, etc.

Dosithée doit être cherché parmi les copies postérieures de ces psautiers commentés.

D'autre part, n'oublions pas que Dosithée lui-même a fait dans le commentaire du ps. LXIII la déclaration suivante: « Așia am citit la psaltiria cé leșască slavină » (éd. Bianu, p. XXX), c'est-à-dire « j'ai lu ainsi dans le *psautier slavon de Pologne* ». L'éditeur roumain de Dosithée a jugé nécessaire de préciser à ce propos que l'allusion ne peut se rapporter à un psautier polonais, mais à un psautier publié en Pologne en vieux-slave ecclésiastique! Peut-être les spécialistes de l'ancienne littérature religieuse de Pologne et de l'Ukraine (car il faut penser à une région ayant une population orthodoxe!) sauront-ils trancher un jour cette question; en attendant, nous pouvons dire qu'à côté du poète polonais Jean Kochanowski, à qui Dosithée a emprunté l'idée d'écrire un psautier en vers, à la manière de Clément Marot, de Malherbe, de Lobwasser et de tant d'autres poètes du XVI^e et du XVII^e siècles, il faut enfin prendre en considération aussi les sources sud-slaves de l'inspiration biblique de ce prélat roumain: il doit avoir utilisé un psautier slavon commenté (répandu peut-être aussi en Ukraine) qui contenait une partie exégétique plus ample que les explications laconiques d'Hésychius et du psautier de Bologne; c'est là qu'il a trouvé la plupart des idées qui remontent en dernière analyse à Eusèbe de Césarée, à Euthyme Zigabène, au Pseudo-Basile et aux commentaires pseudo-athanasiens. Néanmoins, vu la culture religieuse très vaste de Dosithée et sa connaissance parfaite du grec — ce qui ne doit pas nous étonner dans le cas d'une personne d'origine macédo-roumaine! — il n'est pas exclu que son éclectisme repose en partie sur ses propres lectures; pourquoi n'aurait-il pas connu certains manuscrits grecs tardifs qui contenaient des « chaînes » exégétiques d'inspiration hésychienne ou athanasienne? Quoi qu'il en soit, il est certain que ce célèbre psautier roumain reflète très fidèlement la sagesse des Pères orientaux, qui, depuis les premiers siècles du christianisme, ne cesse de répandre ses lumières mystiques dans le monde orthodoxe.

LA PORTÉE APOLOGÉTIQUE DE LA «VIE» DE ST. THÉODORE D'EDESSE

Dans un travail récent,¹ nous avons, reprenant après I. V. Pomjalovskij,² P. Peeters,³ A. A. Vasiliev⁴ et J. Gouillard⁵ l'étude de la «vie» de St. Théodore d'Edesse, montré que ce roman hagiographique s'inscrit, dans la ligne d'une tendance de reconquête chrétienne, à la suite de la légende de Théodore Abû Qurra, telle qu'elle s'était développée, du IX^{ème} au XI^{ème} siècle, tant dans le monde arabe chrétien que dans le monde musulman, ainsi que l'avait déjà pressenti I. J. Kratchkovskij.⁶

Mais il est un autre point de vue que celui du légendaire pur et simple: l'auteur de la « Vie » de Théodore n'a été amené à s'inspirer de la carrière du fameux défenseur de la doctrine melchite, sinon parce que, dans le sens où la légende était conçue, elle devait avoir une portée non seulement édifiante, mais encore apologétique et missionnaire, dans un sens très nettement défini.

Il faut, pour s'en rendre bien compte, replacer la « vie » dans son cadre, c'est-à-dire parmi cette littérature d'hagiographie où la vie des Saints et des Martyrs n'est qu'un prétexte à développer des thèses favorables à une secte ou au parti au sein duquel ils militèrent dans l'Eglise.

Nous connaissons, en arabe, un nombre déjà assez élevé d'écrits apologétiques pseudépigraphiques, qui gravitent autour de la légende d'Abû Qurra, défenseur de la foi. Ces écrits ont un caractère tellement universel, que l'un d'entre eux, l'entretien polémique en trente quatre questions, que contient le Ms. Paris. Arabe n° 215, f° 121 r° à 154 r°, a attribué à l'évêque de Harrân ce que d'autres témoignages attribuent au patriarche nestorien Timothée.⁷ Chacune des grandes confessions avait, en face de l'Islâm, son héros ancien, polémisant, au temps des Abbassides, contre les erreurs de l'Islâm: Les Melchites avaient Théodore Abû

¹ *La composition et le sens de la « vie » de Théodore d'Edesse*. VII^e Congrès des Études Byzantines, Bruxelles, août 1948.

² I. В. Помяловскій, *Житіе иже во святыхъ отца нашего Θεодора, архієпископа Едесскаго, по двумъ рукописямъ московской синодальной библіотеки*. СПб., 1892, XVIII + 147.

³ P. Peeters, *La Passion de St. Michel le Sabaïte*. Anal. Bolland. 1930, XLVIII, 61 sq. et particulièrement 82 sq.

⁴ A. A. Vasiliev, *The Life of Théodore of Edessa*. Byzantion (1942—43) 165—225.

⁵ J. Gouillard, *Supercheries et méprises littéraires: L'œuvre de St. Théodore d'Edesse*. Rev. des Études Byz. V (1947) 137—157.

⁶ I. Ю. Крачковскій, *Федоръ Абу Курра*. Христіанскій Востокъ (1913) 301—308.

⁷ G. Graf, *Die arabischen Schriften des Theodors Abû Qurra*. Paderborn, 1910, 83 sq. et *Geschichte der christlichen-arabischen Literatur*. Roma, 1947, II, 22 sq.

Qurra, les Nestoriens, Timothée, les Jacobites, Nonnos de Nisibe.⁸ Et pour chacun, la tradition a composé des œuvres, progressivement étendues, qui sous la forme du *mağlis*, et dans une tradition qui remonte aux origines de l'hagiographie — et même à l'Écriture — leur fait défendre la foi ou l'orthodoxie devant le prince, khalife ou seulement représentant de celui-ci.⁹

Trois procédés littéraires sont ordinairement mis en jeu : ou bien un récit très bref, fait d'une introduction de quelques lignes et de l'indication du nom de personnages généralement illustres de l'Islām, nous montre le défenseur de la foi entouré d'adversaires et triomphant d'eux, aisément, par l'excellence de sa dialectique ou la pertinence des citations qu'il fait;¹⁰ ou bien, le récit est partiellement remanié : dans une introduction qui peut atteindre une dizaine de pages, on nous présente, au sens littéral du mot, les héros de la dispute théologique, avec des traits calculés pour frapper l'imagination du lecteur. Le cadre matériel, l'entourage humain sont soigneusement dessinés. Parfois même, une phrase, dans le cours de la dispute, rappelle adroitement un détail de cette préface, et donne à l'ensemble la cohésion et le mouvement auxquels la lecture des dialogues platoniciens a accoutumé le lecteur. Ces œuvres sont généralement très soignées, et, tandis que celles du type précédent demeurent généralement privées de finale, celles-ci conduisent le lecteur jusqu'à l'aboutissement logique du récit, sans toute fois tomber dans l'arbitraire ni la construction imaginaire.

C'est à cette classe qu'appartiennent quelques-unes des œuvres les plus magistrales de la littérature polémique chrétienne, j'ai cité la fameuse « Apologie d'Abd al Masīh b. Ishāq al Kindī »¹¹, « Les Entretiens d'Elie de Nisibe avec le Wizīr »¹² et son doublet « La conférence de Divriq » d'Abd allah b. aṭṭayyib.¹³ La littérature arabe elle-même présente, soit sous sa forme apologétique,¹⁴ soit sous sa forme populaire et édifiante,¹⁵ des écrits de la même espèce.

Le troisième degré de cette littérature d'apologétique romanesque, dont l'hagiographie byzantine nous fournit maint exemple et dont nous retiendrons le plus

⁸ Et l'on est fondé à se demander pourquoi la légende a laissé passer au second rang Jean Damascène, Mar Ananjesu et Abū Raīta, adversaires historiques de l'Islam au même titre que leur successeurs.

⁹ P. Peeters, op. cit. 94—95 avait déjà attiré l'attention sur l'existence de plusieurs traités de cette espèce.

¹⁰ C'est le cas pour les muğādila et les mağlis auxquelles participe Abū Qurra, p. ex. Ms. ar. paris. 215 f^o. 228 v^o, — 262 r^o, Ms. syr. paris. 204 f. l. — 24 v^o. Ms. arabe paris. 70 f^o. 147 v^o — 215 v^o. Timothée en fut aussi le héros Ms. ar. paris. 82 f^o. 73 r^o — 95 r^o etc. . . .

¹¹ Ed. par A. Tien, London, 1880. Étude fondamentale de W. Muir, *The Apology of al Kindi, written at the court of al Ma'mūn in Defence of Christianity against Islam*. London 1881; G. Graf, *Gesch. der christ.-arab. Lit.* II, 144.

¹² Ed. par Cheikho dans al Machriq 1922 (t. XX) Mağalis Iliyā muṭṭrān Niṣībīn.

¹³ Ms. arabe paris. 177 f^o. 1 à 27 inclus. — Cf. Graf, op. cit. 176.

¹⁴ Laissant de côté la littérature classique, nous mentionnerons un écrit musulman, qui renferme le Ms. arabe paris. 1913, et qui présente, sous la forme d'un Entretien entre quelques moines de Syrie et le Khalife Abū Bakr, le pendant des ouvrages apologétiques chrétiens dont nous parlons ici. (f^o 192 r^o qs.)

¹⁵ Rappelons la première partie du conte de Tawaddud, dans les 1001 Nuits (nuits 437 à 449).

caractéristique: « La Vie des 42 Martyrs d'Amorium », ¹⁶ présente, en arabe, plusieurs récits, peu exploités jusqu'ici, dont le plus remarquable est, sans conteste, l'Apocalypse de Bāḥira. ¹⁷ Dans la même classe, nous trouvons l'histoire du moine Abraham de Tibériade, dans le maḡlis que tint ʿAbd al Rahmān b. ʿAbd al Malik al Haṣīmī, vice roi de Jérusalem. ¹⁸ Ajoutons y encore la « Vision de Sibylle, fille d'Héraclius », œuvre très répandue dans les recueils édifiants. ¹⁹

Enfin, nous croyons que l'on peut ranger dans la même classe la Vie de St. Théodore d'Edesse, et y voir un roman hagiographique à intentions apologetiques, issu des mêmes milieux qui donnèrent le jour à l'histoire d'Abraham de Tibériade, aux *maḡlis* tardifs d'Abū Qurra, et produit dans les mêmes intentions.

A. Vasiliev et nous-mêmes, avons donné l'analyse de la vie arabe de St. Théodore. Nous voudrions, avant de procéder aux rapprochements qui s'imposent, des intentions apologetiques de cette œuvre avec les autres ouvrages que nous avons énumérés, analyser de façon un peu exhaustive l'histoire d'Abraham de Tibériade. ²⁰

Comme pour le fameux entretien d'ʿAbd Allah b. Ismāʿīl al Haṣīmī avec ʿAbd al Masīḥ b. Ishāq al Kindī, ²¹ l'occasion de l'entretien naît de la curiosité du khalife et des soins officieux d'un lettré musulman qui provoque l'assemblée où le chrétien exposera le contenu de sa foi. L'entretien d'Abū Qurra avec les savants musulmans devant al Ma'mūn, tel qu'il se présente dans le manuscrit arabe de Paris 215, f° 228 r°—260 r° respire la même atmosphère, avec une nuance de plus: le khalife aime Théodore Abū Qurra et s'attire, pour cette raison, des représentations de la part des savants qurayšites de son entourage, dont la liste nous est fournie ici, le premier de tous étant Muḥammad b. ʿAbd Allah al Haṣīmī, qui ne doit pas être, dans l'ordre des généalogies imaginaires, un parent très éloigné de l'interlocuteur d'ʿAbd al Masīḥ al Kindī. On assiste seulement, en passant de l'Apologie à l'Entretien du moine Ibrahim, et de celui-ci à la controverse (Ms.—ar. paris. 215) d'Abū Qurra, à une systématisation du thème littéraire de l'amour du prince juste pour le sujet non conformiste mais juste. Le prince assure d'abord seulement celui qu'il a convoqué de sa protection et lui garantit le droit de dire ce qu'il juge bon de dire, ²² puis il va jusqu'à se ranger de son côté

¹⁶ V. l'appendice VIII par Mme Germaine Louillet dans *Byzance et les Arabes* I. Bruxelles, 1935, 631 sq.

¹⁷ G. Graf, *Geschichte der christlichen-arabischen Literatur* II, 145—149.

¹⁸ Ms. arabe paris. 215 f°. 50 sq. — Cf. Graf, *Geschichte der christlichen-arabischen Literatur* II, 28 sq.

¹⁹ Ms. arabe paris. 70 f° 126 r° 146 v° où il voisine avec l'apocalypse de Bāḥira et avec une controverse d'Abū Qurra contre les théologiens musulmans, en présence d'Al Mā'mūn, Ms arabe paris. 178 f° 175 r°—181 r°.

²⁰ Une analyse en est donnée par Graf, op. cit. 28—29, qui a signalé les rapports qu'elle présente, avec les œuvres pseudépigraphiques d'Abū Qurra, l'histoire d'Abd Al Masīḥ et l'apocalypse de Bāḥira. Il en est cependant certains qu'il importe de souligner davantage et qui ne rendront pas inutile l'analyse que nous en présentons ici.

²¹ Ed. A. Tien, p. 1; cf. Ms. arabe paris. 215 f° 50 r°.

²² Apologie d'Abd al Masīḥ, ed. Tien, 24. Ms. arabe paris. 215 f° 51 r°.

contre ses propres congénères.²³ Et l'on notera, dans les trois ouvrages, qu'au cours du récit, l'on voit le champion chrétien s'arrêter devant une démonstration périlleuse, et réclamer à nouveau l'assurance qu'il pourra parler librement.²⁴ Des comparaisons plus poussées avec d'autres dialogues apologétiques du même type montreraient le caractère commun de ce prologue-cadre dans une série d'œuvres dont le développement suit, également, le même mouvement.

Dans l'entretien du moine Abraham de Tibériade avec les savants musulmans devant l'émir ʿAbd al Raḥmān b. ʿAbd al Malik, comme dans le pseudo-Abū Qurra du ms. parisien 215 (f° 228—262), on voit surgir successivement, pour interpellier le champion de la chrétienté, une série de personnages vrais ou faux,²⁵ qui le prennent successivement à partie et demeurent ensuite défaits et honteux. Il en résulte un caractère dramatique plus varié, mêlant au caractère dogmatique général des éléments de récit, que l'on ne retrouve ni dans les « Entretiens de Timothée avec al Mehdi », ²⁶ ni dans le pseudo-entretien d'Abū Qurra avec Ma'mūn, calqué sur ceux-là,²⁷ ni dans l'Apologie d'ʿAbd al Masīḥ, ni dans les Entretiens de Mayafariqīn, où Ibn Zurʿa, disciple de Yahya b. ʿAdī, s'en prend à Yūsuf al Bakhri, connu sous le nom d'Abū Ḥarūn.²⁸ En revanche, ce caractère dramatique, ce souci de camper des adversaires importants, mais grotesques ou odieux en face des héros chrétiens, apparaît dans les vies de Saints. Et, dans le domaine qui nous concerne, les *Actes des XLII Martyrs d'Amorium* nous en fournissent un bel exemple.²⁹ On y voit intervenir en effet des « grands » de l'empire musulman, des « Gymnosophistes », le πρωτοσύμβουλος, le prince (ὁ ἄρχων) qui, tour à tour, en une gradation ascendante, reçoivent la parole et se voient réfuter par les soldats du Christ.

Toutefois, tout ceci se passe dans une atmosphère polie et réciproquement bienveillante. Quand, par hasard, dans les entretiens d'Abū Qurra avec les savants musulmans devant al Mā'mūn, un musulman de Cūfa, dont on ne cite que le nom d'Isma'il, le prend avec le vieil évêque sur un ton un peu trop

²³ Entretien d'Abū Qurra... à la cour de Ma'mūn, Ms. arabe paris. 215 f° 235 v°, 245 r°, 255 v°, 257 r°-v°-260 r°.

²⁴ Abd al Masīḥ, ed. Tien, 41. Ms. arabe paris. 215 (Abū Qurra) 231 v°, 235 r°.

²⁵ Ms. arabe paris. 215. Dès l'introduction, l'on trouve, dans le titre: Ici commence, avec l'aide de Dieu, qu'il soit salué et exalté!, la discussion qu'eut Abū Qurra, évêque de Ḥarrān avec ʿAbd Allah al Ma'mūn, prince des Croyants, en compagnie d'éminents dialecticiens de l'Islām, et ceux qui se trouvaient dans ce palais, dans la salle de séances (maḡlis) du Khalife... Et ils se nommaient: 1. Muḥammad b. ʿAbd Allah al Ḥaṣīmī, 2. Zubayr b. Ḥaṣīm az Zāḡī, 3. Sallām al Ḥamdānī, 4. Ṣaḡ'a b. Khālīd al Baṣrī, et quantité de grands personnages de Qurayš. En outre, paraissent f° 232 v°, 5. Ḥarūn b. Ḥaṣīm al Ḡazā'y, 6. Abū'l Hasan b. Lewy, 7. ʿAlī b. al Walīd al Dimīṣqī, f° 240 r°, 8. Al Asadī f° 242 v°. Dans l'entretien du moine Ibrāhīm les personnages sont successivement 1. le faqīh b. Maṣṣūr (ou Maṣṣūr) b. ʿAtfān (ou ḡatafān) al ʿAbbāsī, 2. le prince lui-même et 3. le savant al Bahilī al Baṣrī. De plus, l'érudit (Mo'deb) anonyme du début, se retrouve à la conclusion du récit.

²⁶ Mingana, *The Apology of Timothy, the Patriarch, before the Caliph Mehdi*. Journal of the John Rylands Library XII., janv. 1928; cf. Mss. arabes paris. 82, f° 73 à 95 et 215 f° 177—185.

²⁷ Ms. arabe paris. 215, f° 120—154.

²⁸ Ms. arabe paris. 173, f° 79—109.

²⁹ Изв. Имп. Акад. Наукъ 1905, 61 sq. — Сказанія о 42 аморійскихъ мученикахъ.

agressif, c'est le prince lui-même qui le rappelle à la courtoisie,³⁰ que les chrétiens réclament d'ailleurs constamment³¹ comme un dû en invoquant le verset du Coran « Ne discutez avec eux que dans les meilleurs termes... »³² Et ceci est encore un élément caractéristique de toute cette littérature, dont l'Apologie d'Abd al Masīh, l'entretien du moine Ibrāhīm et le pseudo-entretien d'Abū Qurra avec les savants musulmans devant al Ma'mūn nous paraissent être les trois piliers fondamentaux. En dehors du cadre général et de l'atmosphère conventionnelle et uniforme, l'analyse du contenu dogmatique de ces entretiens révèle, elle aussi, un caractère d'unité, qui se manifeste, non seulement dans le choix des questions controversées, mais encore dans la systématique et dans l'ordre de l'argumentation.

Le débat, en effet, quelles que soient les questions annexes, porte successivement sur l'éthique des relations entre le souverain musulman et le sujet chrétien loyal, sur l'accusation que les Musulmans dirigent contre les Chrétiens, d'adorer plusieurs Dieux (širk), sur la Trinité et l'unité divines, sur le supplice de Jésus et la responsabilité des Juifs, sur les caractères respectifs du Coran et de l'Écriture, la révélation et la Prophétie, sur la pureté rituelle, la circoncision et le baptême. Subsidiairement, tel ou tel de ces chapitres se divise en questions secondaires, que l'auteur de chacun des trois traités a développées à sa guise et parfois, même, en s'écartant — comme c'est le cas, remarquable du pseudo-Abū Qurra en face des doctrines docétistes des musulmans (Mscr. arab. paris. 215 f° 241 r°) — des formes traditionnelles de la démonstration.

Car il ne s'agit pas, ici, d'œuvres qui auraient été copiées l'une sur l'autre, mais bien d'œuvres répondant à une commune tendance, imprégnées de l'esprit d'une même époque, et suscitées par le besoin identique d'opposer, à un moment donné, un certain type d'argumentation à celui de l'adversaire.

Et il semble bien que, dans chacune de ces trois œuvres, se retrouve, marqué du même esprit, un argument, généralement absent de la pure polémique dialectique, consacrée tout entière à la théologie. Cet argument, dans l'entretien du moine Ibrahim, se présente comme la préparation de la finale triomphale de son combat spirituel.³³ C'est celui où le Chrétien, accusé par les musulmans d'adorer idolâtriquement le bois de la croix, réplique en invoquant les mérites efficaces et actuels du signe de la rédemption.³⁴ Et non seulement ces passages parallèles, et le caractère commun de la composition, témoignent de la communauté de l'esprit et de la tradition, dont les écrits sont issus, mais encore, ils permettent par les différences qui s'y manifestent, de distinguer le caractère des époques dont ils sont issus. L'Apologie d'Abd al Masīh, composée sur le terri-

³⁰ Ms. arabe paris. 215, f° 246 r°-v°. — Cf. Apologie d'Abd al Masīh, ed. Tien, 29—30.

³¹ Apologie d'Abd al Masīh 112. — Ms. arabe paris. 215 f° 229 r°.

³² Coran XXIX, 45. Ce texte — d'ailleurs abrogé par IX. 29 — est un de ceux sur lesquels les chrétiens font constamment porter le plus du poids de la polémique et l'effort pour démontrer la place éminente que le christianisme occupe aux origines de l'Islam.

³³ Ms. arabe paris. 215, f° 80 v°—81 r°.

³⁴ Parallèlement, *Discussion d'Abū Qurra devant le khalife Ma'mūn*, Ms. arabe paris. 215, f° 241 r°. Apologie d'Abd al Masīh, ed. Tien, 127—128.

toire du khalifat, dans la deuxième moitié ou vers la fin du IX^e s. et qui rassemble dans une étonnante synthèse la plupart des données positives et des arguments de la polémique islamo-chrétienne,³⁵ n'envisage, dans le culte de la croix, que le fait matériel et l'oppose au culte de la pierre noire, suivant la plus ancienne tradition, tandis que l'Apologie du moine Ibrahim, après la justification de la vénération de ce symbole, renferme ce passage: (Ms. ar. par. 215 f^o 80 r^o l. 15 — 81 r^o l. 1-2) ... Et il ne faut pas que quiconque attaque les chrétiens « sur leur amour pour la croix, car elle leur est apparue en d'innombrables occasions, et c'est en elle qu'ils ont trouvé la victoire sur tous leurs ennemis, la libération devant l'égarement et l'oppression... » Et ceci correspond à une époque et à une tendance que les textes byzantins nous ont appris à bien connaître.

Il y avait, en effet, aux yeux des apologistes byzantins, et depuis longtemps, un argument qui apparaissait comme particulièrement pénible, parmi ceux que mettait en avant l'apologétique islamique. C'était celui que l'on trouve dans le type d'écrits polémiques que l'on pourrait qualifier « d'Épîtres de Souverains », et qui furent parfois authentiquement telles puisque Tabari, aussi bien que les chroniqueurs byzantins nous sont témoins qu'à leur accession au trône les princes musulmans ne manquaient pas d'adresser à leurs voisins — et cela, dans la tradition même du Prophète³⁶ — une épître les invitant à abandonner la voie de l'erreur, et à embrasser la religion véritable qui est l'Islām. L'argument principal, qui était mis en avant, était que Dieu aimait les Musulmans, puisqu'il les favorisait dans la guerre. Et, par voie de conséquence, ceci conduisait à parler du meurtre, à justifier la mort que l'on infligeait à l'incroyant au cours de la Guerre Sainte.³⁷ Cette argumentation, formant un tout, tourne autour de l'idée de fait: Dieu protège l'Islām et lui donne la victoire. Si des réfutations vinrent dès le règne de Michel le Bègue, dans Nicéas, à une époque où les victoires qui illustrent le règne de cet empereur ne s'étaient pas encore produites, et où l'empire arabe conservait encore sa force et son unité, il allait en être autrement après que des divisions intérieures — celles qui devaient mener au trône les Fatimites — et des défaites sur le *limes*, eurent permis d'opposer des faits à la prétention des Arabes à être directement protégés par Dieu. Depuis le règne de Théophile déjà, on trouve, sous la plume d'apologistes byzantins l'argument historique: c'est le signe de la croix sous lequel nos princes ont toujours, à l'instar

³⁵ Cette datation n'est pas tout-à-fait celle que les auteurs reçoivent ordinairement. Muir, *The Apology of al Kindi*, accepte la fiction littéraire qui situe l'œuvre sous al Ma'mūn (813—833). M. Massignon, dans l'Enc. Isl. II 1097, en fait une œuvre de Yahya b. 'Ādī (début du Xe s.). P. Krauss, R. S. O. XIV, 335 sq. y voit un écrit du début du Xe s. lui aussi. Nous nous expliquons sur notre date, d'un quart de siècle antérieure dans notre *Chronologie de la polémique Islamo-Chrétienne*.

³⁶ Bukhārī, *Ṣaḥīḥ* t. 6 101—102; Ibn Sa'ad II 16 IV 139.

³⁷ C'est le cas d'une épître adressée à Michel le Bègue, à laquelle répondit Nicéas, auteur, par ailleurs, d'un *κατὰ Μωαμέτ*, qui renferme la première analyse critique du Coran qui existe en grec; celle — partielle d'ailleurs — que renferme le c. 101 du *Περὶ αἰρέσεων* de Jean Damascène devant être tenue pour tardive et supposée. L'Épître de Nicéas, réfutant la prétention des Arabes à justifier le meurtre au nom de la religion, a été publiée par A. Mai, *Nova Bibliotheca Patrum* IV., 409 sq. v. notamment, la 2^e épître, § 11.

de Constantin, connu la victoire.³⁸ Mais, après la révolte des Qarmates, la victoire d'Himérius, après les victoires de Romain Lécapène, l'esprit changea, et les écrits polémiques byzantins, parvenus jusqu'à nous sous une forme populaire, témoin de la profondeur de leur diffusion, et qui remontent au X^e s.: le pseudo Aréthas et le Barthélémy d'Edesse, nous en portent témoignage.³⁹

Le pseudo Aréthas, dont l'argumentation théologique reproduit point par point les arguments du pseudo-entretien d'Abû Qurra et de Ma'mûn, tels qu'ils apparaissent dans le Ms parisien 215, f^o 228 sq, déjà cité, présente, sur ce point, le développement suivant: «... D'ailleurs, concernant votre joie vaniteuse de faire la guerre avec la faveur de Dieu, et de parvenir ainsi à la maîtrise du monde, qu'avez-vous à répondre au fait que le *καραμίτης* (= Carmathe)⁴⁰ vous a vaincus et mis en déroute, mais aussi qu'Andronic, dans la région de Tarse, décapita 18.000 d'entre vous en un seul endroit. Où donc était alors la belle religion des Sarrazins, quand ils furent ainsi, tous, noyés, dans un seul lac de sang? Il y a encore Himérius, quand il détruisit et anéantit toute votre flotte. Où était donc alors votre religion... »

Ce texte peut être daté, à la suite de cela, de la première moitié du X^e s., au moins par son origine, comme peut l'être, d'autre part, le noyau du texte, destiné à de fréquentes reprises et à une longue fortune, attribué au moine Barthélémy d'Edesse, texte dans lequel, également, la violence, qui remonte aux origines de l'Islâm et au Prophète, est vivement mise en évidence.⁴¹

Si, d'autre part, on rapproche le pseudo-Aréthas, dans son fond, de l'entretien supposé de Théodore Abû Qurra avec Ma'mûn, on est frappé de l'étroit parallélisme qui existe entre les argumentations respectives de ces deux œuvres polémiques, comme, d'autre part, entre le développement d'une part, de l'apologie d'Al Kindî et de Barthélémy d'Edesse d'autre part.⁴² Ces similitudes n'ont pas seulement pour cause la communauté des sujets: à ce compte, il est des arguments que

³⁸ Cf. la pseudo-lettre de *Léon le Sage à Omar*. P. G. 107.322, B-C. qui date, en fait, du règne de Théophile, ainsi qu'en témoignent notamment ses caractères anti-iconophiles.

³⁹ Édité par Compernass, *Denkmäler der griechischen Volksprache*... p. 1—9 (Bonn 1911), ce traité en langue grecque vulgaire est censé avoir été adressé à « l'Emir des Agarènes » en réponse à sa lettre à l'Empereur Romain. De toute manière, il ne s'agit là que d'une œuvre de propagande populaire, comme l'est le traité de moine Barthélémy d'Edesse (P. G. CIV, 1383 sq.), dont on retrouve une grande partie dans le traité contre Mahomet, publié par Delatte, *Anecdota Atheniensia* I, Liège, 1927, 333 sq. On notera que le Ms. de Leiden de Barthélémy n'est pas écrit en langue classique, mais a été partiellement corrigé pour en revêtir la forme.

⁴⁰ Le texte porte *Παραμίτης*. C'est H. Grégoire, qui a fait la correction, avec les conséquences qu'elle comporte, et qui a étudié le texte sur ce point historique. Cf. *Byzantion* (1936) 240 sq. — V. aussi M. Canard, *Lettre d'un émir d'Égypte à Romain Lécapène*, *Byzantion* (1938) 722—723.

⁴¹ Un passage assez curieux est celui où l'on attribue (P. G. CIV, 1436 B) à Mahomet la prise de « plusieurs places fortes et de terres des Arabes ». « Puis, arrivé au lieu dit *Zumzumî*, c.-à-d. bythos bathys, près d'ou il y a un camp nommé *Suzaïta*, qui veut dire: la pierre noire, il la prit de force « On se demande si l'auteur n'attribue pas au Prophète l'exploit, bien connu, de Abû *Ṭahîr*, le chef Qarmate. Cf. Huart, *Hist. des Arabes* 336.

⁴² La démonstration du fait excède le cadre de cet article. On trouvera les longues chaînes de rapprochements dans l'étude que nous avons consacré à l'Apologie en 1937, et que nous publions dans notre « Recueil d'Études sur la polémique Islamo-Chrétienne », en cours de parution.

l'on retrouve depuis le VIII^e s. jusqu'au XV^e! Et, d'autre part, il est, dans la forme que l'*Elenchos* de Barthélemy revêt à nos yeux, des points, nombreux, où la tradition a corrompu les renseignements originels. Mais les similitudes sont dans la psychologie qui a précédé à l'élaboration de ces œuvres: Au mépris de la vérité historique, et sous le légendaire al Ma'mūn, on situe d'une part l'entreprise victorieuse d'un apologiste chrétien,⁴³ convertissant les musulmans et le prince lui-même. D'autre part, tant en terre d'Islām qu'en territoire byzantin, et de langue grecque, on passe au crible, avec dénigrement, les plus saintes légendes de l'Islām, les récits sur le Prophète, ses compagnons, sa famille, la maison sainte de la Ka'aba. Il ne s'agit plus, ici comme dans les récits authentiques d'Abū Qurra, ou dans les réfutations que Yehya b. 'Adi et 'Isā b. Zur'a composent, au début et au milieu du X^e s. à Bagdad et dans les régions solidement tenues par les Musulmans, d'une argumentation seulement théologique et philosophique. Dans ces écrits, du pseudo-Abū Qurra du Ms. Parisien arabe 215 à l'*Elenchos* de Barthélemy d'Edesse, sous sa première forme, on sent autre chose: une grande espérance anime les Chrétiens, un sentiment très net de leur supériorité les transporte. Ils sont les porte-parole de souverains victorieux, en face de princes musulmans qu'a touchés la défaite. La littérature polémique, en terre islamisée, revêt, dans les régions où les grands couvents melchites ont gardé vivante l'espérance d'un retour offensif des Byzantins, le même esprit de reconquête qu'elle a, dans les régions d'Edesse, de Mélitène, d'Adana, sous la plume des pamphlétaires que l'on emploie à reconquérir les esprits sur un sol que les armes ont déjà reconquis.

Et c'est ici, pensons-nous, que doit se situer le caractère polémique et édifiant, parallèle à celui qu'Evode avait donné à sa « vie » des 42 Martyrs d'Amorium, que revêt la « Vie » de St Théodore d'Edesse.

On prendra garde, dès le début, que la vie de St. Théodore, outre le but édifiant et polémique, dans la ligne de la tradition d'Abū Qurra, que nous croyons y retrouver, est aussi, et avant tout, un ouvrage exaltant la vertu monacale. Et ceci l'apparente à l'entretien du moine Ibrahim avec 'Abd al Rahmān b. 'Abd al Malik,⁴⁴ dont les aventures revêtent les mêmes épisodes: le moine amené

⁴³ Signalons d'autre part les rapprochements que l'on peut faire entre l'écrit du pseudo-Aréthas, et le cadre polémique des écrits arabes (avec le triomphe du chrétien dans la conversion de l'Arabe) et le traité grec, attribué à Euthyme le moine, non encore daté, intitulé: Τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν εὐθυμίου μονάχου διάλεξις κατὰ Σαρακήνων φιλοσόφου περὶ πίστεως ἐν τῇ πόλει Μελιτίνης. On rapprochera les circonstances de celle des « Entretiens d'Abū Qurra ». Plusieurs passages, d'autre part, notamment la plaisanterie sur les Prophètes (P. G. CIV, 1416 C) sont communs à cette œuvre (A. Mai, Nova Bibliotheca Patrum IV, 445—452) et à Barthélémy d'Edessa, dont cet écrit épouse l'âpre et injurieuse ironie.

⁴⁴ Graf, G. C. A. L. II. 28, voit dans ce personnage le même qui fut, à la fin du VIII^e s. chargé, dans l'ouest du Khalifat (Crète et Asie-Mineure) de hautes fonctions militaires. Son nom est peut être à l'origine de l'identification qui a fait lire au traducteur géorgien, ou à sa source, utilisant le texte arabe, l'expression 'inda 'l Maliki (Ms. arabe 147, fo 172 r^o—172 v^o ligne 1.) en 'Abdi 'l maliki et identifier l'anonyme « Roi de Perse » de la « Passion de Michel » le Sabaïte avec le souverain Omeiyade, au plus grand dam de l'unité de l'œuvre, puisque les aventures de St. Théodore sont censées se dérouler sous Ma'mūn.

devant le souverain dispute sur la foi après avoir réclamé le bénéfice de l'équité et de la patience du souverain. Il lui impose, dans les deux cas, en subissant triomphalement l'épreuve du feu et celle du poison. Mais dans l'entretien du moine Ibrahim⁴⁵ — comme aussi dans les « actes » des 42 Martyrs d'Amorium⁴⁶ — on trouve, comme ici⁴⁷ la volonté exprimée de convertir le prince musulman. Michel ne réussit pas, et périt, tandis qu'Abraham se retire au milieu des honneurs. C'est à Théodore lui même que reviendra la gloire de convertir le prince, homme d'ailleurs doux et humain, sous lequel les chrétiens eurent le moins à souffrir,⁴⁸ et si conforme en cela à l'image de Ma'mūn, auquel Théodore Abū Qurra était si cher, qu'on se demande comment ce prince aurait pu faire périr le jeune Michel, s'il n'y avait pas fallu placer la vision de St Théodore⁴⁹ et situer tant bien que mal dans le cadre même du récit d'Abraham de Tibériade, l'intéressante figure du jeune martyr. L'introduction de ce récit dans l'histoire du saint homme, qui sut tellement plaire à Ma'mūn, qu'il le convertit, révèle que, pour l'auteur qui contamina l'histoire de Théodore Abū Qurra en y mêlant celle d'Abraham de Tibériade, pour en faire celle de Théodore d'Edesse, avec l'épisode de Michel le Sabaïte, les deux récits présentaient une affinité immédiate. La liste des détails communs entre l'épisode de Michel et l'aventure d'Abraham pourrait encore être allongée.⁵⁰

Mais là n'est pas l'important. Ce qui importe à nos yeux, c'est l'intention apologétique de l'œuvre, où Théodore d'Edesse revêt une partie des traits d'Abū Qurra, moins pour développer une argumentation chrétienne en face de l'Islām que pour manifester que, cette extraordinaire aptitude à prêcher et à imposer le christianisme, sous sa forme orthodoxe, c'est à l'excellence de la doctrine de saint Saba qu'il la dut.⁵¹ Car, comme Abraham de Tibériade, le Théodore d'Edesse de notre « Vie », est avant tout un saint ascète, dont les traits ont été superposés à ceux du dialecticien Abū Qurra. Et ceci nous explique notamment pourquoi les exposés déjà schématiques et abrégés à la limite, des pseudo-entretiens d'Abū Qurra avec Ma'mūn⁵² ont été ramenés, dans la « Vie » de Théodore,

⁴⁵ Ms. arabe paris. 215, f° 50 sq.

⁴⁶ I. В. Помяловский, dans les Изв. Имп. Акад. наукъ 1905, 66.

⁴⁷ Ms. arabe paris. 147 f° 176 r°. « Ou bien tu me laisseras retourner vers mon maître et mon Messie, dit le jeune moine Michel au souverain, ou tu te feras chrétien. »

⁴⁸ Ib. f° 170 r° in fine—170 v°; cf. Michel de Syrien (Éd. Chabot) t. III₁, p. 21.

⁴⁹ Ib. f° 177 r°.

⁵⁰ Par exemple, le passage antisémite, Ms. arabe paris. 215, f° 53 r° et 147 f° 174 r°; l'exaltation de l'ascétisme chrétien en face du « laisser-aller » musulman, Ms. arabe paris. 147° 174 r° et 215 f° 56 r°, ceci, d'ailleurs dans une tradition constante, dont l'expression la plus proche de ce passage se retrouve dans l'apologie d'Abd al Masiḥ, ed. Tien, 105—106 (avec la même préoccupation d'exalter le monachisme) et dans l'Elenchos de Barthélémy d'Edesse. P. G. CIV, 1421.

⁵¹ Ms. arabe paris. f° 162 r°: il est qualifié du digne sectateur de St. Saba: 164 r°. C'est la révélation de l'excellence monacale qui ouvre l'esprit au jeune Théodore. 167 r°. « Sa cellule est demeurée dans le couvent, comme un témoin de son passage et de ses vertus... »

⁵² Voici, par exemple, le passage f° 230 v°—231 r° du Ms. arab. paris. 215, où, en deux pages, est réglée l'argumentation, si subtile, relative à l'assimilation de Jésus à Adam, qui constitue habituellement un des gros chapitres de la polémique dialectique. [Dans la réfutation d'Abū 'Isā al Warrāq par

à une simple mention: c'est que le Théodore qu'on nous présente doit tout son pouvoir de persuasion à son action mystique: le pieux solitaire qu'il est a beau être plein d'éloquence,⁵³ ce qui agit en lui est la force du Saint Esprit dont il s'est imprégné dans la contemplation.⁵⁴ Pourtant, le saint moine est bien le même que le dialecticien légendaire. Et tous les traits que l'histoire nous a transmis sur celui-ci, avec les embellissements légendaires, nous les retrouvons chez lui. Comme lui, il est théologien, et défenseur de la vraie foi contre les hérétiques aussi bien qu'envers les infidèles. Comme lui, il disputa au temps de Ma'mūn et connut l'amitié que la légende tardive lui fait obtenir de ce prince.⁵⁵ Bien plus: comme le Théodore Abū Qurra haï des Jacobites, il n'est pas plutôt arrivé à Edesse et à Harrân, qu'il mène contre les hérétiques un combat sans merci: Ms. ar. paris. 147, f° 182 r°—v°: sa nomination à Edesse est due à une délégation des fidèles de cette ville, « exposés à toutes les embûches des hérétiques » et il ne peut se résoudre à l'accepter qu'après une vision miraculeuse. Non content d'être métropolite d'Edesse, il se rend à Harrân (f° 184 r°—v°), se qui n'aurait pas de sens dans le récit, sinon parce que l'auteur était obsédé par l'image de l'antique Abū Qurra. Et tandis que, partout ailleurs, les exposés et les discours de ce saint homme sont réduits à la plus simple expression, on a soigneusement rapporté ici les longs sermons, imbus de la théologie melchite, et dirigés contre tous les hérétiques: Ariens, Pauliciens, Jacobites surtout (f° 186 r°), que le saint patriarche fit à ses ouailles (f° 185 r° — 188 r°). Moyennant quoi, il causa la

Yahyā b 'Adī (Ms. arabe paris. 167), l'argument musulman et la réplique occupent seize pages: f° 181 r°—189 r°. Cf. notre « *Abū 'Īsā* » (Bruxelles 1949) p. XLVII et pp. 37—41.] On appréciera, d'autre part, à côté du schématisme dialectique, la complaisance dramatique de l'auteur: « Alors, un homme que l'on appelait Muḥammad b. 'Abd Allāh al Hāsimī s'adressa à Abū Qurra et lui dit: Mon pauvre Abū Qurra, certes le Messie est le verbe de Dieu et son esprit (Le Coran dit: un mot et un souffle de lui) qu'il a envoyés vers Marie. Et devant Dieu, il en est de lui comme d'Adam qu'il a créé de poussière et en qui il a insufflé son esprit. Alors Abū Qurra demeura silencieux longtemps sans répondre et il regardait la terre, longuement. Al Ma'mūn lui dit: Pourquoi ne réponds-tu pas, Abū Qurra? Il lui dit: Tant que tu ne m'en auras pas donné l'ordre, ô Prince des Croyants... Le prince lui répondit: Abū Qurra, ceci est une séance juste, équitable, où l'on donne ses preuves. Personne ne s'y conduira en ennemi à ton égard. Laisse donc toute liberté à ta langue et donne ta réponse. Explique ce que tu as dans l'esprit, car il n'y a personne, ici, qui te réponde par autre chose que ce qu'il y a de meilleur. Que personne donc ne t'inspire d'effroi ni d'inquiétude: n'aie peur de rien, car ce jour est celui de la preuve, où l'on expose la vérité. Et quiconque dispose d'une démonstration sûre de sa religion, qu'il discute à ce sujet. Abū Qurra dit: Sur ce point, je te poserai des questions, ô Moḥammad. Il dit: va. Et il lui posa la suite de questions relatives à l'assimilation du Messie à Adam. Et Abū Qurra: Et sur quoi l'on peut discuter? — oui — Et objective? — oui. Alors Abū Qurra dit: Instruis-moi sur le Messie. Quelle chose est-il? Créé ou non — Oui, d'un mot de Dieu (= du verbe de Dieu) et d'un souffle (= de son esprit). Et le verbe de Dieu est-il objectif, qualifiable, définissable? — Non, et on ne peut le toucher — Abū Qurra: Parle-moi du verbe de Dieu, est-il créateur ou créé? Et Moḥammad resta un moment à branler du chef sans répondre, à réfléchir. Puis il dit: créateur. Et il était vaincu, car il ne pouvait dire: créé. Alors Abū Qurra se tourna vers Al Ma'mūn...

⁵³ Ms. arabe paris. 147 f° 185 r°.

⁵⁴ Ib. 189 r°-v°, 197 r°-v°, 219 r°-v°.

⁵⁵ Ma'mūn le lui déclare expressément f° 201 r° l. 13—14. Et comme dans le récit du Ms. 215, les Juifs et les musulmans sont jaloux et l'obligent à une controverse devant le prince f° 207 v° et suivants.

plus grande joie aux fidèles orthodoxes, tandis que les autres, dans leur colère, ne songèrent plus qu'à l'écarter. Et ce fut, là, pour lui, la cause de son voyage à Bagdād. On se souviendra ici, à temps, que Théodore Abû Qurra, le vrai, comme le légendaire, s'imposa de longs voyages pour défendre la foi chalcédonienne, et que le voyage qu'il fit en Arménie, pour discuter contre Nonnos de Nisibe devant le roi Ašot, nous permet de l'identifier avec le Pyggala d'Edesse, qui, nous dit Michel le Syrien, faisait beaucoup souffrir les vrais fidèles (sc. les Jacobites).⁵⁶ Et peut-être même y a-t-il, dans le gouverneur tyrannique dont Saint Théodore obtint le remplacement, un souvenir du gouverneur 'Abd al 'Ala' qui justifiait avec un tranquille cynisme les extorsions dont il se rendait coupable envers les Chrétiens.⁵⁷ Et si, même, on voulait pousser plus loin pour montrer que le saint, dont notre manuscrit nous narre les hauts faits, a été pensé comme une autre figure de Théodore Abû Qurra, telle qu'elle apparaissait à une époque que l'on pourrait situer au milieu du X^e s., on pourrait souligner le voyage que fait à Constantinople notre Théodore, comme le fit Théodore de Carie, ami de Photius, qui allait entrer plus tard dans la légende d'Abû Qurra lui-même;⁵⁸ et l'auteur de la « Vie » pousse la confusion jusqu'à lui faire rencontrer, allant chercher un fragment de la vraie croix, à Constantinople, l'iconophile Michel et Théodora. Pourquoi, maintenant, dans cette « vie » si complexe de Saint Théodore, cette image dominante de la figure de Théodore Abû Qurra?

C'est, croyons-nous, que l'ouvrage se situe dans un ensemble d'œuvres, issues du monastère de St Sabas, et au nombre desquelles on compte les dialogues apocryphes d'Abû Qurra, qui trouvent place au moment de la reconquête, par les Byzantins, des confins Euphratésiens et de la Syrie du Nord, dans la première moitié du X^e s. A ce moment, à la suite des armées, et avec elles, l'Eglise byzantine doit avoir fait un effort pour reprendre sa place dans les régions reconquises par les armées impériales. Et dans cette tentative, les moines eurent leur place, au premier rang. Edesse, Harrân, Nisibe furent, après 944, au premier plan de la reconquête. Dans ces régions arabisées, il ne suffisait pas de l'écrit d'Aréthas sous sa forme première, ni de celui de Barthélemy d'Edesse — « moi, le moine d'Edesse, je te prouverai, musulman, ton égarement ».⁵⁹ Il fallait, encore, des écrits en langue arabe: notre vie de Théodore semble avoir appartenu au nombre de ces œuvres de propagande, destinées d'une part à ramener au christianisme les indigènes islamisés, d'autre part — ce qui devait être plus difficile — à unifier la foi dans le dogme byzantin. De là, la place étendue que la « Vie » accorde à l'argumentation contre les hérésies. De là, l'important passage touchant le fragment miraculeux de la vraie croix, provenant de By-

⁵⁶ Trad. Chabot t. III, 32, col. 1.

⁵⁷ Ib. 36.

⁵⁸ En 869, Théodore de Carie alla chercher son pardon à Constantinople. Que sa figure ait contaminé celle d'Abû Qurra est attesté par la discussion qui le concerne. P. G. XCVII, 1454—1455, et A. Mai, Nova Bibl. Patrum CVI t. VI, 169. Voir déjà Moreri s. v. Abucara.

⁵⁹ Sans compter, à cette époque même, les histoires auxquelles il mêle des souvenirs d'Alep, reprise peu après.

zance, et produisant par son simple contact, la guérison ou la conversion,⁶⁰ passage qui répondait triomphalement, dans le sens mystique, aux attaques contre le culte de la Croix, auxquelles les apologistes et les polémistes ripostaient, pour leur part, comme nous l'avons vu.

La conscience que les Chrétiens eurent du caractère polémique de cette œuvre apparaît clairement à celui qui ne fait même que feuilleter le livre. De place en place, dans le texte, on trouve une tache d'encre rouge, d'encre à rubriques, qui couvre un mot. Au seul feuillet 175 r° cet accident se présente trois fois, et on le retrouve au total en une soixantaine d'endroits: il se manifeste chaque fois que les mots Moḥammed, Muslim, Muslimūna, se trouvaient dans le texte. Pour le lecteur moderne, les taches rouges signalent les endroits où les attaques sont les plus vives contre l'Islām, pour le lecteur du manuscrit dont nous disposons, et qui date du XIV^e s., elles étaient seulement une précaution — un peu naïve — destinée à effacer le nom du Prophète des parages où on l'injurait, à une époque où s'étaient effacées à jamais les espérances de libération et de triomphe qui avaient fait naître l'ouvrage sous la plume des moines de la Sainte Laure de St Sabas.

⁶⁰ Ms. arabe paris. 147 f° 205 r°—207 r°. Cf. A. A. Vasiliev, *Byzantion* (1942—43) 202—207.

LES NOMS DE MONNAIES DANS LE TYPICON DU PANTOCRATOR*

Le typicon — ou la règle — du monastère du Pantocrator à Constantinople, fondé en 1136 par Jean II Comnène et sa femme Irène, témoigne d'un remarquable esprit d'organisation.¹ L'empereur a chiffré d'une façon très détaillée les dépenses dont il y avait lieu de tenir compte pour l'entretien de la fondation: salaires du clergé, largesses prévues à l'occasion de certaines fêtes et cérémonies, entretien d'un hôpital et d'un asile de vieillards dépendants du monastère. Ces précisions nous font connaître, du même coup, un nombre important de désignations de monnaies qui avaient cours à Byzance dans la première moitié du XII^e siècle. Une comparaison avec la règle promulguée en 1118 par la mère de Jean II, Irène Doukas, en faveur du couvent de la Vierge Pleine-de-Grâce mettra en lumière l'intérêt que présente, à cet égard, le typicon du Pantocrator. Irène Doukas ne mentionne guère que quatre espèces de monnaies: le *nomisma*, l'*hyperpyre*, le *nomisma trachy* et le *nummus*.² Le texte qui porte le nom de Jean II permet de plus que doubler cette liste. Souvent les désignations de monnaies y sont suivies, en outre, d'une formule particulière τὸ κατὰ ἡμέραν προτιμώμενα οὐ προτιμώμενα πάντων.³

* Communication présentée au VI^e Congrès International d'Études Byzantines (Paris, 1948). L'auteur remercie MM. C. Marinesco, Gy. Moravcsik, G. Ostrogorsky et N. Svoronos des diverses suggestions qu'ils ont bien voulu lui faire à l'issue de la lecture.

¹ Texte publié par A. Dmitrievskij, *Описание литургических рукописей хранящихся в библиотеках православного Востока. I, 1: Типикъ*. Kiev 1895, 656—702; cf. pp. LIII—XCIV. — G. Schreiber, *Byzantinisches und abendländisches Hospital. Zur Spitalordnung des Pantokrator*. Byz. Zeit. XLII (1942) 133 donne une bibliographie des études sur la règle du Pantocrator. Add. P. Bezobrazov, *Неизданный монастырский уставъ*. Журн. Минист. Нар. Просв. CCLIV (1877) 67 sq.; P. Codellas, *The Pantocrator, Imperial Byzantine Medical Center of XIIth Cent. in Constantinople*. Bull. of the History of Medicine XII (1942) 392 sq.; A. Orlandos, *Ἡ ἀναπαράστασις τοῦ ξενῶνος τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει μονῆς τοῦ Παντοκράτορος*. 'Επ. 'Ετ. Βυζ. Σπ. XVII (1941) 198 sq.; F. Halkin, *Distiques et notices propres au Synaxaire de Chifflet*. Anal. Bolland. LXVI (1948), 29—30.

² F. Miklosich et J. Müller, *Acta et diplomata...*, V. Vienne 1877, 327—391.

³ Ailleurs, on disait πολιτευόμενα, προσηρημένα, *perfecti* ou *recti ponderis* [voy. V. Laurent, *Τὸ πολιτικόν, monnaie divisionnaire de l'époque des Paléologues*. Tirage à part de Cronica Numismatică și Archeologică n° 119—120 (1940) 22; F. Dölger, Byz. Zeit. XXVII (1927) 296 n. 4; G. Brătianu, *Études byzantines d'histoire économique et sociale*. Paris 1938, 229]. A. Blanchet interprète dans le même sens le *besant fin*, par opposition au *mangun* ou *mancusus*, mot qui tirerait son origine du latin mancus, « incomplet » [Les monnaies dans la Chanson de Roland. C.-R. de l'Acad. des Inscr. et Belles Lettres 1940, p. 40 sq.; cf. pour la dernière désignation E. Martinori, *La Moneta. Vocabolario generale*. Rome 1915, 264—5 et M. Bloch, *Le problème de l'or au Moyen-Âge*. Annales de l'Hist. Économ. et Sociale V (1933) 12 sq.]. Il semble bien pourtant qu'il faille chercher l'étymologie de *mancusus* dans le participe passé arabe *manqōūch*, « gravé » ou « tracé au burin » (E. Gasselin, *Dict. Français-Arabe*. Paris 1880, I, 919) ce qui est, au fond, l'équivalent exact de χάραγμα (νόμισμα).

Rien ne pourrait mieux illustrer, peut être, le désarroi des finances byzantines à la veille de la quatrième Croisade que cette diversité d'unités en cours. L'objet de l'étude présente est moins ambitieux. Je me propose de préciser la nature exacte des monnaies mentionnées par Jean II. Deux d'entre elles sont nouvelles pour les numismates; il m'a semblé que d'autres, déjà connues, pouvaient prêter à discussion. L'ordre suivi correspondra, autant que faire se peut, à la valeur des unités mentionnées. Sans doute, les solutions envisagées paraîtront parfois hasardeuses, mais n'est ce pas une façon de poser la question que d'avancer une hypothèse?

Τὸ νόμισμα χρυσοῦν. Cette désignation sert à chiffrer le salaire du personnel supérieur de l'hôpital, le prix du vin et des « autres douceurs » destinés aux malades, l'achat de cierges et de l'encens pour les trois commémorations annuelles des morts, enfin, l'aumône que l'on devait faire, le jour des grandes fêtes, à la porte du couvent.

Il s'agit du *solidus*, créé par Constantin le Grand à un taux correspondant à 15 Fr 43 centimes or⁴ et qui est une des unités monétaires le plus souvent citées dans les textes byzantins. Suivant Paparrigopoulos, la désignation νόμισμα χρυσοῦν apparaît au VI^e siècle; à partir du VIII^e, on disait νόμισμα tout court.⁵ Plus tard encore, le mot fut pris dans le sens générique de « monnaie », ainsi l'expression δοχειαρίος τῶν νομισμάτων désignait les fonctions de trésorier.⁶ Il est à présumer que si Jean II est revenu à la formule ancienne, c'est par souci de précision.

On ne manquera pas de remarquer, d'autre part, la place relativement restreinte que le nomisma tient dans le typicon. La différence est sensible, dans ce sens avec les textes byzantins antérieurs. Le fondateur du Pantocrator semble avoir été animé d'un louable esprit d'économie qui le mettait en garde contre l'emploi trop exclusif du sou d'or plein. Mais ceci peut également témoigner de la prépondérance des autres divisions monétaires, de moindre valeur, dans la circulation du XII^e siècle.

Τὸ νόμισμα καινούργιον. Cette désignation sert à chiffrer le salaire des employés subalternes de l'hôpital et du clergé de la chapelle qui y était rattachée. Plutôt que d'une monnaie de frappe nouvelle, il semble qu'il s'agisse là d'une variété numismatique particulière, d'un cours plus bas que celui du nomisma plein, destiné à régler les traitements des fonctionnaires supérieurs de l'hôpital. On pourrait songer aux pièces d'or de 62 à 63 grains dont les échantillons nous sont parvenus du règne de Constantin VIII à celui de Michel VII Ducas et qui étaient plus légères que le nomisma ordinaire qui

⁴ Cf., en dernier lieu, E. Stein, *Geschichte des spätrömischen Reiches*, I. Vienne 1928, 177.

⁵ De l'emploi du mot νόμισμα chez les Byzantins. *Revue Archéol.*, n. s., XXXII (1876) 283.

⁶ Typicon de Saint-Mamas, éd. S. Eustratiadès, in *Ἑλληνικά* I (1928) 270; typicon de la Vierge Evergétide, éd. Dmitrievskij, *Описание*, I, 1, pp. 640.

pesait entre 68 et 72 grains.⁷ Toutefois, le même terme se rencontre dès le IX^e siècle dans la description que Théophane a faite de l'investiture des deux fils de Constantin V, — Christophe et Nicéphore, — à la dignité de César. Sur leur chemin, du Tribunal des dix neuf Lits à Sainte-Sophie, les princes jetaient au peuple, suivant le chroniqueur, « des tremisses, des semisses et des nouveaux nomismata ». ⁸ Si le mot « nouveau » désignait la qualité et non l'espèce, il eut été nécessairement appliqué aussi aux tremisses et aux semisses. Cette façon de voir est également confirmée, d'une part, par la formule τὸ κατὰ ἡμέραν προτιμώμενα, dont l'auteur de la règle du Pantocrator se sert en parlant du nomisma nouveau⁹ et, d'autre part, par l'existence de termes opposés: παλεοχάρακτον νόμισμα qui se rencontre déjà dans les papiiri¹⁰ ou παλαιὸν ὀλότραχον ἐλαφρόν, gravé sur un étalon monétaire en forme de tessère correspondant à une émission du temps des Comnènes.¹¹

On peut donc tenir pour assuré que le nomisma nouveau représentait une variété numismatique particulière ayant eu cours au moins dès l'époque iconoclaste. La valeur ne peut en être fixée qu'approximativement. Le texte du Théophane laisse entendre qu'elle était supérieure au demi-sou d'or. A en juger d'après le typicon du Pantocrator, elle était inférieure au sou entier.

Τὸ νόμισμα ὑπέρπυρον. Cette désignation est de loin la plus fréquente dans le typicon du Pantocrator. Elle est employée à propos des traitements du clergé et des serviteurs de l'asile des vieillards et des salaires des desservants de l'église du monastère, placée sous le vocable de Notre-Dame de Pitié. La plupart des frais prévus pour les cérémonies religieuses exceptionnelles et certaines dépenses de l'hôpital sont également calculés en hyperpyres. Enfin, la livre — une monnaie de compte représentant la valeur de 72 pièces d'or — est chiffrée en hyperpyres et non en nomismata comme c'était généralement l'usage à une époque plus ancienne.¹² Deux livres hyperpyres sont, en effet, allouées à la préparation des emplâtres et des remèdes sans thériaques qui devait avoir lieu au début de chaque été.

Jean II distingue, en outre, entre les hyperpyres anciens, τὰ νομίσματα ὑπέρπυρα παλαιά, dont le ramasseur de simples touchait six pièces au mois de Mai, et les hyperpyres nouveaux, καινούργια, destinés à chiffrer le salaire de

⁷ Cf. W. Wroth, *Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum*. Londres 1908, I, LXII.

⁸ éd. Bonn 686.

⁹ Dmitrievskij, 690—691.

¹⁰ L. West et A. Johnson, *Currency in Roman and Byzantine Egypt*. Princeton 1944, 137. Voy. cependant Aristophane, *Batr.*, 720 sq. τὰρχαῖον νόμισμα καὶ τὸ καινὸν χρυσίον, avec une opposition entre la monnaie de bon et de mauvais aloi.

¹¹ G. Schlumberger, *Mélanges d'archéologie byzantine*, I. Paris 1895, 31; J. Svoronos, Βυζαντινὰ νομισματικὰ ζητήματα. *Journal Int. d'arch. numismat.* II (1899) 352 sq.

¹² La livre hyperpyre est mentionnée dans les documents de Lavra au Mont Athos dès 1081: G. Rouillard et P. Collomp, *Actes de Lavra*, I. Paris 1937, 91, n° 35, cf. 157, n° 56 (1154). Voy. cependant *infra* les réserves que l'on peut faire sur l'exactitude de ces textes.

plusieurs employés subalternes de l'hôpital. De même qu'il en était lorsqu'il s'agissait du nomisma ordinaire, le dernier qualificatif devait s'appliquer à des monnaies d'un étalon inférieur. D'après un document de 1280, cinquante hyperpyres « nouveaux » représentaient la valeur de quarante sept « anciens ». ¹³ G. Brătianu qui a publié ce texte, pensait que la distinction avait été introduite sous le règne de Michel VIII. Nous en trouvons ici une mention plus ancienne d'un siècle.

Il ressort des différentes études qui ont été consacrées à l'hyperpyre que c'était une monnaie d'or dont la dévaluation a suivi une courbe parallèle à celle de la décadence de l'Empire byzantin. ¹⁴ Au moment de la quatrième Croisade, sa valeur métallique pouvait atteindre 14 fr. 61, pour tomber, sous les premiers Paléologues, de 9 à 8 fr. et, plus tard encore, au XIV^e siècle, à 3 fr. 82. ¹⁵ Les textes les plus récents permettent de distinguer, d'autre part, plusieurs espèces d'hyperpyres d'après les ateliers de frappe. Au XIV^e siècle, l'hyperpyre de Constantinople pesait 24 carats, celui de Varna 16²/₃ et celui de Philadelphie 12. ¹⁶

Il a été généralement admis que le mot ὑπέρπυρον était synonyme de νόμισμα, après en avoir été, pendant un court espace de temps, le qualificatif destiné, peut-être, à distinguer la monnaie de bon aloi des contrefaçons émises par Alexis I Comnène. On disait *nomisma hyperpyre* mais aussi *nomisma* et *hyperpyre*, deux noms concurrents dont l'un a fini par prendre la place de l'autre. Si la substitution a été longue à s'opérer, c'est que le terme ὑπέρπυρον passait pour vulgaire et on pouvait éprouver une certaine répugnance à l'employer. ¹⁷

A ne considérer que le typicon du Pantocrator, la question se pose toutefois s'il ne s'agissait de deux espèces numismatiques différentes plutôt que d'une synonymie. Le langage simple et technique de Jean II ou de ses secrétaires rend difficilement acceptable l'hypothèse d'une recherche littéraire qui consisterait à éviter une répétition au détriment de la précision du texte. Il est significatif, d'autre part, que dans l'échelle des salaires établie par Jean II, le nomisma se trouve réservé exclusivement au personnel supérieur de l'hôpital qui appartenait à la catégorie la mieux payée de la fondation. Le nomisma hyperpyre, attribué aux autres fonctionnaires, semblerait être, dans ces conditions, une monnaie de moindre valeur.

L'étymologie du mot permettra, peut-être, d'en préciser la nature. Suivant

¹³ Brătianu, *Études* 231.

¹⁴ Voy., en dernier lieu, D. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIII^e au XV^e siècle*. Athènes 1948, 1. sq.

¹⁵ op. cit. 23—29.

¹⁶ Brătianu, *Études* 234; P. Savvaitov, Путешествіе новгородскаго архієпископа Антонія въ Царьградъ въ концѣ XII столѣтія. S. Pétersbourg 1872, 173, n. 295.

¹⁷ Zakythinos, *Crise* 2; Brătianu, *Études* 227; Rouillard-Collomp, *Actes* 167; Svoronos, Ζητήματα 262. Voir aussi F. Dölger, *Zur Textgestaltung der Laura-Urkunden*. Byz. Zeit. XXXIX (1939) 65; K. Paparrigopoulos, Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους, V. Athènes 1896, 50 et A. Andreadès, *De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'Empire byzantin*. Byzantion I (1924) 75.

Du Cange, il faut entendre *aurum coctum* ou *recoctum* des Anciens,¹⁸ ce qui est une traduction à peu près littérale mais que ne justifient ni la couleur ni l'éclat terne de l'or du temps des Comnènes, dénaturé par différents alliages. Or, la première mention grecque certaine du mot hyperpyre, signalée jusqu'ici, est dans le Testament de saint Christodule de Patmos, daté de 1093.¹⁹ Le même terme apparaît, il est vrai, à partir de 1017, dans plusieurs actes de Lavra mais ces textes ne nous sont connus que par la copie d'une copie tardive et on ne saurait s'y fier entièrement.²⁰ Du reste, aucune autre mention ancienne de l'hyperpyre n'est antérieure aux Comnènes: en dehors du typicon du Pantocrator, on a cité la règle du couvent de la Vierge Pleine-de-Grâce, des vers de Théodore Prodrome, un passage du polémiste Théríanoste, un autre du canoniste Théodore Balsamon.

En fait, ce sont les sources latines qui fournissent la série la plus complète des premiers exemples de l'emploi du terme qui nous occupe. On observe une certaine variété de formes. A en juger d'après le Glossaire de Du Cange, celle qui se rapproche le plus du grec, — *hyperperum*, — n'apparaît qu'après 1174, sous la plume de Guillaume de Tyr. Pierre Tudebod (1101—1111), Baudry de Dol († 1130) ou Guilbert de Nogent († 1124) écrivent *purpuratus* qui trahit une parétymologie de *purpura*. Des documents vénitiens datés de 1039, 1150 et 1211, les annalistes génois de la seconde moitié du XII^e siècle, Caffaro et Obert, ainsi que des auteurs plus récents, du XIII^e et XIV^e siècles, Gontier de Pairis, Jacques de Voragine, Villani et Pegolotti, donnent *perperum* et *perpera*, dont Du Cange cite en outre un dérivé gallicisé, *perpre* (Albéric des Trois-Fontaines, Raymond Montañer).²¹

C'est cette dernière forme, *perperum-a*, qui retient plus particulièrement l'attention pour peu que l'on admette que le mot était pris dans son sens propre, — analogue, du reste, au grec *πέπτερον*, — de quelque chose de défectueux et de mal formé. N'aurait-on eu en vue la forme de la monnaie plutôt que son poids et la qualité de son alliage? Il existe, dans la numismatique byzantine, des pièces concaves dont l'aspect devait paraître aussi singulier au moment de leur émission qu'il nous surprend aujourd'hui. Leur apparition progressive témoigne du fait, qu'à l'origine du moins, il s'agissait d'un accident de frappe. Dans la collection du British Museum, un *solidus* d'Héraclius, émis entre 610 et 613, présente la forme d'une coupe,²² il en est de même d'un sou en bronze de Basile I,²³ mais c'est surtout à partir de la fin du règne de Basile II que des monnaies de cette espèce apparaissent d'une façon de plus en plus régulière,

¹⁸ *Gloss. gr., s. b. v.* et *De Imperatorum Constantinopolitanorum... numismatibus dissertatio*. Rome 1755, LXXX, 125. Cf. A. Korai, *Ἀττικὰ*, I. Paris 1828, 49. Pour l'emploi du terme « *nomismata auri cocti* » au Moyen-Âge, voy. R. Lopez, *Byzantion* XVIII (1948) 159.

¹⁹ Miklosich—Müller VI, 82.

²⁰ Rouillard-Collomp, *Actes* 54, 58, 91 (nos 19, 22, 35); Dölger, *Zur Textgestaltung* 64—5.

²¹ Du Cange, *Gloss. lat., s. b. v.*; Paparrigopoulos, *Ἱστορία* V, 50.

²² Wroth, *Catalogue* I, 187, 21.

²³ op. cit. II, 441, 29.

pour se substituer définitivement au sou d'or plat dès le règne d'Alexis Comnène, ou peut-être même de celui de Nicéphore Botaniatès.²⁴

Il paraîtrait surprenant qu'aucun terme n'eut existé pour désigner ces monnaies. L'expression *καγκίον* qui fait image et que l'on trouve dans la Nouvelle CV, 2, 1 de Justinien à propos des largesses autorisées aux consuls, s'applique seulement à des pièces en argent et semble avoir été abandonnée à une époque plus récente. Les auteurs latins ont usé, il est vrai, d'une désignation analogue, *nummus scyphatus*,²⁵ — la lacune du grec n'en est que plus suggestive. Afin de la combler, il serait tentant d'admettre l'éymologie *ὑπέρπυρον* < *perperum*, l'emploi parallèle de la forme intermédiaire *πέρπερον* étant, du reste, attesté dans le langage populaire dès le XII^e siècle par Théodore Prodrome.²⁶ L'apparition du mot coïncide, on l'a vu, avec l'accroissement du nombre des émissions concaves. Les Croisés ne pouvaient manquer d'observer le caractère insolite de cette monnaie. Du terme tant soit peu péjoratif dont ils l'ont baptisée, les Byzantins auraient tiré un nom plus flatteur et sonore. La malfaçon n'en devait pas moins déterminer un cours inférieur au sou d'or ordinaire. Et ceci permet d'expliquer la prodigalité relative de Jean II dans l'emploi du *nomisma hyperpyre*.

Τὸ τρικέφαλον νόμισμα. Cette monnaie est mentionnée à propos du supplément mensuel au salaire du personnel supérieur de l'hôpital. Un *nomisma* tricéphale était attribué, en outre, au médecin chef qui soignait les malades venant du dehors. Enfin, le Vendredi Saint, après la cérémonie du Lavement des pieds, chaque malade qui y avait pris part recevait une pièce de la même valeur, tandis que les vieillards de l'asile touchaient à cette occasion un *nomisma hyperpyre* à partager entre huit, soit $\frac{1}{8}$ ^e d'hyperpyre chacun. On verra qu'il y avait là une différence sensible de traitement entre les deux catégories des bénéficiaires des largesses de Jean II.

Suivant Du Cange, le terme *τρικέφαλον νόμισμα* servait à désigner les sous d'or d'Héraclius représentant, sur l'une des faces, les bustes de l'empereur et de ses fils Héraclius-Constantin et Héracléonas. Le nom de la monnaie aurait justifié ainsi de son iconographie.²⁷ L'interprétation a été admise par Fr. Dölger et D. Zakythinos qui indiquent toutefois que l'on pouvait appeler de la même façon les émissions en or plus récentes, pourvu qu'elles portent l'effigie de trois personnages différents. Un passage de la *Pratica della Mercatura* de Pegolotti

²⁴ op. cit. I, LII—LIII et II, 540, n. 2.

²⁵ Du Cange, *Gloss. lat., s. b. v.* La désignation « aurei solidi constantini scifati » apparaît dans les diplômes des princes normands dès 910 (A. Engel, *Recherches sur la numismatique et la sigillographie des Normands de la Sicile et de l'Italie*. Paris 1882, 73 et 75).

²⁶ D. Hesseling et H. Pernot, *Poèmes prodromiques en grec vulgaire*. Amsterdam 1910, 51, 75; cf. 74, 12: *ὑπέρπυρα*. Il est à noter que c'est la forme « *perperum* » qui est transmise par l'arabe et les langues slaves: *alberberah*, *perpera*, *pereper* (Martinori, *La Moneta* 221; I. Sreznevskij, *Материалы для словаря древне-русского языка*. S. Pétersbourg 1902, II, col. 912 et 920).

²⁷ *Dissertatio* LXXXII, 117.

(vers 1335) où il est question de « perperi vecchi tre santi » confirmerait cette façon de voir.²⁸ De son côté, Mgr. L. Petit a cherché à préciser la valeur du *tricéphale*. Le cours en aurait été d'un quart inférieur à celui de l'hyperpyre: suivant des témoignages du temps des Paléologues on donnait soixante tournois pour la première de ces monnaies et quatre vingt pour la seconde.²⁹

A l'époque des Comnènes le rapport était certainement différent. D'après la règle du monastère de Saint-Mamas à Constantinople, composée en 1158 ou 1159, les moines de cette fondation devaient recevoir annuellement pour leur habillement deux hyperpyres et deux *τρικέφαλα παλαιά*, toutefois l'auteur de la règle ajoute que si le monastère devenait plus prospère, chacun recevrait trois hyperpyres.³⁰ Il s'ensuit nécessairement de cette indication que le tricéphale valait alors moins de la moitié de l'hyperpyre. L'écart est sensible avec le chiffre indiqué par Mgr. Petit; pour l'expliquer, il faut songer, semble-t-il, à la dévaluation progressive de l'hyperpyre.

Quoi qu'il en soit, l'égalité tricéphale = sou d'or entier doit être abandonnée. La règle de Saint-Mamas exclut jusqu'au demi-sou. Reste donc le triens. Si l'on prend *κεφαλῇ* dans le sens, consigné par Lidell et Scott, de « somme d'argent », le mot *τρικέφαλον* correspondrait, du reste, très exactement au *tremessis* latin, formé de *tres* et *as*. On ne connaît pas, il est vrai, de tiers de sou d'or postérieurs au règne de Constantin V. Mais l'objection est-elle valable dans un domaine de la science qui repose essentiellement sur le hasard des découvertes?

Τὸ νόμισμα τραχὺ ἄσπρον. Cette monnaie sert à chiffrer les suppléments mensuels au salaire du clergé et des employés subalternes de l'hôpital, certaines gratifications qui étaient distribuées à l'occasion de fêtes et de commémorations des membres décédés de la famille impériale, enfin, plusieurs autres dépenses d'une moindre importance. Jean II écrit indifféremment *τὸ νόμισμα τραχὺ ἄσπρον* ou *τὸ νόμισμα τραχὺ*, voire *τὸ τραχὺ* tout court; il semble que l'on puisse tenir ces désignations pour synonymes.

Diverses hypothèses ont été émises sur la nature du *trachy aspron*. Suivant Du Cange, le terme désignait une pièce en argent nouvellement frappée. *Νόμισμα τραχὺ* serait un équivalent de *nummus asper*, expression dont on se servait en latin à propos de monnaies neuves, encore rugueuses au toucher, tandis que le qualificatif *ἄσπρον*, « blanc », ferait allusion à la couleur du métal.³¹ Cette façon de voir a été admise par Svoronos, pour qui il devait s'agir

²⁸ Zakythinos, *Crise* 14; Dölger, *Byz. Zeit.* XXVII (1927) 296, n. 2. Cf. Martinori, *La Moneta* 220. Livre calculée en tricéphales nouveaux: Miklosich-Müller VI, 117—118 (donation de Manuel Comnène à Saint-Jean de Patmos, 1161).

²⁹ L. Petit, *Le Monastère de Notre-Dame de Pitié en Macédoine*. Извѣстія рус. арх. Инст. въ Константинополѣ VI (1900) 56.

³⁰ éd. Eustratiadès 283.

³¹ *Dissertatio*, XCVI, 143. De même que pour les autres monnaies citées ci-dessus, les textes signalent, dès le règne d'Alexis I, le *trachy* ou l'*aspron* « anciens » (par ex. J. et P. Zepos, *Jus graeco-romanum*, I. Athènes 1921, 334; S. Kugéas, *Notizbuch eines Beamten der Metropolis in Thessalonike aus dem Anfang des XV. Jahrhunderts*. *Byz. Zeit.* XXIII (1923) 144, nos 4 et 7.

toutefois de pièces en or que l'usage n'avait pas encore terni et que l'on pouvait appeler blanches pour cette raison.³² La même opinion a été soutenue, plus récemment, par Andreadès qui proposait de voir dans le mot ἄσπρον une translittération du latin *asper*.³³ Enfin, d'après Chalandon, le νόμισμα τραχὺ ἄσπρον a été créé par Alexis I Comnène. C'était une contrefaçon du nomisma, en or très pâle et dont la valeur était de cinq miliaresia au lieu de douze ou, pour compter en plus petites fractions, dix keratia au lieu de vingt quatre. En partant de ces données, Chalandon a tenté de reconstituer un nouveau système d'impôts introduit par Alexis I dans la fiscalité byzantine.³⁴

L'occasion nous étant fournie de revenir sur cette question, notons d'abord que le νόμισμα τραχὺ que l'on trouve mentionné dès 1077 dans la Diataxis de Michel Attaleiates,³⁵ était antérieur au règne d'Alexis Comnène. D'autre part, deux passages du typicon du Pantocrator permettent d'établir la valeur du *trachy* avec plus de précision que cela n'a été fait jusqu'ici.

Le premier se rapporte à la dépense prévue pour l'achat du vin et des « autres douceurs » destinés à l'hôpital. La somme allouée est d'un *trachy* pour chacun des cinquante malades, à moins qu'un nomisma d'or ne suffise pour donner satisfaction à tous: ὑπὲρ δὲ οἶνον καὶ λοιπῆς παρακλήσεως οἱ πεντήκοντα λήψονται ἀνὰ τραχὺ νόμισμα ἓν, ἢ ἱκανοθήσεται τοῖς πεντήκοντα ἐκάστης ἡμέρας διὰ τετρατηρῶν ἢ νομίων τὸ κατὰ τὴν ἡμέραν προτιμώμενον χρυσοῦν νόμισμα.³⁶ Ce texte est intéressant dans ce sens qu'il permet d'établir un ordre approximatif de grandeur, le *trachy* devant être un peu supérieur à un cinquantième du nomisma.

Le passage suivant permet d'être plus affirmatif. Il s'agit de l'achat des cierges et de l'encens pour les trois commémorations annuelles des morts de l'hôpital. On devait dépenser, par décédé, νομίσματα τραχέα ἄσπρα δύο, ἢ τοῦ κατὰ τὴν ἡμέραν προτιμώμενου νομίσματος μέρος εἰκοστὸν τέταρτον.³⁷ Cette fois l'équivalence est certaine: le *trachy* correspondait à un quarante huitième du nomisma.

Le rapport est d'autant plus certain qu'en l'admettant on introduit le *trachy* dans le système duodécimal en usage à Byzance, ainsi que permet d'en juger le tableau suivant

$$1 \text{ nomisma} = \frac{1}{72} \text{ soit } \frac{1}{12 \times 6} \text{ de la livre}$$

$$1 \text{ miliaresion} = \frac{1}{12} \text{ du nomisma}$$

³² Ζητήματα 342. L'hypothèse est en contradiction avec l'observation pertinente de Josapha Barbaro (1436), pour qui le mot *aspri* est un homonyme désignant à la fois la couleur blanche et la monnaie d'argent, de même qu'il en est des *bianchi* vénitiens, des *bianche* espagnol, etc. (voy. la trad. anglaise des Voyages de Barbaro par W. Thomas, Hakluyt Society. Londres 1873, 27).

³³ Andreadès, *De la monnaie* 81.

³⁴ F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène*. Paris 1900, 305 sq.

³⁵ Miklosich—Müller V, 306, 315, etc.

³⁶ Dmitrievskij 687.

³⁷ op. cit. 689.

$$1 \text{ keration} = \frac{1}{24} \text{ soit } \frac{1}{12 \times 2} \text{ du nomisma}$$

$$1 \text{ trachy} = \frac{1}{48} \text{ soit } \frac{1}{12 \times 4} \text{ du nomisma}$$

Ainsi, il semble bien que le *trachy* n'était qu'une petite monnaie en argent. Chalandon s'est trompé en l'estimant à cinq douzième, à peine moins de la moitié, d'une pièce d'or. Chose plus grave, ceci engage à revoir les notions admises sur les innovations fiscales du premier des Comnènes.

Τὸ ἀγιογεωργάτον νόμισμα. La désignation, nouvelle dans la numismatique, se rapporte certainement à l'iconographie d'une empreinte monétaire particulière. D'autres noms de monnaies ont la même origine: les *κωνσταντινάτα* ou *ἀγιοκωνσταντινάτα* censés de représenter Constantin le Grand et Hélène,³⁸ les *ἡλιοσεληνάτα* où devaient figurer le soleil et la lune,³⁹ enfin, les *σταυράτα* ou les *σωτηρικιοί* qui portaient l'image de la croix.⁴⁰

Le terme qui nous occupe figure dans la rubrique relative à l'une des plus remarquables cérémonies religieuses décrites dans la règle du Pantocrator: la procession de l'icone de l'Hodégétria — le palladium de Byzance — que l'on devait transporter, à certains jours fixes, sur le tombeau des fondateurs impériaux du monastère et de leur fils aîné, Alexis.⁴¹

Le dépense prévue pour la procession et la vigile qui devait lui faire suite était fixée à cinquante hyperpyres se répartissant comme suit. Six étaient attribuées à l'icone de l'Hodégétria, deux à ses porteurs et à ses divers desservants. Vingt quatre autres hyperpyres étaient destinées aux douze *κουδαί*, mot dont j'ignore la signification exacte.⁴² Enfin, le reste de la somme, soit dix huit

³⁸ Voy., en dernier lieu, V. Laurent, *Numismatique et folklore dans la tradition byzantine*. Tirage à part de *Cronica Numismatică și Archeologică* n° 119—120 (1940) 9—16. L'identification du *constantinaton* avec les monnaies de Constantin Doucas, par analogie avec les *manolata*, *michaelata* et *romanata*, soutenue par Du Cange (*Dissertatio* LXXXIV, 129; cf. Svoronos, *Ζητήματα* 350) doit être certainement abandonnée: les « *solidi constantinati* » sont cités dans des textes latins, dès le IX^e siècle (par ex. Engel, *Recherches* 73).

³⁹ Svoronos, *Ζητήματα* 348 sq. La désignation *καινουρ[γ]ία ἡλιοσεληνάτα* est attestée dès 1034 [L. Petit et W. Regel, *Actes d'Esphigmenou*. Виз. Врем. XII (1906) Suppl., p. 2, n° 1]. Pour la forme apparentée mais désignant, sans doute, un objet d'art somptuaire, *agioselimum*, voy. R. Morozzo della Rocca, *Curiosità paleografiche nei protocolli notarili di Candia*. Archivi, 2^e série, VII (1940) 59 (n° 2, Novembre 1316).

⁴⁰ Laurent, *Τὸ πολιτικόν* 9 et 17; Du Cange, *Dissertatio*, XXVI, 47; J. B. de Rossi, *Bullettino di archeologia cristiana* 1875, 159—160.

⁴¹ Dmitrievskij 681—2.

⁴² N'y aurait-il pas un rapprochement à faire avec *κουτζός*, pris dans le sens du russe *убогий*, à la fois « infirme » et « pauvre »? Cf. les douze mendiants qui devaient recevoir chacun un nomisma le jour de la commémoration de la mort de Michel Attaleiates (Miklosich—Müller V, 307). La désignation énigmatique des Bogomiles, *Κουδούγεροι* donnerait, peut-être, la clé du problème (voy. Ch.-H. Puech et A. Vaillant, *Le Traité contre les Bogomiles de Cosmas le Prêtre*. Paris 1945, 282. La toponymologie soutenue par S. Runciman, *Le Manichéisme médiéval*. Paris 1949, 168 me semble inacceptable: les noms de lieux en *gerci*, *geri* < γερόνται devaient tirer leur origine du nom de l'hérésie, et non

hyperpyres, était monnayé en ἀγιογεωργᾶτα νομίσματα et réparti entre les bannières ou les icones, τὰ σίγνα, autres que l'Hodégétia, qui avaient figuré dans la solennité.

Il est facile d'identifier la monnaie désignée ainsi. L'effigie de saint Georges apparaît dans la numismatique byzantine sur les émissions de Jean II et, plus tard, sur celles d'Isaac II, de Jean I Vatatzes et de Georges de Trébizonde mais on n'en connaît aucun exemple d'une époque antérieure.⁴³ Sous réserve d'une découverte toujours possible, il ne peut être question dans la règle du Pantocrator, que de pièces frappées sous le règne de Jean II dont le droit représente le Christ assis sur un trône, tandis que le revers s'orne des figures de saint Georges et de l'empereur tenant soit une croix patriarcale, soit le labarum. Le poids et le diamètre sont ceux du nomisma ou de l'hyperpyre ordinaires. Un exemplaire conservé au British Museum est en or.⁴⁴ C'est une exception: le plus souvent les monnaies de cette espèce sont en électron, parfois en argent ou même en billon. Il s'agit donc d'une variété numismatique dont le cours était inférieur à celui du sou d'or en raison de son alliage. Le texte du typicon du Pantocrator, suivant lequel on *monnayait* les hyperpyres en hagiogeorgata (τὰ δὲ λοιπὰ ὑπαλλαττέσθωσαν εἰς ἄ. ν.) ne peut que confirmer cette interprétation.

Τὸ θεοτόκιον νόμισμα. C'est la seconde désignation encore inédite que l'on trouve dans la règle de Jean II. Elle est employée pour chiffrer un certain nombre de dépenses accessoires de l'hôpital: un *théotokion* était alloué pour l'achat des cribles de la pharmacie, deux pour les instruments de chirurgie, cinq pour les cribles et divers autres ustensiles de la boulangerie. On devait dépenser cinq *théotokia* pour le vin parfumé à l'eau de roses, utilisé au cours des offices religieux, et un pour le renouvellement des lampes de l'hôpital.

A en juger d'après le nom, il s'agit d'une monnaie avec l'image de la Vierge. Des émissions répondant à cette caractéristique existent en or, à partir du règne de Léon VI, et en argent, à partir de celui de Tzimiskès.⁴⁵ En outre, des sous en bronze avec l'image de la Théotokos ont été frappés par Constantin IX et Alexis I.⁴⁶

Les deux dernières catégories, c'est à dire, l'argent et le bronze, peuvent être laissées de côté. Les dépenses prévues par le typicon sont, en effet, trop fortes pour pouvoir être réglées en monnaies de cette espèce. Il serait inconcevable, par exemple, que deux pièces en argent, soit au maximum deux francs cinquante

le contraire). Autre solution: κοῦδῃ ou κοῦδᾶ serait une contraction de *cauda*. On aurait pu désigner ainsi les huit orphelins et les quatre femmes chargés, entre autre, de la surveillance des icones du Pantocrator (ils prenaient part à l'accolouthie de l'Ἑπαντή των ἁγίων σίγνων: Dmitrievskij 677—8). Leur troupe devait former comme une queue derrière la procession.

⁴³ F. de Saulcy, *Essai de classification des suites monétaires byzantines*. Metz 1836, pl. XXVII, 4; Wroth, *Cat. of Imp. Byz. Coins*, II, pl. LXVIII, 1—2 et LXXII, 3—4; Idem, *Catalogue of Coins of Vandals... in the British Museum*. Londres 1911, 258 et pl. XXI, 2—5.

⁴⁴ Wroth, *Cat. of Imp. Byz. Coins* II, 562, 49.

⁴⁵ op. cit. II, pl. LI, 8 sq. et LIV, 14 sq.

⁴⁶ op. cit. II, pl. LIX, 6—10 sq. et LXV, 17 sq.

d'avant 1914, eussent suffi à solder l'équipement chirurgical d'un hôpital, si rudimentaire qu'il soit. Ceci étant posé, la seule émission connue de Jean II à laquelle la désignation *théotokion* puisse convenir est un nomisma en or dont l'avvers représente le Christ assis sur un trône et, le revers, la Vierge couronnant l'empereur. Il s'agit, du reste, du type monétaire le plus répandu parmi ceux où figure l'image de la Mère de Dieu, puisqu'il est représenté aussi bien par des exemples du règne du fils de Jean II, Manuel Comnène, que du temps de ses prédécesseurs Romain III, Michel V et Alexis I.⁴⁷

Reste à savoir pourquoi on aurait désigné d'un nom particulier, dans le typicon du Pantocrator, cette variété numismatique que rien, en dehors de l'iconographie, ne distingue des autres sous d'or. Jean II aurait-il usé, pour une fois, d'une circonlocution que ne justifient ni l'objet, ni la tenue générale du texte? Mieux vaut, je crois, avouer notre ignorance et marquer d'une croix la désignation *théotokion*.

Tò νόμισμα τεταρτηρόν. Parmi les monnaies en bronze mentionnées dans la règle du Pantocrator, — le *folles*, le *nummus* et le *tetarteron*, — seule la dernière désignation retiendra notre attention. Il s'agissait, pour Jean II, d'une unité de très petite valeur, d'un ordre de grandeur se rapprochant des *nummia*. La charité distribuée à la porte du couvent les jours des grandes fêtes devait être faite, par exemple, διὰ νομμίων ἢ τεταρτηρόν.⁴⁸ Une indication dans le même sens est fournie par le passage où il est question des gratifications du personnel de l'hôpital, prévues pour les fêtes de la Présentation et de la Transfiguration. C'était, dans un cas, trois cent neuf et, dans l'autre, neuf cent vingt τεταρτηρὰ νομίσματα.⁴⁹ Jamais Jean II ne s'est servi, en parlant d'autres monnaies, de chiffres aussi importants et, ceci encore, fait penser qu'il s'agit d'une toute petite unité.

L'observation en a été déjà faite par Du Cange qui a cité plusieurs textes du temps des Croisades d'où il ressort que le *tetarteron*, ou, comme on disait, le *tartaron*, était une monnaie en bronze que l'on comptait littéralement au boisseau.⁵⁰

Pourtant d'autres témoignages, réunis par le même auteur, fournissent des renseignements très différents. D'après un voyageur du XV^e siècle, Josapha Barbaro, les Tatars de la Crimée désignaient la monnaie d'argent d'un nom sensiblement apparenté, *tetari*, ce qui était une allusion à la couleur du métal, le sens propre du mot étant «blanc».⁵¹ D'autre part, Kedrenos et Zonaras font du *tetarteron* une pièce en or, semblable au nomisma mais d'un poids inférieur. Nicéphore Phocas aurait eu l'idée profitable de l'émettre afin de solder les dépenses de sa trésorerie, tandis que les rentrées des taxes et des impôts devaient

⁴⁷ op. cit. II, pl. LVII, 13 sq.

⁴⁸ Dmitrievskij 661—2.

⁴⁹ op. cit. 692.

⁵⁰ *Dissertatio*, LXXXVII, 131.

⁵¹ Hakluyt Society 27.

continuer à être effectuées en nomismata entiers.⁵² D'après un acte latin de 1064, le rapport entre l'ancienne et la nouvelle monnaies était environ de un à quatre,⁵³ ce qui, — ajoutons-le, — est confirmé par la forme νόμισμα τέταρτον que donne Michel Attaleiates, dans sa *Diataxis*.⁵⁴

Comment concilier des données aussi contradictoires? Voici donc un mot qui exprimerait des valeurs allant d'une menue pièce de bronze au quart d'un sou d'or. Là encore, on ne peut qu'enregistrer une lacune de la connaissance. Mais ceci rendra plus sensible, — je le souhaite, — la nécessité qu'il y a de préciser le sens des noms de monnaies byzantines par le dépouillement systématique des différentes sources d'information dont nous pouvons disposer.

Il serait tentant de conclure cet exposé consacré à l'argent par quelques observations sur les renseignements d'ordre économique et social que peut fournir l'étude de la règle de Jean II.

Sans doute, la nature particulière des indications relatives au montant des salaires ne permet pas d'en tirer de précisions nouvelles sur le coût de la vie à Byzance. A la ρόγα, c'est à dire au traitement à proprement parler, s'ajoutent, en effet, la plupart du temps, différentes primes: l'ἀνώνυμα ou la distribution de vivres, le προσφάγιον ou la gratification à titre d'aliments solides, l'ἐβδομαδικόν du clergé de l'Eléousa, partagé en deux équipes qui se relayaient d'une semaine à l'autre, le μηνιαῖον de certains autres clercs et employés de la fondation, enfin de nombreuses largesses prévues à l'occasion des fêtes et des cérémonies religieuses exceptionnelles. Le détail est intéressant dans la mesure où il permet de reconstituer le système complexe des rétributions en usage au XII^e siècle et qui n'est pas sans rappeler ce que l'on sait des soldes de l'armée byzantine à une époque plus ancienne⁵⁵ mais cette complexité interdit de définir un minimum vital, ne fut ce qu'approximativement.

Par contre, d'autres précisions retiennent davantage l'attention. On a déjà pu établir que l'approvisionnement de la fondation était satisfaisant, le bilan annuel alimentaire de l'hôpital et de l'asile des vieillards correspondant, en particulier, à celui de nos établissements parisiens.⁵⁶ Des conclusions du même ordre d'idées se dégagent, sur un plan social, de l'examen des rapports entre les différentes catégories de la ρόγα.

Tout d'abord, on constate l'existence d'une série de compartiments, — le Livre des Cérémonies le nomme αἱ κατὰ τύπον ρόγαι,⁵⁷ on dirait aujourd'hui

⁵² Kedrenos, Bonn II, 369; Zonaras, Bonn III, 507. Suivant Wroth, *Cat. of Imp. Byz. Coins* I, p. L, le récit serait antidaté: il doit s'agir de Nicéphore III Botaneiatès ou d'Alexis I.

⁵³ Du Cange, op. cit., ibid.

⁵⁴ Miklosich—Müller V, 315 et 316.

⁵⁵ Voir G. Ostrogorsky, *Löhne und Preise in Byzanz*, Byz. Zeit. XXXII (1932) 303.

⁵⁶ E. Jeanselme, *Calcul de la ration alimentaire des malades de l'hôpital et de l'asile des vieillards annexés au monastère du Pantocrator à Byzance*. C-R. du 2^e Congrès International d'Histoire de la Médecine. Evreux 1922, 411 sq.; Idem, *Le régime alimentaire des anachorètes et des moines byzantins*, ibid. 127.

⁵⁷ II, 50. Bonn 696.

une « grille », — caractérisés par la nature du numéraire. Les employés supérieurs de l'hôpital étaient payés en nomismata d'or, la plupart des employés subalternes et le clergé du même établissement, en nomismata nouveaux. Seul l'hyperpyre (et exceptionnellement, l'hyperpyre nouveau) sert à chiffrer les traitements de deux échelons distincts, dont l'un comprenait le clergé et les serviteurs de l'asile des vieillards, ainsi qu'un certain nombre d'employés subalternes de l'hôpital, et, l'autre, les desservants de l'église de la Vierge de Pitié.

A l'intérieur de chaque compartiment, l'écart des salaires était relativement peu important. Les traitements chiffrés en nomismata d'or varient de 7,5 à 3; les traitements chiffrés en nomismata nouveaux varient de 6 à 2; les traitements chiffrés en hyperpyres varient, d'une part de 15 à 4 et, d'autre part, de 6 à 1,5. On se trouve donc en présence d'un système de « grille » composée de compartiments à l'intérieur desquels les écarts se rapprochent en moyenne de un à trois. Le rapport des maxima des deux catégories de salaires chiffrés en hyperpyres étant de 2,5, nous obtenons, en définitive, le coefficient 7,5.

Dans l'administration civile d'une époque plus ancienne, G. Ostrogorsky a noté des écarts infiniment plus considérables, monstrueux même, allant de 7200 à 9 nomismata.⁵⁸ La règle de Jean II nous apprend qu'il n'en a pas été toujours ainsi et que dans une fondation religieuse modèle du XII^e siècle on pouvait trouver un éventail de salaires à l'ouverture plus raisonnable qui se rapproche à peu de chose près de ce qui se pratique de nos jours. Ainsi au terme de huit siècles se réalise un rêve de l'humanité.

⁵⁸ *Löhne* 301 sq.

ON THE QUESTION OF THE SLAVONIC SETTLEMENTS IN GREECE DURING THE MIDDLE AGES

The question of the Slavonic settlements in Greece has become once more the subject of considerable discussion, especially in Greece. Post war conditions no doubt have been, to some extent, responsible for the revival of interest in this subject, but the publication of several studies in no way related to the international scene, but motivated by purely scientific intentions has also contributed. Thus an article by C. Amantos¹ was provoked by the publication of Vasmer's monumental work.² The same work occasioned a study by Georgakas,³ while Zakythinos' excellent book,⁴ if somewhat permeated by national sentiments intensified by the post war conditions had its incentive, at least in part, in the publications of other scholars. The same is true of the monograph with the well known Greek scholar, S. P. Kyriakides, devoted to the question of the Slavonic settlements in the Peloponnesus.⁵ Kyriakides published his work in response to a study by me, and for this reason I shall make his book the subject of this brief dissertation.

The study to which Kyriakides objected and as a result of which composed his own work, was published by me in 1946⁶ and was based on another, more fundamental study, which unfortunately has not yet appeared, but which should appear shortly.⁷ The earlier and still unpublished, but basic, study deals with the *Chronicle of Monemvasia* which is shown to be one of the most valuable sources of the history of Greece proper during the early Middle Ages. The study was made on the basis of all literary material available among which the most precious is a scholium of Arethas which, although published by Kougeas in 1912, remained buried among the miscellaneous notes of the *Neos Hellenomnemon*⁸ and, as a consequence, had not yet been fully utilized.

¹ C. Amantos, Οἱ Σλάβοι εἰς τὴν Ἑλλάδα. Byz.-Neugr. Jahrbücher 17 (1944) 210-221.

² M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*. Abh. der Preussischen Akad. der Wissensch. Jahrg. 1941, Phil.-hist. Klasse, Nr. 12.

³ D. Georgakas, *Beiträge zur Deutung als Slavisch erklärter Ortsnamen*. Byz. Zeitschr. 41 (1942) 351-381.

⁴ D. Zakythinos, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι. Athens, 1945.

⁵ Sp. P. Kyriakides, *Βυζαντινὰ Μελέται: Οἱ Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ*. Salonica, 1947.

⁶ P. Charanis, *Nicephorus I, the Savior of Greece from the Slavs (810 A. D.)*. Byzantina-Metabyzantina 1 (1946) 86-92.

⁷ It is to appear in *Dumbarton Oaks Papers* 5.

⁸ S. Kougeas, 'Επὶ „τοῦ καλουμένου χρονικοῦ Ἑπερὶ τῆς κτίσεως τῆς Μονεμβυσίας'.“ Νέος Ἑλληνομνήμων 9 (Athens, 1912) 413-80.

Drawing upon the results of my study of the *Chronicle of Monemvasia*, I published two articles. In the one, I pointed out that the strengthening of the Greek element in Sicily and southern Italy, a development which manifested itself in the course of the seventh century, was brought about by the influx of Greek speaking refugees, but not from the East at the time of the Persian and Arabic conquests, as is generally believed, but from Greece, particularly from the Peloponnesus, during, and as a result of, the great Avar and Slav invasions of the late sixth century.⁹ In the other, I expressed the view, which I consider to be a fact, that the defeat of the Slavs in the western Peloponnesus during the reign of Nicephorus I was immediately followed by a forced and systematic settlement there of Greeks drawn from southern Italy and other parts of the empire in order to strengthen the Greek element which had survived the Slav invasion and thus bring about the absorption of the Slavs.¹⁰ It was the second of these articles — he did not know the first — which aroused Kyriakides to write his book. Most politely he praises the method and skill with which I composed that article, but makes important reservations concerning the significance which I attributed to the various texts I used. His book is the result of his attempt to substantiate these reservations and thus invalidate my conclusions.

The task which Professor Kyriakides set for himself was largely philological, for what he has tried to do was to discredit the testimony of the *Chronicle of Monemvasia* and the scholium of Arethas by showing the spuriousness of their source. His study, therefore, is, to a considerable extent, a study of the sources. On two of these sources he lays particular stress: (1) the passages in the *De administrando* of Constantine Porphyrogennitus concerning the revolt of the Slavs and their attack upon Patras during the reign of Nicephorus I;¹¹ and (2) the famous synodical letter of the patriarch Nicholas (1084—1111) to the Emperor Alexius Comnenus.¹² On the basis of these two sources he builds an extremely ingenious hypothesis the effect of which is to invalidate both the *Chronicle of Monemvasia* and the scholium of Arethas as historical sources.

His argument runs as follows: The contents of the synodical letter of the patriarch Nicholas derive from the imperial chrysobulls issued to the metropolitan of Patras by emperors of the tenth and eleventh centuries. These chrysobulls ultimately go back to the one which was issued to the metropolitan of the same church by Leo VI. The chrysobull of Leo was in turn based on another chrysobull, supposedly issued by Nicephorus I, but in reality composed by the metropolitan of Patras in order to support the rights and privileges which he claimed for his see. This pious forgery must have included also the legend, reported by Porphyrogennitus, of how Saint Andrew, the patron saint of the metro-

⁹ P. Charanis, *On the Question of the Hellenization of Sicily and Southern Italy during the Middle Ages*. The American Hist. Rev. 52 (1946) 74—87.

¹⁰ Charanis, *Nicephorus I*.

¹¹ Constantine Porphyrogennitus, *De administrando imperio*. Bonn, 1840, 217 ff.

¹² J. Leunclavius, *Juris Graeco-Romani, tam canonici quam civilis, tomus duo, . . . ex variis Europae Asiaeque bibliothecis eruti*. Frankfurt, 1596, 278 f.

polis of Patras, brought about the defeat of the Slavs around Patras during the reign of Nicephorus I and perhaps also the story concerning the emigration of the Lacedaemonians and the people of Patras as well as the rebuilding of Sparta. With this as a nucleus some resident of Patras composed a brief historical treatise to which he added, as an introduction, the story, drawn from Evagrius and others, about the invasion of the Peloponnesus by the Avaro-Slavs during the reign of Maurice. This brief historical treatise was the source of both the scholium of Arethas and the *Chronicle of Monemvasia*. Accordingly, as both ultimately derive from a forgery, their testimony has no validity.

The argument of Kyriakides, however, does not stand careful examination. It is built on pure hypothesis with no foundation in fact. For there is absolutely no evidence anywhere that the chrysobull reported to have been granted to the church of Patras by Nicephorus I was a forgery. Indeed there can be no question of a forgery, for the chrysobull has not survived and consequently cannot be studied with the view of determining its authenticity. One may doubt the veracity of the report that such a chrysobull was issued, that is all. There are two sources for that report: Constantine Porphyrogennitus and the source whence derive the scholium of Arethas and the *Chronicle of Monemvasia*. These two sources are independent of each other and the fact that they both mention the chrysobull of Nicephorus I is a strong presumption that such a chrysobull was actually issued. That a chrysobull supposedly issued by Nicephorus I did exist Kyriakides himself accepts; what he denies is its authenticity. But how can he know that it was not authentic?

But even if the chrysobull in question were a forgery, it would by no means follow that its author or the author of the brief historical treatise which, according to Kyriakides, derived from it and served as the source for the *Chronicle of Monemvasia*, invented the information about the Avaro-Slavic penetration of the Peloponnesus. They had no particular purpose to serve by this invention. The aim of the forgery, Kyriakides alleges, was to win or confirm certain privileges for the church of Patras. That aim was well served by the legend according to which the victory, which admittedly saved Patras from the Slavs during the reign of Nicephorus I, was the work of St. Andrew, the patron saint of Patras. If the author of the alleged forgery invented anything, he may have invented this legend, but if his work or its derivative was indeed the source of the information concerning the Avaro-Slavic penetration of the Peloponnesus given by the *Chronicle of Monemvasia* and the scholium of Arethas, that information must have been obtained from another source, no doubt a written one, which has since disappeared. Thus the hypothesis that the chrysobull of Nicephorus I may have been a forgery, does not necessarily discredit the information, so precise in its details, according to which Slavs settled in the northwestern part of the Peloponnesus during the reign of Maurice, and were not completely subjugated until the reign of Nicephorus I.

That there was a break in the Byzantine administration of the western Peloponnesus for some time is also indicated by archaeological evidence. Systematic

excavations for the unearthing of Byzantine archaeological remains in Greece are still in their infancy, but some finds have been made incidentally to the search for classical remains. The finds made at Corinth are particularly important for the question of the Avaro-Slavic penetration of the western Peloponnesus, for they confirm the information given by the *Chronicle of Monemvasia* and the scholium of Arethas.

In a square tower not far below the fortified west entrance of Acrocorinth excavators have found a number of graves. Among these graves there are two of particular significance to us here. In one of them there were six bodies; in the other two. But there were also numerous objects, chiefly buckles and weapons. These objects are not Byzantine. They are similar to like objects found on the shores of Lake Balaton and elsewhere in Hungary, dating from the early seventh century.¹³ The persons buried in these graves were obviously warriors, people who belonged to the same race that had occupied Hungary about the same time. They were Avars. They no doubt came to Corinth before 626, for the defeat which the Avars had suffered in that year under the walls of Constantinople had forced them to turn away from the Balkan peninsula. How early before 626 cannot be absolutely determined, but all the literary evidence points to the reign of Maurice. Besides buckles and weapons the excavations have revealed considerable jewelry "whose motives if not provenience are distinctly "northern".¹⁴ These jewelry finds indicate that the invaders stayed in Corinth for some time. The pottery and coin finds lead to the same conclusion. Coins belonging to the reign of Justinian and Justin II are fairly numerous; with Maurice they begin to decline and for the next two hundred years they become virtually non-existent.¹⁵ The same is true of pottery.¹⁶ These finds confirm the *Chronicle of Monemvasia*; they show that it is based on fact and not on myth as Kyriakides would like to have us believe.

Thus the conclusion that Slavs permanently settled in the Peloponnesus at the end of the sixth century becomes inescapable. But it by no means follows that the Greek element completely disappeared from the Peloponnesus and that the modern Greeks are Christians of Slavonic descent in whose veins there is "not a single drop of real pure Hellenic blood". For the eastern part of the Peloponnesus from Corinth to Malea remained in Greek hands, and when, beginning with the ninth century, the Slavs of the Peloponnesus were subdued, parts of the country were settled with new Greek-speaking elements, some of which

¹³ G. R. Davidson—Tibor Horvath, *The Avar Invasion of Corinth*, *Hesperia* 6 (1937) 227—240.

¹⁴ *Ibid.* 238.

¹⁵ K. M. Edwards, *Corinth VI*, p. 165; K. M. Edwards, *Report on the coins found in the excavations at Corinth during the years 1930—1935*, *Hesperia* 6 (1937) 241—256; J. M. Harris, *Coins found at Corinth: I. Report on the coins found in the excavations at Corinth during the years 1936—1939*, *Hesperia* 10 (1941) 143—162. — See also John H. Finley, Jr., *Corinth in the Middle Ages*, *Speculum* 7 (1932) 499.

¹⁶ C. H. Morgan, *The Byzantine Pottery*. Volume XI of *Corinth: Results of Excavations Conducted by the American School of Classical Studies at Athens*, Cambridge, Mass., 1942; also review of this book by N. Toll, *American Journal of Archaeology* 47 (1943) 510.

were pure Greek, others not so pure, but doubtless Hellenized. Slavonic tribes continued to exist; some of them were still there in the fourteenth century, but their strength had declined at the beginning of the ninth when they were defeated at Patras and that city was again resettled with Greeks, descendants of those who had emigrated to Calabria in the sixth century.¹⁷ The Slavs indeed continued to resist, but their long domination of the western Peloponnesus was over; eventually they succumbed and became completely absorbed by the Greek race. They left behind them some Slavonic place names, but their long domination failed to affect materially Greek culture or the Greek language.

¹⁷ Charanis, *On the Question of the Hellenization of Sicily etc.*, 85 ff.

СЛАВЯНСКИЙ ГОРОД В ДРЕВНЕЙ БОЛГАРИИ

На территории нынешней Болгарии славяне появились в VI—VII вв. как земледельческий народ, решивший прочно осесть на этих плодородных равнинах, заняв рабочую землю и поселки более старого балканского населения. Но славяне перешли через Дунай уже будучи хорошими знатоками современного им фортификационного искусства и основали свои совершенно новые поселки и крепости, которые они уже с самого начала называли не фракийскими, латинскими или греческими названиями (*dava*, *deva*, *para*, *vria*, *castellum*, *κάστρον*), но своими общеславянскими словами «градище» и «град». На языке болгарских славян под словами «градище» и «град» подразумевалось укрепленное место, служившее убежищем и защитой. В тоже самое время «град» означает населенный торгово-промышленный или административный центр, который может быть укрепленным или неукрепленным.

Городища в Болгарии были земляными и каменными. Земляные встречаются главным образом на равнинах северной Болгарии, в особенности вокруг Плискова и по течению Дуная. Они не исследованы и поэтому неизвестно, какого они характера, какому народу и какой эпохе они принадлежат. Только в последнее время (1948 г.) Болгарский археологический институт сделал раскопки в земляном укреплении Кадыкьой, расположенном на берегу Дуная, на возвышении между городами Тутраканом и Силистрой. В этом «градище» можно было установить культурные слои с материалом позднего неолита, латенской эпохи и много следов жилищ с керамикой поздне римской и ранне-византийской. Последний поселок был разрушен наверное в VI в. славянами. Земляное укрепление было сделано позже, вероятно тоже славянами, которые основали свой поселок немного в стороне от развалин сожженного фракийского села. Раскопками, сделанными в четырех местах вала, определяется время земляного укрепления. В восточном вале найдено много обломков позднеримских кирпича, черепицы и посуды, а в южном валу — кусок типичной славянской керамики. Следы славянского поселка в этом укреплении весьма незначительны. Открыты остатки каменных основ деревянных построек значительных размеров и фрагменты славянской керамики.

Каменные городища находятся в горных местностях: на перевалах, у выхода из речных долин, вдоль торговых путей или же у поселков. Они построены на трудно достижимых возвышениях или же в изгибах рек и занимают небольшое пространство. В них часто можно заметить основы небольших однефных церквей, а иногда и остатки легких

жилищных построек. Однако эти городища не являются укрепленными поселками. Их предназначение преимущественно военное. Каменные городища в Болгарии также недостаточно изучены, но почти с полной уверенностью можно утверждать, что они принадлежат эпохе средневековья. К ним я не причисляю укрепленные франкийские поселки, которые также ещё не исследованы.

Славяне нашли в этой стране также множество неразрушенных или же восстановленных Юстинианом древних греческих и римских городов. Некоторые беглые сообщения Прокопия дают нам основание думать, что в первое время славяне воздерживались от массового поселения в этих городах, так как современные им городские условия были несовместимы с их общественной и экономической организацией. Однако, позднее славянский элемент стал проникать и в старые города, где он должен был быстро приспособиться к городскому быту и включиться в его производственные отношения. По этой причине славянское городское население не оказывает почти никакого влияния ни на градостроительные, ни на общественные формы своего нового местожительства. Последние продолжают существовать более или менее долго в эпоху средневековья (Oescus до XI—XII вв., Nicopolis ad Istrum до XV в.), а некоторые и до нашего времени, сохраняя в большой степени черты своего первоначального характера: они густо застроены, окружены крепостными стенами, у них общие городские водопроводы, мощёные улицы и т. п., типичные для античных городов благоустройственные сооружения. Таковы города Видин, Варна, Месемврия, Дръстър (Силистра), Средец (София), Велбужд (Кюстендил), Пловдив, Боруи (Стара Загора) и другие.

Но славяне в Болгарии основывают и свои новые города, устройство которых вполне соответствует их экономическим, военнополитическим и общественным отношениям и формациям, так как они развивались в течении времен. Эти города возникают прежде всего в северо-восточной Болгарии в связи с созданием болгарского государства в VII столетии. В *Киевской Повести временных лет* сообщается, что русский князь Святослав Игоревич завоевал в этой области 80 городов, но мы вряд ли можем принять это известие в буквальном смысле слова. Большинство этих городов, вероятно, было всего лишь небольшими укрепленными пунктами или селами. По настоящему славянскими городами в смысле населенных административных, военных, торговых и промышленных центров были здесь *Малый Преслав на Дунае, Плисков, Великий Преслав* и позднее *Търново*. В наше время всё ещё не установлено, все ли эти города развились из более старых славянских городищ. Наверное известно только то, что они не являются непосредственными наследниками более древних античных городов, так как принцип их устройства совершенно отличается от античного. Упомянутые выше славянские города дошли до нас только в развалинах. В течение не-

скольких последних лет Плисков, Великий Преслав и Търново стали объектом археологических раскопок, которые ещё не закончены, и ещё нельзя делать окончательные выводы.

Преславец (= Малый Преслав, Переяславль в Киевской летописи) меньше всего исследован, да и то лишь на основании письменных данных. Его местоположение всё ещё не установлено. Одни его ищут на правом берегу Дуная, между Хърсово и Черной водой, другие помещают его на восток от Тульчи на Дунайском рукаве Святого Георгия у села Прислава. Я считаю, что второе предположение более вероятно, так как оно может быть обоснованным крупной международной торговой ролью, которую этот город играл в X столетии. Преславец на рукаве Святого Георгия был почти Черноморской пристанью, до него можно было дойти водными путями, не пересекая чужой территории. Сюда привозили по Дунаю товары из Венгрии и Средней Европы, а морские корабли выгружали произведения Константинополя и Византии прямо, и не было нужды проезжать по небезопасным сухопутным дорогам. Большое торговое и военное значение Малого Преслава, что отмечено и в Киевской летописи устами Святослава, поднимало его до степени значительного города, хотя все же меньшего, чем Великий Преслав, потому что в сравнении с последним он назван «Малым Преславом» или просто уменьшительно «Преславец». Город был укреплен, но мы ещё не знаем — валами ли или же каменными стенами. Его градостроительство нам также неизвестно. В нем был гарнизон и гражданское население, которое — кроме торговли — наверное занималось и разными ремеслами, изделия их были предметом торговых сделок. Состав населения был несомненно славянским, может быть отчасти смешанным и с чужеземными элементами. Его общественный быт определялся торгово-промышленным характером городских профессий и поэтому, вероятно, он не слишком отличался от быта какого бы то ни было из современных ему городов по берегам Черного и Средиземного морей. С конца X столетия о нем уже не упоминают византийские авторы. Вероятно Преславец потерял свое значение вместе с покорением первого болгарского царства.

Плисков расположен на равнине, имеющей очень слабый наклон с севера на юг. Он возник в течение VII столетия из чисто славянского поселка, под которым пока ещё не найдено более древних культурных слоев. Болгарский отряд Испериха нашёл этот поселок удобным для своих военных и политических нужд и сделал его центром вновь возникшего болгарского государства. В связи с этим этот небольшой славянский поселок претерпел коренные изменения в смысле своего устройства. Сообразно с принципами болгарской фортификационной системы столица получила два концентрические укрепления: внешнее и внутреннее. Внешнее укрепление — земляное: его составляют ров и вал. Оно имеет форму неправильного четырехугольника: самая длинная его сторона равняется

7-ми километрам, а самая короткая (южная) — приблизительно 2.7 километрам. Общая его поверхность занимает 23 кв. клм. Ров и вал по своему устройству почти совсем одинаковы с земляными укреплениями в Добрудже и Бесарабии, из которых некоторые относятся к более древней эпохе. До сих пор не сделано ещё археологических исследований плисковских валов, чтобы установить, насколько они находятся в хронологической и технической связи с другими валами Добруджи и Болгарии. Пока их хронология определяется только их положением по отношению внутреннего укрепления и потому считается, что они находятся в исторической связи с превращением Плискова в укрепленный лагерь и столицу новосозданного болгарского государства. Внутреннее укрепление Плискова (0.5 кв. клм.) имеет форму трапеции и построено почти в середине огороженного валами поля. Оно сложено из одних больших обтесанных камней и по своему виду не отличается от византийских крепостей той же эпохи. Его стены в ширину имеют 2.5 метров и снабжены бойницами, круглыми и пятиугольными башнями. С каждой стороны по одной двери, защищенной двойными четырехугольными башнями. Из каждой двери ведет улица к центру укрепления, где находились: дворец-жилище ханов, тронная палата, церковь (капище) и множество построек меньших размеров, среди которых наверное были и боярские жилища. Тайный подземный ход ведет из тронной палаты к внешнему городищу. Ханские и боярские помещения построены из больших правильно отесанных камней, в то время как остальные постройки имеют гораздо более простое устройство и несложные формы, — обстоятельство, указывающее на то, что это — помещения хозяйственного предназначения или же дворцовые мастерские. Несколько небольших печей под открытым небом недалеко от жилых помещений и тронной палаты и множество кусков глиняной посуды, кости домашних и диких животных в хозяйственных помещениях до некоторой степени бросают свет на интимный домашний быт в ханских и боярских жилищах. Внутренний город обильно был снабжен водой, которая доставлялась из близких источников при помощи множества глиняных водопроводов. Во внутреннем городе найдены постройки различного времени с VIII до XI вв., но, несмотря на это, общий характер застраивания поселка не переменялся.

Совсем другую картину рисуют нам находки во внешнем городе. Здесь на расстоянии 1.5 клм. от внутреннего города открыт монастырь с большой трехнефной базиликой, построенной в ранне-византийском стиле. Из восточных ворот внутреннего города к монастырю ведет совершенно прямая дорога, вымощенная большими каменными плитами. Эта дорога показывает, что монастырь и внутренний город были тесно связаны друг с другом, т. е. что монастырь был выстроен для нужд общества, которое жило в центре Плискова.

Но жизнь внешнего города не заключалась лишь в стенах этого мо-

настыря. Всё пространство между внутренним городом и валами усеяно небольшими церквями, от которых остались лишь каменные основы совершенно простой кладки. Большая часть этих церквей, наверное, были легкими, должно быть деревянными постройками и, как по своим размерам, так и по кладке отличались от дворцовой монастырской церкви. Эти бедные и архитектурно скромные церкви несомненно обслуживали тоже скромное в экономическом отношении население, которое заселяло внешний город. Но так как они разбросаны по всему пространству внешнего города и отстоят на довольно далеком расстоянии друг от друга, может показаться, что всё пространство в 23 кв. клм. было плотно застроено и густо населено. Однако это совершенно невозможно. Скорее можно допустить, что жилища, группируясь вокруг церквей, создавали нечто вроде отдельных сел с нивами и пастбищами между ними, необходимыми для основного быта населения. Это скупенное в отдельные группы около церквей население не дает ли нам право заключить, что в данном случае мы имеем дело со старыми формами славянского родового-общинного строя, сохранившихся и после принятия христианства? Может быть это — посёлки праболгарского населения, о которых мы теперь решительно ничего не знаем? К сожалению, жилища этого славянского или праболгарского населения пока ещё не обнаружена. Не открыты даже основы построек, которые можно было бы принять за жилища. Это обстоятельство наводит нас на мысль, что дома внешнего города были легкими постройками из дерева, или были глинобитные с соломенной крышей. Поэтому от них не осталось никаких следов. Однако по найденным местами предметам можно заключить, что плисковское население занималось уже развитым земледелием и скотоводством, охотой и разными ремеслами (главным образом гончарным и кузнечным) и добывало железо и медь из руды. Найдено также оружие (железные наконечники копий и стрел).

Археологическое исследование Плискова, хотя оно ещё и не закончено, рисует нам совершенно новую картину социальных отношений, которые в этом виде не встречаются нигде более в славянском мире. В данном случае мы имеем не обыкновенный укрепленный посёлок или «градище» известного славянского типа, а укрепленное поле, или точнее укрепленную группу посёлков с общим центром, находящимся в господствующем положении по отношению к ним. Случайно ли включены эти села или родовые общины в укрепление, или же они были связаны какими-либо сословными, племенными или просто союзными связями, — этого пока ещё сказать нельзя. Ясно только то, что здесь мы имеем дело со строгим разграничением классов. Один класс — это военное и аристократическое сословие управляющих болгар во главе с ханом и его боярами, которое жило изолированно во внутреннем городе в солидных постройках и располагало необходимыми удобствами городской жизни: улицами, водопроводами, центральным отоп-

лением жилищ и безопасностью за солидными стенами крепости. Этот класс не занимался производственным трудом. Другой класс населял внешний город. Это было бедное, трудящееся население, которое находилось в известном подчиненном положении по отношению к правящему классу. Производство находилось в его руках: оно обрабатывало землю, разводило скот и лошадей, занималось ремеслами, строило крепости, дороги, водопроводы и дворцы, а само жило в соломенных хижинах.

На расстоянии приблизительно 40 км. югозападнее Плискова находится вторая болгарская столица *Великий Преслав* (893—972). Её устройство основано на тех же принципах, как и в Плискове, но этот город отличается от последнего меньшими размерами (пространство, занимаемое внешним городом равняется 3.5 кв. км., а внутреннего — $\frac{1}{4}$ кв. км.). Отличается ещё тем, что оба его укрепления — внешнее и внутреннее — представляют собой каменные стены с башнями. В данном случае, следовательно, система укреплений в отношении материала и формы вполне соответствует византийской, но общественные отношения дифференцированы почти так же, как и в Плискове: именно и тут встречаем строгое разделение классов не только в социальном и материальном отношении, но и по условиям местожительства. Во внутреннем городе находились царские дворцы, тронная палата и жилища приближенных ко двору бояр. Внешний вид этого аристократического города и контраст с материальными условиями, в которых жила широкая славянская масса в IX и X вв., характерно описывает болгарский писатель X века Йоанн Экзарх: «Когда простой и бедный странник (смърдь и нищъ чловѣкъ и страненьъ) увидит издали башни крепостных ворот, он удивляется, а когда войдет (во внешний город), видит с обеих сторон высокие дома (храмы), украшенные камнем и деревом. А когда войдет во дворец (внутренний город) и увидит высокие дворцы и церкви, украшенные снаружи камнем, деревом и красками, а внутри — мрамором, медью, серебром и золотом, не знает, с чем сравнить их, потому что у себя дома он ничего другого не видел, кроме бедных соломенных хижин».

Картину, которую нарисовал Йоанн Экзарх, подтверждают довольно убедительно археологические находки. Во внутреннем городе открыты основы дворцов, колонны из серпентина и мрамора, капители, декоративные мраморные плиты, разноцветная керамика, покрывавшая стен, водопроводы в постройках и др.

Во внешнем городе открыты основы больших, великолепных церквей (Гебе-клизе, Круглая церковь) и монастырей, а так же и жилых помещений. Но во внешнем городе, часть которого до сих пор называется «Селиште», кое-где видны основы нескольких небольших и бедных церквей, построенных очевидно экономически более бедным населением. Жилые постройки этого населения, т. е. дома, которые составляли

т. н. «Селиште», до сих пор ещё не открыты. Очевидно, как и в Плискове, большая часть преславского населения жила в скромных, деревянных, или кирпичных постройках, которые не могли оставить после себя прочных следов. Население внешнего города, однако, вряд ли было уже разделено на отдельные посёлки, или родовые общины. Под влиянием Византии старые славянские общественно-экономические формации уже в значительной степени разложились, если и не совсем изменились, по крайней мере в городе Преславе. Земледелие и скотоводство перестали быть главным занятием столицы, вместо них развились мелкие ремесла и торговля, что создало условия для новых общественно-экономических формаций с новыми возможностями устройства города и с новыми бытовыми формами. Преславские мастерские и дома самих мастеров были также легкими постройками. Мастерские знаменитой преславской декоративной керамики были подвижными, устраиваясь около самих построек, которые должны были быть украшенными такой керамикой. Промышленно-торговое население, которое жило во внешнем городе Преславе, составляло второй класс Симеоновой столицы; его положение по отношению к остальным классам города, наверное, не отличалось значительно от положения мастеров и торговцев в Константинополе и в каком-либо другом византийском городе IX и X вв.

В общественном и городском устройстве Преслава играл роль ещё один — третий элемент, который в Плискове находился только в зародыше. Это — церковный элемент, или класс духовенства, который занимал особое место на территории города. Последние раскопки Археологического музея в Софии в местности «Бял бряг», которая находится на расстоянии 1 км. на восток от города, перейдя реку Тичу, открыли множество церквей разных архитектурных типов и размеров; рядом с некоторыми из них находятся и жилые постройки. Ясно, что в данном случае мы видим перед собой изолированный духовный посёлок, который составлял часть болгарской столицы. В нем находил убежище третий общественный класс, который своим образом жизни давал повод преславским богومیлам конца X столетия ставить его рядом с безнравственным классом бояр и поднять и против него голос протеста.

Третья болгарская столица, Търново, становится городом в конце XII столетия, когда градоустроительные принципы первого болгарского царства уже переменялись, так как и общественно-экономические отношения уже были иные. Търново — это типичный средневековый город с ярко подчеркнутым классовым делением. Город теперь старается найти свою защиту не только в крепостных стенах, но и в природных препятствиях, — в высоких холмах с крутыми склонами и речным руслом у их подножия. Концентрическая система укреплений совершенно не применяется как несовместимая с природным характером местности. Город не представляет собою единого целого: два отдельные холма окружены рекой Янтрой и укреплены каждый в отдельности

каменными стенами. Долина между ними также загорожена стенами. Это тройное устройство вполне соответствует и социальному укладу в средневековом Търнове. Один из холмов, более высокий и более неприступный, и в наше время называется Царевец. На нем находятся остатки царских и боярских дворцов, а также и основание одной церкви, которая была построена на самой высокой точке холма. По своему положению Царевец господствует над Търновом не только в географическом, но и в общественном смысле. По своей архитектуре търновские дворцы отличаются от дворцов Плискова и Преслава. Они лишены монументальности последних, построены из более мелкого материала (из камня и кирпичей) и их планы, вследствие более ограниченного пространства, развиты не в горизонтальной плоскости, а в высоту.

Второй холм Търнова называется Трапезица. Его поверхность представляет собой ровное плато длиной в 400 м. и шириной в 220 м. На этом сравнительно небольшом пространстве раскопки раскрыли основы 18-ти церквей, разбросанных по его поверхности без какого-бы то ни было порядка. Это и есть религиозный центр Търнова, который соответствует преславскому религиозному посёлку в местности «Бял бряг», но здесь он при помощи крепостных стен включен в городскую систему.

Наконец Търново выделило определенное место и для своего третьего сословия — торгово-промышленного. Оно жило в долине между Царевцем и Трапезицей, по обоим берегам Янтры, где находились и его мастерские и лавки. Это сословие имело свои церкви, расположенные среди густо застроенных жилых построек. Жилые дома — это каменные или деревянные постройки, обыкновенно в два этажа, со скромными фасадами на узкие улицы и с небольшими окошечками, которые не дают возможности кому-либо снаружи проникнуть в интимную домашнюю жизнь гражданина. Население Търнова в XIII и XIV столетиях — болгарское, но здесь жили и иностранцы (евреи, итальянцы, греки и т. д.), которые занимались главным образом торговлей и жили в отдельных кварталах.

Търново со своим местоположением, градоустройством, социальным и экономическим бытом является типичным представителем болгарского города эпохи позднего средневековья. Подобными Търнову были Ловеч, Червен и другие города, но ни один из них не сохранился в своём средневековом виде до наших дней. При разных этапах борьбы болгар против турецких поработителей в конце XIV столетия все эти города были разрушены. Покоренное болгарское население удалилось в более безопасные места в горы, а турецкие колонисты из Малой Азии заняли плодородные места в равнинах и старые административные центры, которые благодаря этому сохранились и до наших дней.

В кратких заметках, сделанных мною о характере и общественно-историческом развитии славянского города в Болгарии, я использовал лишь археологические данные, имеющиеся о трех болгарских столицах,

во первых потому, что эти центры сравнительно лучше исследованы археологически, и во вторых потому, что в них, в их положении культурных и политических центров, более всего были конденсированы все формы болгарской общественной, политической и экономической жизни, так, как она развивалась в течении веков. Я считаю, что эти формы нашли свое полное, закономерное отражение в формах материальной культуры этих трех городов и потому воспользовался сохранившимися остатками этой материальной культуры, попробовав осветить общественно-экономические формации у нас фактами, которые до сих пор установила археология. Но общественная и градостроительная структура значительного болгарского города — Малого Преславца на Дунае — остается пока ещё неясной, так как об этом городе в нашем распоряжении имеются пока лишь письменные сведения. Мы бы находились приблизительно в таком же положении и по отношению Плискова, Великого Преслава и Търнова, если бы немногие исторические данные о жизни этих городов не были дополнены и освещены археологией. Анализируя данные этой науки в их хронологическом порядке, я постарался бегло раскрыть картину одного момента нашего прошлого с другой стороны, о которой исторические источники умалчивают или же в лучшем случае дают неясные сведения. Некоторые из моих объяснений археологических фактов могут вызвать основательные возражения. Я буду этому рад, так как целью моего доклада было не столько установить окончательные аксиомы общественно-экономического развития древнейших славянских городов в Болгарии, сколько вызвать интерес к методу, который единственно может дать положительные результаты и в области болгарской археологии.

LA MUSIQUE BYZANTINE CHEZ LES SLAVES, BULGARES ET RUSSES AUX IX^e ET X^e SIECLES

Aux IX^e et X^e siècles, à l'époque de la conversion des Bulgares et des Russes, Byzance possédait une abondante littérature chrétienne, des rites religieux minutieusement observés et une riche hymnographie, œuvre d'illustres poètes-mélodes comme St-Romanus, St-André de Crète, St-Jean Damascène, St-Cosmas de Maïouma etc. Le chant religieux, dont l'exécution et la pureté pré-occupait déjà les Pères de l'Église du IV^e siècle, St-Basile, St-J. Chrysostome, était fixé par différents systèmes de notations qui coexistaient au IX^e et au X^e siècle et dont les principaux éléments subsistent encore de nos jours grâce au traditionalisme byzantin.

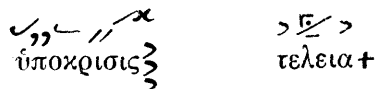
Des manuscrits grecs du VIII^e au XII^e siècle, dont la Bibliothèque Nationale de Paris possède de nombreux exemplaires, prouvent que trois notations étaient alors employées à Byzance:

1. *La notation ekphonétique*, dite de lecture; elle ornait les pages des Évangiles, les Actes et les Épîtres des Apôtres et les Lectures Prophétiques. Ces textes n'étaient pas destinés à être chantés. Le signe ekphonétique se bornait à introduire une petite phrase musicale brisant la monotonie de la lecture. Cette notation a été admirablement étudiée par M. C. Höeg.¹

2. *La notation paléobyzantine*, conservée par les Grecs jusqu'au XII^e siècle. Ses principaux signes ont servi de base aux notations postérieures y compris la moderne, employée encore en Grèce et en Bulgarie. Elle a été étudiée par J. Thibaut, A. Gastoué, L. Tardo, et par les professeurs H. J. W. Tillyard, Eg. Wellesz et C. Höeg.

3. *La notation paléobyzantine-kontakarienne* (qui disparaît des manuscrits grecs à partir du X^e siècle). Cette notation n'a jamais été l'objet de recherches, car les manuscrits slaves qui contiennent sa forme originale étaient inconnus en Occident.²

¹ C. Höeg, *La notation ekphonétique*. Copenhague 1935. M. Höeg avait trouvé au monastère Sinaï une liste de signes de cette notation (Sinaiticus 8), beaucoup plus complète que les listes connues (N° 38 de la Bibl. du couvent Leimon à Lesbos et Sinaiticus 217). Dans cette liste chaque signe ekphonétique est traduit par un groupe de signes paléobyzantins:

Ex. 
υποκρισις τελεια +

² Le manque de coordination des études musicales byzantines occidentales et du chant religieux russe, a retardé l'étude de ces notations. En Occident les manuscrits slaves notés, dont l'importance

Une quarantaine de manuscrits du XI^e au XIV^e siècle, écrits dans le slavon le plus ancien, le vieux bulgare, montrent que les Bulgares et les Russes chantaient sur des mélodies byzantines, dont ils avaient adopté les notations musicales. Ces manuscrits se trouvent dans le Государственный исторический музей à Moscou (ancienne Bibliothèque du St-Synode et Bibliothèque Типографу du St-Synode), dans la Всесоюзная публичная библиотека им. В. И. Ленина à Moscou (anciennes bibliothèques de l'Académie Ecclésiastique de Moscou, du Musée Rumjancev et de la Laura du monastère Troïce-Sergievskij), dans la Ленинградская публичная библиотека им. М. Е. Салтыкова-Щедрина (ancienne Bibliothèque Russe Publique) etc. Par suite de l'impossibilité d'effectuer des recherches en Russie, j'ai dû me borner à étudier ces manuscrits au moyen d'une centaine de photographies tirées de divers ouvrages russes.

Ces manuscrits slavons emploient les trois notations byzantines ci-dessus mentionnées: ekphonétique, paléobyzantine et paléobyzantine-kontakarienne.

Selon les musicologues russes tous les manuscrits ekphonétiques slavons ne sont pas encore connus et étudiés. Je n'ai pu me procurer que les photographies de deux d'entre eux: *l'Évangile d'Ostromir* du XI^e siècle avec des signes ekphonétiques incomplets (comme cela existe souvent dans les manuscrits byzantins) et un autre manuscrit, également du XI^e siècle nommé *Kuprijanovski listki*, reproduisant quatre feuillets de l'Évangile où figurent presque tous les signes ekphonétiques, employés par les Byzantins.³ Ce sont:

Parakletikē	З	Bareia	Λ
Apostrophe	’ ’	Oxeia	↗
Kathistē	ς	Kentēmata	...
Υpokrisis	ζ	Bareia double	λλ
Kremastē esō	✓	Les deux kremastai	↗↗
Kremastē exō	↗	Teleia	+

Les manuscrits paléobyzantins slavons où se trouvent les vraies mélodies, sont beaucoup plus nombreux. Sans remonter plus haut que le XIV^e siècle, j'ai pu rassembler les photographies d'une quarantaine d'entre eux; une vingtaine sont du XII^e siècle, un seul du XI^e. La notation de celui-ci est d'ailleurs la même que celle des autres manuscrits.

est capitale, étaient ignorés, et les musicologues russes ne connaissant pas les résultats des recherches en Occident, commettaient de nombreuses erreurs sur l'origine de ces trois notations.

³ Des évangiles grecs notés se trouvent dans les principales bibliothèques européennes: Londres, Oxford, Leningrad, Lesbos, Patmos, Athènes, Mont-Athos, Vienne, Vatican, Grottaferrata, Sofia etc. Les évangiles ekphonétiques de la Bibliothèque Nationale de Paris sont au nombre de 65. (Voir A. Gastoué, *Catalogue*... Paris 1907.) Évangiles slavons notés: *Évangile d'Ostromir*: Ms. F. I. N° 5 de la Bibl. Russe Publique; *Kuprijanovski listki*: Ms. F. I. N° 58 de la même bibliothèque.

Dans les manuscrits grecs du X^e siècle la notation paléobyzantine-kontakarienne ne se présente plus que d'une manière fragmentaire, incomplète; elle devait disparaître ensuite définitivement à Byzance. Il est à remarquer qu'aucun des manuscrits grecs n'offre, de cette notation, la forme complète et classique des manuscrits slavons.

Le fait qu'on ne trouve de la notation paléobyzantine-kontakarienne que des débris dans les manuscrits grecs du X^e siècle et sa forme classique dans les manuscrits slavons, prouve que cette notation est antérieure au X^e siècle. Cette précision d'ordre chronologique, établie par la musicologie, n'est pas sans importance pour les études slaves. La philologie ne dispose d'aucune preuve matérielle, d'aucun élément de comparaison de la langue pour déterminer l'époque de la traduction des manuscrits slavons. La philologie a utilisé à cet effet des documents tardifs: des légendes du XI^e au XVII^e siècle et des manuscrits slavons dont les plus anciens sont du XI^e siècle. Grâce à la comparaison des notations grecques et slavonnes, la musicologie possède un point de repère plus sûr qui lui permet d'affirmer que les manuscrits slavons ont été notés au IX^e siècle.

Si les manuscrits slavons de Russie portent des notations du IX^e siècle, il est évident que les premiers manuscrits, dont ils sont les copies, ont été employés en Bulgarie, seul pays slave qui avait une culture chrétienne à cette époque, après l'effondrement de l'œuvre des Sts Cyrille et Méthode en Moravie. Les « bulgarismes » caractéristiques de ces manuscrits notés, en sont d'ailleurs une preuve surabondante. Il serait même possible d'admettre que certains manuscrits ont été pourvus de signes musicaux en Moravie avant l'arrivée en Bulgarie des élèves des Sts Cyrille et Méthode, si toutefois on pouvait prouver d'une manière incontestable que des chants avaient été traduits dans leur école.

Les tableaux comparatifs des mêmes chants dans les deux langues, grecque et slavonne, nous montrent le travail des traducteurs. Les traducteurs slaves avaient soigneusement compté les syllabes et accordé les accents: aux syllabes grecques correspondaient le même nombre de syllabes slavonnes, aux accents grecs répondaient des accents slavons. Ainsi les mêmes neumes pouvaient être indiqués aux mêmes endroits. Beaucoup de manuscrits slavons présentent des chants écrits dans les deux langues avec les mêmes neumes, car certaines églises slaves employaient deux chœurs chantant simultanément l'un en grec et l'autre en slave, pratique destinée à conserver la pureté de la mélodie. Donc, les traducteurs devaient forcément donner au texte slavons les mêmes coupes, les mêmes rythmes que ceux du texte grec. Traduire des chants en langue étrangère en faisant correspondre syllabe par syllabe les mots de l'une et de l'autre langue, représente un travail gigantesque quand il s'agit de tout un cycle liturgique. Mais il ne pouvait en être autrement; l'Église orthodoxe qui a conservé au XX^e siècle les principaux signes musicaux avec leurs noms du IX^e siècle, cette Église traditionaliste, n'aurait pas admis à une époque encore apostolique que les mélodies sacrées soient déformées. Seule, la ferveur des premiers apôtres slaves a pu assurer et mener à bien un tel travail, ferveur qui faisait défaut aux ecclésiastiques du deuxième royaume bulgare, du XII^e au XIV^e siècle. (Sans doute très hélle-

nisés après 168 ans de domination grecque, les Bulgares de cette époque traduisaient très rarement les mélodies byzantines en slave et la plus grande partie des chants du deuxième royaume bulgare gardent leurs textes grecs.)

Je conclus que les manuscrits slavons du XI^e au XIV^e siècle des bibliothèques russes portent des notations du IX^e siècle, époque à laquelle avait commencé la traduction des livres slavons. Ils conservent la forme la plus ancienne de la langue slavonne, le vieux slave où subsistent « les bulgarismes », que les Russes abandonnent au XV^e siècle. Ils ont été traduits en vue du chant et munis des mêmes neumes que les manuscrits grecs correspondants. Ils sont les plus anciens spécimens de la langue slavonne et ont la même provenance que les autres manuscrits slavons non notés, dont les plus anciens sont également du XI^e siècle. Comme eux ils sont l'œuvre des écoles bulgare et peut-être morave, les seules écoles slaves qui existaient au IX^e siècle. •

Quel a été le rôle des premiers apôtres slaves dans la diffusion de la musique religieuse byzantine? J'ai cherché dans les légendes la confirmation des faits établis par la musicologie. Bien que ces légendes tardives aient déjà servi de source à la philologie et à l'histoire slaves, les renseignements peu précis qu'elles donnent sur la musique d'église auraient été insuffisants s'ils n'avaient été corroborés, par une suite de preuves matérielles que la musicologie a pu établir grâce aux manuscrits slavons notés.

Les légendes sont pauvres en renseignements sur l'activité musicale des Sts Cyrille et Méthode. Elles mentionnent un ou deux livres de chants qu'ils ont traduits, elles citent plusieurs mélodies connues qui avaient déjà des paroles slaves. Elles rapportent aussi que St-Cyrille avait fait ses études à l'École Supérieure de Constantinople où l'on enseignait « les sept arts libéraux » dont la musique. Or, diacre et prêtre, St-Cyrille devait connaître tout le cycle de chants religieux.

Selon la Légende Morave du XIV^e siècle, un procès fut intenté aux deux frères à Rome pour une question de chant: ils avaient décidé, après quelques années de propagande en Moravie « de chanter les heures du canon en slave ». Et lorsque pour se justifier St-Cyrille cita les paroles de l'Apôtre: « N'osez pas défendre que l'on parle en différentes langues », ses juges repliquèrent: « Bien que l'Apôtre permette que l'on parle en différentes langues, il ne veut pourtant pas dire que le service divin doit *se chanter* précisément en cette langue que tu as prescrite? »⁶

Comme aucun manuscrit de la main des Sts-Cyrille et Méthode ne nous est parvenu, nous restons dans le domaine des probabilités au sujet de leur œuvre musicale.

Pourtant trois hypothèses peuvent être envisagées:

1^{ère} hypothèse: Sts-Cyrille et Méthode ont traduit des chants, mais sans les préparer pour la musique et sans les munir de neumes. Dans ce cas ces traduc-

⁶ *Acta Sanctorum*, T. II, ch. 7, p. 23; *Fontes rerum bohém.* I, Praha 1873, 100—107; V. Chaloupecký, *Prameny X. století*. Svatováclavský sborník II, 2. Praha 1939, 511—21.

tions seraient disparues et auraient été remplacées par d'autres, car tout le cycle liturgique slave conservé en Russie est traduit en vue du chant et muni de neumes du IX^e siècle.

II^e hypothèse: Sts-Cyrille et Méthode n'ont jamais traduit de chants. Il faudrait alors admettre qu'en Moravie on prêchait en slave et chantait en grec. Or, toutes les légendes citent de nombreux chants connus, exécutés déjà en slavon.

III^e hypothèse: Sts-Cyrille et Méthode ont commencé la traduction des chants sacrés qui fut terminée par leurs élèves en Bulgarie. Cette hypothèse semble la plus vraisemblable. Si les deux frères, grecs de naissance, et de ce fait probablement plus respectueux des traditions byzantines que les Slaves, avaient montré une certaine négligence envers la musique d'église, leurs élèves pour la plupart slaves d'origine, et formés dans leur école, n'auraient ni entrepris l'énorme travail de traduction de tous les chants religieux, ni appris à ces peuples primitifs une notation compliquée, ni formé des chanteurs slaves qui, au temps de St-Clément, rivalisaient avec les plus célèbres.

Les légendes donnent des indications plus abondantes sur l'activité musicale de St-Clément. Selon l'archevêque d'Ochrid, Théophylacte, dont les légendes sont considérées comme les plus dignes de foi, St-Clément avait enseigné au clergé « l'ordre des offices et tout ce qui est nécessaire pour le chant des psaumes et des prières, de sorte qu'à la fin, les chanteurs de son diocèse non seulement ne furent pas inférieurs aux autres, célèbres dans ce genre, mais en outre se distinguèrent par les qualités les plus honorables ».⁷

Le même auteur rapporte que pour une église nouvellement construite à Brègalnica, au temps de Boris I^{er}, on aurait nommé « un clergé qui avait été formé à célébrer *en bulgare* les offices, de manière à administrer cette église et à exécuter à chaque office les chants sacrés ».⁸

Théophylacte indique également que St-Clément fut l'auteur de nombreuses hymnes et traducteur d'une partie du Triodion.⁹

Les chants sacrés traduits en slavon et munis de neumes avaient été employés en Bulgarie au IX^e siècle puis par les Russes au X^e siècle, après leur conversion. Ces derniers les gardèrent sans changement jusqu'au XV^e siècle, et avec certaines transformations jusqu'au XVII^e siècle lorsque eut lieu la grande réforme de la langue russe « le novo-istinorčie » qui entraîna diverses modifications dans la notation paléobyzantine et dans les mélodies. Mais la réforme musicale russe n'était aucunement influencée par le développement de la musique byzantine. C'est pourquoi la musique religieuse russe, qui conserve une tradition depuis longtemps oubliée en Grèce, offre une source inépuisable de renseignements sur les notations byzantines archaïques. Les partisans de la vieille tradition, « les staroobradci » russes qui avaient refusé de se soumettre à la réforme du XVII^e

⁷ *Vie de St-Clément*, ch. 23.

⁸ *Historia martyrii XV martyrum*, ch. 42.

⁹ *Vie de St-Clément*, ch. 22 et 26.

siècle, pratiquent encore le chant paléobyzantin de nos jours. Par l'étude de la musique religieuse russe on pourrait éclaircir beaucoup de points obscurs sur les notations byzantines archaïques, dont aucun traité n'a été conservé en Grèce. Ainsi pourrait-on espérer exhumer de ces notations archaïques les œuvres des poètes-mélodes byzantins.

Il est regrettable qu'on ait fait, dans ce domaine des recherches, relativement assez peu. C'est l'exploration des trésors des bibliothèques russes qui pourrait donner une impulsion nouvelle aux recherches musicales byzantines et slaves. Ces études pourraient également éclairer sous un autre angle une époque qui intéresse les études slaves en général.

КРИТИЧЕСКИЕ СТАТЬИ
MISCELLANEOUS NOTES
ÉTUDES CRITIQUES

A. DOSTÁL / PRAGUE

DISPUTE DE L'AUTHENTICITÉ
DU SLOVO D'IGOR
DANS LA SCIENCE OCCIDENTALE

Le Slovo de l'host d'Igor représente un complexe de questions touchant également la byzantinologie comme la philologie et la linguistique slaves, l'histoire politique comme militaire, la mythologie comme la théologie etc. Bientôt après la découverte du recueil de manuscrits en 1795, contenant la Geste de l'host d'Igor, on a commencé à discuter l'épopée de plusieurs points de vue. On l'admirait naturellement, mais on doutait d'elle aussi et on la soupçonnait... Et il s'est répété ici, une fois de plus, le trait commun à plusieurs discussions scientifiques, si compliquées, qu'en combinant les différents points de vue, on s'enfonçait de plus en plus dans beaucoup de détails, d'une valeur inégale.

Dans la discussion sur le Slovo d'Igor, il y a d'abord quelques conditions extérieures qui étaient, sans doute, très défavorables pour ce chant héroïque vieux-russe. La première en est que le manuscrit de cette Geste, trouvé en 1795, a été détruit en 1812 pendant l'incendie de Moscou. On sait qu'avant cette catastrophe de la capitale russe, et à la fois la catastrophe de la bibliothèque du comte Musin Puškin, où se trouvait le manuscrit du Slovo, le texte a été recopié en 1797 pour l'impératrice Catherine II (on désigne la copie par la lettre A) et qu'il a été édité pour la première fois en 1800 (l'édition princeps, désignée par l'abréviation P). Nous possédons les deux textes, celui de la copie et celui de l'édition princeps, mais le fait est que le manuscrit a été détruit. Si nous considérons que la découverte du Slovo était quelque chose d'inouï, de surprenant (le Slovo paraissait longtemps aux Russes mêmes comme quelque chose d'extraordinaire), nous pouvons bien comprendre une atmosphère assez favorable aux doutes sur son authenticité. Les sceptiques pouvaient raisonner de la manière suivante: Peut-être l'incendie de Moscou pouvait être une occasion convenable pour les collectionnaires qui avaient découvert le manuscrit du Slovo, le comte Musin Puškin et ses collaborateurs, à se débarrasser du témoin réel du texte qui faisait époque dans son temps et qui a évoqué beaucoup de bruit. Eh bien, nous voilà déjà dans une situation dont on peut faire la conclusion que le Slovo ne doit pas être authentique etc. etc.

Et pourquoi Musin Puškin pouvait-il avoir intérêt à ce que le manuscrit fût perdu? Et à ce moment, on se souvenait sans doute des manuscrits de Macpherson et de ceux de Dvůr Králové et de Zelená Hora.¹ On sait quels étaient les motifs pour lesquels on a contrefait les chants anciens: époque romantique, désir de montrer la richesse du passé historique et par suite littéraire etc. Et on pouvait trouver une situation analogue dans le cas du Slovo. Sans doute on prenait en considération une situation moins favorable des littératures slaves en général, c.-à-d. une productivité moins féconde en ce qui concerne les chants épiques. Ensuite viennent les idées sur la grandeur des nations pendant l'époque du romantisme. Les réflexions semblables ne pouvaient que contribuer à former une situation très favorable pour exprimer les doutes sur l'authenticité de l'épopée célèbre de la littérature vieux-russe.

Une autre circonstance défavorable pour le Slovo consiste à ce que le manuscrit était propriété d'un collectionnaire privé. On connaît très bien une certaine passion des collectionnaires et amateurs des objets et des manuscrits anciens. De cette raison, on pouvait aussi augmenter les doutes du Slovo: Il serait possible que les agents qui cherchaient les manuscrits anciens pour leur maître, le comte Musin Puškin dans notre cas, pouvaient avoir intérêt à procurer de tels manuscrits pour se mériter des louanges de leur maître. Or, il est très facile de chercher dans les environs de Musin Puškin, comme l'a fait M. Mazon, d'une manière toute à fait hypothétiques, les auteurs du Slovo.

En dernier lieu, nous voudrions rappeler aussi le fait que le manuscrit du Slovo était *unique*. On est habituée à connaître plusieurs manuscrits d'un chant qui jouait un rôle dans la culture de la nation. La pluralité des manuscrits prouve ordinairement que le texte jouissait, dans le passé et surtout à l'époque dont il provient, d'une certaine faveur plus ou moins grande. Rappelons p. ex. les manuscrits du chant d'Alexandre dans la littérature vieux-tchèque etc. Nous nous voyons de nouveau dans une situation défavorable pour l'épopée de l'host d'Igor, mais la *Zadonščina*, qui était très souvent placée au-dessous du Slovo du point de vue artistique et littéraire, est connue, au contraire, par plusieurs manuscrits complets et fragmentaires.² Naturellement, on se pose la question comment est-il possible que le Slovo d'Igor soit connu par un seul manuscrit? C'est de là que provient l'idée de l'isolation du Slovo dans la littérature vieux-russe.

Voilà les conditions extérieures qui ont créé facilement une atmosphère dans laquelle on peut chercher la naissance des théories sceptiques sur l'authenticité du Slovo bien qu'il y ait plusieurs autres faits qui peuvent parler contre ces idées sceptiques et pour l'authenticité du Slovo, même du point de vue extérieur.

Si l'on procède à examiner le Slovo sous l'impression des idées que nous venons d'énumérer, on peut trouver directement dans le texte des mentions énig-

¹ H. Grégoire, *La Geste du Prince Igor*. Bulletin de l'Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres, Séance du 12 avril 1948, 147, ne parle que « des manuscrits de Králové Dvůr ».

² Cf. V. Adrianova-Peretc, *Радянське літературознавство*. Inst. lit. im. Ševčenko. Kiev, Akad. n. ukr. RSR 1947, 139. — J. Frček, *Zadonščina*. Práce Slovanského ústavu v Praze, sv. XVIII. Praha, 1948, 11 etc.

matiques et troubles, des éléments qui exigent un commentaire, des singularités inquiétantes etc.

A cet état de choses, le chef des slavistes français, M. André Mazon, qui s'est occupé des problèmes du Slovo et de la Zadonščina depuis plusieurs années, a réuni ses idées et son analyse dans le livre, publié pendant la guerre (*Le Slovo d'Igor*, Travaux de l'Institut Slave, Paris, 1940).³ M. Mazon semble d'introduire une innovation dans cette discussion scientifique qu'il a entreprise, nous en sommes convaincus, purement de l'effort de l'objectivité et de la vérité scientifiques, c.-à-d. il a opposé le Slovo à la Zadonščina du point de vue de l'authenticité du texte. Selon mon opinion, c'est ce qui est le moins heureux. On a discuté déjà longtemps la dépendance de la Zadonščina du Slovo, alors la relation des deux textes vieux-russe, mais cette fois M. Mazon les a mis dans une certaine opposition de l'authenticité: l'un ou l'autre des deux textes est authentique, l'un ou l'autre est alors contrefait, alors la question se pose *lequel* d'eux parce qu'on ne peut pas nier les lieux communs dans les deux. Si l'on formule la question de cette manière extrême, on se trouve dans la situation de sousestimer l'un des textes et de laisser sans attention que *les deux* textes peuvent faire une partie organique de la littérature vieux-russe, de la période Kiévienne.

Nous pouvons rappeler qu'il y a quelques conditions extérieures qui puissent parler en faveur de la Zadonščina tandis qu'elles sont à la fois défavorables pour le Slovo: pluralité des manuscrits de la Zadonščina, révélant une certaine prédilection pour ce texte; les manuscrits se sont conservés; la composition n'est pas, il est vrai, si artistique que celle du Slovo, mais c'est ce qu'on pourrait bien comprendre pour l'époque si ancienne de la littérature russe; les manuscrits de la Zadonščina n'étaient pas seulement propriété d'un collectionnaire privé; la Zadonščina n'est pas un texte isolé comme le prouve la pluralité des manuscrits etc. etc. Voilà les faits qui placent la Zadonščina du point de vue tout à fait extérieur dans une lumière plus favorable. C'est de là que résulte le devoir pour les chercheurs et surtout pour les sceptiques: il faut, affirment-ils, examiner le texte de la Zadonščina, car on sentait très bien que les thèses de Šachmatov et de Šambinago sur ce texte, bien qu'elles soient très importantes, ne sont pas définitives. Il faut, affirment-ils, entreprendre une réhabilitation de la Zadonščina dont la réputation était diminuée injustement par le Slovo et il faut placer le Slovo dans l'époque dans laquelle il appartient: au XVIII^e siècle. Ainsi p. ex. M. Mazon parle directement de la «réhabilitation d'une œuvre», de même J. Frček (l. c.) et il faut avouer que cette œuvre mérite vraiment une réhabilitation mais non pas dans le sens que prétendaient M. Mazon, peut-être J. Frček et autres. J. Frček nous a préparé une bonne édition de la Zadonščina, il a montré deux rédactions du texte (M. Mazon en reconnaît trois, v. p. 17) et je crois que Frček avait raison, dans une certaine mesure, au placement de la Zadonščina dans l'ensemble de la littérature vieux-russe. Frček montre qu'il faut

³ Publié à l'origine dans la Rev. des Études Slaves XVIII—XIX (1938—1939). Cf. la critique du Slovo de M. Mazon ibid. XXI (1944) 5—45.

distinguer la rédaction longue, attestée par les manuscrits de Moscou et désignée par la lettre M (peu convenablement, car on emploie cette abbréviation pour désigner le manuscrit de Musin Puškin) et la rédaction courte (désignée par Frček par L d'après le manuscrit de Léninegrad). Frček tient la rédaction plus longue pour ultérieure comme le produit des interpolations ultérieures dans le texte de la rédaction plus courte. Frček a peut-être raison, car la rédaction courte se distingue d'une certaine netteté artistique dans la composition selon Frček.⁴ Il n'est pas possible de nier un certain mérite de M. Mazon qui a mis le problème de l'authenticité du Slovo et de la relation des deux textes de nouveau en mouvement. Toute cette question vient d'être discutée de nouveau et entre dans un stade définitif avec les résultats très satisfaisants bien qu'ils soient tout à fait contraires à la théorie de M. Mazon. Ces discussions nous ont apporté de plus les meilleures éditions des deux textes et surtout du Slovo d'Igor.

La théorie de la non-authenticité du Slovo et de sa dépendance de la Zadonščina qui a été exprimée par M. Mazon non seulement comme une simple campagne littéraire, mais avec un appareil détaillé, analysant les différents points « énigmatiques » du Slovo, a évoqué, comme on pouvait attendre, une discussion spontanée parmi plusieurs chercheurs. Plusieurs savants ont réfuté la thèse de M. Mazon. Qu'il me soit permis de rappeler ici le travail de Mme Adrianova-Peretc (l. c.), car il est possible que cette étude ne soit pas accessible facilement à tous nos lecteurs. V. P. Adrianova-Peretc montre très bien et avec les connaissances de tout le moyen âge russe le milieu de la Russie Kiévienne, ainsi que le caractère d'ensemble de la littérature de cette vieille période. Elle explique que le Slovo de même que la Zadonščina font bien une partie organique de la littérature féodale, caractérisée surtout par les questions de la rivalité des princes dans les questions de la succession au trône et par le danger de la part des Tatares. Or, il est bien compréhensible que cette atmosphère a offert bien des occasions à composer des textes poétiques ou prosaïques dans lesquels se reflètent les faits historiques de ce temps-là. Les deux monuments vieux-russes ont des traits communs surtout quant à la stylistique (cf. p. 138) et c'est pourquoi les chercheurs n'ont pas toujours pris en considération les détails de la composition des deux chants. Il y a dans les deux textes une différence en détails de composition qui s'explique par ce que les deux textes ne proviennent pas de la même époque. V. P. Adrianova-Peretc réfute l'opinion de M. Mazon et dit au contraire que ce ne sont pas tous les chercheurs russes qui tiennent la Zadonščina pour un plagiat du Slovo. Elle avertit aussi les sceptiques de quelques différences chronologiques (parce que la Zadonščina a été trouvée plus tard que le Slovo) etc. Elle analyse ensuite les coïncidences stylistiques des deux monuments et parvient à une conclusion très intéressante, pour les faits stylistiques, que ces coïncidences peuvent être prouvées seulement dans ce cas, si nous prenons en considération toutes les versions et tous les textes de la Zadonščina. La plus grande quantité de ces lieux communs stylistiques se trouvent surtout dans le Slovo et la Za-

⁴ Cf. ci-dessous l'opinion contraire de M. Jakobson.

donščina de la rédaction qui est conservée par le manuscrit du monastère de Saint-Cyrille du Lac Blanc (Kir. ou K.-B.), les autres manuscrits ne s'accordent pas avec le Slovo si souvent (cf. p. 148). Une table de ces coïncidences montre bien que c'est plutôt un choix de citations ou d'échos de différents textes des XV^e et XVI^e siècles. L'auteur de la Zadonščina, selon V. P. Adrianova-Peretc, connaissait le Slovo. Quelques mentions du Slovo n'étaient pas bien compréhensibles à l'auteur de la Zadonščina, quelques métaphores du Slovo ont été interprétées par l'auteur de la Zadonščina d'une manière différente, p. ex. une tournure abstraite du Slovo par une périphrase concrète etc. (v. p. 150). Il est possible de dire que du point de vue stylistique la Zadonščina suit la tradition stylistique représentée par le Slovo tout d'abord. L'auteur de la Zadonščina connaissait le Slovo, il se servait des tournures du Slovo etc., mais tout cela ne lui a pas empêché de créer une œuvre vraiment artistique. C'est par l'analyse de Mme Adrianova-Peretc que nous apprenons que la question de l'authenticité du Slovo doit être posée tout-à-fait autrement: il s'agit tout simplement de deux œuvres qui, les deux, appartiennent à la vieille période de la littérature russe, alors il ne faut pas mettre les deux textes en question en opposition de l'authenticité.⁵

Quant à la Zadonščina, il nous faudra aussi une analyse détaillée de la langue de différentes rédactions du monument. C'est l'objet du travail du regretté Frček, lequel n'a pas été encore publié.

La discussion sur l'authenticité du Slovo a évoqué, comme nous avons vu, une attention particulière apportée à la Zadonščina, mais il fallait entreprendre aussi la réhabilitation du Slovo. C'est ce qui est en effet la tâche du livre collectif de Grégoire, Jakobson, Vernadskij et Szeftel.^{5a}

Le livre contient plusieurs études qui sont très importantes pour la question et qui réhabilitent le Slovo surtout contre la théorie de M. Mazon. Il est le résultat des discussions qui ont été faites à New York pendant les années de guerre (cf. p. 361).

Le premier chapitre de ce livre, écrit par M. Jakobson, soumet à une analyse critique la question du manuscrit et de l'édition du texte (pp. 5—37). L'auteur s'occupe dans cette analyse non seulement du texte détruit mais aussi des autres textes que contenait le recueil de Musin Puškin. En rappelant d'abord les faits principaux de tout ce qu'on sait du manuscrit, de l'édition princeps et de la copie, il s'occupe de même des autres textes du recueil. De l'analyse critique des

⁵ Mme Adrianova-Peretc a édité le texte de la Zadonščina (Труды отд. древне-русской литературы, т. V. Институт литературы Акад. Наук СССР, 1947, 194—224) Mais elle suit la méthode de *svodnyj text*, c.-à-d. elle cherche le texte maximal en comparant les variantes de différents manuscrits. Cette méthode est déjà traditionnelle, mais il faut se poser la question si le texte ainsi trouvé existait-il vraiment dans cette forme. C'est d'une manière critique que publie le texte d'après cinq manuscrits de la Zadonščina. J. Frček, l. c.

^{5a} *La Geste du prince Igor', épopée russe du douzième siècle*. Texte établi, traduit et commenté sous la direction d'Henri Grégoire, de Roman Jakobson et de Marc Szeftel, assisté de J. A. Joffe. Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves. Tome VIII, 1945—1947, volume offert à Michel Rostovtzeff. New York, 1948, pp. 383.

données sur le recueil, il parvient à localiser et à dater le texte du Slovo. L'auteur analyse ensuite en détail l'orthographe de l'édition P, ainsi que de la copie A et montre qu'il est possible de bien trouver le texte correct du manuscrit. Les éditions du Slovo apportaient toujours plusieurs mauvaises leçons du texte, mais il est possible d'écarter presque toutes ces erreurs, surtout des éditeurs ultérieurs. Les premiers éditeurs lisaient le texte du Slovo assez passablement, mais ils l'ont plusieurs fois mal compris, comme le montre le commentaire. Plus tard, les campagnes des sceptiques trouvaient de plus en plus des singularités et ont fini par ramasser une quantité énorme de telles « fautes », soit contre la langue vieux-russe, soit contre l'histoire etc. Mais la linguistique et la philologie russes ont fait, dès le temps des premiers sceptiques, un progrès considérable de sorte qu'il nous est possible de déchiffrer la plupart de ces singularités énigmatiques.

M. Jakobson explique ensuite les principes de son édition du texte vieux-russe du Slovo ce qui est intéressant du point de vue de la méthode d'édition des textes slaves en général. Dans le cas du Slovo, il s'agit de cela que nous avons un manuscrit unique (*codex unicus*). Dans un tel cas, il faudrait éditer le texte tout à fait en suivant la méthode de reproduction du texte. Mais la chose est plus compliquée dans le cas du Slovo parce que le manuscrit unique est perdu et l'éditeur ne peut s'appuyer que sur l'édition princeps et sur la copie qui remplacent le manuscrit. Il y a la disposition de l'éditeur aussi des commentaires quelque fois très différents. Alors c'est la méthode de l'édition critique qui doit être appliquée dans ce cas intéressant, où, s'il y avait le manuscrit, il faudrait l'éditer par une simple reproduction (*codex unicus*).

Nous devons être d'accord avec l'éditeur aussi dans les autres principes d'édition. Il divise le texte en versets numérotés ce qui est commode et même nécessaire pour la citation très fréquente (on sait qu'il existe une littérature énorme sur le Slovo). Ensuite il désigne les noms propres et géographiques avec des majuscules. Nous sommes d'accord qu'il serait trop pédant de conserver précisément l'orthographe du manuscrit. L'édition princeps a déchiffré les abréviations du manuscrit détruit comme le montrent les fautes y relatives dans P et A. L'éditeur constate que l'édition princeps reproduit le texte du manuscrit plus fidèlement que la copie A, bien qu'il y ait des cas inverses. En examinant l'orthographe du manuscrit, l'éditeur profite bien de la comparaison des autres textes du recueil avec le Slovo. M. Jakobson peut démontrer de cette manière que le recueil de Musin Puškin ne contenait pas seulement les textes qui avaient été « cousus » par hasard comme le prétendait M. Mazon. Tous les textes différents du recueil paraissent du point de vue de l'orthographe comme textes réunis assez organiquement. A ces remarques de M. Jakobson, nous pourrions ajouter que c'est le cas courant quant à l'orthographe des recueils. On sait que les recueils de manuscrits de plusieurs textes apparaissent assez unis dans leur orthographe parce que les scribes écartaient quelque fois les différences orthographiques pour fabriquer un manuscrit qui trouverait le goût et le plaisir de celui qui l'avait commandé. Dans la voie de comparaison, M. Jakobson est parvenu déjà au texte qu'on peut considérer comme définitif: son texte qui est le résultat de cette

analyse critique, n'offre plus de difficultés de sorte qu'il ne sera plus possible de parler du texte du Slovo comme du texte plein de singularités et des hapax (cf. la théorie de M. Mazon).

M. Jakobson, éditeur du texte du Slovo, a ajouté à son édition aussi les traductions en russe moderne (par lui-même), en français (par M. Grégoire), en polonais (en vers par J. Tuwim), en anglais (par S. H. Cross).

L'éditeur a entrepris aussi la tâche de reconstruire le texte du manuscrit détruit. En ce qui concerne les reconstructions des textes (il faudrait dire mieux les reconstitutions du texte), on peut bien discuter l'utilité de telles reconstructions. Le plus souvent, comme on a déjà des expériences, les reconstructions des textes slaves étaient assez fictives et dépendantes du nombre des manuscrits et de la méthode appliquée. C'est seulement dans le cas qu'il s'agit de la reconstruction comme de l'aide du travail sur le texte qu'on la peut accepter. Mais s'il y a plusieurs manuscrits qui permettent d'éditer le texte d'une manière critique, la reconstruction du texte devient inutile parce qu'on ne pourrait baser aucun travail linguistique p. ex. sur le texte reconstruit. Dans le cas du Slovo, nous avons une autre chose et la reconstruction peut avoir le but de remplacer le manuscrit perdu. Néanmoins c'est le texte critique qui deviendra base des travaux.

En ce qui concerne les traductions du texte vieux-russe en langues modernes, M. Jakobson avertit que « bien souvent les traducteurs du Slovo attribuèrent à tort aux divers mots et tournures de la Geste une signification qui ne leur appartient qu'en russe moderne » (p. 28). Les traductions en langues modernes dans le livre en question montrent toutes qu'elles sont basées sur le texte vieux-russe et qu'elles sont fidèles, sans être serviles et gauches. Néanmoins, il y a aussi de petites différences en détail entre le sens du texte original et la traduction.⁶ Quant à la traduction française, M. H. Grégoire nous a expliqué un peu son principe de traduction du texte vieux-russe.⁷ Selon lui le texte du Slovo n'est pas vraiment composé en vers, mais c'est une œuvre très personnelle, une prose rythmée dont le rythme est très différent du rythme des chants populaires. Si nous lisons sa traduction à haute voix, nous sentons une certaine cadence ryth-

⁶ Cf. p. ex. les versets suivants:

2 La traduction française (G) interprète le sens de ce verset: по былинамъ сего времени, а не по замышленію Бояню; qu'il suive les faits d'aujourd'hui, non la fantaisie de Boyan; la traduction en russe moderne (J): а не по затеям Бояновым; la traduction anglaise (C): and not after Boyan's invention; la traduction polonaise (T): Nie jako Bojan zwykł przesławny, / Lecz wedle podań tego wieku.

6 Поминемъ же, братіе, повѣсть сію отъ старого Владимира...; Mais laissons, frères, toute cette geste; Let us then, brethren, forego this tale from Vladimir of old...; Мы же, братья, минуем ту повесть... Niech-że więc, bracia, pieśń opowie / Nie stare dzieje Włodzimierza.

48 Се вѣтри, Стрибожи внуци, вѣють съ моря стрѣлами на храбрыя плѣкы...; qui soufflent de la mer une nuée de flèches contre les vaillants bataillons d'Igor; Lo, the winds, grandsons of Striborg, blow from the sea with arrows upon the valiant hosts of Igor; Это ветры, Стрибоговы внуки, веют с моря стрелами... Wiatry, wnuki Strzyboga, strzałami od morza wieją / Na wojsko Igorowe. Etc.

⁷ Bul. de l'Acad. royale de Belgique (Classe des Lettres, Séance du 12 avril 1948), 146.

mique à laquelle le traducteur a dû, peut-être, sacrifié le sens précis du texte vieux-russe. Mais malgré tout, c'est un certain changement du sens original que les traducteurs devaient éviter (v. ci-dessus).

La traduction en polonais (poétique) est aussi très intéressante. Le traducteur a très bien compris le sens du texte et il le traduit précisément bien qu'il traduise en vers. M. Grégoire montre (p. 146 l. c.) que c'est presque déjà une certaine manie de traduire le texte du Slovo en vers. D'après lui le Slovo n'est pas précisément rédigé en vers. C'est ce que nous pouvons reconnaître, le texte du Slovo ne semble pas être une poésie au sens propre du mot. Si nous lisons la traduction polonaise de J. Tuwim, il nous faut dire, malgré l'opinion de M. Grégoire, que le traducteur a bien senti aussi les parties rythmiques des phrases vieux-russes ce qu'il a exprimé très convenablement par ses vers. C'est pourquoi je ne rejetterais pas si rigoureusement la conception poétique du texte du Slovo, comme le fait M. Grégoire. Le fait, je crois incontestable, est que c'est le texte *rytmisé*, alors soumis aux lois les plus caractéristiques des vers.

La traduction en russe moderne, faite par M. Jakobson, est fidèle et belle et aussi très utile. On sait combien de traductions tout à fait différentes ont été publiées déjà comme le texte du Slovo d'Igor.⁸

Dans le chapitre sur les altérations du texte et leurs corrections (pp. 81—96), M. Jakobson cherche à rétablir la vraie leçon là « où le sens est troublé dans nos deux sources, soit par leur propre négligence, soit par une faute du manuscrit disparu ». La tâche y est assez difficile mais non impossible. M. Jakobson y procède d'une manière très prudente et évite toutes sortes de conjectures. Il se décide pour la leçon qui est soutenue au moins par une raison. Il arrive p. ex. que le mot qui était abrégé dans le manuscrit (comme dans le verset 4 *reče*, où P a *reče*, A *reč'*) a été mal résolu etc. Ce chapitre nous montre bien que le texte du Slovo n'est pas plus abondant, de ce point de vue, en fautes que les autres manuscrits vieux-russes authentiques.

Comme le commentaire historique pour le texte du Slovo manquait en effet jusqu'ici, l'édition contient aussi ce commentaire, écrit très soigneusement par M. Marc Szeftel. Le commentaire est très détaillé et explique tous les faits relatifs au texte du Slovo. Il contient non seulement les faits de l'histoire politique relatifs au texte mais aussi ceux de l'histoire culturelle (pp. 97—149).

La reconstruction du texte du Slovo dans sa langue originale, reconstituée par M. Jakobson, essaie d'arriver au texte vieux-russe de l'époque de la naissance du texte. M. Jakobson a bien réussi à accomplir aussi cette tâche, mais il serait possible de discuter des détails de cette reconstruction. Nous avons déjà fait quelques remarques à la marge des reconstitutions des textes en général et bien que nous soyons d'accord que la reconstruction est utile dans ce cas, nous avons pourtant une certaine réserve quant à l'importance de cette reconstruction. Serait-il possible, par exemple, qu'un travail linguistique fût basé sur le dépouillement de ce texte reconstruit? Et si non, à quoi donc serait-il utile? L'utilité de

⁸ Cf. les différentes traductions comparées d'une manière critique dans l'édition du Slovo de N. K. Gudzij et P. Skosyrev, *Слово о плъку Игоревѣ*. Советский писатель (Moscou) 1938.

cette reconstruction sera plutôt dans son ensemble, elle peut montrer, et ce ne sera pas inutile pour la question de l'authenticité du Slovo, que le texte mène mot à mot à la langue vieux-russe du XII^e s. Mais dans les détails, il ne serait pas possible de nier que le texte reconstruit peut être fictif, comme p. ex. dans la phonétique du texte reconstruit, car elle apparaît dans cette reconstruction comme idéale.

L'étude de l'historien George Vernadskij sur le point de vue historique du Slovo (pp. 217—234) montre, très vraisemblablement, que le texte du Slovo provient du milieu du XII^e siècle. L'auteur explique très bien, contre l'opinion de M. Mazon, le caractère païen du texte, d'où M. Mazon a tiré aussi un des doutes de l'authenticité du chant. Selon Vernadskij le paganisme du Slovo résulte de la double religion, maintenue assez longtemps en Russie etc. En somme, cette étude de Vernadskij éclaire bien que le Slovo ne peut être qu'authentique du point de vue historique (v. p. 230).

Le chapitre de M. Jakobson sur l'authenticité du Slovo est, sans aucune doute, la partie la plus importante du livre (pp. 235—360). C'est dans ce chapitre que l'auteur réfute la théorie de M. Mazon et je crois qu'il y a parfaitement réussi. Il prend les exemples cités par M. Mazon, l'un après l'autre, et démontre d'une manière convaincante le contraire. Il avertit d'abord, également comme Mme Adrianova-Peretc, que ce n'est pas beaucoup de savants qui se sont exprimés contre l'authenticité du Slovo. Les sceptiques n'ont pas connu assez souvent et d'une manière surprenante deux couches de la langue dans le Slovo, celle du XII^e siècle et celle-là du XVI^e siècle. Ils ont bien souvent mêlé les faits linguistiques de ces deux couches. On voit alors d'abord les fautes qui résultent de ce qu'on n'a pas bien constaté la valeur des faits. Ensuite M. Jakobson montre qu'il suffit très souvent de bien comprendre les mots « obscurs », sans qu'il soit nécessaire de changer rien dans ces mots et ces mots obscurs nous donnent une bonne leçon. Ce n'est pas l'incompréhensibilité du texte du Slovo, mais l'incompréhension des critiques (p. 247). Selon mon opinion, qu'il ne déplaie pas à M. Mazon, M. Jakobson réussit à démontrer d'une manière définitive qu'il n'y a rien d'inquiétant ou de singulier dans le texte de l'épopée. Il examine aussi l'inexpérience prétendue de l'auteur du Slovo dans le vieux-russe, ensuite les archaïsmes, les polonismes, les orientalismes etc. du texte. Et dans chacune de ces questions, l'auteur montre bien que l'hypothèse de M. Mazon et d'autres chercheurs sceptiques est tout à fait insoutenable. Il est impossible de ne pas croire les arguments de M. Jakobson, malgré les doutes récemment exprimés par M. Mazon dans la *Rev. des Études Slaves* XXIV (1948) 216.

Une attention assez détaillée est apportée à la comparaison du Slovo avec les faux de Hanka et à la relation de la *Zadonščina* au Slovo. M. Jakobson pense qu'il n'y a pas de raisons pour lesquelles on devrait prendre la *Zadonščina* de la rédaction plus longue (Frček la désigne M) pour ultérieure à la courte rédaction (désignée par L chez Frček). Je crois que Frček, dont l'édition de la *Zadonščina* ne pouvait pas encore être connue à M. Jakobson (cf. p. 365), a ramassé assez de raisons pour lesquelles la rédaction courte de la *Zadonščina*

semble être la plus ancienne. Elle est plus simple mais plus organique dans sa construction que la longue. Frček démontre que la naissance de la Zadonščina plus longue est relative à la délibération du pays du joug tatar. Comme la Zadonščina plus longue évoque une impression du remaniement et des interpolations ultérieures, je serais plutôt d'accord avec Frček. Il va sans dire que cette chose ne peut rien changer à l'argumentation de M. Jakobson quant à l'authenticité du Slovo parce que ni cette éventualité n'apporte rien d'exceptionnel (cf. p. 315).

A la fin de notre compte-rendu, il faut rappeler encore une chose assez importante. Le livre, dont nous avons parlé, est l'œuvre d'un travail collectif de plusieurs chercheurs réunis pendant la guerre autour de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves à New York. Ces savants ont entrepris les travaux sur une problématique si vaste et si disparate qu'il ne serait point possible à un seul chercheur de la résoudre. Le travail commun des auteurs du livre et de plusieurs autres, mais surtout celui de M. Jakobson, a réussi d'une manière brillante. Il nous a apporté aussi la bonne édition du texte et il nous apportera aussi plusieurs études concernant le Slovo, examiné la prochaine fois du point de vue de l'art poétique, du monde oriental, scandinave etc. (cf. p. 362). Mais ce n'est pas seulement la science occidentale, pour ainsi dire, qui a refusé d'accepter la théorie de la non-authenticité du Slovo de l'host d'Igor. C'est avant tout la science soviétique qui a protesté vivement contre cette nouvelle campagne contre le Slovo. La science soviétique n'a point de doutes, toute fois elle étudie le Slovo et la Zadonščina d'une manière de plus en plus intensive. Outre Mme Adrianova-Peretc, de l'œuvre de laquelle nous avons déjà parlé, ce sont aussi N. K. Gudzij, l'académicien A. S. Orlov, l'académicien S. P. Obnorskij⁹ et autres. Mais ces travaux ne sont pas, pour ce moment, objet de ces lignes. Le Slovo d'Igor sort alors de cette nouvelle campagne encore plus intéressant, comme un fait célèbre de la littérature vieux-russe et comme un monument très important de l'histoire de la langue russe.

⁹ N. K. Gudzij, *История древней русской литературы*. 3^e éd. Moscou, 1945, 14, ann. 1; – A. S. Orlov, *Слово о полку Игореве*. Изд. Акад. Наук СССР. Moscou-Léninegrad, 1946 (cf. surtout p. 209 sq., où Orlov condamne les méthodes de M. Mazon); – S. P. Obnorskij, *Очерки по истории русского литературного языка*. Изд. Акад. Наук СССР. Moscou-Léninegrad, 1946, 132 sq. et surtout 198.

THE PHOTIAN QUESTION

The view of Photius as schismatic and heretic, the prime disseminator of discord between East and West has long dominated the western Catholic tradition. It is found in all its detail in Baronius' late 16th century *Annales*, it is found in more modern dress in Hergenröther's monumental work. But since 1867-9 when Hergenröther published his three volumes scholars have been re-considering the evidence and their researches have done, and are doing, much to bridge the apparently irreconcilable gulf between western condemnation and the high honour in which Photius has always been held in the Orthodox Church. As early as 1872-3 doubts concerning Photius' condemnation were expressed by Gerazim Yared, a Syrian monk writing in Russia whose work, too long ignored in the West, has recently been emphasised by Professor F. Dvorník.¹ In 1895 Lapôte suggested in his study on Pope John VIII that the anti-Photian collections were open to suspicion and the generally accepted version of the relations between the Papacy and Photius stood in need of reconsideration.² This line of enquiry has been followed up by a number of scholars during the past twenty-five years or more, and Photius' relations with Rome, his position in his own church, and his place in the western tradition have been re-examined in various detailed articles in which long known sources have been re-scrutinised, and unpublished and widely scattered material has been used for the first time. E. Amann in contributions to the *Dictionnaire de Théologie Catholique*, V. Laurent, V. Grumel, G. Hofmann, M. Jugie and F. Dvorník are among those who have been working along these lines, and in several recent studies of a more general nature the whole problem has been discussed in the light of modern research.³ Although there is a substantial body of common ground in this reconsideration of Photius' ecclesiastical career, scholars are by no means at one either in interpretation or over points of detail.⁴ It would generally be agreed that Constantinople was reconciled to Rome at the so-called council of Photius (879-80) and that the anathema of the 869 council against Photius was annulled. As to how complete this reconciliation was there are however various shades of opinion. Dvorník maintains that after the 879-80 council there was at no time subsequently any second schism, either under John VIII, or Marinus I, or Formosus. Here his

¹ Cf. *The Photian Schism*. Cambridge University Press, 1948, pp. 430.

² Cf. *L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne. Le Pape Jean VIII*. Paris, 1895, passim.

³ Notably M. Jugie, *Le schisme byzantin: aperçu historique et doctrinal*, Paris, 1941 and F. Dvorník, op. cit. Both these works contain bibliographical references. F. Dvorník's book is the more complete on Photius as it is entirely devoted to the Photian problem. E. Amann, *Histoire d'Église* (ed. Fliche et Martin), vol. 6, Paris, 1947, gives a useful short summary of the present position.

⁴ See for instance the interesting points made (partly in connection with work in progress on the conciliar movement in the later middle ages) in recent numbers of *Orientalia Christiana Periodica* and the *Revue des Études Byzantines*.

criticism of the anti-Photian collection goes further than either Jugie or Grumel would allow. They point out that even though John VIII did not go back on his decision to recognise Photius as patriarch in 880, as the anti-Photian dossier appended to the Acts of the VIIIth Council leads one to believe, there were certain unevennesses in the attitude of the papacy towards Constantinople after the reconciliation with John VIII in 880, and they would argue that there is the strong probability of a subsequent rupture which was probably made up in 899.⁵

There are too a number of other points on which Dvorník is in disagreement with his fellow-workers in this field. One of the most interesting is the reading of the character of Ignatius. Grumel reconstructs from the sources an obstinate difficult man, Dvorník someone who is pliant and reasonable. More significant still are the two totally different pictures which we are given of Photius himself. To Jugie, even though certain concessions have to be made, Photius still remains the villain who was largely responsible for fomenting ecclesiastical differences between East and West. To Jugie the Photian schism heralded the 'rupture définitive' and an aggressive attack had been made on Rome by a church whose very existence was vitiated by Caesaro-papism and whose leader had laid himself open to the charge of heresy, being incapable of understanding the Trinitarian teaching of either Greek or Latin Fathers. To Dvorník, on the other hand, Photius is a wise Patriarch and Christian who was rightly canonised. And it may perhaps be noted at this point that Dvorník's erudite and otherwise full account contains little discussion of the theological problems and of Photius' part in the *filioque* controversy.

We may not be able to go all the way with Dvorník in his rehabilitation of Photius and we may even feel that in his desire to do justice to Photius, he sometimes finds it difficult to form a detached judgment about his evidence, although of course the very fact that many of the relevant documents are clearly party-papers and were indeed freely altered for propaganda purposes creates difficulties for the most impartial of historians. But even allowing for Dvorník's over-anxiety to do justice to Photius, readers of his very substantial volume will gratefully recognise what they owe him. With all the skill of an authority on Byzantium in this ninth century Dvorník has placed Photius in the appropriate and constantly changing historical background, and in so doing he contributes much, not only to the ecclesiastical, but to the general history of the Byzantine Empire. He admirably links the movements in Photius' day with the earlier struggle over the icons and he shows iconoclasts and iconophiles reforming themselves into Moderates and Extremists to the constant embarrassment of both Church and State. He brings out too, that, contrary to the views formerly held by many historians, the Extremists were on the whole less ready to submit to Rome's judgment than the Moderates. He also emphasises certain important underlying issues in the inter-patriarchal politics of Rome and Constantinople, in particular, the ardent desire of Rome to regain its jurisdiction over the sees

⁵ See M. Jugie, *op. cit.* 131 ff. and F. Dvorník, *op. cit.* 202 ff.

which were transferred to the patriarchate of Constantinople by the Emperor Leo III in 732 and its growing determination to include in its sphere of influence the newly-formed Slavonic groups in central and south-east Europe.

In another respect ecclesiastical historians and Byzantinists are particularly indebted to Dvorník. In Part II of his book he tries to explain how hostility towards Photius in the West grew up. An examination of both published and unpublished sources over a wide field reveals that from the end of the ninth to the end of the eleventh century the West did not regard Photius as the aggressive enemy of Rome nor did they accept as oecumenical the council of 869—870 which condemned him. Dvorník shows that it was convenient for the western canonists towards the end of the eleventh century onwards to use in their collections certain *acta* of the VIIIth Council (especially canon 22 on lay interference in episcopal elections). In this way the council which had condemned Photius gained ground in the west at the expense of later 879—80 council which had reinstated him. Thus the west gradually lost any fair appreciation of Photius and gave credence to the stories of the anti-Photian party, i. e. that John VIII had repudiated the decision of the 879—80 council, and the Greek *acta* of this council had in part at any rate been forged by Photius. Increasing divergence and misunderstanding between Rome and Constantinople in the later middle ages only tended to aggravate the western misinterpretation of Photius, particularly as his writings came to be used as an arsenal for the anti-conciliar propaganda of those Byzantines who opposed any move towards re-union with Rome. And by the end of the sixteenth century the 'Photian legend' had taken full shape in Baronius' *Annales*.

In his interesting and suggestive Appendix I Dvorník draws attention to recent work on the *Liber Diurnus*. Both here and earlier in his book⁶ his observations, particularly those based on his re-examination of the *Collectio Britannica* (British Museum, Ms. Add. 8873), provide significant comment on the growth of the Photian legend and the eleventh century reform movement in the western church, and also contribute much to our understanding of the history of the divergence between East and West. This is particularly true of the development of the western conception of papal supremacy and the question as to whether the profession of faith, long made and exchanged by newly elected pontiff or patriarch, still persisted in the twelfth century, or whether in view of Gregory VII's conception of papal supremacy it had already been dropped in his day.⁷ From the British Museum MS. Add. 34060, published and discussed by Holtzmann,⁸ we know that in Alexius I's time the Byzantines certainly asked for the usual synodal letter from Urban II. As to whether they got it we appear to have no information, but it seems probable that they did not and that here at the inception of the crusading movement and Norman hostility towards Con-

⁶ See especially op. cit. 326 ff.

⁷ Dvorník, op. cit. 327 ff.

⁸ W. Holtzmann, *Die Unionsverhandlungen zwischen Kaiser Alexios I. und Papst Urban II. im Jahre 1089*. Byz. Zeitschr. 28 (1928) 38—67.

stantinople, we have one more instance of that gradual growing apart of East and West which became a determinating factor in political and ecclesiastical — though fortunately not cultural — relations between the Latin and Greek worlds in the later middle ages.

Thus the Photian question has wide-spread ramifications and does indeed affect the whole field of relations between East and West in the middle ages — and beyond. Scholars will welcome Dr. Dvorník's learned and lively book as a major contribution towards our better understanding of this vital and much debated problem.

РЕЦЕНЗИИ
REVIEWS
COMPTES-RENDUS

Phédon Koukoulès (Φαίδων Κουκουλές), Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός
A' I—II, B' I—II (4 tomes). Collection de l'Institut Français d'Athènes 10—13.
Athènes, 1948, pp. 231 + 291 + 283 + 237 avec 3 + 2 + 2 + 5 planches.

A l'encontre des résultats considérables auxquels ont abouti les recherches sur l'organisation, l'administration et la structure sociale de l'État byzantin, on a relativement peu fait par rapport à la vie privée de Byzance. La raison en est à chercher non seulement dans l'ancienne conception trop exclusive qui consistait à fixer l'attention sur les classes jouant un rôle dirigeant dans la vie publique byzantine, c'est-à-dire sur les « classes supérieures » et leur activité publique, mais encore dans le fait qu'à propos des larges masses du peuple byzantin, c'est-à-dire des « classes inférieures », nos sources présentent bien des lacunes. On ne doit pas perdre de vue que les représentants officiels de l'historiographie byzantine se recrutaient, la plupart du temps, parmi les fonctionnaires ou les prêtres ayant des relations avec la cour impériale et que, par conséquent, les produits de l'historiographie byzantine portent l'empreinte des intérêts de classe des auteurs. En ce qui concerne la vie des larges masses du peuple, ces sources nous fournissent fort peu de chose; les rares données s'y rapportant sont disséminées plutôt dans certains autres produits de la littérature byzantine. C'est pourquoi les travaux qui peuvent être considérés comme autant d'histoires de la civilisation byzantine — comme p. ex. les ouvrages de Hesseling, Gelzer, Turchi, Bezobrazov, Diehl, Baynes, Romein (v. leur énumération dans mes *Byzantinoturcica* I, p. 21—22) — et qui, d'ailleurs, sont pour la plupart des œuvres de vulgarisation sans renvois précis aux sources, ne nous fournissent point un tableau complet de la vie byzantine. Même dans l'excellent ouvrage de Runciman, fondé sur les sources dépouillées par l'auteur lui-même, on trouve relativement peu de chose sur la vie privée du peuple byzantin. C'est le même manque d'horizon qui caractérise les trois volumes d'un ouvrage de Iorga; bien que le terme de « vie byzantine » figure même dans le titre de celui-ci et qu'on y rencontre des renseignements puisés dans une documentation très vaste, il est facile d'y relever des inexactitudes et des erreurs qui nous obligent de soumettre tout ce qu'on y lit à un contrôle particulièrement sévère. Il est curieux de remarquer que Ch. Diehl, dans ses célèbres « Figures byzantines », caractérise surtout la vie des empereurs et des aristocrates, qu'il ne consacre que deux chapitres à la bourgeoisie byzantine (« Une famille de bourgeoisie à Byzance au XI^e siècle »; « Un poète de cour au siècle des Comnènes ») et qu'il passe sous silence les figures représentatives des « classes inférieures ». Dans toute notre bibliographie il convient de réserver

une place à part à l'initiative du Russe A. P. Roudakov qui, en écrivant son ouvrage très précieux, mais jusqu'ici relativement peu apprécié (Очерки византийской культуры по данным греческой агиографии, Москва, 1917), a essayé de puiser dans l'hagiographie grecque des renseignements sur la population de l'empire byzantin, sur l'industrie et le commerce, sur la vie urbaine et rustique, sur les provinces et les classes sociales byzantines, renvoyant toujours soigneusement à ses sources et signalant aussi les termes techniques grecs correspondant à ces domaines de la vie. Il n'est pas sans intérêt de rappeler quelques phrases de l'introduction de cet ouvrage, puisqu'elles font bien voir le partialité des recherches antérieures: « En ce qui concerne certains aspects de la vie byzantine, surtout des aspects décoratifs et de parade, nous en sommes assez bien renseignés... Mais il y a d'immenses domaines de la vie culturelle que les recherches, évidemment, n'ont même pas effleurés. Où en sont, par exemple, les études sur la famille byzantine et sur l'éducation populaire? Que savons-nous de la vie, pourtant si intéressante, de la ville et du village byzantins? Quelle idée avons-nous, outre certaines généralités, de la morale et des coutumes de la société, de son goût et de ses vus, de ses vertus et de ses vices? Toutefois, ce sont là, entre autres, des éléments de culture ayant un intérêt capital pour l'historien. » (pp. 5—6.)

Ces réflexions nous ont été suggérées par la publication — aux éditions de l'Institut Français d'Athènes — d'un ouvrage de langue grecque en quatre volumes qui est destiné à combler une lacune depuis longtemps sentie et dont le titre français (Vie et civilisation byzantines) est susceptible d'inspirer de grands espoirs aux byzantinologues, d'autant plus que l'auteur de l'ouvrage en question est un professeur grec bien connu qui occupe la chaire de « Vie publique et privée et civilisation byzantines » à l'université d'Athènes.

Ceux qui suivent d'un oeil attentif les publications scientifiques néo-helléniques n'ignorent pas que depuis une quarantaine d'années M. Phédon Koukoulès concentre ses efforts, avec une tenacité remarquable, à un seul but: il se propose de rendre accessibles et d'étudier les sources qui se rapportent à la vie privée des Byzantins ou, pour mieux dire, aux antiquités byzantines. Dans l'Ἑπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν,¹ dans l'Ἐπιστημονικὴ Ἑπετηρίς τῆς Φιλοσοφί-

¹ I (1924): Λαογραφικαὶ εἰδήσεις παρὰ τῷ Θεσσαλονίκῃς Εὐσταθίῳ; II—III (1925—1926): Συμβολὴ εἰς τὸ περὶ τοῦ γάμου παρὰ τοῖς Βυζαντινοῖς κεφάλαιον; IV (1927): Περὶ Βυζαντινῶν τινων φορεμάτων; V (1928): Ὀνόματα καὶ εἶδη ἄρτων κατὰ τοὺς Βυζαντινοὺς χρόνους; VII (1930): Περὶ κομμώσεως Βυζαντινῶν; VIII (1931): Αἱ παρὰ Θεσσαλονίκῃς Εὐσταθίῳ δημῳδαὶ παροιμίαι καὶ παροιμῳδαὶ φράσεις; IX (1932): Κυνηγετικά ἐκ τῆς ἐποχῆς τῶν Κομνηνῶν καὶ τῶν Παλαιολόγων; X (1933): Γεύματα, δειπνα καὶ συμπόσια τῶν Βυζαντινῶν; XI (1935): Τὰ λουτρά κατὰ τοὺς Βυζαντινοὺς χρόνους; XII (1936): Περὶ τὴν Βυζαντινὴν οἰκίαν; XIII (1937): Ἀγῶνες, ἀγωνίσματα καὶ ἀγωνιστικά παίγνια κατὰ τοὺς Βυζαντινοὺς χρόνους; XIV (1938): Τὰ κατὰ τὴν γέννησιν καὶ τὴν βάπτισιν ἔθιμα τῶν Βυζαντινῶν, Ὁ χορὸς παρὰ Βυζαντινοῖς, Περὶ τῆς τῶν ἀνέβων τροφῆς καὶ ἐπιμελείας παρὰ Βυζαντινοῖς; XV (1939): Τὰ κατὰ τὴν ταφὴν τῶν Βυζαντινῶν βασιλέων; XVI (1940): Βυζαντινῶν νεκρικὰ ἔθιμα; XVII (1941): Βυζαντινῶν τροφαὶ καὶ ποτά; XVIII (1948): Αἱ ὁδοὶ καὶ ἔμβολοι τῶν Βυζαντινῶν πόλεων, Ἐκ τοῦ ἀλευτικῶν βίου τῶν Βυζαντινῶν.

κῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν,² ainsi que dans une série d'autres périodiques et mélanges en grec moderne il a consacré d'innombrables études à telle ou telle question de détail. Deux de ses études ont été publiées aussi en français.³

Les volumes qui viennent de paraître contiennent surtout des études inédites; il s'agit donc de contributions absolument nouvelles, qui méritent d'être passées en revue dans l'ordre des quatre tomes de l'ouvrage: A I: Enseignement, éducation des enfants, jeux d'enfants, jeux d'adultes; A II: Chansons, proverbes, de vinettes, gestes, préjugés, superstitions, coutumes magiques et superstitieuses; B I: Fêtes et réunions solennelles, bienfaisance, métiers, petit commerce; B II: Vêtements, meubles, ustensiles, prostituées, vie d'une Byzantine. La section réservée à l'enseignement embrasse, entre autres, les questions suivantes: Quelle était l'opinion des Byzantins sur la civilisation classique? Quels livres lisait-on au cours de l'enseignement primaire? Les méthodes de l'enseignement primaire. Quel était le salaire des maîtres d'école? Les rapports de l'école et de la famille. Les punitions scolaires. Le programme de l'enseignement supérieur (ἐγκύκλιος παιδεία). Le chapitre consacré aux Chansons est divisé dans les sous-chapitres suivants: Chansons d'enfants, berceuses, chansons d'amour, chansons de distraction, chansons de noce, chansons de danse, thrènes, chansons de travail, chansons satiriques, chansons épiques. A propos de l'artisanat et du petit commerce l'auteur aborde également une série de problèmes, examinant tour à tour les divers métiers, l'opinion des Byzantins sur les «métiers bas», ensuite les professions censées «nobles», la répartition des gens selon les divers métiers, les professions féminines, les ateliers, les marchands de rue, les salaires, la phraséologie des métiers et du commerce, la cupidité et l'insatiété, le repos dominical.

Toutes ces questions sont envisagées à la lumière des sources de l'époque. L'auteur mit à contribution presque toute la littérature byzantine et, selon certains principes bien motivés, même l'ancienne littérature chrétienne. Quant aux Pères de l'Eglise, il recourut surtout aux œuvres de Jean Chrysostome et Grégoire de Nazianze; parmi les auteurs byzantins, ses préférences allaient à Michel Psellos, Eustathe de Thessalonique, Jean Tzetzes et Théodore Prodrome. En outre, il utilisa les œuvres des historiens, les *scholia*, les dictionnaires, les divers produits de la littérature sacrée, les codes, les canons des conciles, la littérature hagiographique, les chartes et les papyrus, ainsi que différents monuments de la littérature populaire. Il prit en considération aussi le témoignage des arts; à la fin de chaque volume il y a quelques planches servant d'illustrations aux chapitres précédents (peintures, miniatures, reliefs, mosaïques, émaux, monnaies, objets d'art, etc.).

Il convient de dire quelques mots aussi sur la méthode de M. Koukoulès. L'auteur renvoie soigneusement aux sources et à la bibliographie des diverses

² 1935—36: Περὶ τῆς ὑποδέσεως τῶν Βυζαντινῶν; 1938: Λαϊκὰ θεάματα καὶ λαϊκαὶ διασκεδάσεις παρὰ Βυζαντινοῖς; 1939: Βυζαντινῶν ἔριδες καὶ ὕβρεις.

³ Sur les coutumes des Byzantins relatives à la mort, Bulletin de l'Institut archéologique bulgare IX (1935) 238—241; *Études sur la vie privée des Byzantins I. Voleurs et prisons à Byzance*, Revue des Études Grecques 61 (1948) 118—136.

questions; outre ces renvois, son texte s'appuie sur un grand nombre de citations. Au chapitre qui traite des chansons, on trouve une belle collection des fragments épars de la poésie populaire byzantine. L'auteur attache une grande importance aux termes techniques byzantins; il les énumère d'une manière exhaustive et y ajoute de savants commentaires. Grâce à cette méthode qui résulte d'une heureuse synthèse de l'ethnographie et de la linguistique, l'ouvrage se présente comme un véritable trésor de la terminologie populaire byzantine; pour s'y orienter, on n'a qu'à consulter les index placés à la fin des quatre volumes.. Naturellement, M. Koukoulès ne manque pas de mettre en relief quelques curieux changements sémantiques qui s'expliquent par des raisons d'ordre sociologique. Sous ce rapport il suffit de renvoyer aux cas de παιδεύω (A I, p. 105) et δουλεύω (B I, p. 220), ainsi qu'à l'histoire des mots τραγούδι (A II, p. 5) et φιλῶ (A II, p. 91). A propos des coutumes populaires l'auteur signale aussi bien les antécédents antiques que les survivances de certains éléments de la civilisation byzantine dans la Grèce d'aujourd'hui; dans un grand nombre de cas on peut établir une continuité allant de l'antiquité à nos jours. Pour citer un exemple, il y a des similitudes frappantes entre les chansons modernes qui accompagnent la mouture (A II, p. 37) et les χελιδόνισμα de jadis (A II, p. 7 sqq.). En ce qui concerne le geste de la négation (A II, p. 112), peut-être eût-il été nécessaire d'en faire ressortir l'identité depuis l'antiquité (cf. l'homérique ἀνανεύω) jusqu'aux temps modernes; en effet, rien de plus naturel aux yeux des Grecs. D'autre part, à propos du rôle de la lecture à haute voix à l'école byzantine (A I, p. 51), il n'aurait pas été superflu de renvoyer à l'importance générale de cette habitude au moyen âge (voir J. Balogh, *Philologus* 82, 1927, p. 85—109, 202—240). Les superstitions sont également importantes, puisque, dans bien des cas, elles nous révèlent l'origine de certaines coutumes byzantines. Signalons, à ce propos, ce que Koukoulès dit de rôle du signe de la croix dans la diplomatie byzantine (A II, p. 119). Inutile de dire que les coutumes byzantines sont en relation avec les conditions sociales de l'époque, mais, une fois de plus, on ne saurait nier dans ce domaine non plus l'importance des antécédents antiques (sur baiser du pied cf. A II, p. 118).

Comme nous venons de voir, l'ouvrage susceptible d'intéresser aussi bien le spécialiste de la philologie classique que celui du folklore de la Grèce moderne. Le premier s'intéressera par exemple aux lectures antiques des écoles de Byzance (A I, p. 113) et au rôle de la langue latine dans l'enseignement byzantin (A I, p. 117). Naturellement, on rencontre souvent des détails qui ne sont pas limités à la sphère de la civilisation hellénique. A propos des proverbes énumérés par Koukoulès il serait facile de renvoyer aux locutions analogues d'autres langues (l'auteur de ces lignes saurait y ajouter même des expressions hongroises). Mais les rapprochements de ce genre auraient trop élargi le cadre des recherches; de même, l'auteur se serait trop éloigné de son sujet si, à propos de la pomme considérée comme gage d'amour (A II, p. 231), il aurait renvoyé à toute l'histoire du rôle symbolique de ce fruit, jusqu'à la pomme antique des Hespérides.

Tout bien considéré, on peut dire que l'ouvrage fondamental de Koukoulès

embrasse — dans la mesure où les sources le lui permettent — *l'ensemble* du peuple byzantin. On doit savoir gré à l'auteur d'avoir ramassé les données éparses des sources, de les avoir élucidées au point de vue linguistique et ethnographique et de les avoir placées dans la vie byzantine à l'endroit qui leur convient. En même temps, comme nous venons de le voir, il cherchait à renvoyer aux relations de ces faits avec l'antiquité et la Grèce moderne. C'est aux linguistes, aux ethnographes et aux sociologues de l'avenir de puiser à pleines mains dans les riches matériaux rendus accessibles par M. Koukoulès pour en construire un tableau synthétique de la vie byzantine.

Les spécialistes de la byzantinologie doivent savoir gré, outre l'auteur, aussi à l'Institut Français d'Athènes qui, malgré la situation difficile d'aujourd'hui, a fait paraître le présent ouvrage. Il est à espérer que ces quatre volumes ne contiennent pas l'œuvre complète; dans les tomes à venir on voudrait voir non seulement les matériaux inédits du savant auteur, mais encore une réédition des études parues dans les publications les plus diverses et qui, vu leur caractère épars, sont difficilement accessibles aux chercheurs. Dès que l'ouvrage sera complété de la sorte, la byzantinologie s'enrichira d'une œuvre embrassant tous les aspects de la vie byzantine.

Gy. Moravcsik /Budapest

Byzantium. An Introduction to East Roman Civilisation. Edited by Norman H. Baynes and H. St. L. B. Moss. Oxford, Clarendon Press 1948, pp. xxxi + 436 with 48 plates and 3 maps.

This collection of essays largely owes its origin to Dr. Norman Baynes whose scholarship and enthusiasm have already done so much to promote understanding of Byzantine civilisation among a wide public. Together with Mr. Moss he has given us a book in which a team of experts discuss the economic, political, religious and cultural life of East Rome and the extent to which it influenced Russia and the Balkans.

Dr. Baynes opens the volume with a stimulating and masterly 'Introduction' in which he demolishes Toynbee's contention that the medieval Roman Empire was only an ineffective "ghost" of its former self. He points out the positive nature of the various contributions which Byzantium made to the life of its own and succeeding generations, though perhaps without sufficiently emphasising the full glory of the liturgical life of the Byzantine Church. The 'Historical Outline' which follows is excellent in the earlier part, but weaker from the mid-eleventh century onwards. It suffers somewhat from having been written by two different hands, H. St. L. B. Moss and Ch. Diehl, with the break coming at 1204; the period should have been treated as a whole particularly in view of the underlying unity of the history of East Rome. 'Economic Life and Public Finance' is described by A. M. Andréadès, and in a brilliant essay W. Ensslin writes on 'The Emperor and the Imperial Administration'.

H. Grégoire provides a characteristic discussion of 'The Byzantine Church' and from H. Delehaye we have a first-class contribution on 'Byzantine Monasticism'. Cultural aspects are dealt with by Ch. Diehl in 'Byzantine Art', by G. Buckler who wrestles spiritedly with fragmentary material in her essay on 'Byzantine Education', and by F. H. Marshall in a somewhat disappointing essay on 'Byzantine Literature' which contains a convincing additional note on Digenes Akritas by J. Mavrogordato. In 'The Greek Language in the Byzantine Period' — one of the outstanding essays in this book — R. M. Dawkins writes with the lucid and expert touch of a master of his subject. The relations between Byzantium and some of her neighbours, and the nature and extent of her influence, are described with varying success by A. A. Vasiliev ('Byzantium and Islam'), by W. Miller ('The Byzantine Inheritance in South-Eastern Europe'), by S. Runciman ('Byzantium and the Slavs'), and by Baron Meyendorff and N. H. Baynes ('The Byzantine Inheritance in Russia'). This last contribution traces at some length both the medieval and post-medieval indebtedness of Russia to Constantinople. It is one of the best essays in the collection and provides an illuminating introduction to this subject.

The book is concluded with a Bibliographical Appendix and a list of East Roman Emperors. The bibliography is admittedly select and is confined to West European languages, but it does contain many valuable references over a wide field and has been brought up to 1947. Where so much is given it would be ungenerous to ask for more, but it will be a matter of regret to some that the various sections are so unequally provided for: the extreme instance of this is 'Byzantium and Islam' which has only three entries. And it may be suggested that G. Moravcsik, *Byzantinoturcica* (2 vols., Budapest, 1942—3), should be cited as a most useful supplement to Krumbacher's *Geschichte der byzantinischen Literatur*.

In a book of composite authorship different views are both inevitable and desirable but Byzantinists may feel that some of the interpretations given here have now been rendered untenable by the available evidence. This is particularly true of the fourteenth century controversy over Hesychasm. Grégoire (pp. 114—6) and Delehaye (p. 158) both do grave injustice to this movement and are not only misleading but, in view of recent work, some of which is cited in the bibliography, their criticism are both astonishing and unjustifiable. With regard to the schism between the two churches one could wish that 1054 were not described as "a final breach" (p. 113) thus obscuring that flexibility and uncertainty in the situation which is suggested by late eleventh and by twelfth century evidence. The treatment of 'Caesaropapism' is even more unfortunate for here the whole conception of the imperial office is at stake. In the present writer's view the key to right appreciation of the nature of the Byzantine polity hangs on this very point and it is here that the work of the last 25 years has done so much to provide a welcome re-statement. It is then regrettable that the uninformed reader should be left to wrestle with apparently irreconcilable views; for the whole weight of Delehaye's authority is given to underlining

so-called 'Caesaropapism', while Baynes, Grégoire and Ensslin on the other hand take care to point out the various ways in which imperial authority was limited.

There are too certain gaps in this book, some due no doubt to our lack of knowledge, some more difficult to understand. For instance, science, astrology, occult studies, and the like, find no place here, though they were of considerable interest to the Byzantines. There is no adequate treatment of music, an omission all the more inexplicable in view of the distinguished work in this field during the present century. And certain individual essays are marred by unevenness and inaccuracy and on occasion give a false impression. This is true for example of the essay on 'Byzantine Literature'. To imply that for all Byzantine writers "the form is determined" is to ignore a considerable body of writing which had an interesting development on non-classical lines. Other views too may be questioned and even contradicted: for instance Byzantine theological prose did not end with Euthymius Zigabenus (p. 229); Byzantine hymn writing does not seem to all to be characterised by "progressive loss of feeling and vitality", and it is not until after the end of the eleventh century that the steady volume of canons and other hymns appears to cease (cf. p. 242). The account of the Byzantine Church, though written with zest and brilliance, shows some unevenness of treatment. For example the history of the fourteenth century does not bear out the author's contention that after the seventh century 'living theology' had no vital role in the story of Byzantium (p. 105). And then the account of the Ignatian-Photian controversy needs re-statement in the light of the research of the last twenty years, particularly that of Grumel and Dvornik. Canon law is almost entirely omitted. The liturgy, one of the greatest of Byzantium's gifts might have been singled out for more special treatment in this book, particularly in view of recent work by Demus and Wellesz, for the variety and beauty of this liturgical activity can best be demonstrated by discussing its relation to art, music and hymnography.

There are some minor slips and inconsistencies, one or two of which may be noted here: the Greek text of Barlaam and Ioasaph is dated as seventh century by Marshall (p. 238) and as eleventh century by Dawkins (p. 260); Sergius II (Patriarch of Constantinople) is placed at the beginning of the tenth century on p. 113 and (rightly) at the beginning of the eleventh century on p. 122.

Much work on Byzantine civilisation still remains to be done. Official documents of many kinds await publication; and works which would contribute to our knowledge of scholarship and literary activity still remain in manuscript. We are only just on the fringe of any study of the development of Byzantine philosophy (as V. Valdenberg has recently emphasised in an article on Michael Psellus in *Vizantiskij Sbornik*, 1945). Even so it is impossible not to feel that some of the essays in this book miss their opportunities; and there has been too the additional handicap of long delayed publication, for the book was planned, and in part written, a number of years ago. But when all criticism has been made, our deep indebtedness to the editors must be warmly acknowledged.

Much can be learnt by specialists and beginners alike from certain masterly and provocative essays in this collection. And all will wish to thank Mr. Moss for his delightful and discerning selection of illustrations.

Joan Hussey / London

Dumbarton Oaks Papers. Number Four. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press 1948, pp. 306 + 16 planches.

Le quatrième volume des ouvrages scientifiques consacrés à la byzantinologie, à la basse époque ancienne et au Moyen Age naissant, édité par la Dumbarton Oaks Research Library and Collection of Harvard University, contient cinq vastes essais. Deux ouvrages archéologiques de M. A. A. Vasiliev, une importante étude de M. Peter Charanis tirée de l'histoire ecclésiastique byzantine et les travaux de S. M. Monique Wagner C. S. C. et de M. Milton V. Anastos sur l'histoire de la littérature et de la philosophie byzantines. C'est un recueil précieux et intéressant, mais fragmentaire et limité en ce sens qu'il ne touche ni à l'histoire politique et culturelle de Byzance ni à l'histoire de l'art byzantin.

Les deux ouvrages de M. Vasiliev concernant les monuments de l'art plastique du premier âge byzantin (ou plutôt de la basse romanité) conservés à Constantinople, sont plus ou moins connexes. Dans le premier, intitulé « Les sarcophages impériaux en porphyre de Constantinople » (pp. 1—27), l'auteur se préoccupe de l'état et de l'importance des carrières de porphyre, Mons Porphyreticus, situées dans le désert oriental égyptien entre le Nil et la Mer Rouge, qui étaient la source unique et par conséquent très recherchée de porphyre rare dans le monde antique. Il démontre comment les pierres non taillées étaient transportées de là-bas à Rome et de là — au temps de la construction de Constantinople — retransportées au bord du Bosphore de sorte que le porphyre est dans la langue grecque byzantine presque toujours appelé « pierre romaine ». De ces informations générales l'auteur passe aux monuments littéraires dans lesquels les sarcophages impériaux en porphyre de Constantinople se trouvent énumérés, et, comparant ces monuments, il arrive à la constatation qu'il y en avait seulement neuf et que tous servirent à l'inhumation de Julien l'Apostat et des premiers souverains chrétiens de Constantinople. L'Empereur Marcien était le dernier. Après lui aucun des empereurs byzantins ne fut plus inhumé dans un sarcophage en porphyre. Vasiliev en cherche la cause dans le fait que les carrières étaient épuisées ou n'étaient plus à même de fournir des blocs de pierre d'une grandeur suffisante pour la fabrication des sarcophages, ou bien encore que l'Égypte, d'où ils provenaient, avait, justement au temps de l'Empereur Marcien rompu très énergiquement avec Constantinople au sujet de questions de politique ecclésiastique et qu'il n'est pas exclu que cette rupture n'ait influé même sur les relations dans ce domaine. La constatation qu'à Constantinople se sont conservés jusqu'aujourd'hui neuf sarcophages en porphyre, même incomplets ou mal conservés, est la plus intéressante de toute l'étude de

M. Vasiliev. Il s'agit principalement de trois sarcophages complets, placés devant le Musée Archéologique à Istamboul, dont deux furent complétés en 1916 par la trouvaille des couvercles dans la cour du Vieux Sérail, et le troisième transporté là de Ste Irène où, dans l'atrium intérieur, se trouvent encore deux sarcophages incomplets. Du sixième sarcophage, placé au pied de la colonne de Marcien, la partie basse seulement est conservée. Un autre se trouve près de la Mosquée Nuri Osmanije. Des deux derniers dont l'un, simple, fut trouvé près du pont de chemin de fer et l'autre, richement orné de sculptures et déposé maintenant au Musée Archéologique d'Istamboul (n° 665), n'ont été conservés que des fragments. Tous ces sarcophages proviennent évidemment de l'église des Saints-Apôtres où, d'après quelques informations littéraires, neuf sarcophages étaient placés dans un espace spécial autour du sarcophage de Constantin le Grand. Selon l'opinion de M. Vasiliev tous ont été faits en Égypte comme en témoigne la « crux anxiosa » (« Ankh » en égyptien) trouvée sur l'un d'eux, mais n'ont pas été à l'origine aussi simples qu'ils le sont à présent. Vasiliev cite deux renseignements provenant de Nicéas Choniates d'après lesquels au règne de l'empereur Alexis III Ange et après 1204 les sarcophages étaient dépouillés des ornements en or, argent et pierres précieuses qui couvraient les murs froidement polis des grands blocs de porphyre. Après avoir traité toutes les questions archéologiques se rapportant à cette sorte spéciale de monuments funéraires, l'auteur pose le problème difficile à résoudre et consistant à savoir auxquels des neuf empereurs ont respectivement appartenu les sarcophages conservés. Relativement simple est la question du sarcophage cylindrique muni de quatre petites colonnes aux coins, vu que les sources littéraires byzantines, par ailleurs avares de descriptions, mentionnent expressément que le sarcophage de Julien l'Apostat était d'une forme cylindrique. Dans cette attribution Vasiliev est d'ailleurs en accord avec Delbrück et Ebersolt. Il tâche ensuite d'identifier le sarcophage de Constantin le Grand et exprime l'opinion que le fragment sculptural n° 665 orné de haut-reliefs Amours jouant avec des fruits au milieu de feuilles d'acanthé, provient justement de ce sarcophage. Il y trouve une analogie avec le sarcophage de la fille de Constantin Constance, conservé au Musée du Vatican et dont l'ornement iconographique est similaire. Pourtant, du point de vue du style, il y a une différence aussi minime qu'éloquente entre les deux monuments. Si dans le fragment No 665 l'expression naturaliste de l'hellénisme alexandrin est encore toute vivante, une forte tendance vers la stylisation se fait déjà sentir dans le fragment du Vatican, non pas tant dans les détails que dans le mouvement des personnages et dans le traitement de la structure de l'acanthé. Puisqu'on n'a pas une quantité suffisante de documents datés de manière précise, on ne peut pas conclure que le fragment de Constantinople soit le plus ancien. La différence du style peut très bien s'expliquer par une divergence des tendances plastiques des artistes qui ont travaillé sur les sarcophages, même si tous les deux ont été créés directement dans les carrières égyptiennes.

La seconde étude de M. Vasiliev « Le Monument de Porphyrios à l'Hippodrome de Constantinople » (pp. 27—50) complète par beaucoup de remar-

ques réfléchies l'étude détaillée faite par MM. A. M. Woodward et A. J. B. Wace¹ au sujet du piédestal du plus ancien des monuments de l'Hippodrome, érigé en l'honneur du fameux champion Porphyrios. Vasiliev examine d'abord les inscriptions sur le fragment du piédestal et les compare avec les 32 épigrammes publiées dans l'Anthologie grecque de Paton, célébrant le coureur Porphyrios, qui vécut sous le règne des empereurs Anastase I^{er} et Justin I^{er} et aussi avec les informations que donne la chronique de Malalas. Vasiliev rétablit ainsi les dates de la vie de Porphyrios et arrive d'un autre côté à affirmer ce que les deux auteurs mentionnés ont constaté au sujet de l'âge de ce monument en se basant sur les recherches faites dans l'histoire de l'art, c.-à-d. qu'il date environ de l'an 500, quand Porphyrios était au sommet de sa carrière sportive et jouissait d'une immense popularité auprès du public de Constantinople.

L'étude de S. M. Monique Wagner, « Un chapitre de l'épistolographie byzantine. Les lettres de Théodorète de Cyr » (pp. 119—181) sont un apport précieux à l'épistolographie byzantine. L'auteur de cet ouvrage connu comme continuateur de l'*Historia ecclesiastica* d'Eusèbe est relativement peu connu par ses lettres. Nicéphore Kallistes connaissait encore 500 de ces lettres, dont à peu près la moitié fut conservée jusqu'à nos jours. L'auteur s'appuyant sur les lettres éditées par Migne et Sakkelion, entreprend de faire leur critique formaliste sans toutefois réussir véritablement à expliquer ni l'importance de Théodorète, ni l'envers de ce personnage dont on connaît la participation aux luttes concernant l'hérésie de Nestorius, et son travail historiographique. Les lettres elles-mêmes sont une expression fidèle des opinions de son époque. Les destinataires sont, à peu d'exception des personnages peu importants ou tout à fait insignifiants vivants dans le Proche Orient. C'est pourquoi ces lettres, comme d'autres datant de la première époque byzantine, sont « une représentation véridique du cœur et de l'âme de l'auteur » (p. 132). L'auteur les classe en lettres de consolation, de louange et en lettres plus longues apologétiques et dogmatiques. Elle examine spécialement leur forme quant aux introductions et conclusions typiques et quant à leur style. Une analyse théologique du troisième groupe des lettres qui contribuerait à l'éclaircissement de l'attitude du Théodorète envers Nestorius constituerait un complément méritoire.

La dernière étude de M. Milton V. Anastos, « Le Calendrier et la Liturgie de Plethon » (pp. 183—305) est une partie de sa thèse de doctorat sur Georgios Gemistos Plethon, le néoplatonicien bien connu, dont l'importance dans l'histoire de la philosophie occidentale et de la civilisation humaniste est plus grande que dans l'histoire de la civilisation de la basse époque byzantine. Autant était-il estimé et chaleureusement accueilli par l'Italie humaniste (même le cardinal Bessarion, son ancien élève, a écrit et parlé de lui avec vénération). autant Byzance l'a persécuté; le fait que ses écrits étaient condamnés au feu par Georgios Scholarios en est la meilleure preuve. L'auteur de cet ouvrage s'attache

¹ Publiée comme supplément au livre de W. S. George, *The Church of Saint Eirene at Constantinople*. Oxford 1912.

dans ses deux parties à une analyse détaillée de la partie des « Nomoi » de Plethon dans laquelle ce propagateur du néo-paganisme et polythéiste déclaré s'efforce de créer le culte d'une nouvelle religion, ou plutôt d'un système philosophique, qu'il avait établi dans ce livre. Examinant les règlements concernant le calendrier, les actes liturgiques et les prières (il s'agit de cinq prières journalières en prose et de 28 hymnes en hexamètres), l'auteur arrive à la conclusion que Plethon était guidé par les influences de l'antiquité grecque, qu'il a pris sa semaine lunaire de sept jours et le schéma héortologique de l'ancien calendrier de Solon et d'autres modèles de l'antiquité grecque, et que, malgré son opposition aux « sophistes » comme il appelait les chrétiens, il n'a pas su se dérober aux influences du rite et de la pratique de l'église grecque. Dans la seconde partie de son ouvrage l'auteur est en désaccord avec l'arabiste Täschner selon lequel Plethon dépendait spirituellement de l'islam; il y démontre que dans son éthique il s'appuyait sur Platon et Zoroastre et que dans son enseignement relatif au destin il était bien éloigné de la doctrine musulmane du kismet, partant plutôt de l'enseignement stoïciens. Il n'adhère pas non plus à la théorie de Bidez et Cumont au sujet de la dépendance de Plethon de Zoroastre, parce que selon son opinion Zoroastre n'est pour Plethon « rien de plus qu'un symbole représentant la plus ancienne et vénérable tradition de la philosophie grecque » (p. 302).

J. Myslivec / Prague

Peter Charanis, *The Monastic Properties and the State in the Byzantine Empire*. Dumbarton Oaks Papers IV. Cambridge, Mass., Harvard University Press 1948, pp. 51—118.

Cet essai de l'auteur américain montre le chemin qui devra être suivi de plus en plus par la byzantinologie moderne. Aujourd'hui il est de plus en plus pressant de dresser l'état actuel des recherches des problèmes spécifiques byzantins dans toute leur étendue, c.-à-d. au cours de toute histoire byzantine. M. Charanis expose son thème en cinq périodes. Sous le gouvernement de la dynastie macédonienne au X^{ème} siècle, quand la législature de l'état byzantin était régie à partir de la Nouvelle de l'Empereur Romain Lécapène, par les tendances à s'opposer à l'accroissement de la propriété ecclésiastique; au XI^{ème} siècle, au temps d'une sécurité apparente de l'Empire, après les victoires triomphales de Basile II sur les Bulgares et les Arabes, quand le gouvernement « d'une aristocratie bureaucrate de la capitale » (Ostrogorskij) apporta, même aux monastères et à l'Eglise un répit dans les interventions du pouvoir d'état. L'intérêt du gouvernement central dans l'armée disparaissait et même la loi sévère de Basile II contre la noblesse, introduisant *allelengyon*, était révoquée. Les nombreuses immunités, apparaissant soudainement dans la deuxième moitié du XI^{ème} siècle, accordaient aux monastères, au contraire, de nouveaux privilèges. Les chrysobulles contenant ces nouveaux droits affirmaient aux monastères dans la majorité des cas leur propriété foncière existante, leur accordaient des allègements fiscaux et les exemp-

taient du pouvoir juridique de l'administration. Aux périodes critiques, sous Issac I^{er} et Alexis I^{er} Commènes, les empereurs n'hésitaient cependant pas à confisquer directement les terres monastiques. Dans la plupart des cas, et surtout à la fin du XI^{ème} siècle, Alexis Comnène, sous forme des *charistikia*, très abondants, ne reprenait pas les propriétés des monastères, mais dans l'intérêt de l'état transférait leur administration économique — par des donations individuelles des monastères tout entiers — aux nouveaux administrateurs laïques (*charistikarii*). Dans la troisième période, au XII^{ème} siècle, Manuel I^{er} Commène avait besoin de terre pour ses soldats occidentaux, surtout pour les Italiens. Il renouvella alors en substance la Novelle de Nicéphore Phocas interdisant l'accroissement des domaines monastiques par des donations, quoiqu'il fût forcé, vers la fin de son gouvernement, de révoquer cette mesure. M. Charanis nous présente directement du texte de la chrysobulle de Manuel de 1158, une preuve logique et convaincante de la véridicité du Nicétas Choniates, sur lequel se fonde toute explication de la politique ecclésiastique du Manuel. La Novelle fût renouvelée avec limitation: la fondation de nouveaux monastères ne fut pas interdite par Manuel. La quatrième période de grands changements politiques dans les Balkans, au temps du gouvernement des Latins (1204—1261), provoqua temporairement une véritable schisme dans l'Église. Beaucoup de monastères furent fermés, ceux qui restèrent aux mains des Grecs furent privés de toute leur propriété, d'autres passèrent aux mains des Latins. Les régents de nouveaux états individuels confisquèrent les terres ecclésiastiques et monastiques, interdisèrent les donations. Le patriarche byzantin et l'Église, maintenant latinisée, réussirent pourtant, surtout avec l'intervention du Pape Innocent III, à sauvegarder beaucoup de domaines et anciens privilèges, de telle sorte, qu'après la durée relativement courte du gouvernement des Latins, lorsque les monastères furent de nouveau munis de moines grecs, ou bien anciens ou autres, la vie recommença comme auparavant. Une grande quantité de documents monastiques conservés du XIII^{ème} siècle démontre, au contraire, l'étendue des terres accumulées entre les mains des moines après la restauration de l'Empire.

Dans la cinquième et dernière période du développement de la propriété ecclésiastique à Byzance sous la dynastie des Paléologues une politique limitant la propriété monastique était d'abord une impossibilité psychologique. Dans le but de restaurer ce qui était détruit par les Latins, la propriété monastique s'accrut par des donations des empereurs, par des achats chez les paysans qui, durant les temps troublés, furent écrasés d'impôts et finalement par des procès judiciaires. Ce ne fut qu'au temps de l'invasion turque en Asie Mineure, aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, que de nouvelles tentatives furent faites pour réduire les domaines ecclésiastiques et pour diminuer les privilèges des monastères par tous les moyens connus, et surtout au profit des soldats s'enfuyant de l'Asie. Pendant les guerres civiles du XIV^{ème} siècle à Salonique dans l'insurrection des zelôts même une révolte sociale fut tentée s'efforçant dans l'intérêt public de reprendre la terre de la noblesse et des monastères. Du point de vue d'ensemble de l'état, conclut M. Charanis, les dommages dont l'état a souffert par les immu-

nités étaient, en tous cas, moindres que ceux, occasionnés par l'énorme accumulation des domaines monastiques qui anéantissait la classe de petits paysans libres et sapait la prospérité économique et militaire et les forces productives de l'empire. L'auteur, profitant de la richesse documentaire des monastères, appuie ses opinions, spécialement dans cette dernière partie de son ouvrage, sur un nombre de cas concrets très précieux pour la déduction de la ligne fondamentale de l'évolution.

Dans les 1^{er} et 2^{ème} chapitres il part de l'œuvre originale connue de V. G. Vasil'evskij¹ qui attirera longtemps encore l'attention de la byzantinologie. Dans un essai d'une envergure telle qu'est celui de M. Charanis nous manquons pourtant — à titre d'introduction — d'un exposé plus substantiel sur l'origine de grands domaines dans l'Empire byzantin en général et des domaines monastiques en particulier. C'est le travail du savant soviétique, M. V. Levčenko,² sur les biens de l'Église dans l'Empire byzantin jusqu'à l'époque iconoclaste, publié dans les derniers jours, qui s'occupe justement de cette question. Il forme avec l'étude de M. Charanis un excellent ensemble. M. Charanis se contente, en tout, de l'opinion, d'ailleurs contestable, de Vasil'evskij qui estime que déjà à la fin du VII^{ème} siècle les domaines ecclésiastiques et monastiques se montaient à un tiers de l'étendue de l'empire. Lui-même avance l'idée qu'après la restauration qui suivit les bouleversements causés par l'iconoclasme, les domaines ont atteint la même proportion au X^{ème} siècle (p. 54). La comparaison de deux essais démontre au mieux le progrès et la modernisation des méthodes de la byzantinologie actuelle. Tout byzantinologue accueillera avec satisfaction la traduction exacte en anglais des difficiles *Novelles* ou des parties des *Novelles* de l'Empereur Nicéphore Phocas et Basile II relatives à cette problématique ecclésiastique. L'analyse de la politique de Phocas s'occupe de l'autre côté de la problématique sociale moderne. Le sens de sa fameuse *Novelle* n'était pas social; il ne s'agissait pas de protection du petit propriétaire. Nicéphore Phocas était un soldat qui avait besoin d'argent pour l'agrandissement et l'équipement de son armée. Le moyen le plus sûr d'accroître les revenus d'État était d'augmenter les impôts. La *Novelle* visait alors à l'extension dans l'État de la superficie des terres cultivées c.-à-d. soumises aux impôts. Les monastères détenaient déjà plus de terre qu'ils n'étaient capables d'en cultiver. Les terres nouvellement données seraient restées incultes. La *Novelle* interdisait par conséquent les dons de terres aux monastères, mais non pas les dons d'argent, parce qu'avec l'argent les monastères étaient à même d'augmenter la production de leurs domaines. Par sa *Novelle* l'Empereur veillait l'intérêt de l'état et de l'armée.

Examinant les immunités byzantines l'auteur a dû prendre part au sujet de l'origine des institutions individuelles féodalissantes et du féodalisme lui-même dans l'Empire byzantin. Il confronte d'abord les opinions de Jakovenko, d'Uспен-

¹ В. Г. Васильевский, *Материалы для истории византийского государства*. Журн. Мин. Народ. Просв. 202 (1879) 160—232, 386—438.

² М. В. Левченко, *Церковные имущества V—VII вв. в восточно-римской империи*. Виз. Временник II (XXVII) (1949) 11—59.

skij et de Vasiliev et accepte la thèse de deux savants derniers, que l'immunité à Byzance, c'est-à-dire l'exkuseia (ἐξκουσσία) se développait des privilèges différents accordés au clergé chrétien déjà au XI^{ème} siècle, bien que le premier document conservé date seulement de la moitié du XI^{ème} siècle. Dans la question fondamentale concernant les racines du féodalisme byzantin la réponse vient de Vasiliev et non de Ostrogorski dont l'opinion représente le dernier mot en cette matière. L'auteur américain n'a pas, sans doute, accès aux « Geschichte » de Ostrogorski, livre actuellement rare qui était presque totalement détruit en Allemagne pendant la guerre et qui a paru après la guerre à Belgrade en traduction serbe comme manuel pour étudiants, malheureusement sans la partie la plus précieuse — c.-à-d. : les références littéraires et les annotations dressant l'état présent de diverses controverses.³ A la différence de la théorie de M. Vasiliev sur l'origine romaine du féodalisme byzantin, Ostrogorski réserve une part plus grande aux influences occidentales. La liste des recueils des documents monastiques byzantins fut dernièrement enrichie par l'œuvre de V. Mošin—A. Sovre: *Dodatki b grškim listinam Hilandarja. — Supplementa ad acta graeca Chilandarii* (Ljubljana 1948) qui contient à la page 7/8 une liste jusqu'à maintenant la plus complète de ces recueils.

M. Paulová / Prague

V. Mošin—A. Sovre, *Dodatki b grškim listinam Hilandarja. Supplementa ad acta Graeca Chilandarii*. Akademija znanosti in umetnosti v Ljubljani. Razred za zgodovinske in zemljepisne vede, za filozofijo in filologijo. Ljubljana, 1948, pp. 91 + 5 pl.

Cette édition complète la collection bien connue des actes du monastère de Chilandar sur l'Athos, publiée par L. Petit comme supplément à la XVII^e année de *Vizantinskij Vremennik*. Par son contenu, elle se divise en deux parties principales. La première contient 12 documents dont l'un est daté par les auteurs de l'an 1076 à peu près, les neuf suivants proviennent du XIV^e siècle, les deux derniers du XV^e s. Ce sont déjà les derniers actes du moyen âge qui ont été trouvés dans les archives de Chilandar. Il n'en existe plus d'autres de sorte qu'on ne peut plus attendre de nouvelles découvertes. Deux de ces actes ont été déjà édités par le professeur Dragutin Anastasijević dans la revue « Starinar » XII en 1939, mais les auteurs les ont repris maintenant dans leur édition pour que tous les actes médiévaux soient ramassés dans une édition d'ensemble.

Dans la deuxième partie, ils ont mis 9 actes des fonds archivaux moins anciens, conservés à Chilandar. Le choix en est plutôt fortuit. Ils ont été photographiés à Chilandar en 1930 par le regretté professeur Vladimir Ćorović qui n'est plus revenu aux recherches ultérieures à Chilandar et qui est décédé d'une mort tragique en 1941.

Le premier acte, publié dans cette collection et provenant de 1076, en est naturellement le plus précieux, car il nous fournit le plus ancien renseignement

³ Г. Острогорски, *История Византије*. Београд, Просвета 1947, pp. 296 + 3 cartes.

sur le monastère de Chilandar. Le professeur Anastasijević tenait ce document pour un falsificat du XIV^e siècle. Les auteurs, au contraire, le considèrent comme authentique ce qu'ils prouvent par un assez grand nombre d'arguments. Quant à son contenu, c'est le document de donation du *protatus* d'Athos en faveur du monastère de St. Constantin à qui on a donné l'ancien monastère désaffecté de St. Laurence Paximada. Les autres actes, soit ceux du moyen âge, soit des temps ultérieurs, sont tous actes juridiques qui permettent de jeter un coup d'œil sur la vie intérieure du monastère et sur sa situation économique. Parmi eux, il y a des actes de marché, de loyer, de donation, d'arrangement des contestations de terres parmi les différents monastères etc., publiés d'une manière analogue comme nous le montre la collection des actes déjà connue, celle de L. Petit et d'autres éditions de documents d'Athos.

L'édition est soigneusement rédigée par les auteurs. Avant le texte de chaque acte, on trouve sa description diplomatique, le texte est soumis à une critique approfondie, dans le commentaire on offre des variantes fautives de texte ainsi que des explications nécessaires. Il n'est pas possible d'omettre que les auteurs ont donné dans cette œuvre aussi une introduction en latin, serbo-croate et russe de sorte que l'œuvre sera accessible aux chercheurs du monde scientifique entier. Le livre a de bons index, en plus six reproductions des photos qui montrent bien l'aspect extérieur de l'original en question. † *Th. Saturník / Prague*

D. Obolensky, *The Bogomiles. A Study in Balkan Neo-Manichaeism*. Cambridge University Press 1948, pp. XIV, 317 + 1 carte.

De tous les ouvrages parus dernièrement sur le Bogomilisme, celui de M. Obolensky se présente comme l'étude la plus sérieuse et la plus importante sur cette question. Elle est composée des parties suivantes: 1. Préface. 2. Court aperçu sur le manichéisme et son histoire (*The Manichaean Legacy*). 3. Le néo-manichéisme dans le Proche-Orient (*Neo-manichaeism in the Near East*). 4. L'épanouissement du dualisme balkanique (*The Rise of Balkan Dualism*). 5. Le Bogomilisme durant le premier Empire bulgare (*Bogomilism in the First Bulgarian Empire*). 6. Le Bogomilisme byzantin (*Byzantine Bogomilism*). 7. Le Bogomilisme durant le second Empire bulgare (*Bogomilism in the Second Bulgarian Empire*). L'ouvrage est terminé par quelques appendices traitant de différentes questions sur l'histoire de la doctrine des Bogomiles et sa relation avec d'autres hérésies de ce genre.

Dans sa préface, Obolensky, après un court aperçu sur l'état actuel de cette question, note qu'il étudiera le Bogomilisme non pas schématiquement, en groupant les diverses parties de son idéologie, mais historiquement, c.-à-d., en suivant l'essence et le rôle du Bogomilisme successivement dans les étapes déterminées de son évolution. Sans aucun doute, cette idée est juste, car elle nous permet de suivre la doctrine et le mouvement bogomiles dans leur marche continue, de déterminer les changements apportés dans le dogme, l'éthique et

l'ordre social et qui sont observés au cours de certaines périodes. Obolensky, sans être historico-matérialiste, propose ce système, correct au point de vue de la méthode, en essayant de le suivre dans toute son étude.

Mais, le matérialisme historique suppose non seulement une relation dynamique envers les faits, non seulement une étude des événements dans leur développement incessant, mais aussi un jugement correct des principales forces motrices qui conditionnent le procès historique — l'opinion que ce procès est fait avant tout de conditions matérielles, de contradictions sociales et de la lutte des classes. C'est justement ce qui fait défaut à Obolensky; en plusieurs occasions, par la force de cet éclectisme si typique pour les érudits bourgeois, il s'appuie sur les correctes explications matérialistes, quand il parle d'un moment ou d'un autre de l'histoire du Bogomilisme. Dans le fond, il demeure un idéaliste, partisan convaincu de l'idée de la priorité du principe spirituel et enclin à lui donner une place principale, ainsi qu'une existence et un développement indépendants.

Cette orientation idéologique et méthodique de l'auteur apparaît, dans le livre, dès le premier chapitre, dans lequel il est question de l'essence et de l'histoire du Manichéisme. En ce qui concerne les faits, ce chapitre est, sans contredit, très bon et écrit avec beaucoup de précision. Des remarques très opportunes sont faites sur les divergences entre les doctrines chrétiennes et dualistes, sur le rapprochement nullement justifié entre le Manichéisme et la religion de Zoroastre, sur l'étroite relation existant entre les prédications manichéistes et le Paulicianisme en Arménie, et d'autres. La grande érudition de l'auteur se fait jour à chaque pas, favorisée par un style et une langue clairs. Mais, en même temps, on voit qu'une juste compréhension de l'essence et du rôle des systèmes et doctrines religieuses lui est tout à fait étrangère. Il n'a pas essayé, ne serait-ce qu'en quelques mots, de relier l'apparition du « dualisme » avec le développement social et économique de l'humanité, d'expliquer la différence de nature entre le « dualisme naturel », qui se trouve dans les religions primitives, et le « dualisme social » qui apparaît lors de la formation des classes sociales. Il n'a pas expliqué d'une manière satisfaisante pour quelle raison la doctrine manichéiste a été créée en Orient et à quoi se doit son succès si rapide dans l'Empire Byzantin. D'après Obolensky, son succès est dû à cela qu'il a trouvé comme base de réceptivité certaines hérésies d'une existence antérieure, de même que l'ascétisme outré, propagé dans certains milieux sectaires et monacaux. Nous ne pouvons être d'accord avec cette explication. Le Manichéisme s'est propagé si rapidement parce qu'il contenait une protestation violente contre la classe dominante possédant des esclaves, contre l'Église et ses richesses exagérées. C'était l'expression du mécontentement des masses exploitées dans les provinces orientales romaines, une expression, sous la forme de « dualisme », qui était la plus propre à nier le pouvoir terrestre, ainsi que sous la forme d'« ascétisme », pour manifester les tendances du nivellement social des sectaires et, en même temps, leur impuissance de s'organiser pour une lutte active.

Dans le second chapitre, Obolensky fait un court exposé sur le Paulicianisme. En suivant les renseignements donnés par Pierre de Sicile, réhabilite avec raison

par H. Grégoire comme source historique, il présente d'une manière générale excellente la doctrine et l'histoire du Paulicianisme du VII^e jusqu'à la fin du IX^e siècles. Il est indiqué avec raison que le Paulicianisme représente un Manichéisme réformé dans la voie d'une acceptation plus grande d'« éléments chrétiens ». Il est très bien montré qu'il est en relation étroite avec la doctrine de Marcion. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter ici que Marcion est probablement celui qui a créé le mythe au sujet de l'apôtre Paul et ses communautés, dont les paulinistes essayaient d'imiter l'organisation et l'activité. (Se reporter pour cette question à Ю. Виппер, Возникновение христианской литературы, М. Л. 1946, 228 et suiv.)

En même temps que les qualités, les défauts typiques ressortent aussi dans ce chapitre. Tout d'abord, l'auteur ne montre pas pourquoi le Paulicianisme prend naissance au cours de la seconde moitié du VII^e siècle et quelles sont les raisons de sa propagation si rapide à Byzance. S'il s'était rendu compte de la désagrégation de plus en plus grande de la classe paysanne, observée pendant cette période, son appauvrissement, l'augmentation des indigents dans les villes, l'accroissement continu des biens des monastères, alors, sans aucun doute, il serait arrivé à des conclusions justes. Malheureusement, Obolensky ne dit pas un mot sur toute cette évolution. D'après ses dires, le succès du Paulicianisme est dû surtout à ce que ses adeptes n'étaient pas persécutés au VIII^e siècle. Quand il parle des sentiments éprouvés par les Pauliciens envers les moines, il note qu'ils « avaient, dirait-on, une antipathie toute spéciale envers les moines » (p. 42). Mais, pour quelle raison, c'est ce que le lecteur ne peut pas comprendre. Tandis que l'explication en est très claire: les Pauliciens étaient contre les moines, étant donné qu'à cette époque, ces derniers ressortaient de plus en plus comme une grande force possédante de terres — un ennemi et un tyran pour les paysans, dont les intérêts de classe étaient défendus par les « hérétiques ». Peu de temps après l'apparition du Paulicianisme, comme on le sait, commença le mouvement iconoclaste dirigé directement contre la puissance économique des monastères. Obolensky ne tente pas de faire un parallèle entre les deux mouvements: le Paulicianisme et l'iconoclastie — ce qui mettrait immédiatement en évidence les différentes bases de classe sur lesquelles elles se développent. En un mot, il n'a pas réussi à saisir les causes réelles de l'apparition et de la propagation de la doctrine paulicienne, et se contente de l'expliquer uniquement comme le fruit d'une influence d'idées religieuses antérieures, c'est avec quoi nous ne pouvons pas être d'accord.

Obolensky n'a pas réussi non plus à saisir assez bien la circonstance, qu'au cours de son évolution, le Paulicianisme se transforme peu à peu de doctrine sociale-religieuse dirigée contre l'Église et les moines, en mouvement « anti-gouvernemental » dirigé contre l'Empire Byzantin. Il est caractéristique que, d'après les données de Pierre de Sicile, au cours du IX^e siècle, les sectaires appelaient uniquement eux-mêmes des « chrétiens » et traitaient tous les « orthodoxes » comme des « ἑσμεῖοι ». Dans cette épithète on voit leur relation envers l'Empire Byzantin dont ils voulaient se détacher complètement, en profitant de

leur alliance avec les Arabes. Et ce n'est pas un hasard si Chrysochir, le chef des Pauliciens, insistait à ce que l'Asie Mineure tout entière lui soit donnée, afin d'y organiser son propre État. Ceci est une tendance séparatiste à un moment nouveau de l'évolution du mouvement du paulicianisme, à laquelle on devrait faire une plus grande attention.

Le troisième chapitre (*The Rise of the Balkan Dualism*) est un des plus importants de tout l'exposé. Là l'auteur étudie d'abord la question de l'introduction du Paulicianisme en Bulgarie, pendant la période précédant sa conversion au christianisme, et plus tard sa propagation durant la fin du IX^e et le commencement du X^e siècle. En relation avec cela l'auteur aborde toute une série de moments de l'histoire sociale et politique de la nation bulgare au cours de cette époque.

D'après Obolensky, le Paulicianisme a pris naissance en Bulgarie déjà avant la conversion du peuple bulgare au christianisme, au début du IX^e siècle. Il note avec raison que les Pauliciens auraient pu venir dans le pays par suite de l'immigration en masse des habitants de la Thrace, entreprise par le Tzar Kroum (en 813—814) et que plus tard, après la conquête de la Macédoine par les Bulgares, leur nombre aurait augmenté encore plus. Cependant, je trouve peu convaincante l'opinion selon laquelle, dans la période précédant la conversion, ils auraient eu un succès considérable dans la propagande de leur croyance. En soutenant cette thèse, l'auteur souligne que les missionnaires pauliciens auraient été plus cultivés que la population indigène et auraient été dans l'état de l'influencer par la supériorité de leur doctrine, dont les éléments chrétiens étaient à un niveau plus élevé que les croyances païennes slaves et celle des anciens Bulgares. Obolensky a raison quand il souligne que les croyances païennes, à cette époque, n'avaient presque plus de force ni de signification spéciales, sans noter cependant la raison principale comme c'est l'extension de plus en plus grande du féodalisme en Bulgarie, auquel ne convenaient plus les anciennes croyances et coutumes, créées dans une société sans classes et patriarcale. Mais il outre un peu, quand il cherche les possibilités du succès du Paulicianisme parmi les Bulgares non encore convertis au christianisme. Il ne faut pas oublier que l'« hérésie » du Paulicianisme a été créée en réponse à l'idéologie chrétienne officielle et que les Pauliciens étendaient surtout leur critique sur le haut clergé et les moines. Le paulicianisme était une réaction des classes opprimées, possible auprès des conditions de la domination de l'Église et du christianisme. Mais en Bulgarie ces conditions n'ont pas existé avant 864. Voilà pourquoi je pense qu'il est un peu exagéré de parler du succès des propagandistes du Paulicianisme chez nous durant la première moitié du IX^{ème} siècle, et cela d'autant plus, quand on a en vue qu'il n'existe sur cela aucun document historique.

En relation avec l'éclosion du Paulicianisme en Bulgarie, Obolensky effleure, en passant, la question de l'introduction du christianisme. Il explique sa propagation dans le pays, avant sa conversion, par le fait qu'en Macédoine et en Moésie il y avait d'anciens centres chrétiens qui représentaient une pépinière naturelle. En réalité, la cause principale pour le succès visible de la christianisation en Bul-

garie au cours du IX^{ème} siècle est la circonstance qu'il se présentait comme plus opportun, grâce à certaines de ses positions fondamentales, pour les buts poursuivis par l'aristocratie féodale en pleine édification, avec le monarque en tête. Il est vrai que tout d'abord, au commencement, il a rencontré une certaine résistance (pendant le règne d'Omortag) de la part du pouvoir central qui craignait que, par l'entremise de cette nouvelle religion, la prépondérance politique de Byzance ne s'affirmât. Mais, en fin de compte, les avantages du christianisme, en tant que religion de la classe féodale, ont été constatés et nous voyons qu'en 864, le prince Boris l'instaure comme croyance officielle.

Il n'y a aucun doute que cet acte de la conversion a été l'œuvre non seulement du prince Boris, mais aussi d'une partie importante de l'aristocratie et des boyards bulgares qui voyaient les avantages de l'établissement de cette nouvelle religion et soutenaient le prince dans son initiative. De nombreuses données ont été conservées sur les boyards favoris de Boris, ses collaborateurs fidèles dans sa politique de ce temps-là. Obolensky, cependant, n'a pas en vue cette circonstance et, d'après ses dires, la conversion des Bulgares fut l'œuvre personnelle du Prince Boris, exécutée en dépit des intérêts des boyards, contre les sentiments des masses païennes et des missionnaires pauliciens travaillant parmi eux (p. 74). Naturellement, une telle opinion est inacceptable. Pour que le christianisme puisse pénétrer et s'imposer, il était indispensable qu'il eût certain appui d'ordre social, qu'il fût favorisé et préféré par les représentants de la classe dominante, et non pas seulement par une seule personne. La circonstance que, grâce au christianisme, l'autocratie se soit établie en Bulgarie ne signifie pas du tout que cela ait été contre les intérêts de l'aristocratie et des boyards, comme le suppose Obolensky. Cela était contraire et désagréable uniquement à une partie des boyards, et non à ceux d'entre eux qui saisissaient l'utilité d'un changement de l'idéologie et de l'affermissement du pouvoir central.

S'arrêtant sur la diffusion du Paulicianisme après la conversion des Bulgares, Obolensky souligne avec raison, en se basant sur une série de faits notables, qu'il a commencé à inscrire des succès considérables. Mais il ne montre pas quelle en est la cause principale, notamment, le renforcement du processus de la féodalisation, l'élargissement de l'abîme entre les classes exploitées et l'aristocratie gouvernante, à laquelle se joint maintenant le Haut-Clergé aussi. Obolensky a bien saisi la circonstance que le dégagement de l'Église bulgare de l'influence de l'Église byzantine, ainsi que sa « nationalisation » au service de la politique intérieure et extérieure du Tzar Siméon, a beaucoup fait pour le raffermissement des doctrines hérétiques parmi le peuple bulgare (p. 93). Mais il ne donne pas la raison de cette déduction qui est exacte, en principe, et que pourrait expliquer tout historico-matérialiste, pour lequel l'essence des classes des « hérésies » et leurs tendances dirigées contre l'Église et l'État sont claires.

L'auteur considère comme un moment décisif pour le raffermissement du Paulicianisme et sa transformation en un nouveau mouvement, celui du Bogomilisme, l'époque du Tzar Siméon. D'après lui, la cause de la création du Bogomilisme c'est le « byzantinisme dans le pays », qui se répercutait dans de nom-

breux domaines de la vie sociale et culturelle. Il y a de nouveau, dans cette explication d'Obolensky, des faiblesses idéales-méthodologiques. Il a tout-à-fait raison quand il souligne que les courants dualistes ont trouvé un terrain favorable chez nous, à l'époque du Tzar Siméon, à cause du fait qu'un Haut Clergé privilégié, étroitement lié à l'État est créé (p. 97), que les divergences entre les pauvres et les riches s'accroissent (p. 98), que des institutions autocratiques sont créées, et autres. Mais il n'a pas raison quand il ramène tous ces phénomènes à l'influence byzantine et les examine sous le titre de «byzantinisme en Bulgarie». Le lecteur a l'impression que, si l'Empire Byzantin n'avait pas existé, la société bulgare serait presque restée à un point mort, et, par conséquent, il n'y aurait pas eu de conditions pour l'apparition et le développement d'« hérésies ». Cette exagération du byzantinisme — et surtout de ses défauts — est caractéristique non seulement pour Obolensky, mais aussi pour nombre d'érudits bourgeois, y compris le professeur bulgare P. Moutaftchiev. Naturellement, nous ne pouvons pas être d'accord avec lui. Sans nier la grande et si diverse influence byzantine sur la Bulgarie du Moyen-Âge, il faut cependant souligner résolument que notre évolution, au cours du X^{ème} siècle, s'est développée dans ses propres voies, par la force des lois naturelles intérieures qui agissaient au dehors et indépendamment des facteurs extérieurs.

Le chapitre suivant est dédié à la diffusion du Bogomilisme au cours du premier Empire Bulgare. Obolensky indique avec raison qu'il a pris naissance sous l'influence des traditions Pauliciennes et des massaliens. Il a donné une bonne analyse des renseignements de Kozma qui montrent que le Bogomilisme, au cours de cette période, a été édifié sur la base d'un « dualisme modéré ». Comme il ressort des idées qu'il énonce plus loin, l'auteur est enclin d'admettre que le dualisme absolu n'a jamais été adopté par les bogomiles et que les renseignements donnés sur les « dualistes extrêmes » se rapportent aux paulicianistes. C'est une supposition très intéressante, avec laquelle je ne peux pas être d'accord pour le moment, ne pas perdant de la vue que parmi les paulicianistes eux-mêmes il y avait deux fractions des « dualistes ».

Une thèse erronée, devant être résolument réfutée, est l'affirmation d'Obolensky que le bogomilisme serait avant tout une doctrine religieuse et que son essence sociale et politique doit passer au second plan (p. 137). Ce point de vue, énoncé en accord avec l'opinion de Millet démontre une dernière fois les positions méthodologiques peu solides sur lesquelles, à plusieurs reprises, l'auteur se base. Il est en contradiction avec la réalité historique qui montre la relation étroite entre la doctrine des bogomiles et l'évolution sociale et politique de la Bulgarie. Il est également en contradiction avec ses affirmations ultérieures, quand il montre le caractère politique de cette doctrine (par exemple p. 140). L'erreur de l'auteur consiste à ce qu'il sépare l'aspect religieux du bogomilisme de son noyau social et politique et, ce qui est encore plus inacceptable, qu'il donne la priorité à côté-là, le considérant comme dirigeant et déterminant. Ainsi, par exemple, il défend la thèse que les tendances du nivellement social des bogomiles

miles auraient été un reflet, une évolution de leur conception de la lutte entre le « bien » et le « mal » (p. 138). En fait, la vérité est, que la réalité elle-même et les contradictions sociales existant au X^{ème} siècle engendrent ces tendances du nivellement social, qui prennent une forme religieuse et reçoivent une place appropriée dans la cosmogonie. La voie de l'évolution va de la vie vers les idées, et non le contraire.

Par suite de ces positions idéalistes et méthodologiques, Obolensky n'est pas en état de donner une explication à nombre des côtés de la doctrine bogomile: leur attitude négative envers le clergé (p. 132), leur prône qu'il ne faut pas travailler (p. 136) et d'autres. Il ramène d'habitude leurs conceptions à des emprunts du dehors, ou bien, à des conséquences logiques de leur cosmogonie et leur théologie, tandis qu'en vérité la cause en est dans la réalité concrète.

Les explications d'Obolensky deviennent beaucoup plus acceptables, quand il s'arrête à la question du succès du bogomilisme au cours du premier Empire Bulgare. Là, abandonnant ses entraînements idéalistes et formalistes, il indique l'évolution économique et sociale du pays et cherche à expliquer par cela le développement de l'« hérésie » (pp. 146 et suivantes). A certaines places il arrive à des points de vue historico-matérialistes très sensés, qui contrastent pleinement avec les affirmations précédentes et si peu convaincantes sur le caractère de la secte religieux avant tout.

A la fin de ce chapitre, Obolensky, ayant en vue un nombre de considérations, dont plusieurs ont été déjà énoncées, accepte avec raison que le bogomilisme a pris naissance en Macédoine (v. sur cette question mon livre *Le Bogomolisme en Bulgarie*, Sofia, 1947, 89 sq.). En ce qui concerne la localisation des communautés bogomiles, il partage l'opinion de N. Philipov. Pour ce qui est du nom de « koudougèri », il n'agrée pas les explications de C. Runciman. Je compte donner mon opinion sur cette question dans un de mes prochains ouvrages.

Suit le chapitre sur le bogomilisme à Byzance. Obolensky pose la question de la propagation des bogomiles, au cours du XI^{ème} siècle, tout-à-fait correctement en mettant au premier plan l'évolution sociale et économique de l'Empire: l'apparition de la pronōia et la modification des impôts en nature en impôts payables en argent (p. 112 et suiv.). Cependant, il ne fait pas de différence entre le bogomilisme dans les territoires bulgares (en Thrace et en Macédoine) et le bogomilisme en Asie Mineure, où il s'accroît durant cette période. Et une telle délimitation doit se faire absolument. On sait que les « hérétiques » des territoires bulgares, tombés au pouvoir byzantin, se présentent, à cette époque, comme une catégorie spéciale de nationalistes qui glorifient l'ancien État et le pouvoir bulgare, reniés par eux sous le règne de Siméon et de Pierre. Comme preuve de cela, il y a la chronique, connue sous le nom d' *Апокрифна българска летопис*, qui contient, en même temps que des éléments bogomiles, des sentiments patriotiques, sous la forme d'une idéalisation du passé. Au contraire, en Asie Mineure, le Bogomilisme prêché par Jean Tchourila, ne représente qu'une protestation sociale, revêtue d'une forme religieuse, sans éléments du nationalisme bulgare.

Obolensky n'a prêté aucune attention à ces différences, ni aux changements apportés dans le bogomilisme bulgare au cours du IX^{ème} siècle, malgré la méthode correcte qu'il suit en étudiant cette hérésie dans le mouvement.

En ce qui concerne le bogomilisme en Asie Mineure, l'auteur suit les explications du professeur Jordan Ivanov. Pour ce qui est des « hérétiques » de la Thrace, décrits par Psellos, il pense qu'une partie d'entre eux sont des massaliens, d'autres des bogomiles, ce qui me paraît inacceptable. Il ne considère pas d'une manière suffisamment critique les accusations monstrueuses et absurdes de Psellos qui devraient être entièrement réfutées.

Se basant sur la condition correcte qu'une différence doit être faite entre les pauliciens et les bogomiles, il s'arrête sur le rôle joué par le paulicianisme à la fin du XI^{ème} siècle, ainsi que sur la collaboration de ces hérétiques avec les bogomiles et les Pétchénergues. Je pense que cette question doit être étudiée à nouveau.

S'arrêtant sur l'activité de Basile et les renseignements de Zigabinos, Obolensky note avec raison qu'entre la doctrine des bogomiles, décrite par Kozma, et les conceptions de Basile, données dans le récit de Zigabinos, il y a une grande différence qui montre l'influence des massaliens. Je suis complètement d'accord avec cette constatation. Elle est importante pour nous entre autre, parce qu'on peut prouver ainsi que l'œuvre de Kozma a été composée avant celle de Zigabinos, et en aucun cas ne peut-être reliée à une époque plus avancée (XII^{ème} ou XIII^{ème} siècle).

Quand il parle de l'expansion du bogomilisme à Byzance, au cours du XII^{ème} siècle, Obolensky, se basant sur les paroles d'Anne Comnène, remarque qu'il était adopté même parmi les classes les plus élevées de la capitale (p. 202). Mais il n'explique pas ce fait d'une manière satisfaisante. Sans aucun doute, ce fait est extrêmement symptomatique. Nous voyons que des bogomiles deviennent des membres du Haut-Clergé (les évêques Clément et Léon), des moines (Niphon), il y a même un patriarche, Kozma d'Attique, qui, au milieu du XII^{ème} siècle, fut accusé d'hérésie. Il est évident que, dans tous ces cas, il s'agit d'un *rapport eclectique* envers le bogomilisme, avec lequel il devenait possible que certains de ses principes, de caractère religieux et éthiques, fussent utilisés même par des représentants de la classe gouvernante, ennemie du bogomilisme dans son intégralité. Il n'y a aucun doute qu'un évêque, comme par exemple Clément, accusé d'hérésie, n'a nullement été un bogomile tel que, par exemple, un paysan bulgare de la Macédoine asservie, où, pendant le même temps qu'à Constantinople on intentait des procès aux moines et aux prêtres « hérétiques », se déployait un mouvement national de masse, ayant un caractère bogomile (suivant les renseignements puisés dans la biographie d'Hilarion de Maglène).

Dans son dernier chapitre, Obolensky examine l'histoire du bogomilisme au cours du deuxième Empire Bulgare. Il note la collaboration entre les bogomiles et le Tzar Kaloyan et s'arrête aux renseignements donnés par Synodika, sans faire ressortir clairement quelle est la cause de cette nouvelle propagation si forte

de l'« hérésie » sous le règne de Boril. De plus, mû par une relation partielle et statique envers le bogomilisme, il ne considère pas comme dignes de foi les renseignements sur les tendances révolutionnaires des bogomiles, au cours de cette période.

S'arrêtant sur les derniers renseignements sur le bogomilisme en Bulgarie, au cours du milieu et de la seconde moitié du XIV^{ème} siècle, Obolensky présente ce problème si important: par quoi s'explique la décadence dans laquelle ce mouvement est tombé, à quoi est due sa visible dégénération, la perte de sa force morale et de sa valeur. L'auteur pense que la cause primordiale en est l'accroissement de l'influence des massaliens et, en général, la circonstance que le bogomilisme était enclin à céder aux suggestions extérieures et à perdre sa pureté. Par cela, pense-t-il, ce dernier différerait du paulicianisme qui était beaucoup plus serré et d'une union interne beaucoup plus étroite.

Il n'y a pas de doute que la question posée par Obolensky est extrêmement importante, d'autant plus quand on a en vue que, jusqu'à présent, peu de personnes se sont prononcées sur elle. Je pense, cependant, qu'il est inacceptable d'expliquer la décadence du bogomilisme par l'influence d'une autre « hérésie ». En réalité, un affaiblissement visible du mouvement bogomile se remarque dès la seconde moitié du XIII^{ème} siècle, quand, en Bulgarie, malgré la lutte acharnée des classes (l'insurrection d'Ivailo), il n'est pas question des bogomiles. J'ai l'impression qu'au cours de cette période, ainsi qu'au cours du siècle suivant, l'idéal révolutionnaire des masses exploitées, en Bulgarie de même qu'à Byzance, commence à se détacher de la « forme religieuse », à se séculariser de la « foi » et à prendre déjà un caractère laïque. L'idéologie des *zylotes* — les plus grands révolutionnaires du XIV^{ème} siècle — est une indication de cela dans laquelle il n'y a pas d'éléments religieux, mystiques et ascétiques caractéristiques pour les hérésies, et dans laquelle nous devons plutôt chercher un reflet des conceptions laïques et bourgeoises qui se répandaient en Italie à cette époque. Ce n'est pas la place, ici, pour examiner en détail toutes ces questions, mais j'ai l'impression qu'au cours du XIV^{ème} siècle, en Bulgarie aussi, on peut observer un détachement de l'idéologie révolutionnaire des masses des conceptions et formes religieuses. Dans ces circonstances, le bogomilisme a été exposé à une désagrégation, à une décadence visible en ce qui concerne son organisation et ses théories.

Pour ce qui se rapporte au problème de la disparition du Bogomilisme, Obolensky considère que, probablement, la plus grande partie des hérétiques s'est convertie à la foi islamique, comme ce sont les Patarins de la Bosnie (p. 205). C'est tout à fait possible. Il est indispensable, cependant, d'ajouter qu'après l'arrivée des Turcs, en Bulgarie, durant un certain espace de temps, les conditions sociales et religieuses indispensables à l'existence d'une « hérésie » disparaissent, les contradictions idéologiques et de classes, dont se nourrissait la doctrine bogomile durant plus de cinq siècles, diminuent. Voilà la cause fondamentale de la déchéance du bogomilisme bulgare et c'est à cette cause que l'on devrait s'arrêter tout d'abord. Ceci n'est pas indiqué chez Obolensky, qui, dans ce cas non plus,

n'a pas su saisir le lien étroit entre la secte et l'évolution sociale et économique de la Bulgarie, et n'a pas perçu l'énorme changement accompli après l'arrivée des Turcs.

A la fin, Obolensky s'arrête sur quelques questions séparées, dont l'examen rendrait notre critique trop longue. Il est indispensable uniquement d'indiquer qu'il partage la thèse d'A. Vaillant, en ce qui concerne l'époque de la composition du discours de Kozma, notamment, quelques temps après 972.

Pour conclure, on peut dire ce qui suit: l'ouvrage d'Obolensky représente une œuvre sérieuse et écrite avec soin sur le bogomilisme, se distinguant, en ce qui concerne les faits, par sa précision, sauf quelques erreurs peu nombreuses (par exemple, la date de l'établissement de l'État bulgare, le nom d'Asperhuli, au lieu d'Asparuch, et autres). En ce qui se rapporte au côté méthodologique de l'ouvrage, on trouve des défaillances sérieuses et typiques pour l'historiographie bourgeoise: le manque d'une compréhension correcte de l'essence des « hérésies » (la recherche avant tout de leur caractère religieux), l'appréciation exagérée du rôle du facteur subjectif, des influences extérieures (par exemple, le « byzantinisme »), etc. Si l'auteur s'était appuyé sur les solides positions historico-matérialistes, alors son érudition et ses connaissances auraient apporté un résultat vraiment admirable. Mais, il est dans le fond un idéaliste-éclectique et, par conséquent, toute une série d'importantes questions touchant l'essence et l'histoire du bogomilisme sont éclairées sous un jour faux et inexact.

D. Angelov / Sofia

Kurt Weitzmann, *The Joshua Roll. A Work of the Macedonian Renaissance*. Princeton University Press, 1948, pp. 119 + 114 figures on 32 half tone plates.

This volume constitutes the third in a series of studies in manuscript illumination published by Princeton, and represents an extension of Dr. Weitzmann's learned and profound studies of Byzantine manuscripts, which have hitherto been put forward in a number of articles and pamphlets, as well as in his larger work, "Die Byzantinische Buchmalerei". Like all Dr. Weitzmann's work, this book is thorough, authoritative and original; like much of what he has published in the past it challenges accepted opinion, and sets out a thesis which is revolutionary, both with regard to the date and to the stylistic heritage of the manuscript under review. Such studies are of great value, and whether scholars agree with the conclusions or not, their value is assured because of the sound discipline and method that is applied in their practice.

It is, indeed, the nature of Dr. Weitzmann's method and the content of his iconographical analysis the most essential part of this book. In addition to the Joshua Rotulus in the Vatican, there are five volumes so far known that contain important illustrations to the book of Joshua, namely the Smyrna Octateuch (now destroyed), two Octateuchs in the Vatican (Gr. 746 and 747), one in the

Serai at Istanbul, and one in the monastery of Vatopedi on Mounth Athos. It had hitherto been assumed that the Vatican roll was, if not the prototype of these, at least the nearest to the prototype, and that it represented one of the most important surviving examples of the continuous system of iconography, that is, the system employed on rolls or on columns like that of Trajan at Rome, where the pictures followed one another without a break, except for the interpolation of a few superfluous junction-pieces, such as trees or buildings.

But, by means of a very careful analysis of the pictures, Dr. Weitzmann shows that this is not so. In the first place the pictures of one of the Vatican Octateuchs (Gr. 747) are actually a good deal more perfect, both as illustrations of the theme, and as regards their proximity to the archetype. All the other manuscripts, including the Rotulus itself, show those curious inaccuracies which are brought about by repeated copying of copies, without the actual original being before the artist. Elements of the design are reproduced time after time, with slight variations due to a lack of comprehension of their meaning, and in the end a picture which is almost incomprehensible may be produced. The Joshua Rotulus errs very markedly in this way, and certain elements in its illustrations are only explainable if they are compared with others which follow the original design more exactly.

In the second place, Weitzmann argues, that the illustrations are not only far removed from the archetype, but also follow, not a roll, but a paged book, having been put together by a scribe who used single page plates as his model, and added junction pieces such as trees and buildings in between. The Rotulus is thus not one of the most important examples of the "continuous" system of iconography that has come down to us, but is virtually a practise of later date, executed at a time when a conscious revivalism of classical themes and classical ideas dominated the artistic world. Weitzmann attributes the roll to the Imperial scriptorium at Constantinople, and suggests that it was done at the behest of Constantine Porphyrogenitus, an Emperor noted above any other for his classical affections. The illuminator, Weitzmann thinks, may well have had in mind one of the columns of Constantinople when he was doing the work, on which continuous reliefs formed the decoration; two such were known, those of Arcadius and Theodosius.

In addition to this thematic evidence in favour of a tenth century date—for it was at this period that conscious classical revivalism came to the fore—Weitzmann cites the evidence of palaeography with regard to the text and style with regard to the drawings. The palaeographical evidence is slight, and on the author's admission would hardly be convincing in itself alone. The stylistic evidence he regards as more weighty. But such evidence depends in the main upon the eye, and the similarities that Weitzmann suggests between illustrations of the Joshua Rotulus and those of manuscripts that are fairly securely dated in the tenth century, such as the Vatican Bible (Reg. 1) or the Athens Gospels (Cod. 56), are, in any case in monochrome reproductions, not very convincing. Comparisons that are drawn with the famous "Gregory" manuscript in Paris

(Bib. Nat. Gr. 510), which is definitely dated between 880 and 886 also fail, in the reviewer's opinion to support a late date for the Rotulus. In face of them Weitzmann is virtually at a loss to explain the more marked Byzantinism of the former. It seems hardly conceivable that this book could have been written actually before the Rotulus, however modernistic its style may have been, and however archaistic that of the Rotulus. Weitzmann also compares the Paris Psalter (Bib. Nat. Gr. 139), many of the illustrations of which are of a very classical character, and he calls attention to the fact that more than one scholar has, independently, dated this to the tenth century rather than to a pre-iconoclast date. But however classical the themes, the style is colouristic and monumental, and it is quite distinct from that of the Rotulus. To say that the Rotulus is tenth century because the Psalter is, does not, in fact, get us any further.

It is thus the conclusions that Weitzmann draws regarding the nature of the models of the Rotulus illustrations that afford the most weighty evidence in favour of a tenth century date, rather than those of style, for if the Rotulus is a piece of conscious classical revivalism, the tenth century is the period that one would look to. In his examination of what he calls the inserted motives, that is the trees, buildings and so on that serve to join the scenes in the Rotulus, Weitzmann calls frequent attention to their closeness to classical parallels. We have to do here with the whole repertory of what Rostovtzev has called the Hellenistic Roman architectural landscape. Now this type of art seems to have reached its height of popularity in Byzantine art shortly before Iconoclasm rather than after; we see its elements for example in the mosaics of St. George at Salonica (fifth century) and, to an especially marked degree, in the mosaics of the great Mosque of Damascus (715). It is possible that these themes might have formed a part of Constantine Porphyrogenitus' revivalist repertory, but we have very little evidence that this was so. In fact, the evidence of the interpolated motives really supports a seventh, rather than a tenth, century date for the Rotulus.

But argument as to date can be endless, and it is the nature of the method and the sound analysis of the iconographical themes that really constitutes the essential part of this book. And the latter, supported by a large number of illustrations, is magnificent. It is just such studies as these that help towards the establishment of a sure system of classification of Byzantine painting, both large and small. Though the precision as to dating which has been achieved by classical scholars in respect of Greek vases may perhaps never be realised in the Byzantine field, a work like that of Dr. Weitzmann brings much nearer a greater accuracy than is at present possible. He is to be congratulated, and even if, as the reviewer feels, a tenth century date is not finally proved for the Joshua Rotulus, the evidence that Dr. Weitzmann brings forward is all of great importance. All students of Byzantine art will need to read this book, even if they do not agree with all its conclusions. The further studies that Dr. Weitzmann refers to in the text will be eagerly awaited.

D. Talbot Rice / Edinburgh

J. Myslivec, *Ikona*. Praha, Vyšehrad 1947. Texte pp. 9—39 avec 7 tableaux en couleurs et 46 gravures. Résumé en russe et anglais.

J. Myslivec, *Dvě studie z dějin byzantského umění*. Praha, Universum 1948, pp. 207 + 47 gravures. Résumé en russe et anglais.

Les deux nouveaux livres de M. Myslivec, fidèle disciple de son maître inoubliable N. L. Okunev, méritent une grande attention bien que le sujet de chacun de ces livres soit d'une autre portée. Leur caractère est tout à fait différent. Si le livre sur l'icone essaie de présenter l'état actuel de la science de la peinture des icones, dans un abrégé de vulgarisation, « *Dvě studie* » se rangent à leur tour parmi les contributions importantes à l'histoire de la peinture et de l'iconographie byzantine.

Il est vrai que l'exposé de l'« *Ikona* » est en effet trop bref pour pouvoir éclairer suffisamment les questions qu'il discute. Il y manque aussi l'indication des sources sur lesquelles il s'appuie ainsi que la bibliographie de la question. Mais ceci n'est pas un reproche. De cette manière, il est possible de construire des cadres assez larges pour en pouvoir, quelquefois mieux que dans une œuvre détaillée, développer éventuellement une conception bien dense et serrée de l'ensemble.

M. Myslivec souligne d'abord le caractère artistique de l'icone résultant de la place, et le rôle exceptionnel qu'occupe l'icone dans le monde orthodoxe: dans sa religion, son culte, sa vie et sa culture. Ce caractère de l'icone est définitivement établi par les règlements de concile de l'Église de 869. Il est défini par son idéalisme et par sa conception du tableau comme d'un regard réalisé dans le monde des idées. Il évite tout illusionisme, mais en même temps, il est représentatif et son format même suit de son lieu au milieu liturgique et de sa propre fonction liturgique. Aux yeux du lecteur passe successivement l'histoire de l'icone byzantine par les caractéristiques données sous la forme d'esquisses dès les temps les plus anciens jusqu'à l'époque des Paléologues, en discutant brièvement les différentes phases de l'évolution ainsi que les questions de la relation entre les icones et la réalité de même qu'entre les icones et la peinture murale. La peinture italo-grecque est décrite brièvement, mais, ce qui est tout à fait naturel, les icones russes occupent la place capitale. Le point de départ de M. Myslivec était dans ce cas de mettre en opposition l'idéalisme byzantin d'une part, représenté par l'époque des Comnènes et dont les représentants sont les mosaïques et les fresques de Kiev, Novgorod et Vladimir, et d'autre part le style illusionniste de Notre Dame de Vladimir, parmi lesquelles oscillent les restes de l'iconographie russe la plus ancienne. Ensuite il affirme que l'élément créateur russe se fait sentir surtout dans la mise en relief des motifs décoratifs et d'ornementation. Dans des courtes abréviations suivent les caractéristiques de l'art de différents centres russes et de leurs points de contact réciproques. On décrit ensuite l'influence de l'art de l'époque des Paléologues, le rôle de Théophane le Grec, l'œuvre d'André Rublev ainsi que le rôle de Moscou et de sa peinture officielle en même temps avec le développement ultérieur jusqu'à la fin

de l'art des icônes et jusqu'à l'accroissement des éléments d'art de l'Occident. À la fin l'argumentation renferme quelques remarques sur les icônes des pays balkaniques notamment de la Serbie de l'époque turque, quand cet art a atteint, en dépit des opinions contraires, son point culminant.

A cette exposition tenue dans les limites des interprétations traditionnelles, on ne peut pas faire beaucoup de reproches. En réalité, elle n'apporte ni de découvertes nouvelles, ni de révélations, mais cela n'était pas aussi son but et sa tâche. Comme livre de vulgarisation, il accomplit sans doute bien son rôle. Ça et là il dépasse même ces limites, p. ex. en discutant l'importance historique des icônes serbes de l'époque tardive et les influences baroques, dont elles sont saturées. De petites exagérations, comme p. ex. l'affirmation que «l'iconoclasme constitue, dans l'histoire de Byzance, un élément du développement culturel plus important que la réformation en Occident» (p. 14) peuvent être facilement excusées. Des faits d'un autre genre ont été omis à leur tour, qui, précisément, s'imposaient en connexion avec l'iconoclasme: au moins une brève mention de la part économique, sociale et politique de la querelle des images qui placerait les icônes au milieu de la vie réelle de Byzance. Mais comme l'auteur s'est borné lui-même à présenter seulement les traits et les faits principaux de l'histoire des icônes mêmes, on ne doit pas lui faire, à cette cause, de reproches. On voudrait, quelque fois, attirer l'attention à la formulation trop peu claire des énonciations ce qui résulte d'un exposé trop succinct, comme p. ex. de l'interprétation manquée des causes de remplacement des mosaïques, dans l'époque ultérieure, par des peintures murales. Chacun ne pourra pas consentir à la thèse sur l'origine de la renaissance à Byzance (Nerezi) qu'on peut lire entre les lignes. Mais ce ne sont que des détails qui ne choquent pas dans le contexte. Ce sera au contraire une foule de considérations d'un caractère plus général qui s'imposeront au lecteur. Elles résultent des réserves et des doutes dues non à l'adresse de l'auteur mais à l'insuffisance traditionnelle quant aux problèmes de la peinture des icônes et ses critères. Je voudrais brièvement attirer ici l'attention, par quelques mots, sur quelques-uns d'eux.

C'est une vieille opinion que l'importance de l'iconographie dans l'art byzantin est bien plus considérable que dans l'art occidental et que les éléments iconographiques jouent un rôle plus important au développement même de l'art et, à cause de cela, qu'il faut les placer au premier plan des recherches. Or, certainement, l'importance et le rôle de l'iconographie ne peuvent être ni diminués, ni sous-estimés. L'importance de l'iconographie est nécessaire non seulement pour comprendre la base idéologique sur laquelle tout cet art se développe. Mais dans l'interprétation du développement historique, ce n'est pas l'iconographie descriptive qui peut être une aide véritable, mais l'iconographie comme une branche des recherches sur les formes de tableaux en accord d'une part avec l'évolution historique de la base idéologique, dont ils proviennent, ainsi que de la totalité de transformations de la vie sociale qui s'y reflète. Ce n'est qu'alors que l'on

peut réaliser solidement le postulat qui résulte de l'union très serrée entre l'icone, la vie et la totalité de la culture. Mais c'est dans ce cas même, que l'élément iconographique forme seulement une partie de la structure de l'œuvre artistique; lui-même, comme tel, ne décide ni de l'ensemble de son expression, ni des phases de son développement réel. Dans l'« Ikona » il y a aussi plus d'une fois question du style, mais plusieurs de ces mentions évoquent une certaine réserve. Entre autre, on ne peut reconnaître comme juste l'affirmation que la conception fondamentale de l'art des portraits de Fayoum est l'expression plastique de la métaphysique platonienne, parce que la face du décédé n'est pas représentée telle qu'elle était au moment de la mort, mais comme une face dont « émane l'âme après son retour au monde des idées ». Des interprétations de ce genre peuvent tout démontrer et la métaphysique platonienne serait représentée partout où l'on n'emploie pas de masques mortuaires . . . Peut-être n'est-il pas mieux et plus simple de suivre les faits qui peuvent être démontrés et de souligner les forces vitales des traditions antiques du caractère illusionniste? Est-ce que M. Myslivec ne parle pas lui-même de l'illusionisme très fort de l'icone de Notre Dame de Vladimir comme d'un des éléments fondamentaux de l'idéalisme des icônes russes? C'est regrettable que l'auteur ne fasse pas d'allusion dans son livre aux éléments orientaux différents, clairement visibles dans les traits du style des icônes différent de l'illusionisme. L'occasion qui s'offrait à l'auteur, quand il décrivait la composition de l'Adoration de la Croix sur le verso du « Mandylion » de l'Uspenskij Sobor à Moscou en connexion avec les fresques à Neredica (pp. 23—24) apparentées avec leur traitement linéaire, lui a échappé. C'est qu'en soulignant les traits traditionnels antiques et orientaux on pourrait plus facilement procéder à une définition précise des traits proprement russes. En procédant ainsi, ce serait possible d'éclairer mainte difficulté concernant l'emploi d'une série des termes du style et des tendances de la peinture employées dans l'« Ikona », pas toujours dans le même sens. La base idéaliste de la peinture d'icônes n'est pas soumise aux doutes, mais d'autre part l'icone est plantée d'une manière trop forte dans la vie pour qu'il soit possible d'y trouver seulement une œuvre d'abstraction. C'est pourquoi les termes de l'idéalisme et du pittoresque, mis en opposition par l'auteur, donnent un résultat assez étrange (v. ci-dessus). Des incompréhensions de cette sorte résultent sans doute de ce que nous nous servons, dans le domaine de l'art byzantin, cela va sans dire, des critères qui ont été formulés par la critique de l'art, différent de l'art byzantin c.-à-d. de la culture de l'Europe occidentale. Sans préciser d'une manière plus détaillée les conceptions de l'idéalisme, du réalisme, de l'illusionisme, etc., leur significations apparaissent, dans le cas donné, comme une description insuffisante à l'égard d'un art si compliqué comme l'art byzantin. Son évolution historique passe souvent par des nuances très délicates et à peine perceptibles dans les transitions lentes, reflétant tous les changements, produits dans la vie d'ensemble des sociétés orthodoxes. Il faudra d'abord rendre les critères plus nets et les développer encore pour obtenir des instruments qui permettront de percevoir mieux

toutes les transitions du style dans le domaine des icones et même dans l'ensemble de la peinture byzantine. L'iconographie elle-même ne résoudra pas toutes ces questions.

Le deuxième livre de M. Myslivec a un caractère précisément iconographique. Les questions des deux traités qu'il contient sont importantes et plus importants encore sont les résultats. La première d'elles, basée d'ailleurs sur des matériaux et des notes de D. V. Ajnalov, N. L. Okunev et N. M. Beljajev, concerne la composition du « Christ dans la tombe » (le Christ après la fin du martyre, étant debout dans un sarcophage, la tête inclinée et les mains croisées devant le corps). C'est le type qu'on joint, en Occident, à la légende de la messe du pape Grégoire et par l'entremise d'elle au tableau connu dans l'église de la Ste-Croix à Rome. Il appartient tout d'abord à l'atmosphère spirituelle de laquelle proviennent, en Occident, les peintures et les sculptures du Christ de Passion et de la Piété et maintes autres expressions de l'art dévot médiéval tardif. L'auteur ne développe pas cette question en détail, au contraire, il se borne à la question quelles étaient les bases du modèle byzantin primitif du tableau de Rome mentionné et si ces fondements n'étaient pas le résultat d'un courant de la vie spirituelle byzantine, apparenté intimement au mysticisme de l'Europe occidentale.

La manière de toutes ces recherches ainsi que le résultat final me semblent être d'importance non seulement parce qu'elles éclairent le problème comme tel. Elles éclairent d'abord une part très importante de la question de la naissance et du développement des thèmes iconographiques au point de vue de leur connexion avec les motifs idéologiques; elles éclairent, de même, certains traits de l'art byzantin, différent en principe de l'art de l'Europe occidentale.

L'ensemble et l'analyse détaillées des monuments mènent à affirmer l'existence de deux types iconographiques fondamentaux: du Christ même qui est debout, plongé jusqu'à la ceinture dans un sarcophage et à la fois du Christ qui est debout en compagnie de la Vierge avec le geste de l'adoration et du deuil. A côté de cela, il y a plusieurs variantes, entre autre aussi l'adoration du Christ dans le sarcophage par des anges. Toutes ces compositions variées étaient interprétées, suivant les inscriptions, soit comme expression de la représentation du Roi de la gloire, soit de la Descente de la Croix. Mais le sens original de la composition est sans doute symbolique et M. Myslivec le rattache, d'après Mme de Cottas au thème du « Christ sur la pierre de l'onction » (*Christós amnós*) assez courant sur les épitaphes, jointes à l'eucharistie. Le transport de la pierre de l'onction par l'empereur Manuel à Constantinople a renforcée le culte des Souffrances du Christ et de Marie, mais, d'autre part, la composition du Christ dans la tombe ainsi que du Christ *amnós* expriment l'idée de la victoire du Christ remportée sur sa mort en Croix. Pour le culte de la Souffrance de la Mère de Dieu, il n'y a pas de même de défaut de sources. Mais leur analyse détaillée montre que les textes rhétoriques représentant la Mère de Dieu sous forme d'une interprétation tout à fait humaine et ayant un caractère analogue à la manière de sentir de la renaissance italienne, jouaient un rôle très mince et

que, au contraire, la poésie hymnique exprime, incomparablement plus fidèlement le sentiment religieux des peintres et des fondateurs et également des compositions mêmes de tableaux. Les Pleurs de la Mère de Dieu sont silencieux, étouffés; à travers les larmes paraît l'idée de la connaissance de la victoire et de la gloire éternelle du Christ. La revue des monuments semble confirmer formellement l'opinion d'Okunev que le développement de cette composition avait son point de départ dans le type de Piété (l'exemple le plus ancien, celui de 1164, se trouve à Nerezi) et qu'il se rattache dans une certaine mesure, à la composition de la Descente de la Croix.

Mais l'affirmation la plus importante est que ce n'étaient ni le sentiment religieux nouveau, joint à l'influence des grands mysticiens byzantins (X^e—XI^e s.), ni le fait de la délivrance de la Terre Sainte par les croisés qui fournissaient des sources nouvelles idéologiques à toute cette composition. C'est la littérature byzantine des hymnes dans laquelle nous trouvons une pleine expression rédigée d'une manière caractéristique, du thème du Christ dans la Tombe et des Pleurs de la Mère de Dieu qui interprète le mieux cette conception. L'Église byzantine ne s'incline pas, devant le Christ mort, par ses pleurs, mais par sa vénération et son adoration. Les Pleurs de la Mère de Dieu ne cachent pas la divinité et les idées de la victoire du Rédempteur. Mais ce n'est pas tout. En plus, la représentation du Christ dans la tombe lie immédiatement à la cérémonie du samedi de Pâques et constitue une parallèle plastique à l'hymne glorifiant le Christ enseveli dans la tombe. C'est là d'où résulte aussi l'importance de la composition symbolique qui devient un symbole de l'eucharistie et un des arguments de l'orthodoxie dans son combat contre les tendances hérétiques de la nature double du Christ, comme le prétend M. Myslivec. Ces déductions mènent à une conclusion caractéristique, concernant le développement iconographique de l'art byzantin. Il est possible, d'après M. Myslivec, de montrer presque à chaque fait iconographique comment la parole, surtout la parole poétique, a créé l'objet du tableau et que c'était seulement par l'entremise de la parole que pénétraient dans cet objet les idées de la vie spirituelle de l'Église byzantine; il en était tout à fait autrement dans l'art de l'Europe occidentale où une idée exerce une influence immédiate sur l'art. C'est ainsi que la composition byzantine du Christ dans la Tombe n'a, en dépit des apparences, rien de commun avec la base spirituelle des monuments de la gothique tardive de l'Europe centrale.

Dans un autre domaine de la base iconographique, l'auteur développe l'idée traitée déjà dans le premier exposé, de nouveau dans le deuxième exposé sous le titre de « Formation de la légende dans l'art byzantin ». En complétant ses propres travaux antérieurs, surtout ceux de la légende de St-Georges, il fournit une revue et une analyse détaillée de la vie de St-Nicolas ainsi que des Apôtres. A cela, il s'appuie aux monuments de l'art de Byzance même ainsi que celui de la Sicile, de Venise, des pays balkaniques, de l'Italie, de la Moldavie et de la Russie. Nous nous trouvons ici complètement dans le domaine de l'iconographie, de sa formation et de ses questions. Les résultats permettent d'éclairer, d'une

manière synthétique, la question quel était le rapport des peintres byzantins aux modèles littéraires et de formuler à la fois précisément les principes qu'ils suivaient en représentant les vies des saints. En principe, il s'agit de la question du degré de la dépendance de l'art byzantin narratif des sources littéraires ou bien de son originalité à l'époque tardive. Des vies des saints peintes existaient en réalité déjà au IV^e s.; elles sont devenues plus courantes au XI^e s. mais leur plus grand épanouissement date du XIV^e s. C'est ce qui est sans doute en rapport avec le développement de l'hagiographie byzantine vers la fin du XIII^e siècle.

La peinture qui illustre les légendes sous forme d'illuminations et aussi de tableaux muraux, avait à sa disposition un nombre suffisant de modèles traditionnels, existant dès l'époque chrétienne primitive comme des illustrations de la Bible. Il s'agissait uniquement du problème comment exprimer, au cadre de ces types traditionnels, un contenu nouveau. Il n'est que naturel qu'il y a des différences très considérables entre les besoins et les possibilités de la peinture des miniatures d'une part et les exigences de la peinture murale, d'autre part. Il n'est pas moins clair que le rôle créateur du peintre commence déjà au choix même des thèmes ou du motif d'un cycle étendu des scènes qui se succèdent les unes aux autres, de même que le choix réalisé par l'artiste est dicté en plusieurs cas pas tant par des considérations idéologiques qu'artistiques. Mais ces considérations artistiques ne s'éloignent jamais de la conception fondamentale de tous les cycles d'illustrations et ils ne s'éloignent pas surtout des idées principales, c.-à-d. de la glorification du saint et de son pouvoir surnaturel qui s'est fait voir par ses miracles ou bien par la force avec laquelle il a souffert son martyre. Tout cela se rattache en principe à l'antinaturalisme ou bien à l'anaturalisme de l'art byzantin qui omet tout ce qui n'est pas nécessaire pour l'expression du contenu essentiel de la narration et qui ne connaît même la conception d'une histoire donnée logiquement construite dans le temps et l'espace. L'élément miraculeux se fait sentir partout et l'idéalisme de l'art byzantin s'accorde dans ce point avec l'idéalisme de l'art gothique. M. Myslivec voit dans tout cela « un procès extraordinairement intéressant de la création imaginative, plein d'initiative et d'effort de former une conception propre d'un thème littéraire » et constate aussi « qu'il n'existe pas un seul cycle qui imite servilement un modèle plus ancien ou courant » (p. 157). Enfin » l'art byzantin prouve le trait antischolastique du monde des idées de Byzance... ou au moins de la classe qui dirigeait le développement spirituel et social... »

Nous voyons que les thèses, auxquelles M. Myslivec parvient au fond de l'analyse critique de monuments, conservent selon lui leur valeur et leur importance dans tous les cas. Par cela, le rapport des artistes byzantins aux thèmes et aux textes hagiographiques apparaît sans doute comme bien établi. L'amour de tout ce qui est extraordinaire, miraculeux, n'est non plus soumis à aucuns doutes. Par contre, une question s'y impose. Est-ce qu'il y a dans tout cet art de Byzance tardive vraiment un élément créateur indépendant et original, comme M. Myslivec le croit? Il n'y s'agit pas d'une rupture éventuelle des liens des règles et du cadre

religieux et ecclésiastique, dont on ne peut pas parler évidemment entre les limites de Byzance. Mais d'autre part il est non moins clair qu'à Byzance il n'est pas possible, et spécialement non dans cet art, de parler d'une originalité créatrice que nous pourrions comparer à la création artistique de l'art médiéval de l'Europe occidentale. Toute cette force créatrice se borne après tout aux variations, plus ou moins indépendantes, des formules traditionnelles et des modèles des scènes narratives et à leur adaptations à des thèmes nouveaux. Et cela ne concerne pas seulement les thèmes discutés par M. Myslivec. Les résultats de l'analyse des illustrations byzantines du roman de Barlaam et Joasaph faite par M^{me} Sirarpie Der Nersessian (*L'illustration du roman de Barlaam et Joasaph*, Paris 1937), sont pareils. Ces illustrations contiennent, c'est vrai, plus d'un trait original, mais elles sont contenues dans les cadres traditionnels des formules byzantines. Dans les cas donnés, la conception même de l'originalité est au moins un peu relative. En ne pas niant cette originalité dans ce sens, je ne pourrais pas absolument être d'accord en ce qui concerne la caractéristique de l'art byzantin comme un art antinaturaliste ou bien anaturaliste. Il n'y a pas, il est vrai, une construction homogène de la fable dans l'illustration d'histoires et il y a beaucoup d'éléments surnaturels. Mais d'autre côté, le soulignement des traits et des détails du martyre etc. pourrait être interprété, au sens propre du mot, comme un des traits rapprochant le thème à la réalité et en tout cas comme résultat de l'amour de la réalité même brutale. Est-ce qu'il n'y a rien dedans nous rappelant le naturalisme gothique, passant même à la caricature et jusqu'à la laideur? Et enfin, comment d'ailleurs conformer avec un tel antinaturalisme p. ex. l'illusionisme de l'icone de Notre Dame de Vladimir, les tendances de l'art des Paléologues ou des traits, reproduits si fidèlement du cadavre du Christ dans la Piété de Nerezi?

Mais ces petites réserves dites à la marge des travaux de M. Myslivec ne diminuent pas leur valeur fondamentale qui restera sans aucun doute durable.

V. Molè / Cracovie

НЕКРОЛОГИ
OBITUARIES
NÉCROLOGIES

THEODOR SATURNÍK

(1888—1949)

Dr. Théodore Saturník, professeur à la Faculté de Droit de l'Université Charles IV, est mort subitement le dimanche 18 septembre 1949 à Prague à l'hôpital de Bulovka. Il est mort après une courte maladie en sa 61^e année après avoir travaillé jusqu'aux derniers moments, à son œuvre « O právních symbolech u Slovanů » (Sur les symboles juridiques chez les Slaves) laquelle — achevée seulement de deux tiers — restera pour toujours un torse en manuscrit et le dernier monument de l'activité scientifique de Saturník.

JUDr. Théodore Saturník était originaire du Sud de la Bohême. Il est né le 26 novembre 1888 à Tábor où il a commencé à faire ses études secondaires qu'il a terminées à Rychnov nad Kněžnou. Ensuite il a fait son droit à la Faculté de Droit de l'Université Charles IV où il a été promu docteur en droit le 21 juin 1913. Dès 1914 il était fonctionnaire du Musée National à Prague où il faisait à la fin l'office du secrétaire. Relativement tard, âgé de 35 ans, il s'est fait habilité à la Faculté de Droit de l'Université Charles IV pour l'histoire du droit slave et le 30 juillet 1928 il a été nommé maître de conférences de l'histoire du droit slave et du droit en Europe Centrale. Après la révolution de mai en 1945 et après la rouverture des hautes écoles, il a été nommé professeur titulaire (avec la validité du 1^{er} juillet 1938) et il exerçait la fonction du vice-président et plus tard du président du jury pour les examens d'État historico-juridiques.

Pour l'année scolaire 1946/47, il a été élu doyen de la Faculté de Droit et pendant les années 1945, 1945/46 et 1946/47 il était vice-doyen de la Faculté.

De l'activité publique de Saturník, il faut mentionner avant tout son rôle important à l'Institut Slave de Prague dont il était secrétaire général dès 1934 jusqu'à sa mort. Il était aussi collaborateur du *Sborník věd právních a státních* (Recueil pour les sciences juridiques et politiques) où, après la mort du professeur Kadlec (1928), il est devenu corédacteur.

L'activité scientifique de Saturník a été reconnue par son élection membre associé de la *Královská česká společnost nauk* (Société Royale Tchèque des Sciences), membre titulaire de l'Institut Slave et ensuite en 1946 membre de la *Národní rada badatelská* (Conseil National des Recherches).

L'œuvre du professeur Saturník du domaine de l'histoire du droit est étendue par ses thèmes et par le nombre d'études. De ses travaux plus grands, il convient de citer: *Príspevky k šírení byzantského práva u Slovanů* (Contributions à la dif-

fusion du droit byzantin chez les Slaves), Rozpravy České akademie věd a umění, I^{ère} Classe, N° 64, 1922; *Jihoslovanské právo soukromé ve světle právních obyčejů* (Le droit privé slave méridional aux reflets des traditions juridiques), Knihovna Sborníku věd právních a státních, nouvelle série, sect. du droit N° 1, 1926 et *O právu soukromém u Slovanů v dobách starších* (Du droit privé chez les Slaves dans les époques anciennes), Niederle, Slovanské starožitnosti, oddíl kulturní: Život starých Slovanů, tome II, vol. 2, chapitre VII, Prague, 1934. Parmi les petits travaux de Saturník, c'est l'étude *Poznámky k dějinám práva soukromého u Slovanů v dobách starších* (Remarques au droit privé chez les Slaves dans les époques anciennes), Sborník věd právních a státních, année XXXV, pp. 84, Prague, 1935, dans laquelle l'auteur répond aux critiques de son travail « O právu soukromém u Slovanů v dobách starších ». De ses autres travaux, il faut citer: *O sovětském právu ruském* (Du droit soviétique russe), Sborník věd právních a státních, année XXV, pp. 47 et 148, Prague, 1925, *Ztráta drahocenného rukopisu zákoníku Štefana Dušana* (La perte du manuscrit précieux du Code de Stéphane Dušan), Sborník věd právních a státních, année XXIX, pp. 207, Prague, 1929, *Úvod do ústavních dějin slovenských* (Prague, 1931), Γουβελιατικόν (Byzantinoslavica II, p. 42, 1930), Пись. *Príspevek k dějinám srbských imunit* (Byzantinoslavica VI, p. 186, 1935—36) et les autres.. En outre, il a écrit plusieurs nécrologies et articles, ainsi que de nombreux comptes-rendus.

Pendant son activité à la Faculté de Droit de l'Université Charles IV, il a écrit deux manuels de l'histoire du droit en Europe Centrale, c.-à-d. *Přehled dějin veřejného práva ve střední Evropě* (Revue de l'histoire du droit public en Europe Centrale), Prague, 1946, 2^e éd. et *Přehled dějin soukromého práva ve střední Evropě* (Revue de l'histoire du droit privé en Europe Centrale), Prague, 1945.

Le professeur Saturník s'intéressait au domaine étendu de l'histoire du droit, dans laquelle il a apporté une attention particulière au droit privé et au droit des Slaves du Sud. Dans le droit des Slaves du Sud, il a trouvé la réception du droit byzantin ce qui était un phénomène parallèle à la réception du christianisme de Constantinople par les Slaves du Sud et de l'Est. Avec la diffusion du christianisme, on a commencé à traduire en langue slave, pour les besoins de l'Eglise, les « nomocanons » byzantins, dans lesquels outre les stipulations du droit ecclésiastique (νόμοις) il y avait aussi des stipulations du droit séculier qui ont aussi influencé profondément la culture juridique et l'évolution juridique chez les Slaves du Sud.

Le professeur Saturník a abordé les recherches de l'influence du droit byzantin sur le droit des Slaves du Sud après avoir fait les préparations profondes du point de vue des connaissances des langues et après l'étude des sources et des œuvres contemporaines sur le droit byzantin et sur le droit slave méridional. Il a réuni les résultats de ses recherches dans son œuvre plus étendue parmi ses premiers travaux: *Príspevky k šíření byzantského práva u Slovanů*, qui a une importance cardinale pour les recherches sur le droit byzantin et son influence sur le droit des Slaves du Sud. Quelques questions, assez peu claires avant cette étude, sont examinées et résolues dans ce travail d'une manière tout à fait originale. Le tra-

vail s'occupe des traductions de l'*Écloga* des empereurs Léon III et son fils Constantin V Copronyme de 741 et du *Prochiron* de l'empereur Basile I^{er} et de ses fils Léon et Constantin de 870—878, réunis dans la *Kormčaja kniga*. Saturník analyse dans ce travail aussi le troisième monument juridique, le *Zakon sudnyj ljudem* ou *Sudebnik carja Konstantina*. La *Kormčaja kniga* contient aussi le texte de ce dernier monument juridique et Saturník caractérise sa rédaction comme une réaction du droit slave contre le droit byzantin. Il le tient pour une compilation d'origine privée.

Dans deux études, moins étendues, Saturník a contribué également d'une manière très profonde à la connaissance du droit byzantin et de son influence sur le droit slave méridional. Il a démontré, en suivant la méthode comparative, que Γουβελιατικόν est une désignation de la contribution de blé, payée au souverain. Dans sa deuxième étude Пись, il a réussi à résoudre une autre question peu claire de ce domaine juridique et il démontre que le *пись* était une exemption du devoir de se soumettre au registre cadastral et non la taxe sur les actes administratifs du registre comme on l'expliquait régulièrement dans la littérature juridique.

Saturník a contribué vraiment profondément à la connaissance du droit byzantin et de son influence sur le droit slave et ses travaux de ce domaine ont été appréciés selon leurs valeurs et mérites. Mais Saturník était un type du travailleur scientifique qui n'évitait pas la solution des problèmes peu clairs aussi dans les autres domaines du droit, avant tout du droit allemand, tchèque et russe; la plus grande partie de son intérêt y est constituée toujours par le droit privé. Quelques-uns de ces travaux, surtout l'étude « O právu soukromém u Slovanů v dobách starších » ont évoqué, aux milieux scientifiques intéressés, une discussion très largement fondée qui était l'impulsion à quelques études monographiques détaillées des autres auteurs.

Le professeur Saturník était un travailleur scientifique discipliné par excellence. Comme chercheur, il excellait par son assiduité infatigable, par une parfaite connaissance des sources et de la littérature et par son jugement tranquille et soigneusement réfléchi de l'appréciation finale des conclusions auxquelles il est parvenu à l'aide de la méthode analytique dont il n'a jamais dévié et qu'il n'a jamais quittée. Il est vrai que le travailleur moderne n'observe pas dans ses œuvres l'explication de l'œuvre juridique de la société par les conditions de la vie réelle ce qui était causé, chez lui, par l'état de la science historique et par les conceptions idéalistes des sciences dans le temps où Saturník mûrissait scientifiquement. Nous n'avons pas encore d'appréciation d'ensemble de l'œuvre de la vie de Saturník, mais nous l'aurons sans doute bientôt, car la solution des tâches qui s'imposent à la science historique actuelle exigeront un tel travail inévitablement.

Grâce à son assiduité et son amour du travail, le professeur Saturník pouvait contribuer beaucoup à la science de l'histoire du droit, comme nous le montre d'ailleurs le manuscrit de son dernier travail que son sort impitoyable ne lui a pas permis, hélas, d'achever.

B. Roučka / Prague

ХРОНИКА

NEWS AND BRIEF MENTION

NOTES INFORMATIVES

Séance du Comité de l'Association
internationale des Études Byzantines
les 21 et 22 juillet 1949.

C'est pour la première fois après les derniers Congrès d'Études byzantines de 1948, que le Comité de l'Association a convoqué sa réunion aux 21—22 juillet a. c. Jusqu'ici l'Association est composé de représentants des quatorze pays. Ce sont seulement la Suisse et le Vatican qui ont refusé de constituer de Comités nationaux. Six pays n'ont pas encore fourni leurs réponses. L'Association alors ne peut pas être considéré, au sens propre du mot, comme une institution internationale parce que parmi les États n'ayant pas encore apporté leurs adhésions, il y a aussi des pays où la byzantinologie est très développée et dont on attend encore l'adhésion.

Quant à l'assistance à la réunion, elle était relativement faible. Plusieurs délégués ne sont pas arrivés à Paris non seulement parce que la réunion a été convoquée en toute hâte de sorte qu'il n'était pas possible de se procurer les documents nécessaires à temps, mais la date de la réunion était assez peu convenable. Nous croyons que la réunion aurait attiré beaucoup plus d'assistants, si elle avait été convoqué à Paris en automne. Quant au programme qui devait être discuté à la séance du Comité, nous tenons pour la plus importante la proposition de M. Gy. Moravcsik de la coordination des travaux byzantinologiques. C'était déjà à la réunion d'ouverture du VI^e Congrès à Paris que M. Moravcsik a prononcé la conférence, presque unique au programme concernant la byzantinologie en général, « Les tâches actuelles de la byzantinologie », publiée ensuite aux premières pages des *Byzantinoslavica* X/1. Le professeur Moravcsik a adressé des tirages à part de sa conférence mentionnée à un grand nombre de chercheurs de notre science. Pour la réunion du Comité à Paris, il a préparé un choix de ses propositions refait selon les avertissements de ses collègues pour qu'il puisse être discuté à la réunion parisienne. Nous croyons qu'il est absolument nécessaire que les propositions de M. Moravcsik soient adressées aux Comités nationaux de différents pays afin que ceux-ci puissent exprimer leurs points de vue. Le Comité a sans doute encore d'autres tâches qui sont très nombreuses. Mais nous considérons comme la plus importante la possibilité d'organiser les études byzantinologiques de cette sorte que les travaux de différents chercheurs ne soient pas dans la collision et que leur temps et leurs forces ne soient pas épuisés par le même problème, quelque fois plus ou moins organisateur. Il faut que les forces soient réunies aux grands plans communs exigeant une collaboration de nous tous, avant tout aux éditions des sources etc.

La rédaction a prié le professeur, M. A. D a i n, secrétaire exécutif du Comité, de la renseigner sur le cours et les résultats des discussions faites à la réunion et M. Dain a eu la bonté de nous envoyer l'un Extrait des délibérations tenues à Paris, que nous apportons à la connaissance de nos lecteurs :

« Le Comité de l'Association se réunit les 21 et 22 juillet 1949 à la Sorbonne, siège social de l'Association, sous la présidence de M. G. Millet, président d'honneur, et de M. H. Grégoire, président de l'Association.

Comités représentés: Belgique, France, Grèce, Hollande. Comités excusés: Angleterre, Espagne, Hongrie, Tchéco-Slovaquie, Yougoslavie.

Historique.

Le secrétaire exécutif, M. A. Dain, rappelle par quelles étapes ont été créés et organisés l'Association internationale et son comité: Désignation d'un Comité international provisoire (Bruxelles, 7 août 1948), installation d'un Bureau provisoire (Paris, 6 et 7 novembre 1948), rédaction des statuts (novembre—décembre 1948), invitation à la constitution des Comités nationaux (décembre 1948).

Affiliations.

M. A. Dain fait connaître les démarches faites en vue des affiliations suivantes:

Le 17 décembre 1948, demande d'affiliation dans le Comité international des Sciences Historiques (président professeur Hans Nabholz). Le Comité délègue M. H. Grégoire, président, pour représenter l'Association au sein du Comité International des Sciences Historiques.

Le 20 juin 1949, demande d'affiliation dans le sein de la Fédération Internationale des Associations d'Études Classiques (président M. Carsten Høeg). M. P. Lemerle a représenté l'Association aux séances de l'Assemblée générale de la Fédération, les 6 et 7 juillet 1949.

M. H. Grégoire demande au secrétaire exécutif de faire les démarches nécessaires pour l'affiliation de l'Association à la Société des Orientalistes.

Comptabilité.

Le secrétaire exécutif rend compte des dépenses de son administration. N'ayant encore reçu aucune cotisation des Comités nationaux, il a dû faire l'avance des fonds qu'il a engagés.

Le taux de la cotisation est pour 1949 de 10 francs suisses.

Composition du Bureau 1949/1950.

Le Comité a décidé d'élargir le Bureau et d'y introduire MM. Orlandos et Baynes.

Le Bureau du Comité international est ainsi composé:

Président d'honneur: M. Gabriel Millet.

Président: M. Henri Grégoire.

Vice-présidents: MM. N. Baynes, E. Dyggve, G. Moravcsik, C. R. Morey, G. Orlandos, G. Ostrogorsky.

Secrétaire exécutif: A. Dain (42, rue de Dantzig, Paris, XV^e).

Vote des statuts.

Les statuts élaborés en 1948 sont adoptés à l'unanimité de façon définitive.

Les statuts imprimés seront distribués aux différents Comités nationaux.

Publications.

La bibliographie décennale, rédigée par les soins des Comités belge et français est en cours de réalisation. Elle sera publiée en décembre 1949. M. P. Lemerle assure le contrôle de l'ensemble du travail.

Coordination et orientation des Études Byzantines.

Le secrétaire exécutif fait connaître le rapport que lui adresse M. G. Moravcsik, chargé par le Congrès de Bruxelles d'une enquête générale à ce sujet. Ce rapport comporte trois parties: I. Les tâches actuelles. II. Travaux et publications en cours d'exécution. III. Organisation.

Pour l'exécution de ce remarquable travail, l'auteur n'a pas encore reçu toutes les informations nécessaires. Il est souhaité que M. G. Moravcsik puisse obtenir ce complément d'information.

Le Comité envisage la possibilité de diffuser ce rapport une fois complété. ».

M. Paulová / Prague.

Nouveaux témoignages archéologiques sur les rapports entre les Slaves tchèques et la région byzantine. — Pour classer les monuments de la période d'entre 500 et 1200 après J.-C. qui sont déjà, sans nul doute, un héritage archéologique des ancêtres des peuples tchèque et slovaque, l'on emploie, dans la littérature tchécoslovaque, l'expression de « période des bourgwalls slaves ». Les fouilles en des sites de cette période, auxquelles procède l'Institut national d'archéologie depuis 1948, ont abouti à de remarquables résultats susceptibles d'intéresser aussi les byzantinologues en général, et plus particulièrement ceux d'entre eux qui étudient les relations entre la civilisation byzantine et celle des Slaves.

Lorsque le prince Bořivoj, premier Přemyslide de l'histoire, eut été converti au christianisme par la mission de St Méthode, il fonda, au château-fort de Levý Hradec, une église consacrée à St Clément, la première en Bohême. Les fouilles de 1941 ont dégagé au-dessous de l'église actuelle de St Clément les restes d'une église plus ancienne, datée par les archéologues du 11^e siècle, qui fut érigée, très probablement, sur l'emplacement même du sanctuaire bâti par Bořivoj. Les fouilles poursuivies en 1947—49 sous la direction d'I. Borkovský, membre de l'Institut national d'archéologie, avaient pour but principal de reconstituer les anciennes fortifications. A cette occasion ont été déterminées deux périodes de construction successives, toutes deux d'époque slave ancienne. La première date des temps d'avant Bořivoj, la seconde des temps où les Přemyslides quittèrent Levý Hradec pour le château-fort de Prague. Le château-fort de Levý Hradec était entouré d'un rempart en pierre, bâti à sec, sans mortier, muni, à l'intérieur, d'une enceinte en terre, pierre et bois. Cette construction d'un vallum long et immense témoigne non seulement d'un art stratégique perfectionné, mais encore de connaissances techniques approfondies chez les constructeurs, et de l'organisation avancée de la société tchèque contemporaine. Les habitants de ce château-fort, ayant vécu vers l'an 1000 à peu près, portaient de grands boutons ronds, fabriqués dans des ateliers indigènes mais d'après des modèles byzantins plus anciens.

D'une façon semblable était fortifié également le château-fort de Libice, près de Poděbrady, situé à l'embouchure de l'Elbe et de son affluent, la Cidlina. Libice était le château des Slavníkides, famille dont fut issu St Adalbert (Vojtěch), second évêque de Prague, qui occupe une importante place dans l'histoire de la liturgie slave en Bohême. R. Turek, chargé par l'Institut national d'archéologie de mission de diriger les fouilles à Libice, a mis au jour, en 1949, les fondations d'une basilique datée du 10^e siècle et bâtie d'après des modèles occidentaux. Il s'agit sûrement de l'église mentionnée dans l'histoire du massacre de la gens des Slavníkides.

Parmi les autres châteaux-forts actuellement fouillés par l'Institut national d'archéologie, le byzantinologue s'intéressera à celui qui est appelé « Staré Zámky », près de Líšeň dans

la région de Brno. La date de la fondation de ce château est fixée par des ornements en bronze fondu, d'un type avare, probablement de la fin du 8^e siècle ou du début du 9^e. Les fouilles en ce site sont dirigées, depuis 1948, par J. Poulík, membre de l'Institut national d'archéologie, qui possède une filiale à Brno.

Mais surtout les fouilles de Staré Město sur la Morava (aujourd'hui partie de la ville d'Uherské Hradiště, près de l'ancien cloître cistercien de Velehrad), ont abouti à des résultats remarquables. Parmi les historiens tchèques, J. Pekař surtout s'était efforcé de prouver l'authenticité de la tradition expressément conservée — si l'on ne considère pas les indices plus anciens — dans la chronique prétendu de Dalimil (14^e siècle), tradition selon laquelle se trouvait à Staré Město-Velehrad le siège de St Méthode, centre de l'organisation religieuse de l'empire morave. J. Pekař soutint cette tradition avant même qu'A. Zelnitius, chercheur local, n'eût commencé à faire de fouilles. J. Eisner a, d'autre part, souligné l'épanouissement culturel qui apparaît, d'après les résultats des recherches faites par des archéologues moraves (I. L. Červinka, J. Poulík, A. Zelnitius) dans les vallées de la Moravie méridionale, vers l'an 800, époque à laquelle s'écroula l'empire avare dans le bassin danubien.

Dans tous les pays des Slaves occidentaux, aucune autre région, au 9^e siècle, n'était capable de rivaliser avec la Moravie méridionale par le nombre de monuments. On commençait à ne plus incinérer les morts et, dans les trouvailles, apparaissent les nombreux témoignages d'un artisanat de haute perfection. La plupart des potiers connaissaient déjà le tour et un four parfait, des ouvriers métallurgistes fondaient du fer pour de nombreux ateliers de forgeron, des tailleurs de pierre fournissaient des meules aux moulins, et de nombreux seaux, trouvés dans des tombes, témoignent d'une tonnellerie avancée. Dans les tombes du 9^e siècle, en Moravie méridionale, on trouve des bijoux en abondance plus grande que dans n'importe quel autre pays des Slaves occidentaux, y compris la Bohême et la Slovaquie. Ce sont, d'une part, des bijoux d'origine danubienne, provenant de la région de l'ancien empire avare, et de l'autre part, des copies indigènes de ces modèles. Peu après commença une forte importation de bijoux byzantins. Il semble qu'à l'époque du déclin de l'empire avare un grand nombre d'artisans aient quitté le bassin danubien pour se réfugier en Moravie méridionale. Néanmoins il s'agit essentiellement d'un épanouissement de la civilisation indigène. L'archéologue reconnaît de plus en plus clairement que la culture des ancêtres païens des peuples actuels tchèque et slovaque était simple, mais nullement basse, qu'elle était fort caractéristique et savait transformer les courants venus de l'étranger, à sa propre manière. Les trouvailles d'ancienneté postérieure à l'an 800 de notre ère faites en Moravie méridionale, témoignent d'une différenciation sociale avancée chez les habitants de cette région. Le cimetière de Staré Město, où se trouvent plusieurs milliers de tombes, était la nécropole du peuple qui vécut surtout dans la deuxième moitié du 9^e siècle et dans la première moitié du 10^e, et fut en relations très actives avec la région byzantine, ainsi qu'en témoignent les bijoux d'origine byzantine extrêmement nombreux, trouvés dans les tombes. Dans de nombreuses tombes n'apparaît plus de mobilier funéraire païen (armes, céramique, seaux), car l'influence de l'église commence très tôt à se manifester. En résumé, d'après les résultats des fouilles archéologiques, le grand site de Staré Město apparaît comme le centre d'un artisanat très actif, centre de communications intenses avec la civilisation byzantine et comme un lieu où le christianisme s'enracine très tôt et avec toute sa force. D'après les résultats des fouilles d'A. Zelnitius et de ses amis, et d'après la situation archéologique totale, J. Eisner s'est efforcé de prouver la justesse de l'opinion de l'historien J. Pekař, que Velehrad et la ville actuelle de Staré Město aurait bien été le siège de St Méthode (cf. J. Eisner: *Archeologie o velehradské otázké*, Časopis Spol. přátel

starožitností LV (1947) 1—10). En 1948, l'Institut national d'archéologie de Prague a repris l'exploration systématique de Staré Město. V. Hrubý, qui a été chargé de diriger ces fouilles, a trouvé dans les tombes, outre les produits indigènes (céramique, objets en fer forgé, seaux en bois), de nombreux bijoux en bronze, argent et or, modèles remarquables de bijouterie byzantine. Quelques-unes des boucles d'oreilles ressemblent beaucoup à celles qui font partie des dépôts d'argent morcelé (Hacksilberfunde des archéologues allemands), découverts surtout dans les régions des Poméraniens et Polanes et qui appartiennent, en général, à l'époque des grands Piastides, Mieszko I^{er} et Boleslas I^{er} le Grand.

Il semble que les courants, qui apportèrent la connaissance de ces bijoux en Pologne, aient émané du même centre de la civilisation byzantine qui approvisionna de ses produits, au 9^e siècle, la région de Staré Město. Les fouilles de V. Hrubý ont été couronnées par la découverte des fondations d'une basilique, datée, par les tombes qui l'entouraient, du dernier tiers du 9^e siècle. L'église est orientée Ouest-Est son plan étant presque carré, de 8 m 50 sur 7 m 25. Les dimensions de son abside sont de 5 m sur 4 m 25.

Des tombes de même époque ayant été fortuitement découvertes en 1949, à une distance de 2 km à vol d'oiseau du lieu où travaille V. Hrubý, J. Poulík fut chargé de les dégager. Ce fut alors que l'on parvint aux restes des fondations d'une deuxième église, semblable mais plus grande. Il s'agit là encore d'une basilique, datée par les tombes qui l'entouraient, de la même époque que l'église découverte par J. Hrubý. D'après certains caractères, surtout d'après le narthex prolongeant la nef du côté occidental, la commission de chercheurs convoquée sur le lieu de la découverte, est arrivée à la conclusion suivante: il s'agit d'un édifice sacré érigé d'après un modèle byzantin, d'une église donc, celle-ci étant de même que le sanctuaire trouvé par V. Hrubý, un témoin archéologique de la mission des apôtres venus de Salonique.

Les rapports officiels sur les fouilles brièvement mentionnées ici, ne seront pas édités avant l'achèvement des travaux. Des rapports préliminaires ont été publiés dans les « Archeologické rozhledy 1949 », rédigées par J. Filip et éditées par l'Institut national d'archéologie. De nombreuses planches et figures, ainsi que des résumés en russe et en français, permettent aussi aux lecteurs étrangers, ne connaissant ni le tchèque ni le slovaque, de s'informer sur l'activité archéologique en Tchécoslovaquie. L'Institut national d'archéologie (Prague III^e, 347) enverra son bulletin à tout savant étranger qui en exprimera le désir. Les « Archeologické rozhledy 1949 » contiennent les articles suivants relatifs à l'époque slave ancienne: I. Borkovský, *Výzkum Levého Hradce v r. 1948*, 105—109 (Изыскания на Левом Градце в 1948 г., 145; Fouilles de Levý Hradec en 1948, 149). — J. Poulík, *Velkomoravské středisko Staré Zámky u Brna*, 40—51 (Великоморавский центр Старые Замки у Брна, 94; Staré Zámky près Brno, un centre de l'époque de la Grande Moravie, 101). — V. Hrubý, *Nové nálezy na slovanském pohřebišti ve Starém Městě*, 30—36 (Новые находки на славянском мотльнике в Старом Месте, 93; Nouvelles fouilles au cimetière slave de Staré Město, 100). — V. Hrubý, *Objev kostela z 9. století na pohřebišti ve Starém Městě*, pp. 109—112, 115—116, 121—122 (Открытие костела 9 в. на мотльнике в Старом Месте в Моравии, 145—146; Découverte d'une église du 9^e siècle, au cimetière slave de Staré Město en Moravie, 149—150).

J. Eisner / Prague

L'état des monuments artistiques de la chrétienté orientale sur le territoire de la vieille Serbie. — Comme dans tous les pays, en Yougoslavie les monuments d'art plastique ont été très endommagés au cours de la dernière guerre. La Bibliothèque nationale de Belgrade qui fut détruite par un avion allemand le 6 avril 1941

a peut être subi les plus grands dommages et des dégâts irréparables. Tous les anciens manuscrits de la Serbie du Moyen-Age, amassés dans cette Bibliothèque, ont été détruits à cette époque.

Même les monuments de l'art architectonique ont été endommagés pour cette raison ainsi que leurs décorations murales. *M. Dj. Bošković* nous donne dans le journal *Музеји. Часопис за музеолошко конзерваторска питања* (1, 1948, Beograd, pp. 96 et 105) des informations précises concernant ces dommages. L'église du monastère de Dobrun, datant de la deuxième moitié du XIV^{ème} siècle, fut totalement détruite avec ses peintures murales qui ont été publiées en partie par *Petković* (La peinture serbe de moyen âge II, pl. CLXXVI—CLXXXI) et par *Kašanin* dans «*Starinar*» IV, pp. 67—81. Les Allemands ont transformé l'église en un dépôt de munitions qu'ils ont fait sauter au mois de septembre 1944. La destruction fut parachevée par la population locale qui a reconstruit l'église et qui au cours de ces travaux a couvert de mortier les fragments de peintures murales sur les murs du narthex. La fameuse église du monastère de Mileševo fut utilisée comme écurie par les Allemands qui ont arrosé avec de la formaline quelques parties des décorations murales qui se désagrègent maintenant et vont à leur perte. Il s'agit surtout du portrait du St. Save. Un sort semblable à celui de Dobrun a atteint les églises du monastère de Deviča sous Kosovska Mitrovica, qui datent du XV^{ème} siècle; elles furent presque totalement détruites par des obus d'artillerie. Les «*Djurdevi stupovi*» près de Novi Pazar, les ruines d'une église construite par Nemanja, ont perdu presque la moitié de leurs murs. On apprend pourtant dans le rapport que *M. Voj. R. Damjanović* publie dans le même journal (pp. 106—111) qu'on a immédiatement abordé les travaux de consolidation en conjonction avec une exploitation de la colline entière. Considérant l'état désespéré des restes du bâtiment ces travaux seront extrêmement difficiles et ils est à déplorer que le monument n'ait pas été consolidé déjà avant la guerre comme c'était le cas pour tant d'autres monuments serbes. La non moins fameuse église de Sopočany fut, elle aussi, transformée en écurie par les Allemands. Les fresques ne furent pas seulement endommagées par des balles, mais aussi par un enduit de salpêtre. Même le troisième monument du XIII^{ème} siècle, Žiça, a subi de lourds dégâts. Une bombe est tombée sur le côté nord du bâtiment de l'église, démolissant les murailles du paraclise de côté et sa coupole. Pendant la guerre encore on a exécuté des réparations et les parties démolies des murailles ont été reconstruites, mais les peintures murales sont irrémédiablement détruites à ces endroits. La bombe a aussi endommagé le reste de l'église. Quelques vitraux sont brisés et les fresques couvertes d'une couche de poussière. Un excellent monument serbe de l'architecture moyenâgeuse civile, les fortifications de Smederevo datant du XV^{ème} siècle ont subi de lourds dégâts, causés par une explosion. Une tour carée de fortification fut arrachée de ses fondements et un effondrement total la menaçait du temps de l'inspection par l'auteur. Les fortifications étaient endommagées sur d'autres endroits aussi.

Cette triste revue des dégâts qui sont parfois irréparables, est suivie par un nombre de rapports nous informant des travaux de restauration des monuments et publiés dans le même journal. Nous avons déjà mentionné la restauration des Colonnes de St. Georges près de Novi Pazar. *M. Sl. Nenavidović* nous informe (pp. 112—114) des travaux de sauvetage entrepris dans l'église de Gradac qui date, comme on sait, du XIII^{ème} siècle. Les ruines étaient couvertes avant la guerre par un toit improvisé en bois qui devait les mettre à l'abri du mauvais temps. Ce toit est tombé en pourriture et au lieu de protéger l'édifice le menaçait par l'écoulement des eaux. *M. Br. Vulović* rapporte (pp. 115—116) les travaux de sauvetage aux monastères de Žiça, Arilja, Banja, Mileševo, l'église patriarcale de Peć, Dečani et Gračanica. Dans tous ces cas il s'agissait de réparations de dégâts minimes

et de travaux de maintien. Aucun de ces monuments, à l'exception de Žiča, n'as souffert de grandes pertes. Dans le 2nd numéro de ce journal *M. Voj. Damjanović* rapporte (pp. 65—82) les restaurations des églises de Studenica et avant tout de la petite église de St. Nicolas, dans laquelle on a découvert avant la guerre des fresques du XIII^{ème} siècle, et de deux autres églises connues de Studenica. Il est naturel qu'au cours de ces travaux on fait de petites découvertes relatives à l'état original du monument. *M. Sl. Nenavidović* continue maintenant à travailler à la conservation importante des murailles de l'église de Gradac, au cours de laquelle il a fait de nombreuses découvertes éclaircissant l'histoire de la construction de l'église et tout spécialement sa presque entière reconstruction par Hélène d'Anjou, la femme de Uroš I, reconstruction à laquelle ont pris part des architectes du littoral qui ont introduit dans l'édifice beaucoup d'éléments gothiques.

Nous rappelons que ces informations concernent seulement les monuments qui se trouvent sur le territoire de la République fédérative serbe et non les monuments macédoniens.

J. Myslivec / Prague.

Une nouvelle édition de l'œuvre de Constantin Porphyrogénète «*De administrando imperio*». — La byzantinologie a un besoin urgent des éditions critiques des sources byzantines. Ainsi par exemple l'œuvre de Constantin Porphyrogénète: *De administrando imperio*, qui nous a conservé tant d'informations précieuses et importantes sur l'histoire ancienne des Russes, des Magyars etc., n'était accessible que dans l'édition déjà vieillie de Bekker (1840). L'illustre historien anglais J. B. Bury et le philologue regretté magyar R. Vári songeaient déjà à l'édition nouvelle du texte grec, mais leurs plans n'ont pas été réalisés. Il y a vingt ans environ que le professeur de l'Université de Budapest, Gy. Moravcsik, a commencé à faire des études préalables pour préparer une édition critique nouvelle, mais les circonstances n'étaient pas favorables à l'imprimer jusqu'à ce temps. Maintenant, l'étude se trouve déjà sous presse et paraîtra encore en 1949 à Budapest dans la collection de l'éditeur „Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται“. Cette édition nouvelle contient une introduction détaillée en anglais, le texte grec suivi de la traduction anglaise, faite par le professeur l'Université de Londres R. J. H. Jenkins, ainsi que les index.*

R.

* L'oeuvre a paru dans les derniers jours.

БИБЛИОГРАФИЯ

BIBLIOGRAPHY

BIBLIOGRAPHIE

Rédacteur en chef: M. Paulová. Collaborateurs: D. Angelov (D. A.), A. Boehr-van Rijnbach (A. B. R.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (Dim.), A. Dostál (A. D.), A. Elian (A. E.), A. Florovskij (Fl.), A. Frolow (A. F.), M. Gyóni (M. Gy.), J. M. Hussey (J. M. H.), T. Manteuffel (T. Mant.), J. Myslivec (jm.), Г. Острогорский (Г. О.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), Sv. Radojčić (Sv. R.), F. Sbordone (Sb.), B. Zástěrová (Zst.).

Les auteurs sont priés de bien vouloir envoyer leurs travaux à la rédaction de *Byzantinoslavica*, Národní třída 5, Prague I. S' il s'agit de tirages à part, il faut indiquer le titre, la tomai-son, l'année et les pages de la revue où le texte a été publié.

Rédaction.

1. LITTÉRATURE ET FOLKLORE

A. Littérature scientifique.

P. CHARANIS, *A Greek Source on the Origin of the First Crusade*. *Speculum* 24 (1949) 93—95. — A passage from the *Synopsis Chronike* which shows that Alexius I played an important role in bringing about the First Crusade. P. Ch.

MGR. CHRYSANTHOS, Βησσαρίωνος προσφώνημα πρὸς τὸν εὐσεβεστάτον βασιλέα τῆς Τραπεζοῦντος Ἀλέξιον τὸν Μέγαν Κομνηνόν. Athènes, Archives du Pont 1946, pp. 25. — Publication du discours de Bessarion d'après le manuscrit N° 533 de la bibliothèque de St-Marc de Venise ff. 15—23. Selon l'éditeur, le discours date du temps où Bessarion, sur l'ordre de l'empereur byzantin Jean Paléologue (1425—1448) entarna des pourparlers pour une alliance entre Constantinople et Trébizonde contre les Turcs avec le roi de Trébizonde Alexis IV (1417—1429). Cette visite du Bessarion à Trébizonde aurait lieu, selon l'auteur, entre 21 Juillet 1425 et le 12 Novembre 1426. Pap.

CTÉSIAS DE CNIDE, *La Perse. - L'Inde*. Les Sommaires de PHOTIUS. (Ed.) R. HENRY. Bruxelles, Office de Publicité 1947, pp. 99 + 1 pl. + 1 carte. Collection Lebègue, 84. — Compte-rendu: G. GOOSSENS, *Bibliotheca Orient.* V (1948) 179—181. — R. Henry publie ici les résumés de l'Histoire de la Perse et du Traité sur les Indes de Ctésias de Cnide, médecin à la cour du roi perse Artaxerxès II, rédigés par Photius au IX^e siècle. C'est une excellente édition critique, accompagnée de la traduction. Zst.

A. DELATTE, *Les Portulans grecs*. (V. ici p. 151.) — Compte-rendu: C. ASTRUC, *L'Antiquité Class.* XVIII (1949) 241—243; J. DARROUZÈS, *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 288. A. F.

ETHÉRIE, *Journal de voyage*. Texte latin, introduction et traduction d'H. PÉTRÉ. Paris, 1948, pp. 285 (*Sources chrétiennes* 21). — Compte-rendu: G. BARDY, *Rev. d'Hist. Eccl.* XLIV (1949) 207—209. A. F.

G. FLUSSER, *Zpráva o Slovanéch v hebrejské kronice z X. století*. *Český Časopis Hist.* XLVIII—XLIX (1947—1948) 238—241. — Commentaire des renseignements sur les Slaves contenus dans une chronique juive du X^e siècle, le Josippon. L'auteur utilise les informations fournies par Constantin Porphyrogénète. M. P.

J. GILL, *The « Acta » and the Memoirs of Syropoulos as History*. *Orientalia Christ. Period.* XIV (1948) 303—355. — Critique détaillée des deux sources historiques les plus importantes pour l'histoire de l'Union de Florence: les « Actes » officiels, pro-catholiques et les mémoires anticatholiques de Sylvestre Syropoulos. jm.

B. Т. ГОРЯНОВ, *Неизданный анонимный византийский Хронограф XIV века*. — *Виз. Врем.* II (XXVII) (1949) 276—293. — L'auteur publie en original grec et en traduction russe (manuscrit XV—XVI s. à Moscou) le chronographe byzantin, qui contient un récit succinct des événements des années 1218—1352. Fl.

M. GYÖNI, *L'œuvre de Kekaumenos, source de l'histoire roumaine*. *Rev. d'Hist. Comparée* XXIII (1945) 96—180. — Compte-rendu: N. BĂNESCU, *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 191—195. A. F.

HENRI DE VALENCIENNES, *Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*. Publ. par J. LONGNON. Paris, 1948, pp. 134 + 1 carte (Documents relatifs à l'histoire des Croisades, publ. par l'Acad. des Inscr. et Belles Lettres, II). — Compte-rendu: M. BALDWIN, *Speculum* XXIV, 1 (1949) 125—126. A. F.

R. J. H. JENKINS, *Constantine VII's Portrait of Michel III*. *Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres 5^e Série* XXXIV (1948) 71—77. — Constantin Porphyrogénète s'est inspiré de Plutarque, son auteur favori, pour tracer le portrait de Michel III. L'auteur note un parallélisme incontestable entre la Vie de Marc Antoine et la *Vita Basilii*. D'autres traits ont dû être tirés de la Vie de Néron, aujourd'hui perdue mais dont nous pouvons nous faire une idée d'après Tacite et Suétone, qui, eux, étaient certainement inaccessibles à Constantin VII. A. F.

R. J. H. JENKINS, *The Supposed Russian Attack on Constantinople in 907: Evidence of the Pseudo-Symeon*. *Speculum* 24 (1949) 403—407. — Cites a passage of the Pseudo-Symeon which is considered to allude to the Russian attack on Constantinople in 907. P. Ch.

E. KRIARAS, *Ζητήματα τῆς Θεωρίας τοῦ Ἀβραάμ (χρονολόγησις — ὁ ποιητής)* *Herakleion Crète, A. Kalokairineios* 1948, pp. 54. Pap.

E. Э. ЛИПШИЦ, *Византийский ученый Лев Математик (Из истории византийской культуры в IX в.)*. *Виз. Врем.* II (XXVII) (1949) 106—149. — Après avoir donné une analyse critique des travaux sur Léon le Mathématicien (IX^e siècle) et une revision de sa biographie, l'auteur trace un tableau détaillé de l'évolution de la science en Byzance. Fl.

R. J. LOENERTZ, *Les recueils de Lettres de Démétrius Cydonès*. *Studi e Testi* 131. Città del Vaticano, 1947, pp. XIV, 140. — Comptes-rendus: M. CANDAL, *Orientalia Christ. Period.* XV (1949) 213—215; A. S., *Boll. della Badia Greca di Grottaferrata* N. S. I (1947) 250—252. jm.

R. J. LOENERTZ, *Écrits de Macaire Macrès et de Manuel Paléologue dans les mss. Vat. gr. 1107 et Crypten. 161*. *Orientalia Christ. Period.* XV (1949) 185—193. — A la liste des écrits de Macaire Macrès, établie par L. Petit (DTC IX, 2) et A. Ehrhard (Überlieferung), l'auteur ajoute quatre ouvrages dont trois ont été, jusqu'ici, attribués à Manuel Paléologue. jm.

С. С. МАЛХАСЯНЦ, *Историк Себеос (Аноним и Марабас Мцурнийский)*. *Виз. Врем.* II (XXVII) (1949) 94—105. — L'Histoire de l'évêque arménien Sébéos de Bahratuni (début du VII^e s.) devait contenir, à l'origine, plusieurs fragments que l'on considère à tort comme l'œuvre indépendante d'un anonyme. Il est à noter, d'autre part, que Sébéos connaissait la Chronique de Moïse de Khoren, ce qui permet d'affirmer que celle-ci avait été composée avant 661 (sans doute au V^e s., ainsi que l'auteur l'a démontré dans d'autres publications). Fl.

E. MIONI, *I „κοντάκια“ di Gregorio di Siracusa*. Boll. della Badia Greca di Grottaferrata. N. S. I (1947) 202—209. — Quelques hymnes, récemment découverts, dont l'auteur est l'hymnographe byzantino-italien Grégoire de Syracuse, peut-être du VII^e siècle ou du début du VIII^e siècle. jm.

E. MIONI, *I Kontakia inediti di Giuseppe Innografo*. Boll. della Badia Greca di Grottaferrata, N. S. II (1948) 87—98 et 177—192. — L'auteur donne les biographies de Joseph l'Hymnographe Sicule et de Joseph de Thessalonique et publie quatre κοντάκια inédits dédiés, semble-t-il, à St-Ignace Patriarche, à St-Grégoire Décapolite, à St-Barthélemy Apôtre et aux St-Nazaire, St-Gervais, St-Protais, St-Celse. Quelques remarques sur les κοντάκια déjà publiés par Pitra. Sb.

Ш. И. НУЦУБИДЗЕ, *Тайна Псевдо-Дионисия Ареопагита*. Известия Института языка, истории и материальной культуры им. академика Н. Я. Марра, XIV (1944) 1—55. — Compte rendu: Л. МЕЛИКСЕМ-БЕК, Виз. Врем. II (XXVII) (1949) 373—375. М. Р.

J. RAMBOUKIS, *Τοῦ πρωτοσεβαστοῦ καὶ πρωτονοταρίου Μιχαὴλ Παναρέτου. Περί τῶν τῆς Τραπεζοῦντος βασιλέων τῶν μεγάλων Κομνηνῶν, ὅπως καὶ πότε καὶ πόσον ἕκαστος ἐβασίλευσε*. Athènes, 1947, pp. 62. — Édition nouvelle, précédée d'une introduction et enrichie de notes, de la chronique de Michel Panaretos, dignitaire de l'empire de Trébizonde. Il s'agit de la source principale de l'histoire de cet empire pour la période de 1204 à 1426. Suivant J. P., Panaretos en serait le seul auteur: le texte daterait de la deuxième moitié du XIV^e siècle ou du début du XV^e. Pap.

Н. В. ПИГУЛЕВСКАЯ, *Первосточники истории кушито-химьяритских войн (К истории торговли и дипломатии Византии на Востоке)*. — Виз. Врем. II (XXVII) (1949) 74—93. — Aperçu des sources épigraphiques et des données des chroniques byzantines, syriennes, arabes et éthiopiennes; l'auteur s'arrête surtout sur trois sources, les plus importantes pour l'histoire de l'Arabie méridionale dans la première moitié du VI^e siècle, — l'épître de Syméon Beth-Aršam, la chronique publiée en 1924 sous le titre de « Livre des Himjarites » et la légende du martyr Arethas. Fl.

PTOLÉMÉE, *Lettre à Flora*. Texte, traduction et introduction de G. QUISPÉL. Paris, s. d., pp. 100. (Sources Chrétiennes, 24.) A. F.

G. SCHIRO, *Stefano italo-greco. I. Sua patria e sua epoca. II. La questione degli Stefani. III. Gli inni. IV. I codici. V. La metrica e i testi*. Boll. della Badia Greca di Grottaferrata, N. S. I (1947), 39—50; 65—81; 155—178; 210—219; II. (1948) 3—25. — Étude sur l'hymnographe italo-grec, Étienne, dont l'activité doit être localisée, semble-t-il, à Grottaferrata, au XII^e s. L'existence de cet auteur était inconnue jusqu'ici. jm.

E. ŠIMEK, *Datování Ptolemaiovy Hyfégése*. Historica Slovaca II. Eisnerov sborník. Bratislava, Slov. akad. vied a umení 1947, pp. 111—121. — Étude analytique sur la datation de l'Hyphégése du Ptolémée. L'auteur la date de 135—142 après J. Ch. M. P.

B. TATAKIS, *La philosophie byzantine*. Paris, 1949, pp. VII, 323 (É. BRÉHIER, *Histoire de la Philosophie*, 2^e fasc. suppl.). A. F.

W. TILL, *Koptische Rezepte*. Bull. de la S-té d'Archéol. Copte XII (1946—1947) 43—55. — Extraits de papyrus médicaux coptes de la collection de Vienne. A. F.

E. TURDEANU, *La littérature bulgare* (V. ici p. 157). — Compte rendu: L. GALDI, Rev. d'Hist. Comparée, N. S. VII (1948) 135—137. A. F.

A. VAILLANT, *La « Terre de Trojan »*. Rev. des Études Slaves XXIV (1948) 179—180. — La forme земли Троянци, dans le vers 152 du Slovo d'Igor, n'est pas un locatif sans préposition, « sur la terre de Troja » (ou Truja, nom d'une ville) mais un datif. Il faut entendre « pour la terre de Trojan » (= la Russie). A. F.

A. VAILLANT, *La préface de l'Évangélaire vieux-slave*. Rev. des Études Slaves XXIV (1948) 5—20. — Analyse et identification du texte du « Feuille macédonien », édité par Sreznevskij. Il doit s'agir d'un fragment de la préface de Constantin-Cyrille à son Évangélaire. Le texte original en a été pensée et écrite en grec. Jean l'Exarque s'en serait inspiré dans la préface à sa traduction de Jean Damascène (jusqu'ici, c'est le contraire qui a été soutenu). Un commentaire exhaustif fournit à A. V. l'occasion de définir la façon dont le premier traducteur des Évangiles en slave avait envisagé son œuvre. A. F.

M. M. WAGNER, *A Chapter in Byzantine Epistolography: The Letters of Theodoret of Cyrus*. Dumbarton Oaks Papers 4 (1948) 119—183. — A treatment of the Letters of Theodoret of Cyrus from the point of view of their literary form. V. ici p. 298. P. Ch.

L. G. WESTERINK, *Michael Psellus. De omnifaria doctrina. Critical text and introduction*. Nimègue, Centrale Drukkerij N. V. 1948, pp. 111. — Édition critique précédée d'une introduction où l'auteur tente d'identifier les sources de la compilation de Psellos. — Compte-rendu: J. DARROUZÈS, Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948) 287. M. P.

B. Littérature populaire.

A. И. ДРОБИНСКИЙ, *Русь и восточная Европа во французском средневековом эпосе*. Исторические Записки № 26 (1948) 95—127. — Analyse détaillée des renseignements fournis par les chansons de geste françaises (X^e—XIV^e ss.) sur la Russie et l'Europe Orientale (les Slaves, les Tartares, les Turcs etc.) ; quelques pages sont consacrées aux mentions de Byzance contenues dans les mêmes textes. Fl.

La Geste du prince Igor', épopée russe du douzième siècle. Texte établi, traduit et commenté sous la direction d'HENRI GRÉGOIRE, de R. JAKOBSON et de M. SZEFTTEL, assisté de J. A. JOFFE. Annuaire de l'Institut de Phil. et d'Hist. orientales et slaves VIII (1945—1947). Vol. offert à MICHEL ROSTOVITZEFF. New York, 1948, pp. 383. — Compte-rendu: A. DOSTÁL, v. ici p. 275. M. P.

C. Folklore.

R. L. WOLFF, *Footnote to an Incident of the Latin Occupation of Constantinople: The Church and the Icon of the Hodegetria*. Traditio 6 (1948) 319—328. — An "investigation into the history of the icon of Hodegetria, of the legend which surrounded it, and of the church in which it had originally been enshrined." P. Ch.

2. MANUSCRITS ET DOCUMENTS (PAPYROLOGIE)

P. COLLOMP ET SES ÉLÈVES. Papyrus grecs de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. Paris, 1948, pp. IV, 44. (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg 97.) — Compte rendu: M. HOMBERT, L'Antiquité Class. XVIII (1949) 219—220. A. F.

O. CULLMANN, *Die neueste Papyrusfunde von Origenestexten und gnostischen Schriften*. Theol. Zeitschr. V, 2 (1949) 153—157. — Compte rendu de la découverte importante de papyrus près de Tura (1941) non loin du Caire et près de Nag'Hammadi (1946—47) en Égypte Supérieure. M. P.

F. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges. 115 Urkunden und 50 Urkundensiegel aus 10 Jahrhunderten. I. Textband, II. Tafelband*. München, Münchner Verlag (F. Bruckmann) 1948, pp. 363 + 128 pl. — Compte-rendu: G. HOFMANN, Orientalia Christ. Period. XV (1949) 216—219. M. P.

Die Gesetze der Langobarden. Übertragen und bearbeitet von F. BEYERLE. Mit einem Glossar von J. SCHRÖBLER. Weimar, H. Böhlau Nachf. 1947, pp. XVI, 508. — Publication annoncée depuis longtemps, et que devait constituer, en Allemagne hitlerienne, le vol. IV. de la collection: Germanenrechte, Texte und Übersetzungen. Sous presse dès 1944. Le texte est basé sur l'édition des Monum. Germ. Hist. (1869). On y a ajouté une traduction allemande et un lexique des termes longobards. — Compte rendu: J. MATUSZEWSKI, *Czasopismo prawno-historyczne* II (1949) 469. M. P.

V. GRUMEL, *Les Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople I.*, 3. (V. ici p. 159). — Compte rendu: E. HERMAN, *Orientalia Christ. Period.* XIV (1948) 430. M. P.

Κατάλογοι τῆς πατριαρχικῆς βιβλιοθήκης. (V. ici p. 195). Compte-rendu: G. HOFFMANN *Orientalia Christ. Period.* XIV. (1948) 201—202. M. P.

V. MOŠIN—A. SOVRE, *Dodatki b grškim listinam Hilandarja.* — *Supplementa ad acta Graeca Chilandarjii.* Akad. znanosti in umetnosti v Ljubljani. Razred za zgodovinske in zemljepisne vede, za filozofijo in filologijo. Ljubljana, 1948, pp. 91 + 5 pl. — Compte-rendu: TH. SATURNÍK, v. ici p. 302. M. P.

Средньевековне латинске повелѣе и буле. (Изд.) А. МИЛОШЕВИЋ. Историски Записи III (Цетинье 1949) 61—75, 183—200. — Traduction serbe et commentaire des chartes et des bulles latines du Moyen Age, intéressant l'histoire des peuples qui forme la Yougoslavie. M. P.

J. RICHARD, *Nouveaux documents des archives italiennes concernant l'Orient Latin.* Acad. des Inscr. et Belles Lettres, Comptes rendus des séances de l'année 1948, pp. 258—265. — Archives du Vatican et diverses bibliothèques de la Sicile. Noter, en particulier, une série de documents concernant le royaume de Chypre. A. F.

G. SALOMON, *A papyrus from Constantinople (Hamburg Inv. No. 410).* *Journal of Egyptian Archaeol.* 34 (Dec., 1948) 98—108 (+ 1 plate). — S. gives text and translation, with detailed comment on this exhortation to redress the complaints of excessive taxation made by the village of Aphrodite. The papyrus is dated 'with a reasonable amount of certainty' to 547 (548?) — 549 A. D. J. M. H.

J. SCHERER, *Papyrus de Philadelphie.* Le Caire, 1947, pp. XIV, 141 + VIII pl. (Publications de la Société Fouad I de Papyrologie: Textes et Documents VII). — Compte rendu: M. HOMBERT, *L'Antiquité Class.* XVIII (1949) 216—218. A. F.

SOCIÉTÉ FOUAD I^{er} DE PAPYROLOGIE. *Études de Papyrologie VII.* Le Caire, 1948, pp. 112 + 1 pl. hors texte. A. F.

R. TAUBENSCHLAG, *Papirusy i pergminy ze wschodnich prowincji państwa rzymskiego poza Egiptem.* *Czasopismo prawno-historyczne* II (Poznań 1949) 419—426. — L'auteur dresse une liste de papyrus et parchemins de caractère juridique des provinces Orientales de l'empire Romain autres que l'Égypte. M. P.

H. TRENKOV, *Bulgarian Bibliography.* *Slavonic and East Europ. Rev.* 27 (No. 68, Dec., 1948) 259—277. — Cited here for references to MSS collections and special bibliography on medieval material. J. M. H.

3. BIBLIOTHEQUES ET ARCHIVES

M. RICHARD, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs.* Publication de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes I. Paris, 1948, pp. XV, 131. — L'Association des Études Grecques a décerné un prix à cette utile publication. — Compte rendu: F. L. CROSS, *Journal of Theol. Studies* 50 (1949) 232—233. A. F.

4. LANGUE, MÉTRIQUE ET MUSIQUE

P. АЧАРЯН, *Греческие заимствования в армянском языке*. Виз. Врем. II (XXVII) (1949) 308—312. — Le spécialiste de l'histoire de la langue arménienne et l'éditeur d'un grand vocabulaire étymologique (7 vols. 1926—1932) donne ici un bref aperçu des résultats de ses recherches sur l'influence grecque sur la langue arménienne. Tous les emprunts des mots sont postérieures à la christianisation de l'Arménie. Fl.

CH. ANGUELOMATIS, *Πρωτοπόροι τοῦ δημοτικισμοῦ στὸ Βυζάντιο*. *Elliniki Dimiourgia* (1948) No. 7, 8, 9. Pap.

G. BÁRCZI, *Régi magyar nyelvjárások*. — *Anciennes dialectes hongrois. Budapest, Néptudományi Intézet 1947, pp. 32. (Tirage à part du manuel *A Magyar Népkutatás kézikönyve*). — En examinant les dialectes des Hongrois de la conquête arpadienne et de l'époque arpadienne, l'auteur utilise les monuments sporadiques trouvés chez Constantin Porphyrogénète et dans la lettre de fondation du Veszprémvölgly. M. Gy.

M. CHADZIATHANASIOU, *Αἱ βάσεις τῆς βυζαντινῆς μουσικῆς*. Stamboul, 1948, pp. 58. Pap.

Б. ГЕРОВ, *Латинско-гръцки лексикални взаимоотношения в надписите от балканските земи*. Годишник на Софийския Университет, Ист. филол. факултет, Ч. I: XLIII (1945—1946) 1—88; Ч. II: XLIII (1946—1947) 88—129. — Ouvrage très important pour l'histoire de la romanisation de la Péninsule Balkanique du I^{er} jusqu'à la fin du VI^e siècle. D. A.

Gy. GYÖRFFY, *A kun és komán népnév eredetének kérdése*. — *Le problème de l'origine du nom du peuple « kun » et « komán ». *Antiquitas Hungarica* 2 (1948) 158—176; tirage à part: Budapest, Néptudományi Intézet 1948, pp. 19. — Pour développer le problème, l'auteur utilise les monuments linguistiques et les données historiques des sources byzantines. M. Gy.

SP. A. PAGOULATOS, *Οἱ Τσάκωνες καὶ τὸ περὶ τῆς κτίσεως τῆς Μονεμβασίας Χρονικόν*. Athènes, 1947, pp. 80. — Compte-rendu: P. CHARANIS, v. ici p. 92—93. M. P.

R. PALIKAROVA-VERDEIL, *La musique byzantine chez les Slaves, Bulgares et Russes au IX^e et X^e siècles*. V. ici p. 268—274. M. P.

K. PAPADIMITRIOU, *Μελωδικαὶ ἀσκήσεις βυζαντινῆς μουσικῆς*. Athènes, 1946⁴, pp. 95. Pap.

M. PAPAIOANNOU, *Γόλος-Βόλος καὶ τὰ συγγενῆ πρὸς αὐτὸν σλαβικὰ τοπωνύμια τῆς Ἑλλάδος*. Athènes, 1947. — Contribution à l'étude des noms des lieux de Thessalie de la provenance Slave. Pap.

L. TARDO, *L'Ottoèco nei manoscritti melurgici*. Bol. della Badia Greca di Grottaferrata, N. S. I. (1947) 26—38; ibid. 133—143; II. (1948) 26—44. — Parties de la préface de l'œuvre en préparation: Ὁκτώηχος. *Antica Semiografia bizantina e trascrizione in notazione figurata*, avec la transcription de quelques exemples en notation musicale moderne. jm.

A. VAILLANT, *Manuel du vieux slave*. Paris, 1948, t. I: Grammaire, pp. 369; t. II: Textes et Glossaire, pp. 127 (Collection de manuels publiée par l'Institut d'Études Slaves VI) — Compte rendu: A. MAZON, *Rev. des Études Slaves* XXIV (1948) 190—192. A. F.

A. VAILLANT, *La ville de Perejaslavl'*. *Onomastika* II, 2 (1948) 111—112. — La Chronique de Kiev donne, au XII^e siècle, une interprétation légendaire du nom de la ville Perejaslavl', près du Dnepr. Il s'agirait, en réalité, d'un souvenir des relations russo-

bulgares antérieures à 972, la toponymie tirant son origine de Preslav > Прѣславъ. — Compte rendu: H. ŁOWMIANSKI, *Przegląd Hist.* XXXIX, 1 (1949) 22. A. F.

F. VISCIDI, *I prestiti latini nel greco antico e bizantino*. Pubblicazioni della Facoltà di Filosofia dell' Università di Padova XXII. Padova, 1944, pp. 68. — Auteur utilise les dictionnaires d'Étienne, de Du Cange, de Sophocle, et les index de Magie, Wessely, Meinersmann etc., pour établir les différentes catégories des vocables latins qui ont passé en grec entre le III^e et le II^e siècle avant J.-Chr. et au XI^e s. après J.-Chr. Sb.

E. WELLESZ, *A History of Byzantine Music and Hymnography*. Oxford, Clarendon Press 1948, pp. XIV, 358 + frontispice + 5 plates. — An important introduction both from the historical and the practical points of view. J. M. H.

5. THÉOLOGIE

A. Littérature théologique.

SIR HAROLD BELL, *Popular religion in Graeco-Roman Egypt*. I. The Pagan Period. *Journal of Egyptian Archaeol.* 34 (Dec., 1948) 82—97. — Based mainly on Greek private letters in the principal collections of papyri. (To be followed by II. The Christian Period.) J. M. H.

M. CANDAL, *El «Teófanés» de Gregorio Pálamas (I)*. *Orientalia Christ. Period.* XII (1946) 238—261. — Dans cette première étude sur la gnoséologie de Grégoire Palamas, l'auteur analyse le fameux dialogue «Théophanès». jm.

M. CANDAL, *Origen ideológico del palamismo en un documento de David Dishypatos*. *Orientalia Christ. Period.* XV (1949) 85—125. — Édition du traité de David Dishypatos sur l'origine de «l'hérésie de Barlaam» du Cod. Monac. gr. 508 s. XIV^e. M. C. met en lumière l'intérêt que ce texte présente pour l'histoire de la formation des idées palamites. jm.

J. DANIELLOU, *Origène*. Paris, 1948, pp. 310. — Compte-rendu: R. CADIOU, *Rev. des Études Grecques* LXI (1948) 515—517. A. F.

R. DEVREESE, *Essai sur Théodore de Mopsueste*. (Studi e Testi 141). Biblioteca Apost. Vaticana, 1948. — Rev. by G. W. H. LAMPE, *Journal of Theol. Studies* 50 (July—Oct, 1949) 224—7. J. M. H.

W. DUFF MCHARDY, *The Text of Acts in James of Edessa's Citations and in the Cambridge Add. MS. 1700*. *Journal of Theol. Studies* 50 (1949) 186—7. — It was suggested (ibid. 43, 168—73) that James of Edessa's citations may preserve the original text. The importance of J. is confirmed by an examination of the Cambridge Add. MS. 1700. J. M. H.

E. T. DUNKAN, *Baptism in the Demonstration of Aphrates the Persian Sage*. Washington, 1945, pp. XXVI, 158. (The Catholic University of America. Studies of Christian Antiquity 8). — Compte-rendu: D. H. M., *Irénikon* XX (1947) 351; V. MOREL, *Rev. de l'Hist. Eccl.* XLII (1947) 135—137. A. F.

L. GÁLDI, *Le Psautier Commenté du métropolite Dosithée*. V. ici p. 219. M. P.

I. HAUSHERR, *Le Météricon de l'abbé Isaïe*. *Orientalia Christ. Period.* XII (1946) 286—301. — Analyse d'un monument peu connu de la littérature ecclésiastique byzantine. L'auteur en était le prêtre Isaïe, père spirituel de la nonne Théodore, peut-être la fille d'Isaac II Ange. Le livre, formé d'extraits de vies de saintes, présente une sorte de pendant au Geronikon. jm.

IGNACE d'ANTIOCHE, *Lettres*. Texte grec, introduction, traduction et notes de P. TH. CAMELOT. Paris, Ed. du Cerf 1945, pp. 148. Zst.

L. LEFORT, *Un nouveau «de virginitate» attribué à S. Athanase*. Acad. royale de Belgique. Bull. de la Classe des Lettres, 5^e Série, XXXV (1949) 140. — Note sur deux feuillets en copte sahidique contenant des fragments d'une nouvelle version du «de virginitate» (Paris, B. N.). L'auteur soutient l'attribution à s. Athanase. A. F.

F. X. MURPHY, *Rufinus of Aquileia (345—411): His Life and Works*. Washington, 1945, pp. XVIII, 248. (The Catholic University of America. Studies in Medieval History, N. S., VI). — Compte-rendu: D. O. R., *Irénikon* XXI (1948) 229. A. F.

F. QUATEMBER, *Die christliche Lebenshaltung des Klemens von Alexandrien nach seinem Pädagogus*. Wien, Herder 1946, pp. XII, 163. — Manuel pour les missionnaires destiné à faire connaître les doctrines fondamentales du christianisme d'après le Pédagogue de St-Clément d'Alexandrie. L'intérêt principal de cet ouvrage réside dans l'analyse du texte de St-Clément. — Comptes-rendus: R. JANIN, *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 290; J. ORTIZ de URBINA, *Orientalia Christ. Period.* XIV (1948) 425—426. M. P.

G. F. REILLY, *Imperium and Sacerdotium according to St. Basil the Great*. Washington, 1945, pp. XX, 160 (The Catholic University of America. Studies on Christian Antiquity 7). — Compte-rendu: D. H. M., *Irénikon* XX (1947) 351. A. F.

M. ROUËT de JOURNAL, *Textes ascétiques des Pères de l'Église*. Fribourg (Bade) 1947, pp. XVI, 584. — Compte rendu: R. GUILLAND, *Rev. des Études Grecques* LXI (1948) 328—329. A. F.

M. SPANNEUT, *Recherches sur les Ecrits d'Eustathe d'Antioche, avec une édition nouvelle des fragments dogmatiques et exégétiques*. Mémoires et Travaux des Facultés Catholiques de Lille, 1948. — Rev. by F. L. CROSS, *Journal of Theol. Studies* 50 (July—Oct., 1949) 229—233. J. M. H.

J. W. SWEETMAN, *Islam and Christian Theology. A Study of the Interpretation of Theological Ideas in the two Religions*. Part I, Vol. II: *The Theological Position at the Close of the Period of Christian Ascendancy in the Near East*. London and Redhill, The Lutterworth Press 1947, pp. VIII, 286. Lutterworth Library XX, Missionary Research Series 7. — Compte-rendu: H. H. ROWLEY, *Bibliotheca Orientalis* VI (1949) 66—67. — The author discusses the relation between the main theological ideas as they are found in Christianity and in Islam during the period indicated in the title. Zst.

THÉOPHILE D'ANTIOCHE, *Trois livres à Autolycus*. (V. ici p. 165.) — Compte-rendu: E. des PLACES, *Rev. des Études Grecques* LXI (1948) 517—518. A. F.

P. TREMBELAS, *Ὅποιος ἐμφανίζεται ἐν ταῖς ἐπιστολαῖς τοῦ Γρηγόριος ὁ Θεολόγος*. Athènes, Univ. d'Athènes 1946, pp. 25. Pap.

J. H. WASZINK, *Quinti Septimi Florentis Tertulliani De Anima*, ed. with Introduction and Commentary. Amsterdam, J. M. Meulenhoff 1947, pp. X, 49 + 651. — Un compte-rendu favorable par. V. GRUMEL, *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 283—286. M. P.

B. Hagiographie.

A. ABEL, *La portée apologétique de la «Vie» de St. Théodore d'Edesse*. V. ici p. 229. M. P.

N. H. BAYNES, *The "Pratum Spirituale"*. *Orientalia Christ. Period.* XIII (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) 404—414. — L'auteur montre l'importance du «Pratum spirituale» de Jean Moschus pour l'histoire intérieure de Byzance parce que l'œuvre décrit

véridiquement et, selon les expériences de l'auteur la situation de l'empire vers la fin du VI^e s. et au début du VII^e s. jm.

A. FROLOW, *Le Znamenie de Novgorod: évolution de la légende*. Rev. des Études Slaves XXIV (1948) 67—81. A. F.

F. HALKIN, *Le synaxaire grec de Christ Church à Oxford*. Anal. Bolland. LXVI (1948) 59—90. — Extraits d'un manuscrit de la seconde moitié du XII^e siècle pouvant servir de supplément à l'édition du Synaxaire établie par H. Delehaye. Il s'agit du meilleur représentant « de ces synaxaires nouveau modèle, composés au XII^e siècle et qui s'écartaient encore assez peu de l'ancien type, mais d'où devaient sortir plus tard aussi bien les notices des ménées de Venise que celles des συναξαριστάι en langue vulgaire » (classe M * de l'édition de Delehaye). A. F.

F. HALKIN, *Distiques et notices propres au synaxaire de Chifflet*. Anal. Bolland. LXVI (1948) 5—32. — Un paragraphe spécial est réservé à la Vie de s. Triphylios de Chypre, composée comme un texte hagiographique indépendant. Parmi les autres notices, notons celles du 4 et du 13 août, relatives à l'impératrice Irène et au monastère du Pantocrator dont elle fut la fondatrice. Leur présence fait admettre à H. que le synaxaire aurait été rédigé pour l'usage des moines du Pantocrator. A. F.

Three Byzantine Saints (V. ici p. 167). — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948) 286—287; A. H. M. J(ones), English Hist. Rev. 64 (No. 250, 1949) 122; J. M. HUSSEY, Journal of Theol. Studies 50 (No. 197—198, 1949) 90—91. M. P.

F. TAILLIEZ, *Qui est Saint Alexis?* Orientalia Christ. Period. XI (1945) 216—222. — Commentaire polémique à l'article portant le même titre et publié par L. Herrmann dans l'Antiquité Class. XI, 235—241. jm.

C. Apocryphes.

D. Dogmatique, liturgie etc.

M. CANDAL, *Origen ideológico del Palamismo en un documento de David Disípato (s. XIV)*. Miscelánea de la Pontificia Universidad de Comillas (Santander) 1. Número conmemorativo del Cincuentenario de la Universidad Pontificia de Comillas: 1892—1942 (1943), pp. 489—525. — Compte-rendu: B. SCHULTZE, Orientalia Christ. Period. XII (1946) 401—402. jm.

F. M. GOEMANS, *Het Algemeen Concilie in de Vierde Eeuw*. Nimègue, Dekker et van de Vecht 1945, pp. XVIII, 324. — Compte-rendu: D. T. B., Irénikon XX (1947) 358—359. — L'auteur suit le développement des connaissances du dogme trinitaire. Il essaie de préciser les notions dogmatiques et avant tout celle du Concile général au IV^e siècle dans les actes des conciles, dans les ouvrages des Pères de ce siècle et des autres auteurs contemporains. Zst.

M. JUGIE, *De forma Eucharistiae. De Epiclesibus eucharistici*. Roma 1943, pp. 143. — Compte-rendu: A. RAES, Orientalia Christ. Period. XII (1946) 402—405. jm.

C. KOROLEVSKIJ, *Il rito italo-bizantino dei secoli X—XIV. Studio storico e liturgico*. — Bol. della Badia Greca di Grottaferrata. N. S. I. (1947) 5—16; 144—154; II. (1948) 76—86. — Premier chapitre d'une étude bien documentée sur la forme de la liturgie byzantine en Italie jusqu'à l'Union de Florence.

TH. KSYDIS, *Τὰ κείμενα στὸν ὄρθρο τῶν παθῶν καὶ τῆς Ἀναστάσεως*. Athènes, 1948, pp. 38. Pap.

TH. KSYDIS, Ἀνδρέας ὁ Κρήτης ὁ πρῶτος, κανονογράφος. *Nea Hestia* 45 (Athènes 1949) 292—298. — Analyse littéraire et esthétique du grand canon et d'autres canons et triodes d'Andréas de Crète. Pap.

M. MARX, *Incessant Prayer in Ancient Monastic Literature*. Rome, 1946, pp. XII, 108. — Comptes-rendus: D. O. R., *Irenikon* XIX (1946) 444; L. TH. LEFORT, *Le Muséon* LX (1947) 295—296. A. F.

T. MINISCI, Le preghiera ὁπισθάμβωνοι dei codici criptensi. *Bol. della Badia Greca di Grottaferrata*. N. S. II (1948) 65—75; 117—126. — Contribution, encore inachevée, à l'histoire de la liturgie eucharistique qui nous fait connaître le texte de plusieurs prières contenues dans des manuscrits du X^e au XIV^e s. de Grottaferrata. jm.

J. PANAGOPOULOS, Ἡ σιμωνία κατὰ τὸ δίκαιον τῆς ὀρθοδόξου ἀνατολικῆς καὶ τῆς Δυτικῆς ἐκκλησίας. Athènes, 1946, pp. 100. — Exposé du droit canon byzantin sur le cas de Simonie. Pap.

A. RAES, *Aux origines de la fête de l'Assomption en Orient*. *Orientalia Christ. Period.* XII (1946) 262—274. — Contribution à l'étude de la question délicate de l'origine de la fête de l'Assomption. L'auteur montre qu'au V^e siècle seuls les Syriens et les Coptes célébraient la mort de la Vierge. On ignore à quelle époque cette fête a été introduite dans le calendrier byzantin. jm.

A. RAES, *Introductio in liturgiam orientalem* (V. ici p. 169). — Compte-rendu: M. SO. LOVYJ, *Anal. Ordinis S. Basilii Magni*, Series II., sect. II., vol. I (VII), fasc. 1 (1949) 192—194. jm.

R. D. RICHARDSON, *Eastern and Western Liturgies: The Primitive Basis of their Later Differences*. *The Harvard Theol. Rev.* 42 (1949) 125—149. — Develops the thesis "that the bread-recitals and views of consecration and sacrifice which are distinctive of the West and of the East are organically related in each type of liturgy, and that those of the East were developed from a symbolic breaking and offering of bread rather than from any New Testament account of the Last Supper." P. Ch.

S. SALAVILLE, *Messe et Communion d'après les Typika monastiques byzantins du X^e au XIV^e siècle*. *Orientalia Christ. Period.* XIII (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) 282—298. — L'analyse des typica monastique permet à l'auteur de montrer que les moines étaient tenus de communier fréquemment. jm.

J. VAJS, *Najstariji brvatskoglagolski misal s bibliografskim opisima svih brvatskoglagolskih misala*. Djela Jugoslavenske Akademije znanosti i umjetnosti, knjiga 38. Zagreb, 1948, pp. IX, 173 + 6 reprod. phototypiques du manuscrits. — L'auteur donne d'abord une revue des manuscrits du Missel du XIV^e s., de quelques manuscrits du XV^e s. et des missels imprimés aux XV^e et XVI^e s. Ensuite il décrit le manuscrit du Missel du Vatican Illir. 4 et éclaire son histoire. S'appuyant des faits linguistiques du texte, il constate que le Missel du Vatican Illir. 4 a été écrit dans le pays d'Omišaj (ou de Vrbnik) et souligne quelques traits de son lexique et de sa graphique. Il ajoute l'édition des textes choisis du Missel du Vatican Illir. 4. Travail très important pour l'histoire du missel slave et pour les questions liturgiques. A. D.

YASSÄ ʿABD AL-MASĪḤ, *The Hymn of the Three Children in the Furnace*. *Bull. de la S-té d'Archéol. Copte* XII (1946—1947) 1—15. — Texte grec de l'hymne des Trois jeunes gens dans la Fournaise d'après un ostracon du Musée copte du Caire. L'auteur donne, en appendice, les versions copte et arabe. A. F.

6. SCIENCES AUXILIAIRES

A. Paléographie, numismatique, sigillographie, héraldique, sphragistique, épigraphie.

R. AIGRAIN, *Sur quelques inscriptions d'églises de l'époque byzantine*. *Orientalia Christ. Period. XIII* (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) 18—27. — L'auteur analyse des inscriptions dédicatoires d'églises byzantines et explique un certain nombre de termes qui s'y rencontrent particulièrement souvent. jm.

M. RADNÓTI-ALFÖLDI, *Az ifjabb Licinius caesarságának kérdéséhez*. — Le problème du caesariat de Licine le jeune. *Antiquitas Hungarica* 2 (1948) 114—120. — L'examen des trois pièces d'or de Nicomédie et leur comparaison avec d'autres émissions numismatiques permet d'affirmer que Licinius avait essayé d'élever son fils au rang de César dès 314. M. Gy.

R. A. G. CARSON, *A Constantinian Hoard from Blyth, Notts*. *Numismatic Chronicle, Sixth Ser. vol. 7, Nos. 27—29* (1948) 179—180. — A hoard of 94 pieces, the bulk of which were issued between A. D. 330 and 333. J. M. H.

S. DUŠANIC, *Srednjevekovni novac srpske Patrijaršije*. *Glasnik Srpske Pravoslavne Crkve XXVII* (1946) 101—104. — L'auteur décrit les exemplaires très rares qui nous ont été conservés des monnaies frappées par le Patriarcat serbe. Jusqu'ici, il n'en existait qu'une dizaine d'exemplaires, dont quelques-uns assez mal conservés. D'après les pièces provenant du dépôt du village de Malo Bonjince, près de Vlasotinci, où on a trouvé quatre exemplaires, on pourrait conclure que ces monnaies ont été frappées entre 1371 et 1427. Sv. R.

A. FROLOW, *Les noms de monnaies dans le typicon du Pantocrator*. V. ici p. 241. M. P.

L. HARDING, *Recent work on the Jerash Forum*. *Palestine Exploration Quarterly* (Jan.—April, 1949) 12—20. — Cited here for references to Byzantine pottery and coins found on the site. J. M. H.

G. HOFMANN, *Unbekannte oder wenig beachtete christliche griechische Inschriften des Mittelalters*. *Orientalia Christ. Period. XIII* (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) 233—238. — L'auteur attire l'attention sur quelques inscriptions qui sont connues des renseignements du missionnaire catholique Alexandre Basilopoulos, présentés en 1627 à la « Propaganda ». jm.

L. HUSZÁR, *Péter király ólombullája*. — * Bulle de plomb du roi de Hongrie Péter (Pierre). *Magyar Múzeum* 3 (1947) 13—16, 42. — Cette bulle de plomb du roi Pierre (1038—1041, 1044—1046) trouvée dans les environs de Kecskemét, imite probablement la bulle de plomb du roi Saint Étienne (1001—1038). La disposition verticale de l'inscription au verso témoigne peut-être d'une influence byzantine. M. Gy.

N. KLIRIDIS, Συμβολή στην Ἱστορία τῆς Πιτσιλιᾶς. — Ἡ μὲν τοῦ Μεγάλου ἀρχοῦ. — Παλαιογραφικά. Nikosia (Chypre), 1948. Pap.

Д. КРЪНДЖАЛОВ, Фалшивите четения на Мадарските надписи. *Народна Просвета* 6 (1949) 18—32. — L'auteur réfute toutes les versions, proposées jusqu'à présent et souligne la nécessité des recherches nouvelles dans ce domaine. D. A.

M. K. KUBINYI, *A ságvári római sírmező egyik sírjában talált varázstábla*. — * Zaubertext auf Silberplättchen. *Archaeol. Értesítő, sér. III, vol. 7—9* (1946—1948) 276—279 + 1 tab. (T. XXXVIII). — Cette plaque d'argent, servant d'amulette, portée enroulée dans un étui, fut trouvée dans une tombe de type chrétien, appartenant à une

femme, sur le champs de sépulture romain de Ságvár. L'auteur publie la découverte et identifie une partie des χαρακτῆρες qui y figurent. M. Gy.

S. G. MERCATI, *Sull'epitafio di Atanasio Masgidas nel monastero del Prodroso presso Serres*. *Orientalia Christ. Period.* XIII (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) 239—244. — L'étude met en lumière le parallélisme du texte de l'épithaphe d'Athanase Masgidas († 1336) à Serrès avec un poème de Théodore Prodrome. jm.

J. G. MILNE, *Finds of Greek coins in the British Isles*. Published on behalf of the Visitors to the Ashmolean Museum. Oxford, Geoffrey Cumberlege 1948, pp. 47. J. M. H.

J. G. MILNE, *Report on the Coins found at Antinoë in 1914*. *Numismatic Chronicle*, Sixth Ser., vol. 7, Nos. 27—29 (1948) 108—114. — 34 coins of the Constantinian period probably deposited in A. D. 326; 110 coins, all but one Byzantine of the mint at Alexandria Justinian I — Heraclius, probably a currency hoard formed early in Heraclius' reign; a number of miscellaneous coins found singly. J. M. H.

J. W. E. PEARCE, *Aes Coinage of Valentinian I: the Evidence from Hoards*. *Numismatic Chronicle*, Sixth Ser., vol. 8, Nos. 29—30, Pts 1—2 (1948) 66—77. — P. attempts to show how Valentinian's schemes for the government of the partitioned empire and for unity with leadership in the west were reflected in the bronze coinage struck. J. M. H.

B. W. PEARCE, *Twenty Roman Coins from Verulamium*. *Numismatic Chronicle*, Sixth Ser., vol. 8, Nos. 29—30, Pts 1—2 (1948) 88—91 (with fig. in text). — Includes Constantine I, Constantius II, Constans. J. M. H.

American Numismatic Society. — *Museum Notes* II. New York, American Numismatic Society 1947. — Briefly rev. by H. MATTINGLY in the *Class. Rev.* 63 (No. 1, May, 1949) 166. Cited here for mention of the Byzantine acquisitions of the year 1946. J. M. H.

P. STRAUSS, *Un sou d'or inédit de Constantin II Auguste*. *Rev. Numism.*, 5^e Série, X (1947—1948) 127—131. A. F.

F. TAILLIEZ, *Le sceau d'Anne Comnène et deux corrections*. *Orientalia Christ. Period.* XIV (1948) 176—179. — Petite contribution à la sphragistique byzantine qui corrige la lecture de l'inscription sur le sceau d'Anne Comnène proposée par Schlumberger et complète les déductions de G. Buckler, *Anna Comnena. A Study*. Oxford, 1929. jm.

D. TSONTCHEFF, *Sceau de plomb nouvellement découvert de Nicéphore Ducas*. *Rev. Numism.*, 5^e Série, X (1947—1948) 132—133. — Buste de la Vierge orante avec l'Enfant. *Rev. Σφραγῖς Σεβαστοῦ Νικηφόρου τοῦ Δοῦκα ὁῖζαν γένους* (et non ὁῖζανγένους) ἔχοντος ἐκ βασιλείων. Musée de Plovdiv. Faute d'avoir observé qu'il s'agit de deux trimètres iambiques, D. T. n'a pas consulté le répertoire des bulles métriques de V. Laurent 'Ελληνικά VI [1933] 86—87). Il y aurait vu que l'attribution au despote d'Épire Nicéphore Ducas n'est pas soutenable. A. F.

TH. WHITTEMORE, *An Unpublished Byzantine Seal*. *Orientalia Christ. Period.* XIII (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) 376—383. — Description d'un sceau de l'empereur Artavasde (742—743) portant une inscription, écrite en latin. jm.

B. Diplomatique.

J. LONGNON, *Notes sur la diplomatie de l'Empire latin de Constantinople*. Mélanges dédiés à la mémoire de Félix Grat. Paris, 1949, II, 3—18. — Diverses catégories de documents des empereurs latins de Constantinople, leur forme et leur style chronolo-

gique qui se trouve être celui de Pâques. Emprunts aux actes grecs dans la titulature (on notera l'équivalence αὐτοκράτωρ = moderator), dans le ménologe et dans les types des sceaux.

A. F.

C. Chronologie.

M. A. ANASTOS, *Pletho's Calendar and Liturgy*. Dumbarton Oaks Papers 4 (1948) 183—305. — The first part of this study is devoted to an analysis of the sources and the cultural antecedents of the luni-solar calendar and of the liturgical system of Georgius Gemistus Pletho. In the second part, the hypothesis of Pletho's indebtedness to Islam is examined and rejected. — V. ici p. 298.

P. Ch.

7. HISTOIRE

A. Histoire politique.

K. AMANDOS, *Ἱστορία τοῦ βυζαντινοῦ κράτους*. I—II. Athènes, Institut Français d'Athènes 1939—1947, pp. 500; XVII, 455 + 1 carte. — Le premier tome traite l'histoire de l'empire byzantin de 395 à 867, le second de 867 à 1204.

Pap.

Д. АНГЕЛОВ, *История на Византия. Ч. II (1204—1453)*. София, Издателство при «Общ фонд за подпомагане студентите от висшите учебни заведения в България» 1948, № 212, pp. 206. — Manuel pour les étudiants, élaboré en général d'après les ouvrages déjà parus. Toutefois le chapitre sur le despotat d'Épire où l'auteur a utilisé un certain nombre de documents de l'Archevêché d'Ochrida, présente une certaine originalité.

M. P.

F. BABINGER, *Beiträge zur Frühgeschichte der Türkenherrschaft in Rumelien (14.—15. Jahrhundert)*. Südosteuropäische Arbeiten 34. München, 1944, pp. 94 + 1 fig. + 2 pl. + 2 cartes. — Compte-rendu: V. LAURENT, *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 281—283.

M. P.

N. BĂNESCU, *Deux études byzantines*. *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 191—198. — Compte-rendu critique des ouvrages de M. Gyóni, *L'œuvre de Kekaumenos*, source de l'histoire roumaine (*Rev. d'Hist. Comparée* XXIII (1945) 96—180) et d'A. Vasiliev, *The Russian Attack on Constantinople*. Cambridge, Mass. 1946.

A. F.

H. I. BELL, *Egypt from Alexander the Great to the Arab Conquest. A study in the diffusion and decay of Hellenism*. Oxford, Clarendon Press 1948, pp. VIII, 168. — "A small masterpiece of selection, compression and lucid exposition" with an admirable select bibliography. — Rev. by G. D. KILPATRICK, *Journal of Theol. Studies* 50 (1949) 216—219. This gives useful bibliographical addenda, some of which were not available until after the book was finished.

J. M. H.

A. E. R. BOAK, *The Earliest Russian Moves Against Constantinople*. *Queen's Quarterly*, a *Canadian Review* 55 (1948) 308—318. — A popular version of the relations of the Russians to Byzantium down to the reign of Basil II.

P. Ch.

L. BRÉHIER, *Le Monde Byzantin. — I: Vie et mort de Byzance*. (V. ici p. 68—75 et 175). — Compte-rendu: Э. В. УДАЛЬЦОВА, *Виз. Врем.* II (XXVII) (1949) 337—360. — II: *Les institutions de l'empire Byzantin*. Paris, 1949, pp. XVIII, 631 (Bibliothèque de synthèse historique. L'évolution de l'humanité, 32 bis). — Le compte-rendu détaillé dans le vol. suivant.

M. P.

АЛ. БУРМОВ, *Въпроси из историята на прабългарите*. Годишник на Софийския Университет, Ист.-филол. факултет XLIV (1947—1948) 1—37. — Dans la première

partie de cet ouvrage, l'auteur étudie les renseignements contenus dans les sources historiques sur l'apparition des Protobulgares dans la presqu'île Balkanique. Dans la seconde partie, il soumet à une analyse critique quelques-unes des conceptions du prof. V. N. ZLATARSKI sur « l'ancienne Grande Bulgarie » du Khan Kubrat. D. A.

АЛ. БУРМОВ, *Към въпроса за произхода на прабългарите*. Известия на Българското Историческо Дружество XXII—XXIII (1948) 1—42. — L'auteur réfute la thèse, que les Protobulgares étaient des Huns d'origine et, suivant la théorie de N. Marr, il les considère comme un peuple particulier. Tandis que la partie critique de cet ouvrage apparaît très convaincante, la partie constructive ne peut pas être considérée comme tout à fait suffisante au point de vue des données, prises en considération par l'auteur. D. A.

Byzantium: an Introduction etc. Ed. N. H. BAYNES and H. ST. L. B. MOSS (V. ici p. 176). — Rev. by J. M. HUSSEY, *Journal of Theol. Studies* 50 (July—Oct., 1949) 233—236; ici p. 293. J. M. H.

M. CANARD, *L'impérialisme des Fâtimides et leur propagande*. Annales de l'Inst. d'Études Orientales; Fac. des Lettres de l'Univ. d'Alger VI (1942—1947) 156—193. — En ce qui concerne Byzance, la propagande était destinée surtout à l'usage intérieur, dans la mesure où il s'agissait d'un dénigrement systématique des Roums, ennemis toujours faibles et vaincus. Les revers des Byzantins en Sicile, au milieu du X^e siècle, fournissaient, notamment, l'occasion d'exalter la puissance de la nouvelle dynastie islamique. Il n'est pas sans intérêt, pour nous, d'observer, d'autre part, un parallélisme des thèmes généraux de la propagande fâtimide (légitimité du pouvoir de l'imâm, son essence divine, l'universalité de son empire) et de la théorie du pouvoir impérial à Byzance. A. F.

P. CHARANIS, *On the Asiatic Frontiers of the Empire of Nicea*. *Orientalia Christ. Period.* XIII (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) 58—62. — Contribution à la question, pas encore résolue, sur la frontière de l'Est de l'empire de Nicée et surtout à l'hypothèse de Jerphanion relative au corridor entre la Lycaonie et Galatie. jm.

P. CHARANIS, *On the Question of the Slavonic Settlements in Greece during the Middle Ages*. V. ici p. 254. M. P.

S. CIRAC ESTOPAÑAN, *Bizancio y España. El legando de la basilissa Maria y de los despotas Thomas y Esau de Joannina*. I.—II. Barcelona, 1943, pp. VII, 246; 54. Avec cartes et planches. — Compte-rendu: D. TH. B., *Irénikon* XX (1947) 241; G. HOFMAN, *Orientalia Christ. Period.* XIV (1948) 199—200. A. F.

Б. ЦВЕТКОВА, *Българо-византийските отношения през царуването на Теодор Светослава*. Известия на Семинарите при Ист.-филол. факултет на Университета Климент Охридски III (1948), pp. 32. — Aperçu sur les relations bulgaro-byzantines de la fin du XIII^e siècle et du premier quart du XIV^e siècle. D. A.

Б. ЦВЕТКОВА, *Съдбата на Теодор Светослав преди възцаряването му*. Известия на Българското Историческо Дружество XXIII (1948) 40—48. — Précisions chronologiques sur les relations bulgaro-byzantines et bulgaro-tatares entre 1279—1285. D. A.

ХР. М. ДАНОВ, *Западният бряг на Черно море в древността*. Унив. Библиотека № 358. София, 1947, pp. 146. D. A.

CH. DE CLERQ, *Dix siècles d'histoire byzantine* (V. ici p. 176). — Compte-rendu: V. GRUMEL, *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 276. M. P.

A. DIOMIDIS, *Βυζαντινὰ μελέται*. — Β'. Αἱ Σλαβικαὶ ἐπιδρομαὶ καὶ ἡ Πολιτικὴ τοῦ Βυζαντίου. Athènes, Papazissis 1946, pp. 250. — Cette étude traite des incursions et des invasions des Slaves et des Arabes à partir du V^e s. et de leur influence sur l'évolution de la

race et de la langue grecques. Le supériorité de la culture grecque et la force des traditions nationales grecques ont permis aux Grecs de ne pas s'assimiler complètement. Pap.

R. DOLLEY, *A Forgotten Byzantine Conquest of Kypros*. Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 5^e Série, XXXIV (1948) 209—224. — Occupation byzantine de Chypre de 906 à 912 ou 913. A. F.

D. DOLLEY, *Oleg's mythical campaign against Constantinople*. Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 5^e Série, XXXV (1949) 106—130. — L'auteur produit de nouveaux arguments pour démontrer, en accord avec Grégoire et contre Ostrogorsky, que l'expédition des Russes contre Constantinople en 907 n'a pas eu lieu. Seul un traité de commerce aurait été signé en cette année. A. F.

G. GEORGIADIS-ARNAKIS, *Οἱ πρῶτοι Ὀθωμανοί*. — Συμβολή εἰς τὸ πρόβλημα τῆς πτώσεως τοῦ Ἑλληνισμοῦ τῆς Μικρᾶς Ἀσίας. Athènes, 1447, pp. VIII, 246. — L'étude se rapporte à la fin de la civilisation byzantine et à la fondation de l'empire Ottoman. Pap.

P. GOUBERT, *Note sur l'histoire de la Cappadoce au début du XIII^e siècle*. *Orientalia Christ. Period.* XV (1949) 198—201. — Remarques en marge de l'article de R. L. Wolff (OCP XV, pp. 194—197) dont l'objet est de résoudre la question de la frontière entre l'empire de Nicée et le sultanat de Roum au début du XIII^e siècle. jm.

R. GROUSSET, *Histoire de l'Arménie des origines à 1071*. Paris, 1947, pp. 648. A. F.

Gy. GYÖRFFY, *Krónikáink és a magyar őstörténet*. — * Les chroniques hongroises et l'histoire primitive des Hongrois. Budapest, Néptudományi Intézet 1948, pp. 189. — S'appuyant sur une analyse approfondie des sources, l'auteur obtient de nombreux résultats concernant l'histoire primitive des Hongrois. Il utilise très souvent les sources byzantines. M. Gy.

O. HALECKI, *Les trois Romes*. Le Flambeau, 31^e année (1948), N. S. 3, 277—290. M. P.

J. HARMATTA, *Das Volk der Sadagaren: Analecta orientalia memoriae Alexandri Csoma de Kőrös dicata*. Edendo operi praefuit L. LIGETI. Acad. Litterarum Hung. I (1947) 17—28. — L'auteur pense que le peuple sadagare, mentionné dans la *Getica* de Jordanes, est un fragment du peuple des Roxolans (< *satagarayah, « habitants des cent collines »), il les identifie avec le peuple Σαγάδαρες [= Σαδάγαρες] mentionné dans une lettre du Pseudo-Julien, et cherche leur résidence sur le territoire de la Dobroudja, les Ἐκατὸν βουνοί mentionnés beaucoup plus tard par Skylitzès et Anne Comnène. M. Gy.

SIR GEORGE HILL, *A History of Cyprus* (V. ici p. 178). — Favourably rev. by T. S. R. BOASE in *The Antiquaries Journal* 29 (Jan.—April, 1949) Nos. 1—2, 93—4, with interesting supplementary comments on the chapter on 'Literature and the Fine Arts'. Boase points out that the MS. of the *Histoire Générale* (No. 10175, Bibl. Roy. de Belgique) is in illustration and script closely linked with another MS. of the same work, British Museum Add. 15268. — Rev. by V. LAURENT, *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 269—272. J. M. H.

A. KERAMOPOULOS, *Οἱ Ἕλληνες καὶ οἱ βόρρειοι γείτονες*. Athènes, Société pour la diffusion des lettres grecques 1945, pp. 208. Pap.

M. KONSTANDINIDIS, *Ἡ Μεσημβρία τοῦ Εὐξείνου*. T. A.² Athènes, 1945, pp. 173. — Ce livre concerne l'histoire de Messembrie, colonie grecque fondée aux bords occidentaux de la Mer Noire par Mégare au VI^e siècle avant J.—C. dès l'antiquité à travers le moyen âge jusqu'à la domination turque et bulgare. A ce récit historique, l'éditeur a joint

les études et les documents y relatifs. Il faut rappeler notamment l'étude de M. Sotiriou sur l'art des monuments byzantins à Messembrie, dans laquelle M. G. Sotiriou souligne, en étudiant en détail 9 chapelles byzantines de cette ville, l'importance de ces monuments pour l'étude du développement de l'art byzantin au Moyen Âge. Pap.

Д. КРЪНДЖАЛОВ, *Хуни ли сме ние, българите?* Научно-популярна библиотека. София, 1947, pp. 62. — Article polémique contre les partisans de la théorie antislave.

D. A.

Д. КРЪНДЖАЛОВ, *Скица за курс по история на югославянските народи*. София, ч. I (1947); ч. II (1948). — Manuel pour les étudiants. D. A.

SP. P. KYRIAKIDES, *Βυζαντινὰ Μελέται: Οἱ Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ*. Salonica, 1947. M. P.

G. LABUDA, *Pierwsze państwo słowiańskie. Państwo Samona*. Poznań, Księgarnia Akademicka 1949, pp. VII, 359 + 2 cartes. — La solution des problèmes concernant l'État de Samo s'appuie, dans une grande mesure, sur les sources byzantines. La byzantinologie est traitée directement par l'appendice IV: Chronologie des guerres byzantino-avars-slaves de la fin du VI^e s. — Compte-rendu du point de vue byzantinologique dans le volume suivant. M. P.

B. LAVAGNINI, *Belisario in Italia, storia di un anno (535—536)*. Estratto dagli Atti dell' Accademia di Scienze Lettere e Arti di Palermo, Serie IV, vol. VIII, Parte II. Palermo, 1948, pp. L, 72 + 3 cartes. — Le traité se divise en deux parties: tableau historico-militaire du règne des Ostrogoths et de celui des Vandales avec un supplément assez développé sur la substance de l'armée byzantine et sur les historiographes de l'époque de Justinien. Un petit aperçu de la victoire de la première année de guerre en Italie. Le chapitre sur le siège de Naples est intéressant. Les cartes historiques de Palermo, Naples et Rome sont utiles pour la documentation. Sb.

P. LEMERLE, *Histoire de Byzance*. 2^e édition. Paris, 1948, pp. 127 (Collection « Que sais-je? »). A. F.

М. В. ЛЕВЧЕНКО, *История на Византия*. V. ici p. 178. — Compte-rendu: Д. АНГЕЛОВ, *Исторически Преглед* V, 5 (1949) 656—658. M. P.

M. LEVTCHENKO, *Byzance des origines à 1453*. Traduction de P. MABILLE. Paris, 1949, pp. 300. A. F.

J. LONGNON, *L'Empire latin de Constantinople et la Principauté de Morée*. Paris, 1949, pp. 363 + 2 cartes. A. F.

J. LONGNON, *La campagne de Henri de Hainaut en Asie Mineure en 1211*. Académie royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 5^e Série, XXXIV (1948) 442—452. — L'auteur expose les faits et donne de nouvelles précisions chronologiques en tenant surtout compte des indications contenues dans une lettre encyclique de Henri de Hainaut, datée du 13 Janvier 1212 et dont le texte a été revu sur un nouveau manuscrit. A. F.

S. MANOURAS, *Ἡ πραγματικὴ μορφή τῆς Νεοελληνικῆς Ἱστορίας (Βυζάντιο-Τούρκοι)*. Athènes, Karavias 1946, pp. 127. — La première partie (Byzance et les Turcs) comprend trois chapitres: I. Les facteurs qui ont déterminé la fondation et le développement de l'empire Byzantin, II. Les causes de son déclin, III. La chute de l'empire Byzantin. L'auteur veut montrer l'importance des facteurs sociaux et économiques dans l'évolution historique de la Grèce. Dans un appendice, il étudie la politique des empereurs et des féodaux à l'égard de la petite propriété privée de l'époque byzantine. Pap.

A. MARICQ, *Un « comte de Brabant » et des « Brabançons » dans deux textes byzantins: Anne Comnène, Alexiade, 10,8; Eustathe de Thessalonique, Prise de la ville par les*

Normands, ch. 56. Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 5^e Série, XXXIV (1948) 463—480. — L'équivalent français de κόμης Πρεβέντζας, dont il est question dans l'*Alexiade*, serait « comte brabançon », par analogie à Πρεβεντζοῦνοι = Brabançons. Il s'agirait de Baudouin II, seigneur d'Alost, qui avait pris part à la croisade de Robert de Jérusalem et fut tué sous Nicée en 1097. A. F.

M. MICHAÏLIDIS - NOUARIOS, Ἱστορία τῆς νήσου Καρπάθου (Δωδεκανήσου) III. Athènes, 1947, pp. 176. — La troisième partie de cette étude traite l'histoire de l'île de Carpathos depuis le II^e siècle jusqu'à 1821. Pap.

П. МУТАФЧИЕВ, *История на Византия*. Ч. 1 (395—1204). София, 1947, pp. 545. — Manuel pour les étudiants sous la rédaction de D. Anguelov d'après le cours du prof. P. Mutačiev, D. A.

П. МУТАФЧИЕВ, *Добруджа*. Сборник от студии. Под редакцията на Д. КРЪНДЖАЛОВ. IV София, 1947, pp. 360. — Édition posthume de quelques études du prof. P. Mutačiev sur l'histoire de la Dobrudja, entre autre du travail « Die angebliche Einwanderung von Seldschuk-Türken in die Dobroudscha im XIII. Jahrhundert », en traduction bulgare. D. A.

T. NAGY, *Studia Avarica I*. — * Sur l'itinéraire de la conquête avar. Archaeol. Értesítő, sér. III, vol. 7—9 (1946—1948) 202—207 = *Studia Avarica I*. Az avar honfoglalás útvonálának kérdésehez. Antiquitas Hungarica 1 (1947) 56—63. — V. ici p. 179.

M. Gy.

T. NAGY, *Studia Avarica II*. Az avar-bizánci kapcsolatok 2. szakaszának (567—82) időrendjéhez. — * *Studia Avarica II*. La chronologie de la deuxième phase (567—82) des rapports avaro-byzantins. Antiquitas Hungarica 2 (1948) 131—149. — À la suite d'une fine analyse des sources (Méandre, Théophanes de Byzance, Evagrius, Théophanes, Théophylacte etc.), l'auteur a réussi à éclairer la chronologie et les rapports des événements. Sur des points décisifs, il obtient des résultats différents de ceux des savants (J. B. Bury, E. Stein, L. Hauptmann) qui, jusqu'à présent, se sont occupés de cette époque.

M. Gy.

W. OHNSORGE, *Das Zweikaiserproblem im früheren Mittelalter. Die Bedeutung des byzantinischen Reiches für die Entwicklung der Staatsidee in Europa*. Hildesheim, A. Lax 1947, pp. 143. Rev. by G. BARRACLOUGH in the English Hist. Rev. 64 (No. 250, Jan. 1949) 96—8. — This is a penetrating consideration of the relations between the eastern and western empires. B. criticises O's attribution of Otto I's imperial policy to resistance to revived universalistic claims of Byzantium, and considers that the importance of the Byzantine factor for the west is overemphasised. B. suggests that the problem is really not one of « two emperors », but of many self-styled « universal » powers.

J. M. H.

P. ORGELS, *La première vision de Constantin (310) et le temple d'Apollon à Nîmes*. Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 5^e Série, XXXIV (1948) 176—208. — L'examen du *De mort. persec.* engage à admettre que pour ramener son armée vers le Rhin, en 310, Constantin était parti d'Arles et non de Marseille. La vision de l'empereur ayant eu lieu deux jours après le départ, P. O. propose de la situer à Nîmes. Le temple d'Apollon qui en fut le théâtre pourrait être identifié à l'ensemble des ruines dites du temple de Diane. Une nouvelle interprétation de la « politique solaire » de Constantin est à noter au cours de cette démonstration. A. F.

G. OSTROGORSKY, *Geschichte des byzantinischen Staates*. (V. Byzantinoslavica VIII, 289). — Compte-rendu : М. В. ЛЕВЧЕНКО, Виз. Врем. II (XXVII) (1949) 322—347. —

L. met en lumière les différences entre la conception marxiste du développement de l'histoire byzantine et celle de l'auteur.
M. P.

Г. ОСТРОГОРСКИЙ, *История Византије*. Београд, Просвета 1947, pp. 296 + 3 cartes. Traduction serbe de la *Geschichte des byzantinischen Staates*, malheureusement sans la partie la plus précieuse: les références littéraires et les annotations dressant l'état présent des controverses. La traduction est destinée à servir de manuel pour les étudiants.
M. P.

P. PAPACHRISTODOULOU, *Ἡ Ἑλληνικότης τῆς Θράκης*. Athènes, 1945, pp. 32. Publications de la « Société des études Thraces », N° 3. — Étude consacrée à la colonisation de la Thrace par les Grecs dès l'antiquité jusqu'à l'époque byzantine. Le travail apporte aussi une analyse des noms des lieux.
Pap.

P. PAPACHRISTODOULOU, *Ὁ Ἑλληνισμὸς τῆς Θράκης ἀπὸ τις περιγραφῆς τῶν περιγητῶν στὰ χρόνια τῆς δουλείας*. Athènes, 1945, pp. 28 + 1 carte. Publications de la « Société des études Thraces », N° 5. — Témoignages sur l'hellénisme de la Thrace, rapportés par les voyageurs anglais, suédois, français, autrichiens, parmi lesquels figurent Bertrand de la Broquière (1433), Catharin Zen (1550) et autres.
Pap.

J. B. PAPADOPOULOS, *Ἡ Κρήτη ὑπὸ τοὺς Ὀρακηνοὺς (824—961)*. Athènes 1948 pp. 116.
M. P.

Б. ПРИМОВ, *Българи, гърци и латинци в Пловдив през 1204—1205 г.* Ролята на богомилите. Известия на Българското Историческо Дружество XXII—XXIII (1948) 145—158. — L'auteur constate, que le mot « Popelican » a, dans le français du XIII^e siècle, un sens beaucoup plus large et qu'il s'applique à tous les hérétiques de l'époque, y compris les Bogomiles. Ce sont eux, qui se sont tournés vers Kaloïan pour lui demander le rattachement de la ville de Plovdiv.
D. A.

D. ROPS, *Justinien et Théodora*. La Rev. de l'Université Laval III (1949) 829—850.
A. F.

В. СЕМЁНОВ, *Одна из очередных фальсификаций истории*. Вопросы Истории 5 (1949) 104—111. — Critique des opinions de Jacques PIRENNE, exprimées dans Les grands courants de l'histoire universelle. II: De l'expansion musulmane aux traités de Westphale. Paris - Neuchâtel, 1947³, pp. XXIV, 648. — Du point de vue byzantinologique, S. réfute l'affirmation de P. que dans l'empire Byzantin il n'y avait jamais de « mouvements nationaux », qu'on appliquait la peine de mort seulement pour la haute trahison etc.
M. P.

K. M. SETTON, *Catalan Domination of Athens, 1311—1388*. Cambridge, Mass., 1948, pp. XVI, 323 + 8 plates. — This book is a careful, readable study of the history of later medieval Athens concentrating on the Catalan period, but presenting also a succinct account of the Venetian and Florentine periods.
P. Ch.

Э. Ч. СКРЖИНСКАЯ, *Петрарка о геноуэцах на Леванте*. Виз. Врем. II (XXVII) (1949) 245—266. — L'auteur se base sur la correspondance de Pétrarque pour éclairer l'histoire de la lutte entre Gênes et Venise au milieu du XIV^e siècle pour la suprématie commerciale et politique au Levant.
Fl.

A. A. VASILIEV, *L'entrée triomphale de l'empereur Justinien II à Thessalonique en 688*. Orientalia Christ. Period. XIII (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) 355—368. — L'empereur Justinien II célébra une rentrée triomphale à Salonique après sa grande victoire sur les Bulgares. Ce triomphe est représenté sur une fresque du VII^e—VIII^e s., découverte en 1917 dans la basilique de St-Démétrius à Salonique.
jm.

G. VERNADSKY, *Kievan Russia*. New Haven, Yale University Press 1948. — This is the second volume of a *History of Russia* in the process of being written by Vernadsky and Karpovich.
P. Ch.

G. VERNADSKY, *The Problem of the Early Russian Campaign in the Black Sea*. The American Slavic and East Europ. Rev. 8, No. 7 (1949) 1—10. — A reassertion of the author's view that the references to Russian activity in the Black Sea as found in the *Life of St. Stephen of Sugdaea* and the *Life of St. George of Amastria* must be accepted as historical. P. Ch.

R. L. WOLFF, *The Lascarids' Asiatic Frontiers Once More*. Orientalia Christ. Period. XV (1949) 194—197. — L'auteur publie un passage, assez connu, de l'évangélaire provenant de la Césarée Cappadocienne, daté de 1226. De cette citation, il ressort que dans le temps de la naissance de ce manuscrit la capitale de la Cappadoce faisait partie du sultanat des Seldjoukides de Roum. La thèse défendue par G. de Jerphanion, que la Cappadoce était dans ce temps-là une enclave grecque dans le domaine du sultanat Iconium, n'est plus soutenable. jm.

R. L. WOLFF, *The 'Second Bulgarian Empire: Its Origin and History to 1204*. Speculum 24 (1949) 167—206. — With regard to the origin of the 'Second Bulgarian Empire' the author concludes that the « study of the sources produces convincing evidence » that the point of view taken by the Romanian as against the Bulgarian scholars is the soundest. P. Ch.

D. ZAKYTHINOS, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι. Athènes, 'Αετός 1945, pp. VIII, 102. — Compte-rendu: P. CHARANIS, v. ici p. 94—96. M. P.

B. Histoire économique et sociale.

P. CHARANIS, *The Monastic Properties and the State in the Byzantine Empire*. Dum-barton Oaks Papers 4 (1948) 51—119. — Compte-rendu: M. PAULOVÁ, v. ici p. 299. M. P.

A. Π. ΚΑΖΔΑΝ, *Византийское сельское поселение*. Виз. Врем. II (XXVII) (1949) 215—244. — L'auteur donne un aperçu des renseignements des sources sur les formes des villages en Byzance, sur la technique de l'agriculture, l'élevage des bestiaux etc.; un chapitre séparé est consacré à la question de l'évolution de l'agriculture dans les domaines du monastère de Lembos près de Smyrne. Fl.

M. В. ЛЕВЧЕНКО, *Церковные имущества V—VII вв. в восточно-римской империи*. Виз. Врем. II (XXVII) (1949) 11—59. — Travail fondamental sur les biens de l'Église dans l'empire Byzantin jusqu'à l'époque iconoclaste. En s'appuyant sur la littérature spécialisée, souvent peu abondante, et surtout sur les sources — les deux Codes, celui de Théodose et de Justinien, les Nouvelles, les papyrus, les actes de Ravenne et ceux des Conciles Oecuméniques, les Epist. du pape Grégoire, les historiens byzantins etc. — L. s'efforce de rassembler, avec une perspicacité profonde, les renseignements de toutes sortes pour éclairer l'origine et l'étendue des biens de l'Église et des monastères dans l'empire de l'Est, leurs organisation et administration, les relations des domaines ecclésiastiques aux grands propriétaires fonciers civils et leurs domaines, ainsi que les stipulations de la législation byzantine, se rapportant aux biens de l'Église. L'étude de M. Levčenko est indispensable pour quiconque s'occupe de la question agraire et sociale à Byzance. M. P.

J. de MALAFOSSE, *Les lois agraires à l'époque Byzantine, Tradition et Exégèse*. Recueil de l'Académie de Législation XIX (1949) 1—75. — Étude basée sur l'examen de la tradition manuscrite. Add. à la bibliographie les recherches des savants russes, notamment. Ф. Успенский (Журнал Минист. Нар. Просв., 1883), Б. Панченко (Изв. Русск. Археол. Инст. в Константинополе, 1904) et Е. Э. Липшиц (Виз. Сборник, 1945). А. Ф.

Я. А. МАНАНДЯН, *Римско-византийские хлебные меры и основанные на них индексы хлебных цен*. Виз. Врем. II (XXVII) (1949) 60—73. — Auteur d'une série

d'ouvrages sur l'histoire ancienne des mesures arméniennes (1928, 1930), M. J. Manandjan revise dans cet article la question des mesures de pain romaines et byzantines à l'aide des notices du livre métrologique du mathématicien arménien Ananie de Chirak (VII^e siècle de notre ère). Fl.

A. MARICQ, *La durée du régime des partis populaires à Constantinople*. Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 5^e Série, XXXV (1949) 63—74. — Nouveau témoignage de l'importance politique des dèmes à la fin du VII^e siècle, tiré de l'Anonyme de Cumont, p. 30. Un passage des *Patria* (PREGER 205) fournit une indication dans le même sens pour le début du IX^e siècle: les partis populaires avaient donc conservé leur vitalité à cette époque. Si, depuis le règne d'Héraclius, les témoignages sont peu nombreux, c'est que Byzance avait perdu les provinces orientales où les dèmes se sont montrés particulièrement turbulents. La réticence de Théophane et du patriarche Nicéphore s'explique aussi bien par la nature des sources d'information de ces historiens que par leur propre « tempérament ».

Travail consciencieux mais, en ce qui concerne le sens du mot « démocratie » qui retient l'attention de l'auteur, il aurait fallu tenir compte de la dernière étude de Brătianu (*Mémorial Petit* 32 sq.). D'autre part, le texte des *Patria* aurait pu être utilisé davantage. La suppression des réjouissances des deux partis au Tribunal sous Héraclius, donnerait une indication sur l'affaiblissement du régime des dèmes à cette époque (PREGER 39 et 168). La disparition totale peut en être fixée au début du règne de Théophile quand prirent fin les réunions électorales des démarques au triclinium de Diègesteas (ibid. 232). Les *Patria* fournissent, du reste, divers autres renseignements sur le même sujet. Ainsi, pour le côté « social » du problème, on notera l'unanimité des Verts et de la plèbe, ὄχλος, au moment d'une exécution capitale (ibid. 46) et les acclamations du peuple, δῆμος, à l'occasion d'une distribution de vivres dont les Verts ont été les principaux bénéficiaires (ibid. 39). Il semble toutefois que l'opposition politique des partis n'était pas toujours absolue: sous Théodose II, par ex., c'étaient deux frères, Magdalas et Charisios, qui dirigeaient respectivement les Bleus et les Verts, le démarque des Verts, Charisios, remplissant, en outre, le fonction de δευτερεύων du parti adverse (ibid. 182 et 259; cf. les conditions de l'élection de Phocas, rappelées par MARICQ, p. 69). A. F.

КР. МИЯТЕВ, *Славянский город в древней Болгарии*. V. ici p. 259. M. P.

A. SEGRÉ, *The Byzantine Colonate*. Traditio 5 (1947) 103—134. — A discussion of the complicated problem of the Byzantine colonate during the early centuries of the Eastern Empire with emphasis on Egypt. P. Ch.

A. SIDERIS, Ἱστορία τοῦ οἰκονομικοῦ βίου. — Ἡ οἰκονομία τοῦ Βυζαντίου. Athènes, Papazissis 1947, pp. 85. — C'est la IV^e partie du III^e tome de l'*Histoire de la vie économique*. Elle contient l'histoire économique de Byzance divisée en quatre périodes: 1^o de 395 au VII^e siècle, période du monopole économique de Byzance dans la Méditerranée, 2^o du VIII^e au XI^e siècle, 3^o du XI^e s. à l'an 1204, 4^o de 1204—1453. Selon l'auteur, l'économie byzantine présente, contrairement à l'économie de l'Occident au Moyen-Age, d'importants secteurs libres (héritage de l'économie antique) qui permirent à la bourgeoisie des villes de s'enrichir. Le manque de fidélité à l'empire dans les populations rurales, réduites à la misère, fut, par conséquent, une des raisons principales du déclin de l'empire. Pap.

J. STARR, *Romania, The Jewries of the Levant after the Fourth Crusade*. Paris, 1949, pp. 123. A. F.

P. TOPPING, *Feudal Institutions: The Assizes of Romania*. Philadelphia, 1948, pp.

192. — An English translation of the Assizes of Romania with an introduction and a detailed commentary on feudal institutions. P. Ch.

Ф. И. УСПЕНСКИЙ, *Морское и сухопутное движение из центральной Азии в Европу и обратно в XIII—XIV вв.* Виз. Врем. II (XXVII) (1949) 267—275. — Édition posthume d'un petit article de l'acad. Th. Ouspenski sur les voies de communication entre l'Europe et l'Asie centrale au temps de la domination mongole. Fl.

C. Civilisation, jurisprudence, administration, science militaire.

Д. АНГЕЛОВ, *Византийски влияния върху средновековна България.* Исторически Преглед IV, 5 (1949) 587—601. — Aperçu analytique de l'influence de la littérature officielle de Byzance et spécialement de la littérature ecclésiastique qui était objet d'un accueil bienveillant de la part de la classe féodale en Bulgarie. — Cf. ici p. 184. D. A.

H. BERKHOF, *Kirche und Kaiser. Eine Untersuchung der Entstehung der byzantinischen und der theokratischen Staatsauffassung im 4. Jh.* Aus d. Holl. übers. v. G. W. LOCHER. Zollikon - Zürich, Evang. Verl. 1947, pp. 223. Zst.

L. BRÉHIER, *L'Εκβόησις dans le droit populaire à Byzance.* Orientalia Christ. Period. XIII (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) 33—35. — L'auteur montre l'importance de l'institution juridique « des clameurs » dans le droit agraire de Byzance. jm.

A. CHRISTOFILOPOULOS, *Σχέσεις γονέων και τέκνων κατά τὸ Βυζαντινὸν δίκαιον μετὰ συμβολῶν εἰς τὸ ἀρχαῖον Ἑλληνικόν.* Athènes, N. Sakoulas, pp. 179. — Compte-rendu: E. HERMAN, Orientalia Christ. Period. XIV (1948) 428—429. Pap.

J.-A. de FOUCAULT, *Strategemata.* Paris, 1949, pp. 152. (Aetatis Byzantinae Tacticorum Collectio.) A. F.

P. GOUBERT, *Religion et superstitions dans l'armée byzantine à la fin du VI^e siècle.* Orientalia Christ. Period. XIII (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) 495—500. — L'auteur s'appuyant sur les indications des chroniqueurs byzantins, surtout de Théophylacte Simocatta, montre comment l'armée byzantine au VI^e siècle était pénétrée par la piété. jm.

R. GUILLAND, *Le droit divin à Byzance.* Eos (Wroclaw) XLII (1947) 142—168. L'opportunisme politique des Byzantins était justifié par la théorie de l'origine divine du pouvoir et des honneurs. L'empereur et ses ministres étaient de droit divin mais Dieu pouvait « se repentir » et porter son choix sur de nouveaux candidats. Les révolutions de palais paraissaient légitimes pourvu qu'elles fussent couronnées de succès: il eut été sacrilège de ne pas accepter le fait accompli. Ainsi s'expliquent la pieuse résignation des basileis déchus et la versatilité des dignitaires qui, étant investis par Dieu, n'étaient pas tenus à être fidèles aux hommes. R. G. rattache à la même conception paradoxale de la théocratie, l'arbitraire qui réglait, le plus souvent, la transmission du pouvoir impérial, ainsi que les progrès de la superstition, déterminés par la nécessité de scruter les desseins de la Providence sur la haute fortune ou la déchéance d'un souverain. Étude suggestive, où l'on notera, entre autre, d'intéressantes précisions sur le serment de fidélité prêté (et presque toujours transgressé) aux successeurs du trône. A. F.

R. GUILLAND, *Études sur l'histoire administrative de l'empire byzantin.* Orientalia Christ. Period. XIII (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) I., 168—194. — Une étude détaillée sur l'institution du césariat et de son développement dès le IV^e siècle dans le régime administratif de l'empire byzantin. jm.

R. GUILLAND, *Autour du Livre des Cérémonies: l'Augusteus, la Main d'Or et l'Onopodion*. Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948) 167—180. A. F.

E. HERMAN, « *Chiese private* » e diritto di fondazione negli ultimi secoli dell' impero bizantino. *Orientalia Christ. Period.* XII (1946) 302—321. — Contribution destinée à éclairer la relation juridique du fondateur de l'église (« ktitor ») et de l'église fondée par lui. Confrontation avec la situation juridique analogue à l'Occident. jm.

PH. KOUKOULES, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός. A' I-II, B' I-II (4 tomes). Collection de l'Institut Français d'Athènes 10—13. Athènes, 1948, pp. 231 + 291 + 283 + + 237 avec 3 + 2 + 2 + 5 planches. — Compte-rendu: Gy. MORAVCSIK, v. ici p. M. P.

P. LAMBRECHTS, *Dirigisme d'état au IV^e siècle*. L'Antiquité Class. XVIII (1949) 109—126. A. F.

O. LAMPSIDIS, Ἡ ποινὴ τῆς τυφλώσεως παρὰ τοῖς Βυζαντινοῖς. Athènes, 1948, pp. 80. — Etude historique de droit pénal byzantin spécialement sur le cas de la peine de l'aveuglement. Pap.

F. LOT, *L'Art Militaire et les Armées au Moyen Age en Europe et dans le Proche Orient*. Paris, Payot 1946. — Rev. by R. C. SMAIL in the *English Hist. Rev.* 64 (No. 250, Jan., 1949) 92—95; many criticisms of detail and of general treatment are made, though the work is judged to be of "considerable value". J. M. H.

D. LOUKATOS, Λαογραφικαὶ περὶ τελευτῆς ἐνδείξεις παρὰ Ἰωάννη τῷ Χρυσοστόμῳ. *Λαογραφικὸν ἀρχεῖον* II (1940), 30—117. — Compte-rendu: R. JANIN, Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948) 290. M. P.

C. MARINESCO, *L'enseignement du grec dans l'Italie méridionale avant 1453, d'après un document inédit*. Acad. des Inscr. et Belles Lettres, Comptes rendus des séances de l'année 1948, pp. 304—312. — Texte et commentaire d'une lettre d'Alphonse V, roi de Naples, au pape Eugène IV (Octobre 1443). Le souverain constate une décadence des lettres helléniques en Italie méridionale; la création de chairs de grec dans les monastères basiliens et la réouverture de l'Université de Naples pourraient y remédier. A. F.

H. MATTINGLY, *The Emperor and his clients*. Todd Memorial Lecture, No. 2. Sydney, Australasian Medical Publishing Co. 1948, pp. 27. J. M. H.

A. d'ORS PÉREZ-PEIX, *La actitud legislativa del Emperador Justiniano*. *Orientalia Christ. Period.* XIII (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) 119—142. jm.

Permanence de la Grèce. S. I., 1948, pp. 392 + XVI pl. — Dans ce recueil, du à l'initiative de P. Lemerle et de R. Levesque, une part importante est faite à Byzance. On notera les études de P. LEMERLE, *Byzance dans l'histoire et la civilisation* (pp. 119—134) et d'A. M. SCHMIDT, *Ingratitude des humanistes envers Byzance* (pp. 135—141) ainsi que les extraits d'hymnes liturgiques, de chants acritiques, etc, traduits par P. LEVESQUE (pp. 197—254). A. F.

C. SCHUURMANS, *Valentinien I et le sénat romain*. L'Antiquité Class. XVIII (1949) 25—38. A. F.

J. SZILÁGYI, *Intercisa helyőrsége*. — * The Garrison of Intercisa Dunapentele. *Magyar Múzeum* 3 (1947) 8—12, 41—42. — A la fin du III^e et au IV^e siècle, la garnison permanente antérieure d'Intercisa fonctionnait déjà comme un groupe de garde frontière rustique, lié au sol. A cette époque, ces paysans sont mentionnés sous les noms de trois formations militaires (cavaliers dalmates, cavallerie de Constance, groupe d'archers-cavaliers). M. Gy.

R. TAUBENSCHLAG, *The Law of Greco-Roman Egypt* (V. ici p. 184). — Compte-rendu: Z. LISOWSKI, *Czasopismo prawno-historyczne* II (1949) 496—498. — L. ca-

ractérise l'œuvre comme fondamentale pour les recherches sur le droit des Ptolémées, de l'époque romaine et byzantine. M. P.

G. J. THEOCHARIDIS, *Beiträge zur Geschichte des byzantinischen Profantheaters im IV. und V. Jahrhundert, hauptsächlich auf Grund der Predigten des Iohannes Chrysostomos, Patriarchen von Konstantinopel*. Thessalonique, 1940, pp. 126. — Compte-rendu: R. JANIN, *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 289. M. P.

J. M. C. TOYNBEE, *Ruler-Apotheosis in Ancient Rome*. *Numismatic Chronicle*, Sixth Series, vol. 7, Nos. 27—28, Pts 3—4 (1947) 126—149. — Discussion of recent work by H. P. L'Orange and cited here for references to Constantine I. J. M. H.

D. Histoire de l'Église.

A. ALFÖLDI, *The Conversion of Constantine and Pagan Rome* (V. ici p. 189). — Rev. by R. A. S. C. in *Numismatic Chronicle*, Sixth Series, vol. 8, Nos. 29—30, Pts. 1—2 (1948) 107—9. — Discussion and some criticism of A's use of numismatic evidence. J. M. H.

A. M. AMMANN, *Storia della Chiesa russa e dei Paesi limitrofi*. Torino, Unione Tipografico-Editrice Torinese 1948, pp. XVI, 630. — Compte-rendu critique par H. F. SCHMID, *Coup d'œil à l'Est* I, 2 (1948) 87—90. M. P.

Д. АНГЕЛОВ, *Презвитер Козма и беседата му против богомилите*. София, Изд. на «Народна Култура» 1947, pp. 72. — Analyse du texte du traité contre les bogomiles, se rapportant à sa chronologie, à sa base sociale et qui tend à mettre en relief quelques aspects du bogomilisme. D. A.

Д. АНГЕЛОВ, *Общочеловеческие и социальные элементы в богомилском учении*. София, Изд. на Министерството на Информацията и Изкуството, 1946, pp. 20. D. A.

G. BARDY, *La question des langues dans l'Église ancienne*, I. (V. ici p. 190). — Compte-rendu: J. ZEILLER, *Rev. d'Hist. Eccl.* XLIV (1949) 203—205. A. F.

G. BARDY, *L'Église et les derniers Romains*. Paris, 1948, pp. 299. — Compte-rendu: L. ROBERT, *Rev. d'Hist. Eccl.* XLIV (1949) 213—215. A. F.

C. D. BURNS, *The First Europe. A Study of the Development of Medieval Christendom, A. D. 400—800*. London, Allen & Unwin 1947, pp. 683. — Critically rev. by H. St. L. B. MOSS in *English Hist. Rev.* 64 (April, 1949) 242—4. — This book is an analysis of the development of ancient into medieval society; it is occasionally stimulating, but abounds in misconceptions and misstatements. J. M. H.

O. KHS-BURMESTER, *The Canons of Cyril III Ibn Laqlāq, 75th Patriarch of Alexandria, A. D. 1235—1250. (Part I)*. *Bull. de la S-té d'Archéol. Copte* XII (1946—1947) 81—136. — Texte et traduction d'une collection canonique arabe du XIII^e siècle, importante pour l'histoire de l'Église copte du Moyen-Âge. C'est probablement par erreur que l'auteur traduit à la p. 105/6 un mot arabe correspondant à *χειροτονία* par « money (i. e. simony) ». A. F.

M. CANDAL, *Andrés de Escobar, Obispo de Megara, firmante del Decreto Florentino « pro Graecis »*. *Orientalia Christ. Period.* XIV (1948), pp. 80—104. — Extrait d'une monographie sur l'évêque titulaire André d'Escobar, auteur du traité « De Graecis errantibus », signataire de l'Union de Florence et ami connu de la théorie conciliaire. jm.

J. CSEMEGI, *A tihanyi barlanglakások*. — * The hermit caves of Tihany. *Archaeol. Értesítő*, sér. III., vol. 7—9 (1946—1948) 396—405 + 4 tab. (TT. LXXXII—

LXXXV). — Au nord-nord-est de la péninsule de Tihany, s'avancant dans le Balaton, dans l'extrémité de l'Abbaye bénédictine fondée en 1055, on trouve des habitations troglodytiques, creusées dans les rochers, complétées par des murs. Tout comme le campement d'ermites de Zebegény, ce campement d'ermites d'Oroszkő, mentionné dans les documents de l'époque Arpadienne, par l'installation de son église de grotte de St-Nicolas reflète des influences de la liturgie de l'Église orientale. Leurs habitants étaient des moines basiliens vivant selon les règles cenobites. Il est probable que c'étaient les basiliens de Kiev établis ici par André I^{er}, baptisé et marié à Kiev, qui ont installé le campement. L'abbaye bénédictine s'y est établie, parce que les Bénédictins, jusqu'au moment du schisme, ont partout copéré avec les basiliens. M. Gy.

R. DEVRESSE, *Le Patriarcat d'Antioche...* (V. ici p. 190). — Compte-rendu: W. de VRIES, *Orientalia Christ. Period. XIV* (1948) 206—207. jm.

F. DVORNIK, *The Photian Schism etc.* (V. ici p. 191). — Reviewed by G. EVERY, *Theology* 52, No. 344 (Feb., 1949) 77—8; R. BLUNDELL, *Blackfriars* (April, 1949) 186—187; E. HERMAN, *Orientalia Christ. Period. XV* (1949) 219—222; S. RUNCIMAN, *Slavonic and East Europ. Rev.* 27, No. 69 (May, 1949) 592—597. S. R. emphasises the value of D's work, but considers "that he has over-coloured some of his evidence". — J. M. HUSSEY, v. ici p. 285. J. M. H.

G. EVERY, *The Byzantine Patriarchate* (V. ici p. 191). — Compte-rendu: V. GRUMEL, *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 276—277. M. P.

A. FLICHE, *Le problème oriental au second concile oecuménique de Lyon (1274)*. *Orientalia Christ. Period. XIII* (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) 475—485. — L'auteur résume nos connaissances sur l'Union de Lyon et montre que « ce qui a manqué au concile de Lyon, c'est une entente doctrinale, mûrie et réfléchie ». jm.

J. GILL, *The Printed Editions of the Practica of the Council of Florence*. *Orientalia Christ. Period. XIII* (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) 486—494. — L'auteur montre l'insuffisance et le manque de critique des éditions de *Practica*, publiées jusqu'ici, qui s'appuyent sur la traduction en latin, faite par Abraham de Crète en 1521. jm.

J. GILL, *The Sources of the "Acta" of the Council of Florence*. *Orientalia Christ. Period. XIV* (1948) 43—79. — Essai d'établir les sources originales des « Actes » du concile de Florence. jm.

M. GYÓNI, *L'Église orientale dans la Hongrie du XI^e siècle*. *Rev. d'Hist. Comparée*, N. S. VI (1947) 42—49. A. F.

M. GYÓNI, *L'évêché vlaque de l'archevêché bulgare d'Achris aux XI^e—XIV^e siècles*. *Études Slaves et Roumaines* 1 (1948) 148—159, 224—233 + 1 carte. — L'auteur examine l'histoire de l'évêché sur la base de l'analyse de documents grecs prouvant l'existence de l'évêché, des listes d'évêchés et des documents serbes. Sa superficie et son siège (Vranje?, Vranovci?, Florina?) ne sont pas encore définissables géographiquement d'après les sources connues jusqu'à présent. M. Gy.

L. HADROVICS, *Le peuple serbe et son Église sous la domination turque*. *Bibliothèque de la Revue d'Hist. Comparée* VI. Paris, Les Presses Univ. de France 1947, pp. 168. — Ce sont les quatre premiers chapitres qui intéressent les études byzantines par leur exposé sur les relations de l'orthodoxie serbe et byzantine et sur les rapports de l'Église serbe avec l'Église et l'État de Byzance et de la Turquie. — Compte-rendu: L. SADNIK, *Coup d'oeil à l'Est* I, 2 (1948) 83—86. M. P.

G. HOFMANN, *Patriarch Johann Bekkos und die lateinische Kultur*. *Orientalia Christ. Period. XI* (1945) 141—164. — En analysant les citations de la littérature latine qui se trouvent dans les œuvres de Bekkos, l'auteur démontre que ce défenseur connu de l'Union

des Églises ne connaissait la littérature théologique latine que très peu et seulement par l'intermédiaire des traductions grecques. jm.

G. HOFMANN, *Papst Pius II. und die Kircheneinheit des Ostens*. *Orientalia Christ. Period.* XII (1946) 217—237. — Sur la base d'une étude de textes, l'auteur s'efforce de montrer que le pape Pie II, le fameux Aeneas Piccolomini, a fait preuve de compréhension des besoins des « Orientaux » et a favorisé les efforts en vue de l'Union des Églises, bien qu'avant son élection, il avait pris rang parmi les adversaires du concile de Florence. jm.

G. HOFMANN, *Ivo von Chartres über Photios*. *Orientalia Christ. Period.* XIV (1948) 105—137. — Texte complet des mentions du canoniste occidental St-Yves de Chartres (1097—1117) sur le cas de Photius. L'auteur a vérifié le texte d'après les sources byzantines d'où il résulte qu'Yves était informé de l'affaire seulement en partie, mais les citations des auteurs de son temps ont leur valeur pour compléter les renseignements fournis par les autres sources. jm.

G. HOFMANN, *Ein Brief des Kardinals Isidor von Kiew an Kardinal Bessarion*. *Orientalia Christ. Period.* XIV (1948) 405—414. — L'auteur publie le texte et le commentaire de la traduction latine de la lettre du 6. juillet 1456 dans laquelle le métropolite Isidor décrit d'une manière très détaillée la prise de Constantinople. jm.

G. HOFMANN, *Das Konzil von Florenz in Rom*. *Orientalia Christ. Period.* XV (1949) 71—84. — Dernier article d'une série consacrée au concile de Florence (v. OCP III, 110—140, 403—455; IV, 157—188, 372—422; V, 151—185; VIII, 5—89). L'auteur y examine l'histoire de la période romaine de ce concile (1443—1445). jm.

E. HONIGMANN, *The Patriarchate of Antioch: A Revision of Le Quien and the Notitia Antiochena*. *Traditio* 5 (1947) 135—162. — The author here makes important additions and corrections to Robert Devresse, *Le patriarcat d'Antioche depuis la paix de l'église jusqu'à la conquête arabe*. P. Ch.

E. IVÁNKA, *Hellenisches und Christliches im frühbyzantinischen Geistesleben*. Vienna, Herder 1948, pp. 119. I. argues that Hellenism was not merely an external adversary of Christianity, but by reason of its penetration it was responsible for the heresies of the first centuries. Erudite and brilliant, though sometimes debatable, the author often depends on antiquated works which have already been superseded. — *Comptes-rendus*: J. B. WENGER, *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 278; B. SCHULTZE, *Orientalia Christ. Period.* XV (1949) 208—210; H. de RIEDMATTEN, *Dominican Studies* 2 (April, 1949) No. 2, 202—204. J. M. H.

M. JUGIE, *Le schisme byzantin*. Paris, Lethielleux 1941, pp. 487. — *Compte rendu*: P. STEPHANOU, *Orientalia Christ. Period.* XII (1946) 412—413. jm.

M. JUGIE, *Où se trouve le christianisme intégral? Essai de démonstration catholique*. Paris, Lethielleux 1947, pp. XXVI, 276. — L'auteur confronte le christianisme primitif avec les diverses Églises d'aujourd'hui pour montrer que c'est l'Église catholique seule qui a retenu un certain nombre de traits fondamentaux de l'Église primitive et qui est par conséquent héritière du christianisme primitif. — *Compte-rendu*: V. GRUMEL, *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 280—281. M. P.

A. П. КАЖДАН, *Два поздневизантийских акта из собрания П. И. Севастьянова*. *Виз. Врем.* II (XXVII) (1949) 313—321. — Publication d'une chrysobulle de Jean Paléologue (1405) et du diplôme de la donation de Nicolas Pagasès (1385) au monastère de St-Paul au Mont d'Athos. Fl.

M. H. LAURENT, *Le bienheureux Innocent V (Pierre de Tarentaise) et son temps*.

Studi e Testi 129. Città del Vaticano, 1947, pp. IX, 547 + 4 pl. hors texte. — Deux chapitres et l'appendice de cette grande œuvre touchent la byzantinologie: ch. VIII, Innocent V et la croisade; ch. IX, Innocent V et Michel Paléologue et le rapport de la mission diplomatique de George le Métochite (appendice IV). — V. un ample compte-rendu par V. LAURENT, *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 272—276. M. P.

V. LAURENT, *Les fastes épiscopaux de l'Église de Chypre*. *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 153—166. A. F.

J. LEBRETON et J. ZEILLER, *L'Église primitive*. Paris, 1946, pp. 474 (Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours, publ. sous la direction de A. FLICHE et V. MARTIN, I). A. F.

P. LEMERLE et P. WITTEK, *Recherches sur l'histoire et le statut des monastères athonites sous la domination turque*. *Archives d'hist. du droit oriental* III (1948) 411—472. A. F.

R. LOENERTZ, *Isidore Glabas, métropolite de Thessalonique (1380—1396)*. *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 181—187. — L'indication suivant laquelle le métropolite Gabriel, successeur d'Isidor (Jean) Glabas au siège de Salonique, était en charge dès 1394 repose sur la datation inexacte d'une lettre patriarcale aux moines de l'Athos (Meyer, *Hauptkunden* 195—197, 5). Le document serait, du reste, d'une authenticité suspecte. La dernière constatation est confirmée par V. LAURENT, dans une *Note Additionnelle: La liste de présence de la lettre aux Hagiorites* (ibid. 187—190). A. F.

A. MERCATI, *Il decreto d'unione del 6. luglio 1439 nell' archivio segreto vaticano*. *Orientalia Christ. Period.* XI (1945) 5—44. — Informations sur le sort de tous les exemplaires du décret de l'Union de Florence. jm.

Miscellanea Giovanni Mercati III: Letteratura e storia bizantina. Città del Vaticano, Biblioteca Apost. Vaticana 1946, pp. VII, 508. Studi e testi 123. — Compte-rendu: D. I. D., *Irénikon* XXI (1948) 236—239. — La direction des Studi e Testi a décidé d'offrir six volumes de « Miscellanea » à M. G. MERCATI à l'occasion de son 80^e anniversaire. Le troisième volume contient 22 articles de différents byzantinologues, concernant surtout les problèmes de l'histoire ecclésiastique de Byzance. Zst.

J. NASRALLAH, *Vie de la chrétienté melkite sous la domination turque. I. Période 1516—1724*. *Rev. des Études Islamiques* (1948) 95—107. A. F.

В. НИКОЛАЕВ, *Славянобългарският фактор в християнизацията на киевска Русия*. София, Печатница на Бъл. Акад. на Науките 1949, pp. 168. — L'auteur examine toutes les sources concernant la christianisation de la Russie Kiévienne ainsi que les liens culturels et littéraires entre les Bulgares danubiens et les Slaves de Kiev et conclut que c'est de la Bulgarie que le christianisme a pénétré en Russie. Vladimir a « baptisé » la Russie dans la même mesure que par ex. Boris les Slaves sur lesquels il régnait; ces peuples étaient chrétiens longtemps avant leurs conquérants. Zst.

D. BOLENSKY, *The Bogomils* (V. ici p. 196). — Compte-rendu: D. ANGELOV, ici p. 303. M. P.

P. PANAJOTAKOS, *Ἡ ἐκλογή τοῦ Ἀρχιεπισκόπου Ἀθηνῶν καὶ τῶν ἐπισκόπων ἐν τῇ ὀρθodoxῇ ἐκκλησίᾳ τῆς Ἑλλάδος*. Athènes, 1946, pp. 144. — Élection de l'archevêque d'Athènes et des évêques de l'Église orthodoxe de la Grèce avec une introduction historique sur le mode de l'élection des évêques pendant la période byzantine dans les Églises latine et orientale. Pap.

G. PAPP, *I monaci dell' ordine di San Basilio in Ungheria nel secolo XIII*. *Analecta Ordinis S. Basilii Magni, Series II., sect. II., vol. I. (VII), fasc. 1* (1949) 39—56. —

Explication de quelques documents d'Innocent III et de Honorius III éclairant l'existence des monastères grecs au XIII^e s. sur le sol de la Hongrie actuelle. L'étude n'est pas encore achevée. jm.

P. PEETERS, *Jacques de Saroug appartient-il à la secte monophysite?* Anal. Boll. LXVI (1948) 134—198. — L'auteur conclut, au terme de son enquête, que « Jacques de Saroug est devenu monophysite au titre posthume ». A. F.

S. PÉTREMENT, *Le dualisme chez Platon, les gnostiques et les manichéens*. Paris, 1947, pp. 356. — Compte-rendu: D. E. L., Irénikon XXII (1949) 87—88. A. F.

H. C. PUECH et J. DORESSE, *Nouveaux écrits gnostiques découverts en Egypte*. Acad. des Inscr. et Belles Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1948, pp. 87—95. A. F.

S. RUNCIMAN, *Le manichéisme médiéval. L'hérésie dualiste dans le christianisme*. Trad. de S. PÉTREMENT et J. MARTY. Paris, 1949, pp. 207. A. F.

A. V. SOLOVJEV, *La doctrine de l'église de Bosnie*. Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 5^e Série, XXXIV (1948) 481—534. — Analyse dogmatique de manuscrits bosniaques du XIII^e au XV^e siècles. L'interprétation des textes sacrés, ainsi que leur choix, leur présentation et certaines autres particularités montrent que l'Église de Bosnie était, à cette époque, « effectivement hérétique, bogomile ». A. F.

A. SOLOVJEV, *Les Bogomiles vénéraient-ils la Croix?* Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 5^e S., XXXV (1949) 47—62. — Les partisans des sectes dualistes étaient hostiles au culte de la Croix, considérée comme un des instruments de la Passion, mais ils la vénéraient en tant qu'une image, voire une personnification du Christ aux bras étendus. La constatation permettrait de corroborer la thèse suivant laquelle l'Église de Bosnie était bogomile. Pour ce faire, l'auteur passe en revue trois catégories de monuments:

1. les diplômes de Bosnie et du Hum, antérieurs au couronnement de Tvrtko (1377), où, à une exception près, la croix apparaît seulement lorsqu'il s'agit de documents *pro foro externo*, et cela sous diverses formes aberrantes,

2. les dalles funéraires de Bosnie, où la croix est représentée assez souvent lorsqu'il s'agit de tombeaux de laïques, mais jamais sur les sépultures du clergé,

3. les stèles en forme de croix anthropomorphes trouvées en Herzégovine et en Bulgarie, dans le district de Rusenski Lom. A. S. y reconnaît une représentation du Christ εις σταυροῦ σχῆμα.

L'interprétation des monuments de la dernière catégorie me paraît discutable. On connaît des représentations du Christ sous l'aspect d'une croix anthropomorphe dont il n'y pas lieu de suspecter l'orthodoxie: par ex., une staurothèque du XII^e s. à Zwiefalten (J. BRAUN, *Die Reliquiare* [1940] 474 et 608) ou une boucle de ceinture mérovingienne (E. LE BLANT, *Nouv. rec.* n° 90 A). Il existe également des croix anthropomorphes qui ne représentent pas le Christ. Les unes, tirent leur origine de quelque amulette païenne (voy. par ex., L. WOOLEY, *Coptic Bone Figures*, Proceedings of the S-ty Bibl. Arch., XXIX [1907] fig. 10; cf. le rapprochement, cité par A. S., entre les croix de Rusenski Lom et les каменные бабы). D'autres, figurent un ascète dans l'attitude de la *stasis* (P. PERDRI-ZET, *Le calendrier paris. à la fin du M.-A.* [1933] 277—9). Cf. le synaxaire de s. Porphyre le Mime qui, instruit par les anges, παντὶ τῷ σώματι τὸν σταυρὸν διέγραφε en faisant ses dévotions (H. DELEHAYE, *Synax. Eccl. C-pol.*, 193) et le plus commun des « types » staurologiques: Moïse élevant les bras dans un geste de prière pendant la bataille contre les Amalécites (cf. C. ЖЕБЕЛЕВ, *Оранта*, Semin. Kondak. I [1927] 5). C'est en parlant de ces considérations qu'il eut, peut-être, fallu interpréter les croix de l'Herzégovine

et de la Bulgarie. L'habillement des personnages qu'elles représentent convient, en tous cas, davantage à un moine qu'au Christ. Noter, à cet égard, l'espèce de *koukoullion* sur la fig. 1 ainsi que les manches longues et larges, dont A. S. fait justement état (exceptionnellement, le Christ est vêtu à peu près de la même façon sur une croix pectorale « palestinienne », à vrai dire assez suspecte, publiée par W. de GRÜNEISEN, *Les caract. de l'art copte* [1917] 47—48. On aurait pu songer plutôt à un modèle occidental, dans le genre du Saint Vou mais, dans ce cas, la ressemblance n'est pas complète : les manches sont serrées aux poignets et, bien entendu, le *koukoullion* manque). A. F.

K. SPYRIDAKIS, Ἡ Μονὴ τῆς Μακεδονίτιδος τῆς ἀρχιεπισκοπῆς Κύπρου. Chypre, 1945, pp. 24. — Étude historique du couvent fondé avant l'occupation de Chypre par les Turcs avec description des icones et d'autres objets d'art. Pap.

P. STEPHANOU, *La doctrine de Léon de Chalcédoine et de ses adversaires sur les images*. *Orientalia Christ. Period.* XII (1946) 177—199. — L'auteur reprend son article sur le procès de Léon, métropolitain de Chalcédoine combattant contre la confiscation des biens mobiliers de l'Église faite par Alexis I^{er} Comnène (OCP IX, 1943, 5 sq.) et explique les idées de Léon contre les iconoclastes. jm.

A. L. TAUTU, *Residui di rito bizantino nelle regioni balcano-danubiane nell'alto medioevo*. *Orientalia Christ. Period.* XV (1949) 41—70. — Étude presque identique du point de vue de son contenu à l'article de Papp dans les *Anal. OSBM.* que nous notons ci-dessus. On y trouve de même l'explication du document de Honorius III, confirmant les privilèges du monastère Sancti Theodosii Cenobiarchae à Berria. jm.

W. TELFER, *Sozomen I. 15. A Reply*. *Journal of Theol. Studies* 50 (July—Oct., 1949). T. here replies to Dr. Baynes: *Sozomen, Ecclesiastica Historia*, I. 15 (*Journal of Theol. Studies* 49 [1948] 165—68). — He again discusses the chronology of the opening of the Arian controversy, suggesting two years rather than seven as the duration of open controversy before Nicaea. J. M. H.

P. TER SARKISSIAN, *L'ère primitive du christianisme arménien d'après Mgr. Ormanian et le Père Tournebise*. *Vostan, Cahiers d'hist. et de civilisation arméniennes* I, 1 (1948—1949) 145—164. A. F.

T. V. TULEJA, *Eugenius IV and the Crusade of Varna*. *The Catholic Hist. Rev.* 35 (1949) 257—276. — A discussion of the role which pope Eugenius IV played in the crusade of Varna. P. Ch.

Э. В. УДАЛЬЦОВА, *Борба партий в Византии XV. в. и деятельность Виссариона Никейского*. *Виз. Врем.* II (XXVII) (1949) 294—307. — L'auteur s'efforce d'éclairer les causes de la décadence et de la chute de l'empire Byzantin qu'elle trouve principalement dans le combat religieux et des classes sociales des partis à Byzance avant la prise de Constantinople. Elle y distingue trois courants : le courant latinophile, national-orthodoxe et turcophile. Elle caractérise leur programme politique, la structure sociale et les personnages principaux de chacun d'eux. La partie principale de l'étude est consacrée à la grande figure du cardinal Bessarion. Dans l'ensemble de la littérature de l'objet, l'étude assez détaillée sur la même période et les mêmes problèmes, publiée en tchèque : M. PAULOVA, *Styky českých husitů s cařihradskou církví na základě církevních poměrů byzantských* (*Časopis Českého Musea* 1918—1919), a échappé à l'attention de l'auteur russe. M. P.

M. VILLEY, *La Croisade. Essai sur la formation d'une théorie juridique*. L'Église et l'État au Moyen-Âge VI. Paris, Vrin 1942, pp. 284. — Compte-rendu : A. GIEYSZTOR, *Przegląd Hist.* XXXIX, 1 (1949) 25—26. M. P.

R. L. WOLFF, *The Organisation of the Latin Patriarchate of Constantinople 1204—1261: Social and Administrative Consequences of the Latin Conquest*. *Traditio* 6 (1948)

33—61. A detailed study of ecclesiastical organization during the Latin domination of Constantinople. P. Ch.

G. E. ZACHARIADES, *Tübingen und Konstantinopel. Martin Crusius und seine Verhandlungen mit der Griechisch-Orthodoxen Kirche*. Schriftreihe der Deutsch-Griechischen Gesellschaft 7. Göttingen, Gerstung and Lehmann 1941, pp. 109. — Compte-rendu: E. BENZ, *Zeitschr. für slavische Philol.* XIX, 2 (1947) 453—458. Zst.

A. W. ZIEGLER, *Das Verhalten der kirchlichen Oberhirten in der slawischen Völkerwanderung des 6. und 7. Jahrhunderts*. Mit einem Anhang: *Die Freisinger slawischen Denkmäler und andere literarische Denkwürdigkeiten Freising's*. Sonderdruck aus « *Episcopus* ». Regensburg, Gregorius-Verlag 1949, pp. 26. — L'auteur s'efforce d'éclairer, en utilisant les pauvres sources de l'époque, comment — pendant les invasions des Slaves dans les Balkans, — les dignitaires de l'Église byzantine prenaient part, en tant que Romains, à la défense de l'Empire, en s'efforçant d'un autre côté, de devenir maîtres de la situation, par les lois spéciales et par la charité. L'Église soutenait ainsi les efforts de l'Empire. M. P.

P. ZOUVAS, *Ἐκκλησία καὶ κοινωνική πολιτική*. Athènes, 1947, pp. 30. — Exposé sur l'activité sociale des moines et du clergé séculier dans l'empire Byzantin. Pap.

8. GÉOGRAPHIE, TOPOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE

Д. АНГЕЛОВ, *Съобщително-операционни линии и осведомителна служба във войните и външно-политическите отношения между България и Византия през XII—XIV вв.* Известия на Българското Историческо Дружество XXII—XXIII (1948) 1—32. — En partant des données, qu'on trouve surtout chez les auteurs byzantins, l'auteur établit les lignes de communication dans la Péninsule Balkanique, qui étaient utilisées pour les opérations militaires, aussi bien que pour les relations diplomatiques. D. A.

H. GRÉGOIRE, *Notes de géographie historique sur les confins pisido-phrygiens*. Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 5^e Série, XXXIV (1948) 78—96. A. F.

N. LEWIS, *New Light on the Negev in ancient times*. Palestine Exploration Quarterly (July—Oct. 1948) 102—117. — A useful article, based on as yet mostly unpublished archaeological materials (including papyri), gives a reconstruction of life c. 400—700 A. D. in a frontier region of the Byzantine Empire, and includes valuable contemporary evidence on Christian communities under Arab rule in the 7th century. J. M. H.

J. SCHWARTZ, *Kountia: Scythie ou « Gothie »?* Bull. de la S-té d'Archéol. Copte XII (1946—1947) 17—23. — La Kountia des textes coptes désignerait l'Indo-Scythie et doit être distinguée de Kountia, « le pays des Goths ». A. F.

9. HISTOIRE DE L'ART

A. Questions générales. Varia.

Early Christian and Byzantine Art. An Exhibition held at The Baltimore Museum of Art, April—June 1947. Baltimore, The Trustees of the Walters Art Gallery 1947 (Introduction, complete catalogue, 831 reproductions on 118 plates). — Compte-rendu: F. VAN DER MEER, *Bibliotheca Orientalis* VI (1949) 67—68. Zst.

B. BAGATTI, *Eulogie Palestinesi*. *Orientalia Christ. Period.* XV (1944) 126—166. — Liste de 95 sortes de différents objets de souvenir (« eulogia ») qui étaient rapportés au Moyen-Âge par les pèlerins de différents lieux de la Terre Sainte. Plusieurs de ces objets sont importants pour l'histoire de l'art chrétien oriental. jm.

M. BÁRÁNY—OBERSCHALL, *Problémák a magyar szent korona körül* (Problèmes concernant la Sainte Couronne Hongroise). *Antiquitas Hungarica* 1 (1947) 91—99. — L'auteur résume l'état, où se trouvent les problèmes historiques, culturels et artistiques relatifs au diadème, cadeau de Michel VII Doucas. Il relève la forte influence byzantine dont témoigne les images en émail de la couronne de Saint Étienne. M. Gy.

J. de BORCHGRAVE d'ALTENA, *L'Art Byzantin en Belgique. Les excursions du VII^e Congrès Byzantin*. Le Flambeau, 31^e année (1948), N. S. 3, 293—309. Zst.

L. BRÉHIER, *Les traces de l'ancien art chrétien dans l'art roman auvergnat*. *Cahiers Archéol.* I (1945) 63—76. A. F.

E. de BRUYNE, *Études d'esthétique médiévale*. Bruges, 1946, 3 vol. de pp. XIV—370, X—420, X—400. Doctrines esthétiques en Occident, depuis Boèce jusqu'au XIII^e siècle. — Comptes-rendus: L. BRÉHIER, *Journal des Savants* (juillet—décembre 1946) 104—113; M. AUBERT, *Bull. Monumental* CV (1947) 160—162. A. F.

F. CABROL et H. LECLERQ, *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* (publ. sous la direction de H. MARROU), fasc. CLX—XLXI. *Rabula—Rome*. Paris, 1947; fasc. CLXII—CLXIII. *Rome*. Paris, 1948; fasc. CLXIV—CLVX. *Ronchinne — Saint-Rémy de Provence*. Paris, 1949. A. F.

C. CECHELLI, *L'anello bizantino de Museo di Palermo*. *Orientalia Christ. Period.* (= *Miscell. G. de Jerphanion* I) 13 (1947) 40—57. M. P.

HELEN COMSTOCK, *Note on 'An Exhibition of Byzantine and Early Christian Art'*. *The Connoisseur* (1947) 109—110. — The loan exhibition at the Baltimore Museum of Art and a similar exhibition at Dumbarton Oaks reveal the wealth of Byzantine art in U. S. A. J. M. H.

M. ČOROVIĆ-LJUBINKOVIĆ, *Riznica Pečke Patrijaršije*. *Glasnik Srpske Pravoslavne Crkve* XXVII (1946) 137—142. — Cet article contient des détails historiques sur l'origine du trésor du Patriarcat de Peć et sur le sort de ses pièces de valeur qui ont été pillées et dispersées entre la fin du XIV^e siècle et le milieu du XVIII^e siècle. Sv. R.

E. DALLEGGIO d'ALESSIO, *Galata et ses environs dans l'antiquité*. *Rev. des Études Byz.* III (1946) 217—237. — L'auteur mentionne des monuments chrétiens: Sainte-Irène de Sykai (= Arap Cami), Sainte-Photini, la léproserie de S. Zozime, Sainte-Marie de la Citerne, S. Pierre. A. F.

CH. DELVOYE, *Travaux récents sur les monuments byzantins de la Grèce*. (1938—1947). *Byzantion* XVIII (1948) 229—260. A. F.

E. DEMANGEL, *Contribution à la topographie de l'Hebdomon*. Paris, E. de Boccard 1945, pp. 60 + 40 fig. + 8 pl. (Recherches françaises en Turquie 3). — Compte-rendu: A. MERLIN, *Journal des Savants*, juillet—décembre (1946) 181/3; L. LACROIX, *L'Antiquité Class.* XV (1946) 297—302; G. de JERPHANION, *Orient. Christ. Period.* XII (1946) 394—395. A. F.

O. DEMUS, *The Methods of the Byzantine Artist*. *The Mint*, No. 2 (1948) 64—77 (with 7 plates). J. M. H.

S. DER NERSESSIAN, *Armenia and the Byzantine Empire: A brief study of Armenian Art and Civilisation*. Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press 1945, pp. XXI, 148 + XXXII tab. — Cinq conférences prononcées à l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientale et Slave et à l'École Libre des Hautes Études à Washington. Elles offrent une revue

d'ensemble de l'art arménien ou Moyen-Âge, basée sur les recherches scientifiques, mais destinée au grand public. Le travail se compose de 5 chapitres: I. histoire du peuple et de l'État de la Grande Arménie et Cilicie (la Petite Arménie); II. développement de l'Église de l'Arménie médiévale; III.—V. art: architecture, sculpture, peinture. En reconnaissant une influence importante de l'art byzantin et de l'Asie Mineure ainsi que les influences de la Syrie, Mésopotamie et Iran, l'auteur souligne l'apport arménien propre et montre que l'art arménien était un facteur important non seulement de l'architecture de l'Orient chrétien, mais qu'il a influencé aussi le développement des formes de l'architecture ecclésiastique du Moyen-Âge en Occident. — Comptes-rendus: D. TALBOT RICE, *English Hist. Rev.* 61 (1946) 271—272; T. MAŃKOWSKI, *Przegląd Hist.* XXXVIII (zeszyt dodatkowy), (1948) 420—421. M. P.

R. DUSSAUD, *Réflexions sur l'art byzantin*. *Orientalia Christ. Period.* 13 (1947) 143—148 (= *Miscellanea G. de Jerphanion I.*) — *Réflexions sur l'influence de l'art hellénistique de la basse antiquité sur l'art byzantin en Syrie*. M. P.

E. DYGGVE, *Les traditions cultuelles de Delphes et l'Église chrétienne. Quelques notes sur Δελφοί χριστιανοί*. *Cahiers Archéol.* III (1948) 9—28. — Les installations cultuelles de Delphes ont été maintenues jusqu'au V^e siècle et le souvenir de leur grandeur n'a jamais cessé d'occuper les imaginations. Plutôt que de disparaître complètement, n'auraient-elles pas « endossé un vêtement chrétien »? Des témoignages dans ce sens peuvent être fournis par le parallélisme de l'emplacement des lieux de culte anciens et nouveaux (ainsi qu'il en est, par ex., à Dodone) et par la continuité de certains rites locaux et institutions religieuses, aménagés par le syncrétisme mithraïque. A. F.

J. EISNER, *Dvě přílby typu baldenheimského z Poiplí*. *Historica Slovaca* III—IV (1945—1946) 5—43. — Compte-rendu: B. SVOBODA, v. ici pp. 87—89. M. P.

J. EISNER, *K dějinám našeho bradištního šperku*. *Časopis Národního Musea* CXVI (Praha 1947) 142—162. — Compte-rendu: R. TUREK, v. ici pp. 89—91. M. P.

J. EISNER, *Nouveaux témoignages archéologiques sur les rapports entre les Slaves tchèques et la région byzantine*. V. ici p. 327—329. M. P.

J. EISNER, *Slovensko v dobe kultúry bradištnej*. *Slovenské dejiny I.*: Slovensko v praveku. Bratislava, Acad. Scient. et Artium Slovaca, 1947, pp. 120—158 + XXXIX—XLVI pl. + 1 map (n^o XI). — Les découvertes, dans lesquelles il est possible de voir le témoignage de la pénétration des Avars en Slovaquie, se placent exclusivement aux frontières de la Slovaquie. C'est du VI^e siècle que provient le trésor des bijoux byzantins en argent, des vases et des monnaies de Zemiansky Vrbovok près de Krupina dont une partie est publiée dans cette étude. La Slovaquie exerçait une assez faible influence sur l'importation des bijoux byzantins. Mais il y a dans ce trésor des bijoux du type de Bjelo Brdo datables des environs de l'an 1000, époque de l'influence tardive du métier artistique byzantin sur le bassin carpathique. M. P.

A. FROLOW, *Deux églises byzantines d'après des sermons peu connus de Léon VI le Sage*. *Études Byz.* III (1945) 43—91. — Compte-rendu: G. MILLET, *Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*. Comptes rendus des séances de l'année 1947, 373—374. A. F.

D. GLUMAC, *Srpske zadužbine u Palestini*. *Glasnik Srpske Pravoslavne Crkve* XXVII (1946) 239—255. — L'article, d'un caractère plutôt historique, contient des détails sur les relations entre la Serbie et la Palestine. Les liens culturels entre les pays serbes et la Terre Sainte y sont tout particulièrement soulignés. La bibliographie abondante qui y est citée se rapporte souvent aux monuments d'art et aux relations artistiques qui existaient alors entre la Palestine et la Serbie et qu'on peut suivre depuis 1229 jusqu'au XVIII^e siècle. Sv. R.

A. GRABAR, *Plotin et les origines de l'esthétique médiévale*. Cahiers Archéol. I (1945) 15—34. — Comptes-rendus: P. LEMERLE, Rev. des Études Grecques LVIII (1945) 321/2; L. BRÉHIER, Rev. Hist. (1948) 272. A. F.

A. GRABAR, *Martyrium. Recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique*. Paris, 1946, vol. I: *Architecture* pp. 638; vol. II: *Iconographie*, pp. 402; Album (daté 1943) de LXX pl. et 147 fig. dans le texte. (Collège de France. Fondation Schlumberger pour les Études byzantines.) — Compte-rendu: L. BRÉHIER, Rev. Hist. (1948) 269—271; id., Journal des Savants (1948) 97—111; G. DE JERPHANION, Orientalia Christ. Period. XIV (1948) 389—395; M. AUBERT, Bull. Monumental CVI (1948) 217—219; P. LEMERLE, v. ici p. 125—131; id., Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948) 204—206 et 207—208; id., Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 5^e Série, XXXIV (1948) 318—321. A. F.

A. GRABAR, *Un graffite slave sur la façade d'une église de Bucovine*. Rev. des Études Slaves XXIII (1947) 89—101. — Un commentaire de caractère "rationnaliste", ajouté au XVI^e siècle à une représentation du siège de Constantinople en 626, permet d'observer l'apparition de tendances nouvelles dans l'art byzantin de cette époque. A. F.

A. GRABAR, *Les monuments de Tsaritchin Grad et Justiniana Prima*. Cahiers Archéol. III (1948) 49—63. — Examen de l'identification Caričin Grad = Justiniana Prima à la lumière des faits archéologiques. La description que Procope a laissée de la cité justinienne coïncide, à peu de chose près, avec ce qui a été révélé par les fouilles. Le type architectural des édifices ainsi que leur groupement cultuel et urbain engageant, d'autre part, à proposer le VI^e siècle comme date approximative de la fondation. Aucun monument important, antérieur ou postérieur à cette date, n'a été signalé jusqu'ici et ceci correspond à ce que nous savons de l'histoire de Justiniana Prima, ville surgie brusquement par la volonté de l'empereur pour ne subsister guère plus d'un siècle. Enfin, un dernier argument en faveur de l'identification envisagée peut-être tiré de la reconstitution d'une statue de Justinien que la découverte de deux fragments de bronze, figurant des lanières attachées au bord d'une cuirasse, suggère à A. Grabar. A. F.

M. HADZIDAKIS, Μυστράς. Τοπορία, μνημεία, τέχνη. Athènes, 1948, pp. 104 + 1 carte topographique, 12 plans et 32 pl. hors texte. (Βιβλία τέχνης, 1^{ère} série, 1). — Cet excellent ouvrage sera recensé, par le signataire de ces lignes, dans le prochain volume de Byzantinoslavica. A. F.

M. IZEDDIN, *Un prisonnier arabe à Byzance au IX^e siècle, Hâroûn-ibn-Yahya*. Études Islamiques 1941—1946 (1947) 41—62. — Nouvelle traduction et commentaire archéologique de la description de Constantinople par Hâroûn-ibn-Yahya. — Compte-rendu: L. BRÉHIER, Rev. Hist. CXC VIII (1948) 208. A. F.

R. JANIN, *Les sanctuaires des colonies latines à Constantinople*. Rev. des Études Byz. IV (1946) pp. 163—177. A. F.

M. KALLIGAS, *Ἡ αἰσθητικὴ τοῦ χώρου τῆς ἐλληνικῆς ἐκκλησίας στό Μεσαιῶνα*. Athènes, 1946, pp. 117 + 2 pl. — Travail sur l'architecture et la décoration de l'église byzantine et sur le sentiment religieux de la Grèce dans ses rapports à l'édifice chrétien orthodoxe, comparé à l'édifice chrétien de l'occident. Pap.

J. LASSUS, *L'exploration de Gerasa*. Syria XXIV (1944—1945) 206—210. — Analyse de l'ouvrage de C. H. KRAELING, Gerasa, City of the Decapolis. Newhaven 1938. A. F.

P. LEMERLE, *Philippe et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*. Recherches d'Histoire et d'Archéologie. Paris, 1945, pp. V, 572 et Album de 82 pl. + VIII pp. (Bibliothèques des écoles françaises d'Athènes et de Rome, 158). —

Comptes-rendus: H. GRÉGOIRE, Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 5^e série, XXXIII (1947) 86—90; A. FESTUGIÈRE, Rev. Biblique LIV (1947) 132—140; A. RHEIN, Rev. de l'Hist. Eccl. XLI (1946) 443/5; A. MERLIN, Journal des Savants, janvier—juin (1947) 20—33; V. LAURENT, Rev. des Études Byz. VI, 1 (1948) 74—85; F. HALKIN, Anal. Boll. LXV (1947) 281/2; L. BRÉHIER, Rev. Hist. CXC VII (1947) 246—251; P. LEMERLE, Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948) 219—220. A. F.

P. LEMERLE, *À propos des origines de l'édifice culturel chrétien*. Acad. royale de Belgique. Bull. de la Classe des Lettres, 5^e Série, XXXIV (1948) 306—328. — Analyse des théories de Dyggve, Grabar, Lassus et Sauvaget. L'auteur attire l'attention sur l'intérêt que présente la découverte de l'hérôon de Mactar pour l'étude des origines de la basilique chrétienne. (Communication présentée au VI^e Congrès d'Études Byzantines à Paris et à la séance du 7 juin 1948 de l'Acad. royale de Belgique.) A. F.

J. LEROY, *Le manuscrit syriaque 356 de la Bibliothèque Nationale, sa date et son lieu de composition*. Syria XXIV (1944—1945) 194—205. — Description d'un fragment d'évangile liturgique, copié et enluminé par Josué le Scribe. Ce personnage peut être identifié avec Jean XIV, patriarche de l'Église Jacobite à partir de 1208, qui était originaire de la région d'Edesse. A. F.

H. МАВРОДИНОВ, *Старобългарската живопис*. С 66 образа в текста. София 1946, pp. 196. — Cf. J. MYSLIVEC, Acta Acad. Velehradensis XIX, 1—2 (1948) 134. — Compte-rendu: M. COROVIĆ-LJUBINKOVIĆ, Istoriski Glasnik I (Beograd 1949) 109—113. M. P.

W. von MATTHEY, *Russische Kunst*. Einsiedeln—Zürich, Benziger Verlag 1948, pp. 118 + 86 pl. — Un bref aperçu, plus détaillé dans la partie du Moyen-Âge. L'auteur montre les traits caractéristiques qui distinguent l'art russe de l'art byzantin et occidental. M. P.

P. MICHELIS, *Αισθητική θεωρία της Βυζαντινής Τέχνης*. Athènes, 1946, pp. 220. — Contribution importante à l'étude de l'art byzantin. Dans la première partie de l'œuvre, l'auteur expose la différence qui existe entre l'art classique et l'art byzantin, le sublime et le beau dans l'art, l'idéal chrétien et son caractère esthétique. Dans la deuxième partie, il examine le sublime dans l'art byzantin ainsi que les facteurs historiques dans l'art byzantin et son originalité. La troisième partie est consacrée à l'esthétique de l'art byzantin. Pap.

G. MILLET, *La Dalmatique du Vatican. Les Élus, images et croyances*. Paris (1945) pp. VI, 116 + VIII pl. (Bibl. de l'École des Hautes Études Pratiques, Sect. des Sciences Relig. LV). — Comptes-rendus: A. GRABAR, Rev. des Études Slaves XXIV (1948) 203; P. LEMERLE, Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948) 233. A. F.

C. F. MOREY, *Medieval Art*. New York, 1947. — Reviewed in Connoisseur (1948) 123. J. M. H.

J. MYSLIVEC, *Umění byzantské jako projev jeho duchovního života*. Olomouc, Apoštolát sv. Cyrila a Metoděje 1946, 387—390; 427—432. — L'art byzantin comme expression de la vie spirituelle. M. P.

J. MYSLIVEC, *L'état des monuments artistiques de la chrétienté orientale sur le territoire de la vieille Serbie*. — V. ici p. 329. M. P.

The Great Palace of the Byzantine Emperors. Being a first report on the excavations carried out in Istanbul on behalf of the Walker Trust (the University of St. Andrews) 1935—1938. By G. BRETT, W. J. MACAULAY & R. B. K. STEVENSON. Oxford, Univ. Press 1947. — Reviewed by D. Talbot Rice, Journal of Hellenic Studies 66 (1946, publ. in 1948) 135—136; and in Burlington Magazine (1948) 24—25; by A. B. TON-

NOCHY in *The Antiquaries Journal* 29 (1949) Nos. 1—2, 94—95; by A. GRABAR, v. ici pp. 120—124. J. M. H.

S. PELEKANIDIS, *Ὁρολογία καὶ οὐσία, τῆς βυζαντινῆς τέχνης*. Salonique, 1947, pp. 16. — Selon l'auteur de cette brochure les termes « classique » et « baroque », au sens qu'on leur attribue de nos jours, ne sont pas propres à définir les formes et les périodes de l'art byzantin. C'est souvent la coexistence des formes classiques et baroques dans une même oeuvre qui est justement une des caractéristiques de cet art. Il est aussi tout à fait inutile d'employer les termes de l'art « hellénique » ou « oriental » parce qu'en ce qui concerne l'originalité de l'art byzantin, c'est le résultat d'une fusion de toutes les expressions de l'art antérieur. Pap.

V. PETKOVIĆ, *Les fouilles de Tsaritchin Grad*. Cahiers Archéol. III (1948) 40—48. — Exposé rapide mais précis et bien illustré, des principaux résultats acquis au cours des campagnes 1936—1938. En accord avec Eftic et Honigmann, l'auteur identifie le site exploré à *Justiniana Prima*. Son argumentation repose, d'une part, sur la date probable des monuments découverts et, d'autre part, sur la toponymie du bourg voisin Caričina, Starišina > *Taurision*, nom du village natal de Justinien, sur l'emplacement duquel l'empereur avait fondé sa première ville éponyme. A. F.

E. PETRASCH, *Byzantinische Kunst in Österreich*. Woge 16 (Salzburg 1946). M. P.

W. SAS—ZALOZIECKY, *Byzantinische Kunst in Österreich*. Die Furche (Warthe) 23. III. 1946, No. 12. M. P.

J. POULÍK, *Staroslovanská Morava*. Monumenta archaeologica I. Sumptibus Institutii Archaeologici. Praha, 1948, pp. 216 + LXXVIII pl. + 36 reprod. Résumés: Древнеславянская Моравия, 181—197; Moravia in Old Slavonic Period, 199—213. — La culture de la Moravie slave, dès l'arrivée des Slaves, que l'auteur date du IV^e siècle après J.-Ch., jusqu'à la fin de la Grande Moravie après l'an 900, est présentée selon les sources archéologiques et en vue des renseignements historiques. De nombreux bijoux byzantins qui se trouvent dans les tombes du IX^e siècle dans les régions du Sud de la Moravie, témoignent, du point de vue archéologique, d'une forte influence byzantine sur les bassins de la Moravie du Sud qui se montre être aussi le noyau de l'État Morave. J. Eisner

A. STYLIANOU—J. A. STYLIANOU, *Byzantine Cyprus as reflected in art*. Nicosia (Chypre), 1948. Pap.

D. TALBOT RICE, *The Greek Exhibition at Burlington House*. Burlington Magazine 88 (1946) 85—90 (1 plate). J. M. H.

D. TALBOT RICE, *The Byzantine element in late Saxon art*. The W. H. Charlton memorial lecture. November 1946. Oxford Univ. Press 1947, pp. 20 + 1 pl. — L'auteur, étudiant les monuments de l'art anglo-saxon des X^e et XI^e siècles, examine les influences de l'art byzantin sur la sculpture, la peinture murale et les enluminures. Par art byzantin, il entend l'art de Constantinople, des villes et des monastères des alentours de Constantinople, de Salonique et de l'Athos surtout. Ces influences auraient pénétré en Bretagne, selon l'auteur, à la faveur des relations politiques entretenues par Otton II et Otton III avec l'empire Byzantin. jm.

D. TALBOT RICE, *Byzantine Painting and Developments in the West before A. D. 1200*. London, Avalon Press 1948, pp. 32 + 37 plates (4 in colour). — Compte-rendu: A. SALAČ, v. ici pp. 117—120. M. P.

J. M. C. TOYNBEE, *Roma and Constantinopolis in Late-Antique Art from 312 to 365*. Journal of Roman Studies 37 (1947) 135—144 (9 plates and 1 fig. in text). — A valuable paper. J. M. H.

M. VIEILLARD, *Les canons d'évangélistes de la Basse-Antiquité*. — Compte-rendu critique de C. NORDENFALK, *Die spätantiken Kanontafeln*... Cahiers Archéol. I (1945) 113—123. A. F.

W. F. VOLBACH, *Venetian-Byzantine Works of Art in Rome*. The Art Bulletin 29 (1947) 86—95. — A study of Venetian-Byzantine works preserved in Rome. P. Ch.

H. ZALOSCHER, *Quelques considérations sur les rapports entre l'Art copte et les Indes*. Supplément aux Annales du Service des Antiquités de l'Égypte, Cahier n° 6. Le Caire (1947). — Cité d'après le compte-rendu (défavorable) d'A. PIANKOFF, Bull. de la S-té, d'Archéol. Copte XII (1946—1947) 165—168. A. F.

B. Architecture.

I. BARNEA, *Nouvelles considérations sur les basiliques chrétiennes de Dobroudja*. Dacia 11—12 (1945—1947) 221—241. — Brève synthèse des données archéologiques relatives aux basiliques paléochrétiennes de la Dobroudja. L'auteur, élève de G. A. Sotiriou, explique maint détail de construction à l'aide des textes littéraires et canoniques ainsi que par les pratiques liturgiques, restées pour la plupart étrangères aux archéologues qui avaient exécuté les fouilles. A. E.

DJ. BOŠKOVIĆ, *Stanje srednjovekovnih spomenika u Jugozapadnoj Srbiji, na Kosovu, u Metohiji i severoistočnom delu Crne Gore*. Muzeji I (Beograd 1948) 96—105 + 16 gravures. — Dans un bref compte-rendu de son voyage au cours de l'été 1945, Dj. Bošković fournit des détails sur l'état des monuments d'architecture dans les régions qui, de 1941 à 1945, ont été le théâtre de luttes acharnées. Sont irrémédiablement perdus pour la science des monuments de grande valeur, tels que: l'église du monastère Dobrun, qui date de la fin du XIV^e siècle et que les Allemands ont fait sauter en janvier 1945, et le monastère Devič, près de Kosovska Mitrovica, qui, pendant la guerre, a été incendié et détruit à plusieurs reprises. Les ruines de l'église de St-Georges, bâtie par Nemanja à Ras, les *Djurdjevi Stupovi*, ont été gravement endommagées. Des obus et des bombes ont endommagé la partie nord de l'église du St-Sauveur à Žiča. C'est alors qu'ont été détruites toutes les fresques du premier quart du XIII^e siècle qui décoraient ses murs. Parmi les monuments de l'architecture civile, la grande forteresse de Smederevo, qui avait été bien conservée jusqu'à cette dernière guerre, est presque entièrement détruite aujourd'hui. Sv. R.

DJ. BOŠKOVIĆ, *Osnovi srednjovekovne arhitekture*. Beograd, 1947, pp. 244 + 331 gravures. — Ce livre est destiné aux étudiants en architecture, mais il dépasse souvent le cadre d'un manuel scolaire, en particulier dans les chapitres traitant l'architecture de l'Orient chrétien. Il comprend des chapitres illustrés de très bons plans et coupes (dont certains n'avaient jamais été publiés jusqu'à présent), tels que: L'Architecture du Moyen-Âge en Bulgarie (pp. 88—94); L'Architecture du Moyen-Âge en Macédoine (pp. 95—106); L'Architecture protoromane sur le littoral slave de l'Adriatique (pp. 130—135); L'Architecture romane de la Péninsule Balkanique (pp. 164—166); et, surtout, l'Architecture serbe du Moyen-Âge (pp. 164—166). Ces chapitres contiennent une quantité de remarques que l'auteur avait notées d'abord dans ses carnets du voyage et qui se rapportent à des détails tout à fait particuliers, qui pourront être très utiles aux spécialistes. Sv. R.

Н. И. БРУНОВ, *Архитектура Константинополя IX—XII вв.* Виз. Врем. II (XXVII) (1949) 150—214. — L'auteur donne avant tout l'analyse détaillée de l'architecture de toutes les églises de Constantinople de IX^e au XII^e ss. qui se sont conservées jusqu'à notre temps. L'auteur formule ensuite ses conclusions sur l'évolution du type des églises à cinq nefs avec le coupole en croix et sur les rapports de divers types architecturaux à Constantinople aux IX^e—XII^e siècles. Fl.

D. R. BUXTON, *Ethiopian Rock-hewn Churches*. *Antiquity* 20 (1946) 60—69 + 5 figs. + 4 plates. — The writer was engaged in investigations in Ethiopia between 1942 and 1945. The article is in the main confined to the internal history of the monuments, only touching upon the more difficult question of the ultimate sources of the style. J. M. H.

D. R. BUXTON, *The Christian Antiquities of Northern Ethiopia*. *Archaeologia* (published by the Society of Antiquaries of London) 92 = 2nd series, 42 (1947) 1—42 (with 12 plates and 25 figs.). — A valuable account of the exceedingly inaccessible medieval churches, many of them rock-hewn. (Mainly architectural.) J. M. H.

S. H. CROSS, *Medieval Russian Churches*. Harvard University, 1949, pp. XIV, 95. — A study of the medieval Russian Churches. P. Ch.

VOJ. R. DAMJANOVIĆ, *Konzervatorski radovi na Stubovima u Rasu*. *Muzeji* I (Beograd 1948) 106—111 + 6 gravures. — Le premier compte-rendu des travaux de conservation des ruines de Djurdjevi Stupovi a fourni quelques nouveaux renseignements qui ont été recueillis lors du déblaiement des ruines et de l'examen détaillé des murs qui subsistent. On a trouvé quelques fragments assez gros de colonnes et de chapiteaux, un fragment d'archivolte, une pierre profilée portant une inscription qui a été, visiblement, mal déchiffrée. Tout autour de l'église, on a procédé au nettoyage des murs de la tour du monastère, d'un bâtiment, et d'une partie d'une voie dallée datant du Moyen-Âge. Sv. R.

D. DERCSÉNYI, *Az újabb régészeti kutatások és a pannóniai kontinuitás kérdése*. — * *Le problème de la continuité pannonienne à la lueur des récentes excavations archéologiques*. *Századok* 81 (1947) 203—211. — Les fouilles archéologiques faites en Transdanubie, sur le territoire de la Pannonie romaine, prouvent que les monuments de l'ancienne architecture chrétienne du IV^e siècle et de l'architecture franque du IX^e siècle subsistaient encore à l'époque de la conquête du pays par les Hongrois. Ce sont précisément ces monuments qui ont fourni à St. Étienne les bases matérielles et spirituelles pour la réorganisation du christianisme pannonien. L'auteur prouve en tenant compte des résultats des excavations de Szombathely (Savaria), Zalavár (Mosaburg) et de Fenékpuzsta (Mogentiana) que les monuments de l'architecture romaine ont survécu aux migrations des peuples. Ils furent utilisés par les sujets chrétiens de l'empire franc et par les Hongrois de l'époque d'Arpád. M. Gy.

D. DERCSÉNYI, *L'église de Pribina à Zalavár*. *Études Slaves et Roumaines* 1 (1948) 85—100 + 2 tab. — L'examen fait du point de vue de l'histoire et de l'histoire d'art comparée de la basilique à trois absides du IX^e siècle, découverte et décrite par A. Radnóti (cf.), prouve que cette basilique est identique à l'église de Saint Adrien, mentionnée dans la « *Conversio Bagoariorum* »; ce type n'est pas parvenu en Pannonie du côté de Salzbourg, mais de celui de l'Istrie, de la sphère culturelle du patriarcat d'Aquilée. Elle a été bâtie au milieu du IX^e siècle et existait encore à l'époque de la conquête arpadienne. Sa reconstruction du XI^e siècle a eu lieu lors de la fondation de l'abbaye des Bénédictins à Zalavár par Saint-Étienne. M. Gy.

G. DOWNEY, *Byzantine Architects. Their Training and Methods*. *Byzantion* XVIII (1948) 99—118. — Il ressort d'un texte de Pappus d'Alexandrie que le terme μηχανικός désignait, à l'époque byzantine, plus qu'un ingénieur ou un architecte. L'art de bâtir faisait seulement partie des connaissances très étendues du « mécanicien ». Les constructeurs de S-te Sophie "may well have been not unlike Leonardo da Vinci in their curiosity and interests". A. F.

P. M. DUVAL, *Cherchel et Tipasa. Recherches sur deux villes fortes de l'Afrique*

romaine. (Inst. Français d'Archéol. de Beyrouth; Bibl. Archéol. et Hist. XLIII). Paris, 1946, pp. 180 + 25 fig. dans le texte, XIV pl. et un plan photographique. — Compte-rendu: G. de JERPHANION, *Orientalia Christ. Period.* XIV (1948) 272—277. « Malgré un titre de portée limitée, c'est une enquête sur tout l'ensemble de la fortification antique à l'époque romaine ». A. F.

G. L. FEUILLE, *Le baptistère de Iunca (Macomades Minores)*. Cahiers Archéol. III (1948) 75—81. — Basilique à trois nefs que l'on a transformée, au VI^e siècle, en baptistère en y ajoutant, dans l'axe de l'abside, une cuve baptismale rectangulaire. A. F. •

R. B. FRANCIS, *The Medieval Churches of Cyprus*. The Eccl. Society Transactions, vol. 2 (New Series), part I (1948). J. M. H.

MIRRI BOUTROS GHALY BEY, *Note sur la découverte du Monastère de Phoe-bammon dans la Montagne thébaine*. Le Caire, 1948, pp. 4. A. F.

И. ГОСПОДИНОВ, *Разкопки из долината Бял Бряг в Преслав*. Разкопки и проучвания III. Средновековен отдел. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1949, 73—77. — Les fouilles de 1946 ont dégagé près de Preslav, à l'endroit nommé « Bial-Briag », trois constructions civiles, dont on date l'une du X^e s. Dim.

И. ГОСПОДИНОВ, *Гробнични церкви на Тузлалъка в Преслав*. Разкопки и проучвания III. Средновековен отдел. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1949, 97—100. — Au cours des fouilles de 1945 à Preslav, on a dégagé au lieu nommé « Touslalak » un caveau voûté, une petite chapelle funéraire. On doit signaler parmi les éléments décoratifs la présence de la céramique polychrome du type connu de Preslav. Les constructions datent du X^e siècle. Dim.

A. GRABAR, *L'architecture balkanique avant et après les Invasions à la lumière des découvertes récentes*. C. R. des séances de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres (1945) 270—287. — L'auteur signale la réapparition au Moyen-Âge, dans les monuments slaves des Balkans, de certaines formes de l'architecture paléochrétienne locale. A. F.

A. GRABAR, *Les ambons syriens et la fonction liturgique de la nef dans les églises antiques*. Cahiers Archéol. I (1945) 129—133. — Compte-rendu: P. LEMERLE, *Rev. des Études Grecques* LVIII (1947) 322—3. A. F.

A. GRABAR, *Le témoignage d'une hymne syriaque sur l'architecture de la cathédrale d'Edesse au VI^e siècle et sur la symbolique de l'édifice chrétien*. Cahiers Archéol. II (1947) 41—67. — Commentaire de la « sugitha » du *cod. Vat. syr.* 95 (reconstitution du plan de la cathédrale d'Edesse; étude des doctrines mystiques relatives au symbolisme de l'édifice chrétien où G. décèle, à l'origine du moins, une influence des *Areopagitica*). A. F.

R. W. HAMILTON, *The Baths at Kbirbat Mafjar*. Palestine Exploration Quarterly (Jan.—April, 1949) 40—51 + 2 plates and ground plan in text. — Report on the excavation of the principal buildings of the county residence of an Arab prince, perhaps the Caliph himself, constructed according to epigraphic evidence during the reign of the Caliph Hisham, 724—43 A. D. Cited here for evidence of Byzantine influence. J. M. H.

V. IVANOVA, *Les fouilles du Musée National de Sofia à Preslav et à Plisca*. Byzantinoslavica IX (1947—48) 315—323. — L'auteur résume les résultats des fouilles qu'elle a dirigées en 1945/47 à Preslav avec l'aide de l'archéologue J. Gospodinov, St. Stančev et M^{me} Akra-bova-jandova et ceux des fouilles à Plisca qui ont été faites sous la direction de N. Mavrodinov et St. Michailov. Les fouilles "nous imposent une revision de nos connaissances sur l'époque de la fondation de Preslav, sur le moment où les influences de Constantinople ont pénétré en Bulgarie tout comme sur la part respective

de la tradition locale et de la tradition orientale dans les plans et dans la décoration des monuments de l'architecture". M. P.

B. ИВАНОВА, *Базилика на Дели-Душка в Преслав. Разкопки и проучвания III. Средневековен отдел. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1949*, 65—72. — La découverte d'une basilique du V^e siècle au lieu dit « Deli-Douchka » près de Preslav, au cours des fouilles de 1947, indique l'existence sur le terrain de Preslav, à l'époque pré-slave, d'une cité qui a eu une église de dimensions considérables. C'est là un fait d'une importance capitale, puisqu'il indique que la tradition antique locale a dû avoir une importance déterminante pour les constructions ultérieures à Preslav. La découverte de cette basilique, ainsi que la céramique trouvée à Preslav modifient du fond en comble nos idées de la genèse de la seconde capitale de la Bulgarie du Moyen-Âge. Dim.

B. ИВАНОВА, *Разкопки на Аврадака в Преслав. Разкопки и проучвания III. Средневековен отдел. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1949*, 13—64. — C'est un exposé des recherches archéologiques de 1945, 1946 et 1947 à l'endroit dit l'Avradac aux environs de Preslav, où ont été découvertes deux églises et un monastère spacieux que l'auteur date du X^e siècle de notre ère. On a trouvé là des nombreux fragments de céramique, des ornements architecturaux et encore d'autres objets. Dim.

G. de JERPHANION, *Les églises rupestres de Cappadoce*. Tome II.² Haut Commissariat de la République française au Liban. Bibl. arch. et hist. VI. Paris, 1942, pp. VIII, 389—538. — Compte-rendu: A. RAES, *Orientalia Christ. Period. XII* (1946) 395—397. jm.

C. N. JOHNS, *Discoveries in Palestine since 1939*. Palestine Exploration Quarterly (July—Oct., 1948) 81—101 (8 plates + 1 map + 2 figs. in text). — Cited here for medieval (Byzantine, Moslem and Crusading) antiquities. See especially note on recent work in the Church of the Nativity at Bethlehem, listed in R. W. Hamilton, *Guide to the Church of the Nativity, Bethlehem*, 2nd ed., Department of Antiquities, Jerusalem, 1947, correcting some of the identifications given by Vincent and Abel, *Bethlehem*, Paris, 1914. J. M. H.

A. KHATCHATRIAN, *L'architecture arménienne, Essai analytique*. Vostan. Cahiers d'hist. et de civilisation arméniennes (Paris) I, 1 (1948—1949), 55—144 + VIII pl. et 66 plans. A. F.

D. KOCO, *Klimentoviot manastir « Sv. Pantalejmon » i raskopata pri « Imaret » vo Ohrid*. Filoz. fakultet na univ., Skopje. Godišen zbornik I. (1948) 129—182 + 47 fig. + 2 pl. — Sous les ruines des murs de la mosquée « Imaret » à Ohrid, D. Koco a découvert les restes très endommagés d'une église qui se composait de deux parties: la partie est, la plus ancienne, et la partie ouest, beaucoup plus récente. D. Koco émet plusieurs hypothèses, afin de prouver que cette petite église triconque, et avec le porche ajouté plus tard, remonte à l'époque de St-Clément et qu'elle constitue, en somme, les deux églises de St-Clément dans son monastère de St-Pantalejmon, qui sont mentionnées dans sa biographie. Les résultats des fouilles obtenus jusqu'à présent ne permettent cependant pas de tirer des conclusions aussi audacieuses. Le sanctuaire triconque, très endommagée, rappelle la petite église du village de Vineni, près de Mala Prespa. L'auteur n'a pas trouvé jusqu'ici des arguments assez convaincants pour fixer la date de la construction de la partie la plus ancienne de l'église. Peut-être pourrait-on y arriver par une analyse plus précise du plan et du mode de construction. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas donné les croquis des murs de l'église (avec des coupes), d'après lesquels on pourrait voir sa structure intérieure, comme l'a fait feu N. L. Okunev pour les églises des villages de Teranci et de Veljusa [*Narodna Starina* II (1925, publ. en 1940) 283, fig. 6]. De même, il serait indispensable

de montrer, par des mesures précises faites sur une coupe stratigraphique, les contours et l'épaisseur de chacune des couches. On pourrait déterminer alors avec plus de précision l'époque à laquelle a été construite la partie la plus récente avec des fragments de peinture qui ont été conservés. La fresque avec des portraits qui a été retrouvée en menus fragments a été reconstituée avec beaucoup de succès. La découverte de D. Koco, importante sans doute, demandera de nouveaux efforts. En premier lieu il sera nécessaire de déchiffrer l'inscription en caractères grecs qui, malheureusement, est si mal reproduite sur la figure qu'elle demeure illisible. Les reproductions données dans cet article sont si peu claires qu'elles ne peuvent être utilisées: c'est, par exemple, le cas de la figure 1 (qui devrait porter le numéro 6, venant après cinq autres qui ne sont pas numérotées). Des données plus détaillées concernant tout le matériel mis à jour permettront d'entreprendre une étude plus approfondie.

Sv. R.

J. LASSUS, *Sanctuaires chrétiens de Syrie. Essai sur la genèse, la forme et l'usage liturgique des édifices du culte chrétien en Syrie, du III^e siècle à la conquête musulmane*. Paris, 1947, pp. XLVIII, 329 + LX pl., 4 cartes et 109 fig. dans le texte. (Institut français d'archéologie de Beyrouth. Bibliothèque archéologique et historique, XLII.) — Comptes-rendus: L. BRÉHIER, *Journ. des Savants* (1947) 97—112; G. de JERPHANION, *Orientalia Christ. Period.* XIV (1948) 383—389; L. VINCENT, *Rev. Biblique* LV (1948) 456—462; P. LEMERLE, *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 215—217; cf. id., *Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres*, 5^e Série, XXXIV (1948) 321—322; M. AUBERT, *Bull. Monumental CVI* (1948) 240—243; J. CROWFOOT, *The Journal of Hellenic Studies* LXVII (1947) 145—147.

A. F.

J. LASSUS, *Nouveaux relevés d'églises dans la Syrie du Nord*. *Acad. des Inscr. et Belles Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1947*, 158—174.

A. F.

M. LAUFFRAY, *Deux campagnes de fouilles à Halabiyé*. *Acad. des Inscr. et Belles Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1946*, 687—692.

A. F.

P. LEMERLE, *A propos de la basilique constantinienne de Saint-Pierre de Rome*. *Rev. Archéol.*, 6^e série XXVI (1946) 79—81.

A. F.

P. LEMERLE, *A propos des basiliques paléochrétiennes de Grèce*. *Bull. de Corresp. Hellénique* LXX 1946 (1947) 319—328. — *Etat des recherches. Principaux caractères des monuments*.

A. F.

P. LÉVEQUE, *Le palais de Théodoric-le-Grand à Galeata*. *Rev. Archéol.*, 6^e série, XXVIII, 58—61. — L'auteur conclut: « C'est à Rome, et surtout à Byzance, que Théodoric dut demander les secrets de leur art ».

A. F.

H. МАВРОДИНОВ, *Предговор. Разкопки и проучвания III. Средновековен отдел. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките)* 1949, 5—12. — L'auteur généralise les résultats des études archéologiques des centres de l'état bulgare du Moyen-Âge effectuées après le 9 septembre 1944, tout en essayant d'esquisser brièvement des problèmes de l'archéologie bulgare de la même époque.

Dim.

J. MÉCÉRIAN, *Monastère de Saint-Syméon-Stylite-le-jeune, exposé des fouilles*. *Acad. des Inscr. et Belles Lettres, Comptes rendus des séances de l'année 1948*, pp. 323—328.

A. F.

A. H. S. MEGAW, *Three vaulted basilicas in Cyprus*. *Journal of Hellenic Studies* 66 (1946, publ. in 1948) 48—56 (with 14 figs. in the text). — Evidence in support of M's view (see Sir George Hill, *History of Cyprus*, I. Cambridge, 1940, 322) that the vaulted basilicas of the Aphendrika type should be dated after the Byzantine reconquest.

J. M. H.

P. MICHELIS, *Ἡ Ἀγία-Σοφία*. Athènes, 1946, pp. 22. — Une étude intéressante sur

l'architecture et la décoration artistique du temple de Ste-Sophie avec des photographies, des plans et des coupes. Pap.

G. MILLET, *Sainte-Sophie avant Justinien*. (Note). Acad. des Inscr. et Belles-Lettres. Comptes-rendus des séances de l'année 1947, 354. — L'auteur a publié une étude plus détaillée, sous le même titre et sur le même sujet, dans *Orientalia Christ. Period.* XIII (1947) 597—612. A. F.

SL. NENADOVIĆ, *Zaštitni radovi na manastiru Gradcu*. Muzeji I (Beograd 1948) 112—114. — L'exposé fournit des détails sur les préparatifs techniques en vue de la conservation des ruines du monastère de Gradac. Les travaux devant assurer la conservation de ce monument précieux sont actuellement terminés et ont été exécutés avec une solidité et une précision exemplaires. Sv. R.

P. BENEDETTO PALAZZO, *L'Arap Djami ou l'église Saint-Paul à Galata*. Istanbul, 1946, pp. XVI, 95 + 3 fig., 13 pl. et 3 cartes. — Compte-rendu: R. JANIN, *Rev. des Études Byz.* VI, 1 (1948) 142. A. F.

J. B. PAPADOPOULOS, *Le mutatorion des églises byzantines*. Mémoires L. Petit (1948) 366—372. — L'auteur poursuit ses recherches commencées dans le *Bull. de Corresp. Hellénique*, en 1946, et conclut en posant la question: « Faut-il admettre que les exigences du cérémonial concernant la présence de l'empereur dans l'église, aient inspiré la conception du plan central? » A. F.

J. PAPADOPOULOS-FALIER, *Tò μωτατόριον τοῦ ἐν τῷ Ἐβδόμῳ ναοῦ Ἰωάννου τοῦ Βαπτιστοῦ*. *Bull. de Corresp. Hellénique* LXX, 1946 (1947) 428—435. — Le mutatorion de S. Jean Baptiste de l'Hebdomon devait s'élever à l'endroit où les fouilles de cette église ont révélé l'existence d'un pavement particulièrement soigné. Recherches sur l'emplacement et la destination du mutatorion dans les églises byzantines (add. à la bibliographie: D. BÉLJAEV, *Byzantina* II, 50 sq.; III, 115, 124 et passim). A. F.

G. PICARD, *La basilique funéraire de Julius Piso à Mactar*. Acad. des Inscr. et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1945, 185—212. A. F.

G. PICARD, *Fouilles de Mactar*. *Bull. archéol. du Comité des Travaux hist. et scient.* (février 1947) XX—XXVII. Découverte d'une basilique funéraire païenne, du I^{er} siècle, convertie en église chrétienne. — Compte-rendu: P. LÉMERLE, *Rev. des Études Byz.* VI, 2 (1948) 222/3; id. Acad. royale de Belgique, *Bull. de la Classe des Lettres*, 5^e Série, XXXIV (1948) 311/4; cf. A. GRABAR, *Martyrium*. Paris (1946) I, 304 et 432. A. F.

A. PIGANIOL, *L'Hémisphaïrion et l'omphalos des Lieux Saints*. *Cahiers Archéol.* I (1945) 7—14. — *L'hémisphaïrion* mentionné dans la *Vita Constantini* à propos du S. Sépulcre « pourrait être un omphalos, situé dans l'abside et rappelant l'omphalos qui se trouvait à Delphes, dans le Saint des saints ». Cf. les observations de P. LÉMERLE, *Rev. des Études Grecques* LVIII (1945) 321 et d'E. DYGGVE, *Cahiers Archéol.* III (1948) 26—27 et, pour l'emploi du mot « hémisphaïrion » dans les textes byz.: G. RI-VOIRA, *La chiesa del S. Sepolcro in Gerusalemme*. Rome, 1916, p. 6 et G. DOWNEY, *Transactions of the American Philol. Assoc.* (1946) 23 sq. A. F.

A. RADNÓTI, *Une église du haut moyen âge à Zalavár*. *Études Slaves et Roumaines* 1 (1948) 21—30 + 1 tab. — Compte-rendu préliminaire des résultats des fouilles de l'auteur en 1946. Sur une île dans les alentours de Zalavár (Mosaburg), formée par les hautes eaux du fleuve Zala, il a mis à jour les fondements d'une assez grande basilique à trois absides du IX^e siècle (21,50 m × 12,60 m). Elle date des temps de l'architecture carolingienne et a été bâtie selon toute probabilité à l'époque de Pribina. L'église a été trois fois reconstruite (au XI^e, au XIII^e et au XVI^e siècles). M. Gy.

M. RUMPLER, *Les édifices à coupoles et l'ossature baldaquin dans l'architecture byzantine*. Les Cahiers Techniques de l'Art (Strasbourg) I (1947) 21—38. A. F.

M. RUMPLER-SCHLACHTER, *Le triomphe de la coupole dans l'architecture byzantine*. Strasbourg (Thèse de la Faculté des Lettres), 1947, pp. 126 + 109—36 fig. et plans. Signalé par P. LEMERLE, Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948) 206—207.

A. F.

J. SAUVAGET, *La mosquée omeyyade de Médine. Étude sur les origines architecturales de la mosquée et de la basilique*. Paris, 1947, pp. 199 + 4 pl. et 37 fig. (Institut Français de Damas). — Dans le chap. VII, consacré en grande partie aux origines de la basilique chrétienne, l'auteur démontre que « le dispositif de l'église et le cérémonial liturgique ont été copiés sur le dispositif de la salle d'audience palatine et sur le cérémonial palatin ». — Cf. P. LEMERLE, Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 5^e Série, XXXIV (1948) 321—324.

A. F.

W. SESTON, *Hypothèse sur la date de la basilique constantinienne de Saint-Pierre de Rome*. Cahiers Archéol. II (1947) 153—159. — L'auteur conclut: « Si donc une hypothèse est permise qui fixerait en 333 l'ouverture du chantier, nous ne pouvons rien dire sur la date où aurait eu lieu la dédicace de la basilique ».

A. F.

C. СТАНЧЕВ, *Три новооткрити църкви в Преслав*. Разкопки и проучвания III. Средновековен отдел. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1949, 79—95. — Au cours des recherches archéologiques en 1946—1947 dans la vallée Bial-Briag près de Preslav, on a trouvé trois églises que l'auteur date du X^e siècle.

Dim.

D. TALBOT RICE, *The Origin of the Complex Church Plan in Cyprus*. Byzantino-slavica IX (1947—48) 86—96 + 2 pl.

M. P.

P. A. UNDERWOOD, *Some Principles of Measure in the Architecture of the Period of Justinian*. Cahiers Archéol. III (1948) 64—74. — Le tracé des parties les plus importantes des églises élevées au V^e—VI^e siècle par les architectes de la cour impériale repose sur un nombre-clé de pieds, variable mais toujours *décimal*. Il en est ainsi, notamment, à la basilique et au martyron découverts à Caričin Grad, ce qui constitue un argument supplémentaire en faveur de l'identification de ce site archéologique à *Justiniana Prima*. La démonstration repose sur l'examen de neuf édifices, y compris ceux de Caričin Grad. L'auteur accepte généralement, dans ses calculs, l'équivalence 1 pied = 0 m.315; toutefois à Sainte-Irène de Constantinople et à la basilique B de Philippos il faut admettre l'équivalence 0 m. 308 qui correspond à peu près à l'usage de l'époque pré-justinienne en Palestine (à la basilique A de Philippos, le pied mesurerait 0 m. 320 mais il doit s'agir d'un édifice étranger à l'art de la capitale).

A. F.

И. ВЕЛИОВ, *Старото Търново. Разкопките на Момина крепост през 1942—1943 г.* Исторически Преглед II (1945) 96—102. — Une brève information sur les résultats des fouilles entreprises pendant les années de 1942—1943 à Momina krepost à Trnovo. La date de la construction des murs fortifiés, bâtis en grandes pierres de bosse, chancelle. L'auteur incline à partager à l'opinion du regretté Al. Rašenov selon laquelle il s'agit des restes du château-fort construit par Justinien et détruit sous la poussée avar vers la fin du VI^e s. Le compte-rendu, sans plan, est accompagné seulement de trois photographies, peu claires.

jm.

L.—H. VINCENT, *La cathédrale antique de Beisân-Scythopolis*. Le Muséon LIX (1946) 303—318.

A. F.

BR. VULOVIĆ, *Radovi na zaštiti manastira Žiže, Arilja, Banje, Mileševa, Patrijaršije, Dečana i Gračanice*. Muzeji I (Beograd 1949) 115—116. — En une courte description

des réparations les plus urgentes à faire aux monastères énumérés ci-dessus, l'auteur donne des renseignements sur l'état dans lequel il a trouvé certaines églises. Sv. R.

S. G. XYDIS, *The Chancel Barrier, Solea and Ambo of Hagia Sophia*. The Art Bull. 29 (1947) 1—25. — A plan of Hagia Sophia is presented with indications regarding the position of the chancel barrier, the solea and the ambo, as they might have appeared in 563 A. D. P. Ch.

A. XYNGOPOULOS, 'Η βασιλική τοῦ Ἀγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης. Salonique, La Société des Amis de la Macédoine byzantine 1946, pp. 66 + 2 pl. — Étude sur les ruines de la basilique byzantine d'Aghios Dimitrios à Salonique. Pap.

J. ZEILLER, *Les fouilles récentes des cryptes de Saint-Pierre de Rome*. Rev. Archéol., 6^e série, XXV (1945) 156—157. A. F.

C. Sculpture.

A. BADAWY, *La stèle funéraire copte à motif architectural*. Bull. de la S-té d'Archéol. Copte XI (1945) 1—25. — Classement des monuments, recherches sur leur symbolisme et leur origine. On ajoutera aux rapprochements indiqués par l'auteur, les « city-gates » sarcophages, étudiés dernièrement par M. Lawrence. A. F.

E. P. DE LOOS-DIETZ, *Vroeg-Christelijke Ivoren*. Assen, Van Gorcum & Comp. N. V. 1947, pp. 181 + XVI pl. — Étude sur le développement du style à la fin du quatrième siècle et au début du cinquième siècle. — Compte-rendu: P. LAMPRECHTS, Erasmus II (1948) 45—48. A. B. R.

M. LAWRENCE, *The Sarcophagi of Ravenna*. College Art Association Study 2 (1945). — Reviewed by H. BUCHTHAL, Burlington Magazine (1948) 213. — L. traces the significant part played by these sarcophagi in the history of early Christian sculpture and brings many new facts out. J. M. H.

P. LEMERLE, *Un bois sculpté du Musée du Louvre figurant l'Annonciation*. Acad. des Inscr. et Belles-Lettres. Comptes-rendus des séances de l'année 1947, 478—482. A. F.

P. LEMERLE, *Un bois sculpté de l'Annonciation*. Monuments ... Piot XLIII (1947) 98—118. — Fragment d'une sculpture copte (alexandrine) que P. L. propose de dater du VI^e siècle. A. F.

B. A. НИКОЛАЕВ, Памятник Ахеменидского (персидского) владычества в Европе: Мадарский всадник — цар Дарий I. Гистасп. V. ici p. 42—58 + 1 pl. M. P.

M. C. ROSS, *A Byzantine Bronze Weight*. American Journal of Archaeology 50 (1946) 368—370. — A description of a weight, in the shape of a bust of an empress, which has been recently acquired by the Walters Art Gallery in Baltimore. The author dates it back to the fifth century and assumes that it was intended to depict Pulcheria. P. Ch.

J. VANDIER, *Une Annonciation copte*. Bull. Monumental CIII (1945) 250—255. — V. ci-dessus, P. LEMERLE, Un bois sculpté... A. F.

A. A. VASILIEV, *The Monument of Porphyrius in the Hippodrome at Constantinople*. Dumbarton Oaks Papers 4 (1948) 27—51. — This is a vivid presentation of chariot racing in the great Hippodrome of Constantinople as it can be made out from the monuments of Porphyrius, the greatest of the charioteers. — V. ici p. 296—299. P. Ch.

A. A. VASILIEV, *Imperial Porphyry Sarcophagi in Constantinople*. Dumbarton Oaks Papers 4 (1948) 1—27. — Vasiliev relates the descriptive texts to the existing monuments, identifies the sarcophagi, and traces the sources of porphyry in antiquity. — V. ici p. 297. P. Ch.

J. VILETTE, *Origine et signification d'une scène symbolique chrétienne du IV^e siècle*. Rev. Archéol., 6^e série, XXVI (1946) 115—119. — Une composition païenne d'un caractère triomphal est à l'origine de l'image de la croix entre deux soldats assis. A. F.

W. VOLBACH, *La collection d'art copte dans les musées de Berlin*. Bull. de la Sté d'Archéol. Copte XII (1946—1947) 37—41. — Description historique du département copte du Kaiser Friedrich Museum. Reproduction de monuments inédits provenant de cette collection (bois, terres-cuites, etc.). A. F.

H. ZALOSKER, *Une collection de pierres sculptées au Musée copte du Vieux-Caire* (Collection Abbâs el-Arabî). Le Caire, 1948, pp. XXIII, 64 + 23 pl. A. F.

D. Peinture.

CH. ASTRUC, *Un psautier byzantin à frontispices: le Suppl. gr. 610*. Cahiers Archéol. III (1948) 106—113. — Manuscrit du XII^e siècle, illustré peut-être à Constantinople. Les miniatures conservées (la prière d'Anne, la prière d'Isaïe, Habacuc transporté par un ange) rappellent, en raison de leur iconographie, les enluminures du psautier *Pantocrator*, 49, le style des deux séries d'images demeurant toutefois assez différent. A. F.

S. BETTINI, *Mosaici Antichi di San Marco a Venezia*. Bergamo (Istituto Italiano d'Arti Grafiche). — Reviewed by O. DEMUS, Burlington Magazine (1948) 26. "Taken as a whole the book is a valuable enrichment of the literature in Italo-Byzantine Art", though D. thinks that B. tends to belittle the Byzantine roots of the Venetian style. J. M. H.

L. BRÉHIER, *Les mosaïques murales à fond d'azur*. Études Byz. III (1945) 19—28. — On ne connaît pas de mosaïques murales à fond azur ou neutre postérieures au V^e siècle. Les exemples conservés sont localisés en Italie, à l'exception de Hosios David de Salonique dont le décor aurait été exécuté sous une influence ravennate. A. F.

H. BUCHTHAL—O. KURZ, *A Hand List of Illuminated Oriental Christian Manuscripts*. London, The Warburg Institute 1942, pp. 120. — Compte-rendu: G. de JERPHANION, *Orientalia Christ. Period. XII* (1946) 399; B. H. ЛАЗАРЕВ, *Виз. Врем. II* (XXVII) (1949) 364—367. M. P.

R. W. DAWKINS, *The Arrangements of Wall Paintings in the Monastery Churches of Mount Athos*. Byzantina-Metabyzantina 1 (1946) 93—106. — A contribution dealing with the general features of the monastery churches of Athos, and especially with the wall-paintings with which the interior walls of these churches are sometimes entirely covered. P. Ch.

O. DEMUS, *Byzantinische Mosaikminiaturen. Zur Charakteristik einer späten Kunstgattung*. Phaidros. Zeitschrift für die Freunde des Buches und der schönen Künste 3 (1947) 190—194. — Un bref aperçu de D. montre que les suppositions de l'impression optique de ces oeuvres artistiques sont tout à fait différentes de celles des mosaïques murales bien que la technique de l'exécution soit en principe équivalente. jm.

O. DEMUS, *Byzantine Mosaic Decoration. Aspects of Monumental Art in Byzantium*. London, Kegan Paul Trench Trubner 1947 (publ. in 1948), pp. XIV. 97 + 64 plates. — Reviewed by D. TALBOT RICE, Burlington Magazine (1948) 361—362. An important book. J. M. H.

A. FROLOW, *Le peintre Thomas de Damas et les mosaïques du Saint Sépulcre*. Institut français de Damas. Bull. d'Études Orientales XI (1945—1946) 121—130. — Une épigramme du *Petrop. gr. 216* nous apprend qu'une mosaïque avait été exécutée au IX^e s. au S. Sépulcre par un artiste originaire de Damas. La question se pose à savoir

si ce n'était pas là le premier décor figuré que le sanctuaire avait reçu après la restauration de 626. A. F.

C. HOPKINS, *Antioch Mosaic Pavements*. Journal of Near Eastern Studies 7 (1948) 91—98. — A lengthy and critical review of Doro Levi's *Antioch Mosaic Pavements*. Princeton, 1944. 2 vols. P. Ch.

B. ИВАНОВА, *Образи на царь Петра въ две старинни икони*. Известия на Бълг. Ист. Дружество XXI (1945) 99—116. — Sur deux icônes du XVI^e et du XVII^e s. (la première se trouve au Musée National de Sofia, la seconde au monastère de Rila) on a figuré, presque de la même manière, St. Ivan de Rila et les scènes de sa vie. Parmi elles, il y a aussi l'image du tsar Pierre, fils de Siméon le Grand. L'auteur suppose que le modèle des deux icônes remonte au XII^e s. et qu'on a conservé, dans cette scène, le vrai portrait de Pierre. La composition nous renseigne sur le costume et les insignes des souverains du premier empire bulgare. jm.

G. de JERPHANION, *Les miniatures du manuscrit syriaque No. 559 de la Bibliothèque Vaticane*. Codices e vaticanis selecti XXV. Città del Vaticano, Bibliotheca apostolica 1940. — Compte-rendu: A. RAES, *Orientalia Christ. Period.* XII (1946) 400—401. jm.

R. JONAS, *A Newly Discovered Portrait of the Emperor Julian*. American Journal of Archaeology 50 (1946) 277—283. — A small bearded head of fine-grained marble, bought in Jerusalem in 1942 is identified by the author as the head of Julian. P. Ch.

H. МАВРОДИНОВ, *Росписи Боянской църкви*. С 22 таблицами. София, Министерство Информации и Искусств 1946, pp. 32 + 22 pl. — L'auteur prouve que les célèbres peintures murales de Bojana sont l'œuvre d'une école spéciale de Trnovo qui pratiquait un art différent de celui de Byzance. — Compte-rendu: M. ТИХОМИРОВ, *Вопросы Истории* 6 (1948) 93. M. P.

G. MILLET-D. TALBOT RICE, *Byzantine Painting at Trebizond*. London, Allen and Unwin 1936, pp. 182 + LVII, phototypes. — Compte-rendu: B. H. ЛАЗАРЕВ, *Виз. Врем. II* (XXVII) (1949) 360—364. M. P.

Th.-D. MOSCONAS, *Histoire étrange d'un manuscrit enluminé alexandrin du XI siècle perdu et retrouvé*. Extrait de la Rev. des conférences françaises en Orient. Le Caire, avril 1946. A. F.

J. MYSLIVEC, *Ikona*. Praha, Vyšehrad 1947. Texte pp. 9—39 avec 7 pl. en couleurs, 46 en noir. Résumé en russe et anglais. — Un coup d'œil sur l'origine et le développement des icônes pendant l'empire Byzantin et dans l'époque post-byzantine en Grèce, Italie, Serbie et principalement en Russie. — Comptes-rendus: A. M. AMMANN, *Orientalia Christ. Period.* XIV (1948) 214; A. FROLOW, *Rev. des Études Byz.* VI, 1 (1948) 123—125; Dr. KONEČNÝ, *Acta Acad. Velehradensis* XIX, 1—2 (1948) 123; V. MOLÈ, v. ici p. 315—321. M. P.

J. MYSLIVEC, *Ikona*. Praha, ELK 1948, pp. 6 + 4 pl. — Une étude d'inauguration au catalogue IV de l'exposition de la galerie d'ELK à Prague aux mois de janvier et février 1948. M. P.

H. P. L'ORANGE, *Apotheosis in Ancient Portraiture*. Oslo, 1947. — Reviewed by J. M. C. TOYNBEE, *Journal of Roman Studies* 38 (1948) 160—163 and cited here for references to Constantine the Great. J. M. H.

A. PAPAJANNOPOULOS—PALAIOS, *Μουσείον Διονυσίου Λοβέρδου*. Athènes, 1946, pp. 84. — Catalogue détaillé de la collection D. Loverdos, une des plus importantes collections privées de la peinture byzantine. Pap.

Les peintures de l'évangélaire de Sinope (Bibliothèque nationale, Suppl. gr. 1286) reproduites en fac-similé, Introduction de A. GRABAR. Paris, 1948, V pl. + pp. 31 et 8 fig. — Compte-rendu: F. WORMALD, *The Burlington Magazine* XCI (Mai 1949) 146. Un compte-rendu par C. ASTRUC paraîtra dans *L'Antiquité Class.* XIX, un autre, par le signataire de ces lignes, dans *Byzantinoslavica* XII. A. F.

S. RADOJČIĆ, *Uloga antike u starom srpskom slikarstvu*. Glasnik Državnog Muzeja (Sarajevo 1946) 39—50 + 3 tab. — L'auteur expose les diverses manifestations de l'influence de l'art antique sur la peinture serbe ancienne. Il insiste tout particulièrement sur les miniatures, inconnues jusqu'ici, du tétraévangile de l'Académie des Sciences de Serbie, No. 69, et qui remontent au XIV^{ème} siècle. A la fin de l'article, il cite des exemples qui font ressortir dans quelle mesure la tradition artistique antique a influencé sur la qualité des miniatures et fresques serbes anciennes. Sv. R.

M. SCHAPIRO, *The Place of the Joshua Roll in Byzantine History*. Gazette des Beaux-Arts VI, 35 (1949) 161—176. — Places the work in the tenth century and expresses the view that "in illustrating the book of Joshua, the Byzantines were recalling their victories over the Saracens and expressing their hope for the ultimate restoration of the most precious province of Christianity to the Church and the Empire". P. Ch.

G. SCHLUMBERGER, *Deux fresques omeyyades*. Syria XXV (1946—1948) 86—102 + 7 fig. et 2 pl. en couleurs. — Peintures du VIII s. à Qasr el-Heir. L'une d'elles, qui semble reproduire quelque carton de mosaïste, d'Antioche, dérive de l'art romain tardif et, plus particulièrement, de l'art byzantin en Syrie. L'autre peinture est imitée de modèles iraniens. L'ensemble, exécuté dans un style qui rappelle le Dôme du Rocher et, surtout, Qoseir Amra, atteste le caractère disparate du premier art islamique. A. F.

PH. SCHWEINFURTH, *Die Wandbilder der Kirche von Bojana bei Sofia*. Ein Meisterwerk der Monumentalkunst des XIII. Jahrhunderts. Berlin, 1943, pp. 60 + 49 pl. — Compte-rendu: W. von ZALOZIECKY, *Zeitschr. für slavische Philol.* XIX, 1 (1944) 217—221. M. P.

W. P. THEUNISSEN, *Ikonen*. 's Gravenhage, Servire 1948, pp. 168 + 64 repr. — Dans cette étude sur la peinture byzantino-russe, l'auteur a voulu mettre en lumière la valeur historique, esthétique et théologique des icones. — Compte-rendu: P. HENDRIX, *Bibliotheca Orientalis* VI (1949) 33—34. A. B. R.

K. WEITZMANN, *Constantinopolitan Book Illumination in the Period of the Latin Conquest*. Gazette des Beaux-Arts 1944 (XXV), April, pp. 193—214. — Compte-rendu: B. H. ЛАЗАРЕВ, *Виз. Врем.* II (XXVII) (1949) 367—373. M. P.

K. WEITZMANN, *The Psalter Vatopedi 761: Its Place in the Aristocratic Psalter*. *Recension*. The Journal of the Walters Art Gallery 10 (1947) 21—52. P. Ch.

K. WEITZMANN, *Illustrations in Roll and Codex: A Study of the Origin and Method of Text Illustration*. Princeton, 1947, pp. VIII, 219. — A study of the origin and method of text illustration, dealing in a systematic manner with the problem of how miniature and text are related to each other in principle. P. Ch.

K. WEITZMANN, *The Joshua Roll. A Work of the Macedonian Renaissance*. Princeton Univ. Uress and Oxford Univ. Press 1948, pp. 119 + 114 figures on 32 half tone plates.—Rev. by F. WORMALD, *The Burlington Magazine* (August, 1949) 237, who points out that though W's thesis has much to recommend it, it leaves many questions still unanswered; by D. TALBOT RICE, v. ici p. 312—314. J. M. H.

K. WEITZMANN, *Euripides Scenes in Byzantine Art*. *Hesperia*, 18 (1949) 159—210. — The existence of Euripides illustrations in Byzantine Art of the tenth century "provide evidence that at the time of the Macedonian Renaissance a considerable number

of Euripidean dramas with illustrations was known, either in classical manuscripts or later Byzantine copies". P. Ch.

TH. WHITTEMORE, *A Portrait of the Empress Zoe and of Constantine IX*. Byzantion XVIII (1948) 223—227. — Réponse au compte-rendu de G. MORAVCSIK, paru dans Erasmus I (1947) 366—371. La restauration des têtes dans le « Panneau de Zoé » serait bien consécutive au coup d'état de 1042. (Cf. sur la même question, les comptes-rendus du *Third Prelim. Rep.* de l'Institut Byzantin d'Amérique, par O. DEMUS, The Burlington Magazine, n° 500 (1944) 284—5, par P. LEMERLE, Rev. Archéol., 6e série, XXVIII (1947) 121—3 et par L. BRÉHIER, Journal des Savants (1945), juillet—décembre, 176—9.) A. F.

E. Iconographie.

И. АКРАБОВА-ЖАНДОВА, «Видението на св. Петър Александрийски» в България. Изв. на Бълг. Археол. Институт XV (1946) 24—36. — L'iconographie de ce thème est traitée par G. Millet dans les Mélanges Diehl II (Paris, 1930). L'auteur complète son énumération des monuments et elle y range spécialement les fresques importantes de Melnik en Macédoine du XIII^e s. et de Studen près de Sofia. jm.

I. BARNEA, *Sfântul Ciril Patriarhul Alexandriei. Studiu iconografic*. (Extras din Volumul Omagial închinat I. P. S. Nicodim Patriarhul României.) București, 1946, pp. 15. — Minutieuse enquête sur l'iconographie de S. Cyrille en Orient et surtout en pays roumains. Une attention spéciale est réservée à l'origine du κάλυμμα, le bonnet avec lequel on représente d'habitude S. Cyrille et qu'on met en relation avec la mitre, qui apparaît en Occident à partir du X^e siècle. A. E.

P. COURCELLE, *La Grille de saint Laurent au Mausolée de Galla Placidia*. Cahiers Archéol. III (1948) 29—39. — Un sermon sur S. Laurent attribué à Fulgence de Ruspe engage à soutenir l'hypothèse laurentienne. Le gril à roulettes de la mosaïque serait l'*igneus carruca* qui devait conduire le saint au Paradis; les volumes du Nouveau Testament, représentés à côté, suggéreraient l'idée du témoignage, *testamentum*, du Christ sur lequel pouvait compter le martyr. Celui-ci « s'achemine, par le véhicule du gril, vers l'accomplissement de la Promesse ». La mosaïque du Bon Pasteur complète cette composition symbolique en montrant le bonheur qui attend l'âme fidèle. Notons que l'interprétation de P. C. se trouve confirmée par le rapprochement que fait le sermonnaire entre s. Laurent et le Bon Larron, celui-ci étant souvent représenté, dans l'art byzantin, avec une croix sur l'épaule comme celle que porte le personnage de la mosaïque de Galla Placidia. A. F.

D. CSALLÁNY, *Szegedi avarkori sírleletek és a hun-bolgár ivókörtök régészeti kapcsolatai*. — *Rapports archéologiques entre les trouvailles tombales de l'époque avaro de Szeged et des cors à boire hunno-bulgares. Archaeol. Értesítő, sér. III, vol. 7—9 (1946—1948) 350—361 + 5 tab. (TT. LXXV—LXXIX). — L'auteur compare les vases liturgiques trouvés dans des tombes avars (tournant du VII^e—VIII^e siècle) aux rhytons et à la coupe de la couche la plus ancienne (700—710) du trésor de Nagyszentmiklós. Il parvient à jeter un jour nouveau sur l'époque et l'appartenance ethnique de ces vases liturgiques et sur les pièces analogues du trésor. M. Gy.

O. DEMUS, *An Unknown Mosaic Icon of the Palaeologan Epoch*. Byzantina-Metabyzantina 1 (1946) 107—119. — A study of an unpublished mosaic icon of the Forty Martyrs. "This remarkable product of later Byzantine art not only throws light on the debt of the so-called Palaeologan Renaissance to the late antique secular art, but also provides an opportunity for studying a typical process of iconographic development." P. Ch.

W. DEONNA, *Les crucifix de la vallée de Saas (Valais): Sol et Luna. Histoire d'un thème iconographique*. Rev. de l'Hist. des Relig. CXXXII (1946) 5—47 et CXXXIII (1947—1948) 65—102. A. F.

A. GRABAR, *Une fresque visigothique et l'iconographie du silence*. Cahiers Archéol. I (1945) 124—128. — Explication du geste de la main portée à la bouche dont G. signale des exemples aussi bien dans l'iconographie byzantine et orientale qu'en Occident. A. F.

L. H. GRONDIJS, *L'iconographie byzantine du Crucifié mort sur la croix*. 2nd ed. Brussels (Bibliotheca Byzantina Bruxellensis I, Ed. de Byzantion, Inst. de Sociologie) and Utrecht (Société d'Ed. Kemink en Zoon). — Reviewed by O. DEMUS, Burlington Magazine (1948) 332; W. L. HILDBURGH in The Antiquaries Journal 29 (1949) Nos. 1—2, 103. — In examining the change which took place in the eleventh century G. investigates not only the iconographical problems involved but the ecclesiastical history and the theological discussions both of the considerable period before and of the actual time in which the change took place. J. M. H.

M. HADZIDAKIS, *Ἡ κρητική ζωγραφική καὶ ἡ ἰταλική χαλκογραφία*. Κρητικά Χρονικά I (1947) 27—46. — Un choix de thèmes iconographiques, — le Massacre des Innocents, la Cène et, surtout, la Descente de la Croix, — permet à M. H. de considérer dans une perspective historique la pénétration de modèles occidentaux dans l'art grec à partir du XVI^e siècle. Les apports nouveaux que les peintres de l'Athos introduisaient avec discrétion dans les schémas byzantins, prennent davantage d'ampleur, à une époque plus récente, en Crète et dans les îles ioniennes. Pourtant, là encore, les « zôgraphes » n'en demeurent pas moins conservateurs en maintenant, au XVII^e et au XVIII^e siècles les traditions de la Renaissance italienne. Cf. id., *Marcantonio Raimondi und die postbyzantinisch-kretische Malerei*. Zeitschr. für Kirchengesch. LXIX (1940) 147—161. Compte-rendu: C. DELVOYE, Byzantion XVIII (1948) 250—252. A. F.

P. LEMERLE, *Sur la date d'une icône byzantine*. Cahiers Archéol. II (1947) 120—132. — L'auteur propose de dater une icône du Pantocrator au Musée Russe de Leningrad des années 1360—1370, en raison de l'identité des deux donateurs, le grand stratopédarque Alexis et son frère, le grand primicier Jean. — Cf. id., *Philippe et la Macédoine orientale*. 1945, 212—213 et 520 (bibliographie). A. F.

A. MATĚJČEK—J. MYSLIVEC, *Le Madonne boeme gotiche dei tipi byzantini*. Bollettino dell' Istituto storico cecoslovaco in Roma II (Praga 1946) 33—66. — Traduction italienne du travail tchèque des « Památky archeologické » de 1937. On explique les influences de l'iconographie byzantine sur quelques tableaux tchèques de la Sainte Vierge. Cf. Acta Acad. Velehradensis XIX, 1—2 (1948) 133—134. M. P.

L. MIRKOVIĆ, *Mozaik iznad carskih vrata u narteksu crkve Sv. Sofije u Carigradu*. Spomenik Srpske Akad. Nauka XCVI (1948) 45—50. — Le professeur Mirković, qui cite de nombreux ouvrages et articles relatifs aux divers essais d'interprétation de cette mosaïque célèbre, adopte l'opinion de la plupart des auteurs, selon laquelle le souverain qui se trouve aux pieds du Christ serait Léon VI. S'appuyant sur cette hypothèse, l'auteur en conclut que le sujet de la mosaïque serait celui d'un chant composé par Léon le Sage. Le φθόριον κατασκευτικόν mentionné (Migne P. G., 107, 309—314) a pu, en effet, inspirer par son sujet aux auteurs de cette mosaïque l'idée de la composition d'une variante de la Deisis avec le souverain dans une attitude de proskinèse. L'auteur, citant plus loin des parallèles tirées de l'Art serbe, n'a point utilisé le matériel de Dečani. La même idée développée par Léon le Sage dans son poème est répétée, par le roi Stefan Dečanski sur le rouleau qu'il tient dans ses mains, sur son portrait du donateur. Le professeur V. Petković, dans son rapport sur les fresques de Dečani (*Dečani*, t. II. p. 23), nous a donné la lecture

la plus complète de ce rouleau. Petković soulignait déjà que les fresques de la Deisis qui se trouvent à Dečani sont des parallèles tardives de la mosaïque de l'église de Sainte Sophie à Constantinople, et il faisait remarquer que le texte de l'Évangile que tient le Christ est identique à celui de la mosaïque de Constantinople (o. c. t. CXXI, 2, p. 60). On peut suivre plus loin encore des parallèles. Mirković montre que la composition *ἐτοιμασία τοῦ θρόνου* citée d'après Th. Whittemore — sur le panneau de la porte en bronze (du XIV^{ème} siècle) a le même sujet que celui de la mosaïque. Les mots de l'Évangile qu'on lit sur le porche de Constantinople se retrouvent dans le porche de Dečani, sur l'Évangile que tient le Grand Pantocrator (o. c. t. LXXV, Jean, 10, 7, 9). Les parallèles de Dečani s'accordent avec celles de Constantinople plutôt par le sujet du texte que par l'aspect de la composition. Elles montrent qu'une même pensée théologique a pu être illustrée de différentes façons, par la combinaison de solutions iconographiques déjà fixées. Aussi pourrait-on prétendre que le sujet de la mosaïque de Constantinople indique plutôt, peut-être, la prière du souverain, adressée au Christ, par laquelle l'empereur donateur se recommande au terrible Juge afin qu'il se souvienne de lui lors du Jugement dernier. Le professeur Mirković envisage, dans son étude, la solution la plus probable, mais il remarque lui-même dans une note (p. 47, note 1) que les mêmes idées de l'odaron de Léon avaient déjà été exprimées, d'une manière semblable, dans la littérature ancienne. Les éléments de la mosaïque de Constantinople ont un caractère tellement général qu'on n'en pourra guère donner une solution unique et définitive, surtout si l'on tient compte de ce fait que c'est la Deisis qui est prise comme base de la composition iconographique. (Cf. E. H. Kantorovitch, *Laudes regiae*, 1946, pp. 50—51, note 29.) Sv. R.

R. MOUTERDE, *Nouvelles images des stylites*. *Orientalia Christ. Period. XIII* (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) I., 245—250. — L'auteur décrit quelques monuments des arts mineurs avec de nombreuses images de stylites. De cette manière il complète le matériel étudié par J. Lassus (*Bull. d'Études Orientales* II. 1932, 67—83). jm.

J. MYSLIVEC, *Une contribution à l'étude de genre dans l'art byzantin*. *Byzantinoslavica IX* (1947—48), pp. 324—341 + 2 pl. — L'étude est basée sur une connaissance profonde de l'iconographie byzantine. Elle est la première de son genre. M. P.

J. MYSLIVEC, *Dvě studie z dějin byzantského umění*. Praha, Universum 1948, pp. 207 + 9 illustrations + 47 gravures. Résumé en russe et anglais. — Compte-rendu: V. MOLÉ, v. ici p. 315—321. M. P.

J. MYSLIVEC, *Poznámky k ikonografii evangelia*. *Památky (Historie) XLIII* (1948) 52—56. jm.

V. PETKOVIĆ, *Živopis srpskih crkava XIV veka*. *Glasnik Srpske Pravoslavne Crkve XXVII* (1946) 135—137. — Dans un article bref et substantiel, le professeur V. Petković fait un exposé très détaillé de l'état général des fresques serbes du XIV^{ème} siècle. Tout d'abord, l'auteur expose la division du matériel par ordre chronologique, puis il passe aux rapports des artistes serbes avec Byzance, d'une part, et l'Occident, de l'autre, au XIV^{ème} siècle. La matière des cycles les plus riches et la façon dont certains motifs ont été traités sont analysées en détail. A la fin de son article, le professeur Petković exprime l'opinion qu'il avait déjà exposée dans l'introduction du tome II de sa *Peinture serbe au Moyen-Âge* (Beograd, 1934), à savoir que l'Art serbe de cette époque se serait développé d'après des modèles venus d'Italie. Sv. R.

A. PIANKOFF, *Deux saints à tête de chien*. *Bull. de la S-té d'Archéol. Copte XII* (1946—1947) 57—61. — Icône copte du XVIII^e siècle, représentant deux saints cynocéphales, Ahrākās et Oghāni. Il s'agirait des deux compagnons de s. Mercure, mentionnés dans le synaxaire copte du 21 novembre. A. P. fait des rapprochements entre les cynocé-

phales des chrétiens, les divinités à tête de chien de l'Égypte ancienne et les Cercopes, — lutins mi-hommes, mi-singes, — de la mythologie classique. Cf. maintenant, pour l'ensemble de la question, Z. AMEISENOWA, *Animal-headed Gods, Evangelists, Saints and Righteous Men*. Journal of the Warburg and Courtauld Institute XII (1949) 21—45.

A. F.

W. SAS-ZALOZIECKY, *Wesenszüge der byzantinischen Ikonenmalerei*. Wort und Wahrheit (1946), Nr. 11—12.

M. P.

W. SESTON, *Les Jugement Dernier au mausolée de Galla Placidia à Ravenne*. Cahiers Archéol. I (1945) 37—50. — La mosaïque où de Rossi avait reconnu une image de S. Laurent marchant au supplice, représenterait, en réalité, la Seconde Venue du Christ. Le livre ouvert serait le livre des mérites et des péchés de l'humanité, le gril désignerait la grille de l'autel des holocaustes sur lequel, selon les exégètes orientaux, les pécheurs seront immolés. L'image fait pendant à celle du Bon Pasteur (= la félicité des élus) : il s'agirait d'un ensemble eschatologique bien dans le goût du temps de Galla Placidia. — Comptes-rendus : P. LEMERLE, Rev. des Études Grecques LVIII (1945) 322; id., Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948); J. GOUILLARD, ib. V (1947) 280/1. Cf. A. GRABAR, *Martyrium*. Paris (1946) II 35/6 et 79—80 et ci-dessus P. COURCELLE, *Le Gril de saint Laurent*...

A. F.

G. SOTIRIOU, 'Εγχαυστική εικόνα της 'Ενθρόνου Θεοτόκου της Μονῆς τοῦ Σινᾶ. Bull. de Corresp. Hellénique LXX (1946) 552—556 et 2 pl. — Cf. Byzantion XIV (1939) 326, pl. I. — S. date cette icône de l'époque de Justinien et l'attribue à un des grands centres de la Syrie ou de la Palestine. N'y aurait-il pas de rapprochements à faire, en ce qui concerne la date, avec les miniatures du *Paris. gr. 510* et du *Vat. Reg. gr. 1* qui sont de la fin du IX^e siècle?

A. F.

H. STERN, *Nouvelles recherches sur les images des conciles dans l'église de la Nativité à Bethléem*. Cahiers Archéol. III (1948) 82—105.

A. F.

D. TALBOT RICE, *Russian Icons*. The King Penguin Books. London & New York 1947, pp. 40 + 16 reprod. en couleurs. — Reviewed in Connoisseur (1948) 127—127; in Apollo (1948) 70; A. SALAČ, v. ici p. 120.

M. P.

A. XYNGOPOULOS, *Une icône byzantine à Thessalonique*. Cahiers Archéol. III (1948) 114—128. — Icône du XIV^e siècle, probablement œuvre d'un artiste de Salonique. Le registre supérieur représente le Christ entre deux anges. A. X. y reconnaît une illustration de la *secrète* qui sert d'introduction au Sanctus dans la liturgie byzantine. Le registre inférieur résumerait la cérémonie de la Préparation des Espèces. Aux côtés de la Vierge avec l'Enfant — image du pain de l'oblation — on distingue le Précurseur et s. Michel qui semblent symboliser les officiants. Ainsi l'ensemble rend, sensible le contraste — familier aux liturgistes — entre l'Incarnation du Christ et sa gloire dans les cieux : le peintre a dû s'inspirer du décor de la prothèse d'une église. La nature des monuments de comparaison dont A. X. fait état au cours de sa démonstration, témoigne, une fois de plus, de la présence d'influences orientales dans l'art des Balkans.

A. F.

F. Technique.

И. АКРАБОВА, *Декоративната керамика от Тузлалъка в Преслав*. Разкопки и проучвания III. Средновековен отдел. Народен Археолог. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1949, 101—128. — La découverte du matériel nouveau de céramique décorative polychrome dans la partie est de la nef et la partie sud-est de l'abside de l'église du lieu nommé Touslalak près de Preslav a fourni à l'auteur l'occasion

de publier ce nouveau matériel, qu'on trouve pour la première fois in situ, de le rattacher aux découvertes précédentes et de poser de nouveau le problème de l'origine de cette céramique. Or, en traitant la céramique décorative polychrome de Preslav d'une façon tout à fait isolée du reste du matériel d'art de Preslav que nous possédons, l'auteur, cherchant des parallèles dans des pays voisins ou éloignés, se perd dans le formalisme et aboutit aux anciennes théories qui soulignent surtout l'influence culturelle du dehors. En réalité, la présence d'un matériel aussi abondant de céramique décorative à Preslav, ainsi que celle d'un atelier de céramique peut être expliqué par le développement intérieur des forces productrices dans l'état bulgare sur les fonds antiques. Dans ce cas, le problème d'aller chercher l'influence directe de l'Orient ou par l'intermédiaire de Byzance perd son sens.

Dim.

F. BENOIT, *Les reliques de Saint Césaire, archevêque d'Arles*. Cahiers Archeol. I (1945) 51—62. — Objets d'art mérovingien exécutés sous une influence copte. Tissus orientaux de l'époque fâtimide.

A. F.

L. BRÉHIER, *Objets liturgiques en métal découverts en Syrie*. Rev. Archéol., 6^e série, XXIV (1945) 93—106. — Bol en plomb orné d'un chrisme au milieu d'un rinceau; deux ripidia coptes en argent repoussé. L'auteur date ces objets des IV^e—V^e et VIII^e siècles respectivement.

A. F.

D. DERCSÉNYI, *Az esztergomi porta speciosa (La porta speciosa d'Esztergom)*. Regnum. Egyháztörténeti Évkönyv 6 (1944—46) 67—94. — C'est lors de la reconstruction de la cathédrale d'Esztergom, qui eut lieu entre 1188 et 1195, sous le règne de Béla III, que la porte occidentale, dite « porta speciosa » a été bâtie. Elle est ornée d'une série d'images de marbre coloré, faite suivant la technique de la sculpture champlevée. Cet ornement présente des particularités de technique byzantine, mais son style est probablement le résultat d'une évolution locale.

M. Gy.

A. FROLOW, *Emaux cloisonnés de l'époque post-byzantine*. Cahiers Archéol. I (1945) 89—111.

A. F.

A. FROLOW, *Les émaux de l'époque post-byzantine et l'art du cloisonné*. Cahiers Archéol. II (1947) 133—151.

A. F.

G. MILLET avec la collaboration d'H. des YLOUSES, *Broderies religieuses de style byzantin*. Paris, 1939 et 1947, 2 vol., pp. IV, 117 et CCXVI pl. (Bibl. de l'École des Hautes Études Pratiques, Sect. des Sciences relig. LV, 1 et 2). — Compte-rendu: A. GRABAR, Rev. des Études Slaves XXIV (1948) 203; P. LEMERLE, Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948) 234.

A. F.

10. BYZANTINOLOGIE ET BYZANTINOLOGUES

Б. Б., VI и VII међународни византолошки конгрес у Паризу и Бриселу. Историски Гласник 2 (1948) 103—104.

Zst.

Ф. Б., Оснивање Византолошког Института Српске Академије Наука. Историски Гласник 2 (1948) 102—103.

Zst.

J. BANNER, *Bibliographia archaeologica Hungarica*. 1943—1946. Archaeol. Értesítő, sér. III, vol. 7—9 (1946—1948) 408—418. — Nos lecteurs s'intéresseront en premier lieu à la partie concernant l'époque de la migration du peuple et le Moyen Âge.

M. Gy.

Cahiers Archéologiques, Fin de l'Antiquité et Moyen Âge, publiés sous la direction d'A. GRABAR, I, 1945, pp. 134 + pl. XXVIII. — Comptes-rendus: P. LEMERLE,

Rev. des Études Grecques LVIII (1945) 321—323; J. GOUILLARD, Rev. des Études Byz. V (1947) 280—281. — Cahiers II, 1947, pp. 177 + pl. XXIX. — Comptes-rendus: L. BRÉHIER, Journal des Savants (juillet—décembre 1947) 171—175. — Cahiers III (1948) pp. 128 + nombreuses pl. non-numérotées. A. F.

J. DOBIAS, *Dějepisectví starověké*. V Praze, Historický klub 1948, pp. 320. — Manuel de l'étude du développement de l'historiographie qui apporte non seulement un tableau de l'historiographie antique, mais traite aussi de sa problématique. Ce sont les chapitres II B 3 et III relatifs à l'époque de la transition de l'antiquité qui touchent à la byzantinologie. — Compte-rendu: T. ZAWADZKI, Kwartalnik Historyczny LVI (1948) 398—400. M. P.

Dumbarton Oaks Papers. No. 3. Cambridge, Mass, Harvard Univ. Press 1946. — Contribution by E. KITZINGER, M. V. ANASTOS & H. BLOCH. — Short and favourable review by A. R. BURN, Class. Rev. 62 (1948) No. 1, 43; rev. by C. A. RALEGH RADFORD who discusses the excavations at Stobi in Journal of Roman Studies 37 (1947) 222—223. J. M. H.

Dumbarton Oaks Papers. No. 4. Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press 1948. Contributions by A. A. VASILIEV, P. CHARANIS, M. WAGNER, M. V. ANASTOS. — Rev. by J. MYSLIVEC, v. ici p. 296—299. M. P.

Б. Т. ГОРЯНОВ, *Византиноведение в СССР в 1945 и 1946 гг.* Виз. Врем. II (XXVII) (1949) 376—380. M. P.

H. GRÉGOIRE, *Les études byzantines en Russia soviétique*. Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 5^e Série, XXXIV (1948) 164—169. — Analyse de Виз. Врем. I (XXVI) 1947. A. F.

V. GRUMEL, *Le R. P. Romuald Souarn (1872—1948)*. Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948) 302—304. — Nécrologe. M. P.

R. GUILLAND, *IV^e Congrès de l'Association Guillaume Budé*. Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948) 298. M. P.

F. H (ALKIN), *Bulletin d'hagiographie italo-grecque*. Anal. Bolland. LXVI (1948) 289—298. A. F.

F. H (ALKIN), *Hellenica 1939—1948, Contributions grecques aux études hagiographiques*. Anal. Bolland. LXVI (1948) 278—288. A. F.

Index Analectarum O. S. B. M. Series prima, vol. I—VI. *Analecta Ordinis Sancti Basilii Magni*. Series II., Sect. II., Vol. I (VII), fasc. 1. Romae 1949, pp. 26. — Les Basiiliens unis publient dès 1924 leur «Записки Чина Св. Васи́лія Вел.» dont la deuxième série paraît maintenant (à partir de 1949) à Rome. L'index des six premières années de la première série, rédigé en latin, est une célébration de ce jubilé de 25 ans de la publication. Les recueils annuels contiennent pour la plupart les articles relatifs à l'histoire de l'Église ukrainienne uniite, ainsi qu'aux questions cyrillo-méthodiques et à la patristique. jm.

G. de JERPHANION, *Bulletin d'Archéologie chrétienne et byzantine*. Orientalia Christ. Period. XIV (1948) 356—397. — Revue des publications dans le domaine de l'archéologie chrétienne et byzantine et de l'histoire de l'art depuis 1940. jm.

J. KABRDA, *Bibliografické pomůcky k dějinám jihovýchodní Evropy a Blízkého východu*. Český Časopis Hist. L (1947—1949) 101—128. — L'étude est écrite à l'occasion du 70^e anniversaire du bibliographe bulgare N. V. Michov. L'auteur écrit et apprécie l'œuvre bibliographique de toute la vie de M. concentrée sur l'histoire de l'Empire Ottoman et des peuples balkaniques en montrant que cette œuvre devient aujourd'hui vraiment le

GY. MORAVCSIK: Byzantinoturcica. Par J. Kabrda/Brno	106
M. MAŁOWIST: Kaffa-kolonia genuńska na Krymie i problem wschodni w latach 1453—1475. Par V. Žáček/Prague	113
D. TALBOT RICE: Byzantine Painting and Developments in the West before A. D. 1200. Par A. Salač/Prague	117
D. TALBOT RICE: Russian Icons. Par A. Salač/Prague	120
The Great Palace of the Byzantine Emperors. Par A. Grabar/Paris	120
A. GRABAR: Martyrium. Par P. Lemerle/Paris	125
G. DOWNEY: Procopius, De aedificiis. Par A. Frolov/Paris	131
K. WEITZMANN: Byzantine Art and Scholarship in America. Par A. Salač/Prague	132
PH. KOUKOULES: Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός. Par Gy. Moravcsik/Budapest	289
Byzantium. An Introduction to East Roman Civilisation. Edited by N. H. BAYNES and H. ST. L. B. MOSS. Par J. M. Hussey/London	293
Dumbarton Oaks Papers. Number Four. Par J. Myslivec/Prague	296
P. CHARANIS: The Monastic Properties and the State in the Byzantine Empire. Par M. Paulová/Prague	299
V. MOSIN—A. SOVRE: Dodatki h grškim listinam Hilandarja. Par † Th. Saturník/Prague	302
D. BOLENSKY: The Bogomiles. A Study in Balkan Neo-Manichaeism. Par D. Angelov/Sofia	303
K. WEITZMANN: The Joshua Roll. Par D. Talbot Rice/Edinburgh	312
J. MYSLIVEC: Ikona. Par V. Molè/Cracovie	315
J. MYSLIVEC: Dvě studie z dějin byzantského umění. Par V. Molè/Cracovie	318

NÉCROLOGIES

Филарет Гранич. Г. Острогорский/Белград	135
Theodor Saturnik. Par B. Roučka/Prague	322

NOTES INFORMATIVES

A. Dostál/Prague: Les VI ^e et VII ^e Congrès internationaux d'Études byzantines	139
L'Évangélaire d'Assemani (A. Dostál)	145
La byzantinologie soviétique (M. Paulová)	146
L'Institut Byzantinologique de l'Académie Serbe des Sciences (M. Paulová)	148
La Société Byzantinologique Autrichienne à Vienne (M. Paulová)	148
Séance du Comité de l'Association internationale des Études Byzantines les 21 et 22 juillet 1949 (M. Paulová)	325
Nouveaux témoignages archéologiques sur les rapports entre les Slaves tchèques et la région byzantine (J. Eisner)	327
L'état des monuments artistiques de la chrétienté orientale sur le territoire de la vieille Serbie (J. Myslivec)	329
Une nouvelle édition de l'œuvre de Constantin Porphyrogénète « De administrando imperio »	331

BIBLIOGRAPHIE	149, 332
-------------------------	----------

fondement de toutes les recherches bibliographiques dans ce domaine en commençant par l'époque byzantino-ottomane. M. P.

V. LAURENT, *Les études byzantines en Roumanie 1939—1946*. Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948) 241—268. — Tableau d'ensemble et répertoire de bibliographie signalétique (247 numéros), suivi d'un Index des sujets traités. A. F.

V. LAURENT, *Les VI^e et VII^e Congrès Internationaux d'Études Byzantines*. Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948) 291—298. M. P.

V. LAURENT, *Les études byzantines en Russie soviétique*. Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948) 299—301. M. P.

P. LEMERLE, *Bulletin archéologique 1940—1947*. Rev. des Études Byz. VI, 2 (1948) 199—240. — Archéologie paléochrétienne et byzantine. L'auteur annonce son intention de poursuivre la publication de ce Bulletin, à la fois signalétique et analytique, dans les prochains volumes de la même Revue. Souhaitons que les nouvelles acquisitions des bibliothèques parisiennes, ou éventuellement des envois personnels, rendent plus accessibles à P. L. les publications des savants slaves. A. F.

P. LEMERLE, *Montesquieu et Byzance*. Extraits de la revue Le Flambeau XXXI, 4 (1948) pp. 8. — Analyse des chapitres relatifs à Byzance des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* de Montesquieu. A. F.

P. LEMERLE, *Les VI^e et VII^e Congrès internationaux d'études byzantines*. Rev. Hist. (1949) 52—58. A. F.

М. В. ЛЕВЧЕНКО, В. Е. Вальденберг. Виз. Врем. II (XXVII) (1949) 411—423. — Нécrologe. M. P.

Е. Э. ЛИПШИЦ, *Византиноведение в Ленинграде в 1946 и 1947 гг.* Виз. Врем. II (XXVII) (1949) 387—389. M. P.

J. MYSLIVEC, *Nikolaj Lvovič Okunev*. V. ici p. 205—218. — Нécrologe. M. P.

К. Н. ТАТАРИНОВА, *Византийские сессии Отделения истории и философии АН СССР*. Виз. Врем. II (XXVII) (1949) 390—416. M. P.

M. PAULOVÁ, *La byzantinologie soviétique*. V. ici pp. 146—148. M. P.

M. PAULOVÁ, *L'Institut Byzantinologique de l'Académie Serbe des Sciences*. V. ici p. 148. M. P.

M. PAULOVÁ, *La Société Byzantinologique Autrichienne à Vienne*. V. ici p. 148. M. P.

M. PAULOVÁ, *Séance du Comité de l'Association internationale des Études Byzantines les 21 et 22 juillet 1949*. — V. ici p. 325. M. P.

A. RAES, *Le R. P. Guillaume de Jerphanion*. Orientalia Christ. Period. XIV (1948) 419—423. — Нécrologe. M. P.

B. ROUČKA, *Theodor Saturník (1888—1949)*. V. ici p. 322. — Нécrologe. M. P.
Eisnerov Sborník. Venované univ. prof. dr. J. Eisnerovi k jeho šestdesiatinám. Redaktori: ... J. Filip, ... BR. VARSÍK, ... V. BUDINSKÝ-KRIČKA. Historica Slovaca V, Bratislava, Slov. Akad. Vied a Umení 1947, pp. 239 + 1 portr. + L pl. — Nous nous intéressons aux travaux du Prof. Eisner, signalés dans la bibliographie (13 notes). M. P.

Византийский Сборник (V. ici p. 203). — Compte-rendu: J. FERLUGA, Историски Гласник 2 (1948) 96—98. M. P.

З. УДАЛЬЦОВА, *Группа по истории Византии при Институте Истории АН СССР в конце 1946 и в 1947 гг.* Виз. Врем. II (XXVII) (1949) 380—387. M. P.

З. УДАЛЬЦОВА, *К вопросу об оценке трудов акад. Ф. И. Испенского*. Вопросы Истории 6 (1949) 116—127. M. P.

А. В., Заседание Учёного совета Института истории АН СССР 24—28 марта 1949 года. Вопросы Истории 3 (1949) 152—155. — Entre autre, critique de l'activité de quelques byzantinologues soviétiques. M. P.

Византийский Временник. (V. ici p. 204). Том II (XXVII). Москва-Ленинград, 1949, pp. 427. — M. P.

W. R. von ZALOZIECKY, *Oskar Wulff*. Zeitschr. für slavische Philol. XIX (1947) 249—265. — Nécrologe. M. P.

11. SCIENCES SPÉCIALES

M. V. ANASTOS, Ὑπόγειος, a Byzantine term for perigee, and some Byzantine views of the date of perigee and apogee. Orientalia Christ. Period. XIII (1947) (Miscellanea G. de Jerphanion) 385—403. — Contribution à l'astronomie byzantine. jm.

L. DELATTE, *Textes latins et vieux français relatifs aux Cyranides* (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Univ. de Liège, Fasc. XCIII). Paris, Droz 1942. — Rev. H. J. ROSE in Class. Rev. 63 (No. 1, 1949) 164. — The *Kyranides* or *Koiranides* is a book of pseudo-medicine and magic, the earliest form of which appears to be a Latin version made at Constantinople by an « infirmus clericus » in 1169. The oldest Greek MS is dated 1272. J. M. H.

SOMMAIRE

J. Myslivec/Prague: <i>Nikolaj Lvovič Okunev</i>	205
L. Gáldi/Budapest: <i>Le psautier commenté du métropolite Dosithée</i>	219
A. Abel/Bruxelles: <i>La portée apologétique de la « Vie » de St. Théodore d'Edesse</i>	229
A. Frolov/Paris: <i>Les noms de monnaies dans le typicon du Pantocrator</i>	241
P. Charanis/New Brunswick: <i>On the Question of the Slavonic Settlements in Greece during the Middle Ages</i>	254
Kp. Миятев/София: <i>Славянский город в древней Болгарии</i>	259
R. Palikarova-Verdeil/Paris: <i>La musique byzantine chez les Slaves, Bulgares et Russes aux IX^e et X^e siècles</i>	268

Études critiques:

A. Dostál/Prague: <i>Dispute de l'authenticité du Slovo d'Igor dans la science occidentale</i>	275
J. M. Hussey/London: <i>The Photian Question</i>	285

Comptes-Rendus:

Ph. Koukoulès, <i>Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός</i> (Gy. Moravcsik/Budapest); <i>Byzantium</i> . Ed. by N. H. Baynes and H. St. L. B. Moss. (J. M. Hussey/London); <i>Dumbarton Oaks Papers IV</i> (J. Myslivec/Prague); P. Charanis, <i>The Monastic Properties and the State in the Byzantine Empire</i> (M. Paulová/Prague); V. Mošin—A. Sovre, <i>Dodatki h grškim listinam Hilandarja</i> († Th. Saturník/Prague); D. Obolensky, <i>The Bogomiles</i> (D. Angelov/Sofia); K. Weitzmann, <i>The Joshua Roll</i> (D. Talbot Rice/Edinburgh); J. Myslivec, <i>Ikona</i> (V. Molè/Cracovie); J. Myslivec, <i>Dvě studie z dějin byzantského umění</i> (V. Molè/Cracovie)	289
--	-----

Nécrologies:

Theodor Saturník (B. Roučka/Prague)	322
---	-----

Notes informatives	325
------------------------------	-----

Bibliographie	332
-------------------------	-----

PUBLIÉE PAR LA COMMISSION D'ÉTUDES BYZANTINES
DE L'INSTITUT SLAVE DE PRAGUE

AVEC L'APPUI DU MINISTÈRE DES ÉCOLES, SCIENCES ET ARTS

IMPRIMÉE PAR «STÁTNÍ TISKÁRNA» A PRAGUE

TABLE DES MATIERES DE LA X^E ANNÉE:

ARTICLES

	Pages
GY. MORAVCSIK/BUDAPEST: Les tâches actuelles de la byzantinologie . . .	1
A. VAILLANT/VERSAILLES: Une source grecque de Vladimir Monomaque . .	11
R. GUILLAND/PARIS: Constantinople byzantine. Le Boucoléon. La Plage du Boucoléon	16
H. EVERT-KAPPESOVA/ĽODŽ: La société byzantine et l'Union de Lyon . . .	28
B. A. NIKOLAEV/SOFIA: Памятник Ахеменидского (персидского) владычества в Европе: Мадарский всадник — царь Дарий I Гистасп	42
J. MYSLIVEC/PRAGUE: Nikolaj Lvovič Okunev	205
L. GÁLDI/BUDAPEST: Le psautier commenté du métropolite Dosithée . . .	219
A. ABEL/BRUXELLES: La portée apologétique de la « Vie » de St. Théodore d'Edesse	229
A. FROLOW/PARIS: Les noms de monnaies dans le typicon du Pantocrator . .	241
P. CHARANIS/NEW BRUNSWICK: On the question of the Slavonic settlements in Greece during the Middle Ages	254
КР. МИЯТЕВ/СОФИЯ: Славянский город в древней Болгарии	259
R. PALIKAROVA-VERDEIL/PARIS: La musique byzantine chez les Slaves, Bul- gares et Russes aux IX ^e et X ^e siècles	268

ÉTUDES CRITIQUES

A. DOSTÁL/PRAGUE: Dispute de l'authenticité du Slovo d'Igor dans la science occidentale,	275
J. M. HUSSEY/LONDON: The Photian Question	285

COMPTES-RENDUS

N. H. BAYNES: The Hellenistic Civilization and East Rome. Par J. M. Hussey/ London	59
N. H. BAYNES: The Thought-World of East Rome. Par J. M. Hussey/ London	60
H. В. ПИГУЛЕВСКАЯ: Византия и Иран на рубеже VI и VII веков. Д. Ангелов/ София	61
L. BRÉHIER: Vie et Mort de Byzance. Par Г. Острогорский/Белград . . .	68
Византийский Сборник. Par M. Paulová/Prague	76
J. EISNER: Dvě přílby typu baldenheimského z Pořílí. Par B. Svoboda/Prague .	87
J. EISNER: K dějinám našeho hradištního šperku. Par R. Turek/Prague . .	89
SP. A. PAGOULATOS: Οἱ Τσάκωνες καὶ τὸ περὶ τῆς Κτίσεως τῆς Μομεμβασίας Χρο- νικόν. Par P. Charanis/New Brunswick	92
D. ZAKYTHINOS: Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι. Par P. Charanis/New Brunswick . .	94
ST. RUNCIMAN: The Medieval Manichee. Par A. V. Solovjev/Sarajevo . . .	96
Three Byzantine Saints. Contemporary Biographies Translated from the Greek by E. DAWES and N. H. BAYNES. Par J. M. Hussey/London	102
P. LEMERLE: Actes de Kutlumus. Par † Th. Saturník/Prague	104

LISTE DES AUTEURS*

- Abel 167, 229 sq., 339, 369.
 Ačarjan 337.
 Aigrain 342.
 Akrabova-Žandova 377, 380.
 Alfödi, A. 170, 189, 354.
 Alfödi, A. R. 171, 342, 371.
 Altman 146, 199.
 Amandos 344.
 Amantos 254.
 Ambrosino 185.
 Ameisenowa 380.
 Ammann 354, 375.
 Anastasijević 302.
 Anastos 296, 298, 344, 382, 384.
 Andréadès 293.
 Andrejev 171.
 Angelov 61 sq., 179, 181, 182, 184, 189, 199, 303 sq., 344, 347, 348, 352, 354, 357, 360.
 Anguelomatis 337.
 Apakidze 160.
 Arangio-Ruiz 185.
 Argenti 175.
 Armstrong 162, 185.
 Arsenijev 168.
 Artner 189.
 Astruc 332, 374, 376.
 Attwater 168.
 Aubert 361, 363, 370.
 Austin 160.
 Babinger 344.
 Badawy 373.
 Bagatti 361.
 Baldwin 333.
 Balogh 189, 292.
 von Balthasar 165.
 Bănescu 158, 171, 198, 199, 333, 344.
 Banner 381.
 Bárány-Oberschall 361.
 Bárczi 337.
 Bardy 162, 165, 168, 190, 332, 354.
 Bark 166.
 Barnea 366, 377.
 Barraclough 348.
 Barthold 106.
 Baştav 158.
 Baud-Bouy 158.
 Baynes 59, 60, 61, 102, 103, 104, 167, 176, 179, 180, 183, 185, 188, 190, 195, 199, 202, 293, 294, 295, 339, 345, 359.
 Beldiceanu 175.
 Beljaev 175, 185, 371.
 Bell 159, 338, 344.
 Benoit 381.
 Benz 360.
 Berger 185, 199.
 Berkhof 352.
 Berki 168.
 Bettini 374.
 Bévenot 168.
 Beyerle 336.
 Beza 185.
 Bish 161.
 Blake 155.
 Bloch 382.
 Blundell 355.
 Boak 182, 344.
 Boase 346.
 Boissin 150.
 de Borchgrave d'Altena 361.
 Borkovský 329.
 Bošković 330, 366.
 Boüüaert 160.
 Bouyer 168.
 Brătianu 160.
 Braun 358.
 Bréhier 7, 68, 71, 75, 159, 175, 177, 181, 185, 190, 194, 200, 334, 344, 352, 361, 363, 364, 370, 374, 377, 381, 382.
 Brett 364.
 de Briaille 180.
 Bromberg 190.
 Bromwich 171.
 Brunov 366.
 Bruyne 361.
 Buchthal 373, 374.
 Buckler, G. 343.
 Budinský-Krička 383.
 Burmester 158, 159, 166, 168, 190, 193, 354.
 Burmov 175, 176, 182, 344, 345.
 Burn 382.
 Burns 354.
 Buxton 367.
 Buytaert 150.
 Cabasilas, N. 168.
 Cabrol 361.
 Cadiou 338.
 Cahen 176.
 Camelot 162, 339.
 Campbell 187, 200.
 Canard 345.
 Candal 333, 338, 340, 354.
 Cantarella 150.
 Capelle 168.
 Carson 342.
 Cartellier 191.
 Cavalieri 166.
 Cecchelli 361.
 Chabot 67, 162, 190.
 Chadwick 190.
 Chadziathanasiou 337.
 Chaîne 166.
 de Chaire 150.
 Charanis 92 sq., 94 sq., 176, 190, 200, 254 sq., 296, 299, 300, 301, 337, 345, 350, 382.
 Chavasse 168.
 Chitty 164.

Les noms des collaborateurs de ce volume sont imprimés espacés.

VI

- Christensen 67.
 Christofilopoulos 352.
 Chrysanthos 332.
 Cirak Estopaňan 345.
 Coleman 200.
 Colwell 157.
 Comstock 361.
 Connoly 163.
 Conybeare 97.
 Coster 166.
 Costil 150.
 Courcelle 377, 380.
 Creaghan 171.
 Cross 162, 185, 281, 336,
 339, 367.
 Csallány 377.
 Csemegi 354.
 Cullmann 335.
 Cvetkova 345.
 Czeplédy 155.
 Čorović 302.
 Čorović-Ljubinković 361,
 364.
 Čajev 171.
 Čerepnin 171.
 Čremošnik 174, 182.

 Dain 150, 188.
 Dallegio d'Alessio 166,
 361.
 Damjanović 330, 367.
 Danguitsis 157.
 Daniélou 338.
 Danov 345.
 Darby Nock 188.
 Darkó 152, 185.
 Darrouzès 200, 332, 335.
 Daube 188.
 David 159, 188.
 Davies 199.
 Dawes 102, 103, 104, 167.
 Dawkins 168, 169, 185,
 191, 294, 295, 374.
 Décarreaux 165.
 Decker Hauff 176.
 De Clercq 176, 345.
 Delatte 151, 332, 384.
 Déléage 182.
 Delehay 294, 340, 358.
 Del Grande 153.
 Delvoye 200, 361.
 Demangel 361.
 Damjanović 331.
 Demougeot 177.
 Demus 295, 361, 374, 377,
 378.
 Denissoff 190.
 Dennett 185.
 Deny 160.
 Deonna 378.
 Dercsényi 367, 381.
 Der Meer 360.
 Der Nersessian 190, 321,
 361.
 De Ruyt 200.
 Deržavin 176, 184, 190.
 Deschamps 199.
 Devos 166.
 Devreesse 159, 190, 338,
 355, 356.
 De Zulueta 150.
 Dieu 151.
 Dimitrov 199, 200.
 Dinklage 90.
 Dinić 192.
 Diomidis 345.
 Dix 168.
 D'jakonov 63, 76, 81, 82,
 83, 84, 85, 86, 87, 151,
 182.
 Dobiáš 382.
 Dodds 186.
 Dölger 153, 191, 335.
 Dolley, D. 346.
 Dolley, R. 186, 346.
 Doresse 358.
 Dostál 139 sq., 200,
 275 sq., 335.
 Downey 131, 160, 367,
 371.
 Draget 151.
 Draguet, F. 151.
 Draguet, R. 151, 164.
 Drašković 162.
 Drescher 166.
 Drioton 158.
 Drioux 177.
 Driver 162.
 Drobinskij 335.
 Duff Mc Hardy 163, 165,
 171, 188, 338.
 Dugmore 168.
 Dujčev 166, 179.
 Dunbabin 167, 200.
 Dunkan 338.
 Dupont-Sommer 151, 191.
 Dussaud 199, 362.
 Dušanić 342.
 Duval 367.
 Dvorník 182, 186, 191,
 285, 286, 287, 288, 295,
 355.
 Dyggve 200, 362, 371.

 Edwards 177.
 Eisner 87, 88, 89, 90, 91,
 186, 200, 327 sq., 328,
 334, 362, 365, 383.
 Eleonskaja 200.
 Elian 200, 201.
 Ensslin 201, 293, 295.
 Essen 201.
 Eustratiadēs 155.
 Euthyme 153.
 Evert-Kappesova
 28 sq., 191.
 Every 168, 191, 197, 355.

 Falier 371.
 Fedotov 191.
 Feuille 368.
 Ferluga 383.
 Festugière 151, 159, 364.
 Filip 329, 383.
 Fleisch 163.
 Fliche 191, 355, 357.
 Flusser 332.
 Fortier 164.
 Foucault 352.
 Francis 368.
 Francov 151.
 Froidevaux 151.
 Frolow 131 sq., 171,
 241 sq., 340, 342, 362,
 374, 375, 381.
 Frye 177.

 Gaiffier 166.
 Gáldi 219 sq., 334, 338.

- Gallay 159.
 Gallet 163.
 Ganshof 183.
 Garitte 151, 152, 153
 175, 176, 201.
 Garitts 159.
 Geoghegan 186.
 Georgi 168.
 Georgiadis-Arnakis 346.
 Györrffy 346.
 Gerov 337.
 Ghaly Bey 368.
 Ghellinck 163, 168.
 Giannelli 152.
 Gieysztor 191, 359.
 Gill 333, 355.
 Glotz 177, 179.
 Glumac 362.
 Glušac 191.
 Goemans 340.
 Goodacre 171.
 Goosens 160, 179, 332.
 Gorjanov 146, 152, 177,
 192, 201, 203, 333, 382.
 Gorodetzky 191.
 Gospodinov 368.
 Gotalov-Gotlib 201.
 Goubert 177, 186, 346,
 352.
 Gouillard 152, 380, 382.
 Grabar 120 sq., 125,
 127, 128, 129, 131, 201,
 363, 365, 368, 371, 376,
 378, 380, 381.
 Graef 170.
 Granić 135, 136, 192.
 Gray 183.
 Grébaut 158.
 Grecu 152, 153.
 Grégoire 153, 154, 157,
 159, 177, 179, 183, 192,
 201, 335, 360, 364, 382.
 Grekov 177, 186.
 Gren 183.
 Grondijs 378.
 Groningen 159, 188.
 Grousset 177, 346.
 Grumel 153, 159, 171,
 192, 193, 195, 295, 336,
 339, 345, 355, 356, 382.
 Grunebaum 186.
 Grüneisen 359.
 Guébaud 159.
 Guillard 16 sq., 158,
 177, 183, 186, 187, 197,
 198, 200, 201, 339, 352,
 353, 382.
 Gyóni 153, 177, 178, 193,
 201, 333, 337, 344, 355.
 Hadrovics 355.
 Hadzidakis 363, 378.
 Haines 171.
 Halecki 346.
 Halkin 159, 166, 167, 193,
 340, 364, 382.
 Hamburger 201.
 Hamilton 368, 369.
 Harding 342.
 Hardy 193.
 Harmatta 158, 186, 346.
 Hatch 171.
 Hausherr 338.
 Helmond 163.
 Hendrix 376.
 Henry 332.
 Hergenröther 285.
 Herman 168, 336, 340,
 352, 353, 355.
 Heyd 114.
 Higgins 61.
 Hildburgh 378.
 Hill 172, 178, 346, 370.
 Hitschcock 163.
 Hoeg 161.
 Hofmann 335, 336, 342,
 345, 355, 356.
 Holmquist 88.
 Holzmänn 287.
 Hombert 335, 336.
 Honigmann 356.
 Hopkins 375.
 Horálek 201, 202.
 Hussey 59 sq., 102 sq.,
 153, 169, 185, 191, 202,
 285 sq., 293 sq., 340,
 345, 355.
 Huszár 342.
 Iacob 187.
 Ilić 187.
 Inostrancev 67.
 Ivánka 356.
 Ivanova 368, 369, 375.
 Izeddin 363.
 Jakobson 335.
 Jakubovskij 67.
 Jalland 193.
 Jalowicz 184.
 Janin 198, 339, 353, 354,
 363, 371.
 Jenkins 175, 187, 192, 197,
 331, 333.
 Jerphanion 382.
 Joannou 166.
 Joffe 335.
 Johns 369.
 Johnson 173.
 Jolowicz 188.
 Jonas 375.
 Jones 181, 193, 198, 340.
 Jorauson 178.
 Jugie 169, 340, 356.
 Kabrda 106 sq., 155,
 382.
 Kadlec, J. 193.
 Kahane 160.
 Kalligas 363.
 Kaloustian 193.
 Kanterev 202.
 Kantorowicz 379.
 Karčev 172.
 Karger 76.
 Karpovič 349.
 Kašanin 330.
 Každan 146, 157, 159,
 179, 199, 204, 350, 356.
 Kekaumenos 344.
 Keramopoulos 346.
 Kerényi 172.
 Kern 163.
 Khatcharian 369.
 Kilpatrick 165, 344.
 Kitzinger 382.
 Kliridis 342.
 Kniezsa 161.
 Koco, D. 369.
 Konečný 375.

VIII

- Konstandinidis 346.
 Korolevskij 340.
 Kościalkowski 187.
 Koukoulès 183, 187, 289,
 290, 291, 292, 293, 353.
 Kosminskij 146.
 Kraeling 363.
 Krändžalov 161, 200, 202,
 342, 347, 348.
 Krey 193.
 Kriaras 333.
 Ksydis 340, 341, 373.
 Kubinyi 342.
 Kiselkov 166.
 Kujev 202.
 Kurz 145, 202, 204, 374.
 Kusseff 166.
 Kyriakides 175, 176, 347.
 Labaurt 67.
 Labuda 347.
 Lacau 167.
 Lake, K. 159.
 Lake, S. 159.
 Lambrechts 353.
 La Monte 180, 183, 197.
 Lampe 162, 163, 338.
 Lampert 169.
 Lamprechts 373.
 Lampsidis 353.
 Lang 193.
 Lantschoot 153, 158, 159,
 167.
 Laqueur 152.
 Lassus 363, 370, 379.
 László 88.
 Latyšev 154.
 Lauffray 370.
 Laurent, M. H. 356.
 Laurent, V. 154, 159, 161,
 172, 190, 193, 194, 196,
 202, 340, 343, 344, 346,
 357, 364, 383.
 Lavagnini 347.
 Lawson 188.
 Lazarev 374, 375, 376.
 Lebedev 76, 147, 202.
 Lebègue 332.
 Le Blant 358.
 Lebon 162, 168, 194.
 Lebreton 357.
 Leclant 180.
 Leclercq 361.
 Le Cour 187.
 Lee 187, 188.
 Leeds 172.
 Lefort 159, 167, 194, 204,
 339, 341.
 Leib 150.
 Lemerle 104, 105, 125
 sq., 159, 187, 347, 353,
 357, 363, 364, 368, 370,
 371, 372, 373, 377, 378,
 380, 381, 383.
 Leroy 364.
 Levčenko 76, 77, 78, 79,
 80, 85, 87, 146, 176,
 183, 202, 203, 301, 347,
 348, 350, 383.
 Léveque 370.
 Levesque 353.
 Levy 187.
 Lewis 360.
 Lialine 163.
 Ligeti 346.
 Lipšic 76, 183, 202, 333,
 383.
 Lisowski 353.
 Locher 352.
 Loenertz 164, 333, 357.
 Longnon 154, 194, 333,
 343, 347.
 Loos-Dietz 373.
 Loosen 169.
 Lopez 180, 188.
 L'Orange 354, 375.
 Lossky 164, 169, 191.
 Lot 353.
 Loukatos 353.
 Lovyj 341.
 Löwinger 157.
 Łowmiański 338.
 Loyen 154.
 Mabille 347.
 Macaulay 364.
 Mc Geachy 183.
 Mc Pherson 169.
 Macůrek, J. 202, 203.
 Mahr 169.
 Malafosse 350.
 Malchasjanc 333.
 Małecki 161.
 Malingrey 163.
 Małowist 113, 115, 116,
 117.
 Manandjan 154, 350.
 Mańkowski 362.
 Manouras 347.
 Manteuffel 203.
 Marcus, R. 157.
 Maricq 347, 351.
 Marinesco 353.
 Marrou 361.
 Marshall 294, 295.
 Martel 188.
 Martin 357.
 Marty 358.
 Marx, M. 341.
 Matějček 217, 378.
 Mathew 164.
 Matthey 364.
 Mattingly 157, 172, 173,
 179, 189, 353, 343.
 Matuszewski 336.
 Maurice 172.
 Mavrodinov 179, 364, 370,
 375.
 Mavrogordato 294.
 Mazon 203, 337.
 Mazzarino 179.
 Megaw 370.
 Meijers 188.
 Meliksem-Bek 334.
 Mercati, A. 357.
 Mercati, G. 154, 155, 160,
 343, 357.
 Mercenier 194.
 Mécérian 370.
 Mercier 167, 169.
 Merlin 361, 364.
 Meyer 199, 357.
 Meurig Davies 155.
 Meyendorff 294.
 Michailidès 158.
 Michailidis-Nouaros 348.
 Michelis 364, 370.
 Mijatev 259 sq., 351.
 Mikucki 174.
 Miller 74, 294.

- Millet 199, 200, 362, 364, 371, 375, 377, 381.
 Milne 173, 343.
 Milošević 336.
 Minisci 341.
 Minns 160.
 Mioni 334.
 Mirković 164, 378, 379.
 Mišulin 154.
 Moeller 169.
 Molè 315 sq., 375, 379.
 Moór 155.
 Moore 188.
 Moravcsik 1 sq., 61, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 194, 201, 203, 204, 289 sq., 294, 353, 377.
 Morel 338.
 Morey 364.
 Morgan 121, 133.
 Moschonas 159, 375.
 Mosina 204.
 Moss 176, 188, 293, 296, 302, 345, 354.
 Mošin 174, 194, 195, 336.
 Mouterde 164, 199.
 Muller 195.
 Murko, M. 204.
 Murphy 339.
 Mutafčijev 179, 348.
 Mouterde 198, 199, 379.
 Muyldermans 164, 203.
 Myslivec 200, 205 sq., 296 sq., 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 329 sq., 364, 375, 378, 379, 382, 383.
 Nagy 179, 195, 199, 348.
 Nandris 188.
 Nasrallah 357.
 Năsturel 195.
 Nenavidović 330, 331, 371.
 Niederle 323.
 Nikolajev 42 sq., 155, 357, 373.
 Nischer-Falkenhof 179.
 Noailles 188.
 Nordenfalk 366.
 Novak, V. 203.
 Nucubidze 334.
 Obolensky 196, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 357.
 Oeconomos 177.
 Ohnsorge 348.
 Okunev 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218.
 Orgels 348.
 Orlandos 173.
 Orosz 155.
 d'Ors Pérez-Peix 353.
 Ortiz de Urbina 339.
 Ostrogorskij 62, 68 sq., 135 sq., 175, 183, 188, 201, 203, 253, 348, 349.
 Ourliac 196.
 Pagoulatos 92, 93, 337.
 Pais 156.
 Palanque 179, 193.
 Palazzo 371.
 Palikarova - Verdeil 268 sq., 337.
 Palmer 160.
 Pamboukis 334.
 Panagopoulos 341.
 Panajotakos 357.
 Papachristodoulou 349.
 Papadimitriou 337.
 Papadopoulos 349, 371.
 Papahagi 179.
 Papaioannou 337.
 Papajannopoulos 375.
 Papp 357, 359.
 Patch 167.
 Paulová 76 sq., 146 sq., 148, 182, 183, 203, 299 sq., 325 sq., 350, 359, 383.
 Pearce B. W. 173, 343.
 Pearce, J. W. E. 173, 343.
 Peeters 156, 167, 199, 358.
 Pegon 164.
 Pelekanidis 365.
 Perdrizet 358.
 Peterson 156.
 Petković 330, 365, 378, 379.
 Petrasch 365.
 Pétré 332.
 Pétrement 358.
 Piankoff 366, 379.
 Picard 371.
 Pičeta 184.
 Pierce 191.
 Piganiol 179, 181, 371.
 Pigulevskaja 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 179, 184, 334.
 Pippidi 196.
 Pirenne 349.
 Des Places 162, 163, 164, 165, 167, 339.
 Poidebard, A. 199.
 Polách 167, 196.
 Polišíenský 200.
 Popescu-Fierbinți 156.
 Positano 151.
 Poulik 329, 365.
 Powicke 185.
 Preger 351.
 Primov 179, 349.
 Pruche 162.
 Puech 96, 97, 156, 165, 358.
 Pulpea 196.
 Quatember 339.
 Quispel 334.
 Radnóti viz Alfödi, A. R.
 Radojčić 197, 203, 376.
 Radonić 180.
 Raes 169, 340, 341, 369, 375, 383.
 Randa, A. von 180.
 Ratcliff 169.
 Raubitschek 171.
 Reilly 339.
 Rhein 364.
 Richard, J. 180, 197, 336.
 Richard, M. 164, 167, 169, 197, 336.
 Richardson 341.

- Ricaud 159, 175.
 Riedmatten 356.
 Rivoira 371.
 Robert, L. 354.
 Roey 169.
 Rops 349.
 Rose, H. J. 161, 384.
 Rásonyi, L. 156.
 Ross, M. C. 373.
 Rossejkin 76, 77, 202, 203, 204.
 Rostovtzeff 314, 335.
 R o u č k a 322 sq.
 Rouet de Journal 167, 197, 339.
 Rousset 197.
 Rowley 339.
 Reynolds 180.
 Rudberg, E. 156.
 Rumpler 372.
 Rumpler-Schlachter 372.
 Runciman 96, 97, 98, 99, 180, 203, 294, 355, 358.
 Russel 191.
 Ryba 163.
 Ryckmans 173, 191, 203.

 Sadnik 355.
 Sagnard 162.
 S a l a č 117 sq., 120, 132 sq., 204, 365, 380.
 Salaville 159, 162, 164, 165, 168, 169, 197, 341.
 Salmaslian 203.
 Salomon 336.
 Sandulescu-Godeni 165.
 Sarré 57.
 Sas-Zaloziecky 180, 365, 376, 380, 384.
 S a t u r n í k 104 sq., 159, 302 sq., 322, 323, 324, 336.
 Saumagne 183.
 Sauvaget 113, 372.
 Savva, V. 185.
 Sbordone 156.
 Schapiro 376.
 Scherer 336.
 Schiller 199.
 Schiro 334.

 Schlumberger 172, 343, 376.
 Schmid, H. F. 354.
 Schmidt, A. M. 353.
 Schneider 199.
 Schröbler 336.
 Schulz 150, 185, 188.
 Schultze 340, 356.
 Schuurmans 353.
 Schwartz 360.
 Schweinfurth 376.
 Segré 351.
 Semënov 181, 349.
 Sender 165.
 Serejski 180.
 Seston 180, 197, 372, 380.
 Setton 156, 349.
 Seybolt 161, 199.
 Sherwin-White 188.
 Sherwood Taylor 188.
 Sideris 351.
 Silva Tarouca 188.
 Simon 204.
 Sinclair 156, 160.
 Sjuzumov 184.
 Skorčev 180.
 Skržinskaja 180, 203, 349.
 Slawski 180.
 Slipy, J. 165.
 Smail 353.
 Smedley 173.
 Smirnov 184.
 Snegarov 180.
 S o l o v j e v 96 sq., 173, 184, 197, 204, 358.
 Sotiriou 347, 380.
 Souarn 382.
 Sovre 302, 336.
 Spanneut 339.
 Spyridakis 359.
 Srawley 170.
 Stančev 372.
 Starr 351.
 Steidle 165.
 Stein, E. 67.
 Stephanou 356, 359.
 Stern 380.
 Stevenson 364.
 Strauss 173, 343.
 Stylianou, A. 365.

 Stylianou, J. A. 365.
 Sutherland 173.
 S v o b o d a, B. 87 sq.
 Sweetman 339.
 Symonds 165, 170.
 Szeftel 335.
 Szilágyi 353.

 Šafařík, P. J. 98.
 Šangin 76, 156.
 Šimek 334.
 Šunkov 146, 204.

 Tafrali 75.
 Abba Takla 170.
 Tailliez 340, 343.
 Tallbot Rice 117, 120, 312 sq., 362, 364, 365, 372, 374, 375, 376, 380.
 Tarchnišvili 198.
 Tardo 337.
 Tatakis 334.
 Tatarinova 383.
 Taube 204.
 Taubenschlag 184, 336, 353.
 Täutu 359.
 Tavares-Bettencourt 165.
 Telfer 162, 198, 359.
 Tempelrey 74, 75.
 Ter Sarkissian 359.
 Theocharidis 354.
 Theunissen 376.
 Thomas 157.
 Tichomirov 175, 176, 375.
 Till 334.
 Tomadakes 157.
 Thompson d'Arcy, W. 161.
 Thompson, E. A. 154, 156, 157, 179, 181, 189, 198.
 Thompson, S. H. 200.
 Tonnochy 364.
 Topping 351.
 Toynbee 293, 354, 365, 375.
 Tourneur 173.
 Trembelas 339.
 Trencsényi-Waldapfel 157.
 Trenkov 336.

- Trifonov 96.
 Tritton 165, 193.
 Tsontcheff 343.
 Tuleja 359.
 Turdeanu 157, 198, 334.
 Turchi 289.
 Turek 89 sq.
 Turner 195.

 Udal'cova 146, 204, 344,
 359, 383.
 Ullmann 188.
 Underwood 372.
 Urs von Balthasar 170.
 Ustjugov 171.

 Vaillant 11 sq., 96, 97,
 157, 161, 175, 203, 334,
 335, 337.
 Vajs 145, 204, 341.
 Val'denberg 76, 157, 202,
 295.
 Van den Ven 157.
 Vanderlinden 167.
 Vandier 373.
 Vaněček 323.
 Vári 331.
 Varsík 383.
 Vasić 210.
 Vasiliev, A. A. 167, 179,
 181, 204, 294, 296, 297,
 298, 344, 349, 373, 382.
 Vasmer 94.

 Vašica 170, 204.
 Velikov 372.
 Venedikov 160.
 Vergote 204.
 Verlinden 181.
 Vernadskij 181, 349, 350.
 Veselinović 198.
 Vieillard 366.
 Vilette 374.
 Villey 359.
 Vincent 369, 370, 372.
 Vipper 181, 305.
 Viscidi 338.
 Višnjakova 76, 189.
 Vogt 196, 204.
 Volbach 366, 374.
 Vries 355.
 Vulović 330, 372.

 Wace, A. J. B. 298.
 Wagner, M. M. 296, 298,
 335, 382.
 Waltz 157.
 Waszink 339.
 Webb 150.
 Weitzmann 132, 133, 134,
 204, 312, 313, 314, 376.
 Wellesz 161, 170, 295,
 338.
 Wenger 356.
 West 173.
 Westerink 335.
 Whittlemore 174, 343, 377.

 Wikgren 157.
 Wittek 357.
 Wolff, R. L. 161, 335,
 346, 350, 359.
 Woodward 298.
 Wooley 358.
 Wormald 376.
 Worrell 181.

 Xyngopoulos 373, 380.

 Yassā 'abd al Masīh 170,
 193, 341.
 Yates 189.
 Ylouses, H. des 381.

 Zachariades 360.
 Zajączkowski 181.
 Zakythinos 94, 95, 96, 254,
 350.
 Zaloscer 366, 374.
 Zalozičky viz Sas-Zalo-
 ziecky.
 Zawadzki 382.
 Zeiller 186, 198, 354, 357,
 373.
 Ziegler 360.
 Zouvas, P. 360.
 Zuntz 161, 165.

 Ž á č e k 113 sq.
 Žebelev 358.